



**HAL**  
open science

# Les pratiques langagières et les usages bi/plurilingues des kurdophones à Istanbul

Yusuf Mertcan Altinsoy

► **To cite this version:**

Yusuf Mertcan Altinsoy. Les pratiques langagières et les usages bi/plurilingues des kurdophones à Istanbul. Linguistique. Normandie Université, 2021. Français. NNT: 2021NORMR104. tel-03611955

**HAL Id: tel-03611955**

**<https://theses.hal.science/tel-03611955v1>**

Submitted on 17 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Normandie Université

## THÈSE

**Pour obtenir le diplôme de doctorat**

**Spécialité SCIENCES DU LANGAGE - LINGUISTIQUE**

**Préparée au sein de l'Université de Rouen Normandie**

### **Les pratiques langagières et les usages bi/ plurilingues des kurdophones à Istanbul.**

**Présentée et soutenue par  
YUSUF MERTCAN ALTINSOY**

**Thèse soutenue le 06/12/2021  
devant le jury composé de**

M. JEAN-LEO LEONARD	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITE MONTPELLIER 3 PAUL VALERY	Rapporteur du jury
M. MEDERIC GASQUET-CYRUS	MAITRE DE CONFERENCES, Aix-Marseille Université	Membre du jury
M. CHRISTOPH SCHROEDER	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université de Postdam (ALLEMAGNE)	Membre du jury
MME GUDRUN LEDEGEN	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITE DE HAUTE BRETAGNE RENNES 2	Président du jury
M. SALIH AKIN	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université de Rouen Normandie	Directeur de thèse

**Thèse dirigée par SALIH AKIN, DYNAMIQUE DU LANGAGE IN SITU**







Normandie Université

## THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat

Spécialité SCIENCES DU LANGAGE - LINGUISTIQUE

Préparée au sein de l'Université de Rouen Normandie

**Les pratiques langagières et les usages bi/ plurilingues des kurdophones à Istanbul.**

Présentée et soutenue par  
**YUSUF MERTCAN ALTINSOY**

Thèse soutenue le 06/12/2021  
devant le jury composé de

MME GUDRUN LEDEGEN	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITE DE HAUTE BRETAGNE RENNES 2	Rapporteur du jury
M. JEAN-LEO LEONARD	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, UNIVERSITE MONTPELLIER 3 PAUL VALERY	Rapporteur du jury
M. MEDERIC GASQUET-CYRUS	MAITRE DE CONFERENCES, Aix-Marseille Université	Membre du jury
M. CHRISTOPH SCHRODER	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université de Postdam (ALLEMAGNE)	Membre du jury
M. SALIH AKIN	PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université de Rouen Normandie	Directeur de thèse

Thèse dirigée par SALIH AKIN, DYNAMIQUE DU LANGAGE IN SITU



## **Résumé de la thèse**

De l'Asie centrale jusqu'à l'Anatolie, le contact des langues iraniennes et turciques couvre une zone géographique assez large ; le contact entre le kurde et le turc se situe à l'extrême ouest de ce continuum. Les politiques linguistiques menées en Turquie à partir du 20<sup>e</sup> siècle montrent un processus de minorisation de plus en plus amplifié du kurde. Istanbul constitue un contexte diasporique pour les kurdophones où les pratiques langagières et les usages mixtes se complexifient. L'objectif de cette thèse est d'ouvrir des perspectives sur l'appréhension du contact chez les kurdophones bi/plurilingues à Istanbul. Pour ce faire, une double approche est retenue dans les analyses portées sur les discours concernant la conception de la langue et l'hétérogénéité linguistique. Les analyses tiennent ainsi compte de l'interaction entre les idéologies linguistiques et l'évaluation des usages issus de ressources plurilingues ; divers aspects sociolinguistiques comme la transmission de la langue ou l'influence des politiques linguistiques sur la vie des kurdophones sont également abordés.

## **Abstract**

From Asia Central to Anatolia, contact between Iranian and Turkic languages covers a large geographic area; the contact between Kurdish (Kurmanji) and Turkish is located at the extreme west of this continuum. The language policies conducted in Turkey beginning from 20<sup>th</sup> century signal an increasingly amplified process of minorization of the Kurdish. The city of Istanbul represents a diasporic context for Kurdish speakers in which the language practices and mixed usages become much more complexified. The aim of this dissertation is to enlarge the perspectives on the apprehension of the contact phenomena by bi/plurilingual Kurdish speakers in Istanbul. To that end, a double approach is retained in the analysis of the discourse pronounced about the conception of language and linguistic heterogeneity. The analysis considers thus the interaction between linguistic ideologies and evaluation of the usages based on plurilingual resources; various other sociolinguistic subjects such as intergenerational language transmission or languages policies and their effect on the daily life of Kurdish speakers are also addressed.

## Remerciements

Je tiens à remercier M. Salih Akin qui m'a encadré tout au long de cette thèse, pour sa confiance, son soutien, sa disponibilité, et aussi pour ses conseils méthodologiques et théoriques autant sur le fond que sur la forme. En tant que doctorant étranger, j'adresse également mes remerciements à tous les composants du laboratoire Dylis et de l'École doctorale HMPL de l'Université de Rouen. Je tiens aussi à remercier le Comité de Suivi Individuel, Mme Sylvie Voisin et M. Nicolas Tournadre et les membres du jury qui ont bien voulu évaluer ma recherche.

Je remercie vivement les locuteurs qui ont accepté de faire partie de cette recherche qui comptait, dès le début, refléter leurs voix. Leurs disponibilités et implications ont été fondamentales pour cette thèse. Je me permets d'exprimer ma gratitude envers Gulê, Adar et Ciwan.

J'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui ont relu les différentes parties de ce travail, notamment Nolwenn, Fathia, Pelin, Ömer et Céline ; je remercie Pelin et Ömer aussi pour leurs soutiens et nos échanges entre doctorants.

Enfin, un grand merci à ma famille (mes parents et ma sœur), et à tout•es mes ami•es proches pour leurs encouragements et leurs bienveillances.

# Table des matières

INTRODUCTION GENERALE.....	11
Le parcours individuel et le positionnement du chercheur .....	11
Le sujet de la thèse .....	12
Les langues et le terrain .....	12
Le choix de la dénomination des langues.....	13
La situation actuelle du contact.....	15
La minorisation du kurde en Turquie .....	15
La tentative d’homogénéisation, d’assimilation et la migration forcée .....	16
Le plan de la thèse.....	17
<b>PARTIE 1 .....</b>	<b>19</b>
<b>1. LA CLASSIFICATION LINGUISTIQUE DU KURDE ET DU TURC.....</b>	<b>19</b>
1.0 LE KURDE.....	19
1.0.1 La classification des langues iraniennes .....	20
1.0.2 La classification des langues iraniennes du nord-ouest .....	21
1.1 LE TURC .....	23
1.1.1 Le rejet de l’hypothèse ouralo-altaïque et décomposition de la famille altaïque.....	23
1.1.2 La classification des langues turciques .....	25
<b>2. L’EVOLUTION HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE DU CONTACT IRANO-</b>	
<b>TURCIQUE.....</b>	<b>28</b>
2.0 LE CONTACT IRANO-TURCIQUE EN ASIE CENTRALE ET EN IRAN.....	28
2.0.1 L’évolution du contact irano-turcique : les aspects sociolinguistiques .....	30
2.0.2 Les caractéristiques grammaticales comparées des langues iraniennes et turciques.....	32
2.0.3 Le phénomène de l’emprunt irano-turcique.....	34
2.0.3.1 Le lexique .....	34
2.0.3.2 La construction à verbe support et l’indirectif.....	35
2.0.3.3 La phonologie, la morphologie et la syntaxe.....	36
2.0.3.4 Sur le phénomène du contact irano-turcique en Asie centrale et en Iran .....	38
2.1 LE CONTACT IRANO-TURCIQUE EN ANATOLIE DE L’EST .....	40
2.1.1 L’aire de l’Anatolie.....	40
2.1.2 Les définitions de l’aire linguistique.....	41
2.1.3 Les convergences structurales en Anatolie .....	43
2.1.4 Définir la zone linguistique de l’Anatolie.....	45
2.1.5 La place du kurde et du turc dans les phénomènes de contacts en Anatolie (de l’Est).....	47

<b>3. L'EVOLUTION DU KURDE ET DU TURC .....</b>	<b>49</b>
3.0 LES HYPOTHESES SUR L'EVOLUTION DU KURDE .....	49
3.0.1 Les différences grammaticales entre le kurmandji et le sorani .....	52
3.0.2 Les dialectes du kurmandji .....	53
3.0.2.1 L'intercompréhension : les variétés du kurde et les dialectes du kurmandji.....	55
3.0.3 La classification du zazaki et son apparentement au kurde .....	56
3.1 DE L'ANCIEN TURC VER LE TURC DE TURQUIE.....	60
3.1.1 Les dialectes du turc.....	62
<b>4. LES PRINCIPALES CARACTERISTIQUES GRAMMATICALES DU KURMANDJI ET DU TURC .....</b>	<b>63</b>
4.0 LES CARACTERISTIQUES GRAMMATICALES DU KURMANDJI .....	63
4.0.1 La phonologie .....	64
4.0.2 L'ordre des termes .....	64
4.0.3 La morphologie.....	65
4.0.4 Le domaine Verbal.....	68
4.1 LES CARACTERISTIQUES GRAMMATICALES DU TURC.....	68
4.1.1 La phonologie .....	69
4.1.2 L'ordre des termes .....	69
4.1.3 La morphologie.....	70
4.1.3.1 La morphologie nominale.....	70
4.1.3.2 La morphologie verbale.....	71
<b>5. LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE DU KURDE ET DU TURC .....</b>	<b>72</b>
5.0 LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE DU KURDE EN TURQUIE .....	73
5.0.1 Le statut du kurde en Turquie .....	74
5.0.2 L'évolution de la situation sociolinguistique du kurde en Turquie .....	75
5.0.2.1 Avant le 20 <sup>e</sup> siècle .....	75
5.0.2.1.1 La gestion de la diversité ethnolinguistique dans l'Empire ottoman .....	76
5.0.2.1.2 L'éveil du nationalisme et des groupes ethnolinguistiques de l'Empire ottoman.	76
5.0.2.1.3 L'identité ethnolinguistique kurde .....	77
5.0.2.1.4 Les acteurs politiques kurdes et les revendications linguistiques .....	78
5.0.2.2 Le Traité de Lausanne .....	79
5.0.2.3 Entre 1923 et 1991.....	80
5.0.2.3.1 Le monolinguisme de l'État turc et la constitution de 1924 .....	80
5.0.2.3.2 Le plan de réforme de l'est et la migration forcée comme moyen de l'assimilation .....	81



5.0.2.3.3	Le coup d'État militaire de 1980 et la constitution de 1982 .....	82
5.0.2.3.4	La dénégation du mot « kurde » : des exemples de répression symbolique et de violences physiques.....	84
5.0.2.4	Après 1991 : début d'une ouverture linguistique .....	86
5.0.2.4.1	La tentative de coup d'État militaire de 2016 : retour en arrière et amplification de la répression linguistique.....	88
5.0.2.5	La diglossie kurde-turque et la rupture de la transmission intergénérationnelle.....	89
5.0.2.6	Conclusion sur la situation sociolinguistique du kurde : une langue minorisée.....	90
5.0.3	Les travaux de standardisation du kurde.....	91
5.1	LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE DU TURC .....	94
5.1.1	Avant la République de Turquie (1923) .....	94
5.1.2	La Réforme linguistique et l'aménagement du turc.....	96
5.1.2.1	Le changement d'alphabet.....	96
5.1.2.2	Les commissions et institutions linguistiques .....	97
5.1.2.3	La Théorie de langue-soleil .....	98
5.1.3	Après 1950 .....	99
5.1.4	Le caractère nationaliste de la Réforme linguistique et la conception des langues en Turquie .....	100
5.2	CONCLUSION SUR LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE DES DEUX LANGUES .....	101
<b>PARTIE 2</b>	.....	<b>103</b>
<b>6. LE CONTEXTE DU CONTACT KURDE-TURC EN TURQUIE ET A ISTANBUL.....</b>		<b>103</b>
6.0	LE MULTILINGUISME ACTUEL EN TURQUIE .....	103
6.1	LA COMMUNAUTE KURDOPHONE EN TURQUIE.....	105
6.2	LA COMMUNAUTE KURDOPHONE A ISTANBUL .....	108
6.2.1	La présence actuelle et les données sur la migration kurde à Istanbul .....	114
6.3	LE KURDE ET LE TURC PARLES A ISTANBUL .....	115
6.4	CONCLUSION SUR L'EVOLUTION DU CONTACT .....	118
<b>7. LES APPROCHES DES ETUDES DU CONTACT KURDE-TURC ET L'APPROCHE RETENUE DANS CE TRAVAIL .....</b>		<b>119</b>
7.0	LE CONTACT DE LANGUES KURDE ET TURC DANS L'APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE .....	119
7.1	LE CONTACT DE LANGUES KURDE ET TURC DANS L'APPROCHE DESCRIPTIVE .....	121
7.2	UNE DOUBLE APPROCHE AU CONTACT KURDE-TURC .....	123
7.3	LES PRINCIPAUX AXES DE RECHERCHE.....	125
<b>8. LE TERRAIN, LES METHODES ET LES DONNEES : LA METHODOLOGIE DU TRAVAIL.....</b>		<b>126</b>

8.0 LE TERRAIN.....	127
8.0.1 Les locuteurs .....	129
8.0.2 L'âge .....	130
8.0.3 Le niveau d'éducation.....	131
8.0.4 La situation professionnelle et socio-économique des locuteurs.....	132
8.0.5 La ville de naissance (et/ou d'origine familiale).....	133
8.0.6 Le lieu de résidence des locuteurs .....	135
8.0.7 Les métadonnées des locuteurs.....	136
8.1 LES METHODES : L'ENTRETIEN ET L'ELICITATION .....	140
8.2 LES DONNEES.....	141
8.2.1 La constitution des données concernant les pratiques langagières des locuteurs .....	143
8.2.2 La constitution des données concernant les usages de la langue .....	148
8.2.2.1 L'élicitation .....	148
8.2.2.2 Les discours libres des locuteurs .....	152
8.2.2.3 Les discours spontanés .....	153
<b>PARTIE 3 .....</b>	<b>155</b>
<b>9. L'ACQUISITION DU BILINGUISME DES LOCUTEURS.....</b>	<b>155</b>
9.0 L'ACQUISITION DU KURDE ET DU TURC.....	156
9.0.1 La compétence en littératie .....	162
<b>10. LA PRATIQUE DES LANGUES SELON LE CONTEXTE DES INTERACTIONS .....</b>	<b>165</b>
10.0 LE MILIEU SOCIAL.....	165
10.0.1 Le domaine familial .....	166
10.0.2 Les amis, les frères et sœurs .....	168
10.0.3 Le domaine public.....	172
10.0.3.1 La pratique du kurde dans les lieux (semi-)publics et lors des événements sociaux à Istanbul .....	172
10.0.3.2 Les indices évalués lors du choix de la langue de conversation.....	176
10.0.3.3 La comparaison de la pratique du kurde dans le domaine (semi-) public à l'ouest et en RMK .....	179
10.0.4 La pression glottophobique dans le domaine public.....	183
10.0.4.1 La définition de la glottophobie.....	184
10.0.4.2 Les exemples d'actes glottophobiques et la différence perçue entre Istanbul et les autres villes de la Turquie.....	185
10.0.4.2.1 Deux exemples de violence physique .....	188
10.0.4.2.2 « Ne parlez pas kurde entre vous » .....	189

10.0.4.2.3 La résistance linguistique comme une forme de résistance politique .....	191
10.0.4.2.4 La discrimination dans le milieu du travail.....	192
10.0.4.2.5 Le « regard » comme une violence symbolique (psychologique).....	192
10.0.4.2.6 La représentation du kurde dans les films (anciens) et des exemples d’auto-odi sous forme de glottophobie .....	195
10.0.4.2.7 Deux points de vue différents concernant la pratique du kurde dans le domaine public et la réaction « des autres » .....	196
10.0.4.2.8 Une comparaison entre quatre villes par un locuteur.....	198
10.0.4.2.9 La différence entre la Turquie et la France .....	199
<b>10.1 LES SUJETS DE CONVERSATION .....</b>	<b>201</b>
10.1.1 Les réflexes verbaux.....	203
10.1.2 L’humeur et la place de la musique kurde dans la vie des locuteurs.....	204
10.1.3 Le choix des langues selon le sujet des discussions au quotidien .....	208
10.1.4 La politique.....	210
10.1.5 Les domaines académiques et techniques .....	211
<b>10.2 LE CHOIX DE LA LANGUE DE CONVERSATION DANS UNE SITUATION DE CONTACT CONFLICTUELLE.....</b>	<b>215</b>
<b>11. LES USAGES BI/PLURILINGUES ET LES DISCOURS EPILINGUISTIQUES DES KURDOPHONES.....</b>	<b>220</b>
<b>11.0 LE REPERTOIRE BI/PLURILINGUE .....</b>	<b>220</b>
11.0.1 Les usages bi/plurilingues des locuteurs kurdophones en Turquie.....	221
11.0.1.1 Le niveau lexical (et/ou du lexique verbal) .....	223
11.0.1.1.1 Le sujet de conversation et le vocabulaire .....	228
11.0.1.2 La construction à verbe support comme une forme d’emprunt du lexique verbal...	231
11.0.1.2.1 L’emprunt au niveau du lexique verbal.....	232
11.0.1.3 L’usage du kurde et du turc dans des situations endolingue-plurilingues.....	236
11.0.1.3.1 « 72 Batmanlı » .....	237
<b>11.1 LA REPRESENTATION DES FRONTIERES LINGUISTIQUES AU NIVEAU DES USAGES ET DES PRATIQUES LANGAGIERES BI/PLURILINGUES :</b> .....	<b>241</b>
11.1.1 La conception monolingue vs. multilingue de la langue .....	241
11.1.2 L’homogénéité linguistique vs. l’hétérogénéité linguistique.....	242
11.1.3 La frontière linguistique.....	243
11.1.3.1 Les convergences.....	244
11.1.3.1.1 Les marqueurs discursifs et les connecteurs des propositions .....	246
11.1.3.1.2 Les éléments lexicaux.....	248
11.1.3.2 Les stratégies d’évitement .....	250

11.2 LE DISCOURS EPILINGUISTIQUE SUR LES USAGES.....	254
11.2.1 Les pratiques langagières plurilingues.....	255
11.2.2 Le discours épilinguistique .....	256
11.2.3 Les discours épilinguistiques des locuteurs .....	258
11.2.3.1 Les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages .....	259
11.2.3.1.1 Les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages à partir des données issues des élicitations .....	259
11.2.3.1.2 Les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages à partir des données issues des entretiens à questions semi-directives .....	266
11.2.3.2 Les discours épilinguistiques sur le turc : l’accent en turc et la représentation de cette langue.....	277
11.2.3.3 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs : la classification des groupes de locuteurs selon leurs usages linguistiques .....	285
11.2.3.3.1 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs selon l’âge .....	289
11.2.3.3.2 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs selon la classe sociale et le niveau d’éducation .....	294
11.2.3.3.3 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs selon le lieu de résidence et la provenance régionale.....	296
<b>12. LA TRANSMISSION DU KURDE : LA LOYAUTE LINGUISTIQUE DE LA COMMUNAUTE, L’ENSEIGNEMENT EN KURDE ET LES MOYENS DE RESISTANCE LINGUISTIQUE.....</b>	<b>309</b>
12.0 L’IDENTITE ETHNOLINGUISTIQUE.....	309
12.1 LA LOYAUTE LINGUISTIQUE .....	310
12.2 LES IDEOLOGIES LINGUISTIQUES .....	311
12.3 LA TRANSMISSION DU KURDE AU SEIN DE LA COMMUNAUTE .....	313
12.3.1 La transmission du kurde en famille .....	313
12.3.2 La transmission du kurde et la pratique de cette langue chez les jeunes à Istanbul et dans la RMK .....	319
12.3.3 La transmission du kurde à Marseille et à Rouen.....	337
12.4 LES POLITIQUES LINGUISTIQUES EN TURQUIE ET L’ABSENCE DE L’ENSEIGNEMENT EN KURDE A TRAVERS LES DISCOURS DES LOCUTEURS .....	342
12.4.1 L’absence de l’enseignement en kurde et la conception du kurmandji standard.....	351
12.4.2 L’absence de l’enseignement en kurde et la variation dialectale.....	358
12.5 LA RESISTANCE LINGUISTIQUE DES ACTEURS SOCIAUX.....	361

12.5.1 Les technologies de communication comme médium de développement des compétences .....	362
12.5.2 Le mouvement politique kurde, la politisation de la communauté kurdophone et la sensibilisation au sujet de la langue .....	368
12.5.3 La « production » et la « consommation » en kurde.....	372
<b>13. LE BILINGUISME KURDE-TURC ET SA SIGNIFICATION.....</b>	<b>378</b>
13.0 L’HISTORICITE ET LA DYNAMIQUE SEMIOTIQUE DU CONTACT.....	378
13.1 LES DENOMINATIONS ET LA REPRESENTATION DU KURDE PAR LES LOCUTEURS.....	379
13.2 L’APPREHENSION DU BI/PLURILINGUISME : L’EVALUATION DE LA SITUATION DU CONTACT PAR LES LOCUTEURS .....	388
13.3 LES DYNAMIQUES LANGAGIERES EN RAPPORT AVEC LES PROBLEMES LIES A LA SITUATION DU CONTACT .....	395
<b>DISCUSSION ET PERSPECTIVES .....</b>	<b>402</b>
<b>LA BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>407</b>
<b>LES ANNEXES.....</b>	<b>420</b>
N°1 – La classification du kurde parmi les langues iraniennes (Glottolog) .....	420
N°2 – La classification du turc et de ses dialectes (Glottolog).....	421
N°3 – La classification des langues turciques (Johanson, 2016).....	421
N°4 – La carte n°2 Diversité linguistique en Iran (Izady, 2019) .....	422
N°5 – La classification du kurmandji et de ses dialectes (Glottolog).....	422
N°6 – La classification du zazaki et de ses dialectes (Glottolog).....	423
N°7 – Les articles 38-45 du Traité de Lausanne (1923) .....	423
N°8 – Les articles 2 et 88 de la Constitution de 1924.....	426
N°9 – Les articles 3, 26, 28 et 42 de la Constitution de 1982.....	427
N°10 – La carte n°10 Le conflit kurde au début des années 1990 (Rekacewicz, 2008).....	430
N°11 – Les questions de l’enquête (sociolinguistique) en turc.....	431
N°12 - La carte n°14 Les préfectures et les sous-préfectures à l’est de la Turquie - 2019 (de la Mer Noire au nord jusqu’à la frontière avec l’Irak et la Syrie au sud) .....	433
N°13 - Les extraits d’entretiens .....	433

# Introduction générale

## *Le parcours individuel et le positionnement du chercheur*

L'idée de mener une recherche sur une langue minorisée en Turquie m'était venue à l'esprit lors de la licence en littérature française et linguistique comparée à l'Université de Galatasaray où j'ai eu mon premier cours de sociolinguistique. Suivant les conseils de mes professeurs à l'Université Aix-Marseille, j'ai travaillé sur le contact des langues kurde et turque dans le cadre du mémoire de master. À la suite de cette première étude, j'ai continué à travailler sur le même sujet dans le cadre du doctorat à l'Université de Rouen, au laboratoire Dylis, sous la direction de Salih Akin. Tous ces choix ne se sont pas faits au hasard, il existe une préoccupation sociolinguistique qui m'intrigue depuis longtemps : les inégalités linguistiques dans la société turque. Les problèmes issus de celles-ci sont peu abordés, ou bien discutés dans l'ignorance de la dimension sociopolitique. Le master en sciences du langage, spécialisé sur l'étude du contact linguistique du point de vue sociolinguistique et typologique, m'a permis d'avoir des connaissances pour pouvoir mieux appréhender ces sujets. Faire partie du laboratoire Dylis, qui est une unité de recherche marquant une forte tradition sociolinguistique depuis Marcellesi et ses collègues, a été une expérience enrichissante, de même que pouvoir travailler au sein de l'équipe actuelle qui travaille sur divers sujets et terrains du monde. De plus, j'ai eu la chance de travailler avec Salih Akin, expert de la langue kurde, qui m'a soutenu dès le début dans l'élaboration de l'approche méthodologique et théorique retenue dans ce travail. Cette thèse est une étude menée par un chercheur turc qui travaille sur le contact entre le kurde et le turc dans sa ville natale, Istanbul, du point de vue des kurdophones habitant la même ville. Compte tenu de la tension sociopolitique, le rapport entre le sujet de la recherche et le profil du chercheur pose plusieurs questions, contraintes et choix méthodologiques.

La linguistique, comme tout autre domaine de recherche en sciences humaines et sociales, nécessite d'avoir un certain positionnement social ; à mon sens, ceux•celles qui se présentent indifférent•e•s en avançant qu'ils•elles ne font *que* de la science tiennent également à un certain point de vue. Ainsi, il me fallait également me positionner lors de la réalisation du terrain ainsi que lors de la rédaction. En s'approchant le plus possible de l'objectivité, mon choix principal est de refléter la réalité du terrain, la réalité des acteurs sociaux kurdophones bi/plurilingues. Ce choix permet de m'éloigner des questions politiques ainsi qu'il me permet d'avoir un espace de discussion à travers les notions et concepts théoriques afin d'expliquer les

usages mixtes, les discours épilinguistiques sur les usages, les effets des politiques linguistiques et des idéologies linguistiques en raison de la situation diglossique. La principale difficulté que j'ai eue a été donc une difficulté liée au conflit kurde-turc très présent dans la société turque. Ce conflit a un impact sur l'ensemble des composants sociaux, non seulement chez les Kurdes, mais aussi chez les Turcs, au niveau de leurs représentations concernant la langue kurde et des images de la kurdicité en général. De ce fait, en tant que chercheur turc, j'ai eu le souci de surmonter ces représentations négatives. Bien que les problèmes sociolinguistiques du kurde et des kurdophones en Turquie aient été décrits dans cette thèse, la solution semble se retrouver dans le changement de la représentation du kurde dans la société turque, et aussi dans le changement de la conception de la *langue* au sein des deux communautés (cf. le chapitre 13 et la conclusion où ces points sont développés).

Le kurde est une langue étrangère pour moi ; pour une thèse en linguistique qui met en avant le terrain et le recueil de données bi/plurilingue, cela pousse à faire des choix méthodologiques. Grâce au bilinguisme des locuteurs, la langue n'a pas constitué une difficulté pour trouver des contacts et mener les entretiens (cf. la partie 2 pour la description des méthodes utilisées et de l'approche au terrain retenue dans ce travail).

### ***Le sujet de la thèse***

Cette étude s'intéresse à la description des pratiques langagières et des usages bi/plurilingues des kurdophones, dans le contexte diasporique d'Istanbul en Turquie. Elle cherche à aborder plusieurs problèmes sociolinguistiques constatés et elle retient une approche visant à mettre en exergue (en particulier) le point de vue des kurdophones sur le mélange linguistique avec le turc et leur conception de la *langue* en tant qu'acteurs sociaux bi/plurilingues.

### ***Les langues et le terrain***

Istanbul constitue un véritable terrain plurilingue, car la ville est marquée par une diversité culturelle depuis des siècles. Bien que cette diversité se soit graduellement réduite avec la fondation et les politiques de la République, la migration kurde depuis les années 1980 et les dernières vagues de réfugiés (irakiens, syriens, afghan et des pays turciques de l'Asie centrale) ont redonné à la ville un statut de centre multilingue. Le contact de la communauté

kurdophone avec le turc ne se limite pas à certains quartiers, mais il est présent partout dans la ville. Ainsi, depuis le début de cette recherche, le terrain principal a été désigné comme Istanbul (l'histoire de la migration et l'émergence de la communauté ont été détaillées dans le chapitre 6). La majorité des entretiens y sont menés ; quelques-uns à Marseille et à Rouen, avec des locuteurs ayant vécu à Istanbul pendant un certain temps (sauf pour une seule locutrice). Les informations détaillées sur le terrain, les locuteurs et la représentativité du terrain/des données sont discutées dans le chapitre 8.

### *Le choix de la dénomination des langues*

Il semble important de faire un point sur la dénomination des langues. La classification du kurmandji, du sorani, du gorani et du zazaki demeure problématique pour les chercheurs. Bien que pour la plupart des linguistes, ceux-ci soient bien distingués au niveau grammatical, dans une étude sociolinguistique, il faut tenir compte des désignations utilisées par les locuteurs. On retrouve souvent l'emploi concomitant du « kurde », « kurmandji », « sorani », etc. appelés comme « dialecte », « variété » ou encore « groupe de dialectes ». Les études en linguistique et dialectologie kurde offrent des explications et font des hypothèses sur l'évolution de cette langue et la classification de la variation interne à cette langue ; le chapitre 3 de la partie 1 est consacré à l'illustration de celles-ci.

Dans le cadre des enquêtes entreprises dans cette thèse, très peu de locuteurs emploient le terme « kurmandji » pour désigner leur langue. Si un locuteur kurde, en Turquie, déclare tout d'abord qu'il parle « le kurde », il convient de lui demander s'il parle « le kurmandji ». Il apparaît que d'un point de vue sociopolitique, certains locuteurs peuvent tenir un discours unificateur de la variation étant donné que la population kurdophone est fragmentée dans différents pays de la région.

Suivant cet emploi, le « kurde » sera utilisé pour désigner la langue des locuteurs ; le « kurmandji » sera utilisé lorsque les locuteurs l'utilisent ou bien pour préciser un point grammatical spécifique à cette *variété*, pour expliquer un phénomène de contact ou encore pour faire référence à la variété standard ou à la variété populaire du kurmandji. Ceci étant dit, il semble important de clarifier ce qu'on entend par *variété* dans la mesure où la variation dialectale du *kurmandji* occupe une place importante dans le discours des locuteurs. La distinction du dialecte et de la langue peut se faire en termes de réalisation des travaux de standardisation et d'aménagement : sous « l'intervention d'une politique linguistique et d'une autorité de régularisation, les dialectes transcrits et prescrits » perdent une partie de leur



naturalité. C'est pour cela que le dialecte est souvent associé à la ruralité tandis que la langue représente un outil de communication « aménagé », associée à un type de civilisation moderne et occidentale (Tournadre, 2016 : 43-44). Quant à la variété, Blanchet (2012) la définit comme « un système linguistique constitué de pratiques sociales, identifiable comme distinct des autres par un certain nombre de caractéristiques récurrentes partagées par la grande majorité des locuteurs du groupe auquel cette variété est liée. Ce groupe peut alors être considéré, de ce point de vue, comme une communauté ethnosociolinguistique. Selon le point de vue retenu, il s'agira d'une variété géographique, sociale, diachronique, ethnique, etc. [...] Une variété est donc l'objet pour ses locuteurs (et pour des locuteurs extérieurs) d'un sentiment d'identité ethnosociolinguistique (donc d'une symbolique). Ce processus d'individuation linguistique peut aller jusqu'à l'identification de la variété en question comme une langue distincte, quel que soit son degré de proximité strictement interne avec d'autres systèmes linguistiques ». Dans cette perspective, les *variétés* du kurde, notamment le kurmandji et le sorani pourraient être appelés comme des *langues* étant donné que leurs normes sont bien décrites et que l'aménagement du sorani se développe en Kurdistan irakien (autonome). De plus, ils peuvent désigner un symbole pour leurs groupes de locuteurs distingués. Mais, le *kurde*, considéré comme la langue unique des Kurdes, constitue un symbole encore plus important au niveau du sentiment identitaire ; c'est pour cela qu'il me semble plus adéquat d'appeler la langue de cette communauté comme « kurde », et de préciser ses variétés (le « kurmandji », le « sorani », etc.) lorsqu'il sera fait référence à une caractéristique grammaticale spécifique. De ce point de vue, la définition du terme « langue kurde » de Jügel (2014 : 2), « un terme étendu, mais pas une unité linguistique », rappelle la notion de polynomie de Marcellesi. La standardisation d'une langue peut se faire sans avoir un État et les langues comme le corse, le romani et le kurde en constituent de bons exemples. Les affirmations comme « le kurde n'est pas une entité linguistique stable et standardisée avec un statut officiel de langue d'État » (Paul, 2008 : 3) reflètent la perspective qui relie la reconnaissance d'une langue à la condition qu'elle puisse établir le lien *une langue-un territoire-un État-nation*. Or, dans l'exemple de plusieurs langues minorisées du monde, cette formule ne fonctionne pas pour les définir. Parlant une langue polynomique (le kurmandji, le sorani, le gorani, et les autres dialectes), les Kurdes déclarent, en général, une loyauté linguistique et une intercompréhension étendue concernant leur langue. Avec une simple analogie, dans l'intention de mieux expliquer mon choix glossonymique, on peut comparer le « kurde » au « turcique », ou bien au « roman », « germanique », etc. dans le sens où toutes les variations pratiquées par les Kurdes font partie de cette unité sociolinguistique, et il n'y a pas seulement un lien identitaire (discursif) entre ces variétés et

dialectes, mais aussi une certaine intercompréhension. Scalbert-Yücel (2006 : 134) argumente que « l'expression 'langue kurde' recouvre alors une certaine réalité bien qu'elle renvoie plutôt à la singularité du groupe de locuteurs qu'à celle de la langue véritablement ». La diversité, opposée à la singularité linguistique, est largement appréciée par les kurdophones (cf. les analyses, notamment le chapitre 12). La question de la dénomination de la langue par les Kurdes demeure un questionnement intrigant quant au chevauchement des aspects linguistiques et sociolinguistiques.

### ***La situation actuelle du contact***

Le contact entre le kurde et le turc, comme pour toute situation de contact, présente des spécificités sur différents plans sociolinguistiques. Les événements sociopolitiques sont très marquants dans l'histoire de ce contact. L'idéologie linguistique mise en œuvre par l'État et les gouvernements impacte les représentations des langues. Bien que l'impression générale qu'on a du terrain semble être négative du point de vue de la tension sociopolitique entre les kurdophones et les turcophones, les échanges culturels et linguistiques entre les deux communautés se maintiennent depuis des siècles. Cependant, il apparaît évident que cet échange se présente déséquilibré et plutôt unidirectionnel, au moins au niveau linguistique. Cette observation constitue l'un des points de départ de ce travail, concernant les usages des kurdophones bi/plurilingues. L'évolution de la situation sociolinguistique du kurde et du turc s'explique largement par le rapport de forces entre les langues.

### ***La minorisation du kurde en Turquie***

Marcellesi définit ainsi les langues minorées : « [la dénomination de] langues minorées [...] réfère au processus de minoration par lequel des systèmes virtuellement égaux au système officiel se trouvent cantonnés par une politique d'État certes, mais aussi par toutes sortes de ressorts économiques, sociaux dans lesquels il faut inclure le poids de l'histoire, dans une situation subalterne, ou bien sont voués à une disparition pure et simple ». Le processus de minorisation décrite par Marcellesi explique pleinement le cas du kurde en Turquie. « [...] aussi la minoration linguistique est un phénomène général : la fonction démarcative des particularismes est toujours susceptible d'être réinvestie par les tensions économiques et sociales : hormis quelques (rares) périodes d'équilibre, il faut s'attendre à ce que toute

communauté bilingue connaisse des conflits » (Marcellesi, 2003 : 57-58). Ainsi, l'auteur rappelle que les tensions sociopolitiques et socioéconomiques peuvent faire resurgir le conflit sociolinguistique lié à la minorisation. Cette relation entre le conflit et la représentation du contact kurde-turc se manifeste telle qu'elle est décrite par Marcellesi, dans les discours des kurdophones à la partie (3) d'analyses.

### ***La tentative d'homogénéisation, d'assimilation et la migration forcée***

Les politiques linguistiques prennent de plus en plus d'ampleur sur les minorités en Turquie à partir de l'époque où le monolinguisme devient la norme dans le pays ; les inégalités économiques entre les différentes ethnies semblent provenir du choix d'une seule langue officielle, dominant toutes les sphères sociales. Le discours officiel de la République de Turquie est un discours d'homogénéisation et d'unification linguistique ; il projette la fiction de créer une société homogène au niveau culturel et linguistique, ce qui alimente le conflit sociolinguistique entre différentes communautés linguistiques et/ou idéologiques. L'évolution de ce discours et la mise en œuvre des politiques linguistiques concernant le kurde et le turc sont présentées en détail dans le chapitre 5.

Opposées à cette politique d'homogénéisation et d'assimilation, la revendication de l'enseignement en kurde et la loyauté linguistique qui se traduit par la volonté de la transmission intergénérationnelle de la langue semblent être les motifs de résistance linguistique des locuteurs (cf. le chapitre 12). Ces demandes linguistiques et culturelles ne peuvent pas être considérées sans une base politique ; toute communauté linguistique demandant des droits linguistiques réclame aussi des droits politiques. Silverstein (2014) indique que « chaque population avec une identité ethnolinguistique (une communauté linguistique) est un état-nation-*in-potentia*, même sans état ou confinée à une formation politique d'un certain degré ». Les analyses et l'illustration des données dans les chapitres 12 et 13 tiennent compte de cette précision.

La mise en œuvre des politiques linguistiques et du discours nationaliste/monolingue des autorités turques se montre donc dans le processus de minorisation du kurmandji. Face à une telle répression qui dure depuis des décennies, il est intéressant dans le cadre de cette thèse d'évaluer les réactions des locuteurs kurdophones en tenant compte de leurs attitudes et idéologies sur l'hétérogénéité linguistique ; ces points seront développés à partir du chapitre 10. Les moyens de résistance linguistique mobilisée par les institutions, les médias et les acteurs sociaux sont nombreux et on constate un désir de la préservation de la variation interne à la

langue et de sa transmission. De plus, le nombre de la population kurde en Turquie et en diaspora est considérable ; ainsi, il se manifeste une tendance à éliminer les effets de l'assimilation. Par conséquent, il est curieux d'observer, à travers les données recueillies, si les locuteurs soutiennent plutôt un monolinguisme réciproque (en kurde) ou apprécient plutôt un plurilinguisme (avec le turc et/ou d'autres langues). Différentes tendances d'idéologies linguistiques peuvent se retrouver simultanément chez les individus et les évaluations des usages sont en rapport étroit avec celles-ci. Cette ambivalence se montre aussi chez les locuteurs participant à ce travail, notamment dans leurs discours évaluatifs et déclaratifs tenus sur eux•elles-mêmes et/ou sur les autres locuteurs.

### *Le plan de la thèse*

La première partie fournit des éléments de contextualisation du contact kurde-turc en Turquie. La classification des langues kurde et turque est abordée selon leur affiliation linguistique (chapitre 1). L'évolution du contact irano-turcique, les similarités typologiques des langues iraniennes et turciques et l'émergence du contact en Anatolie sont présentées dans une approche diachronique (chapitre 2). Les hypothèses sur l'apparition des variétés kurdes et la variation en turc sont discutées dans le chapitre 3. Les caractéristiques grammaticales des deux langues sont exposées dans le chapitre 4 afin de distinguer les phénomènes issus de contact dans les usages mixtes des locuteurs. Le chapitre 5 évalue la situation sociolinguistique du kurde et du turc en Turquie ; les informations présentées dans ce chapitre fournissent des éléments d'explication sur les données illustrées dans les analyses et sur les rapports de force entre ces langues.

La deuxième partie présente le terrain, les axes principaux de la recherche et l'approche méthodologique du travail. Le chapitre 6 est constitué des éléments complémentaires de la contextualisation du contact, de la communauté kurdophone d'Istanbul et de l'état actuel du plurilinguisme dans cette ville. La double approche retenue dans ce travail en lien avec les questions de recherche est expliquée dans le chapitre 7. Les locuteurs, les méthodes de l'enquête ainsi que les types de données constituant le corpus sont abordés dans le chapitre 8.

La troisième partie est consacrée à l'analyse des données. L'acquisition du bilinguisme influe sur les pratiques langagières et linguistiques des locuteurs (chapitre 9). Un fonctionnement hétérogène du kurde et du turc apparaît selon le milieu/cadre social et les thèmes de conversation (chapitre 10). Les usages mixtes et le discours épilinguistique des

locuteurs sont illustrés dans le chapitre 11. L'étude des discours identitaires et idéologiques ainsi que des actes de résistance linguistique afin de transmettre le kurde et de maintenir sa pratique à Istanbul (et en Turquie) est l'objet du chapitre 12. Le dernier chapitre (13) cherche à expliquer la corrélation entre la représentation des langues (et du bilinguisme) et la signification historique du contact selon différentes idéologies et attitudes sociolinguistiques des locuteurs. La dynamique du contact kurde-turc à Istanbul est décrite dans une perspective qui met en avant la présence du conflit sociopolitique, ce qui permet de reconstruire le sens du contact, la conception de la langue et les actes des acteurs sociaux (cf. également « discussion et perspectives »).

# **PARTIE 1**

Cette partie aborde en premier lieu la classification du kurde et du turc. Elle fournit un aperçu sur le contact entre les langues iraniennes et turciques en Asie centrale et en Anatolie et évalue les hypothèses sur l'évolution des deux langues (et de leurs dialectes). Les principales caractéristiques grammaticales sont présentées ; une description détaillée des situations sociolinguistiques est également proposée.

## **1. La classification linguistique du kurde et du turc**

L'emploi concomitant des glottonymes désignant la langue des locuteurs enquêtés dans le cadre de ce travail, à savoir le kurde et le kurmandji, est expliqué dans l'Introduction. L'utilisation de la dénomination kurmandji est spécifique aux parties où il est impératif de rappeler les différences structurales entre les variétés du kurde, ou bien lorsqu'il s'agit de souligner une caractéristique particulière à cette variété<sup>1</sup>. L'objectif de ce chapitre se limite à la présentation de classification linguistique de chacune des langues de ce travail.

### **1.0 Le kurde**

Le kurde est une langue qui appartient à la sous-branche de langues iraniennes du nord-ouest ; la branche iranienne est affiliée au groupe indo-iranien de la famille de langues indo-européennes<sup>2</sup>.

Le kurde est « un terme générique pour un groupe de dialectes iraniens du nord-ouest, en relation étroite, parlés dans une zone continue à l'entrecroisement de la Turquie, l'Irak et l'Iran » (Haig & Matras, 2002 : 3). Les chercheurs désignent le kurmandji et le sorani comme

---

<sup>1</sup> Dans la littérature sur la grammaire du kurde, il se trouve plusieurs exemples de cet usage concomitant : « La Grammaire du kurde (Dialecte kurmandji) » de Bedirxan & Lescot ; les manuels de langue kurmandji et sorani, publiés séparément de Joyce Blau ; les grammaires *Kurmanji Kurdish* et *Sorani Kurdish* de W. M. Thackston ; *Kurmanji Kurdish* de Geoffrey Haig & Ludwig Paul ; et bien d'autres exemples incitent à penser que préciser la variété sur laquelle on travaille permet d'éviter une ambiguïté scientifique.

<sup>2</sup> Cf. annexe n°1 ; disponible sur ce lien : <https://glottolog.org/resource/languoid/id/kurd1259>, (consulté en décembre 2019).

les variétés les plus parlées et standardisées. On peut qualifier le kurde comme une « macro-langue » (Sheyholislami, 2015 : 30) et classifier « cinq groupes de dialectes », à savoir le kurmandji, le sorani, les dialectes du sud, le zazaki et le gorani/hawrami<sup>3</sup>.

### ***1.0.1 La classification des langues iraniennes***

Les langues iraniennes descendent du proto-iranien. Historiquement, ces langues ont été en forte relation avec les langues indo-aryennes (descendantes du proto-indo-aryen), d'où vient la classification indo-iranienne, comme une grande branche des langues indo-européennes (Skjærvø, 2006 : 2). Les langues iraniennes sont géographiquement situées à l'ouest de la branche indo-iranienne et le domaine iranien distingue quatre groupements : iranien du nord-ouest, du sud-ouest, de l'est et du sud-est (Windfuhr, 2009 : 2). Cette classification ne correspond pas toujours à la localisation des langues. Par exemple, le baloutchi classifié parmi les langues iraniennes du nord-ouest se trouve à l'extrême sud-est de l'extension géographique.

La carte ci-dessous montre que les langues iraniennes occupent une géographie plus étendue que le plateau iranien, commençant de la Turquie et des Causasses à l'ouest jusqu'au Pakistan et au Tadjikistan à l'est et au nord. Le kurde et le zazaki sont situés à l'extrême ouest de ce continuum de langues iraniennes ; le kurde est aussi parlé en Iran central.

---

<sup>3</sup> Cette classification met en avant l'auto-identification kurde des locuteurs de ces variétés et souligne l'aspect socioculturel et identitaire de l'unité de la communauté.



Carte n°1 Les langues iraniennes (Fattah, 2000)

### 1.0.2 La classification des langues iraniennes du nord-ouest

La convention du domaine concernant l'évolution des langues iraniennes désigne trois stades chronologiques : l'ancien iranien (AI), l'iranien moyen (IM) et le nouvel iranien ou iranien moderne (NI) (Skjærvø, 2006 : 2-3). La divergence des langues iraniennes de l'ouest se manifeste durant la période de l'IM.

Il se trouve de nombreuses langues classifiées sous l'IM et les nouvelles langues iraniennes (NI) descendent de celles-ci. La continuité entre l'IM et le NI est illustrée par trois langues : khwarezmien>sangsari ; sogdien>yaghnobi ; khotanais>wakhi – le khwarezmien, le sogdien et le khotanais, parlées au Moyen Âge, sont des langues de l'IM auxquelles a succédé leur descendant moderne, par exemple le khwarezmien est une langue iranienne de l'ouest parlée du 11<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle et le sangsari est son descendant, parlé dans la province de Semnan de l'Ira « Les langues [iraniennes] modernes peuvent être sûrement assumées comme les continuités des langues locales et régionales perdues » (Windfuhr, 2009 : 15). Le chercheur illustre ce point avec l'exemple des dialectes parlés en Azerbaïdjan et en Iran central comme la continuité du *median* (en anglais, langue des Mèdes) ; et les traces du parthien dans la poésie produite en persan médiéval, en Iran occidental.



La multitude des nouvelles langues iraniennes provient des phénomènes de changements linguistiques internes et/ou externes, formant de nouveaux regroupements au sein de la famille iranienne, dont le nombre de membres total est de 95<sup>4</sup>. « Le nouvel iranien ou l'iranien moderne comprend les langues littéraires comme le persan (farsi, tadjik, dari), pashto ainsi que l'ossète, le kurde et le baloutchi, outre nombreux dialectes sans tradition littéraire développée. [...] Les langues prédécesseurs ou successeurs ne sont connues que pour le persan<sup>5</sup> (ancien>moyen>nouveau/moderne) et sogdien>yaghnoï ; [on n'a] pas d'information sur l'apparement direct des autres dialectes [iraniens] » (Skjærvø, 2006 : 3).

Il convient de classer les langues du NI<sup>6</sup> en tenant compte du tryptique ouest-centre-est et de l'extension nord-sud (Jügel, 2014 : 126). La représentation arborescente demeure problématique dans l'explication de la dynamique de l'évolution des langues iraniennes puisqu'elle ne prend pas en considération les mouvements des peuples, les phénomènes aréales et le continuum dialectal. On peut illustrer ce point par l'isolement de l'ossète, une langue iranienne de l'est, au nord du continuum (cf. Carte n°1).

La divergence ouest-est est souvent illustrée par le marquage de l'objet. Il s'agit d'une « réanalyse du marquage de l'objet direct (dans les constructions accusatives) par extension du datif, ou bien de l'oblique (ancien génitif) et/ou du marquage pré- ou post-positionnel du datif<sup>7</sup>, qui résulte d'une uniformisation de l'accusatif et du datif ; puis motivant le marquage différencié des deux par des pré- ou postpositions dans de nombreux dialectes. [...] Globalement, les langues iraniennes de l'ouest montrent une uniformité considérable en termes de marquage casuel tandis que celles de l'est révèlent une variation importante dans le marquage de l'accusatif et du datif ainsi que du cas génitif » (Windfuhr, 1990 : 6).

Les langues iraniennes de l'ouest les plus répandues (ou celles qui sont parlées par plus de locuteurs) sont le kurde (les variétés du kurde) et le baloutchi. Celles qui sont moins parlées sont le zazaki, le tat et le talysh ainsi que le gilaki, le mazandarani et les dialectes lori et farsi.

---

<sup>4</sup> <https://glottolog.org/resource/languoid/id/iran1269>, (consulté en janvier 2020). Le site Glottolog inclut les langues éteintes (qui n'ont plus une fonction de communication orale) comme les membres des familles linguistiques du monde.

<sup>5</sup> Autrement dit, « aucun dialecte iranien ne peut être étudié à travers son histoire entière », sauf pour le persan qui est utilisé dans des inscriptions plus anciennes ; ainsi, il est difficile de mettre en relation directe les langues du stade IM et NI (Windfuhr, 1995 : 3).

<sup>6</sup> Pour une liste de langues classifiées selon cette classification, cf. Windfuhr (2009 : 12-15).

<sup>7</sup> Par ailleurs, Windfuhr (1995 : 7) explique le même phénomène ainsi : la disparition de la distinction nominatif-accusatif nécessite une innovation afin de distinguer le sujet et l'objet direct, à savoir la grammaticalisation des pré ou postpositions dérivées du directionnel persan *-ra*. Les dialectes « modernes » gardent de même la déclinaison héritée, le cas direct non marqué et le cas oblique marqué, généralement avec *-i* au singulier et *-an* au pluriel. Selon lui, la fonction du cas oblique (un génitif/datif de la base) a été étendue en objet direct spécifique parce que c'était la forme marquée. Les langues iraniennes de l'ouest et de l'est possèdent une divergence dans ces formes casuelles ; celles de l'est montrant une variation considérable.

La langue iranienne de l'est la plus parlée est le pashto ; les autres répandues dans des zones restreintes, par exemple le paraci et l'ormuri, les dialectes du Pamir, le yagnobi et l'ossète. Parmi les dialectes de l'est, le pashto et le persan moderne constituent deux cas extrêmes en termes de rétention des traits grammaticaux (Windfuhr, 1995 : 8). Cependant, les langues iraniennes de l'ouest sont plus conservatrices que celles de l'est.

## 1.1 Le turc

Le turc est une langue qui appartient à la branche sud-ouest des langues turciques<sup>8</sup>. Cette langue s'appelle aussi « le turc de la Turquie », « le turc de l'Anatolie de l'ouest ». Il est assez courant de désigner les langues turciques comme « langues turques ». Toutefois, cela est susceptible d'augmenter la confusion de la classification<sup>9</sup>.

La « continuité typologique » du turc se présente dans l'expansion géographique qui suit un ordre chronologique : « [la langue turque] est sans rupture, dès premiers textes turcs connus [du début 8<sup>e</sup> siècle], aux textes imprégnés de culture islamique [à partir du 11<sup>e</sup> siècle jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle], qui ont emprunté de nombreux mots à l'arabe et au persan, tout en gardant les structures fondamentales du turc » (Bazin, 2011 : 925).

### *1.1.1 Le rejet de l'hypothèse ouralo-altaïque et décomposition de la famille altaïque*

Il existe bien des points controversés sur l'intégrité de la famille ouralo-altaïque et sur l'hypothèse de langues altaïques. Les études historico-comparatives de la grammaire exposent l'instabilité de la famille de langues altaïques dans laquelle les linguistes mettent les langues turciques. Selon la reconstruction de la famille altaïque, les langues turciques, mongoliques et toungouzes sont affiliées ; de plus, l'appartenance du coréen et du japonais à cette famille est

---

<sup>8</sup> Cf. Annexe n°2, disponible sur ce lien : <https://glottolog.org/resource/languoid/id/nucl1301>, (consulté en décembre 2019) ; et Annexe n°3, disponible sur ce lien : <http://www.turkilanguages.com/www/classification.html>, (consulté en décembre 2019).

<sup>9</sup> Les locuteurs des autres langues turciques appartiennent au même groupe ethnique, mais la plupart des noms de leur langue ne portent pas la désignation « turc ». Alors, le nom de la langue turque devient significatif parmi les autres langues de la même famille. Moore & Brohy (2013 : 297) se réfère à Akin (1999 : 35) où il parle d'un « paradigme nominal ethnique » afin de désigner la corrélation entre la dénomination des ethnies, des langues et des territoires. Ce paradigme, le nom des langues, « joue un rôle fondamental dans la (re)construction de l'identité de soi et de l'autre ». Il apparaît comme un symbole de l'identité, un investissement idéologique pour construire la solidarité entre les locuteurs. Le fait que le turc porte le nom du groupe ethnique est lié à des faits et des décisions historico-politiques. Cela joue un rôle important dans la construction de l'identité nationale au cours du 19<sup>e</sup> siècle.

revendiquée. Néanmoins, l'établissement de la famille *ouralo-altaïque* ne semble pas avoir des arguments bien fondés. Il est quasiment impossible de reconstruire le proto-ouralo-altaïque à la suite de l'étude comparative des textes dans les langues concernées (Antonov, 2007 : 33-34).

L'hypothèse de la famille de langues ouralo-altaïques demeure donc instable d'autant plus que la reconstruction du proto-altaïque (et du proto-ouralien) est déjà contestée par les chercheurs (Saussure, 1995 ; Antonov, 2007 ; Heyden, 2009 ; Korkmaz, 2009). Cette hypothèse se présente controversée depuis son apparition au 18<sup>e</sup> siècle. Le désaccord entre les linguistes provient des choix méthodologiques différents et des critères de classification pris en compte. La ressemblance entre la famille ouralienne et altaïque se manifeste dans la tendance agglutinante, l'harmonie vocalique, l'ordre de termes et le partage d'un certain nombre d'éléments lexicaux. Toutefois, « l'absence de vocabulaire commun, de correspondances phonétiques, de concordances morphémiques et grammaticales entre les langues ouralienne et altaïque » indique un phénomène de contact au long terme comme la raison essentielle de la convergence (Heyden, 2009 : 1-2). Cette constatation est renforcée par la proximité géographique des populations pendant des siècles : « [...] des vestiges de contact remontant à des périodes si anciennes que [...] la distinction valide entre faits de convergence, faits hérités et emprunts divers » devient difficile, voire quasi impossible (Antonov, 2007 : 53).

Une similarité issue de la typologie générale ne suffit pas à relier les familles de langues. L'hypothèse de contact linguistique semble mieux expliquer l'existence du lexique en commun étant donné que les peuples parlant ces langues ont vécu dans des régions très proches ; il est très probable que ces peuples, ayant un mode de vie nomade, aient été en contact depuis longtemps.

Les caractéristiques typologiques partagées par les langues toungouzes, mongoles, turciques et le coréen sous-tendent l'hypothèse altaïque. En plus de la tendance morphologique agglutinante<sup>10</sup>, on trouve des suffixes ayant une même origine (Korkmaz, 2009 : LXXI). L'ordre de termes des syntagmes nominal et adjectival est tête initiale par exemple adjectif-nom ; les syntagmes adverbiaux peuvent avoir la fonction de l'adjectif ou de l'adverbe selon la position syntaxique. Un autre trait important est la correspondance entre les phonèmes *r* et *z* ; *ʃ* et *l*. Elle explique que les *z* en turcique devient *r* dans les langues mongoles, toungouzes et aussi en tchouvache (langue turcique) ; le phonème *ʃ* du turcique se transforme en *l* dans les langues mongoles et en tchouvache. De plus, dans les langues *altaïques*, les consonnes *r*, *l* et *n* ne peuvent pas être initiales. Ces caractéristiques confirment l'existence d'un lien bien fort entre

---

<sup>10</sup> Ces langues se servent majoritairement des suffixes (mais pas de préfixe ou de préposition) pour la dérivation et la déclinaison nominale.

elles. Cependant, on peut s'interroger sur la nature de ce lien : est-ce qu'il s'agit d'une affiliation génétique ? Ou bien, peut-on affirmer une évolution sous l'impact d'une convergence aréale ?

Le phénomène d'emprunt linguistique peut prendre une telle ampleur que leurs structures des langues se convergent au cours de temps. Il est fortement possible que les langues altaïques aient développé des formes similaires sous l'effet de contact. Le fait que le vocabulaire de base commun aux langues turciques, mongoles et tOUNGOUZES ne dépasse pas 120 mots, s'oppose à l'idée d'apparentement génétique (idem : LXXIII). Je préfère adopter la classification la plus prudente proposée jusqu'à maintenant, la décomposition de la famille altaïque en trois familles de langues, une de celles-ci étant les langues turciques<sup>11</sup>. Les grammairiens du turc admettent également cette classification, par exemple la grammaire de Banguoğlu (1986).

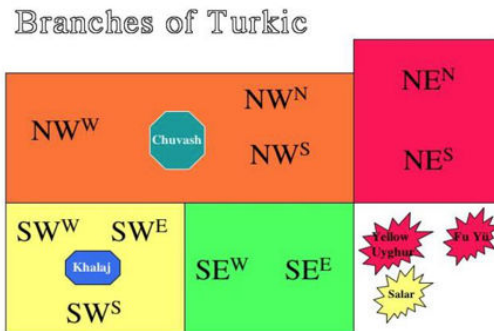
### ***1.1.2 La classification des langues turciques***

Louis Bazin (2011 : 925) définit cette famille ainsi : « Le domaine actuel de la turcophonie s'étend sur une aire très vaste, avec des parlers plus ou moins différenciés, mais tout étroitement apparentés génétiquement et conservant, à quelques détails près, une même typologie, avec un grand fonds commun lexical et morphosyntaxique [...]. Presque tous ces parlers forment entre eux des chaînes d'intercompréhension (celle-ci diminuant avec l'éloignement géographique), mais le yakoute [...] et le tchouvache [...] ont subi des évolutions phonétiques 'aberrantes' qui les rendent incompréhensibles aux autres turcophones, comme entre eux ; leur typologie reste cependant tout à fait turque ». Il souligne donc la typologie similaire des langues turciques avec quelques langues développant des traits atypiques. La classification (ci-dessous) de Lars Johanson se sert des points cardinaux afin de regrouper géographiquement les dialectes turciques.

---

<sup>11</sup> Cf. Figure n°1.

## Classification of Turkic languages



Lars Johanson (2016)

### SW Turkic

SWW, a western, West Oghuz, subbranch comprising Turkish, Gagauz and Azeri.

SWS, a southern, South Oghuz, subbranch comprising non-standard dialects of Southeast Anatolia, southern Iran, Iraq and Afghanistan.

SWE, an eastern, East Oghuz, subbranch comprising Khorasan Oghuz and Turkmen.

Figure n°1 *Classification des langues turciques et la place du turc* (Johanson, 2016<sup>12</sup>)

« Tout au long de leur histoire, en dépit d'une grande extension géographique, les langues turciques partagent les structures essentielles. Beaucoup d'entre elles [les structures] sont en commun avec les langues eurasiennes de branches altaïque et ouralienne » (Johanson, 1998a : 35). Il s'agit, ici, d'une ressemblance de typologie générale, mais pas génétique. Le chercheur insiste sur le fait que certaines caractéristiques structurelles des langues turciques se trouvent dans les langues de l'Eurasie<sup>13</sup>. Les similarités structurelles qu'on trouve parmi la typologie générale des langues du monde ne permettent ni la reconstruction du proto-ouralo-altaïque, ni celle d'un proto-altaïque. Il paraît donc juste de faire la classification des langues turciques séparément, selon leur évolution structurelle interne, influencée par divers mouvements des peuples turciques vers différentes régions proches du plateau de l'Asie central.

Schönig (1997 & 1998) propose une classification des langues turciques tenant compte du phénomène de contact interne et externe. Il s'agit donc d'une classification qui tient compte interne des convergences grammaticales et les filiations géographiques. L'intérêt de son approche est de discerner à la fois les ressemblances et les divergences grammaticales.

<sup>12</sup> <http://www.turkiclanguages.com/www/classification.html>, (consulté en décembre 2019). La liste complète des langues se trouve en Annexe n°3 ; disponible sur ce lien : <http://www.turkiclanguages.com/www/classification.html>, (consulté en décembre 2019).

<sup>13</sup> Cela rappelle le projet de Greenberg de démontrer l'origine unique des langues de l'Eurasie.

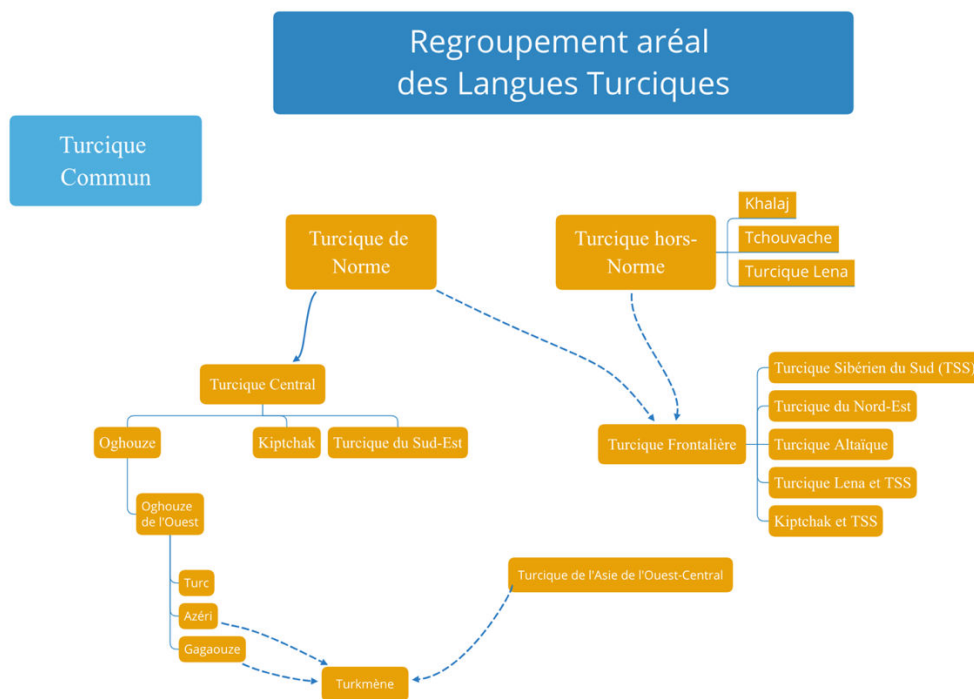


Figure n°2 Schématisation de la Classification de Schönig (1997 & 1998)

Il définit donc un turcique commun (*Common Turkic*) qui engloberait les traits turciques partagés par toutes les langues turques ; un « turcique de norme » (*Norm Turkic*) et un turcique hors-norme (*non-Norm Turkic*). Il distingue le khaladj, le tchouvache et le lena (le yakoute et le dolgan) comme des langues turciques déviées du turcique de la norme ; ce dernier ne possède pas de *h-* initial, garde *y-* interne au mot, forme le pluriel avec le suffixe *\*-lar*, le gérondif avec *-b*, le conditionnel avec *\*-sar* et la troisième personne de l'impératif reconstruite comme *\*-zun*. Les langues turciques hors-norme ont eu donc des modifications sur ces traits morphologiques.

Le chercheur définit un « turcique central » et un « turcique frontière » ; le premier s'inscrivant dans le cadre du turcique de norme, le deuxième possède des traits « normaux » et divergents. L'oghouz, le kiptchak et le turcique du sud-est sont inclus dans le turcique central. Le turcique frontière désigne deux groupes aréales formant un continuum dialectal du nord (majoritairement parlé en Russie).

Selon Schönig (1997 : 263), l'oghouz est donc classifié dans les langues turciques qui suivent la norme, situé historiquement à l'est de la mer Caspienne puis passé de l'autre côté de la mer, comme la branche kiptchak, qui désigne un groupe de langues turciques. Les peuples parlant l'oghouz tracent leur chemin par le sud de la mer et arrivent à leur localisation actuelle

à travers le plateau iranien. Dans le continuum dialectal turcique (horizontal), les dialectes oghouz se trouvent donc à l'ouest et au sud ; ils s'étendent de la Turquie jusqu'au nord de l'Iran et de l'Afghanistan<sup>14</sup>.

## **2. L'évolution historique et géographique du contact irano-turcique**

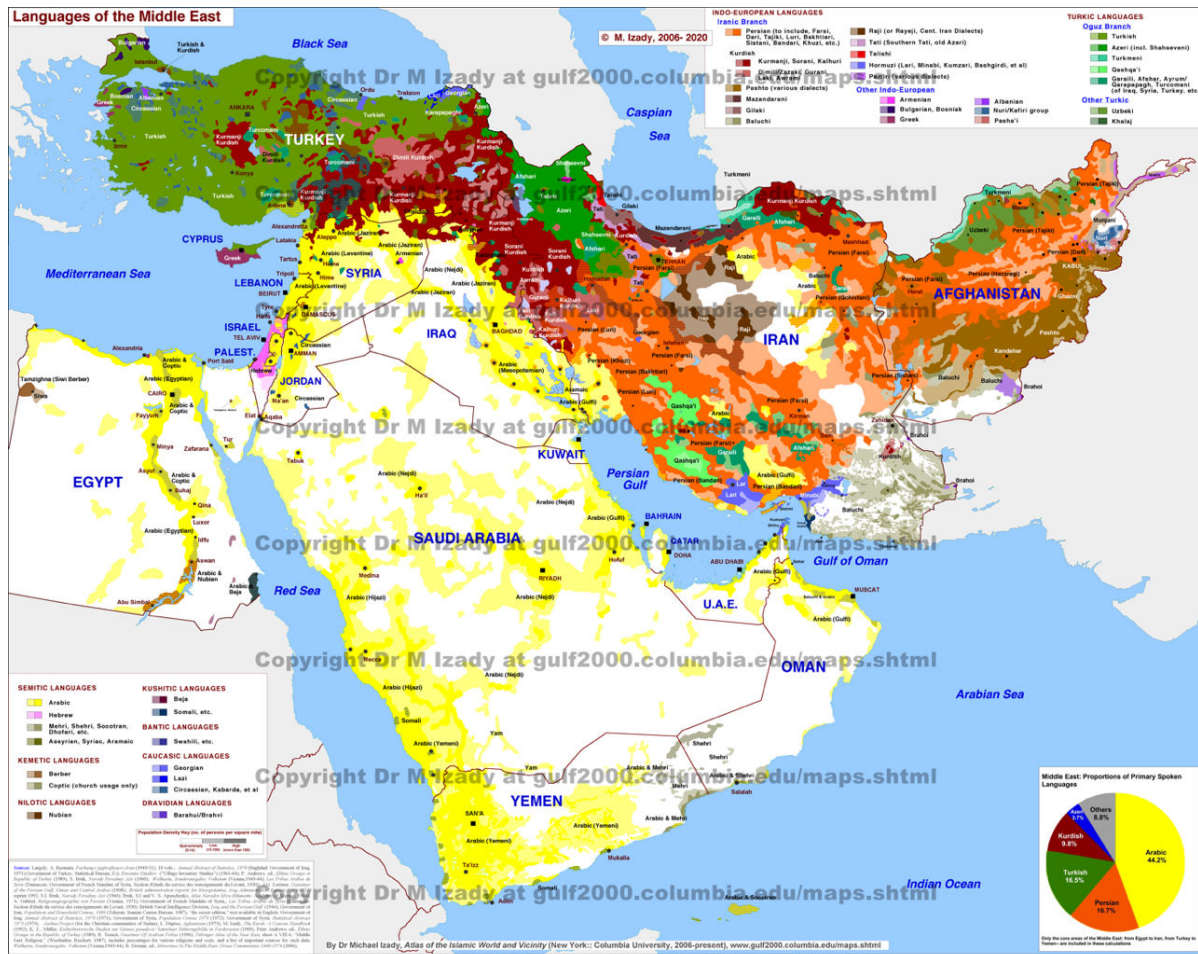
Il semble difficile de contester la réalité qu'aucune langue ne peut échapper au contact linguistique qui « [...] est la norme, mais pas l'exception » (Thomason, 2001 : 10). Cette réalité linguistique dont l'historicité, l'intensité et la durée déterminent les résultats, dépend de plusieurs paramètres. Ainsi, il s'agit d'un domaine touchant à l'étude historico-descriptive et sociolinguistique des langues, compte tenu de la dimension structurale et sociétale des phénomènes de contact (Muysken, 2010 : 272). Les scénarios du contact varient selon le contexte d'apparition et les acteurs impliqués, soit à grande échelle (par exemple les pays, les communautés), soit à petite échelle (les locuteurs – de différentes langues ou de la même langue). C'est pour cela que l'étude de contact de langues nécessite une description non seulement linguistique portée sur les résultats du contact, mais aussi, une description du contexte sociolinguistique.

### **2.0 Le contact irano-turcique en Asie centrale et en Iran**

La définition « la plus simple » du contact de langues, est « l'usage simultané de plus d'une langue dans un même endroit » (Thomason, 2001 : 1). Les langues iraniennes et turciques en constituent un exemple depuis très longtemps dans une zone assez large, de l'Asie centrale jusqu'à l'Anatolie, traversant le Plateau iranien et le sud du Caucase.

---

<sup>14</sup> L'appartenance du salar (langue turcique isolée géographiquement) au groupe oghouz est discutée dans la littérature. Bien qu'il garde des similarités à plusieurs niveaux, surtout lexical, le salar possède des constructions non-turciques, aux niveaux phonologiques et morphosyntaxiques, développées sous l'influence de contact. Cf. la thèse de doctorat de Camille Simon (2016), « Morphosyntaxe et sémantique grammaticale du salar et du tibétain de l'Amdo : Analyse d'un contact de langues ».



Carte n°2 Langues du Moyen-Orient (Izady, 2020)<sup>15</sup>

La carte n°2 expose les zones de contact irano-turcique en Asie centrale : le turkmène se situe dans une zone majoritairement kurde au nord-est de l'Irak et au Kurdistan irakien ; l'azéri est entouré de trois côtés par des langues iraniennes, le kurde, le persan et le tat en Iran<sup>16</sup> ; le turkmène de Khorasan et d'autres dialectes oghouz sont en contact avec le kurde et le persan au Khorasan au nord de l'Iran ; les poches du qashqai sont entourées par le persan et se trouvent très proches des poches de l'arabe au sud de l'Iran ; les dialectes du groupe afshâr<sup>17</sup> sont dispersés dans différentes parties de l'Iran ; et enfin, encore à l'est, le tadjik est en contact avec l'ouzbek à l'intersection de l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et l'Afghanistan.

Le contact iranien-turcique date d'environ 5<sup>e</sup> siècle après J-C ; et il s'est intensifié avec les mouvements des peuples turciques de l'Asie centrale vers l'ouest pendant des siècles (cf.

<sup>15</sup> Cette carte est disponible sur ce lien : <https://gulf2000.columbia.edu/maps.shtml>, (dernier accès au site le 11 juin 2020). Il manque les territoires d'Azerbaïdjan et de l'Arménie à cette carte où l'azéri, le kurde et l'arménien sont parlés. À part cela, les variétés concernant le contact irano-turcique y sont représentés avec leurs localisation géographique.

<sup>16</sup> Cf. La carte détaillée de la diversité linguistique en Iran en annexe n°4.

<sup>17</sup> Ces dialectes sont affiliés à la branche sud-ouest (oghouz) et sont pratiqués également à l'Irak et à l'Afghanistan.



3.1). L'expansion de l'Islam en Asie centrale (Perry, 2006 : 2) et l'installation des Turcs en Asie de l'Ouest ont créé une situation multilingue dans la région. L'arabe, le persan et le turcique remplissent des fonctions linguistiques différentes depuis au moins un millénaire. Parmi ces fonctions, il y a la fonction de langue véhiculaire (*lingua franca*) dans des régions spécifiques, par exemple le turcique au nord de l'Iran ; langue de religion, de culture et de science, l'arabe après les conquêtes islamiques ; et le persan, qui a préservé pendant longtemps son statut de langue de la littérature et de l'administration. Cette distribution des fonctions s'inscrit dans un rapport diglossique entre ces trois langues (Perry, 2001 : 199), notamment le cas du turcique par rapport à deux autres. Leur évolution en contact a débouché sur des convergences linguistiques dans plusieurs domaines structuraux.

### ***2.0.1 L'évolution du contact irano-turcique : les aspects sociolinguistiques***

L'histoire de ce contact est marquée par l'échange culturel, religieux et enfin linguistique des peuples. L'influence réciproque est en cours depuis environ un millénaire et demi, aboutissant à des convergences grammaticales et lexicales remarquables.

Les premiers groupes – ethnolinguistiques – iraniens, à savoir les Mèdes, les Parthes et les Scythes apparaissent au cours du 1<sup>er</sup> millénaire av. J-C et ils sont supposés entrer en contact avec des variétés non-iraniennes comme l'hourro-urartéen, l'élamite – une langue dravidienne, et des langues caucasiennes du sud. La langue urartéenne aurait été remplacée par l'arménien et l'élamite devenue une langue de la cour durant la période de l'Empire achéménide, un empire ethniquement iranien (Winfuhr, 2006a : 5). En outre, l'accadien, l'araméen, le grec et le turcique de l'Altaï faisaient également partie des langues utilisées dans cet empire multilingue, à côté du persan ancien et de l'élamite, jusqu'à l'époque où les langues iraniennes auraient assuré toutes les fonctions administratives. Tous ces phénomènes de contacts, accompagnés d'événements socio-politiques (guerres, migrations forcées, etc.) et de mouvements de peuples vers l'Asie de l'Ouest et le Moyen-Orient sont susceptibles d'avoir provoqué des divergences entre les variétés iraniennes et abouti à la classification actuelle (cf. 1.0.1). Plus important, l'héritage génétique et ethnolinguistique de ces contacts relie l'Iran, en tant qu'extension orientale, à un « continuum archaïque » qui s'étend à l'Anatolie et au Levant<sup>18</sup> (id. : 8).

---

<sup>18</sup> La région qui désigne la côte orientale de la Méditerranée incluant une partie de la Mésopotamie en Syrie.

L'ancien turcique est sous l'impact iranien à travers la transmission des textes religieux du manichéisme et du bouddhisme qui appartiennent à la période de l'iranien moyen (le sogdien, le persan moyen, etc.) (Knüppel, 2010 : 2). Du fait que les premiers textes écrits en turcique apparaissent plus tard que ceux écrits en iranien, et que les structures de l'ancien turcique ont déjà été impactées par les langues voisines, il est quasiment impossible de décrire le proto-turcique sans prendre en compte les éléments de contact. Il en va de même pour l'iranien dont les variétés partagent des traits typologiques avec les variétés sémitiques et turciques, sous l'effet du contact aréal (Windfuhr, 2009 : 1).

En Asie centrale, le contact irano-turcique s'accroît vers le 5<sup>e</sup> siècle en lien avec la multiplication des relations d'abord commerciales, puis militaires, diplomatiques et religieuses. L'influence de l'iranien augmente progressivement sur le turcique dans la mesure où le persan a été promu comme langue écrite (littéraire) dans les États cofondés par des populations iraniennes et turciques à partir du 9<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Les variétés turciques, parfois la langue d'une classe inférieure, parfois la langue d'une élite dirigeante au sein de ces États, ont continué à remplir le rôle de langue véhiculaire sans tradition écrite selon les régions. Bien que des emprunts au turcique de l'Asie centrale soient observés dans des gloses khwarezmiennes (une variété iranienne) du 12<sup>e</sup> siècle, le phénomène de l'emprunt à l'iranien semble plus intense en turcique parlé de cette époque ; de plus, le système d'écriture *aruz*<sup>20</sup> passé du persan au turcique à partir de 13<sup>e</sup> siècle augmente l'effet du persan et de l'arabe sur les langues turciques (Doerfer, 1991 : 4). Cette première période de contact consiste donc en une persanisation des Turcs dont la migration vers des zones iranophones est motivée par les conquêtes de Gengis Khan (Knüppel, 2010 : 2). Avec la pénétration des Turcs Seldjoukides à l'ouest du plateau iranien puis en Anatolie durant le 11<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> siècle, le plurilinguisme se répand de plus en plus dans la région. D'une part, le persan en tant que langue prestigieuse a commencé relativement tôt à influencer les variétés turciques de l'Asie centrale et de l'Anatolie, notamment l'ottoman, l'azéri et le tchaghataï ; d'autre part, l'azéri et d'autres dialectes turciques ont influencé le kurde, le tat et des dialectes persans (Perry, 2006 : 3). Les vernaculaires turciques sont pratiqués dans les zones du contact intensif et des formes littéraires sont basées sur celles-ci, mais leur impact reste très limité dans la littérature médiévale iranienne (Doerfer, 1991 : 4).

---

<sup>19</sup> Exemples : les Sassanides, les Ghaznavides, le Sultanat de Delhi.

<sup>20</sup> La métrique arabe apparaît dans les textes des écrivains turcophones à partir de la période des Qarakhanides (10<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> siècles), et s'utilise durant la période des Seldjoukides ainsi que des Ottomans. Les premiers exemples datent du 11<sup>e</sup> siècle, par exemple, *Dîvânu Lugâti 't-Türk* (Recueil des langues turciques) de Mahmoud de Kachgar.

Du 11<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle (vers la fin de l'Empire ottoman), l'influence des langues iraniennes de l'ouest (notamment du persan et des dialectes kurdes) semble avoir continué sur le turcique du sud-ouest (notamment l'azéri, l'ottoman et puis le turc de Turquie). Cependant, le turcique du sud-ouest a également influencé les langues parlées dans les régions mentionnées ci-dessus ; il a emprunté « du lexique au kurde, au tat et aux variétés locales du persan par l'effet de l'interaction directe », à travers la langue parlée au quotidien (Perry, 2006 : 3). L'effet du turcique s'observe donc dans la langue orale, par exemple à travers les usages plurilingues des personnes de différentes classes sociales, les bureaucrates, les militaires, les commerçants, etc.

### ***2.0.2 Les caractéristiques grammaticales comparées des langues iraniennes et turciques***

« L'iranien et le turcique ne sont pas étroitement affiliés, et ils présentent des typologies linguistiques assez différentes » ; cependant, « [...] le contact intensif de longue durée dans certaines zones a entraîné une convergence typologique considérable entre les langues iraniennes et turciques » (Johanson, 1998b : 325). Le Tableau n°1 ci-dessous compare les traits grammaticaux des langues iraniennes et turciques, issus de leur typologie génétique et sans prendre en compte les changements issus de contact ; le tableau se réfère à plusieurs sources : (Johanson, 1998a : 30-66) ; (Soper, 1987 : 16, 28, 33, 35) ; WALS (*The World Atlas of Language Structures Online*) ; (Windfuhr, 2009 : 5-42) ; (Windfuhr, 2006a : 3) ; (Windfuhr, 2006b : 3).

Tableau n°1 *Quelques caractéristiques grammaticales des langues iraniennes et turciques*

	Iranien	Turcique
Phonologie	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Pas d'harmonie vocalique</li> <li>• Pas de voyelles [i] (antérieure, fermée) et [i̞] (centrale, fermée) ; [e] (antérieure, mi fermée)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Harmonie vocalique<sup>22</sup></li> <li>• Différenciation [i], [i̞] et [e]</li> </ul>

<sup>22</sup> Plus précisément, il y a deux harmonies vocaliques : l'une concerne l'aperture des voyelles, l'autre le degré de l'arrondissement. Cf. 3.1 pour une explication plus en détails sur l'harmonie vocalique, avec les exceptions observées depuis la période de l'ottoman.

	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Structure de syllabe : complexe<sup>21</sup></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Structure de syllabe : semi-complexe, complexe</li> </ul>
Morphologie	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Synthétique<sup>23</sup></li> <li>• Genre<sup>24</sup></li> <li>• Indéfini marqué par un suffixe</li> <li>• Distinction humain-animal et animé-inanimé</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Agglutinant</li> <li>• Pas de genre</li> <li>• Pas de marqueur spécifique pour la définitude</li> <li>• id.</li> </ul>
Syntaxe	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Accusatif (et ergatif)<sup>25</sup></li> <li>• SOV<sup>26</sup></li> <li>• Tête initiale<sup>27</sup></li> <li>• Plusieurs types d'adpositions<sup>28</sup></li> <li>• Marqueur de l'interrogatif au début (si employé)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Nominatif / Accusatif</li> <li>• SOV</li> <li>• Tête finale</li> <li>• Postpositions (pas de prépositions<sup>29</sup>)</li> <li>• Interrogatif postposé et nécessaire</li> </ul>
Système Verbal	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Indicatif / Subjonctif</li> <li>• Imperfectif / Perfectif</li> <li>• Directif / Indirectif<sup>30</sup></li> <li>• Formes finies<sup>31</sup></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Indicatif</li> <li>• Pas d'opposition IMP. / PERF.</li> <li>• Directif / Indirectif</li> <li>• Formes finies et non-finies</li> </ul>

<sup>21</sup> D'après les références du WALS (<https://wals.info/chapter/12>, consulté le 10 juillet 2020), les langues iraniennes, en lien avec leur affiliation à la famille indo-européenne, montrent un plus grand degré de complexité dans la formation des syllabes, notamment sur les mots racines, de types CCVC ou encore d'autres qui contiennent des consonnes avant et après une seule voyelle. Quant à la famille turcique, les racines sont moins complexes au niveau de la formation syllabique, souvent dérivées du type basique CV, tel que CVC.

<sup>23</sup> L'iranien, comparé au turcique, privilégie le marquage casuel par l'emploi des préfixes au lieu des suffixes tandis que le turcique procède majoritairement par l'agglutination des suffixes dans le marquage casuel. Cf. l'exemple du persan [https://wals.info/languoid/lect/wals\\_code\\_prs](https://wals.info/languoid/lect/wals_code_prs), le trait « 26A », (consulté le 13 juillet 2020).

<sup>24</sup> Le genre nominal est retenu dans la plupart des langues iraniennes de l'est et du nord-ouest, le kurmandji inclus, tandis qu'il est absent dans celles du sud-ouest, notamment le persan (Windfuhr, 2009 : 22).

<sup>25</sup> L'iranien atteste d'une construction ergative-possessive, comme d'autres langues indo-européennes (cf. <https://wals.info/feature/62A#4/44.28/44.74>, consulté le 13 juillet 2020) tandis que le turcique ne connaît pas d'ergativité. Pour plus de détails sur l'ergativité (son évolution et son usage en kurmandji), cf. 1.0.2 et 4.0.3.

<sup>26</sup> L'ordre des termes des langues iraniennes est SOV, cependant, il peut y avoir des exceptions dans certaines constructions, comme en kurmandji, cf. 4.0.2.

<sup>27</sup> Il s'agit de l'ordre des termes au sein du syntagme nominal (ADJ-N, GEN-N, propositions relatives). Les langues iraniennes peuvent attester d'une typologie mixte concernant l'ordre des termes (cf. 2.0.3). Cette typologie mixte peut être illustrée selon trois différents types : certaines variétés sont de type « tête initiale » avec le relateur *ezafe*, par exemple le kurde ; certains sont « tête finale » avec l'*ezafe*, comme le baloutchi ; et enfin d'autres « tête finales » sans l'*ezafe* comme l'ossète (Windfuhr, 2009 : 28).

<sup>28</sup> Cela indique également une typologie mixte concernant le syntagme nominal.

<sup>29</sup> Sauf pour des exceptions liées à l'effet de contact.

<sup>30</sup> Le codage l'indirectif en iranien est considéré comme un effet de contact avec des variétés turciques. Il se trouve principalement sous deux formes : une forme iranienne et une forme empruntée au turcique, la première portant un aspect perfectif. Cf. 2.0.3.2 ci-dessous pour une comparaison du contenu sémantico-fonctionnel de l'indirectif dans les deux familles ainsi que l'illustration des formes observées en iranien.

<sup>31</sup> L'iranien possède des constructions verbales subordonnées avec des formes finies (commun aux langues indo-européennes) tandis que le turcique relie les propositions verbales par des formes non-finies.

	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Déclinaison verbale (TAM) mixte (pré- ou postposition)</li> <li>• Pas de sérialisation verbale</li> <li>• Construction verbe support</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Déclinaison verbale (TAM) par suffixe</li> <li>• Sérialisation verbale</li> <li>• Construction verbe support</li> </ul>
--	--	--

Il faut rappeler que toutes les langues des deux familles ne suivent pas complètement ces typologies et qu'il peut y avoir des exceptions à chacune de celles-ci ou des traits grammaticaux spécifiques aux variétés. Concernant la typologie des langues de l'Asie de l'Ouest, le cas des langues iraniennes est plus marqué que les autres du fait qu'elles sont « souvent référées comme attestant d'une typologie mixte » (Stilo, 2005 : 38). Les changements typologiques réalisés au cours de plus d'un millénaire et demi s'expliquent en grande partie par les phénomènes de contact linguistique.

### ***2.0.3 Le phénomène de l'emprunt irano-turcique***

Le phénomène de contact irano-turcique se réalise sur un long continuum. Par conséquent, l'influence réciproque et bilatérale se spécifie selon la zone géographique ainsi que la durée et l'intensité du contact. L'emprunt linguistique se forme donc suivant des paramètres locaux. Cependant, il est possible de définir les grands axes de l'emprunt.

#### ***2.0.3.1 Le lexique***

Les catégories grammaticales se situent sur une hiérarchie selon leur degré d'« empruntabilité » (Matras, 2011 : 208) ; les noms (le lexique) sont au sommet de cette hiérarchie. C'est aussi le cas pour le contact irano-turcique où « l'influence forte du persan » est observée au niveau de l'emprunt lexical. Ce phénomène se révèle également dans l'emprunt de lexique arabe par le persan. Or, l'influence persane n'est pas restreinte à l'emprunt lexical dans la mesure où les mots fonctionnels (libres ou liés) par exemple, *va* (et), *ta* (jusqu'à), *çon* (pour), *ki* (qui, utilisé dans la relation des propositions subordonnées) sont également copiés. De plus, l'emprunt des mots grammaticaux peut être complexe de type « préposition + nom + *ezafe* », donc fonctionnant, d'une façon « assez remarquable pour le turcique dont la syntaxe est tête finale », comme des prépositions (Johanson, 1998b : 328, 330). Il serait donc convenable d'avancer que l'*ezafe* (le relateur iranien) est transféré en turcique à travers les emprunts lexicaux. Ces emprunts sont faits, soit directement au persan, soit à l'arabe à travers

le persan, et il se réalise au niveau des noms simples ainsi que des noms complexes, notamment les syntagmes nominaux et les expressions figées<sup>32</sup>.

L'emprunt lexical ne se fait pas seulement dans une seule direction, le lexique turcique est entré dans les langues iraniennes, particulièrement en persan, en tadjik et en kurde. Toutefois, ceux-ci ne sont pas toujours bien établis dans les langues et représentent des emprunts plus récents ou encore spontanés ; c'est le cas du kurde, notamment avec des emprunts de lexique verbal par l'usage de la construction à verbe support (cf. 2.0.3.2 ci-dessous et la partie de l'analyse des données). Knüppel (2010 : 2-3) fait une catégorisation des emprunts lexicaux qui se trouvent en persan suivant l'ouvrage de Gerhard Doerfer. Selon celle-ci, il existe du lexique turcique bien intégré en persan, appartenant à des domaines précis comme les parties du corps, les animaux, les termes météorologiques, le lexique de la vie quotidienne, par exemple les vêtements, les termes de l'administration, de la guerre, de la religion, des mathématiques, etc.<sup>33</sup>.

### ***2.0.3.2 La construction à verbe support et l'indirectif***

L'emprunt de lexique verbal est souvent accommodé dans la construction verbe support en turcique, fréquemment par l'emploi du verbe « faire », par exemple, *sitem etmek* (litt. *reproche faire*, 'reprocher')<sup>34</sup>, mais aussi avec le verbe « être » ou « devenir », comme dans l'exemple en ottoman *muvaffaq olmak* (*succès être*, 'réussir') (Perry, 2006 : 4). Le verbe support lui-même peut faire partie de l'emprunt global de ce type de construction, tel que *telefon vurmak* (*téléphone frapper*, 'téléphoner') en azéri, calqué au persan *telefon zadan* (Johanson, 1998b : 334).

Les langues iraniennes utilisent un mécanisme similaire pour emprunter du lexique verbal, l'emploi du participe turcique *-miş* + un verbe support (Johanson, 1998b : 328). Le tadjik, le tat, le kurde et le zazaki ainsi que le lezghien (une langue caucasienne) sont les langues dans lesquelles on observe ce suffixe dans le contexte de l'emprunt du lexique verbal ; notons que ce sont des langues voisines (Doerfer, 1993 : 7-8). Il est donc possible de constater l'effet

---

<sup>32</sup> Il faut préciser que ce lexique arabo-persan-turcique fournissait une « capacité d'expression remarquable » aux usagers de l'époque ottomane, mais son usage était restreint à un groupe minoritaire, et donc pas intelligible pour la plupart des locuteurs des dialectes turciques (Johanson, 2005 : 21).

<sup>33</sup> Perry (2006 : 5) signale que cette étude de Doerfer rassemble tous les éléments lexicaux empruntés au turcique à différentes périodes de temps et fait preuve de la réalité de l'emprunt turcique en persan. Toutefois, il souligne également que cela « n'aide pas à documenter le corpus moderne du turcique en persan ».

<sup>34</sup> *Sitem* est le nom en persan et *etmek* est le verbe « faire » en turc.

de contact intensif compte tenu de la *marginalité* de ce type d'indirectif pour les langues indo-européennes (Johanson, 2000 : 83-84).

Dans le système verbal turcique, l'emploi du *-miş* dépend de la perception de l'action, de l'inférence, du discours rapporté tandis que « la source de l'information n'est pas un critère », cela concerne « la dimension de l'expérience » sur l'action, mais pas « l'attitude envers la vérité de la proposition ou la connaissance du locuteur sur le sujet » (Johanson, 2000 : 65-66, 81).

Le suffixe *-miş* peut apparaître dans des constructions subordonnées sous des formes non-finies, comparable à la construction gérondif de l'indo-européen (Csató, 2000 : 36). Sa forme non-finie avec un verbe support, par exemple *yap-mış olmak* (*faire-IND être*) en turc, ressemble à la forme récurrente du type d'emprunt de lexique verbal en kurde, *gez-mış kirin* (*promener-IND faire*<sup>35</sup>) ; dans les deux exemples, le sens de l'indirectif est réduit et il y a une ressemblance plutôt formelle<sup>36</sup>. Il est bien probable que la charge sémantique de l'indirectif du suffixe *-miş*, à savoir la perception, l'inférence et le discours rapporté, ne se transmette pas aux langues iraniennes lorsqu'il s'agit d'un phénomène d'emprunt de lexique verbal. De manière similaire, la fonction qui consiste à relier les propositions subordonnées n'est non plus présente. Plusieurs chercheurs du domaine (Csató, 2000 ; Johanson, 1998b ; Lazard, 2000 ; Windfuhr, 2006b) distinguent le perfectif iranien/persan et l'évidentiel/l'indirectif emprunté au turcique.

### ***2.0.3.3 La phonologie, la morphologie et la syntaxe***

Au niveau phonologique, l'influence de l'iranien sur l'harmonie vocalique turcique est bien marquée. L'azéri est une des langues turciques qui ne retiennent pas toutes les règles de cette harmonie<sup>37</sup>, par exemple, le suffixe de l'infinitif *-max* ne varie pas dans les dialectes azéris (Johanson, 1988 : 2). Les consonnes azéris sont aussi sous l'influence de la phonologie persane. La palatalisation de l'occlusive [k] en [g], et la fricativisation du [k] ou du [g] en [x] ou [ɣ] sont des changements qu'on ne trouve pas, par exemple, en turc standard (id. : 3) ; cependant, ces réalisations consonantiques sont attestées dans les dialectes turcs en Anatolie,

---

<sup>35</sup> Le verbe « promener » en turc, le verbe support *kirin* en kurde.

<sup>36</sup> Il faut préciser qu'ici, l'attention est seulement portée sur le transfert du *-miş* dans les langues iraniennes. Le temps parfait formé comme « le participe + *ast* » peut avoir trois contenus sémantico-pragmatiques : le discours rapporté, l'inférence et la constatation inattendue (Lazard, 2000 : 210-211). Dans la littérature, l'émergence du parfait en persan moderne est liée à l'influence du turcique, souvent comparée au marquage de l'indirect (Perry, 2006 : 5).

<sup>37</sup> L'ouzbek, en contact intense avec le tadjik, montre une divergence encore plus grande que l'azéri en termes de la rétention de l'harmonie vocalique.

probablement dues au contact avec le kurde et le persan. Des emprunts phonologiques plus discrets ont également été réalisés, par exemple les emprunts phonologiques [i] et [i] au persan à travers des transferts lexicaux (Windfuhr, 2006a : 3).

Le pronom relatif *ki* et la postposition des subordonnées relatives observés en turcique du sud-ouest à partir de l'époque ottomane (15<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècles), sont des éléments clairement empruntés à l'iranien. Le pronom *ki*, tout en préservant sa forme et sa fonction de pronom relatif, se grammaticalise également en suffixe *-ki* ayant une autre fonction en turc de Turquie : relateur entre deux substantifs<sup>38</sup>. De ce fait, il fonctionne également comme un génitif, par exemple *senin-ki* (litt. *le.la tien.ne*).

L'exemple du contact tadjik-ouzbek est particulièrement intéressant par la « convergence bilatérale en raison des contacts intensifs et du taux considérable de bilinguisme »<sup>39</sup> (Johanson, 2005 : 6) où on observe de nombreux emprunts d'éléments lexicaux et grammaticaux empruntés au tadjik en ouzbek, par exemple des éléments phonologiques ; le préfixe de négation *no-* comme dans *no-tuyri* (faux) ; des prépositions et conjonctions ; le relateur *ezafe*, et encore d'autres (Doerfer, 1991 : 5-6). Un phénomène réciproque d'emprunt est observé en tadjik dans les domaines du lexique et de la grammaire. En lexique, le tadjik littéraire et parlé (le tadjik du nord et du sud) contient des éléments empruntés à l'ouzbek, au domaine nominal et verbal. Quant aux domaines grammaticaux influencés par le contact, on peut compter l'interrogatif *mi* ; le pronom indéfini *kim* (qui) ; l'ablatif *-dan* ; la nominalisation des subordonnées relatives ; la construction possessive ; des constructions verbales non-finies et de types '*-miş* + verbe' (Doerfer, 1991 : 8-10 ; Perry, 2006 : 3-4, 6). Tout cela indique les résultats d'une « longue histoire de convergence bilatérale due au contact intensif et au degré de bilinguisme substantiel » des locuteurs des deux langues (Johanson, 2005 : 5).

L'ordre des termes au niveau phrastique ou au sein du syntagme nominal peut être mixte en iranien comme en turcique. La proposition relative est tête initiale dans certaines variétés azéries (id. : 25) contrairement à la typologie des langues turciques ; quant aux langues iraniennes, le kurmandji, le zazaki, le yagnobi, le pashto, etc. exhibent des adpositions (Stilo, 2005 : 53-54). Dans certaines langues iraniennes comme le persan, le luri, le tat, le kurde et le zazaki, les adjectifs tels que « les superlatifs, les ordinaux et quelques adjectifs spécifiques » précèdent le nom, au lieu de lui succéder (id. : 47-48) ; cette tendance devient encore plus

---

<sup>38</sup> L'un, soit une personne soit un objet, et l'autre, l'objet auquel l'intérêt est porté.

<sup>39</sup> Le contact irano-turcique en Asie centrale se développe depuis la période de l'ancien turcique du sud-est (selon la classification de Lars Johanson (cf. 1.1.2 et annexe n°3), les langues ouïghours – à savoir, l'ouïghour et l'ouzbek – et le tchaghataï). Les langues kiptchaks, comme le kazakh, et les langues ouïghours, comme l'ouzbek, sont sous l'influence de l'iranien parlé dans la région.



régulière au nord du continuum iranien avec l'influence des langues caucasiennes et turciques de la région<sup>40</sup>. Un exemple intéressant de l'influence syntaxique se présente en azéri de Tabriz, dans la postposition de l'élément exprimant le but ou la direction de la construction, comme dans cet exemple : *man oturdum ona baxmaya* » (je me suis assis pour le regarder) (Johanson, 1998b : 333). Selon l'ordre syntaxique canonique du turcique, le verbe *oturdum* (1SG.PASSE) se positionnerait à la fin et les autres éléments (au datif) viendraient avant le verbe, suivant l'ordre S-O-V. Ainsi, cette construction observée en azéri de Tabriz est similaire à la forme qu'on trouve en persan et en kurde.

#### ***2.0.3.4 Sur le phénomène du contact irano-turcique en Asie centrale et en Iran***

Le phénomène de contact irano-turcique induit une convergence des variétés affiliées à ces deux groupes de langues. De manière générale, « le contact intensif de longue durée avec le persan a préparé le terrain pour un changement linguistique profond par le *transfert* lexical, syntaxique, phonétique et morphologique. Toutes les variétés [turciques] sont concernées : l'azéri, l'oghouz du sud, et particulièrement, le turcique du Khorasan et le khalaj. Dans la zone iranienne, le dialecte [turcique] de Tabriz a joué un rôle similaire, mais moins significatif » (Johanson, 1998b : 326). La convergence irano-turcique la plus marquée est celle qui s'est produite entre le tadjik et l'ouzbek, qui se situe à la partie orientale du continuum. Les cas du khalaj et du sonqor, sont très étudiés dans le domaine, montrant des convergences remarquables, avec parfois avec des innovations propres à ces variétés. Plus à l'ouest, le cas de l'azéri dans les situations de contacts azéri-persan et azéri-kurde est à souligner, remplissant une fonction transitoire en termes de structures entre les variétés et une fonction de langue véhiculaire en Iran. Les variétés oghouz de l'Iran forment un continuum dialectal de cette branche, surtout sur une ligne horizontale partant du nord-est du pays, au sud de la mer Caspienne jusqu'à l'Azerbaïdjan. Sous l'influence du contact avec l'iranien, « à partir du 15<sup>e</sup> siècle, il s'agit d'une divergence croissante des deux variétés principales de l'oghouz de l'Ouest, le turc ottoman et l'azéri » (Johanson, 2006 : 325). Enfin, une situation de contact s'établit entre le turcique de Khorasan et le kurde de Khorasan, due à une migration forcée relativement récente des kurdophones. Une idée reçue sur le phénomène de l'emprunt est que l'impact des dialectes

---

<sup>40</sup> Il faut également noter que les langues de l'Eurasie, particulièrement les langues du continuum indo-européen, attestent d'une typologie mixte concernant le lien entre l'ordre des termes syntaxique et l'ordre des termes ; par exemple la tendance prédominante en anglais est (S)V(O), mais l'ordre des termes est de tête finale.

iraniens sur les dialectes turciques est plus important même s'ils peuvent jouer le rôle de langue « modèle » ou « récipient » dans différents scénarios. Cette représentation semble être liée au prestige historique du persan dans la région.

Les langues iraniennes et turciques, comme le kurde, le persan, le turc, l'azéri, se servent fréquemment des constructions verbes supports ; ce trait typologique commun facilite l'intégration du lexique. Une autre convergence importante entre l'iranien et le turcique se trouve au niveau de l'ordre des termes. Le turcique a emprunté la relativisation iranienne, très productive en ottoman. Quant aux variétés iraniennes, la typologie mixte dans l'ordre des termes est observée dans les variétés au nord de la partie occidentale et à l'est de la partie orientale de la zone iranienne ; et ces variétés adoptent plus de caractéristiques OV. Cela peut également être lié au contact avec les langues caucasiennes et indo-aryennes, mais pas nécessairement avec les langues turciques.

Concernant le contact irano-turcique en Asie de l'Ouest, et notamment en Anatolie, on pourrait se demander si les phénomènes de contact entre l'azéri, le persan, le kurde et le turc sont toujours observés. Pour l'azéri en Iran et le kurde en Turquie, tenant compte de leur situation sociolinguistique, les mécanismes de changement issus du contact semblent toujours fonctionner. Quant au persan et au turc, étant donné que ces langues constituent les variétés hautes dans les pays respectifs, ces langues pourraient attester de moins en moins d'influence réciproque.

Dans une perspective historique, le persan évolue « en symbiose et en compétition » avec l'arabe dans une « direction de bilinguisme, mais pas de diglossie » ; il a gardé son pouvoir chez les intellectuels, « pas seulement Iraniens mais aussi Turcs, Indiens, etc. » et un bilinguisme avec l'azéri s'est répandu en Iran. (Perry, 2003 : 27) Le fait que le persan n'ait pas été une variété basse par rapport à une autre langue de la région renforce sa position de langue source lors des phénomènes d'emprunt (ibid.). Le turc apparaît comme une variété haute et basse selon différents scénarios, mais dans le contexte contemporain, la création du turc standard au début du 20<sup>e</sup> siècle a fait quasiment disparaître en Turquie la situation diglossique face à l'arabe et au persan. L'intervention des politiques linguistiques monolingues en Iran et en Turquie a donc joué un rôle essentiel dans le futur des changements linguistiques issus de contacts dans la région, car ces politiques défendent la valeur de ces langues. Or, l'apprentissage du russe (langue officielle et véhiculaire en Russie) et de l'anglais (langue véhiculaire globale), a sûrement de l'influence sur les variétés iraniennes et turciques.

## 2.1 Le contact irano-turcique en Anatolie de l'Est

Les migrations de masse des groupes turciques vers l'Anatolie<sup>41</sup> ont restructuré le paysage ethnolinguistique de la région<sup>42</sup>. Les faits historiques sur le mélange ethnique et linguistique, l'étude des textes écrits et l'évidence synchronique de l'emprunt en Asie Mineure signalent les effets des contacts de langues dans cette région.

Le plateau anatolien atteint la mer égéenne à l'ouest, le plateau arménien à l'est, traversant le massif central et les Monts Taurus. Au sud-est de la Turquie, le plateau anatolien est limité par les montagnes et au sud ; et la péninsule arabe est limitée à l'est par la région montagneuse de Hakkâri (Yakar, 2007 : 28). Une partie de cette péninsule est en Mésopotamie, à l'intérieur du territoire turc. La « Région majoritairement kurdophone<sup>43</sup> » (désormais RMK) en Turquie a un pied dans le plateau anatolien (jusqu'à Dersim-Sivas) et un autre dans la péninsule arabe. À partir du 11<sup>e</sup> siècle, l'Anatolie (et notamment l'Anatolie de l'Est) est la zone de contact et de convergence entre le turcique et l'iranien ; et aussi d'autres langues présentes dans la région.

### 2.1.1 L'aire de l'Anatolie

Les groupes ethnolinguistiques actuels peuvent donner une idée sur des langues en contact à l'arrivée des peuples turciques en Anatolie<sup>44</sup> : selon deux sources (Andrews, 2002 ; Yakar, 2007) les composantes ethnolinguistiques de l'Anatolie sont (dans l'ordre alphabétique) les Albanais, les Arabes, les Arméniens, les Azéris, les Balkar-Karatchaïs, les Bulgares, les Daghestanais, les Géorgiens, les Grecs, les Hémichis<sup>45</sup>, les Kurdes, les Lazes, les Ossètes, les

---

<sup>41</sup> Dans l'histoire, les migrations des peuples de l'Asie centrale (turciques, mongoles et aussi iraniens) vers l'ouest et le sud sont multiples. Le nord de la Mer Caspienne et l'Anatolie constitue les lieux de passage essentiels, par exemple au 4<sup>e</sup> siècle A-J, les Huns traversent la mer Caspienne et le Plateau ukrainien ; les Oghouzes traversent le Khorasan et le sud de la mer Caspienne à partir du 10<sup>e</sup> siècle – puis en continuité, poussés par les Mongols – avant de s'installer en Iran et enfin en Anatolie.

<sup>42</sup> L'Asie mineure est une région où différents peuples ont laissé des traces culturelles depuis l'antiquité, et même bien avant. La culture hellénistique règne pour une longue durée, cédant sa place à celle de grecque-orthodoxe sous la domination byzantine ; et il faut aussi noter que les Arméniens ont également marqué la culture et l'histoire de l'Anatolie.

<sup>43</sup> Cette désignation « predominantly Kurdish speaking region », est empruntée à l'article de Zeyneloğlu, S., Sirkeci, İ. & Civelek, Y., 2016, « Language shift among Kurds in Turkey : A spatial and demographic analysis », *Kurdish Studies*, Vol. 4 N°1, Transnational Press London, pp. 25-50.

<sup>44</sup> Notons que les tribus turciques ont été déplacées dans différentes parties de l'Anatolie depuis 5<sup>e</sup> siècle par l'Empire byzantine (Abdurrazak, 2012 : 88-98) bien qu'ils ne laissent pas de traces linguistiques.

<sup>45</sup> Arméniens majoritairement musulmans, parlant une variété de l'arménien occidental.

Roms, les Serbes, les Soudanais, les Syriaques, les Tatars, les Turcs, les Turkestanis, les Turkmènes, les Zazas. Les langues de ces groupes ont participé à la formation du paysage linguistique de la région.

En considérant la coprésence des communautés ethnolinguistiques en Anatolie, il est plausible d'imaginer une population anatolienne avec des locuteurs multilingues, au moins, avec un certain niveau de maîtrise de leur langue première ainsi que de la langue du marché (de la rue) de leur région – cette réflexion concerne plutôt les hommes, compte tenu de la présence féminine très limitée dans le domaine public jusqu'à un temps récent. Johanson (2005 : 17) décrit l'Empire ottoman « multilingue » comme une « zone de convergence » dans laquelle « dominait l'ottoman » – comme langue d'écriture prestigieuse ; et le turc parlé (turc anatolien) était « en contact direct avec le grec, le bulgare, l'albanien, le roumain et les dialectes de l'arabe ». Ce constat souligne la circulation des pratiques langagières au sein du territoire ottoman et l'importance de l'arabe dans la convergence puisque cette langue diffuse des traits aréals grâce à sa dénotation religieuse et culturelle.

Tenant compte de la présence de ces communautés ethnolinguistiques, le contact se déroule entre deux dialectes de l'arabe à Antioche et dans les provinces du sud-est de la Turquie, l'arménien (l'arménien occidental et l'homshetsma), quelques dialectes néo-araméens, le kurmandji et d'autres dialectes du kurde du nord, le laze, le turc et le zazaki ; on peut ajouter le sorani, les dialectes sexbizinis, le domari et le romeyka (ou le grec pontique) parmi ces langues (Haig, 2015 : 4-5) ainsi que le grec du Cappadoce, le circassien et le judéo-espagnol (Donabédian & Sitaridou, 2021 : 406-407). Toutes ces langues n'interagissent pas partout en Anatolie, mais les situations de contact et les phénomènes issus de contact sont multiples ; ainsi se pose la question de savoir si l'Anatolie est une véritable aire linguistique ou non.

### ***2.1.2 Les définitions de l'aire linguistique***

Une définition *générale* de l'aire linguistique est donnée par Thomason : « une aire linguistique est une région géographique contenant un groupe de trois ou plus de langues qui partagent certains traits structuraux au résultat du contact au lieu [d'un partage de traits] au hasard ou [en lien avec] l'héritage d'un ancêtre commun » (2001 : 99).

La définition de l'aire linguistique demeure problématique, notamment concernant le nombre de traits partagés dans l'aire. Du fait que les frontières d'une aire linguistique sont souvent floues et que l'on peut trouver un trait précis de l'aire linguistique en dehors de son

territoire, l'idée de distinguer un noyau et des régions périphériques (ou le nombre de traits partagés diminue par rapport au noyau) de l'aire semble raisonnable. Thomason (id. : 101) propose ainsi une comparaison de l'aire faible ou forte en considérant le nombre de traits issus de contacts partagés. Dans ce cas-là, il faut également déterminer les convergences issues de contacts au sein de l'aire et les changements linguistiques externes et internes afin de délimiter le partage de traits à l'intérieur de ces frontières – toujours floues.

La continuité géographique d'une aire linguistique est aussi remise en question. La diffusion des traits au sein des langues parlées dans des territoires contigus est ainsi possible même si les langues ne sont pas voisines, et encore, un groupe de langues (au moins trois) dont les locuteurs sont frontaliers ne constituent pas toujours une aire linguistique. Les technologies de communication modernes, par exemple la diffusion audio-visuelle, la télévision et l'Internet assurent un partage comparable de traits (Kaufman, 2010 : 480<sup>46</sup>). Cette continuité de contact par des moyens *virtuels* mais très réels se présente au sein de la communauté kurdophone, soit dans la région de Kurdistan, soit en diaspora.

Le point qui différencie la convergence des structures des langues en contact et l'aire linguistique, selon la conception de Johanson (2005 : 6), porte sur l'innovation et la diffusion des traits copiés, dans une multitude de « processus unilatéraux ou bilatéraux » au cours des siècles, voire des millénaires ; ces processus de changements issus de contact dépassent les frontières *génétiques* des langues. Et, dans une zone géographique où il s'agit plutôt d'une convergence linguistique, ces processus bilatéraux entre toutes les langues de l'aire restent limités. Cependant, comme plusieurs couches de contact sont possibles, cela rend l'étude des traits qui ont convergé plus difficile, car une structure copiée peut disparaître de la langue modèle tandis qu'elle perdure dans la langue réplique (*replica*, en anglais).

Dans une aire linguistique, se produit « un certain degré de multilinguisme » commun aux locuteurs de la région (id. : 6). Le contact linguistique doit être une situation à laquelle les locuteurs participent de façon dynamique, en tant qu'acteurs sociaux du changement linguistique et de la convergence, ainsi, on peut définir une aire linguistique comme une région où il existe une situation de contact dynamique, par les choix et les stratégies développés par les locuteurs.

Ce dynamisme se manifeste dans le rapport des langues appartenant à l'aire par des rôles différents dont ils sont chargés dans une situation de contact intense et de longue durée. Les rôles peuvent changer selon les changements sociopolitiques. Compte tenu de la multitude de

---

<sup>46</sup> Référence donnée dans Simon (2016 : 60).

contacts et de processus bilatéraux de convergence, une même langue peut être la langue modèle dans un contexte de contact tandis qu'elle joue le rôle de langue réplique dans un autre contexte ; ce dynamisme de langue modèle/réplique peut aussi fonctionner pour un trait très précis (Simon, 2016 : 82).

En résumé, pour parler d'une aire linguistique, les convergences doivent être issues de contact et non explicables par les tendances typologiques et l'affiliation génétique. Les emprunts linguistiques réciproques doivent être observés dans toutes les langues de l'aire et il doit y avoir une évidence forte de la participation des locuteurs de toutes les langues de l'aire aux mécanismes de contact linguistique.

### ***2.1.3 Les convergences structurales en Anatolie***

Tout comme les autres aires de convergences dans le monde, le contact entre les groupes ethnolinguistiques anatoliens incite au partage des éléments culturels ; cet échange se montre dans le domaine lexical. Ainsi, certaines langues de la région possèdent des expressions, du vocabulaire culturel (alimentation, danse, etc.), des formules de salutation et de narrations très similaires (Haig, 2001 : 200). Un trait « expressif » ou discursif partagé par les langues de la région est de doubler les mots avec le morphème *m-* (cf. 4.1.3.1) qui est « sûrement une caractéristique originelle du turcique » qu'on trouve aussi en arménien, kurmandji, zazaki et laze ainsi que dans d'autres langues des régions voisines comme les Balkans, l'Iran (persan) et le Caucase (abkhaz) ; par exemple « *xwarin marin* » en kurde (« la nourriture ») (Donabédian & Sitaridou, 2021 : 414 ; Haig, 2001 : 209).

La diffusion du lexique se fait également au niveau des conjonctions et des marqueurs discursifs. Dans l'aire anatolienne, certaines langues partagent les mêmes formes pour ces mots-outil, empruntés soit à l'arabe, au persan ou au turc, par exemple : *yani* (ar., c'est-à-dire), *eđer* (pr., si), *ama* (ar., mais), *işte*<sup>47</sup> (tr., voilà, alors) (Haig, 2001 : 206).

Le pronom relatif *ki*, emprunté à l'iranien (*ke* en persan moderne) s'utilise en kurde, zazaki, laze et turc afin de relier les propositions principale et subordonnée, et d'exprimer le conditionnel dans certains types de constructions (id. : 200-202). La diffusion de *ki* dépasse les limites de l'Anatolie dans la mesure où cette forme est repérée dans d'autres langues caucasiennes et aussi en grec anatolien qui l'a sûrement emprunté au turc (id. : 206). Une autre

---

<sup>47</sup> Un marqueur discursif difficile de traduire. La traduction en anglais proposée par Haig est *well, so*, en anglais.

façon d'exprimer la condition se forme avec le suffixe *-sa* du turc dont le kurmandji et le zazaki se servent également (id. : 203).

Entre les quatre langues mentionnées dans le paragraphe précédent, les constructions de types « soit... soit... » affirmatives ou négatives sont presque les mêmes : *ya...ya da...* en turc et en laze, *ya... ya(n) jî...* en kurde et en zazaki pour les constructions affirmatives ; *ne... ne...* pour celles qui sont négatives (id. : 205) Notons également que *da* du turc et *jî* du kurmandji ont le même sens, « aussi » en français.

Le comparatif se construit<sup>48</sup> de façon similaire dans plusieurs langues de l'Anatolie tout en présentant des différences selon les langues, par exemple l'adjectif porte le suffixe *-tir* en kurmandji tandis qu'il est souvent sans suffixe en turc. Certaines langues, comme l'arménien occidental et le kurmandji, montrent une tendance de plus en plus agglutinante en morphologie ; le genre grammatical semble être en cours de disparition dans certains dialectes du kurmandji (cf. 4.0.3). Néanmoins, il n'est pas juste de dire que toutes les langues de l'Anatolie tendent vers une morphologie fusionnelle *et* agglutinante. Il en va de même pour le genre grammatical, certaines langues le préservent, comme les dialectes arabes et certains dialectes du kurmandji. De plus, ces changements ne sont pas toujours liés aux phénomènes de contact ; ils peuvent être motivés par des facteurs de changement interne. Le marquage différentiel de l'objet (ou du sujet) est aussi attesté dans la plupart de ces langues – sauf le kurmandji, le laze et le zazaki (Donabédian & Sitaridou, 2021 : 418) et cela est sûrement en lien avec les différents alignements observés dans ces langues, notamment l'ergatif.

Des emprunts sont également observés au niveau phonologique. Bien qu'il n'existe pas de « sources historiques », la distinction *aspirée, non-aspirée, voisée* des consonnes occlusives en kurmandji est probablement liée au contact avec l'arménien ; de plus, une pharyngalisation généralisée des emprunts à l'arabe est observée dans cette langue (Haig, 2015<sup>49</sup> : 7).

Une catégorisation des langues de l'aire se révèle au niveau de l'ordre des termes. Stilo (2005 : 36) pointe la ressemblance, d'une part, de quelques langues méditerranéennes, à savoir « les langues romanes et berbères, l'albanais, le grec » avec l'arabe et d'autre part, celle « du turc, des variétés turciques de l'Iran, [...] du géorgien, de l'arménien, [...] » ; le premier groupe étant de type VO et tête finale, tandis que le second est de type OV, tête initiale. Concernant l'Anatolie, cette comparaison donne une idée des caractéristiques structurelles des langues de

---

<sup>48</sup> « [...] une construction analytique avec un ablatif, ou une adposition de 'source' ; ou le marquage casuel, avec un marqueur comparatif optionnel sur l'adjectif [...] » (Donabédian & Sitaridou, 2021 : 415). Voir aussi Haig (2015 : 8) pour la description en détail du comparatif/superlatif dans les langues de l'Anatolie.

<sup>49</sup> Version de prépublication.

la région, mais elle n'indique pas nécessairement une convergence aréale. Considérant les langues voisines au Caucase, à savoir le géorgien, l'arménien oriental, et l'azéri, elles montrent une ressemblance dans la construction modale au verbe *vouloir* avec les langues de l'Anatolie comme le kurmandji, le zazaki, le grec pontique et quelques dialectes du néo-araméen. Un changement syntaxique du VO au OV s'est opéré en arménien et cela peut être lié à des phénomènes de contacts (id. : 38). L'arménien occidental<sup>50</sup> montre plusieurs similarités grammaticales avec le turc, par exemple, l'ordre des termes au syntagme nominal (Donabédian, 2018 : 43). Ainsi, le turc, le laze et l'arménien occidental se diffèrent au niveau de l'ordre des termes dans ce type de construction modale et se rapprochent du type OV (Donabédian & Sitaridou, 2021, 422) ; une convergence vers ce type est attestée dans une perspective globale, mais un « diasystème OV en commun ne peut pas être proposé » (id. : 426).

Haig (2015 : 9) analyse la construction avec un prédicat nominal qui reçoit un clitique à la troisième personne du singulier. Cependant, ce trait attesté dans toutes les langues de l'Anatolie ne semble pas être dû à une convergence aréale puisqu'il est hérité, par exemple dans les langues iraniennes comme le kurmandji. Notons également que l'emploi de cette construction (avec le clitique *-dir*) en turc est moins fréquent dans les dialectes à l'ouest de la Turquie, notamment en variété standard. Cependant, son usage dans les dialectes de l'Anatolie de l'Est du turc, comme le note Haig, est plus fréquent. Ainsi, l'emploi de *-dir* dans cette variété peut être lié à l'influence du kurmandji et de l'arménien.

#### ***2.1.4 Définir la zone linguistique de l'Anatolie***

Matras (2002 : 59) note que la désignation de l'« aire linguistique » concernant les convergences en Anatolie apparaît dans quelques ouvrages, par exemple Chyet (1995), Matras (2000) et Haig (2001). Cependant, les études montrent qu'il est difficile de considérer ces convergences comme constituant une aire linguistique, comme dans le cas des Balkans où les critères de l'aire linguistique sont mieux applicables.

Une comparaison des langues dans une région géographique de plus petite taille comme l'Anatolie de l'Est est préférable pour des raisons méthodologiques et théoriques, mais il est clair que certains de ces traits sont diffusés vers l'ouest : ils sont repérés en arménien occidental ou en grec anatolien. Notons également qu'ils sont également observés dans des variétés parlées

---

<sup>50</sup> Une langue minoritaire historiquement parlée dans l'Empire ottoman, notamment par les Arméniens d'Istanbul dont le nombre a graduellement diminué au cours du 20<sup>e</sup> siècle. Cette langue s'est développée sous la domination ottomane et une convergence intense avec le turc se manifeste depuis deux derniers siècles.

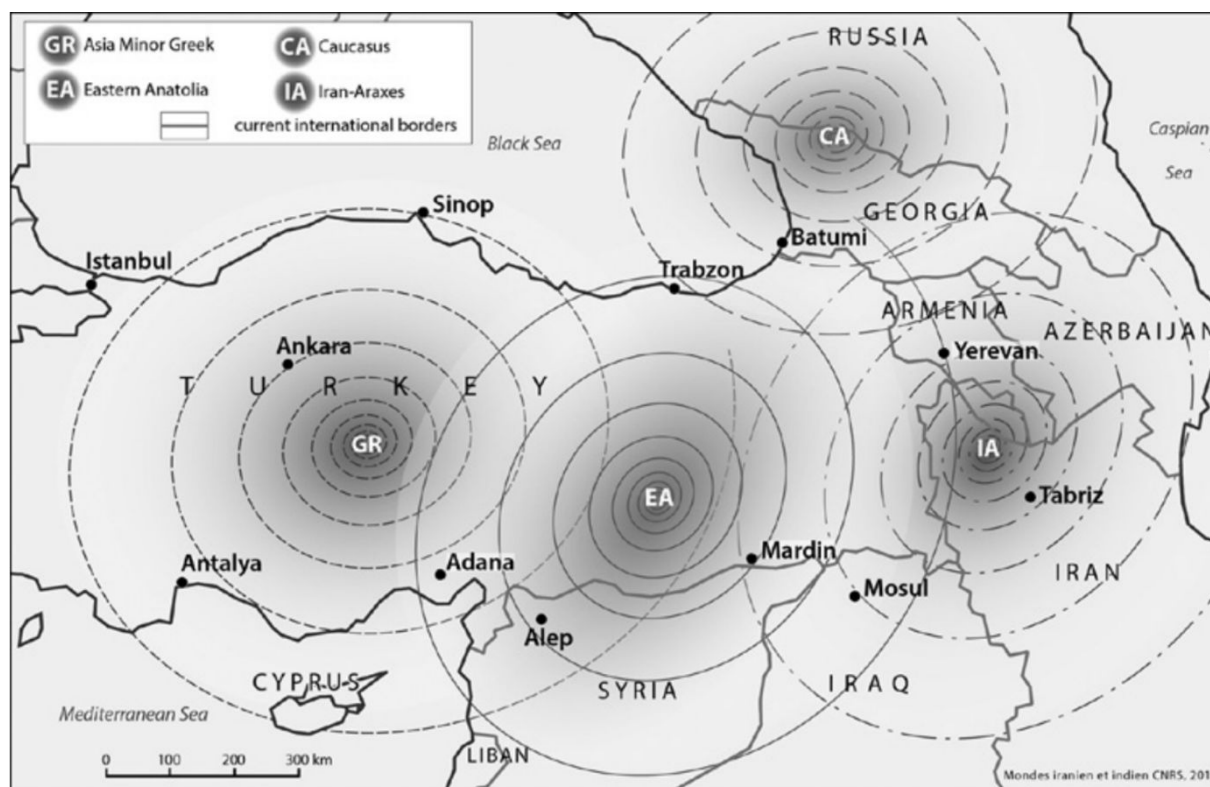


en Iran, au nord du Caucase ou en Mésopotamie. Les phénomènes structuraux de contact ne sont pas proprement anatoliens et selon Haig (2015 : 2) « la diversité linguistique [en Anatolie] n'est pas indigène, mais un produit secondaire de son statut transitoire ». Une aire anatolienne plus grande est difficile de déterminer du fait que les mêmes convergences ne sont pas présentes dans toutes les parties de la région.

L'idée d'une multitude de contacts (en termes de temps et d'espace) est soulignée par Haig<sup>51</sup> (2014 & 2015) qui met en avant le chevauchement des deux sous-régions, à savoir la Mésopotamie et le Caucase, en Anatolie de l'Est ; et ce dernier ne serait qu'une zone transitoire de diffusion des structures. Ainsi, la constitution d'une « aire linguistique anatolienne » ne semble pas être concevable, compte tenu également de l'instabilité des critères définitoires de la notion d'aire linguistique. Néanmoins, en considérant les critères posés dans la section 2.1.2.2 (ci-dessus), et la définition de Thomason (2001 : 99), il pourrait être raisonnable d'imaginer une aire linguistique de l'Anatolie, mais toutes les structures en commun ne sont pas issues de contact aréal et certaines sont observées dans les régions voisines. De plus, il n'est pas possible de parler d'une « langue mixte anatolienne » ainsi que d'un « isogrammatisme morpho-syntaxique » des langues de cette aire qui indique l'absence d'une convergence forte qui pourrait « légitimer l'usage du terme *Sprachbund* anatolien » (Donabédian & Sitaridou, 2021 : 423). La désignation de « zone de transition, ou de chevauchement », pour faire référence à l'Anatolie de l'Est en particulier (Haig, 2015 : 2), et non à l'ensemble de l'Anatolie, semble donc plus appropriée au vu des résultats du contact étudié à travers les données actuelles. Cette zone transitoire se trouve entre la Mésopotamie et le Caucase. Donabédian & Sitaridou (id. : 410-411) propose une division en plusieurs sous-régions comme : l'Anatolie de l'Ouest, l'Anatolie de l'Est, l'Anatolie du Sud (et la Haute-Mésopotamie) et la région intermédiaire de l'Araxe (à l'intersection du Caucase et de l'Iran) (cf. la carte n°3 ci-dessous).

---

<sup>51</sup> Aussi par Johanson (2005).



Carte n°3, *Quatre épïcètres du contact en Anatolie* (Donabédian & Sitaridou, 2021 : 411)

Cette division fait écho à l'idée d'une multitude de contacts simultanés (et bilatéraux) ayant différents noyaux de diffusion, composés de différentes langues voisines. Une autre approche serait d'inclure l'Anatolie dans le continuum de phénomènes de contacts en Asie de l'Ouest (id. : 409).

### ***2.1.5 La place du kurde et du turc dans les phénomènes de contacts en Anatolie (de l'Est)***

Considérant les rapports de dominance du contact irano-turcique, le kurde serait plutôt une langue cible qui aurait subi l'influence du persan, du turcique et de l'arabe<sup>52</sup>. De ce fait, le cas du kurde jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle (durant l'Empire ottoman) est comparable à celui du turc anatolien<sup>53</sup> qu'on pourrait désigner comme une autre langue cible dans le contexte de contact avec l'arabe et le persan. L'avantage du turc aurait été le maintien de son pouvoir symbolique au sein de la cour ottomane. Cependant, le kurde signifie plus que la langue première d'une

<sup>52</sup> La situation de la langue et de la littérature kurdes jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle sera traitée ultérieurement (cf. 5.0).

<sup>53</sup> Il ne serait plus possible de faire une telle comparaison à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle où le turc s'affirme comme la langue de domination par des choix politiques implicites et explicites. Par conséquent, les rôles du phénomène de contact seront redistribués.

grande communauté de l'Anatolie, c'est une langue véhiculaire, pratiquée par les locuteurs de l'arabe, du néo-araméen, de l'arménien, de l'azéri, du turcique et du persan ; il fait partie des langues de marché, de commerce et de l'école (*medrese*) pendant des siècles. C'est grâce à ces fonctions et son poids de langue véhiculaire que le kurde a joué un rôle dans le transfert des structures et des emprunts lexicaux entre différentes langues de l'Anatolie. Ainsi, le kurde et le turc sont pleinement impliqués dans le contact irano-turcique, et participent aux phénomènes de convergence linguistique dans la région.

La localisation du kurde, et plus précisément son extension géographique vers le Caucase et la Mésopotamie, place cette langue au cœur de cette zone transitoire. En ce qui concerne son affiliation au groupe de langues iraniennes et ses caractéristiques communes avec le persan, le kurde est susceptible de prendre part à la diffusion des éléments iraniens aux autres langues de la région. Le contact intensif depuis un millénaire avec le turc qui est une autre langue au noyau de cette aire lui apporte une importance dans la compréhension des emprunts dans une perspective aréale. Comme Haig (2014 : 20) le souligne, le persan ne fait pas partie de l'Anatolie. Ainsi, les structures qui appartiennent à l'iranien doivent être transférées aux langues de la région soit par les locuteurs plurilingues – au moins en persan et turcique, soit par les textes écrits en ottoman (sous l'influence du persan), soit par un multilinguisme régional plus étendu, en kurde, arménien, turcique et arabe (dialectal). Considérant le poids et l'influence de ces deux langues iraniennes dans une approche socio-historique, on peut davantage créditer le persan pour la diffusion des éléments iraniens dans la région ; cependant il faut tenir compte de l'ampleur du kurde comme langue véhiculaire dans la région. C'est pour cela que, parmi les langues de l'Anatolie, le contact entre les dialectes du néo-araméen central et oriental, les dialectes arabes, l'arménien occidental, le kurde, le laze et le turc est plus significatif en termes d'influence réciproque entre les variétés (id : 14).

Le kurde joue donc à la fois le rôle de langue modèle pour les dialectes néo-araméens<sup>54</sup> et les dialectes arabes au nord de la Mésopotamie, et il est également une langue récipient en considérant les structures empruntées à l'arménien, aux dialectes arabes, au persan et au turc. De même pour le turc, cette langue est une langue modèle et récipient selon le scénario spécifique à la région et la langue avec laquelle il entre en contact. Notons dernièrement qu'après la République (1923), le turc devient la seule langue officielle de la Turquie dont le

---

<sup>54</sup> Bruinessen (2013a : 18) attire l'attention à Tur Abdin où les Kurdes et les communautés chrétiennes (assyriens, syriaques, arméniens) ont vécu ensemble pendant une très longue durée lors de laquelle des relations politiques et socio-culturelles ont été développées. De ce fait, le contact linguistique entre le kurde et les langues néo-araméennes de cette zone demeure très évident.

territoire couvre une partie importante de la Haute-Mésopotamie et réaffirme son rôle de langue modèle, en rapport avec la dominance socio-politique, voire étatique.

### **3. L'évolution du kurde et du turc**

L'évolution des deux langues sera traitée séparément afin d'exposer les caractéristiques grammaticales issues de leur affiliation génétique. La formation du contact entre le kurde et le turc ainsi que l'illustration des éléments issus de ce contact seront développées dans les chapitres suivants (notamment dans le chapitre 6).

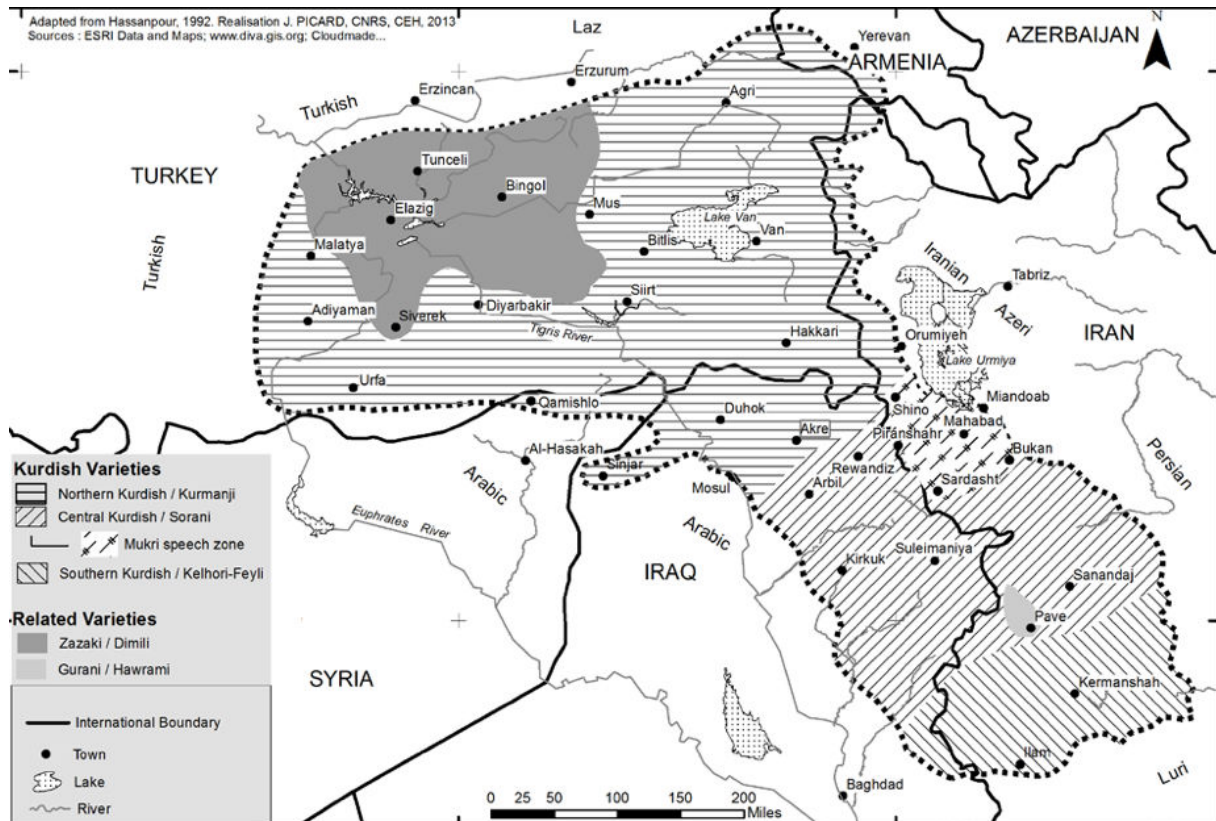
#### **3.0 Les hypothèses sur l'évolution du kurde**

La diversité variétale du kurde est présentée sur la carte n°4 ci-dessous d'Haig & Öpengin (2015<sup>55</sup> : 3). Les chercheurs situent, en accord avec la tendance en linguistique kurde, trois variétés majeures<sup>56</sup> sur une zone qui dépasse les frontières de plusieurs pays. Le sorani, situé au sud du kurmandji, est parlé en Irak et en Iran. Les dialectes du sud sont majoritairement parlés en Iran. On y remarque également les langues qui entourent les variétés du kurde.

---

<sup>55</sup> La version de prépublication.

<sup>56</sup> Elles sont majeures en termes de poids linguistique : le nombre de locuteurs, le statut officiel du sorani au Kurdistan irakien, nombre de publications faites en kurmandji et sorani, etc.



Carte n°4 Les variétés du kurde (Haig & Öpengin, 2015 : 3)

Les raisons historico-politiques de l'évolution différenciée des variétés du kurde seront expliquées ci-dessous (cf. 5.0). Le statut sociolinguistique du kurde étant la cause essentielle de la divergence, les hypothèses des linguistes pour expliquer celle-ci ne sont pas limitées à des facteurs externes à la langue.

Les langues iraniennes du nord-ouest montrent un haut degré de similitudes, comme les variétés du kurde. Toutefois le manque de données sur l'évolution de langues iraniennes en général, mentionnée par les chercheurs (par exemple Windfuhr (2009) et Skjærvø (2006)), rend difficile la description des passages de l'AI à l'IM, puis au NI. De même, la classification des langues de ce dernier stade demeure compliquée.

MacKenzie (1961) cherche à déterminer des isoglosses à partir des traits phonologiques et morphologiques pour faire des hypothèses sur l'origine et l'évolution du kurde en tenant compte des études des kurdologues russes sur les mouvements historiques des Kurdes. Les locuteurs du kurmandji et du gorani ayant plus de mobilité sur un axe nord-sud, l'effet du gorani comme un substrat aurait motivé la divergence entre les dialectes centraux (sorani) et ceux du nord (kurmandji). L'hypothèse de MacKenzie consiste en la supposition que le kurmandji soit la variété qui conserve plus de caractéristiques typologiques du proto-kurde (Jügel, 2014 : 129). Il paraît donc que MacKenzie soit plus proche de l'idée de *Stammbaum* pour expliquer

l'évolution du kurde : un seul proto-kurde qui relie les dialectes kurdes sur un continuum. Ainsi, les dialectes intermédiaires, par exemple le mukri, indiqueraient une transition entre les dialectes. Cette hypothèse constitue l'un des scénarios possibles.

Regrouper d'un côté, le kurmandji et le zazaki, et de l'autre, le sorani, le gorani et les dialectes du sud serait une classification selon la convergence aréale ; une classification qui tient compte du résultat des phénomènes de contact entre ces variétés<sup>57</sup>. Le modèle développé par l'auteur prend en compte les zones de continuums dialectaux ainsi que les faisceaux de contacts inter-dialectaux. Selon ce modèle, on peut imaginer un deuxième scénario qui suppose l'existence d'un *Sprachbund* (aire linguistique) kurde résultant du développement multi-variétal (id.). De même, selon le scénario du *Sprachbund* kurde, les traits partagés des variétés du kurde désigneraient une convergence à plusieurs niveaux grammaticaux. Ainsi, on peut supposer que le mukri illustre le contact linguistique entre le kurmandji et le sorani. Les études récentes en dialectologie kurde<sup>58</sup> reprennent ce deuxième scénario pour expliquer la variation grammaticale entre les variétés ainsi que pour développer des hypothèses sur la variation dialectale observée au sein des variétés, par exemple la variation dialectale du kurmandji.

En outre, Haig & Öpengin (2015) et Jügel (2014) considèrent également l'effet du contact de longues durées entre les variétés kurdes et les autres langues de la région par exemple l'arménien et l'arabe (signalé aussi par Matras (2017)). Elles s'influencent dans une aire de convergence dont la formation est motivée par plusieurs mouvements des populations comme les migrations, les déportations et les guerres. Le contact inter-dialectal est donc une caractéristique importante de la langue kurde et celui entre les dialectes du sud de kurmandji et les dialectes du nord de sorani en est exemplaire : « [...] la complexité actuelle des isoglosses croisées reflète la diffusion à plus grande échelle des innovations, des zones de rétention conservative et des développements plus localisés » (Matras, 2017 : 9).

Enfin, il faut noter la difficulté d'intercompréhension inter-variétale (entre le kurmandji et le sorani) qui se présente comme une réalité linguistique pour les locuteurs qui n'ont pas vécu dans des zones mixtes. De plus, la grammaire de chaque variété est traitée séparément l'une de l'autre et les études dialectologiques révèlent également une homogénéité de traits

---

<sup>57</sup> Selon les chercheurs, ce groupement n'est qu'un résultat du contact récent entre le kurmandji et le zazaki et qu'il ne faut pas ignorer « les traits qui différencient clairement le zazaki, le gorani et le hawrami du kurmandji et du sorani » (Jügel, 2014 : 136).

<sup>58</sup> Cf. Matras (2017) ; Haig & Öpengin, 2014 ; 2015.

grammaticaux plus stable au sein de chaque variété<sup>59</sup>. On peut donc conclure que l'hypothèse d'un *Sprachbund* kurde explique mieux l'état actuel des dialectes kurdes.

### ***3.0.1 Les différences grammaticales entre le kurmandji et le sorani***

Le sorani est la variété du kurde géographiquement et linguistiquement la plus proche du kurmandji. Il existe des similitudes issues de leur affiliation, mais aussi des divergences structurales considérables. En phonologie, on constate la rétention de [ō]<sup>60</sup> et de [ɪ] en sorani (McCarus, 2009<sup>61</sup> : 628). De plus, le chercheur note que cette variété ne possède pas le phonème [y] qu'on trouve en kurmandji. Il explique également que le sorani ne fait pas la différence entre les occlusives aspirées et non aspirées. En revanche, le kurmandji ne possède pas certaines consonnes vélaires et dentales.

Il peut y avoir des changements morphologiques différents dans deux variétés, motivés par des innovations phonologiques. Autre que la réduction dans le marquage du genre en kurmandji (cf. 2.0.6.1), un phénomène similaire se manifeste dans la grammaticalisation des mots fonctionnels (Matras, 2017 : 4). Une variation lexicale entre deux variétés est aussi attestée, mais certaines innovations peuvent être observées dans d'autres dialectes, par exemple, l'influence du sorani sur les dialectes du kurmandji dans des zones frontalières (ibid.).

En sorani, les noms définis sont marqués par le suffixe *-eke* (*-ekan* au pluriel) tandis qu'en kurmandji, le nom défini n'est pas marqué (ibid.). Contrairement au sorani, le kurmandji retient le pronom personnel du 1SG, *ez*. En kurmandji, les pronoms personnels se déclinent en cas direct ou oblique tandis que le sorani possède des pronoms clitiques (Haig & Öpengin, 2015 : 5). Le sorani ne fait pas la distinction de genre, à l'exception de quelques dialectes. Une autre distinction dans le syntagme nominal est observée dans la construction *ezafe*. Le sorani réduit le marquage de l'*ezafe* en *-î* tandis que le kurmandji retient les formes différenciées selon le genre et le nombre (Matras, 2017 : 4).

---

<sup>59</sup> Tout en gardant en tête les raisons socio-politiques de la fragmentation variétale, la *langue* kurde apparaît donc comme une unité abstraite (ou imaginaire), comme toute autre langue du monde. Cette unité abstraite se réfère à une conscience identitaire et politique et celle-ci motive une mobilisation linguistique qui est susceptible de rapprocher les dialectes, voire les variétés, en plus de l'existence des isoglosses du continuum kurmandji-sorani. L'adoption de l'approche polynomique pourrait être une solution effective envers la diversité structurale. Cela peut transformer la représentation de l'intercompréhension des kurdophones, usager de n'importe quelle variété, étant donné que cette représentation est affectée par la fragmentation (les frontières des états), les politiques d'assimilation et les distances géographiques.

<sup>60</sup> Cela correspond à [ɔ̄] dans l'alphabet phonétique international : <http://www.ipachart.com/>.

<sup>61</sup> Son étude est basée sur le dialecte de Souleimaniye (Kurdistan d'Irak) du sorani.

Contrairement au kurmandji, l'ergativité n'est pas attestée en sorani. Cela renforce l'argument des chercheurs qui qualifient le kurmandji comme la variété qui retient plus de traits typologiques du proto-kurde (MacKenzie, 1961 ; Jügel, 2014). Cependant, en sorani, le marquage du sujet/agent se différencie dans les constructions transitives selon le temps (présent ou passé) ; le sujet/agent est marqué par des déclinaisons pronominales au présent et par des clitiques dans les constructions transitives au passé. Les clitiques sont collés à l'élément qui suit le sujet/agent. La déclinaison du sujet/agent est donc bien différente en sorani comparée au kurmandji et cette construction en clitique se diffère bien de la construction ergative du kurmandji (McCarus, 2009 : 630).

### ***3.0.2 Les dialectes du kurmandji***

Le site de Glottolog classifie vingt-deux dialectes du kurmandji<sup>62</sup>. Ces dialectes ne sont pas seulement parlés en Turquie, mais aussi « en Irak du nord (provinces du Dohuk et d'Erbil), en Syrie, en Iran du nord-ouest et au Khorasan, dans le Caucase, en Asie centrale et en Afghanistan » (Bruneau & Rollan, 2017 : 25).

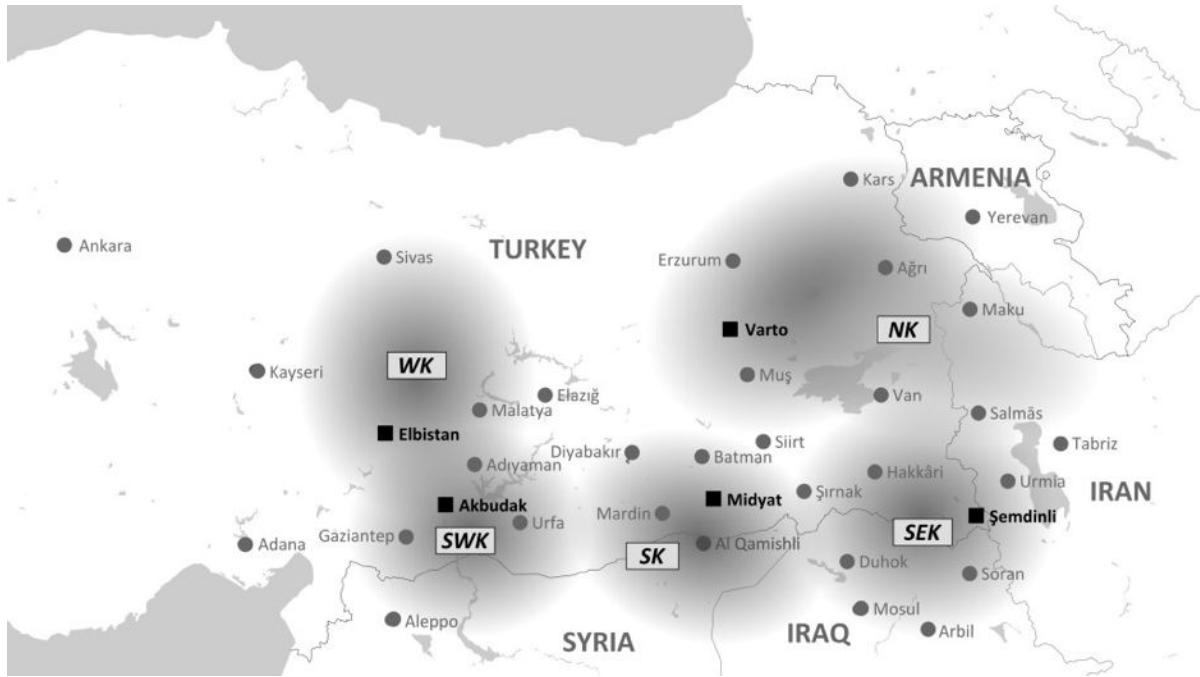
La situation sociolinguistique et notamment les politiques linguistiques menées par l'État turc, contribuent à l'intensification de la diversité. L'explication de la variation dialectale du kurmandji permettra d'établir le rapport entre les usages des locuteurs et les identités communautaires locales transposées à Istanbul.

Étant en contact de différentes intensités avec les langues, et suivant le degré de rétention des traits linguistiques, les dialectes se distinguent ou se rapprochent des uns des autres. Haig & Öpengin (2014 : 148) propose cinq groupes dialectaux du kurmandji : le groupe du sud-est, du nord, du sud, du nord-ouest et du sud-ouest (cf. la carte n°5 ci-dessous). Les groupes présentent des continuités sur un axe de nord-sud. La zone d'influence de certains groupes dialectaux dépasse les frontières des États.

---

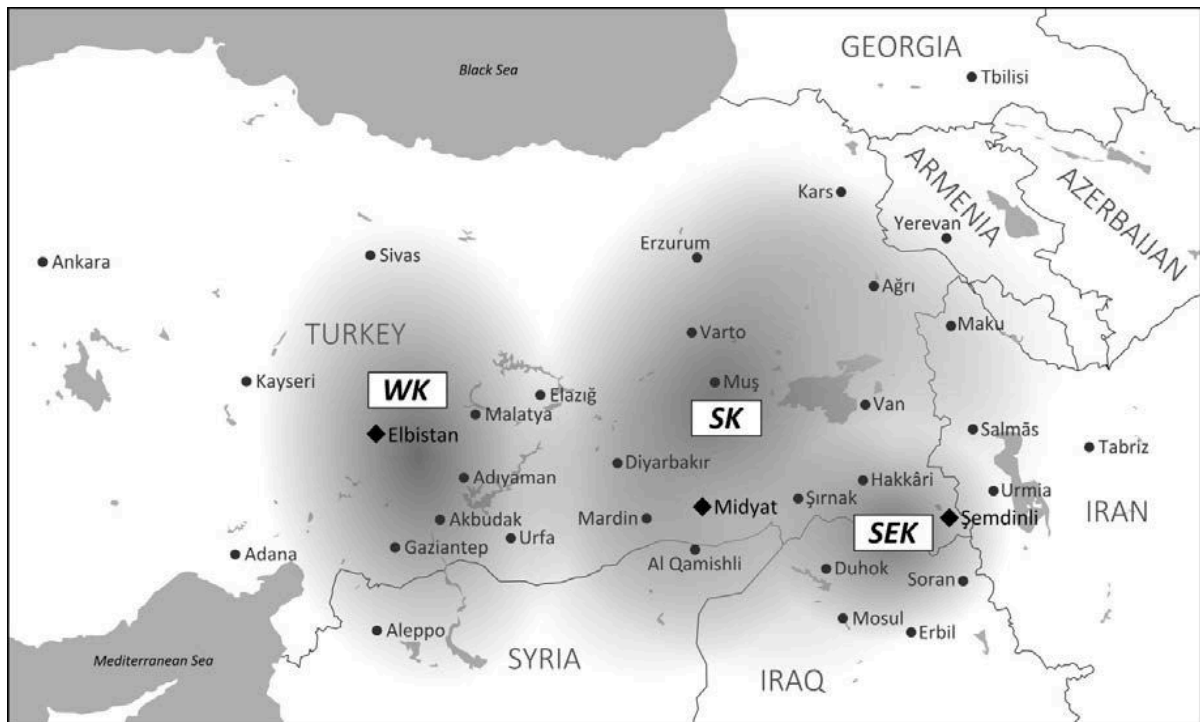
<sup>62</sup> Cf. Annexe n°5 ; disponible sur ce lien : <https://glottolog.org/resource/languoid/id/nort2641>, (consulté en décembre 2019).





Carte n°5 Cinq groupes de dialectes du kurmandji (Haig & Öpengin, 2014 : 148)

Les chercheurs fournissent des données comparatives de cinq groupes, une liste de 159 mots afin de montrer la variation phonologique. Une seconde liste montre les mots sur lesquels il y a une variation lexicale et la conjugaison de 14 verbes selon les groupes.



Carte n°6 Trois groupes de dialectes du kurmandji (Haig & Öpengin, 2015 : 37)

Dans cette étude, les chercheurs suivent une démarche similaire à la précédente, mais cette fois-ci, ils mettent en exergue les variations au niveau grammatical (Haig & Öpengin, 2015 : 37). La carte n°6 ne marque plus les dialectes du nord, or les dialectes du sud (Botan) se diffèrent des dialectes du sud-est (Hakkari) et du nord (Serhed). Ainsi, la taxonomie proposée dans Haig & Öpengin (2014) sera adoptée afin de décrire les usages des locuteurs.

### ***3.0.2.1 L'intercompréhension : les variétés du kurde et les dialectes du kurmandji***

L'intercompréhension dialectale est un phénomène linguistique important dans la délimitation géographique et la démonstration de l'affiliation de la langue étudiée. Lorsqu'on définit une langue, on l'associe à une communauté de locuteurs et à un territoire où elle est pratiquée. Accepter l'intercompréhension comme un critère définitoire de la langue est problématique ; d'après Auroux (1998 : 100) : « [les langues réelles] sont avant tout l'ensemble indéfini des émissions linguistiques d'un groupe de sujets qui communique avec un degré raisonnable (certainement pas absolu) d'intercompréhension ». Cela veut dire qu'il faut chercher l'intercompréhension dans l'empirique, plus précisément dans les productions linguistiques des locuteurs. Cependant, selon Haig & Öpengin (2014 : 151-152), « la supposition selon laquelle il y a un seuil identifiable de différence lexicale qui définit l'intercompréhension » est discutable, « en effet, les études sur l'intercompréhension concluent que la corrélation entre les différences lexicales et la compréhension n'est pas significative [...] vu la nature plutôt obscure de 'l'intercompréhension' ». Les chercheurs prennent le pourcentage du lexique commun aux dialectes du kurmandji « simplement comme une mesure initiale – et très approximative – de distance relative et historique » et pas comme un indicateur de l'intercompréhension dialectale (id. : 152). Leur point de vue affirme que le lexique partagé en tant que seul paramètre ne peut pas expliquer l'existence ou la non-existence de l'intercompréhension.

Rappelons que la variation dialectale est aussi liée aux facteurs historiques, géographiques et sociolinguistiques. Cette divergence peut être intensifiée par les déplacements des communautés, les politiques linguistiques, le contact de langues. La variation peut également perdre de l'ampleur par la propagation de la norme écrite, la mobilité des locuteurs, les technologies de communication, l'enseignement de la langue, etc. Il est donc possible de se confronter à des locuteurs qui seraient plus ou moins sensibles à la variation dialectale que d'autres ; ainsi, l'intercompréhension dialectale varierait selon les connaissances des locuteurs

sur les dialectes pratiqués dans leur région. Étant donné que l'intercompréhension montre une complexité qui dépend de plusieurs facteurs touchant les usages de chaque locuteur, il est difficile de délimiter les dialectes et mettre des frontières interdialectales<sup>63</sup>.

En outre, les deux variétés peuvent également se rapprocher par l'effort des politiciens utilisant volontairement une langue koinè, le sormanci, (Akin, 2016 : 6) et le discours journalistique « semble tenter de rapprocher le kurmandji et le sorani », compte tenu de la coexistence des communautés kurmandjophones et soranophones au Kurdistan irakien (Scalbert Yücel, 2006 : 130). Cela pourrait également jouer sur l'intercompréhension dialectale et aussi inter-variétale. Notons aussi que l'accès aux médias (en kurmandji et en sorani) et la mobilité des kurdophones dans le monde sont susceptibles d'effectuer la sensibilisation envers la variation dialectale, ainsi d'augmenter l'intercompréhension variétale.

Enfin, concernant les dialectes du kurmandji parlés en Turquie, la variation dialectale « constitue rarement un obstacle sérieux pour l'intercompréhension des locuteurs de différentes origines régionales » (Haig & Öpengin, 2014 : 145). Les locuteurs expriment une certaine difficulté lorsqu'il s'agit d'une interaction avec des personnes issues d'autres régions que la leur, mais cela n'est pas insurmontable. La différence majeure, surtout au domaine de la morphosyntaxe, apparaît entre le groupe de l'ouest et du sud-est (id. : 164-165), donc entre les deux groupes les plus éloignés sur le continuum des dialectes du kurmandji. Afin de mieux comprendre l'impact de la variation dialectale sur l'intercompréhension, il faut mener plus d'études qui croisent les facteurs de l'âge (transgénérationnalité), de la distance géographique et des changements linguistiques issus du contact avec les autres dialectes (kurdes et non-kurdes).

### ***3.0.3 La classification du zazaki et son apparentement au kurde***

Les enjeux sociolinguistiques jouent un rôle important dans l'interprétation du rapport entre le kurde et le zazaki ; dès lors, la classification de ce dernier<sup>64</sup> demeure plus problématique que les classifications étudiées ci-dessus. Il y est question du croisement des faits linguistiques et des réalités sociolinguistiques étant donné que les données linguistiques<sup>65</sup> sont utilisées dans différentes manières selon les camps politico-identitaires (religieux, ethniques, régionaux).

---

<sup>63</sup> Les cartes d'Haig & Öpengin reflètent bien cette réalité qu'on ne peut pas mettre des bordures aux dialectes, mais qu'on peut définir des zones d'influence ou d'usage qui s'évanouissent.

<sup>64</sup> Cf. Annexe n°6 ; <https://glottolog.org/resource/languoid/id/diml1238>, (consulté en décembre 2019).

<sup>65</sup> Par exemple les différences grammaticales, l'intercompréhension entre le kurde et le zazaki, etc.

Haig & Öpengin (2015 : 3) admet également que ce sujet « controversé » est indissociable du discours sur le kurde en Turquie<sup>66</sup>.

Le site d'Ethnologue<sup>67</sup> définit le zazaki comme une « macro-langue » parlée par 1,684,000 personnes en Turquie. Le site distingue deux variétés : le zazaki du nord et le zazaki du sud et traite la langue zazaki sous ces deux onglets séparés<sup>68</sup>. La première variété est parlée par un groupe relativement plus restreint que l'autre, en termes de nombre de locuteurs. Le site attribue le statut « en développement » aux deux variétés ; cela indique un usage restreint au domaine familial et bi/plurilinguisme répandu au sein de la communauté. D'après cette classification, les locuteurs du zazaki utilisent le kurde et/ou le turc comme L2. La base de données *Endangered Languages*<sup>69</sup> qualifie le zazaki comme une langue menacée et le site Glottolog compte cinq dialectes du dimili, deux dialectes du kirmandjki. Enfin, le zazaki est classifié comme une langue vulnérable<sup>70</sup> sur le site de l'UNESCO.

La catégorisation des peuples de la Turquie peut se faire en s'appuyant sur l'ethnicité, la religion, la langue ou la culture (Andrews, 2002). Concernant les Zazas et leur langue, il n'existe pas une compréhension mutuelle entre le zazaki et le kurde : « La langue est suffisamment différente du kurde pour empêcher une communication efficace entre deux groupes » (id.<sup>71</sup>) D'après lui, beaucoup de Zazas se considèrent comme Kurdes depuis longtemps.

Les glottonymes donnent souvent une idée sur l'appréhension de la langue par la communauté même. Chez les Zazas, il existe plusieurs glottonymes qui signalent des différences dialectales, régionales, de milieux de vie (centre urbain vs. rural) et de tribus (*aşiret*). *Kird*, un nom de moins en moins utilisé par les Zazas de Diyarbakır et de Çewlig ; *Kirmanc* est employé par les Zazas (aléviés) de la province de Dersim ; *Dimilî*, est une autre désignation dont l'usage connaît une certaine étendue géographique, et ainsi une variation plus grande selon les régions et les *aşiret* ; dernièrement, *Zaza* et *Zazaca* (zazaki) sont des désignations « les plus célèbres » parmi les autres ; tous ces noms peuvent être utilisés par les

---

<sup>66</sup> Le sujet de la distinction (ou de l'approximation) kurde-zazaki a été abordé par les locuteurs lors des entretiens or il n'y avait pas de question explicite là-dessus.

<sup>67</sup> <https://www.ethnologue.com/language/zza>, (consulté dernièrement en décembre 2019).

<sup>68</sup> La variété du nord est appelée *kirmanckî* et la variété du sud est appelée comme *dimilî* ; deux autres dénominations (*kird* et *zaza*) apparaissent également dans les études, la dernière devenant le nom générique de la langue, le zazaki en français (Petekkaya, 2018). Certaines sources n'utilisent pas le terme générique « zazaki » (ou « zaza »), elles préfèrent plutôt l'emploi du dimili et du kirmandjki.

<sup>69</sup> Disponible sur ce lien : <http://endangeredlanguages.com/userquery/download/>

<sup>70</sup> Ce statut est expliqué ainsi : « la plupart des enfants parlent la langue, mais elle peut être restreinte à certains domaines (par exemple la maison) ». Cf. <http://www.unesco.org/languages-atlas/fr/atlasmap>, (consulté dernièrement en décembre 2019).

<sup>71</sup> L'auteur se réfère à Mann (1909) et MacKenzie (1961).

Zazas afin de désigner leur langue, leur communauté ou leur tribus (Petekkaya, 2018 : 144-146).

Le zazaki est souvent étudié dans le cadre des études kurdes (Haig & Matras, 2002 : 3-4) ; les recherches sur cette langue sont corrélées à celles menées sur le kurde. Il existe une tendance similaire dans le discours politique kurde défendant les droits linguistiques des zazaphones. Même si les linguistes comme Meillet, MacKenzie et kurdologues comme Soane, Minorsky ne classifient pas le zazaki dans le groupe de variétés kurdes, « les locuteurs [du zazaki] peuvent néanmoins se considérer comme appartenant à la communauté culturelle et/ou politique kurde » (Scalbert Yücel, 2006 : 125). Étant donné que la majorité des Zazas se considèrent comme Kurdes, cette inclusion identitaire est inévitable sur le plan politique. « Les locuteurs du zazaki et du gorani sont considérés comme Kurdes par eux-mêmes et par les autres membres du groupe, admettant les petites différences culturelles. [...] l'inclusion des groupes Zaza et Goran n'est pas une invention du nationalisme kurde moderne » (Bruinessen, 1999). Cette appartenance à l'identité kurde se manifeste à partir du 14<sup>e</sup> siècle. Akin (2017 : 161-162) explique deux hypothèses sur le zazaki : selon la première c'est une langue « indépendante » ; selon l'autre, le nom zazaki est imposé de l'extérieur pour remplacer le kirmancki et les locuteurs de cette langue s'identifient comme Kurde ; ainsi, c'est une langue kurde hormis les aspects linguistiques.

Tous ces glottonymes et la différence faite entre les niveaux de l'identité du groupe et les aspects linguistiques causent une ambiguïté, et celle-ci est renforcée par les discours politiques kurdes et turques : « Une certaine confusion éthique provient, d'une part, par l'effort des nationalistes kurdes dans l'objectif d'augmenter les chiffres en incluant la population zaza dans la population kurde ; d'autre part, par la propagande semi-officielle [de l'État turc] traitant les Zazas et les Kurdes comme les composants du même problème » (Andrews, 2002 : 122). Le discours nationaliste turc favorise les différences entre Kurdes et Zazas afin d'intensifier la fragmentation. Le mouvement nationaliste Zaza a été émergé au cours des années 1990, mais la plupart des locuteurs du zazaki qui s'identifient comme kurdes « ont fermement refusé ce mouvement » (Bruinessen, 2013a : 110).

Les linguistes comme Mann, Meillet, puis MacKenzie, Minorsky et d'autres ont mené des études sur les similitudes et différences entre le zazaki et le kurde. Les deux langues se distinguent au niveau des conjugaisons de verbes au présent, « [...] le zazaki aurait dû se séparer du groupe contenant le kurmandji et le sorani à une date assez précoce ; [selon la linguistique comparative] le zazaki est seulement relativement lié au kurmandji » (Haig & Öpengin, 2015 : 5). Cependant, cela ne veut pas dire que le kurde et le zazaki sont des langues qui n'ont rien à

voir l'une avec l'autre ; toutes les deux sont des langues iraniennes du nord-ouest et elles sont en contact depuis longtemps<sup>72</sup>. Ainsi, le kurde et le zazaki partagent des caractéristiques communes en grammaire et en lexique. Par exemple, le système de genre et de cas, et le temps du futur sont attestés en kurmandji et zazaki, mais pas dans les autres variétés. McCarus (2009 : 630) avance que la rétention de ces systèmes en kurmandji est due au système encore plus complexe de déclinaison qu'on trouve dans la construction de l'ezafe en zazaki. En outre, le kurmandji, le gorani et le zazaki ont le même ordre de termes dans les syntagmes nominaux et ils possèdent un cas oblique pour marquer l'objet direct (Windfuhr, 1990 : 6). Les chercheurs comme MacKenzie et Jügel expliquent le partage de ces traits par le contact linguistique et affirment, d'un point de vue généalogique, la divergence du zazaki et du gorani par rapport au kurmandji et au sorani. Enfin, le lexique partagé entre le kurde et le zazaki peut être lié au même effet de contact dans la mesure où les zones coïncident.

Le cas de zazaki illustre la tendance à relier la langue à une identité nationale. Cependant « les frontières données par la linguistique ne coïncident pas toujours avec celles que se donne le groupe » (Scalbert Yücel, 2006 : 126). De la même manière, le discours identitaire du groupe linguistique est souvent manipulé par les idéologies linguistiques et les revendications politiques. Ainsi, les frontières imaginaires du groupe ne coïncident pas toujours non plus avec les données des études historico-comparatives. En outre, les problèmes concernant la transmission, l'enseignement, la standardisation et la visibilité du zazaki sont souvent signalés dans le cadre des recherches en sociolinguistique kurde. Les deux domaines de la linguistique adoptent donc deux approches légèrement différentes à la classification des langues, voire au rapport kurde-zazaki.

Les études historico-comparatives montrent l'évolution divergente du zazaki du groupe (de variétés du) kurde à un moment donné dans l'histoire alors que dans une perspective sociolinguistique, celui-là est considéré comme une variété du kurde s'appuyant sur l'auto-identification kurde de la plupart des zazaphones. La coprésence géographique et les problèmes sociolinguistiques en commun (comme la transmission de la langue contre les politiques d'assimilation) renforcent cette représentation du zazaki.

La corrélation prédéterminée entre la langue et l'identité dominante (nationale, ethnique, culturelle, politique, etc.) de la communauté ne suffit pas toujours à expliquer les usages linguistiques, par exemple des communautés juives qui parlent différentes langues premières dans différentes parties du monde, à savoir le yiddish, le ladino, l'anglais, etc. Un

---

<sup>72</sup> Cf. 3.0, la classification de Jügel (2014) qui tient compte de la convergence aréale.

autre exemple du passé récent serait les Grecs de L1 turque, et les Turcs de L1 grecque, avant l'échange des populations entre les deux pays. Un dernier exemple serait les Kurdes de L1 turque qui s'identifient toujours comme Kurdes (cf. 1.0.1 ; Leclerc, 2016). Il serait plus adéquat de considérer le rapport kurde-zazaki dans une perspective multilingue et en tenant compte de la complexité des pratiques langagières : le zazaki est une langue iranienne du nord-ouest parlée par un groupe qui revendique l'identité kurde ; autrement dit, le zazaki est une des langues du peuple kurde, mais cela ne veut pas dire que le zazaki est une variété (ou dialecte) du kurde.

### 3.1 De l'ancien turc ver le turc de Turquie

Les inscriptions en ancien turc portent des traits structuraux du turc de l'ouest ainsi que celui de l'est. Les traits phonologiques et morphologiques montrent qu'il est possible de tracer la place de la branche du sud-ouest parmi les langues turques, dans une période durant laquelle l'oghuz ne constitue pas une langue d'écriture séparée, à savoir la période du turc ancien (Korkmaz, 2009 : LXXXIV). Tout comme les autres nouvelles branches turques, ce groupe dialectal se développe dans une période qu'on appelle « le turc moyen ». La divergence de la branche sud-ouest s'accélère à la suite des mouvements vers l'ouest (via le sud de la Mer caspienne) et enfin avec l'arrivée des tribus oghuz en Anatolie. Cependant, durant la période entre le 10<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècle, la branche oghuz continue à se développer en coprésence des turcs de l'est et du nord. Ces futures branches restent donc en contact même après les premiers mouvements des tribus dans différents sens grâce des nouvelles vagues de migration. « Divan-i Lugat-i Türk » (Recueil des langues turques), écrit vers 1075 par Mahmoud de Kachgar, contient des exemples sur la divergence entre le turc oghuz et le turc de l'est (aussi du nord) par des comparaisons phonétiques et lexicales, par exemple l'oghuz préfère le *v* au lieu de *w* ou *b* final, il garde le *b* initial ; le *t* se transforme partiellement en *d* ; le *g* intersyllabique (ou initial des suffixes) et final disparaissent (id. : LXXXII-LXXXIII) La période entre le 10<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles ne fournit pas beaucoup de données, mais ces dialectes ont certainement gardé une pratique orale puisque la branche oghuz se manifeste dans les textes écrits après le 13<sup>e</sup> siècle.

La période à partir de la fin 12<sup>e</sup>-début 13<sup>e</sup> siècle jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle est appelée la période de l'« ancien turc anatolien » ou de l'« ancien turc de Turquie ». La distinction entre l'ancien turc de l'Anatolie (ATA)<sup>73</sup> et les autres dialectes de la branche sud-ouest se fait à partir de

---

<sup>73</sup> Aussi appelé « ancien turc de Turquie ».

nombreux textes écrits. L'ATA possède des traits du turcique ancien et moyen, mais son répertoire lexical repose sur l'oghouz. De plus, il se trouve des influences de la tradition arabe et persane, et de l'écriture coranique, surtout au niveau de la représentation des voyelles, dans les textes écrits en ATA (id. : XCVI). Les éléments empruntés au persan suivent l'harmonie vocalique du turcique contrairement aux formes actuelles utilisées en turc, comme par exemple dans *yarınki* (celui de demain). En ATA, le phonème [x] intersyllabique dans les langues turciques, est observé à la position initiale des mots empruntés, comme dans *halk* (peuple), *hayal* (rêve). Les suffixes pour marquer le pluriel, le futur, la condition sont différents de ceux utilisés en turc de Turquie (TT) ; le prospectif utilisé en TT (-*ıcak*, -*ıcağız*) porte également un sens différent en ATA (id. : XCVIII-XCIX).

Bien que les caractéristiques du proto-turcique persistent en ATA, des divergences sont dénotées à partir du 11<sup>e</sup> siècle. Celles-ci reposent généralement tant sur des éléments empruntés que sur des innovations propres à la branche oghouz. Les conjonctions du type persan et arabe commencent à s'utiliser, mais l'emprunt lexical et grammatical à ces langues est relativement faible jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle (Abdurrazak, 2012 : 117). Cependant, il faut bien distinguer l'ATA et l'ottoman, dans ce dernier, l'emprunt arabo-persan est bien plus intense à partir du même siècle.

Les changements grammaticaux se montrent à partir du 16<sup>e</sup> siècle en ATA. L'une des innovations qui s'est produite lors de la période ottomane est l'apparition d'une nouvelle version de l'harmonie vocalique. Par l'intégration des éléments morphologiques empruntés au persan et à l'arabe, des formes qui ne suivent plus l'harmonie vocalique se sont introduites dans la langue. De plus, à partir du 16<sup>e</sup> siècle, l'ottoman expose cette nouvelle version d'assimilation vocalique. L'harmonie vocalique habituelle consiste en cette règle : si la première voyelle d'un mot à plusieurs syllabes est une voyelle postérieure ([ɑ], [ɨ], [ɔ], [u]), les autres voyelles du même mot doivent l'être aussi ; à l'inverse, une première syllabe ayant une voyelle antérieure ([e], [i], [œ], [y]) est suivie des voyelles antérieures. On constate que des formes qui ne suivent pas cette première harmonie vocalique apparaissent avec l'emprunt des mots et des éléments grammaticaux au persan et à l'arabe, comme dans l'exemple de *yarınki*, illustré ci-dessus (avec deux voyelles d'arrière suivies d'un suffixe persan monosyllabique à une voyelle d'avant [i]). Selon la deuxième harmonie vocalique qui apparaît après le 16<sup>e</sup> siècle, les voyelles non-arrondies ([ɑ], [ɨ], [e], [i]) ne peuvent être suivies que d'elles-mêmes dans les syllabes suivantes et les voyelles arrondies ([ɔ], [u], [œ], [y]) peuvent être suivies soit par [ɑ] ou [e], soit de [u] ou [y]. Cette harmonie apparaît à la fin du 16<sup>e</sup> siècle et devient la règle dans 18<sup>e</sup> siècle, comme dans ces exemples : *başum* → *başım* ; *gördi* → *gördü* (Ercilasun, 2004 : 457-459).



En outre, des changements en morphologie se développent également durant cette période : le marquage des pronoms personnels (1SG, 1PL et 2PL), du futur (du *-isar* à *-acak*) et l'apparition d'un suffixe du présent/continuatif *-yor* ; on observe également la disparition des suffixes de modalité et de ceux formant des syntagmes adverbiaux (id. : 460).

Il ne faut pas oublier que la langue ottomane et le turc anatolien ont continué à se développer en même temps. Cette distinction est liée, en effet, aux différentes fonctions de la langue écrite et orale. La revue importante de l'époque, *Yeni Lisan* (Nouvelle Langue) publiée en 1911, revendique que : « Une littérature nationale peut se faire seulement avec une langue nationale » (Korkmaz, 2009 : CIII). Parmi les jeunes écrivains de cette revue, il se trouve des acteurs qui ont également fondé l'idéologie nationaliste turque. La Réforme linguistique turque s'appuie essentiellement sur cette idée apparue au début du 20<sup>e</sup> siècle. L'objectif essentiel de la Réforme linguistique turque a été de faire disparaître cette dichotomie : « [...] éliminer les mots d'origines étrangères qui ne sont pas assimilées dans la langue turque et absentes dans l'usage des locuteurs de cette langue, et d'assurer une évolution solide du turc » (id. : CIV). Il est certain que la Réforme linguistique a réformé fondamentalement le TT et elle a réduit la place de l'ottoman à l'usage des spécialistes, comme les historiens ou les grammairiens.

### ***3.1.1 Les dialectes du turc***

Bien que le turc soit une langue dont la norme est prescrite, il révèle des variations, des formes vernaculaires spécifiques à des régions. Il est possible de catégoriser ces dialectes géographiquement, comme le fait le site de « l'Aménagement linguistique dans le monde »<sup>74</sup> de l'université de Laval (Leclerc, 2016) et aussi selon les critères géographiques et historiques, comme le propose le site Glottolog<sup>75</sup>.

Le premier site distingue quatre dialectes du turc : Roumélie, ouest, nord-est, est. Le site Glottolog distingue le turc de Roumélie, parlé aux Balkans (par exemple en Bulgarie, en Macédoine, en Bosnie), des dialectes du turc (de Turquie) (Leclerc, 2016) ; d'après Glottolog, il y en a cinq : le turc anatolien, le turc du Chypre, le karamanide, le turc-ottoman, le turc syrien (turkmène).

Vu les inconvénients de ces classifications, une classification consistant en cinq groupes dialectaux explique mieux l'effet de contact de langue, spécifique au multilinguisme en

---

<sup>74</sup> [http://www.axl.celan.ulaval.ca/asie/turquie\\_1general.htm](http://www.axl.celan.ulaval.ca/asie/turquie_1general.htm), (consulté dernièrement en janvier 2020).

<sup>75</sup> <https://glottolog.org/resource/languoid/id/nucl1301>, (consulté en janvier 2020).

Turquie : le dialecte thracien, égéen, de l'Anatolie intérieur, de l'Est et du Nord-Est. Notons que ces dialectes ne montrent pas une très grande variation en grammaire ou en lexique. La distinction se base sur des variations phonologiques ou bien le lexique emprunté aux langues parlées dans des régions respectives, comme le kurde, le laze, le turc de Roumélie, le grec.

Dans le cadre de cette étude, il suffirait de développer le dialecte de l'Est. Ce dialecte étant frontalier avec le kurmandji, il est possible de distinguer des convergences avec cette langue, au niveau phonologique (par exemple la transformation de l'occlusif [k] l'uvulaire fricative [χ]) et lexical (termes folkloriques, gastronomiques) chez les turcophones de la même région (cf. 6.3). De plus, les variations morpho(phono)logiques comme *aliym* (Gaziantep), *aliyam* (Diyarbakır), *alīram* (Erzurum) (Brendemoen, 1998 : 239) comparées au turc standard *aliyorum/alırım* sont du moins associées au parler du turc en RMK. Ces variations sont susceptibles de poser une difficulté d'intercompréhension entre les turcophones de cette région et les locuteurs du turc standard, mais celle-ci apparaît surmontable au cours de l'interaction. Il est également à souligner que la région où on trouve cette variation dialectale constitue une zone de contact entre le kurde et le turc. Ce dialecte est donc particulièrement intéressant à étudier afin de discerner les convergences en kurde et en turc.

## **4. Les principales caractéristiques grammaticales du kurmandji et du turc**

Dans ce chapitre, les principales caractéristiques grammaticales du kurde et du turc seront présentées séparément. Ce choix repose sur l'objectif de discerner les caractéristiques génétiques de celles qui sont liées à l'effet du contact aréal (cf. 2.1.2).

### **4.0 Les caractéristiques grammaticales du kurmandji**

Pour donner un aperçu de quelques caractéristiques grammaticales du kurmandji, la grammaire de Bedirxan & Lescot (1970), les ouvrages de Haig, de Thackston, de Windfuhr et des articles sur Encyclopédia Iranica seront utilisés<sup>76</sup>.

---

<sup>76</sup> <http://www.iranicaonline.org/>, (consulté en janvier 2020).

### ***4.0.1 La phonologie***

La réalisation des voyelles [e] et [i] ainsi que la différence du [ɑ] et du [æ] (plus précisément entre [æ] et [ə]) sont très proches. Bedirxan & Lescot (1970 : 10) considère qu'il existe une certaine « instabilité » dans la production des voyelles antérieures, [e], [i]. Cette instabilité est susceptible de jouer un rôle dans la perception et aussi dans le changement linguistique lors de certains processus morpho-phonologiques par exemple au niveau de la déclinaison nominale du marquage de genre (Akin, 2001).

La différence majeure entre la phonologie kurde et persan qui signale la divergence entre l'iranien du nord-ouest et l'iranien du sud-ouest, est l'évolution de \*dz>z en kurde tandis que \*dz>d en persan, \*dz étant le phonème du proto iranien de l'ouest (Windfuhr, 2009 : 19). Cela montre que le kurde a été situé plus proche du baloutchi que le persan, plus au sud que les autres variétés de l'iranien de l'ouest (id. : 31).

Un autre trait marquant de la phonologie est la distinction entre trois occlusives (vélaire et uvulaire) [k]<sup>77</sup>, [g] et [q]<sup>78</sup>. Au niveau syllabique, on observe beaucoup de chutes de consonnes et de voyelles ainsi que des contractions. Ceci est typique lors de la formation des expressions spatiales.

Enfin, le kurmandji connaît l'accent tonique. L'accentuation des voyelles n'est pas régulière, elle peut être sur la dernière syllabe ou bien déplacée selon la déclinaison du mot. Au niveau de la phrase, l'interrogation est souvent marquée par une montée d'intonation vers la fin de l'énoncé.

### ***4.0.2 L'ordre des termes***

Lors du passage de l'AI à l'IM, le déclin de distinction casuelle entre le nominatif et l'accusatif s'est réalisé et puis la réanalyse et la grammaticalisation des pré- et postpositions pour marquer l'objet (direct et indirect) ont provoqué l'adoption d'un ordre de termes « typologiquement moins marqué », Sujet-Objet-Verbe (Windfuhr, 1995 : 7).

Le kurmandji est majoritairement SOV. L'ordre des termes peut changer en SVO lorsqu'il s'agit d'une construction verbale un but (*goal*, en anglais) avec des verbes de

---

<sup>77</sup> A part la distinction tripositionnelle (du vélaire vers uvulaire), le kurmandji fait une différence entre [k], [p] et [t] aspirés et non-aspirés (Thackston, 2005 : 4).

<sup>78</sup> Cette distinction peut être issue du contact avec l'arménien (McCarus, 2009 : 628).

mouvement dans l'espace, les verbes impliquant un transfert d'objet ou un discours donné (Haig, 2014).

L'ordre des termes dans le syntagme nominal est tête-initial, le possédé précède le possesseur dans l'ordre basique. Les adjectifs (attribut, modification) ou les possesseurs se positionnent après (à droite de) la tête du syntagme. Il est possible de construire des syntagmes nominaux très longs (à la position de subordonnée relative en syntaxe) ; pour ce faire, le kurmandji se sert de l'extension de la construction de l'*ezafe*, appelé aussi relateur nominal.

Le kurmandji se sert intensivement d'adpositions. Ceci s'explique par l'évolution des langues iraniennes (cf. 1.0.2). La place syntaxique des adpositions est variable : soit avant ou après le syntagme nominal (pré- ou postposition), soit avant et après le syntagme nominal (circumposition). Notons que la contraction est un phénomène morpho-phonologique très récurrent dans le domaine nominal en kurmandji (Bedirxan & Lescot, 1970 : 248, 250, 253, 255, 256) ; on en observe un grand nombre parmi les prépositions<sup>79</sup>.

Les phrases complexes sont généralement formées par l'emploi de la conjonction *ku* ou bien à l'aide d'une préposition (ou une locution temporelle) précédant cette conjonction (préposition + *ku*). Les subordonnées relatives sont également introduites par *ku* et elles n'influencent pas l'ordre des termes de la phrase, elles sont exprimées dans la position de l'objet.

### ***4.0.3 La morphologie***

Les langues affiliées à la macro-famille indo-européenne sont majoritairement du type synthétique (fusionnel) dans leur procédé et fonctionnement morphologique. Ceci est valable pour les langues iraniennes, ainsi que pour le kurde. L'AI est défini comme une langue « [...] synthétique, morphologiquement marquée par un niveau élevé de déclinaison nominale et verbale, et en syntaxe, avec un ordre de termes relativement flexibles » (Windfuhr, 1995 : 5). Le système casuel a été réduit à l'exception de trois personnes distinguées ainsi que le singulier et le pluriel ; en outre, cette réduction a motivé l'émergence des pré- et postpositions dans le système nominal, avec un vestige de déclinaison. La grammaticalisation des adverbes temporels pour marquer l'imperfectif, en opposition au perfectif qui n'est plus marqué, illustre l'évolution vers une langue analytique (id.). Cette évolution (vers une typologie analytique) se montre dans

---

<sup>79</sup> Les formes contractées sont aussi utilisées pour marquer les temps et les modes comme le futur et le subjonctif.

la complexité morphologique nominale et verbale, et aussi à l'intersection des niveaux morphologique et syntaxique, par exemple l'ergativité en kurde.

Le kurmandji distingue deux cas principaux : le nominatif et l'accusatif. Le nominatif (le cas direct) est non-marqué (morphème zéro), le sujet des constructions phrastiques de tous les temps, à l'exception du passé (verbes transitifs), est au nominatif. L'accusatif est marqué par le cas oblique – en syntaxe, cela correspond à l'objet direct (Windfuhr, 1990 : 6). La postposition *-re*, souvent une des composantes de la circumposition, est également utilisée pour marquer l'accusatif. Le cas oblique, « dérivé du cas génitif/datif », est morphologiquement marqué, et cela fait preuve d'une extension pour marquer également l'objet direct (Windfuhr, 1995 : 7). À quoi s'ajoute l'explication de Thackston (2005) sur trois autres éléments qui se déclinent en oblique : « le complément d'une préposition », « le deuxième élément de la construction *ezafe* » et « l'agent d'une construction ergative ».

Il y a six pronoms personnels qui désignent trois personnes au singulier et trois personnes au pluriel (*ez*, *tu*, *ew/ev*, *em*, *hûn*, *ew/ev*). Les pronoms se déclinent aussi au cas oblique, selon le syntagme nominal ou la construction verbale dans laquelle ils se trouvent<sup>80</sup>. Dans les langues iraniennes, la déclinaison nominale peut se faire par des clitiques, mais ce trait est absent dans certaines variétés, comme le kurde, le tat, etc. « Hérité de l'ancien iranien », les pronoms remplissent plusieurs fonctions de marquage ; ainsi, l'absence des clitiques a une « signification majeure sur le plan historique et typologique » (Windfuhr, 2009 : 23).

Le kurmandji possède deux genres nominaux : féminin et masculin. L'attribution du genre est arbitraire. Il n'existe pas une règle générale, mais la nature du signifié peut désigner le genre par analogie<sup>81</sup> (Bedirxan & Lescot, 1970 : 63-70). La catégorie neutre est aussi observée « dans les pratiques langagières orales » de certains dialectes du kurmandji où « la distinction du genre grammatical s'est effacée au profit de l'utilisation exclusive du masculin » ; ce phénomène semble être motivé par un changement phonologique « s'inscrivant dans le principe d'économie linguistique » (Akin, 2001 : 147 ; 151-152).

La forme d'un substantif dépend du genre, du nombre, de la définitude et de la dernière voyelle du mot. Il y a plusieurs cas nominaux en kurmandji : à l'état défini ou indéfini. Les noms à l'état isolé sont prédéterminés comme définis, on peut les rendre indéfinis avec le suffixe *-ek*, qui signifie « un ». Bedirxan & Lescot (1970 : 72-75) distinguent le cas nominatif, le cas régime (oblique) et le cas vocatif. La déclinaison casuelle varie encore selon la dernière voyelle du mot et le genre.

---

<sup>80</sup> Les formes des pronoms personnels en oblique sont : *min*, *te*, *wî.wê/vî.vê*, *me*, *we*, *wan/van*.

<sup>81</sup> La majorité des toponymies, les infinitifs et les noms abstraits sont en féminin (Thackston, 2005 : 7).

La construction *ezafe* signifie la relativisation entre la tête du syntagme nominal et ses modificateurs. Cela peut exprimer une attribution, une possession ou une apposition. En kurmandji, le possédé est au cas *ezafe* et le possesseur au cas oblique. En effet, l'*ezafe* est un type de marquage différentiel de l'objet qu'on trouve dans plusieurs langues du monde. Il se modifie selon le genre, le nombre et la définitude.

Le kurmandji se sert de deux types de constructions morphosyntaxiques : accusative et ergative. La dernière est restreinte à la construction transitive au passé, donc marquée par la valence verbale. Le reste des constructions temporelles suit l'ordre accusatif en flexion nominale et conjugaison verbale.

La formation de la construction ergative « canonique » en kurmandji est A-O-V : l'agent au cas oblique, l'objet est au cas direct et le verbe s'accorde avec l'objet (Haig, 1998 : 169). Celle-ci ne constitue pas le type unique, il existe des variations par exemple, lorsque deux éléments sont au cas oblique ou en direct ainsi que l'agent au cas direct et l'objet au cas oblique. De même, le verbe peut s'accorder avec le sujet, l'objet ou avec l'impersonnel.

L'observation d'Anderson sur le fait que l'ergativité « soit un phénomène superficiel » et restreint au domaine morphologique est prise en considération par Haig (1998). Il examine la littérature concernant la variation de cette construction en kurmandji par exemple la thèse de Dorleijn (1996). Le chercheur conclut son analyse sur toutes les variations attestées en kurmandji en affirmant que la morphologie (la flexion de l'agent et/ou de l'objet ; l'accord du verbe) n'a aucune influence sur l'ordre des termes (A-O-V). Selon lui, « la syntaxe apparaît intacte à l'alignement morphologique ».

En outre, les études menées sur différents dialectes du kurmandji montrent que cette construction est en déclin, et on ne peut pas considérer toutes les variations de cette construction comme ergative, par exemple dans la construction à l'agent et l'objet en oblique avec le verbe conjugué à l'impersonnel (Haig, 1998 : 170) ; on cherche alors une explication pour la variation et le déclin. Les études comme celles d'Haig (2004) et de Karimi (2012) analysent ce changement dans une perspective diachronique, sous l'angle de l'évolution interne aux langues iraniennes, d'autres comme celles de Dorleijn (1996) et de Gündoğdu (2013 ; 2017) soulignent l'influence du contact linguistique et analysent la variation dialectale. Étant donné que la plupart des langues iraniennes ne sont plus ergatives, leur déclin et instabilité formelle en kurmandji

peuvent être liés à un changement interne<sup>82</sup>. De plus, le phénomène de contact, en particulier avec l'arabe et le turc, est susceptible d'accélérer ce déclin.

#### ***4.0.4 Le domaine Verbal***

Les verbes en kurmandji « comportent deux voix (active et passive), quatre modes (indicatif, subjonctif, conditionnel, impératif) et des formes nominales (infinitif et participe) » (Bedirxan & Lescot, 1970 : 120). Les verbes indexent la personne et le nombre, et leur formation peut motiver des contractions phonémiques. Les temps du présent se forment à partir du mode impératif tandis que les temps du passé se basent sur l'infinitif. La formation des verbes se fait aux différents temps. La terminaison des verbes informe généralement sur leur conjugaison.

La conjugaison des verbes transitifs et intransitifs ont « des règles identiques » pour le présent et le futur tandis qu'elle se diffère pour le passé. Celui-ci est dû à la construction ergative. L'évolution de cette dernière est discutée en rapport avec la voix passive qu'on trouve dans les langues iraniennes.

On distingue deux types de verbes composés en kurmandji. Le premier type consiste en composition d'un nouveau verbe à partir d'un préfixe – souvent une préposition – collé à un verbe de base ; le second type se fait par l'usage d'un substantif et ceux qu'ils appellent un auxiliaire<sup>83</sup>.

### **4.1 Les caractéristiques grammaticales du turc**

Cette section s'appuie sur le troisième et le onzième chapitres de Lars Johanson, dans « The Turkic Languages », édité par Johanson, L. & Csató, É. Á., publié en 1998 par Routledge.

---

<sup>82</sup> La rétention des traits génétiques par les variétés iraniennes du nord-ouest, notamment par la variété kurmandji, a été soulignée ci-dessus. De ce fait, le kurmandji peut être une des dernières variétés iraniennes attestant la construction ergative.

<sup>83</sup> Lors des analyses des données, ce second type sera considéré comme une construction verbe support, suivant la terminologie du domaine de la typologie du contact de langues.

### ***4.1.1 La phonologie***

Le turc distingue huit voyelles, catégorisées selon leur position antérieure et postérieure par exemple [ɨ] postérieure et [i] antérieure ; l'ouverture et la fermeture, [i] fermée et [e] plus ouvertes ; arrondie ([y]) et non-arrondie ([u]). L'harmonie vocalique du turc s'appuie sur cette distinction ; elle est expliquée ci-dessus (cf. 3.1). La structure syllabique est constituée d'une voyelle suivie et/ou précédée d'une consonne. Le turc ne contient pas de diphtongues, par conséquent, celles qu'on trouve dans les emprunts lexicaux sont représentées par plusieurs phonèmes. Enfin, l'accent de hauteur est un trait prosodique important ; il est souvent sur la dernière syllabe, mais il y a une variation considérable selon la nature des suffixes agglutinés. Il peut également remplir une fonction de marquer la différence des cas (formellement identique) ou justement des mots qui s'écrivent de même façon (mais qui ont un sens différent). C'est pour cela que la position de l'accent de hauteur n'est pas « prédictible » (Johanson, 1998a : 207).

Les phénomènes morphophonologiques comme l'assimilation consonantique (majoritairement lorsqu'il s'agit d'une juxtaposition d'une consonne voisée et dévoisée), le dévoisement consonantique (particulièrement à la position finale des syllabes, souvent motivé par la juxtaposition d'un suffixe à voyelle initiale), le voisement consonantique (apparaît lorsqu'une syllabe à finale consonantique dévoisée est suivie d'un suffixe à initiale vocalique), la chute de voyelle (se réalise souvent à la deuxième voyelle), l'insertion de consonne intervocalique (par exemple, lorsqu'il s'agit d'une syllabe à voyelle finale est suivie d'un suffixe à voyelle initiale), etc. sont assez courants. Le contexte d'apparition de ceux-ci est souvent lié à la flexion nominale. « Une neutralisation des syllabes des suffixes » a été développé ; « la dernière voyelle déterminant la voyelle du suffixe<sup>84</sup> » (id. : 32).

### ***4.1.2 L'ordre des termes***

L'ordre de termes syntaxique dominant en turc est SOV « non-strict » (id. : 223). L'ordre peut varier bien que cela reste limité ; la variation aurait du sens pragmatique. L'ordre des termes en syntagme nominal est tête-final : la tête du syntagme est précédée par les

---

<sup>84</sup> En turc standard, cette règle est souvent illustrée par les formes plurielles des noms, le suffixe du pluriel variant selon la dernière voyelle du nom en tant que *-lar* ou *-ler*. Cependant, il y a des exceptions majeures à cette règle, par exemple le suffixe *-ki* (marque la possession), emprunté au *ku* iranien ; le suffixe du continuatif *-yor*.



modificateurs tels que les adjectifs, les possesseurs (de la construction génitive) et les attributs.

### ***4.1.3 La morphologie***

Le fonctionnement morphologique du turc, comme les autres langues turciques, est de type agglutinant ; « une structure extrêmement synthétique avec plusieurs morphèmes, affixés selon une technique de juxtaposition marquant la frontière entre eux, et qui ont une variation<sup>85</sup> prévisible » (id. : 35). Le turc est une langue casuelle attestant un degré élevé de déclinaison dans le domaine nominal et verbal avec nombreux morphèmes sous formes de suffixes, chacun muni d'une « fonction sémantique clairement définissable » (id. : 208). Les suffixes spécifiques au domaine nominal et au domaine verbal sont distingués.

#### ***4.1.3.1 La morphologie nominale***

Dans le domaine nominal, il se trouve des cas tels que le nominatif, l'accusatif, le pluriel, le génitif, le datif, le locatif, l'ablatif, le privatif (l'abessif), l'abstractif, l'instrumental (le comitatif), et d'autres. La morphosyntaxe du turc fait la distinction nominatif-causative. Le cas nominatif est marqué par le morphème zéro ; le cas accusatif, par le suffixe *-i*. Le nominatif marque le premier actant (agent/sujet) d'une construction intransitive tout comme il marque le premier actant (agent/sujet) d'une construction transitive ; l'accusatif marque le deuxième actant (patient/objet) d'une construction transitive.

Les pronoms personnels et les pronoms réflexifs se déclinent en accusatif, génitif (pour marquer la possession), datif, locatif et ablatif<sup>86</sup>.

Les noms définis sont souvent exprimés à morphème zéro et il n'existe pas un marqueur morphologique ou syntaxique constant pour la définitude (id. : 224). Quant à l'indéfinitude, elle peut être marquée par l'emploi du cardinal *bir* (un/une) qui se place devant le nom (ou le syntagme nominal), mais comme la définitude, l'indéfinitude dépend également du contexte de l'apparition de l'objet dans la construction.

---

<sup>85</sup> Cette variation consiste généralement en une variation phonologique suivant l'harmonie vocalique.

<sup>86</sup> La combinaison entre ces cinq cas n'est pas possible, mais ils peuvent se combiner avec d'autres (Johanson, 1998a : 209).

Il faut faire une distinction entre les suffixes et les clitiques en turc, ces derniers étant des formes plus libres dans la construction syntaxique, non affixés par exemple le conjoncteur de subordonnée emprunté au persan, *ki*<sup>87</sup> ; *da/de*<sup>88</sup> (aussi) ; *ile* (avec) qui a également une forme de suffixe *-(y)la/-(y)le*.

Le turc forme du nouveau lexique majoritairement par deux procédés : la dérivation et la composition des unités lexicales. La réduplication, un autre moyen beaucoup moins utilisé (mais intéressant en termes de la morphologie nominale), est constituée des mots « doublés en *m-* » (*m-doublets* en anglais), par exemple *kitap mitap* signifie « livre et autres choses similaires au livre » ; ce type de reproduction est aussi attesté en persan.

#### ***4.1.3.2 La morphologie verbale***

La morphologie verbale étant complexe, les cas, sous forme de suffixe, expriment plusieurs informations sur l'action et ils peuvent se combiner. Le verbe informe sur la modalité de l'action<sup>89</sup>, la voix, la négation, l'aspect, le mode, le temps, la personne, l'interrogation, etc. La dérivation (par suffixe) au domaine verbal est très riche ; les suffixes expriment le causatif, le passif, le réflexif, la nécessité, la possibilité ou la capacité, l'optatif et encore d'autres informations.

Les langues turciques ont plusieurs temps du passé, souvent plus d'un seul temps du présent, et peu d'éléments grammaticaux pour marquer le futur. En turc, il existe une distinction entre l'action duratif/habituel et continuatif/progressif au présent. Les temps du passé distinguent plusieurs points de focus sur l'action dont certains portent un sens perfectif. La formation du temps de passé avec le suffixe *-miş* est souvent comparé au parfait de l'anglais<sup>90</sup> ; de plus, il exprime l'indirectif (dit le médiatif ou encore l'évidentiel). Ce dernier permet de distinguer l'accès à l'information des actions accomplies et non-accomplies des actions du passé<sup>91</sup>.

Les formes non-finies sont très productives en termes de sérialisation verbale, formation des verbes nominaux, adjectivales, et adverbiales, construction des proposition subordonnées. Elles indiquent la manière, le déroulement (la durée et l'aspect) ou encore la

---

<sup>87</sup> Si la même forme apparaît comme un suffixe, collé à un pronom ou à un nom, celui-ci marquerait le cas génitif dans une construction possessive, sans tête du syntagme.

<sup>88</sup> Si la même forme est utilisée comme un suffixe, celle-ci marquerait le cas locatif.

<sup>89</sup> « aktionsart », en allemand.

<sup>90</sup> Surtout, lorsqu'il est combiné avec la forme finie du passé *-dı* ; *-mişti* (Johanson, 1998a : 214).

<sup>91</sup> Cela peut aussi exprimer l'admiratif et le *mirative* (terme anglais qui désigne l'expression de la surprise), faire semblant d'être surpris. Plus de détails sur l'indirectif *-miş*, cf. 2.0.3.2.

condition de la réalisation de l'action. La limite entre le domaine verbal et nominal devient floue au niveau des formes non-finies.

Les converbes sont des formes non-finies très fonctionnelles en turc dans la formation des constructions subordonnées et aussi dans l'expression de la modalité de l'action en fusionnant le sémantisme de deux verbes. La construction des converbes est de type : '(verbe + suffixe<sup>92</sup>) + verbe', par exemple, *koş-a koş-a gitti* (il/elle est parti.e en courant), *koş-a koş-a* est le converbe<sup>93</sup> signifiant *en courant*, et *gitti* est le verbe principal de la construction à la troisième personne du passé. Dans cet exemple le converbe sert à construire à la fois une construction subordonnée en reliant deux actes, courir et partir, et en même temps il informe sur la manière de l'action principale partir.

Un autre type de verbe composé est la construction verbe support qui se construit ainsi : 'nom + verbe support', par exemple *yardım etmek* (aide + faire) qui veut dire « aider ». Cette construction est assez productive pour créer de nouveaux lexiques verbaux à partir d'une racine nominale (souvent à non déclinée) et d'un verbe support (indexé et conjugué selon TAM).

## 5. La situation sociolinguistique du kurde et du turc

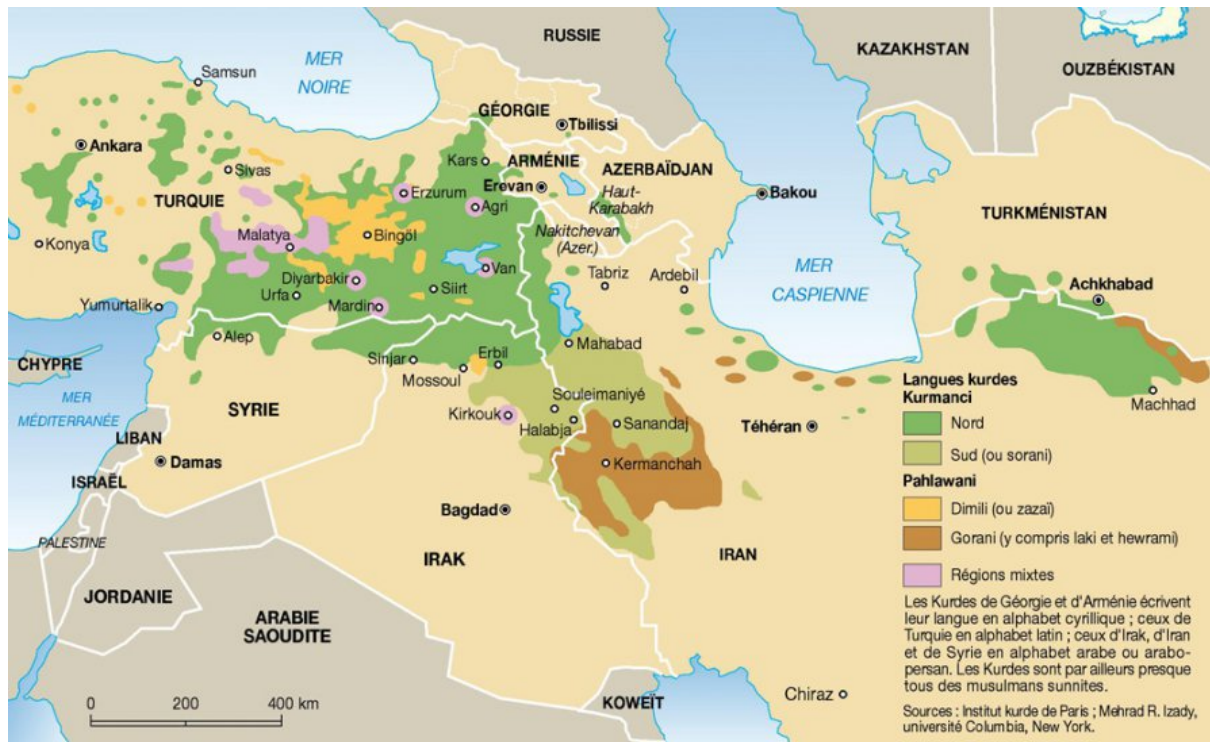
Ce chapitre décrit l'évolution de la situation sociolinguistique des deux langues en Turquie. Leur statut et les processus de leur standardisation seront présentés en tenant compte des politiques linguistiques. L'explication de la conception nationaliste de la langue constituera un point important dans la contextualisation ultérieure du contact entre le kurde et le turc.

---

<sup>92</sup> Il se trouve plusieurs suffixes de converbe : *-(y)ip*, *-(y)a*, *-(y)arak*, *-(y)mca*, *-(y)ken*.

<sup>93</sup> Les converbes en *-(y)a* comme dans cet exemple sont souvent doublés pour des raisons pragmatiques de l'expression de la modalité.

## 5.0 La situation sociolinguistique du kurde en Turquie



Carte n°7, *Les variétés du kurde* (Rekacewicz, 2008)<sup>94</sup>

Le kurde est historiquement parlé au Moyen-Orient : du plateau anatolien jusqu'au plateau iranien (au sud de la mer Caspienne) ; du Caucase jusqu'au golfe Bassorah. La carte n°7 signale plusieurs aspects sociolinguistiques de cette langue : tout d'abord, c'est une langue dont la plupart des locuteurs sont fragmentés entre quatre pays, la Turquie, l'Irak, la Syrie et l'Iran. Cette fragmentation est renforcée par les idéologies des États qui soumettent les variétés du kurde de leur territoire à une pression des appareils idéologiques d'État (AIE)<sup>95</sup> (Althusser, 1970). Cette situation entraîne l'éloignement linguistique des variétés du kurde<sup>96</sup> qui se manifeste aux niveaux du lexique et de la grammaire (Akin, 2016).

<sup>94</sup> La légende de cette carte comporte des appellations comme kurmandji du sud au lieu du sorani, et langues kurdes (au pluriel). Ce sont des glossonymes problématiques, particulièrement dans une perspective sociolinguistique. Par ailleurs, cette classification est proposée par Abdulla-Ali (2006), repris par Leclerc (2015), disponible en ligne sur ce lien : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asi/kurde-Ing-dialectes.htm>, (consulté en mars 2020). Sauf pour ces remarques, elle présente bien le territoire du kurde.

<sup>95</sup> Ce point sera illustré, pour le cas de la pression sur le kurde en Turquie, dans 5.0.2.3 et 5.0.2.4.

<sup>96</sup> Il est important de noter que la fragmentation en plusieurs États n'est pas la seule raison des différences entre les variétés du kurde. Tout en admettant que celle-ci empire l'éloignement linguistique, il existe des différences structurales importantes entre les variétés (cf. 3.0). De plus, ces différences ont été mentionnées par des intellectuels kurdes avant la fragmentation de la population en quatre (voire plus) d'États fondés entre 1923 et 1945, par exemple par Kurdiyê Siwêreki en 1919 : « On me demande d'écrire en kurde, dans quelle langue j'écris ?

Les conditions socio-politiques spécifiques à chacun de ces pays ont un impact important sur l'évolution de la langue kurde. Étant donné que la langue dominante se diffère (le turc, l'arabe, le persan), les éléments lexicaux et grammaticaux empruntés du kurde varient selon le pays. Le choix de l'alphabet et le processus de standardisation mettent une barrière à l'unification linguistique du kurde compte tenu de la familiarité des locuteurs des différents pays qui sont familiers avec différents alphabets. Le manque d'enseignement en kurde (sauf au Kurdistan irakien où le kurde est reconnu officiellement et dans les territoires de l'administration autonome du Rojava, au Kurdistan syrien) et « l'immersion des nouvelles générations dans les langues et les cultures dominantes [réduisant] les domaines d'usage du kurde, [et fragilisant] la transmission intergénérationnelle [...] » contribuent à cette situation de fragmentation<sup>97</sup> (id. : 5). La présence de la diaspora en Europe et la migration vers les grandes villes en Turquie créent des profils de locuteur encore plus diversifiés.

### ***5.0.1 Le statut du kurde en Turquie***

Le kurde n'est pas officiellement reconnu en Turquie ; il n'est pas utilisé dans l'administration, ni dans la justice, ni dans l'enseignement. Cependant, il existe une chaîne officielle diffusant en kurde depuis 2009. Le kurde a été introduit à l'éducation nationale secondaire comme langue vivante optionnelle ; il existe également des cours de kurde dans les départements de langues vivantes de quelques universités (cf. 1.1.2.4 pour plus de détails). L'importance de ces domaines d'usage demeure symbolique dans la mesure où on ne lui attribue aucun statut officiel et il n'est pas une langue de scolarisation en Turquie.

C'est une langue régionale, associée à la RMK, située à l'est et au sud-est du pays (cf. carte n°7 ci-dessus). À l'heure actuelle, il n'est pas possible d'établir un lien direct entre un État-nation kurde et une langue kurde unifiée. Le kurde (variété sorani) est reconnu officiellement au Kurdistan irakien.

---

Il n'y a pas qu'une seule langue kurde... Les Kurdes de Souleimaniye ne parlent pas la langue de ceux d'Hakkari » (Scalbert Yücel, 2018 : 72).

<sup>97</sup> En considérant cette fragmentation dans le contexte de la chute de l'Empire ottoman et l'éveil nationaliste, Yerasimos (2010 : 17) compare le cas des Serbes et des Kurdes en tant que deux groupes ethniques à deux différentes frontières ottomanes, qui se retrouvent à différents côtés des frontières des nouveaux États-nations ; dans le cas des Serbes, cela arrive à la suite de la décomposition de la Yougoslavie tandis que pour les Kurdes, c'est le cas depuis les années 1920.

## ***5.0.2 L'évolution de la situation sociolinguistique du kurde en Turquie***

L'État unilingue, comme la Turquie, poursuit l'élimination de l'héritage hétérogène ainsi que les marqueurs de l'altérité des groupes pour une seule identité nationale et linguistique. Les autorités turques suivent le modèle français d'unification (19<sup>e</sup> siècle), afin d'avoir un État centralisé autour d'une seule langue officielle, véhiculaire de communication. L'évolution du kurde en Turquie est en rapport avec l'idéologie centraliste et monolingue de l'État. L'objectif de celui-ci est d'assurer l'adhésion de tous ses citoyens à la turcité<sup>98</sup>.

La réalité linguistique kurde se traduit par une histoire d'interdictions et de refus de droits linguistiques dans tous les domaines. Les moyens législatifs, politiques, économiques, linguistiques et sociaux, d'abord au niveau régional puis national, ont été utilisés pour exclure la langue kurde des sphères socio-culturelles dans lesquelles elle devrait se développer, et pour interdire son usage dans les espaces communicatifs publics et privés. L'interdiction publique de tout usage contenant le mot kurde, la migration forcée des Kurdes et l'effort de rationaliser le turcité de tous les citoyens sont les autres mesures effectuées dans le cadre de ces politiques. Le système de l'éducation nationale et ses agents portent également une mission particulière dans la réalisation de cet objectif.

### ***5.0.2.1 Avant le 20<sup>e</sup> siècle***

Le kurde a une longue tradition orale et écrite. La littérature kurde est plus productive à partir du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle. L'exemple le plus connu, *Mem û Zîn* d'Ehmedê Xanî, est écrit en 1692, en kurde, contrairement à la tradition d'écrire en persan de l'époque. La littérature kurde atteste d'une richesse remarquable de contes et d'épopées, appris et récités par cœur par des *dengbêj*. Jwaideh (2020 : 63) note que ces poètes qui ont une belle voix et maîtrisant le *saz* (l'instrument traditionnel à cordes) ne savaient pas écrire ou lire ; de plus, la grande partie de la littérature populaire kurde n'était pas transcrite. La tradition de *dengbêj* continue toujours même si la littérature kurde écrite s'est considérablement développée. À partir du 20<sup>e</sup> siècle, le nombre de publications en kurde a graduellement augmenté malgré la pression sur la production et la diffusion de toute matière dans cette langue.

---

<sup>98</sup> La turcité signifie l'appartenance à l'identité turque, composée du mot *turc* et le suffixe *-ité* ; cf. J. Deny (1925 : 26) : « Le mot *turkluk*, abstrait de mot *turk*, signifie 'le peuple turc, la cause turque, la qualité du turc, la turcité' ».

### **5.0.2.1.1 La gestion de la diversité ethnolinguistique dans l'Empire ottoman**

Durant une longue période, jusqu'aux réformes effectuées au cours du 19<sup>e</sup> siècle par l'implication des pays occidentaux, l'administration ottomane ne catégorisait pas les peuples de son territoire selon leur origine ethnique (ou national), mais leurs religions : les musulmans, appartenant à l'*ümmet*<sup>99</sup>, et les non-musulmans. Ce système, appelé comme *millet*<sup>100</sup>, « ne nécessitait pas la communication à une large échelle avec les autres communautés », car rien n'imposait une fonction privilégiée à l'une des langues utilisées dans la quotidienne<sup>101</sup> (Csató et al., 2010 : 427). Ainsi, la diversité linguistique et culturelle a été préservée parce qu'il n'y avait pas de politique significative sur les langues en usage. Le persan et l'arabe étaient les langues de prestige, mais aucun statut officiel n'a été donné à aucune langue. Cette politique « non-interventionniste [a donc permis aux Kurdes] de bénéficier de l'éducation dans leur langue » (Akin, 2016 : 4).

Au niveau administratif, les Kurdes ont bénéficié d'une autonomie partielle sous le règne ottoman, du 1515 (16<sup>e</sup> siècle) jusqu'à la moitié du 18<sup>e</sup> siècle (voire 19<sup>e</sup> siècle) ; ces principautés ont été graduellement abolies à la suite du cessez-le-feu permanent entre les Ottomans et les Persans, car les Ottomans n'avaient plus besoin des Kurdes pour arrêter les attaques persanes, donc il n'y avait plus besoin de leur donner la liberté d'organisation administrative (Jwaideh, 2020 : 50).

### **5.0.2.1.2 L'éveil du nationalisme et des groupes ethnolinguistiques de l'Empire ottoman**

À la suite de la Révolution française, les idées nationalistes se sont répandues en Europe. À partir du 19<sup>e</sup> siècle, les revendications nationalistes émergent dans l'Empire ottoman. Ces idées trouvent un écho chez les peuples composants de l'Empire, y compris les Kurdes, les Turcs et les Arabes, qui ont été considérés comme faisant partie du même *millet* suivant leur croyance religieuse. Les réformes de ce siècle ont donc ciblé prioritairement les communautés

---

<sup>99</sup> *Ummah*, en anglais, ce terme signifie la communauté musulmane dans sa généralité.

<sup>100</sup> Le système administratif ottoman qui distingue les communautés selon leur religion. Les *millets* sont protégés par l'Empire et ont le droit d'appliquer leurs lois religieuses aux moments des affaires conflictuelles internes à la communauté.

<sup>101</sup> Ce constat ne rejette pas l'existence des *lingua franca* régionales, mais il indique juste une pratique relativement libre des langues des communautés lors de leur interaction interne. Dans le paysage linguistique d'Istanbul, par exemple, au 17<sup>e</sup> siècle, « [...] aucun des codes [langues] ne peut être qualifié d'avoir une dominance absolue. Il n'y avait de langue 'tueur', c'est-à-dire, pas d'évolution d'une langue dominante au prix des autres, mais des évolutions en plus des autres » (Csató et al., 2010 : 417).

ethno-religieuses non musulmanes. Elles ont été proposées afin d'empêcher la perte du pouvoir administratif sur le territoire et pour diminuer la pression internationale<sup>102</sup>. Les droits des communautés musulmanes comme les Kurdes, les Arabes, les Tcherkesses, les Lazes sont historiquement rattachés à ceux des Turcs, groupe ethnique dominant du territoire.

Au moment de la Révolution de 1908, le programme du parti politique *İttihat ve Terakki* (« Union et Progrès ») se basait sur des idées de l'égalité, de la liberté et du positivisme séculaire ; plusieurs Kurdes ont participé à ce nouveau mouvement ottoman, et deux Kurdes, İshak Sükûti et Abdullah Cevdet ont été parmi les quatre fondateurs du parti (id. : 208). Mais la révolution promise par le parti s'est vite transformée en un pouvoir absolu des nationalistes turcs, et les demandes sur l'officialisation du kurde, l'enseignement en langue kurde, l'usage du kurde dans l'administration et certaines régulations d'impôts et de domaines de la justice dans les régions Kurdes ont été refusés (id. : 215-216). Le conflit entre les Kurdes et les Turcs s'est intensifié à cause des politiques de turcisation mises en place dans cette période jusqu'à la première guerre mondiale, et poursuivies après l'avènement de la République de la Turquie.

#### ***5.0.2.1.3 L'identité ethnolinguistique kurde***

L'ethnicité démarque plus une frontière qu'une culture (Bruinessen, 2013a : 69) et la conscience ethnique des Kurdes se distingue des groupes turcomans nomades de la même région et se consolide lors du 19<sup>e</sup> siècle. Cette prise de conscience ethnique se transforme en un véritable nationalisme ethnique, culturel, politique et linguistique kurde. Les frontières entre les différentes ethnies de l'Anatolie dont la religion est l'islam, ont été floues durant la grande partie du règne ottoman, jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle environ. Cependant, la conscience ethno-nationale kurde a déjà été mise en avant par les grandes figures kurdes comme Şerefhanê Bidlîsî (15<sup>e</sup> siècle) et Ehmedê Xanî (17<sup>e</sup> siècles)<sup>103</sup>. La prise de conscience proprement nationale a été introduite dans le territoire de l'empire ottoman par les peuples balkaniques (Serbes, Albanais, Grecs). Le lien de l'islam des peuples du Moyen-Orient, maintenu par les sultans ottomans gardant le titre de califat, a été fragilisé par différentes politiques menées au dernier siècle du règne ottoman, et aussi, par les forces occidentales. Les frontières ethniques floues sont donc devenues plus marquées par l'effet de l'idéologie nationaliste.

---

<sup>102</sup> Cf. *Gülhane Hatt-ı Şerif* (la loi de Tanzimat) du 3 novembre 1839, disponible sur ce lien : <https://mjp.univ-perp.fr/constit/tr1839.htm>, (consulté en mars 2020).

<sup>103</sup> Bruinessen (2013a : 61) remarque qu'il existe « le sentiment d'une identité commune entre les différents *aşiret* ayant 'objectivement' des cultures différentes, bien avant l'ère du nationalisme ».



#### 5.0.2.1.4 Les acteurs politiques kurdes et les revendications linguistiques

La famille Bedirxan, dont les membres ont souvent fréquenté et/ou habité pendant longtemps à Istanbul, a joué un rôle très important dans le mouvement politique et linguistique kurde. Ayant eu le support du sultan ottoman<sup>104</sup>, ils se sont engagés à rassembler différents groupes kurdes au cours du 19<sup>e</sup> siècle ; néanmoins, certains membres de la famille ont ensuite été exilés (Jwaideh, 2020 : 134-155). Rappelons que Celadet et Kamuran Bedirxan ont commencé les travaux de standardisation de la langue kurde en exil (cf. 5.0.2). À part les figures comme les Bedirxan, aristocrates et pro-occidentaux, les *cheikh* (autorités religieuses) se sont aussi impliqués dans la politique kurde au 19<sup>e</sup> siècle. Le cheikh Ubeydullah est l'une de ces figures qui a insisté sur la distinction de l'identité kurde par son ethnie, sa langue et son mode de vie ; le cheikh a également mis en avant l'islam comme un fondement nationaliste, une spécificité nationale démarquant la nation kurde (id. : 167). Cela souligne que, soit par la religion, soit par la langue, les acteurs politiques kurdes ont cherché à établir l'unité nationale au sein de leur communauté.

Durant l'époque de l'Empire ottoman, le kurde n'était considéré ni comme une langue de prestige, ni comme une langue de science. Mais son apprentissage était réalisé dans les *medrese* (école coranique) et son écriture a été pratiquée par les savants et les écrivains kurdes. Les revendications linguistiques des Kurdes, comme celles d'autres communautés ethnolinguistiques de l'Empire ottoman, sont présentes dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Le besoin d'unifier et de standardiser l'écriture de cette langue apparaît lors de l'effondrement de l'Empire. Des journaux comme *Kurdistan*, *Hetawî Kurd*, *Jîn* ont été publiés par l'initiative des intellectuels ou par des associations politiques kurdes de l'époque, les plus importantes de ces dernières étant *Cemiyeta Teawun û Tereqiya Kurd*<sup>105</sup> « *Kürt Teavün ve Terakki Cemiyeti* » et *Cemiyeta Tealiya Kurd* « *Kürt Teali Cemiyeti* », fondées à Istanbul<sup>106</sup>. L'idée d'une normalisation du kurde, de l'établissement des inventaires de mots, de la codification d'une norme d'écriture et de la création d'une langue d'édition adaptée aux besoins de la population ont été avancés dès cette époque-là (Scalbert Yücel, 2018 : 66-73). D'autres associations

---

<sup>104</sup> Au cours du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup>, les sultans (et les gouvernements) ottomans ont poursuivi une politique d'instrumentalisation (basée sur l'unité religieuse – l'islam) des Kurdes contre les Arméniens et les autres communautés chrétiennes de la région. Concernant les droits des Arméniens et des autres communautés chrétiennes, les Britanniques, les Français, les Russes et même les Américains se sont impliqués au rapport des forces.

<sup>105</sup> Parmi les quatre fondateurs de cette association, un est Emin Ali Bedirxan de la famille Bedirxan, et un autre est le fils de Cheikh Ubeydullah.

<sup>106</sup> Les autres associations politiques kurdes montées à Istanbul sont : *Kurdistan Muhiban Cemiyeti*, *Kürd Teşkilat-ı İctimaiye Cemiyeti*, *Kürd Millet Fırkası*, *Kürd Kadınları Teali Cemiyeti* et *Bedirhani Aile Cemiyeti*.

culturelles et littéraires qui ont travaillé sur la culture, la langue et l'enseignement de la langue kurde sont *Kürt Neşr-i Maarif Cemiyeti*, *Kürt Talebe Hêvî Cemiyeti*<sup>107</sup>, *Kürdistan Teşrik'i Mesai Cemiyeti* et *Kürd Tamim-i Maarif Neşriyat Cemiyeti*. Il est important de remarquer qu'une partie du mouvement national kurde s'est organisé au sein des jeunes, étudiants, ouvriers et aristocrates/intellectuels kurdes à Istanbul, toujours en contact avec les acteurs au Kurdistan.

### ***5.0.2.2 Le Traité de Lausanne***

Le Traité de Lausanne constitue un texte important pour comprendre la situation délicate du kurde en Turquie. Ce traité a été signé à la suite de la guerre de l'indépendance turque après la défaite de l'Empire ottoman durant la première guerre mondiale<sup>108</sup>. Le traité, acte fondateur de l'État turc, signé en 1923, contient des articles importants sur les droits linguistiques dans la section sur la « Protection des minorités », de l'article 38 à 44<sup>109</sup>. La liberté de tous les habitants du pays, « [...] sans distinction de naissance, de nationalité, de langue, de race ou de religion » est garantie par l'article 38, en couvrant les droits de tous les habitants, sans mentionner une distinction d'ethnicité ou de religion.

À partir de l'article 39, le traité met l'accent sur les droits « des ressortissants turcs appartenant aux minorités non-musulmanes » et crée une confusion. Si on prend la fin de cet article, le traité garantit les droits linguistiques dans tous les domaines de la vie : « [...] Il ne sera édicté aucune restriction contre le libre usage par tout ressortissant turc d'une langue quelconque, soit dans les relations privées ou de commerce, soit en matière de religion, de presse ou de publications de toute nature, soit dans les relations publiques. Nonobstant l'existence de la langue officielle, des facilités appropriées seront données aux ressortissants turcs de langue autre que le turc, pour l'usage oral de leur langue devant les tribunaux ». L'article 44 se rajoute à cette confusion : « La Turquie convient que, dans la mesure où les articles précédents de la présente Section affectent les ressortissants non-musulmans de la Turquie, ces stipulations constituent des obligations d'intérêt international [...] ».

Les minorités non musulmanes semblent être les seules à bénéficier de cette garantie : « Le traité de Lausanne désigne les Arméniens, les Grecs et les Juifs comme les seules minorités

---

<sup>107</sup> Les travaux de cette association sont très importants dans le domaine de l'enseignement de la langue kurde ; cette association a également publié deux journaux, *Rojî Kurd* et *Hetawî Kurd*.

<sup>108</sup> Le Traité de Sèvres, signé en 1920, portait des articles qui prévoyaient un Kurdistan autonome, mais après la guerre de l'indépendance turque, ce traité n'a pas été appliqué.

<sup>109</sup> Cf. Annexe n°7. Le Traité est disponible en ligne sur ce lien : <https://mjp.univ-perp.fr/traites/1923lausanne.htm> (consulté en février 2020).

de la Turquie. Le statut de minorité n'a pas été attribué aux Kurdes et ils ont été inclus dans la République de Turquie en se basant sur leur identité religieuse musulmane commune » (Derince, 2013 : 146). Ainsi, on peut considérer qu'il y a une continuité de la conception ottomane des nations dans le traité dans la mesure où il catégorise les minorités comme musulmane ou non-musulmane. Cependant, il est possible d'interpréter ces articles d'une autre manière ; selon cette deuxième interprétation, ce traité « [...] reconnaît toutes les langues locales autres que le turc et protège leur usage libre » (Scalbert Yücel, 2018 : 29). Ces articles (38-44) sont donc confus et ouverts à différentes interprétations<sup>110</sup>. Et, de toute manière, la protection des droits linguistiques des minorités ne faisait pas partie du programme politique de la Turquie, au contraire, l'idéologie nationaliste dominante consistait en l'élimination de ces droits ; ainsi, les dispositions ces articles n'ont pas été mises en œuvre en faveur d'aucune des communautés minoritaires.

### ***5.0.2.3 Entre 1923 et 1991***

Dès sa fondation, l'État-nation turc a cherché à réduire la place donnée à la diversité culturelle et linguistique présente sur son territoire. Une fois que l'affinité religieuse entre les Kurdes et les Turcs est coupée par les réformes républicaines/kémalistes turques, les frontières ethniques entre ces deux groupes sont devenues plus marquée et les deux nationalismes se sont fondés l'un sur l'autre ; l'engagement nationaliste de la République turque a donc besoin d'une homogénéisation communicationnelle qui provoque une réaction nationaliste chez les Kurdes (Bruinessen, 2013a : 76 ; 82).

#### ***5.0.2.3.1 Le monolinguisme de l'État turc et la constitution de 1924***

Toute langue autre que la langue de la nation fondatrice de l'État devient une cible aux yeux des autorités. Selon l'idéologie nationaliste, l'une des caractéristiques importantes des langues est de « reproduire des imaginaires nationaux » et de réaliser « leur capacité de construire des groupes de solidarité particulier » (Anderson, 2006). Pour la Turquie, la langue sur laquelle la nation serait fondée serait le turc ; de ce fait la communauté idéale devrait être

---

<sup>110</sup> Cf. Deux articles de journal sur deux procès lors desquels l'usage du kurde au tribunal a été débattu selon les articles du Traité de Lausanne ; les articles sont disponibles en ligne sur ces liens : <https://www.milliyet.com.tr/gundem/kck-tm-davasinda-baskin-oran-krizi-1309694> et <https://www.milliyet.com.tr/gundem/kurtce-savunma-talebine-savcidan-lozan-li-itiraz-1496921>, (consulté le 25 septembre 2020).

linguistiquement homogénéisée dans cette langue. En plus, les kémalistes de l'époque ayant pour but l'occidentalisation et la modernisation du pays, considéraient les Kurdes comme un peuple « en arrière » par leur mode de vie, leur langue et leur tendance religieuse ; cette perspective nationaliste a été « ultérieurement qualifiée de 'colonialiste' par les intellectuels kurdes » (Bruinessen, 2000 : 225).

La mise en œuvre de cette idéologie monolingue de l'État commence dès la première constitution élaborée en 1924<sup>111</sup> et elle a des conséquences importantes sur l'évolution du kurde en Turquie. L'article 2 de cette constitution déclare le turc comme la langue officielle. L'article 88 établit ainsi le lien de la nationalité entre les citoyens : « [...] tous les habitants de la Turquie sans distinction de religion ou de race, sont qualifiés Turcs ». Et enfin, une des premières lois linguistiques turques « [...] de l'ère Kemaliste date du 24 mars 1924, bien avant la révolution linguistique [...] et cette loi ne porte pas sur le turc, mais sur le kurde : interdiction des écoles, associations et publications kurdes ainsi que de l'usage écrit de cette langue » (Calvet, 2017 : 43-44).

#### ***5.0.2.3.2 Le plan de réforme de l'est et la migration forcée comme moyen de l'assimilation***

*Şark Islahat Planı* (Le Plan de réforme de l'est) est un aménagement étatique d'une large ampleur dont l'objectif est de réprimer les révoltes (par exemple la Révolte de Cheikh Saïd en 1925) dans la RMK. Le volet linguistique de ce plan s'avère dans la prohibition officielle du kurde, à partir de 1925, dans les villes kurdes (Scalbert Yücel, 2018 : 32). En outre, des campagnes de « parlez turc »<sup>112</sup> ont été implantées au niveau national ; cela concernait les kurdophones ainsi que les communautés grecque, arménienne et juive de l'ouest du pays. Les « Instituts de village » (des internats implantés partout dans les milieux ruraux de l'Anatolie jusqu'à leur fermeture en 1954) et les autres écoles en pensionnat, les cours de langue turque pour tous les citoyens, le changement des toponymes kurdes et la « repopulation » de la RMK par des groupes non kurdes ainsi que la migration forcée des Kurdes vers l'ouest font partie des mesures prises par l'État (Derince, 2017 : 178). Ces mesures, issues de l'idéologie du nationalisme/kémalisme turc de la République, aggravent la rupture politique entre les Kurdes

---

<sup>111</sup> Cf. Annexe n°8. La Constitution est disponible en ligne sur ce lien : <https://mjp.univ-perp.fr/constit/tr1924.htm>, (consulté en mars 2020).

<sup>112</sup> Il s'agit des campagnes semi-officielles menées dans les années 1920 et 1930, supportées et mises en place par le gouvernement de l'époque et des associations d'étudiants nationalistes ; elles sont caractérisées par le slogan « Citoyens, Parlez Turc ! ».

et les Turcs. Après 1937, des municipalités de la RMK ont pris des décisions pour sanctionner les citoyens qui parlent une autre langue que le turc, notamment le kurde et l'arabe, en leur infligeant des amendes (Scalbert Yücel, 2018 : 39).

### ***5.0.2.3.3 Le coup d'État militaire de 1980 et la constitution de 1982***

Dans les années 1960 et 1970, l'environnement politique plus libre a permis aux mouvements des partis de gauche, des jeunes, des ouvriers et des Kurdes de gagner du terrain. « L'amélioration du système éducatif, l'intégration de la région [RMK] dans l'économie turque et la migration des ouvriers liée à ces deux facteurs [la mécanisation de l'agriculture dans la région] ont permis l'émergence d'un mouvement nationaliste kurde » (Bruinessen, 1993 : 338). En même temps, la gauche rassemble les acteurs politiques turcs et kurdes<sup>113</sup> qui seront ensuite séparés par des soucis nationalistes des deux côtés<sup>114</sup>. Dans la seconde moitié des années 1970, les efforts et les progrès des organisations kurdes, dans l'objectif de créer un média écrit, d'augmenter les publications (revue, article politique, dictionnaire, grammaire, roman, bref, toute sorte de publication) et d'enseignement de la langue kurde se sont multipliés (id. : 352). Le coup d'État militaire de 1980 a ciblé surtout les mouvements de gauche, mais plus encore les Kurdes faisant partie des mouvements politiques. L'identité kurde et les droits linguistiques ont été directement visés par les putschistes et les gouvernements suivants.

La constitution de 1982<sup>115</sup>, élaborée à la suite du coup d'État de 1980, s'appuie clairement sur l'idéologie unitariste et monolingue : « L'État turc forme, avec son territoire et sa nation, une entité indivisible. Sa langue officielle est le turc » (l'Article 3). Il s'agit d'un exemple de mise en relation de l'État-nation et la langue, fondé sur le sous-entendu que l'usage de toute autre langue que le turc peut être une menace à l'indivisibilité de l'État. L'article 26 souligne que la liberté d'expression et de diffusion peut être limitée dans le but de protéger l'ordre public et l'intégrité indivisible de l'État. La constitution revient sur la liberté de presse et l'intégrité de l'État dans l'article 28. Ces deux articles concernent la publication dans une autre langue que le turc. L'article 42 porte sur la langue de l'éducation nationale : « Aucune langue autre que le turc ne peut être enseigné aux citoyens turcs en tant que langue maternelle

---

<sup>113</sup> *TİP* (Le Parti d'Ouvriers de la Turquie) ; le parti politique de la Turquie qui a reconnu les Kurdes comme une nation à part, en dénonçant l'oppression de l'État sur cette nation en 1970, 47 ans après la fondation de la Turquie (Bruinessen, 1993 : 342).

<sup>114</sup> *DDKO* (Société culturelle et révolutionnaire de l'Est) puis *DDKD* (Association culturelle révolutionnaire-démocrate). Plusieurs partis politiques kurdes ont été fondés à partir des années 1990 jusqu'à nos jours.

<sup>115</sup> Cf. Annexe n°9. La Constitution est disponible en ligne : <https://mjp.univ-perp.fr/constit/tr1982.htm>, (consulté en novembre 2019).

ou servir à leur dispenser un enseignement en tant que telle dans les établissements d'éducation et d'enseignement ». L'apprentissage des langues étrangères est aussi encadré par cet article, mais d'une manière floue en termes de la définition d'une langue étrangère. Cette constitution, contrairement aux précédentes, désigne « certaines langues » comme des langues interdites, mais le nom de ces langues n'est pas listé. Plusieurs auteurs ainsi que l'opinion publique remarquent que le kurde faisait partie de ces langues et qu'il a été particulièrement visé par cette constitution (Zeydanlıoğlu, 2013 ; Scalbert Yücel, 2018).

La constitution de 1982 se construit sur l'idée que les droits linguistiques peuvent affaiblir l'intégrité indivisible du pays, assimilant les revendications des droits linguistiques à des actes séparatistes et terroristes. Cela montre l'ampleur de l'idéologie unitariste et monolingue. Les articles de cette constitution ont fortement influencé la représentation sociale du kurde dans la mesure où sa pratique, écrite ou orale, a été conçue comme un acte interdit par l'État. Sous les restrictions de l'État d'urgence durant les années 1990 et 2000, parler kurde a été strictement interdit dans les villes kurdes (Scalbert Yücel, 2018 : 40). L'emprisonnement des locuteurs accusés d'avoir parlé kurde était une autre routine des années 1980 et 1990 (Skutnabb-Kangas & Bucak, 1994 : 348). La fonction du kurde a été donc réduite au minimum possible. À partir de 1991, on observe une amélioration dans la situation du kurde en Turquie. Néanmoins, les lois sur l'enseignement, la publication et la liberté d'expression, ainsi que la définition de la notion de nationalité demeurent problématiques. Une amélioration sociale au niveau de la liberté d'expression se présente particulièrement dans les grandes villes où les différences ethnolinguistiques sont moins marquées (le taux de bilinguisme chez les Kurdes étant un facteur essentiel), mais les kurdophones se confrontent toujours à des pratiques répressives du fait de parler kurde dans le domaine public<sup>116</sup>, voire à des violences démesurées et inacceptables<sup>117</sup>.

---

<sup>116</sup> Pour illustrer les pratiques arbitraires (mais tout à fait en lien avec l'idéologie dominante) : une jeune étudiante a été renvoyée de la résidence universitaire pour avoir parlé en kurde au téléphone en 2016. L'article de journal est disponible sur ce lien : <https://www.cnnturk.com/turkiye/kurtce-konustu-basina-gelmeyen-kalmadi>, (consulté en janvier 2017). Dans un autre exemple, l'article de journal explique l'interdiction de parler kurde pour les employés des magasins dans un centre commercial à Cizre (Şırnak) : <https://www.gazeteduvar.com.tr/gundem/2020/08/06/cizrede-avm-calisanlarina-kurtce-yasagi/>, (consulté le 7 août 2020).

<sup>117</sup> Cf. Article de journal en ligne rapportant le meurtre d'un jeune locuteur kurdophone à Istanbul, disponible sur ce lien : <http://www.diken.com.tr/kagithanede-bir-genc-kurtce-konustugu-icin-bicaklanarak-olduruldu/>, (consulté en février 2020). Un autre article de journal informe sur la mort d'un père (et son fils gravement blessé) à cause d'avoir parlé en kurde, dans la ville de Sakarya, en 2018 : <https://www.gazeteduvar.com.tr/gundem/2019/12/06/kurtce-konustugu-icin-oldurulen-kisinin-katiline-muebbet-hapis-cezasi-verildi/>, (consulté le 18 mars 2020).

#### **5.0.2.3.4 La dénégation du mot « kurde » : des exemples de répression symbolique et de violences physiques**

Dès la fondation de la République turque, les termes « Kurde » et « Kurdistan » ont été rendus tabous dans le discours officiel. Les textes de lois évitent délibérément l'emploi du nom de la langue kurde. Cela joue sur la représentation du kurde dans la mesure où il s'agit d'une pression symbolique de ne pas nommer une langue tandis que cela est une revendication importante de la communauté kurdophone. La censure dans les médias, imposée par le gouvernement sur des mots contenant le mot « kurde », s'inscrit dans la même démarche de pression (Akin, 2000 : 130).

Le nom des langues, des lieux et des personnes établit un rapport fondamental entre la langue, le territoire et l'identité du groupe et des individus. « L'une des fonctions essentielles du nom est de rendre présents les objets du monde, de les porter à l'existence » (Akin, 2004 : 23). L'interdiction de porter un prénom kurde s'inscrit dans les objectifs d'assimilation en privant le kurde de cette fonction principale. Cette interdiction était en place durant une longue période ; actuellement il est autorisé d'avoir un prénom kurde, mais cela est bloqué par une autre interdiction, qui porte sur l'usage des trois lettres, *w*, *q* et *x* de l'alphabet kurde qui sont utilisées dans les prénoms. Ces lettres ne font pas partie de l'alphabet turc, ainsi, les prénoms contenant ces lettres ne sont pas reconnus par l'État ; porter un prénom demeure donc toujours problématique.

Les toponymes sont des dénominations socialement et culturellement élaborées (Akin, 2019). Changer les noms des villages (ou des entités plus grandes) est une manière de supprimer l'historicité des différentes cultures dans le pays. « Entre 1940 et 2000, les noms kurde, laze, grec ou arménien, de plus de 12000 villages ont été changés ; ces villages ont reçu de nouveaux noms turcs » (Zeydanlıoğlu, 2012 : 109). Il s'agit d'une réorganisation du territoire afin d'assurer le pouvoir de l'État et cela passe par des moyens et des mesures linguistiques<sup>118</sup>.

De 1980 à 2000, le discours scientifique turc concernant le kurde a souvent fait écho à l'idéologie dominante, contribuant à l'invisibilisation du kurde dans les domaines sociaux. Ces recherches assurent la reproduction de cette idéologie unitariste et monolingue. Le discours scientifique et le discours de l'autorité politique sont ainsi en collaboration dans la création d'un capital symbolique discursif (Bourdieu, 1982). Par exemple, ces recherches dites scientifiques

---

<sup>118</sup> Il existe deux œuvres étudiant le même sujet au niveau national : *Adını Arayan Coğrafya* (La géographie qui cherche son nom) de Ibrahim Sediyanı (2009) ; *Adını Unutan Ülke* (Le pays qui a oublié son nom) de Sevan Nişanyan (2010).

positionnent le système linguistique kurde comme sous-jacent à celui du turc ; elles argumentent que ce n'est qu'une forme déformée de ce dernier. L'une des illustrations de cet argument<sup>119</sup> se révèle « dans les classifications linguistiques quasi-officielles turques, les dialectes kurdes appartiennent aux dialectes anatoliens de l'Est du groupe ottoman du groupe du turc du Sud » (Scalbert Yücel, 2006 : 119). Selon l'auteure, « la linguistique comparative et la classification des langues n'ont que des objectifs politiques » ; dans l'exemple du kurde, ces objectifs se caractérisent par la réduction du kurde au niveau d'un dialecte turquifié, afin de le qualifier comme médiocre et de refuser toute revendication ethnolinguistique (Scalbert Yücel, 2018 : 55).

L'emploi récurrent du mot « kurde », dans le même environnement syntagmatique que le mot « turc » est significatif dans le sens où il révèle des stratégies de neutralisation (Akin, 2000 : 12). Les publications en histoire et science politique des années 1970 et 1980 insistent sur le terme « kurde-turc », pour proclamer la turcité des Kurdes<sup>120</sup>. Un ouvrage collectif publié en 1985 cherche à trouver une étymologie turque au mot « kurde » en citant des éléments lexicaux signifiant les différentes formes de neige dans les langues turquies, par exemple « tas de neige épais », « neige fraîche », « avalanche », « entassement de neige », etc.) ; « [...] la langue stigmatisée est représentée comme un produit de la terre et non comme un produit humain culturellement élaboré » (Akin, 2004 : 24). Ceci met en évidence la représentation du kurde comme une langue inférieure selon l'idéologie dominante ; cela s'est transformé, au cours des décennies, en une représentation générale du kurde en Turquie.

Le conflit armé qui commence en 1983 impacte les connotations péjoratives attribuées au mot kurde dans le discours turc et les amalgames délibérés des autorités turques sur les actions des militants kurdes. Les stéréotypes comme « Turcs des montagnes » ou « les citoyens arriérés », « séparatiste », « terroriste » sont toujours en circulation et affectent d'une manière très négative la représentation de la langue kurde et l'acte de parler en kurde chez les Turcs et dans la société en général<sup>121</sup>. Le discours officiel (et semi-officiel - les associations

<sup>119</sup> Cf. annexe n°1 de l'article, Scalbert Yücel (2006).

<sup>120</sup> Des exemples tirés de l'article de Salih Akin (2005) consistent en la dénomination du territoire kurde comme *Doğu Anadolu* (Anatolie de l'Est), *Anadolu'nun Doğusu ve Güneydoğusu* » (L'Est et le Sud-Est de l'Anatolie), ou encore *Türk Milli Bütünlüğü İçerisinde Doğu Anadolu* (L'Anatolie de l'Est dans l'intégrité nationale turque) ; la dénomination du territoire et du peuple des Kurdes comme *Doğu Anadolu'nun Türklüğü* (La Turcité des Tribus de l'Anatolie de l'Est) ; l'origine de l'ethnicité kurde *Kürtlerin Kökü* (La racine des Kurdes), *Kürtlerin Soy Kütüğü ve Boy Tarihi* (Le registre racial des Kurdes et l'Histoire de leur tribu), *Doğu'daki Kürt Sorunu* (Le problème kurde à l'Est) ; la neutralisation du terme kurde, par exemple, *Kürtlerin Türklüğü* (La Turcité des Kurdes), *Her Bakımdan Türk olan Kürtler* (Les Kurdes qui sont Turcs à tous égards), *Kürttürk* (Kurde-Turc), *Türk Kültürünü Araştırma Derneği* » (L'Institut de Recherches de la Culture Turque).

<sup>121</sup> Un citoyen kurde en service militaire (obligatoire en Turquie) à Edirne (la province à l'extrême ouest de la Turquie) a été gravement blessé à la suite d'une discussion sur l'enseignement en langue kurde ; cf. l'article de



nationalistes, les personnes proches de l'État, etc.) turc aggrave cette représentation péjorative créée autour du mot « kurde », et ainsi, la ségrégation entre les communautés ethnolinguistiques explique la manière dont le conflit est perçu et géré par l'État turc.

De nos jours, le mot « kurde » est de moins en moins tabou en Turquie. Bien que les réformes et les modifications de lois donnent une certaine reconnaissance à la langue kurde, elles ne répondent pas à la totalité des situations plurilingues et ignorent les revendications linguistiques ; « [...] cette nouvelle 'reconnaissance' du kurde ne débouche pas sur l'octroi de droits linguistiques fondamentaux [au kurde], de plus, elle coexiste avec l'ancien discours de refus et de dénigrement » (Zeydanlıoğlu, 2013 : 170).

#### ***5.0.2.4 Après 1991 : début d'une ouverture linguistique***

Sous la présidence de Turgut Özal de 1989 à 1993, une modification a été portée à la constitution en 1991. Cette modification « [...] a permis l'usage des 'langues et dialectes locaux' dans les enregistrements audiovisuels et dans les autres moyens de communication » (Scalbert Yücel, 2006 : 120). L'influence du mouvement kurde, accompagnée de cette modification de loi, a fait accélérer l'investissement dans les activités sur la langue et la culture kurdes ; durant cette période, le Centre culturel de Mésopotamie, l'Institut Kurde d'Istanbul<sup>122</sup> et la Fondation de la culture et de la recherche kurde ont été fondés ; des cours de langues ont été programmés dans ces centres ; de nouvelles revues et de nouveaux journaux<sup>123</sup> ont été édités (Scalbert Yücel, 2018 : 214-219).

Dans l'objectif d'adhésion à l'Union européenne, d'autres modifications ont été portées à la constitution de 1982 à partir de 2001. L'article 26 sur la liberté d'expression en langue autre que le turc a été modifié ; l'article 28 sur la publication en langues « interdites » a été supprimé. Dans le cadre de ces réformes, l'article 42 sur la langue de l'enseignement n'a pas été modifié, mais un règlement interne<sup>124</sup> du Ministère de l'éducation a permis l'intégration du kurde comme

---

journal en ligne sur ce lien : <https://www.gazeteduvar.com.tr/gundem/2020/09/14/kislada-kurtce-egitim-diyen-askere-saldiri/>, (consulté le 14 septembre 2020). Une nouvelle encore plus grave est venue d'Afyon, une ville à l'ouest du pays, où un ouvrier de bâtiment a été tué sous-prétexte qu'ils (lui et les autres ouvriers Kurdes) écoutaient de la musique à voix haute ; cf. l'article de journal : <https://www.gazeteduvar.com.tr/gundem/2020/09/14/afyondaki-iscilerin-akrabasi-silah-tutukluk-yapmasa-sikmaya-devam-edecekti/>, (consulté le 15 septembre 2020).

<sup>122</sup> Interdit en 2016, cf. l'article de journal disponible sur ce lien : <https://www.evrensel.net/haber/302058/istanbul-kurt-enstitusu-kapatildi>, (consulté le 25 septembre 2020).

<sup>123</sup> Par exemple *Rewşen* et *Jiyana Rewşen* pour les revues ; *Yeni Ülke*, *Özgür Gündem*, *Welat* et *Azadiya Welat* pour les journaux.

<sup>124</sup> Il s'agit d'un règlement sur l'enseignement des langues, il permet l'apprentissage des langues utilisées par les citoyens turcs dans leur vie quotidienne. Ce règlement rend également possible l'ouverture des centres de langue

option de langue vivante et régionale dans le programme de l'éducation nationale en seconde moitié de l'élémentaire<sup>125</sup> en 2012. L'apprentissage des différentes langues des citoyens turcs, y compris le kurde, a été rendu possible dans les établissements privés en 2002 (Oran, 2019 : 42).

L'enseignement du kurde a donc été intégré dans le curriculum national comme une option. Le Ministère a publié des manuels de kurde (variété kurmandji) pour différents niveaux. Néanmoins, les cours n'ont pas répondu aux attentes de la communauté kurdophone compte tenu de la durée du cours proposée par semaine (deux heures). À part la durée des cours, les parents ont émis d'autres réserves ; certains ne voyaient pas l'intérêt de ces cours et demandaient un enseignement en kurde plus égalitaire, d'autres ont signalé le manque de réunions d'information (Akin & Araz, 2014<sup>126</sup>). À l'heure actuelle, les cours de langues vivantes sont toujours dans le programme de l'éducation nationale, mais ils ne sont pas souvent ouverts en raison de difficultés rencontrées comme le manque de matériel, le nombre d'élèves ou d'enseignants<sup>127</sup>.

En 2009, la chaîne télévisée TRT 6<sup>128</sup> a commencé la diffusion en kurde. Toutefois, la chaîne a été critiquée dès le début par les nationalistes turcs dans la mesure où cela a donné une visibilité à la langue kurde. De même, la chaîne n'a pas « impressionné les Kurdes » en ignorant la réalité kurde et en faisant la propagande islamiste du gouvernement d'AKP (id. : 171-172). Ainsi, les locuteurs kurdophones gardent leur habitude de regarder les chaînes diffusées par satellite<sup>129</sup> : « [...] ces médias [*Med Tv, Stêrk Tv, etc.*] touchent un public bien plus vaste [...], ces médias ont brisé les notions d'interdit et de peur qui étaient liées à [cette langue]. Ils sont un appui moral à qui veut lire, écrire et parler en kurde » (Scalbert Yücel, 2006 : 120).

---

privés pour l'apprentissage des langues, toujours contrôlé par le Ministère de l'éducation nationale. Les cours de langues proposés par les centres de langue ou des associations ont attiré l'attention des Kurdes à un certain degré, surtout dans les grandes villes comme Diyarbakır, Ankara et Istanbul. Néanmoins cela reste limité étant donné que personne n'aurait voulu payer pour apprendre sa langue maternelle (Akin, 2011 : 12).

<sup>125</sup> Cela correspond au début du collège dans le système français.

<sup>126</sup> L'article de journal disponible sur ce lien : <http://vantarafgazetesi.net/haber-kurtce-secmeli-dil-egitimi-sorunlar-ve-oneriler-6406.html>, (consulté en avril 2020).

<sup>127</sup> Notons qu'aucun recrutement n'a été effectué en 2019, cf. l'article de journal disponible sur ce lien : <https://www.evrensel.net/haber/386372/sectirilmeyen-secmeli-ders-kurtce>, (consulté le 25 septembre 2020).

<sup>128</sup> Le TRT (Télévision Radio Turquie) est la chaîne de télévision officielle de la Turquie. Le nom de la TRT 6 a été modifié en TRT Kurdî.

<sup>129</sup> À partir des années 1990, la télévision kurde s'est introduite comme un moyen important concernant l'apprentissage de la langue et la familiarisation dialectale, sachant que les diffusions sont polydialectales, en kurmandji et en sorani. Les chaînes de télévision, accessibles via les satellites, ont commencé leurs diffusions à partir des pays d'Europe et de Kurdistan irakien. De nos jours, elles sont accessibles en direct, sur Internet. Les émissions sur des plateformes, comme Youtube, ont également augmenté en nombre ces dernières années.

#### 5.0.2.4.1 La tentative de coup d'État militaire de 2016 : retour en arrière et amplification de la répression linguistique

Le Processus de paix<sup>130</sup>, initié par le gouvernement en 2012 pour résoudre pacifiquement la question kurde a été suspendu en 2015, à la suite de divers événements politiques, internes et externes au pays. Les réformes ayant commencé en 2002 ont été également suspendues ces dernières années avec le détour du gouvernement turc de l'adhésion à l'Union européenne. Après la tentative de coup d'État en 2016, des mesures répressives du gouvernement ont visé des journalistes, des universitaires, des membres des partis politiques opposants<sup>131</sup>. Les chaînes de télévision kurde diffusant des émissions depuis la Turquie (par exemple *Zarok Tv*<sup>132</sup>, une chaîne pour les enfants), les institutions et les centres de langues kurdes dans différentes villes ont été suspendues, les maires kurdes des villes kurdes ont été destitués<sup>133</sup>. Les académiciens signataires de la « Déclaration des Académiciens pour la Paix » ont été exclus de leurs universités. Cela a eu pour conséquence de diminuer la présence kurde dans les universités. La politique de répression continue donc sous différentes formes, et toujours en lien avec l'idéologie fondamentale de l'État, depuis sa fondation.

Dans l'enseignement supérieur, des départements de la langue et la littérature kurdes ont été fondés au sein de quelques universités, par exemple l'université Artuklu de Mardin<sup>134</sup>, l'université de Bingöl, l'université de Muş et l'université Dicle de Diyarbakır. L'objectif de leur programme est de former des professeurs de langue et civilisation kurdes. Mais comme l'option de langue kurde dans l'éducation nationale n'a pas eu le succès escompté par manque

---

<sup>130</sup> Le Processus de paix (ou de résolution) consiste en une série de négociations entre l'État turc (le gouvernement d'AKP, les services secrets turcs) et le PKK (Öcalan et KCK) ; les députés du parti politique kurde HDP ont également joué un rôle intermédiaire dans les négociations. L'objectif était de mettre fin au conflit armé et d'établir une base démocratique afin de convenir sur des droits civils améliorés des Kurdes en Turquie. Une loi a été faite à l'Assemblée nationale de la Turquie en 2014 pour permettre aux acteurs de procéder suivant cet objectif (cf. l'article 6551 sur ce lien : <https://www.tbmm.gov.tr/kanunlar/k6551.html>). Les premiers signes du Processus ont été donnés en 2009 mais les pas concrets sont faits à partir de 2012. Les négociations ont été arrêtées en 2015, à la suite de la décision de l'intervention militaire du gouvernement turc en Syrie, et les attentats de Daech et de PKK.

<sup>131</sup> Cf. Articles de journal disponibles en lignes sur ces liens : <https://www.mediapart.fr/journal/international/dossier/dossier-turquie-apres-le-coup-d-etat-rate> ; <https://www.letemps.ch/monde/turquie-marquee-trois-ans-purge>, (consulté en avril 2020).

<sup>132</sup> La chaîne dont la diffusion a été suspendue par un décret du gouvernement a recommencé sa diffusion quelques mois après. Cf. L'article de journal en ligne, disponible sur ce lien : <http://gazetekarinca.com/2016/12/sirinler-kurtce-konusmayi-surduruyor-zarok-tv-yeniden-yayinda/> (consulté dernièrement en avril 2020).

<sup>133</sup> Des administrateurs appelés *kayyum* ont été nommés à leur place par le gouvernement. Un exemple récent est le remplacement des trois maires élus du parti kurde HDP par ces effectifs, trois mois après les élections municipales ; article de journal disponible sur ce lien : [https://www.lemonde.fr/international/article/2019/08/19/repression-en-turquie-trois-maires-prokurdes-du-hpd-demis-de-leurs-fonctions-pour-terrorisme\\_5500736\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2019/08/19/repression-en-turquie-trois-maires-prokurdes-du-hpd-demis-de-leurs-fonctions-pour-terrorisme_5500736_3210.html), (consulté en avril 2020).

<sup>134</sup> Dernièrement, l'écriture d'un mémoire ou d'une thèse en kurde est interdite dans le département de la langue kurde de cette université ; cf. l'article de Selim Temo, écrivain, poète et traducteur kurde : <https://www.gazeteduvar.com.tr/yazarlar/2020/08/05/kurtce-bolumde-kurtce-yasagi/>, (consulté le 5 août 2020).

de salles, de professeurs, et au vu de la réticence bureaucratique forte, les diplômés de ces instituts se retrouvent souvent sans travail (Zeydanlıoğlu, 2013 : 171). Les programmes de langue kurde existent toujours dans quelques universités, mais la même pression politique est exercée sur les activités de ces départements.

L'accès des Kurdes aux services publics constitue toujours un problème, fortement lié à la situation sociolinguistique du kurde en Turquie. Les politiques monolingues de l'État imposent aux fonctionnaires de n'utiliser que la langue turque dans toutes les régions du pays et dans tous les établissements comme les hôpitaux, les commissariats, les écoles, etc. La communication entre les citoyens kurdes et les agents du service public reste à l'initiative des acteurs sur le terrain dans les cas où il s'agit d'une personne monolingue en kurde<sup>135</sup>. Dans l'administration et devant la justice, la situation est identique. Il n'y a aucune place faite au kurde dans ces services publics, et cela montre la situation diglossique créée par l'État. Les Kurdes n'ont plus que le choix de devenir bilingue eux-mêmes, ou bien de passer par la traduction d'un proche bilingue en kurde et en turc lors de l'interaction avec les agents du service public ou encore, avec la majorité des compagnies fournissant des services essentiels.

#### ***5.0.2.5 La diglossie kurde-turque et la rupture de la transmission intergénérationnelle***

Les rapports entre le kurde et le turc constituent une situation diglossique. Considérer l'évolution du kurde suivant ce rapport de force, marqué par la domination du turc, explique l'état du contact entre ces deux langues. En l'occurrence, le bilinguisme des Kurdes en Turquie demeure significatif compte tenu des politiques assimilationnistes et du statut asymétrique des langues en présence. Le bilinguisme est surtout observé dans les grandes villes de l'ouest du pays, par exemple Istanbul, mais aussi dans les villes kurdes. En outre, le glissement de langue première (*language shift*, en anglais) est une réalité linguistique observée chez les Kurdes (Leclerc, 2016) ; cela étant une des conséquences des politiques d'assimilation de l'État.

« Le kurde a souffert des politiques les plus répressives en Turquie par rapport à son usage parlé et écrit ainsi que son enseignement et en termes de publication » (Akin, 2011 : 12). Cette pression se manifeste notamment dans la mise en œuvre des politiques linguistiques

---

<sup>135</sup> Un fait divers récent concernant la fermeture de la ligne téléphonique mobile d'une vieille personne monolingue en kurde a révélé que seulement un seul opérateur propose un service clientèle en kurde ; cf. l'article de journal en ligne, sur ce lien : <https://www.gazeteduvar.com.tr/gundem/2020/08/24/uc-gsm-operatorunden-sadece-biri-kurtce-hizmet-veriyor/>, (consulté le 24 août 2020).

nationales ou locales qui résultent de « l'interdiction et de l'invisibilisation » des langues autre que le turc, en particulier du kurde (Scalbert Yücel, 2018 : 32).

Le conflit diglossique explique également la pratique en déclin du kurde, restreinte au domaine familial. Le turc apparaît comme « la langue de l'espace public et de la politique » tandis que le kurde est « la langue du domaine privé, de l'art et de la littérature » (Scalbert Yücel, 2018 : 19). Sous la dénégation et la pression de l'État, la transmission de la langue est également problématique, voire en rupture au sein de plusieurs familles. La rupture entre les différentes générations suit une tendance similaire chez les familles kurdes. Une enquête principalement menée à Diyarbakır examine les pratiques des locuteurs selon les tranches d'âge : la première génération (les personnes âgées) parle plus kurde et très peu (ou voire pas du tout) turc ; la deuxième génération (les parents et les jeunes adultes) parle les deux langues ; la troisième génération (les enfants) est très exposée au turc et certains membres de cette génération ne parlent pas le kurde, « ce n'est pas une langue de communication, pas un élément naturel de leur vie quotidienne » (Çağlayan, 2014 : 63). Le fait que « le kurde n'ait aucune place en dehors de la maison ou au sein de l'école » (id. : 75) est la raison générale de cette rupture entre les générations, mais il y en a d'autres : les effets psychologiques de la situation diglossique, le rôle de la télévision (les séries avec des personnages bien habillés parlant en turc), l'association du kurde aux pauvres et aux personnes âgées ont un mauvais impact sur la représentation du kurde et ainsi, sur la hiérarchie établie entre cette langue et le turc (id. : 71-72) Il y a donc une corrélation entre la classe sociale des locuteurs et la perception des langues, et cette relation influence le rapport entre le kurde et le turc.

#### ***5.0.2.6 Conclusion sur la situation sociolinguistique du kurde : une langue minorisée***

Le kurde en Turquie est une langue minorée (Marcellesi, 2003 : 20-21) dont les fonctions et les rôles sont minorisés (Blanchet, 2012 : 152). La situation de langue minorée est illustrée, en premier lieu, par l'absence d'une reconnaissance officielle, et puis par son usage restreint. Ainsi, le kurde demeure soumis à une entreprise de minoritarisation par les institutions et l'idéologie dominante (id. : 152-153).

En dépit de cette entreprise, une résistance et une conscience linguistiques se manifestent au sein de la communauté kurdophone. Le poids du kurde est notamment préservé par le nombre de locuteurs considérable (cf. 6.1), par les publications en augmentation depuis quelques décennies et par sa pratique dans la vie quotidienne et même dans les espaces publics

(cf. 5.0.2.4). Le kurde est une langue codifiée, ayant une longue tradition littéraire ; il possède donc les moyens et les matériaux pour remplir les fonctions d'une langue de scolarisation. L'enseignement en langue première kurde assurerait l'augmentation de la véhicularité et la transmission de la langue, servirait à la sensibilisation dialectale, et valoriserait l'usage du kurde dans différents domaines et fonctions. C'est pour cela que la revendication de l'enseignement en langue première kurde est significative.

Les effets de l'assimilation sont susceptibles d'être réduits par la résistance culturelle, influencée par, d'une manière directe ou indirecte, le mouvement politique kurde<sup>136</sup>. Toutes productions en langue kurde contiennent une part d'activisme naturellement incarné. En conséquence, les actes de parole en kurde se trouvent constamment, dans un contexte diglossique, positionnés contre l'idéologie dominante et les appareils idéologiques de l'État-nation turc<sup>137</sup>.

### ***5.0.3 Les travaux de standardisation du kurde***

Le kurde est dépourvu des institutions gérant le processus de standardisation par les moyens d'un État unitaire centralisé. La standardisation de cette langue est effectuée, tout d'abord par les efforts des militants de la langue et puis les linguistes faisant partie des organisations (institutions, comités ou associations) majoritairement en diaspora. Ainsi, le processus de standardisation constitue en lui-même un exemple de l'impact des politiques linguistiques d'assimilation (cf. 5.0.2), à la suite de « la fragmentation des locuteurs kurdophones en plusieurs États et l'échec de fonder un État kurde » (Scalbert Yücel, 2018 : 74).

Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle l'idée de la normalisation du kurde émerge chez les intellectuels kurdes, influencés par les mouvements nationalistes de l'époque. Exilé en Syrie, Celadat Bedirxan, militant de la langue kurde, édite le journal *Hawar*. Ce journal constitue un tournant important dans la construction du lien entre la langue et la nation kurde par les formes

---

<sup>136</sup> En effet, Bruinessen (2013a : 10) que « les Kurdes qui ne parlent peu ou pas du tout le kurde, et ceux qui parlent turc, arabe ou persan au lieu du kurde à cause d'une assimilation volontaire ou forcée, sont très peu nombreux ». Ce constat incite que les politiques de l'assimilation de l'État ne sont pas si bien réussies.

<sup>137</sup> Un fait divers récent (septembre 2020) illustre la mise en œuvre de cette idéologie par les forces de l'ordre, l'instrument le plus direct des AIE. Un chanteur kurde a été interpellé au commissariat de la gendarmerie, et il lui a été *conseillé* de ne plus chanter en kurde aux fêtes et aux mariages, en disant que les chansons contenaient des éléments de la propagande du parti politique kurde HDP et du PKK. Ce type d'interpellation fait penser à l'État d'urgence des années 1990 et expose la pression étatique sur la langue et la culture kurde. L'article de journal est disponible en ligne, sur ce lien : <https://www.gazeteduvar.com.tr/sanatciya-kurtce-soylersen-basin-yanar-tehdidi-haber-1500073>, (consulté le 27 septembre 2020).

linguistiques ainsi que le contenu qu'il met en circulation ; « c'est avec *Hawar* que la kurdicité se définit par la langue et cela continuerait ainsi dans le mouvement politique kurde » (ibid.).

« La réforme de l'alphabet kurde menée et la revue *Hawar* publiée » par Celadet Bedirxan sont considérées comme « les bases de la grammaire du kurmandji » (Akin, 2012 : 179). La grammaire de Bedirxan a été publiée après sa mort, en 1970, par R. Lescot. Le kurde (variété kurmandji) décrit dans cette grammaire s'appuie sur la tradition de la poésie médiévale produite par les locuteurs des dialectes de Botan et de Hakkari (Haig & Matras, 2002 : 4).

L'alphabet latin a été adapté au kurde et utilisé dans des publications à partir de 1932 par C. Bedirxan. Le choix de l'alphabet latin s'explique pour deux raisons : c'est l'alphabet utilisé par les civilisations occidentales, ainsi il y a un enjeu symbolique et aussi une facilité matérielle. De plus, le turc s'écrit en latin depuis la réforme de 1928, par conséquent, les locuteurs kurdophones de ce pays auront plus d'accès aux publications kurdes écrites en cet alphabet. Certains choix de lettre sont en commun dans les alphabets kurde et turc, par exemple l'écriture des sons [t̃] et [j] en ç et en ş. Néanmoins l'alphabet kurde fait la différence entre les différentes consonnes vélaire par exemple [x] et [q] tandis que cela n'existe pas dans l'alphabet turc. De même, la représentation des voyelles [i] et [ĩ] se diffère. Aujourd'hui, la norme écrite et l'alphabet proposé par Bedirxan sont utilisés comme langue de publication en kurmandji par des écrivains, des journalistes et par des locuteurs sur des réseaux sociaux<sup>138</sup>.

À partir des années 1960, compte tenu des pressions étatiques, les recherches sur la langue kurde sont menées particulièrement dans les pays d'Europe comme la France, la Suède, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre et aussi aux États-Unis. En France, il existe une tradition d'études kurdes établie par des acteurs importants de la standardisation du kurde, comme les frères Bedirxan. Le département de la langue et de la civilisation kurde au sein de l'INALCO est un milieu académique important qui fait partie de la tradition d'études kurdes en France. L'Institut Kurde de Paris, fondé en 1983, est une des institutions plus productives en termes de recherche et publications linguistiques : grammaires, dictionnaires, revues et cours de langue. Le Séminaire Kurmandji, composé des linguistes, des journalistes, des écrivains et des enseignants a été fondé par l'Institut Kurde de Paris. Il est actif depuis 1987 et « [organise] une réunion tous les deux ans dans une ville européenne ; il essaye de standardiser et revitaliser le kurmandji sans support gouvernemental » (Akin, 2011 : 9). L'objectif essentiel de ces séminaires est de rendre la langue kurde plus équipée par la documentation du dialecte

---

<sup>138</sup> Il faut noter que la langue utilisée dans les médias et par les locuteurs peut manifester des traits dialectaux ou des « fautes » issues de l'absence d'apprentissage scolaire. En outre, ces pratiques reflètent l'état actuel de l'usage du kurde écrit et oral.

kurmandji et la création des néologismes dans différents domaines techniques, juridiques, médicaux, etc. (Akin, 2011 ; 2017). L'enrichissement du vocabulaire, soit par emprunt (traduit ou adapté) soit par néologisme en se basant sur des racines kurdes, constitue un domaine d'étude qui s'inscrit dans cet objectif. Dans cette perspective, la dialectologie est importante pour la revitalisation de la langue. En outre, il existe également deux ateliers linguistiques en diaspora, l'un sur le kurmandji, l'autre sur le zazaki (Akin, 2017 : 166-167). Les études ont pour but d'unifier la langue écrite, de fixer une orthographe. Les grammaires, les dictionnaires et les méthodes de langue sont publiés par les institutions et les linguistes kurdes afin de diffuser cette langue standard. Ces publications cherchent à promouvoir l'usage du kurde dans tous les domaines de la vie.

La standardisation et la propagation des formes standardisées du kurde attestent d'une volonté des linguistes natifs et des militants de la langue. Ces acteurs cherchent à cumuler les bases linguistiques nécessaires à l'usage diversifié de sa langue. Écrire la grammaire et explorer le lexique d'une langue longtemps minorisée et ignorée, c'est de lui rendre son prestige (Akin, 2012 : 182) ; la signification symbolique de ces politiques linguistiques repose sur leur impact positif concernant le pouvoir et la représentation de cette langue.

Si la langue est considérée comme l'élément fondateur de l'unité des Kurdes, et en tenant compte de la réalité des différences entre les variétés du kurde, l'appropriation de la notion de polynomie pourrait inspirer les travaux de standardisation et de normalisation du kurde. La polynomie est définie ainsi par J.-B. Marcellesi : « langues dont l'unité est abstraite et résulte d'un mouvement dialectique et non de la simple ossification d'une norme unique, et dont l'existence est fondée sur la décision massive de ceux qui la parlent de lui donner un nom particulier et de la déclarer autonome des autres langues reconnues » (Marcellesi, 2003 : 253). Selon Marcellesi, les utilisateurs d'une langue polynomique reconnaissent « plusieurs modalités d'existence, toutes également tolérées sans qu'il y ait entre elles hiérarchisation ou spécialisation de fonction. Elle s'accompagne de l'intertolérance entre utilisateurs de variétés différentes sur les plans phonologiques et morphologiques » (Marcellesi, 2003 : 279). Ainsi, la standardisation polynomique du kurde valorisant les différences dialectales pourrait être une solution dans l'objectif de l'unité linguistique des Kurdes, sans toucher à la diversité variétale (et/ou dialectale), et tout en préservant la richesse de la langue.



## 5.1 La situation sociolinguistique du turc

L'histoire sociolinguistique du turc fournit une perspective plus grande pour comprendre la situation du contact kurde-turc dans la mesure où la Réforme linguistique turque s'inscrit dans la même idéologie dominante nationaliste et monolingue. De même, la perception des langues en Turquie s'appuie sur la reproduction de cette idéologie. Ces politiques ne privilégient pas seulement l'aménagement du turc, mais aussi la turcisation du paysage linguistique. De ce fait, la standardisation et la véhicularisation du turc demeurent essentielles afin de pouvoir créer une société linguistiquement homogène. L'épuration linguistique menée lors de cette réforme et la perception des phénomènes de contact linguistique attestés en turc sont également intéressants à exposer afin d'illustrer le refus de l'héritage plurilingue et le caractère nationaliste de la Réforme linguistique.

### 5.1.1 Avant la République de Turquie (1923)

Durant la période de l'Empire ottoman, le turc a été bien présent au palais du sultan et pratiqué par la population turcique du territoire de l'empire. Cependant, comparé avec l'arabe et le persan, le turc n'était pas considéré comme une langue prestigieuse. Ainsi, le turc anatolien n'avait pas de place particulière dans l'administration de cette période. Son statut a évolué au cours du temps, en lien avec la construction idéologique de la nation. Le courant nationaliste européen a donc influencé les Turcs, comme les autres peuples présents au sein de l'Empire. Ainsi, les revendications linguistiques ont été propagées chez les turcophones. Dans cette perspective, il y a une similarité entre l'histoire du turc et les autres langues parlées dans le territoire de l'Empire ottoman.

À partir du 19<sup>e</sup> siècle, les intellectuels turcs s'engagent dans la question de la langue. À l'éveil de la conscience nationaliste, ces intellectuels ont défendu une rupture avec la langue ottomane qui était quasiment incompréhensible pour le grand public. Ahmet Mithat, un écrivain turc du siècle, fait le constat suivant : « Pas un Turc, ni un Arabe, ni un Persan peut comprendre notre langue [ottomane]. S'il y a 700 personnes qui comprennent notre langue, si on enlève l'*ezafe* et les adjectifs<sup>139</sup>, il y en aura 7000 qui la comprendront » (Lewis, 2016 : 29-30).

---

<sup>139</sup> Il se réfère sûrement à l'ordre des termes de syntagmes nominaux. En turc, la tête est précédée par l'adjectif (A+N) tandis qu'en persan le syntagme nominal suit l'ordre N+A. Il est aussi possible qu'il signale le taux d'emprunt lexical.

La première reconnaissance au turc a été donnée par l'article 18<sup>140</sup> de la constitution de 1876 durant la période de l'Empire ottoman. Cet article obligeait les fonctionnaires de l'État à parler le turc qui était devenu la langue officielle. Il s'agit d'une manière implicite de l'officialisation du turc qui ne le rend obligatoire que pour les fonctionnaires, mais ne le définit pas comme la langue de l'administration ni comme la langue de scolarisation. De plus, il faut noter que par dénomination « langue turque » il faut comprendre les formes linguistiques écrites de l'ottoman. Néanmoins, classifier (ou nommer) cette langue comme « turc » est de même significatif. Cela expose qu'il existe une reconnaissance du turc par les autorités au 19<sup>e</sup> siècle.

Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les demandes de simplification et purification lexicale des associations nationalistes turques ont pris de l'ampleur. Certains écrivains ont gardé la tradition ottomane dans les œuvres (par exemple Tevfik Fikret, Ahmet Haşim) tandis que ceux qui sont engagés dans la création d'une nouvelle langue turque (comme Ömer Seyfettin, Yakup Kadri, etc.) se sont tournés vers une langue d'écriture simplifiée, inspirée de la tradition littéraire populaire. Ces intellectuels ont propagé les idées nationalistes et créé un débat autour des questions de la langue nationale par des journaux et des revues, telle que la revue *Yeni Lisan* (Nouvelle Langue).

Ziya Gökalp est connu pour être l'un des fondateurs du nationalisme turc. Une grande partie de son œuvre est consacrée à la théorisation de l'idéologie du nationalisme turc, à la question de la langue et à la formation du lien entre la nation et la langue, par exemple *Türkçülüğün Esasları* (Les principes du nationalisme turc). D'après Gökalp, il faudrait complètement rejeter l'ottoman, et parler une langue pure (comme dans les chants populaires) et écrire comme les Istanbulites, en particulier comme dans « le parler des femmes de cette ville parlent » (id. : 43). Cette conception reflète une vision de la langue à la fois puriste (voire pastorale) et nationaliste. Les idées des intellectuels turcs de cette époque auraient été appliquées par les autorités de la République turque (cf. 6.3).

Le dialecte d'Istanbul a été choisi comme la base du standard, comme proposé par Ziya Gökalp. Le discours de S. Fethi Gökçaylı (écrivain, poète) au 4<sup>e</sup> Congrès de la langue turque en 1942 illustre ce choix : « [...] Bien qu'il existe une petite différence dialectale, les parlers de la Mer noire, d'Aydın, de l'Est et du Sud, de Kastamonu, de l'Anatolie centrale doivent être adaptés au parler d'Istanbul » (Akin & Akinci, 2003 : 84). Le parler d'Istanbul a donc servi de modèle pour la langue standard, dans un contexte de migration interne vers les grandes villes

---

<sup>140</sup> « L'admission aux fonctions publiques a pour condition la connaissance du turc, qui est la langue officielle de l'État ». Le texte intégral est disponible sur ce lien : <https://mjp.univ-perp.fr/constit/tr1876.htm> (consulté en mars 2020).

de la Turquie (König, 1987<sup>141</sup>). En outre, ce choix est également en lien avec le prestige social et le poids symbolique de cette ville dans la mesure où il y a une continuité culturelle à travers l'Empire ottoman et la République de Turquie. De nos jours, le parler d'Istanbul est le moins marqué en Turquie étant donné qu'il est devenu la langue standard, enseignée dans les écoles.

### ***5.1.2 La Réforme linguistique et l'aménagement du turc***

Les premières manifestations de la politique linguistique d'État turc, fondé en 1923, constituent une rupture avec l'ancienne culture et la langue ottomane et le rejet de l'héritage linguistique. Elles s'inscrivent dans un projet de création d'une société moderne, laïque et occidentale. La langue est ainsi considérée comme un élément culturel marqué et il faudrait homogénéiser les pratiques linguistiques pour maintenir « le centralisme linguistique » du type occidental (Calvet, 2017).

L'écart entre l'ottoman et le turc « était telle que l'intercommunication entre ces deux entités était totalement absente » (Akin & Akinci, 2003 : 76). Les autorités turques, notamment Atatürk lui-même, ont consacré beaucoup d'effort pour supprimer cet écart en créant une nouvelle langue. De plus, c'est sur cette langue que la conscience identitaire du groupe ethnolinguistique turc a été conçue. Par conséquent, la mise en œuvre de la Réforme linguistique demeure toujours comme un événement socio-politique de grande importance qui crée les bases de la représentation des langues en général.

#### ***5.1.2.1 Le changement d'alphabet***

La Réforme a été débutée en 1928, tout d'abord par le changement de l'alphabet, l'élément linguistique le plus visible. Il s'agit d'une étape essentielle de la Réforme, les deux événements ne sont pas dissociables (Lewis, 2016 : 44). L'écriture phonétique a été visée par l'adaptation de l'alphabet latin à la langue turque. Une commission a été élaborée afin de fixer les lettres correspondant aux phonèmes de cette langue. La transition « pleinement impérative » (Calvet, 2017 : 46) de l'alphabet arabe à l'alphabet latin a commencé par les publications, puis les correspondances administratives, ensuite dans les manuels scolaires à partir de 1928.

---

<sup>141</sup> Cité par Akin, S. & Akinci, M. A., 2003, « La Réforme linguistique turque », *Glottopol*, N°1, pp. 76-86, disponible en ligne sur ce lien : [http://glottopol.univ-rouen.fr/numero\\_1.html](http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_1.html).

En effet, l'idée de changer d'alphabet et d'adopter l'alphabet latin était liée à la modernisation du pays et à la laïcisation du domaine socio-culturel. « L'association d'une écriture à une religion » est un phénomène assez courant (Tournadre, 2016) ; et l'alphabet arabe est souvent associé à l'islam et à la culture orientale. La révolution kémaliste n'est pas tout de suite intervenue sur l'alphabet étant donné que « l'opinion publique n'était pas encore mûre pour un tel bouleversement. [...] Une vaste discussion se développe dans la presse turque, [...] les partisans de l'alphabet latin étant très minoritaires » (Akin & Akinci, 2003 : 78). Les autorités et Atatürk lui-même étaient convaincus que « [...] l'éducation islamique était responsable du retard pris sur l'Occident par les Turcs dans les domaines économique, social et militaire » (id. : 78).

L'alphabet latin turcisé servirait donc à rompre les liens avec la culture orientale, et à se rapprocher de la culture européenne. De plus, un argument des autorités consistait en la difficulté de prononcer la langue turque avec l'alphabet arabe et la difficulté de l'apprentissage de ce dernier. Ainsi, l'alphabet latin a été conçu comme un instrument de mobilisation contre l'illettrisme. Le changement de l'alphabet possède une signification symbolique ainsi que matérielle.

### ***5.1.2.2 Les commissions et institutions linguistiques***

Dans le cadre de la Réforme linguistique, le Comité de la langue, la Commission de l'alphabet, l'Institut de la langue turque (désormais ILT), le Congrès de la langue turque, la Commission du dictionnaire ont été mobilisés au cours des années 1930. Leur travail portait sur l'orthographe, sur la proposition des équivalents pour les mots empruntés, sur les néologismes ou innovations lexicales, sur la démonstration étymologique ; les tâches les plus importantes de ces institutions étaient la standardisation de l'orthographe par le nouvel alphabet et l'enrichissement du lexique avec des mots d'origine turque. Elles envisageaient ainsi de contribuer à la purification de la langue, surtout à l'élimination des mots empruntés à l'arabe et au persan<sup>142</sup>. Ces commissions et institutions ont édité plusieurs publications, par exemple *Tarama Sözlüğü* « la Revue de balayage » (publiait des hypothèses étymologiques, des mots de différents dialectes turciques, du lexique régionaux), « le Guide de poche » (une source

---

<sup>142</sup> « [...] les réformateurs pourchassaient les mots arabes et persans, [faisant] appel au vocabulaire occidental et surtout français » (Akin & Akinci, 2003 : 83). Cela souligne l'aspect occidentaliste de l'idéologie kémaliste qui joue toujours sur la perception des langues.

linguistique de l'orthographe et du lexique), « la Revue de la langue turque » (une publication de l'Institut de la langue turque)<sup>143</sup>.

### ***5.1.2.3 La Théorie de langue-soleil***

Bien que la réforme de l'alphabet ait eu un succès, les résultats des études lexicographique et étymologique des institutions n'étaient pas satisfaisants. La tâche de trouver de nouveaux lexiques se faisait par « l'exhumation des textes anciens ou l'extraction des dialectes vivants des mots turc [...], l'adoption d'un mot ancien disparu depuis longtemps [...], l'emprunt aux langues turques extérieures à la Turquie » (id. : 81). Les éléments lexicaux introduits de cette manière consistaient parfois en des innovations ; les néologismes pouvaient être poussés pour l'intuition linguistique des locuteurs turcophones. Ainsi, les nouveaux mots proposés ne sont pas tous acceptés par le grand public. Les locuteurs utilisaient toujours les mots étrangers même s'il y avait une proposition d'équivalent turc.

La Théorie de langue-soleil a été donc avancée afin d'argumenter pour la pureté du turc et pour revendiquer que les langues du monde étaient issues du turc. Pour ce faire, cette théorie insistait sur des ressemblances phonétiques entre le turc et des langues historiques, par exemple le hittite (une langue indo-européenne de l'antiquité). En effet, la Théorie de langue-soleil a été conçue pour justifier l'existence incontournable des mots étrangers et les inclure d'une manière fondamentale<sup>144</sup>. « [...] L'un des buts d'Atatürk en avançant cette théorie de Langue-Soleil était d'abandonner la turcisation excessive [du lexique] ; maintenir la place des mots [exemples de mots d'origine arabe et persane toujours utilisés en turc] dans la langue » (Ercilasun, 1994 : 89).

D'après l'édition de 1935 du Guide de poche, la Théorie de langue-soleil a permis de préserver le lexique bien connu par le public ; et grâce à cette théorie, il n'est plus nécessaire de le rejeter ou de les substituer par des nouveaux (Lewis, 2016 : 98). Cette théorie dont les méthodes sont discutables, a été vite abandonnée à la suite du décès d'Atatürk en 1938<sup>145</sup>.

---

<sup>143</sup> L'établissement de ces commissions et la propagation de ces publications ont été initiés par Atatürk qui était personnellement très engagé sur la question de la langue.

<sup>144</sup> Lewis (2016 : 98-99) rapporte la remarque de Nihad Sami Banarlı, un intellectuel de l'époque contre la théorie ; d'après lui, Atatürk a personnellement participé aux travaux de turcisation suivant la supposition que le turc n'a besoin d'aucun mot étranger et il a vite remarqué qu'ils étaient dans une impasse ; et enfin, il a utilisé la théorie Langue-Soleil afin de renoncer la purification totale du lexique.

<sup>145</sup> « [...] La Théorie n'a pas du tout été discutée lors du Congrès de la langue de 1942 » (Lewis, 2016 : 111).

### 5.1.3 Après 1950

À partir des années 1950, la réforme linguistique a été vivement critiquée par des partis politiques, par exemple le *DP* « Parti Démocrate ». « [...] Il n'était pas question de revenir en arrière, mais une partie de l'opinion publique réagissait contre une transformation autoritaire et excessive du vocabulaire » (Akin & Akinci, 2003 : 79). Concernant les politiques linguistiques, il existe donc deux idéologies principales en Turquie : les conservateurs (islamo-nationalistes) et les kémalistes. Les idéologies linguistiques et la perception des langues des locuteurs se forment dans le cadre de cette opposition. Étant nationaliste de base, les deux camps se distinguent précisément par leur position face à l'épuration linguistique et à l'usage du lexique emprunté notamment à l'arabe. « On peut légitimement se demander [...] si la rapidité du processus [de réformes linguistiques] n'implique pas la possibilité d'un processus inverse [...] dans certains de ses aspects linguistiques [par exemple si] le parti islamiste d'aujourd'hui [*AKP*] rétablissait l'alphabet arabe, démontrerait [...] qu'il y a toujours une politique derrière une politique linguistique [...] » (Calvet, 2017 : 50).

À la suite du coup d'État de 1980, l'idéologie des islamo-nationalistes a gagné du terrain dans le pays. La constitution de 1982 (la constitution actuelle, reformée par le gouvernement d'*AKP*) a introduit de nouveaux articles sur la langue, l'éducation nationale et supérieure. L'ILT et les universités se sont encore plus instrumentalisés par l'État durant la période suivant le coup d'État. Ainsi, il y a une forte corrélation entre les politiques linguistiques de l'époque et les ouvrages publiés en linguistique. Cette idéologie a principalement ciblé le kurde. La pression de l'État sur la langue avait l'objectif de prévenir toute sorte de résistance communautaire. Les politiques de dénégation et la propagande ethno-nationaliste turque ont pris une plus grande ampleur par une censure totale de liberté de parole et de la presse. Les exemples de telles publications<sup>146</sup> en linguistique, sociologie, géographie, ou d'autres domaines des sciences humaines et sociales montrent l'effet de la politique de la dénégation.

Pour conclure sur la Réforme linguistique, la tâche essentielle, à savoir l'épuration lexicale, a échoué dans la mesure où le lexique et les éléments grammaticaux empruntés à l'arabe, au persan ainsi qu'au français sont toujours en usage. Cependant, certains mots introduits par l'ILT et par des écrivains innovateurs se sont bien intégrés dans la langue. À partir des années 1990, le rôle et la crédibilité du lexique proposé de l'ILT, un des symboles de la Réforme, fondé à l'initiative d'Atatürk, sont réduits. Dans le cadre du Processus de paix (cf.

---

<sup>146</sup> Cf. 5.0.2.3.4

5.0.2.4.1), l'ILT a publié, pour la première fois dans son histoire un dictionnaire du kurde, en 2014. Cependant, ce dictionnaire n'est plus édité et il n'est pas disponible sur le site officiel de l'Institut.

#### ***5.1.4 Le caractère nationaliste de la Réforme linguistique et la conception des langues en Turquie***

Dès la fondation de la Turquie en 1923, les autorités turques ont eu besoin de trouver des preuves *a posteriori* de légitimité nécessaire pour la définition de la nation (Yerasimos, 2010 : 20-21). Dans cette quête, la langue turque a été (re)conçue comme élément clé de l'unité de la nation. C'est pour cela que l'homogénéisation linguistique (la turcisation) du pays a été la priorité des autorités turques afin de pouvoir se justifier comme l'ethnicité dominante.

La mise en œuvre de la Réforme linguistique n'a pas seulement contribué à la transformation de la société, mais elle a aussi changé la conception de la langue. Celle-ci s'appuie sur la création et l'imaginaire<sup>147</sup> d'une communauté turcophone. Par conséquent, il y a une corrélation solide entre la nation et la langue turque ainsi qu'une forte loyauté linguistique. Toujours en se référant à l'ouvrage d'Anderson, la mission donnée à la langue par l'État est de rompre les liens avec la culture ottomane (ancienne et orientale) et immerger la communauté dans une langue unie, dotée de tous les moyens de publication et de propagation de l'idéologie dominante. De la même manière, Hobsbawm (1992 : 25) souligne que « les langues nationales standardisées ne pourront pas apparaître sans les médias, l'alphabétisation et l'apprentissage de la langue en masse ». La Turquie, en désignant l'usage du turc « obligatoire dans les communications et dans les espaces officiels (écoles, administrations publiques, institutions politiques, etc.) » a débuté « le processus de constitution [...] des conditions [...] d'un marché linguistique unifié et dominé par la langue officielle » (Bourdieu, 1982 : 27).

« Dans la révolution linguistique turque, il y a l'idée d'une correspondance entre État, nation et langue ; et le sentiment qu'on peut agir sur l'État-nation en agissant sur la langue » (Akin & Akinci, 2003 : 84). La langue turque est donc redéfinie et réinventée par les autorités nationalistes turques afin de créer l'État-nation. Le caractère essentiel de la Réforme linguistique ainsi que toutes les politiques linguistiques de la Turquie entrent donc dans un cadre nationaliste ; la langue est perçue et conçue comme un élément culturel, fondateur de l'État et de la société. Ceci est comparable à une prophétie auto-réalisatrice : l'État-nation se

---

<sup>147</sup> Cf. Anderson, B., 2006, *Hayali Cemaatler*, Metis Yayıncılık.

construit sur la base de l'unité nationale et linguistique, mais en réalité c'est l'État-nation qui crée cette conceptualisation nationaliste de la langue et l'imagine comme un objet éternel et unique. Comme le dit Hobsbawm : « C'est le nationalisme qui crée les nations et les États-nations, pas l'inverse ». De même, c'est l'idéologie nationaliste et l'État-nation qui conçoivent la langue, pas l'inverse. Le concept de la langue a été donc redéfini par le nationalisme. Ce dernier a établi un lien entre langue, nation et territoire, tous reconnus et légitimés par une convention globale inconnue.

Or, la réalité multi/plurilingue est bien différente de cette idéale nationaliste. Le cas de la Turquie avec sa diversité linguistique, notamment avec la résistance de la communauté kurdophone, confrontée aux politiques d'assimilation et de turcisation, illustre le lien entre l'idéologie de l'État et la mise en œuvre de ses appareils idéologiques (Althusser, 1970). Le processus d'unification et d'assimilation linguistique porté par l'État-nation turc cible la pluralité linguistique dans tous les sens : la diversité interne au turc (les dialectes) et la diversité présente dans son territoire. Ainsi, ce processus agit, en utilisant ces appareils idéologiques, sur la représentation de chaque langue, en particulier celle du kurde, de manière péjorative. « La coïncidence fréquente entre les despotismes politiques et des despotismes linguistiques n'est pas fortuite : le despotisme linguistique est une des formes clés du despotisme politique y compris de façon masquée sous des régimes apparemment libéraux ou démocratiques » (Blanchet, 2018 : 35). Le caractère nationaliste de la Réforme linguistique et l'idéologie monolingue de l'État signalent aussi l'établissement problématique de l'unité nationale.

## **5.2 Conclusion sur la situation sociolinguistique des deux langues**

Dans ce chapitre, nous avons décrit la situation sociolinguistique des deux langues ont été exposées afin de faire un premier lien entre les idéologies, la représentation des langues et les usages plurilingues. L'histoire sociolinguistique des deux langues se complète pour une meilleure analyse de leur statut et représentation actuelle. La situation diglossique entre le kurde et le turc se développe sous l'influence des conditions et des événements socio-politiques à partir de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle. La raison essentielle de cette situation, l'idéologie dominante de l'État-nation, a été discutée dans son rapport avec la mise en œuvre de cette idéologie. En Turquie, la langue, comme un instrument politique, apparaît indissociable de l'idéologie dominante et des politiques de l'élimination des dialectes anatoliens du turc et de



l'assimilation linguistique des autres groupes ethnolinguistiques. Ces politiques ont recadré l'idéologie linguistique des Turcs. Selon cette idéologie, il n'y a que très peu de la place faite à la diversité. Face à cette idéologie, il peut y avoir une idéologie réciproque, mais celle de ceux qui résistent avec une conscience nationaliste. La langue ne devient pas seulement l'instrument, mais aussi la cause d'un tel mouvement politique.

## **PARTIE 2**

Cette partie aborde, en premier lieu, des données contextuelles concernant le contact kurde-turc en Turquie et à Istanbul (chapitre 6). Elle donne un rapide aperçu de la littérature du domaine du contact kurde-turc (chapitre 7, sections 7.1 et 7.2) avant d'exposer l'approche de ce travail (sections 7.3 et 7.4). Le dernier chapitre (8) concerne la méthodologie d'enquête et de collecte des données (le terrain, les locuteurs, les méthodes de l'enquête, les types de données).

### **6. Le contexte du contact kurde-turc en Turquie et à Istanbul**

Le contact kurde-turc en Turquie a sa propre histoire et ses dynamiques socio-politiques. Bien que la présence kurde se manifeste différemment selon les régions de la Turquie, les pratiques langagières des membres de cette communauté ont été toujours en lien avec le Kurdistan<sup>148</sup>. Il existe une communauté kurdophone considérable à Istanbul, la plus grande ville de la Turquie située au nord-ouest du pays. Dans cette ville où la grande partie des données a été recueillie, l'émergence du contact kurde-turc a une histoire assez importante.

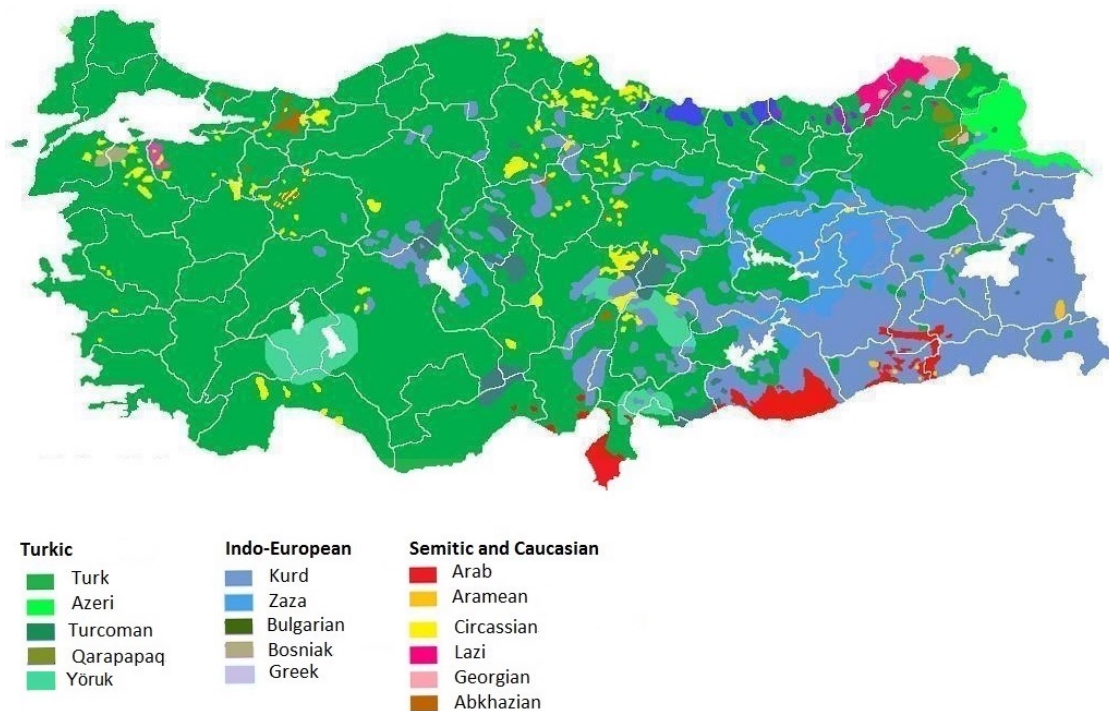
#### **6.0 Le multilinguisme actuel en Turquie**

La Turquie est un pays marqué par un héritage multiethnique et multilingue. Cet héritage demeure particulièrement remarquable à Istanbul, la capitale historique et culturelle du pays. Le contact de langues est un phénomène inhérent en Asie de l'Ouest et en Asie mineure, où le pays est situé. Au cours de l'histoire, des peuples de différentes origines ethniques ont été en contact dans ce lieu de passage. Depuis l'antiquité jusqu'à notre époque, les langues affiliées à diverses familles de langues sont parlées dans cette région.

---

<sup>148</sup> « Kurdistan est un terme relativement moderne qui décrit les endroits où habitent les locuteurs de la langue kurde. Ce terme a été utilisé pour la première fois par les Seldjoukides pour désigner une petite partie des provinces du Kurdistan actuel » (Jwaideh, 2020 : 27).

D'après le site Ethnologue<sup>149</sup>, il existe 39 langues qui sont toujours, à divers degrés, parlées en Turquie. Parmi ces langues, 15 sont en danger à différents niveaux. Dans l'*Atlas des langues en danger dans le monde* publié par l'UNESCO en 2010, il apparaît 11 langues endogènes dont huit en danger et trois éteintes. Ainsi, on remarque que la diversité linguistique est en déclin en Turquie. Les langues en danger sont (sur une échelle décroissante) : l'hértevin, le touroyo, le judéo-espagnol, l'homshetsma, le laze, le grec pontique, l'arménien occidental et le zazaki. Certaines de ces langues sont endogènes, par exemple le kurde, le zazaki, le laze, l'arménien, le grec pontique et l'anatolien ; et certaines proviennent d'une migration ancienne, comme le judéo-espagnol, issue d'une immigration juive au 15<sup>e</sup> siècle, ou encore des langues circassiennes, issue d'une immigration plus récente, au 19<sup>e</sup> siècle.



Carte n°8, *La diversité ethnolinguistique en Turquie*<sup>150</sup> (2019)

Cette carte ci-dessus présente les langues parlées en Turquie, de façon moins exhaustive que les informations qu'on trouve sur Ethnologue, et marque les territoires où elles sont parlées.

<sup>149</sup> <https://www.ethnologue.com/country/TR>

<sup>150</sup> Cette carte est basée sur le « Gulf/2000 Project » de l'université de Columbia, (cf. <https://gulf2000.columbia.edu/maps.shtml>), disponible sur ce lien : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ethnolinguistic\\_map\\_of\\_Turkey.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ethnolinguistic_map_of_Turkey.jpg), (dernière mise à jour en décembre 2019). Il existe des cartes très détaillées de la distribution géographique de chaque groupe ethnolinguistique du Moyen-Orient et de l'Asie de l'Ouest sur le site du « Gulf/2000 Project » comme les populations kurdophones, turcophones, arabophones, iranophones, etc.

Elle ne reflète pas toutes les pratiques au niveau micro, par exemple les zones de contact linguistique ou bien celles du bi/plurilinguisme, comme dans le cas de la plupart des kurdophones (surtout, ceux des villes de l'ouest du pays) et des zazakiphones.

Les territoires endogènes du kurde et du turc sont historiquement connus et bien délimités (cf. les cartes n°4, 7 et 8) ; il en va de même pour les autres langues comme l'arabe, le laze et le zazaki. Le contact kurde-turc est plus marqué dans les régions frontalières d'Erzurum, de Dersim, de Malatya ou de Maraş, dans les villes kurdes (RMK) et dans les grandes villes de l'ouest du pays. Notons que le turc est aussi parlé dans la RMK, et inversement, dans les villes de l'ouest du pays, se trouvent des locuteurs du kurde.

## 6.1 La communauté kurdophone en Turquie

La communauté kurde en Turquie s'identifie tout d'abord par sa langue, sa culture (folklore, musique, danse, vêtements, etc.) et sa religion (les *mezheps*<sup>151</sup> prennent une place importante dans l'identification) (Bruinessen, 2000). Le mouvement nationaliste kurde à partir des années 1970 a mis la religion de côté en promouvant la langue et les symboles folkloriques (par exemple les vêtements traditionnels) comme élément unificateur et marqueur d'identité. La langue parmi les autres constitue désormais l'élément identitaire le plus important autre que la kurdicité elle-même.

Les sources européennes donnent des informations précieuses sur la population kurde de l'Empire ottoman. En 1892, le gouvernement français estime à 3 012 879 le nombre de Kurdes dans l'Empire et d'après une source officielle britannique, la population kurde de l'Empire ottoman avant la Première Guerre Mondiale était d'un million et demi (Jwaideh, 2020 : 34). Selon d'autres sources publiées entre 1948 et 1959, le nombre total des Kurdes en Turquie varie entre un million et demi et quatre millions ; la Grande encyclopédie soviétique de 1953 estime entre deux millions et demi et trois millions de Kurdes en Turquie (id. : 36-37).

Les informations sur le poids démographique de la communauté kurdophone demeurent discutables, car elles sont sujettes à des manipulations étatiques. Concernant la communauté en Turquie, il y a deux points importants à noter (Andrews, 2002) : tout d'abord, il existe un débat

---

<sup>151</sup> En terminologie de l'islam, un *mezhep* signifie une doctrine, comme le sunnite, qui peut avoir des sous-catégories, comme le hanafisme ou le chafiisme, etc.

sur la distinction des ethnicités kurde et zaza<sup>152</sup>. Au niveau linguistique, inclure le zazaki parmi les variétés du kurde est également problématique pour certains linguistes<sup>153</sup>. Ensuite, Andrews se réfère à Bruinessen (1979) et note que lors des recensements, « les individus sont inscrits ‘langue maternelle kurde’ seulement s’ils ne parlaient pas le turc du tout ; tous les autres [par exemple les bilingues] ont été inscrits comme étant Turcs ». Cela révèle une ambiguïté issue de la corrélation « ethnie-langue-locuteur » et de la méconnaissance de la conception du bilinguisme par les responsables des gouvernements effectuant les recensements<sup>154</sup>. Par exemple, selon le recensement de 1965, les locuteurs monolingues du kurde en Turquie sont de 2 219 547 et 1 753 161 personnes se sont déclarées locuteurs du kurde langue seconde. On peut très bien imaginer des personnes qui n’ont pas eu de contact avec des agents de l’administration et qui ont eu du mal à s’exprimer au sujet de leur langue maternelle et identité ethnique. De même, des personnes ont pu souhaiter cacher leur identité kurde ou zaza pour diverses raisons. Et encore, les agents de l’État ont pu manipuler les chiffres pour cacher une partie de la population kurde. À part cela, Andrews fait une liste d’études qui donnent différentes estimations de la population kurde en Turquie, variant de 1 480 246 à 8 500 000 dans une période entre 1949 et 1984 (Andrews, 2002 : 110-111).

L’absence de questions sur l’ethnicité et la langue des citoyens depuis le recensement de 1965 conduit les chercheurs à se baser sur des données indirectes pour estimer la population kurdophone. L’Institut kurde de Paris estime qu’il y a au minimum 36,4 millions et au maximum 45,6 millions de Kurdes dans le monde. Pour la Turquie, les chiffres sont entre 15 et 20 millions de personnes. Selon une autre estimation, il y a 18 à 20 millions de Kurdes en Turquie et « une population totale kurde » d’environ 40 millions – diaspora incluse (Akin, 2016). Enfin, d’après un article du journal Rudaw<sup>155</sup> qui se base sur les données de l’Institut des statistiques de Turquie (*TÜİK*) – désormais IST, « 19 177 123 personnes habitent au Kurdistan du Nord » en 2019. Sachant que la plupart de cette population est kurde et en tenant compte de la diaspora interne en Turquie (dans les villes de l’ouest du pays), on peut estimer qu’il y a environ 20 à 25 millions de Kurdes en Turquie.

---

<sup>152</sup> Les variétés parlées par les deux groupes, le kurmandji et le zazaki, sont situées dans la même zone géographique ; le zazaki étant situé à l’extrême ouest des langues iraniennes de l’ouest. Le problème se pose également pour les locuteurs du gorani/hawrami (cf. Hassanpour, 2008).

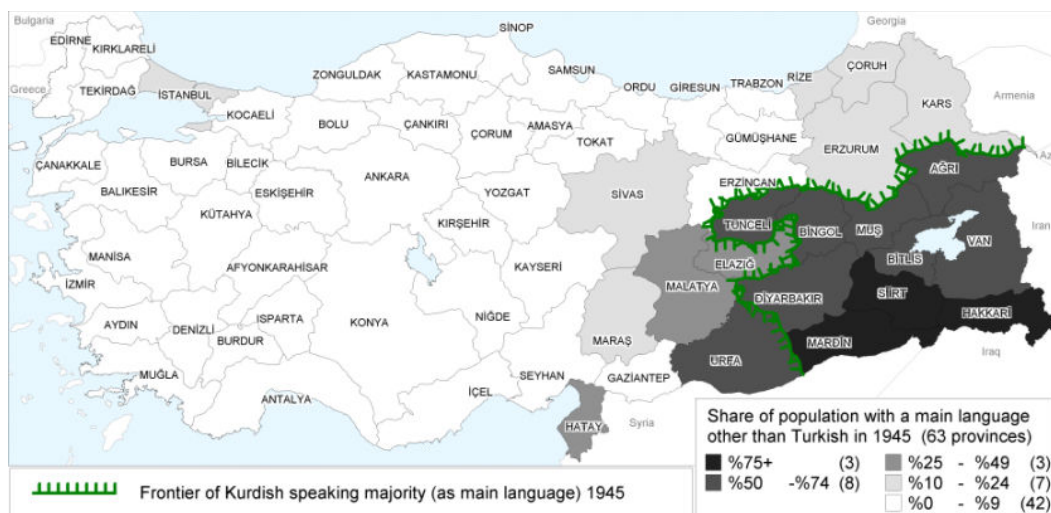
<sup>153</sup> Par exemple MacKenzie (1961), Scalbert Yücel (2006, 2018), Jügel (2014), Haig & Öpengin (2015) et voir aussi la classification de Glottolog en annexe n°6 et 3.0.3.

<sup>154</sup> La même situation est valable pour les Kurdes iraniens et syriens.

<sup>155</sup> Cf. <https://www.rudaw.net/kurmanci/middleeast/turkey/040220201>, (consulté le 13 avril 2020).

Ethnologue<sup>156</sup> définit le kurde comme une « macro-langue de l’Irak » et fait l’estimation de 25 016 300 locuteurs. D’après ce site, le kurde du nord (le kurmandji) a 14 766 300 de locuteurs au total. Selon une autre source, il y a 8 127 000 locuteurs du kurde en Turquie (Leclerc, 2020<sup>157</sup>).

Joshua Project donne également des informations sur les communautés ethnolinguistiques de la Turquie. Le site divise les Kurdes comme les Kurdes kurdophones et turcophones<sup>158</sup>; les Kurdes turcophones signifient les locuteurs d’origine kurde qui ont changé de langue pour adopter le turc comme langue première<sup>159</sup>. Il y aurait 36 492 000 de locuteurs du kurde au total. La variété kurmandji est parlée par 15 452 000 locuteurs, dont 8 655 000 en Turquie. Les Kurdes turcophones sont tous dans ce pays et représentent 6 233 000 personnes. D’après le site, les locuteurs du zazaki sont environ 2 millions<sup>160</sup>. KONDA<sup>161</sup> (2010) regroupe les Kurdes et les Zazas dans la même catégorie et fait l’estimation que ce groupe constitue 18,3% de la population de la Turquie de l’époque, soit 13 261 000 personnes.



Carte n°9, *Taux de locuteurs kurdes dans les provinces en Turquie, en 1945* (Zeyneloğlu et al., 2016)

<sup>156</sup> <https://www.ethnologue.com/language/kmr> (consulté dernièrement en novembre 2019).

<sup>157</sup> [http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/turquie\\_1general.htm](http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/turquie_1general.htm) (dernière mise à jour du site le 7 février 2020, consulté en mars 2020).

<sup>158</sup> Les sources utilisées par le site Joshua Project se trouvent sur ce lien : [https://joshuaproject.net/help/data\\_sources](https://joshuaproject.net/help/data_sources)

<sup>159</sup> Une telle distinction est aussi établie par Leclerc (2020), comptant 8,127,000 locuteurs « Kurdes kurdophones » ainsi que 5,881,000 « Kurdes turcophones » en Turquie.

<sup>160</sup> Le site est dernièrement consulté en mars 2020.

<sup>161</sup> Un centre de recherche indépendant qui mène des enquêtes sur divers sujets socio-politiques.

La répartition géographique des kurdophones en Turquie n'est pas équilibrée. La carte n°9 ci-dessus représente la continuité spatiale de la majorité kurde dans la RMK malgré les pratiques répressives de l'État. Selon une enquête menée avec 5 600 personnes dans différentes villes de la RMK en janvier 2020, 78,7% se sont identifiées comme kurdes, 13,9% comme turcs (et 2,1% n'ont pas répondu à la question sur l'identité ethnique) (SPSAM<sup>162</sup>, 2020). Sur la question de l'usage de la langue, 65,8% disent qu'ils parlent le kurmandji à la maison et 3,6% le zazaki (soit 69,4% des personnes des enquêtés au total). La différence entre l'identification ethnique/nationale kurde et la pratique du kurmandji et/ou du zazaki à la maison est de 9,3% selon cette enquête. Cela montre le recul du kurmandji (et du zazaki) même dans la RMK malgré la conscience ethno-nationale.

Il faut aussi souligner que le taux de personnes qui se disent kurdes augmente depuis les années 1970 et particulièrement après la politisation massive des Kurdes à la suite du coup d'état de 1980. Cela s'explique tout d'abord en diaspora européenne, par la redécouverte de leur identité kurde dans un contexte plus démocratique, mais aussi en Turquie, après plusieurs décennies de dénégation de leur propre identité sous l'oppression étatique (Bruinessen, 1999 : 9). Néanmoins, comme c'est aussi le cas pour les autres langues du monde, le nombre d'habitants ne se coïncide pas toujours avec le nombre de locuteurs de la langue associée aux habitants en raison de l'hétérogénéité des pratiques langagières au sein des groupes.

Les impacts de la migration forcée sont apparents sur le taux de la population kurde qui a augmentée notamment à Istanbul ; cela révèle l'effet des politiques de repeuplement de la région RMK ainsi que celui de la migration forcée des Kurdes vers l'ouest. La migration forcée comme mesure politique dans l'objectif de l'homogénéisation linguistique est en fort lien avec l'émergence du contact kurde-turc dans les villes de l'ouest du pays. Par conséquent, une diaspora s'établit à Istanbul.

## **6.2 La communauté kurdophone à Istanbul**

Lorsqu'on essaie de déterminer la(les) localisation(s) de la communauté kurdophone, on ne pense pas à Istanbul en premier lieu. Pour des raisons historiques et culturelles, il convient de s'interroger si Istanbul est une « ville kurde » ou bien une « des villes des Kurdes » (Bruinessen, 2013b : 276-277). En considérant seulement la population kurde, il est certain

---

<sup>162</sup> *Sosyo Politik Saha Araştırmaları Merkezi* (Centre de recherches socio-politiques sur terrain).

qu'Istanbul est *la plus grande ville kurde*,<sup>163</sup> mais ce constat n'est pas valable selon les autres critères historiques, culturels, architecturaux ou linguistiques, comparé à Diyarbakır, Erbil, Kirkuk, ou encore d'autres villes. Ainsi, il serait plus approprié de signaler que c'est une des villes où il y a une importante population kurde.

Istanbul est une ville cosmopolite, un haut lieu de rencontre entre différentes cultures, langues et religions de la Turquie. Elle est marquée par une diversité ethnolinguistique importante. Historiquement, on peut compter les Grecs, les Arméniens, les Juifs, les Roms, les Albanais, les Polonais, les Bosniaques, les Kurdes, les Arabes et les Turcs parmi ces groupes ethnolinguistiques. Gökalp (cf. 5.1.1) avait défendu que « [les Istanbulites] de diverses régions et d'ethnicités avaient supprimé leurs identités, ils n'étaient plus turc, kurde, laze, arabe ou albanais ; le citoyen n'a plus de nationalité » (Bruinessen, 2013b : 278). Ce postulat était spécifique à une classe bien distincte, la bureaucratie ottomane (id. : 281) et de toute manière, le temps a montré que ce constat est erroné étant donné qu'il ne s'agit pas d'une suppression volontaire en contribuant à une nouvelle identité citadine, mais c'est plutôt la dénégation et/ou la suppression de l'identité kurde qui s'est réalisée par des restrictions de libertés.

Le statut et les conditions socio-économiques des villes attirent les migrants à y chercher, principalement, de l'emploi, et une meilleure qualité de vie. La présence des migrants originaires de différents lieux rend les centres urbains des pôles de la diversité linguistique, du multilinguisme. Istanbul en est un exemple depuis très longtemps. Au 17<sup>e</sup> siècle les vernaculaires non-turciques de la ville étaient les langues des communautés grecque, arménienne, juive, italienne, et encore d'autres, par exemple la petite communauté kurdophone de l'époque (Csató et al., 2010 : 418). À Istanbul, les Kurdes sont présents dès la conquête de la ville (1453) par Mehmed II dont la politique immédiate a été d'augmenter la population musulmane de la ville. « Trois villages kurdes ont été fondés » à Istanbul dont le nombre total d'habitants était de 382 personnes (15<sup>e</sup> siècle) (Alakom, 2012 : 20-21). À partir du 18<sup>e</sup> siècle, la présence kurde devient si grande qu'elle a été qualifiée comme une « communauté » de cette ville (id. : 11).

Deux principaux types de migration kurde sont observés vers Istanbul : une migration volontaire et une migration forcée. Le deuxième type apparaît, d'une façon directe ou indirecte, comme le principal type. Depuis le 15<sup>e</sup> siècle jusqu'à une période récente, les Kurdes (alévite ou sunnite) ont été expulsés de leurs terres vers les provinces de l'ouest ; la déportation est un

---

<sup>163</sup> O'Shea (2004 : 40) : « Istanbul est peut-être la plus grande ville Kurde qui existe ».



mécanisme de contrôle des populations chez les Ottomans et dans l'histoire, l'expulsion massive des Kurdes est observée après chaque révolte dans la région. Cette pratique a continué après la fondation de la République turque, par exemple après la révolte de 1925 et de 1937 ainsi que durant le conflit entre l'armée turque et le PKK. Les puissants acteurs politiques kurdes du 19<sup>e</sup> siècle sont souvent piégés par le sultan (ou le gouvernement) ottoman pour venir négocier à Istanbul et ils sont soit exilés, soit emprisonnés. Ces mêmes personnes sont souvent issues des familles aristocrates du Kurdistan, comme les Bedirxans.

Néanmoins, toute la migration vers Istanbul ne s'apparente pas à une migration forcée. Historiquement, Istanbul accueille depuis longtemps les ouvriers, les artisans, les *hamal*<sup>164</sup> ainsi que les étudiants et les intellectuels. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, le nombre d'*hamal* kurde est estimé entre cinq et dix mille par différentes sources ; et la population kurde est estimée entre trente et quarante mille, par Martin van Bruinessen et Said- i Kürdi (id. : 16). Chez les *hamal* (et les personnes occupant des emplois peu qualifiés) de provenance du Kurdistan, l'entre-aide était primordiale pour les nouveaux arrivants, car ils ne parlaient pas turc. L'intégration dans ces réseaux d'entre-aide était la façon la plus sûre de trouver un travail. Ainsi, l'organisation sociale et les réseaux entre les Kurdes à Istanbul se sont développés bien plus tôt (id. : 196) et ils ont facilité le futur mouvement nationaliste kurde à gagner du terrain. Les nouveaux arrivants pouvaient s'attacher à ces réseaux selon leur région d'origine, mais pas obligatoirement selon leurs *aşiret*, et cela a « renforcé la conscience de l'identité kurde et la solidarité ethnique chez certains Kurdes » (Bruinessen, 2013a : 34).

Durant le 19<sup>e</sup> siècle, les jeunes membres des familles aristocrates kurdes allaient aux grandes écoles d'Istanbul où ils se sont familiarisés avec les idées et le mode de vie occidentaux. Ils ont développé un réseau politique nationaliste qui s'est décliné ensuite en différentes organisations et partis politiques, ou associations culturelles. Les Kurdes qui travaillaient à Istanbul se réunissaient dans des cafés et des restaurants kurdes, par exemple le « Café de Diyarbakır » et cinq autres cafés, un restaurant et une brasserie tenus par les Kurdes (Alakom, 2012 : 64-65).

Lors de la première guerre mondiale, la population d'Istanbul a diminué, ainsi que celle des Kurdes. Après la fondation de la République, les sources de la mairie d'Istanbul semblent ne pas bien refléter la présence kurde dans la ville ; selon un recensement municipal de 1950, la population des femmes kurdes est estimée à vingt-et-un mille, soit un tiers de la population totale kurde (id. : 155).

---

<sup>164</sup> Les portefaix, les hommes porteurs du poids lourds qui transportent des biens dans les rues d'Istanbul.

L'immigration kurde vers les grandes villes de l'ouest de la Turquie, notamment vers Istanbul, a été motivée par des raisons politiques et économiques. La migration forcée des Kurdes en dehors de leur territoire historique est due aux politiques d'assimilation de l'État. « Après les premiers révoltes kurdes dans les années 1930, beaucoup de Kurdes ont été déportés dans les villes de l'ouest de la Turquie tandis que les autres groupes ethniques (Circassiens, Lazes, et les *muhacirs*<sup>165</sup> des Balkans) se sont installés dans des zones kurdes » (Bruinessen, 2000 : 20). Mais la politique de l'exode forcé n'a pas donné les résultats escomptés aux autorités turques, car la diaspora kurde à l'ouest du pays est devenue massive et n'a pas pu être facilement assimilée (Bruinessen, 1993 : 345). La diaspora gardait sa façon de vivre traditionnelle dans des communautés fermées et s'organisait politiquement face à la discrimination rencontrée ; les nouvelles générations se rendaient compte de leur altérité, s'engageant de plus en plus dans les associations et autres organisations kurdes (ibid.).

La migration s'est accélérée après le coup d'État de 1980 et la communauté kurdophone d'Istanbul s'est bien établie au cours des années 1990. La migration devient majoritairement forcée durant ces années à cause du conflit armé entre l'État et le PKK<sup>166</sup>, plusieurs villages ont été incendiés et détruits par ces deux forces et plusieurs milliers de personnes ont été expulsées par les forces armées de l'État en raison de ces événements (Bruinessen, 1999 : 1-2). Coincés entre les deux camps, la plupart des Kurdes ont quitté la région pour rejoindre les grandes villes de l'ouest ou les pays d'Europe (Bruinessen, 2013a : 41). Il est certain qu'à partir des années 2000, « [...] il y a eu à la fois un accroissement de l'immigration kurde et une libération de la revendication identitaire » (Pérouse, 2010<sup>167</sup> : 171).

Concernant les usages linguistiques des Kurdes à Istanbul dans une perspective historique, il reste peu de traces des siècles passés, mais on peut imaginer que ces personnes parlaient kurde au quotidien, et que les acteurs politiques échangeaient avec les *hamals* et les ouvriers en kurde. Quant à une époque plus récente, Bruinessen (1999 : 10) note qu'en 1980, le kurde ne s'utilisait pas pour échanger sur les affaires sociales et politiques contemporaines : « la plupart des politiciens et des intellectuels kurdes réfléchissent et s'expriment dans les mots les plus sophistiqués du turc ». Cette approche des politiciens et des intellectuels a changé après les années 2000.

---

<sup>165</sup> Les groupes musulmans des Balkans immigrés en Turquie à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle à la suite de la perte de ces territoires par l'Empire ottoman.

<sup>166</sup> Cf. la carte n°10 « Le conflit kurde au début des années 1990 » en annexe n°10 ; sur cette carte, on repère Istanbul comme une destination principale de l'émigration kurde.

<sup>167</sup> Les paradigmes relevés par cette étude et celle de Bruinessen (2013b), très éclairant sur la représentation de la migration kurde et la situation des migrants kurdes à Istanbul, seront exposés dans la partie de l'analyse des données lorsque le lien entre les pratiques langagières et les différentes classes sociales sera établi.

Néanmoins, Bruinessen (2013b : 282-283) signale qu'aux 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles, la langue dominante a été le turc même dans les villes du Kurdistan, notamment à Diyarbakır, Bitlis, Erbil ainsi qu'aux villes de Kurdistan du Sud<sup>168</sup>. L'assimilation identitaire et linguistique semble exister également dans les villes de la RMK comme à Istanbul.

Concernant le rapport entre l'assimilation ethnolinguistique et les vagues de migration vers l'ouest, Bruinessen (2000 : 21) considère que le mouvement kurde et les politiques libérales de la Turquie dans les années 1970 ont réduit l'effet éphémère des politiques d'assimilation dans la mesure où la plupart des Kurdes immigrés se sont réappropriés leur identité politique et linguistique, et mobilisés pour la revendication de leurs droits, à l'ouest dont Istanbul et dans la RMK. La courte période de la libéralisation d'expression entre les années 2000 et le début de l'année 2010 a généralisé la prise de conscience contre la turcisation chez les Kurdes. L'identité des migrants kurdes d'Istanbul des années 1990 a été plus marquée en particulier par rapport aux anciennes migrations, probablement due au contexte politique tendu. Il n'était donc plus question de s'assimiler complètement dans la culture urbaine, et « la discrimination systématique et généralisée » a renforcé l'identité nationale et la politisation des Kurdes d'Istanbul (Bruinessen, 2013b : 288).

À l'instar du mouvement politique et des associations kurdes fondées à Istanbul, les cercles intellectuels et littéraires kurdes sont situés sur la rive européenne de la ville, dans les environs de Beyoğlu/Taksim depuis des années 1990. Plusieurs instituts, maisons d'éditions, journaux et revues y ont été établis (cf. 5.0.2.4) avant que Diyarbakır gagne de l'importance comme un centre culturel et politique à la suite de l'abolition de l'état d'urgence en 2002. Toutefois Istanbul a gardé sa place dans la littérature et la linguistique kurde jusqu'à la fermeture des centres culturels par l'État en 2014, et la gentrification de Taksim qui est toujours en cours. Avant cela, les cafés et les librairies kurdes de l'avenue d'İstiklal accueillaient les membres de la communauté kurdophone de différents courants politiques (Scalbert Yücel, 2018 : 215-216). Après 2015, une partie de cette tradition est transportée sur la rive asiatique, à Kadıköy, dans le contexte d'un changement plus général<sup>169</sup> de la ville, mais on n'y repère pas (encore) un cercle littéraire kurde.

À ce jour (janvier 2020), l'hétérogénéité linguistique de la ville est encore plus marquée par l'arrivée récente des millions de réfugiés syriens, afghans, irakiens, maghrébins et d'autres

---

<sup>168</sup> Il y a une population turcomane dans ces centres urbains mais historiquement (et politiquement) ces villes sont revendiquées par les Kurdes. Selon C. Bulut (2007 : 159) la population de cette communauté en Irak est estimée à 600.000 en 1989 (cf. la carte n°2, le nord-est de l'Irak).

<sup>169</sup> Kadıköy s'impose de plus en plus comme un centre d'événement culturel, de divertissement et d'activités politiques, notamment avec la présence des partis politiques de gauche.

nationalités. Deux phénomènes sociolinguistiques demeurent significatifs concernant cette migration récente : l'enseignement du turc comme langue étrangère et la discrimination linguistique envers un groupe de réfugiés de différente origine ethnique. Le premier se fait par des services gouvernementaux, des associations ainsi que des organisations non gouvernementales et des municipalités, par exemple celle d'Istanbul (Bölükbaş, 2016). Le rapport de Nimer (2019 : 38) signale l'absence d'une politique systématisée et de multiples problèmes rencontrés lors de la mise en pratique de l'enseignement du turc. En effet, la situation précaire des réfugiés rend difficile leur intégration sociale. La discrimination linguistique envers les réfugiés se manifeste sous différentes formes et dans différents domaines, par exemple dans le milieu hospitalier<sup>170</sup>. Les violences physiques et verbales sont les manifestations les plus graves de ces discriminations<sup>171</sup>.

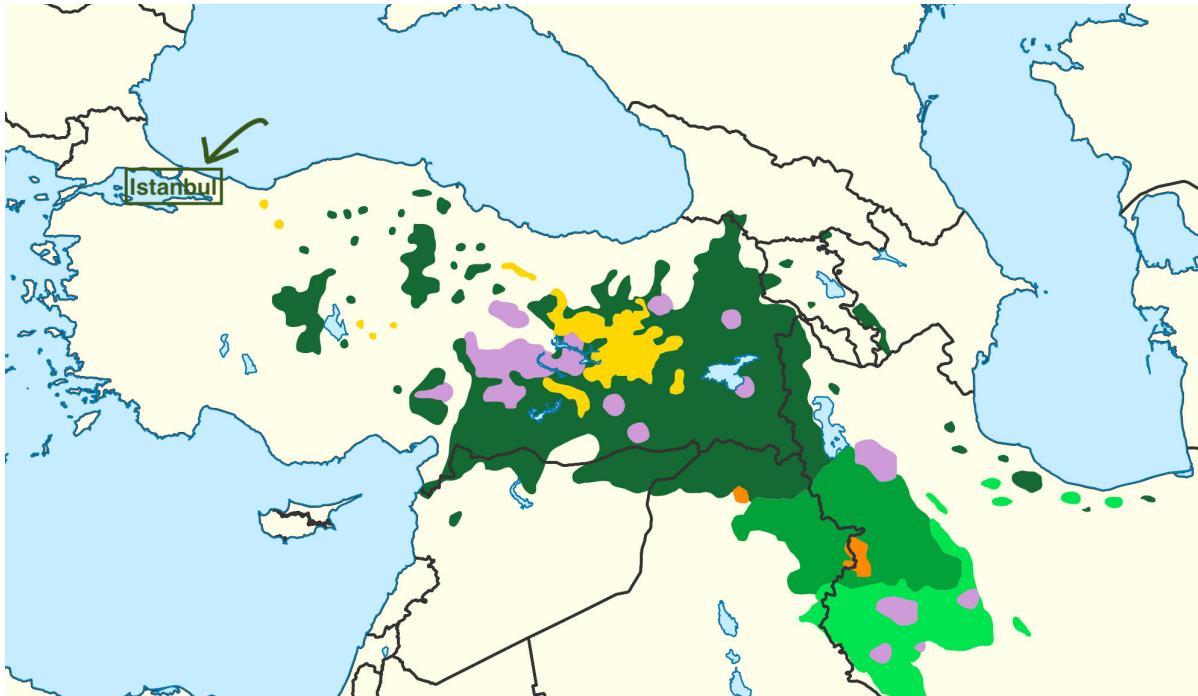
En comparant la situation des réfugiés et des groupes ethnolinguistiques endogènes d'Istanbul, l'existence pacifique d'un groupe autre que turc/turcophone dans cette ville dépend de leur bilinguisme en turc. L'acceptation de la présence de nouvelles identités demeure un processus long et douloureux pour les membres des groupes émergents. Bien que la présence kurde ne soit pas nouvelle à Istanbul, le fait de parler le kurde se révèle également problématique, voire générateur d'actes de violences contre les locuteurs de cette langue (cf. 5.0.2.4).

---

<sup>170</sup> Un entretien (réalisé en juillet 2019) avec une chercheuse expliquant les difficultés de l'accès des réfugiés aux services sanitaires en Turquie, disponible sur ce lien : <https://www.birartibir.org/goc-ve-multecilik/402-hastanede-dil-bariyeri>, (consulté en mars 2020). Selon elle, la barrière de la langue entre le personnel de santé et les réfugiés est aussi issue de l'absence de mesures précises communiquées par le gouvernement et de la façon de gérer la situation précaire des réfugiés.

<sup>171</sup> Un fait divers illustrant la représentation de l'arabe, disponible sur ce lien : <https://www.milliyet.com.tr/gundem/misirli-dublör-mancye-istanbulda-feci-dayak-6131740>, (consulté en mars 2020).

### 6.2.1 La présence actuelle et les données sur la migration kurde à Istanbul



Carte n°11, *Les variétés du kurde parlées (la localisation d'Istanbul rajoutée)* (Wikipedia<sup>172</sup>)

À Istanbul, la population kurde est de 2,32 millions d'après l'enquête de KONDA menée en 2010. D'après Alakom (2012 : 16), « [...] on estime que la population kurde est de plus de 3 millions ». Selon une autre source, la population kurde est presque de 4 millions (Derince, 2017 : 183). Une enquête plus récente, réalisée par TEAM & Rawest estime 1.5 millions d'électeurs kurdes aux dernières élections municipales d'Istanbul de 2019. On peut donc compter plus de 3 millions de Kurdes habitant actuellement dans cette ville<sup>173</sup>.

Les rapports de l'IST contiennent des informations sur la migration interne à la Turquie, de la RMK vers Istanbul. La tendance migratoire en Turquie consiste majoritairement en une migration vers Istanbul à partir des régions de l'Anatolie du Sud, de l'Est (les deux constituent la RMK) et de l'Anatolie centrale. Sur le site de l'Institut, on peut générer des tableaux du solde migratoire de chaque ville selon les années. Le solde migratoire de la RMK est plus souvent

<sup>172</sup> Cette carte est inspirée de la carte de P. Rekaewicz (cf. carte n°7 au-dessus). Je me sers d'une nouvelle version, car la localisation d'Istanbul par rapport à la RMK est repérable sur celle-ci.

<sup>173</sup> On obtient ce chiffre en tenant compte 1) du nombre moyen de personnes par famille (4), 2) de la présence des employés ou des étudiants kurdes habitant à Istanbul, donc ceux qui ne sont pas en famille ; 3) des enfants moins de 18 ans qui ne sont pas des électeurs. En considérant tous ces critères et le chiffre donné par TEAM & Rawest, on peut estimer qu'il y a plus 3 millions de Kurdes à Istanbul.

négatif, parfois avec un écart non comparable aux autres provinces du pays. Si on prend l'exemple de la ville de Diyarbakır, pour la période entre 2012-2013 et 2016-2017, le solde migratoire est négatif de : -7,7 ; -6,8 ; -12 ; -9,8 ; -5 pour chaque intervalle.

Selon le recensement de 2000, il y a un nombre plus important de personnes de jeunes générations nées dans la RMK, et qui habitent dans la région de Marmara où Istanbul est situé, soit 11% des résidents de facto de cette région. À Istanbul, à la fin de 2017, plus d'un million d'habitants de la ville sont nés dans la RMK, selon l'IST.

Durant cette même année, le mouvement migratoire entre Istanbul et les villes du Kurdistan turc est de 4%, en faveur d'Istanbul. Cela montre la continuité de la migration kurde vers la ville. Cependant, il ne faut pas oublier que les données de l'IST ne contiennent pas d'informations ni sur l'ethnicité, ni sur la langue des personnes enquêtées. Dans l'échange de la population entre les régions, il peut y avoir des militaires, des fonctionnaires, des médecins, des professeurs des écoles, etc. qui changent souvent de villes. Ces recensements annuels sont basés sur la déclaration de l'adresse (depuis 2007), et le taux des locuteurs kurdophones, monolingues ou bilingues, est absent des données sur la migration.

Istanbul demeure une destination privilégiée de la migration issue de la RMK vers l'ouest. Elle est la locomotive économique du pays et accueille beaucoup d'étudiants chaque année. De nos jours, il existe des quartiers majoritairement habités par les Kurdes à Istanbul<sup>174</sup>. Même si, au début, les Kurdes se sont installés sur la rive asiatique de la ville, ils se sont dirigés vers les quartiers de la rive européenne, car il y a plus d'emplois disponibles dans cette rive (Alakom, 2012 : 106). Ainsi, aujourd'hui, les plus grands quartiers kurdophones d'Istanbul se trouvent sur la rive européenne.

### **6.3 Le kurde et le turc parlés à Istanbul**

La variété (kurmandji) et les dialectes de cette variété du kurde parlés en Turquie ont été présentés dans les sections qui concernent la classification du kurde (1.0) et les dialectes du kurmandji (3.0.2). Ces dialectes sont en mobilité en Turquie, notamment à Istanbul.

L'impression donnée par les locuteurs du kurde et les études descriptives des dialectes de cette langue indiquent l'augmentation des usages plurilingues non seulement dans les

---

<sup>174</sup> Bruinessen (2013b : 281) signale une situation similaire de « l'existence des quartiers distincts » habités par les Kurdes dans les villes de Bierut (Liban), Adana (au sud-est de la Turquie) et à Izmir (à l'ouest du pays) ; ces quartiers se sont construits à la suite d'une migration pour des raisons économiques, éducatives et politiques.

centres-villes de la RMK (ou à l'ouest), mais aussi dans les milieux ruraux. Cela signifie que le contact avec le turc n'est plus spécifique aux centres urbains comme il y a quelques décennies. Ainsi, les phénomènes de contacts qu'on trouve dans les pratiques des kurdophones à Istanbul pourraient ne pas être spécifiques à cette ville, mais constituer un prolongement de ce phénomène bien plus répandu. Toutefois, il est intrigant d'explorer si la dynamique des pratiques plurilingues kurdophones suscitera un parler du kurde spécifique à Istanbul. Ces points abordés ici seront développés et illustrés dans la partie de l'analyse des données.

Quant au turc, la différence entre la variété standard basée sur le dialecte d'Istanbul et les dialectes anatoliens, notamment ceux du centre et de l'est de l'Anatolie, est bien marquée. Cela joue sur la représentation des langues et l'insécurité linguistique des locuteurs du kurde à Istanbul. « La croissance d'une variété urbaine du turc a servi comme *lingua franca* pour différentes communautés linguistiques d'Istanbul. [Cette *lingua franca*] deviendrait la base du turc moderne standard, développé à l'époque du mouvement national turc » (Csató et al., 2010 : 416). Cette *lingua franca* retenait des traits linguistiques d'un territoire assez large, même s'il s'agit d'un certain nivellement des variétés (id. : 417).

« Les [variétés] standards constituent souvent des mixtures d'éléments de leur aire de validité [...] ayant des centres dominants qui donnent aux processus de convergence un focus clair » (Johanson, 2005 : 10). La variété standard comporte donc essentiellement des éléments linguistiques de la région de proximité où elle est considérée comme le standard. Elle a besoin de confirmer sa validité par la diffusion des traits dans cette région en se concentrant sur des centres dominants. Le centre dominant du turc standard est nettement Istanbul (autant que les cercles bureaucratiques d'Ankara, ou les autres centres urbains de l'ouest). Les locuteurs monolingues et/ou plurilingues comparent leur accent au turc parlé dans ces régions et établissent un rapport entre leur parler et le parler perçu socialement *légitime*.

La variété d'Istanbul s'est distinguée surtout des dialectes du turc anatolien, préservant les traits associés au turc parlé en Roumélie, voire dans les Balkans. Un exemple bien marqué qui illustre cette relativisation entre les parlers turcs de l'Anatolie et le turc standard d'Istanbul est sur les consonnes uvulaires. « L'uvulaire fricative [χ] survivant dans les dialectes anatoliens, semblent être en variation libre avec l'uvulaire occlusive [q] dans plusieurs lexèmes, à la position finale ou intermédiaire, il semble que [χ] ait disparu de la position finale avant la position médiane. Exemples : *çoχ* (très), *yoχ* (néant), *aχşam* (soir), *yoχsul* (pauvre), *qorχu* (peur) (Kerslake, 1998 : 183). L'usage de ces consonnes au milieu du mot ou en finale, opposé à la vélaire occlusive [k] n'est pas toujours perçu comme un accent kurde (ou une référence à la kurdicité du locuteur), mais plutôt comme un accent anatolien de l'Est, voire une référence à la

province d'origine de l'interlocuteur avec d'autres indices sociaux du contexte d'interaction. Les variations de l'intonation et de l'articulation, et les effets stylistiques, soit identitaires, soit liés à l'apprentissage du turc comme langue étrangère (le cas de la plupart des kurdophones dans la RMK), sont aussi marqués par rapport au standard d'Istanbul.

Le rapport construit entre les locuteurs kurdophones d'Istanbul et le turc standard est ainsi pertinent dans la compréhension d'une partie de l'insécurité linguistique ou au contraire, le sentiment de la légitimité en rapport avec la maîtrise de la langue standard. Ce rapport peut également informer sur la conception de l'assimilation linguistique des locuteurs.

Le choix de la variété d'Istanbul comme langue de la nation fait penser au rôle de la langue dans la construction de l'identité nationale et l'unification politique. La réflexion kémaliste occidentaliste révèle un paradoxe sur cet aspect-là. Même si les acteurs révolutionnaires de la République ciblaient la totalité de la culture ottomane (l'organisation administrative, religieuse et la langue – notamment les emprunts arabo-persans), le pouvoir symbolique du parler d'Istanbul sert de base à l'unification linguistique de l'État-nation turc. Cela est comparable à la création de l'État-nation français et le choix de la variété de l'Ile-de-France. Blanchet (2018 : 35) décrit la création de l'État-nation français et le rôle que la langue a joué dans cette création : « Lors de la création de l'État-nation 'France' par la Révolution de 1789, le projet a été clairement de faire coïncider l'État et la Nation : il fallait pour atteindre cet objectif créer une nation française qui n'existait pas auparavant, c'est-à-dire créer une communauté nationale de type ethnique, unifiée autour d'une identité, d'une langue et d'une culture communes ». Cette analyse sur la France et le français (comme langue standard et commune pour toute la nation) éclaire l'aspect politique de la Réforme linguistique en Turquie, car il s'agit d'un processus similaire de construction de la nation avec une langue nationale. Le choix du dialecte d'Istanbul comme standard (et puis la langue véhiculaire du pays), mais non celui d'Ankara, la capitale de la République, qui se trouve au centre de l'Anatolie, signifie le désir de garder l'héritage socio-économique et culturel prestigieux de l'Empire ottoman et des Balkans, le désir de rester proche de l'Europe, tout au moins dans les représentations avec une notion très symbolique comme la langue. Dans le cas du français, une telle approche de la préservation du pouvoir ancien est observée : « La langue a joué un rôle central en étant promue totem de l'unité nationale, révérée quasi religieusement, occupant la fonction symbolique qu'occupait la personne du monarque de droit divin avant la Révolution. C'est bien sûr la langue de la cour et de la grande bourgeoisie qui a été choisie, avec l'argument issu de l'enfermement logico-mathématique et pour permettre d'accentuer fortement sa fonction de clôture sociopolitique » (ibid). La variété d'Istanbul, capitale culturelle et économique du pays,



préserve la diversité ethnolinguistique de l'Empire ottoman. L'homogénéisation linguistique en Turquie s'est faite à partir du dialecte d'Istanbul, sous l'influence forte de l'arabe et du persan ainsi que du grec et de l'arménien, et encore d'autres langues. Le choix du parler d'Istanbul comme standard indique donc une dualité linguistique et culturelle entre l'héritage ottoman et l'objectif de turcisation linguistique de la Réforme linguistique.

## 6.4 Conclusion sur l'évolution du contact

Istanbul comme lieu d'accueil de la plus grande diaspora kurde est bien distinguée par les éléments du contexte de l'émergence du contact kurde-turc. Il est fort probable que les migrations forcées prédéterminent la conceptualisation des langues chez les locuteurs kurdes, car la représentation du turc serait plutôt négative en tant que langue imposée par cette migration. La situation sociolinguistique générale du kurde en Turquie fournit également une appréhension de la difficulté quotidienne de l'expression libre en kurde. La migration continue vers l'ouest montre que les problèmes essentiels sont toujours présents dans la RMK. Avec les générations précédentes de migrants kurdes, les nouveaux arrivants et les générations nées à Istanbul, la communauté kurdophone d'Istanbul dans sa totalité a une place importante dans le paysage linguistique, et aussi dans la vie quotidienne, économique et socio-politique de la ville, illustré par l'importance du vote kurde aux dernières élections municipales de 2019. Comparée à la diaspora kurde à l'étranger, devenue un puissant lobby politique<sup>175</sup>, la diaspora kurde en Turquie se confronte perpétuellement à l'oppression étatique et sociale (cf. 5.0). La dénégarion des droits humains et les politiques oppressives des gouvernements turcs ne permettent pas une amélioration des conditions des Kurdes dans le pays. Par conséquent, le contact entre le kurde et le turc demeure toujours problématique.

---

<sup>175</sup> « Il y a maintenant une grande diaspora kurde - à l'ouest de la Turquie, à travers l'Europe et le Moyen-Orient, en Amérique du Nord et en Australie - et elle est de plus en plus organisée. D'un côté, les communautés kurdes de l'ouest de la Turquie sont restées, jusqu'à maintenant, distantes des politiques radicales [...] ; et de l'autre, toutefois, la diaspora kurde à l'étranger a commencé à jouer un rôle significatif dans l'internalisation de la question kurde, en l'inscrivant dans les agendas des gouvernements européens et américains » (Bruinessen, 1999 : 3).

## **7. Les approches des études du contact kurde-turc et l'approche retenue dans ce travail**

Ce chapitre donne un aperçu sur les études menées dans le domaine du contact des langues kurde et turc. Deux perspectives principales (sociolinguistique et descriptive) ainsi que la double approche retenue dans ce travail seront expliquées.

### **7.0 Le contact de langues kurde et turc dans l'approche sociolinguistique**

La perspective sociolinguistique prend pour domaine d'étude les problèmes sociétaux/communautaires, notamment les inégalités et les droits linguistiques qui concernent les locuteurs kurdophones au quotidien. Les études menées dans cette perspective décrivent dans l'ensemble, la situation sociolinguistique du kurde. Cette description se fait à travers des thématiques comme la transmission intergénérationnelle du kurde, (la revendication de) l'enseignement en kurde, la loyauté linguistique de la communauté kurdophone, et l'aménagement linguistique du kurde (la standardisation). L'approche porte généralement dans les pays où il existe une communauté kurdophone endogène (la Turquie, l'Irak, l'Iran et la Syrie) et en diaspora (par exemple l'Allemagne, la France, l'Autriche, le Suède, etc.).

Avant de présenter les études sociolinguistiques, il importe de noter la pertinence de l'œuvre de Van Bruinessen qui a contribué intensesment à l'étude du contact kurde-turc dans le contexte de la Turquie. De manière générale, ces études fournissent des informations sur la société, la construction de l'identité et l'histoire du mouvement politique kurde. La présence et l'organisation de la communauté kurdophone de la Turquie (et d'Istanbul) sont expliquées à travers plusieurs études (cf. Bruinessen, 1984 et 2013b). Les recherches de Bruinessen permettent de mettre en rapport les événements socio-historiques et les pratiques langagières actuelles, comme la représentation des langues, la transmission du kurde et plus en général, la situation diglossique en Turquie (cf. la partie 1 et le chapitre 6 de cette partie).

Le contact kurde-turc révèle une situation diglossique qui crée des inégalités essentielles à l'égard des kurdophones. Skutnabb Kangas & Bucak (1994) considère la notion de langue comme un droit humain et dénonce un processus de linguicide à l'égard du kurde. Pour détourner cette situation, il faut un changement de la politique de l'État turc concernant la langue et la communauté kurde, et prioriser les modifications réglementaires afin de mettre en

place une éducation publique en kurde. Cette revendication est conçue dans le cadre des droits humains et des minorités, à la suite des études sur le bilinguisme. De manière générale, les problématiques en lien avec l'assimilation linguistique occupent une place importante dans le domaine de la sociolinguistique kurde<sup>176</sup>.

Les études d'Akin témoignent de l'évolution de la situation sociolinguistique du kurde – particulièrement à partir des années 1980. L'étude du champ discursif utilisé par les autorités et les institutions turques informe sur la représentation (négative) du kurde et la dénégation de cette langue (cf. Akin, 2005). L'analyse du lien entre la langue et la construction de l'identité prend une place importante à travers la dénomination des territoires, des personnes et de la langue dans le contexte du contact kurde-turc en Turquie (2000, 2004a, 2004b, 2016). L'auteur ne limite pas ce type d'analyse au contexte de la Turquie, le lien langue-identité est également étudié dans le contexte de la diaspora, notamment autour de la notion de la loyauté linguistique (cf. 2008<sup>177</sup>, 2013 et 2017b). Dans ses autres études, l'auteur donne un aperçu des activités de standardisation et d'aménagement linguistique (*language planning*) du kurde, réalisées en diaspora (cf. Akin (2011 & 2017a).

L'enseignement en langue kurde constitue une problématique en rapport avec les inégalités socio-économiques et les droits linguistiques des Kurdes en Turquie. Derince (2010<sup>178</sup>) présente un regard croisé sur les pratiques des élèves kurdophones et les effets négatifs du manque de l'enseignement en kurde. Dans une autre étude (2012), il propose plusieurs modèles d'enseignement en kurde (en Turquie) qui tient compte de la variation dialectale de cette langue (cela rappelle la notion de polynomie de Marcellesi qu'on abordera dans les analyses). Il a également publié sur les politiques linguistiques en Turquie (2013) et la demande de scolarisation en langue maternelle (2015). Dans une étude publiée en 2017, il aborde les représentations et l'(in)visibilité du kurde ainsi que les actes glottophobiques et les actes de résistance linguistique dans les contextes de Diyarbakır et de grandes villes de l'ouest de la Turquie. Cette dernière étude, notamment les parties sur les villes de l'ouest, est étroitement liée au cadre proposé par ce travail.

Enfin, l'étude d'Haig (2004) considère les politiques linguistiques de l'État turc et décrit un processus d'invisibilisation, en se référant à Skutnabb-Kangas (2000) ; ce terme explique l'ampleur des actes symboliques (dénigrement, stigmatisation, exclusion) et sa conséquence

---

<sup>176</sup> Cf. également Hassanpour, Skutnabb-Kangas & Chyet (1996) et Hassanpour, Sheyholislami & Skutnabb-Kangas (2012) qui dénoncent le linguicide, les actes glottophobiques de violences symboliques et les effets du manque de l'enseignement en kurde.

<sup>177</sup> Avec F. Rollan.

<sup>178</sup> Avec V. Coşkun et N. Uçarlar

réelle, le linguicide (ou l'assimilation). Ces actes glottophobiques ont des effets négatifs sur la représentation du kurde, la conception de la notion de langue et la perception des usages mixtes issus du répertoire bilingue. Les données recueillies dans le cadre de cette thèse concernant ces sujets seront exposées dans les analyses.

En conclusion, dans la perspective sociolinguistique, le contact kurde-turc est généralement appréhendé comme un ensemble socio-politique de rapports de dominance entre le kurde et le turc, et de la distribution inégale des ressources. Les études se portent majoritairement sur un niveau macro et s'inscrivent dans une démarche diachronique, sauf pour certaines recherches réalisées en menant des enquêtes auprès des locuteurs, par exemple Akin (2013, 2017b) et Coşkun, Derince & Uçarlar (2010). Les principaux problèmes sociolinguistiques abordés dans ces études sont l'absence de l'enseignement en kurde et les politiques linguistiques répressives des gouvernements turcs. En outre, les avancés dans la standardisation du kurde prennent une place importante. La dimension *dynamique* des pratiques liées au contact (le niveau de l'interaction), l'évaluation des innovations linguistiques, la représentation du bilinguisme (et des langues kurde et turc), les idéologies linguistiques des locuteurs, enfin, les pratiques langagières métalinguistiques (ou épilinguistique) ne trouvent pas autant de place dans les études citées ci-dessus.

## **7.1 Le contact de langues kurde et turc dans l'approche descriptive**

La deuxième approche du contact kurde-turc est la perspective descriptive qui étudie les processus de changement linguistique et les résultats *linguistiques* du contact entre les deux langues, par exemple les emprunts ou la variation dialectale en lien avec le contact. Ce type d'étude peut se réaliser dans le contexte de la Turquie ou en diaspora, en tenant compte de l'influence de la langue du pays d'accueil.

Les études menées dans cette perspective prennent généralement le contact kurde-turc comme un facteur externe afin d'évaluer les hypothèses concernant un changement linguistique en kurde. La part du contact est considérée dans la description d'un trait grammatical spécifique au kurde, avec des données soit diachronique soit synchronique.

L'étude de Dorleijn (1996) est un exemple de ce type d'études qui se concentre particulièrement sur la construction ergative et son « déclin » en contact avec le turc. Les emprunts à différents domaines grammaticaux y sont illustrés (cf. pp. 47-69). Les pratiques de

l'ergativité sont considérées à travers les données recueillies sur le terrain, à Diyarbakır ; elles sont constituées d'énoncés élicités et de la parole spontanée. Le contact avec le turc paraît, d'après cette étude, comme un élément qui renforce les changements morphosyntaxiques internes au kurde. De manière similaire, Akin (2001) analyse la neutralisation<sup>179</sup> du marquage de genre dans un parler du kurmandji (à Kozluk) et tient compte du rôle du contact. Il conclut que les motivations phonologiques semblent être plus fortes que les facteurs externes (id. : 152). Ces deux études analysent ainsi des changements à différents niveaux grammaticaux tout en tenant compte du facteur de contact avec le turc.

Une recherche d'Haig (2006<sup>180</sup>) considère l'influence du turc sur un dialecte du kurmandji parlé à Tunceli. Une autre étude de l'auteur (2007) propose une évaluation étendue du phénomène de l'emprunt au turc en kurmandji. Les domaines visés sont la phonologie, la morphologie nominale, les verbes, les marqueurs discursifs, l'ordre des termes et la subordination (la relativisation). Ces études seront utilisées dans l'illustration du phénomène de contact pour servir d'éléments de comparaison avec les données recueillies dans le cadre de cette thèse.

Deux études de Gündoğdu (2013 et 2017) considèrent également le phénomène du contact kurde-turc comme une des raisons dans la variation de l'ergativité en kurmandji, parlé à Muş (2017 : 55-57). La classification et les traits morphosyntaxiques des deux langues sont comparés pour discuter cette possibilité.

Les recherches d'Haig & Öpengin (2014 et 2015) en dialectologie du kurmandji tiennent également compte du phénomène du contact, non seulement avec le turc, mais aussi avec les autres langues de la même région, notamment le néo-araméen, l'arabe et l'arménien. L'influence de ces langues est particulièrement discutée autour des variations observées dans les dialectes de l'ouest et du sud-est du kurmandji.

Le n°9 de la revue « Études kurdes » (2008) présente deux études qu'on peut intégrer dans la description du phénomène de contact kurde-turc : l'étude de Derince (pp. 27-45) porte sur les stratégies d'emprunt au niveau verbal ; l'étude de Güçin & Öpengin (pp. 47-64) examine les marqueurs discursifs de l'alternance codique. Le cadre de ces études est similaire à celui adapté dans cette thèse, car elles prennent le changement linguistique issu du contact avec le turc comme objet de recherche. Elles fourniront ainsi des éléments d'analyse.

---

<sup>179</sup> Il s'agit d'un changement phonologique du marquage casuel du genre.

<sup>180</sup> Dans le même ouvrage collectif, l'étude d'Özsoy & Türkyılmaz s'intéresse à un trait phonologique d'un dialecte du kurmandji d'Elbistan (cf. Özsoy, A. S. & Türkyılmaz, Y., 2006, « Front Rounded Vowels in the Sinemili Dialect of Kurmanji - A Case of Language Contact ? » dans Johanson, L. & Bulut, C. (Eds.) *Turkic-Iranian Contact Areas Historical and Linguistic Aspects*, Wiesbaden Harrassowitz, pp. 300-309.

Il existe également des études qui mettent le contact kurde-turc en exergue dans une perspective de linguistique aréale comme celles d'Haig (2001, 2014 et 2015) et de Donabédian & Sitaridou (2021). Ces recherches informent des convergences et des emprunts à plusieurs niveaux grammaticaux en Anatolie. Elles évaluent l'évolution du phénomène de contact en plusieurs couches et nœuds de contacts (cf. la section 2.1 et en particulier la sous-section 2.1.3).

Enfin, la base de données *Dialects of Kurdish* (Université Manchester) présente des usages de la langue en synchronie, à travers des élicitations et des discours libres des locuteurs kurdophones. Les données proviennent de différentes parties du Kurdistan ; les dialectes du kurmandji y sont également représentés. Un des objectifs de la création de cette ressource est défini comme « l'évaluation de la variation typologique avec une considération particulière de l'influence probable du contact » (Matras, 2017 : 1). Matras (2017) en tire des conclusions importantes concernant l'évolution du kurde, les zones d'innovation et de la rétention linguistique. Les données de cette étude seront utilisées pour étayer l'illustration des phénomènes de contact observés dans nos données.

En conclusion, la description du kurde (et de la variété kurmandji) a pour objectif principal de décrire les traits grammaticaux de cette langue et d'étudier les dialectes. Les études plus récentes suivant l'approche historico-comparative tiennent compte du phénomène de contact notamment avec le turc. Des études de ce type ont été citées dans les sections précédentes ; nous nous y référerons aussi pour apporter des explications aux usages mixtes.

## 7.2 Une double approche au contact kurde-turc

Dans l'étude du contact de langues, « deux perspectives a priori se profilent, l'une linguistique, l'autre anthroposociale<sup>181</sup>. Du côté linguistique c'est plutôt la dynamique de l'interférence et de la diffusion qui est la préoccupation essentielle, tandis que du côté anthroposocial ce sont davantage les dynamiques (individuelles ou collectives) de construction symbolique des représentations » (Nicolai, 2012 : 289). Les recherches relevées ci-dessus confirment que l'étude du contact kurde-turc se fait en s'appuyant sur une de ces perspectives.

---

<sup>181</sup> La perspective *anthroposociale* prend en compte la contextualité, l'interaction et la dynamique (du « procès communicationnel ») qui déterminent la modulation et la transformation des usages linguistiques et de leurs significations (Nicolai, 2012 : 289 ; 292-293). Ainsi, l'accent est ainsi mis sur les pratiques des acteurs sociaux, sur leur contribution à la construction des représentations sociales et à l'innovation issue de leur répertoire linguistique. Dans le cadre de cette thèse, nous pouvons assimiler le terme « anthroposocial » à « sociolinguistique ».

Cependant, une double approche s'avère utile dans l'étude du contact de langues qui ne peut être achevée, à mon sens, sans la contribution d'une description sociolinguistique et grammaticale des productions issues du contact : « L'activité langagière des acteurs sociaux peut être appréhendée à travers l'étude de leurs pratiques langagières en ce qu'elles constituent une sorte de point d'entrée à la fois vers le linguistique et le social comme un double mouvement pouvant être révélé à travers d'analyses plus linguistiques ou plus sociales d'une même réalité langagière et sociale » (Léglise, 2017<sup>182</sup> : 3). Cela rappelle le rapport bilatéral (la covariance) entre *linguistique* et *social* : l'impact du discours sur les usages (social → linguistique) et l'influence des usages de la langue sur la dynamique des pratiques langagières (linguistique → social).

À part les perspectives *linguistique* et *sociale*, l'étude du contact de langues peut se faire en *diachronie* ou en *synchronie*. L'approche diachronique prend en compte les facteurs sociaux (les faits socio-historiques) comme des éléments de contextualisation des changements grammaticaux (Léglise, 2013 : 100) ; l'approche synchronique, quant à elle, exige une description des phénomènes du contact qui se réalise *ici et maintenant*, tenant compte des conditions imposées par le contexte (id. : 88). Ce travail s'appuie essentiellement sur une approche synchronique pour décrire l'activité langagière mobilisée lors de la production des usages bi/plurilingues ; l'évaluation des changements linguistiques issus de contact (l'approche diachronique) illustre la part des usages dans la construction des rapports sociaux, manifestés dans les discours épilinguistiques.

Ce travail s'inscrit donc dans une démarche théorique et méthodologique de la sociolinguistique du contact pour étudier les phénomènes issus du contact kurde-turc dans le contexte de la Turquie, à Istanbul. Cette démarche est mise en relation avec la perspective descriptive pour illustrer le répertoire linguistique<sup>183</sup> des locuteurs et les processus de changement linguistique. Ce faisant, l'objectif principal se définit toujours comme l'appréhension des pratiques langagières des locuteurs kurdophones : les représentations, les idéologies linguistiques, les discours épilinguistiques révélant la perception des pratiques des autres locuteurs kurdophones, les constructions de l'identité et encore d'autres enjeux sociolinguistiques (cf. la section 8.2.1). Compte tenu de la double approche, tout au long des analyses, différents types de données liés au phénomène de contact seront tissés ensemble.

---

<sup>182</sup> Version prépublication de Léglise, I., 2018, « Pratiques langagières plurilingues et frontières de langues », dans Michel Auzanneau & Luca Greco (Eds.), *Dessiner les frontières*, Lyon ENS Éditions, pp. 143-169.

<sup>183</sup> Le répertoire bilingue des locuteurs en lien avec le phénomène de contact kurde-turc.

## 7.3 Les principaux axes de recherche

Trois axes de recherche se profilent dans le cadre de cette démarche sociolinguistique et synchronique : 1) la conception monolingue vs. multilingue de la langue à l'échelle micro/méso, 2) les notions de l'homogénéité et de l'hétérogénéité linguistique à travers les imaginaires et les idéologies linguistiques des acteurs sociaux<sup>184</sup>, 3) l'interaction des approches *linguistique* et *social* au contact de langues afin d'illustrer les pratiques langagières et les usages de la *langue*<sup>185</sup> en lien avec le contact kurde-turc.

Sous l'axe n°1, les discours des kurdophones d'Istanbul sur le bilinguisme seront abordés. Ils informeront la façon selon laquelle se manifeste la représentation des langues (kurde et turc) et du bilinguisme. Les discours des locuteurs seront mis en rapport avec les éléments contextuels exposés dans la partie 1 et dans le chapitre 6 de cette partie. Les pratiques langagières des locuteurs concernant différents aspects de leur vie bilingue seront ainsi décrites<sup>186</sup>.

Lié au premier, l'axe n°2 évaluera les représentations des usages mixtes tout en tenant compte de la loyauté et des idéologies linguistiques dans le contexte de tension sociopolitique en Turquie. La part des idéologies dans l'élaboration des frontières linguistiques sera ainsi discutée. En outre, l'illustration de la place du kurde dans la vie sociale à Istanbul semble pertinente pour la compréhension de l'hétérogénéité linguistique et des questions identitaires qu'elle pose aux locuteurs. La diversité de l'identité culturelle et linguistique kurde à Istanbul sera également questionnée, afin de voir si le contact réduit d'une certaine façon les frontières ethnolinguistiques dans cette ville.

L'axe n°3 concerne la mise en place de la relation entre le discours épilinguistique et les usages issus du contact<sup>187</sup>. Il désigne plutôt une démarche méthodologique qui concerne particulièrement le chapitre 11. La perception des usages mixtes et les enjeux identitaires (et sociaux) seront étudiés pour expliquer et examiner la nature de cette relation bilatérale. Leurs évaluations donneront un avis sur l'appréhension de la notion de langue (plutôt monolingue ou multilingue) et de l'hétérogénéité linguistique. Ainsi, il apparaît que l'axe 3 sert à approfondir

---

<sup>184</sup> *Acteurs sociaux* est le terme utilisé pour désigner les locuteurs afin de souligner l'aspect dynamique de leur activité langagière.

<sup>185</sup> L'emploi du mot *langue* au lieu des *usages du kurde* (ou des *usages mixtes*) désigne les productions linguistiques plurilingues où les frontières des langues deviennent floues (cf. le chapitre 11, la section 11.1).

<sup>186</sup> Par exemple la transmission intergénérationnelle du kurde, l'intercompréhension des locuteurs de différentes parties de la RMK, l'insécurité linguistique exprimée concernant les deux langues, la diversité du discours épilinguistique, la loyauté linguistique.

<sup>187</sup> Par exemple l'emprunt, l'interférence, le calque, les processus de changement linguistique (l'alternance et le mélange codique), les stratégies d'évitement et les innovations linguistiques.



les points en relation de l'axe n°1 et 2. Ces derniers considèrent spécifiquement différents aspects du bilinguisme des kurdophones à Istanbul tandis que l'axe 3 s'oriente vers une exploration du lien entre les pratiques langagières et les usages issus de contact.

Pour terminer la discussion des principaux axes de recherche, la citation ci-dessous explique bien l'approche théorique et méthodologique mise en avant dans cette thèse : « S'intéresser aux contacts de langues en synchronie nécessite également de se focaliser sur des pratiques – réelles et déclarées, sur des interactions, sur des discours, sur de la parole en actes, sur de la parole en mouvement, sur des langues conçues comme des répertoires en mouvement, incessamment modelés par des acteurs sociaux et non sur des langues conçues comme figées. Bref, sur des processus et non sur des résultats. S'intéresser aux contacts de langues en synchronie, enfin, ne consiste plus à reconstruire a posteriori un scénario socio-historique, c'est décrire en temps réel des dynamiques à l'œuvre afin de proposer des hypothèses sur le devenir des différentes langues et variétés en contact et construire des scénarios à venir » (Léglise & Migge, 2005 : 19-20<sup>188</sup>).

## **8. Le terrain, les méthodes et les données : la méthodologie du travail**

La méthodologie de ce travail s'appuie sur une approche qualitative. Il s'agit d'une mise en comparaison et classification des pratiques langagières des acteurs sociaux qui se trouvent dans une situation de contact de langues, en l'occurrence entre le kurde et le turc à Istanbul. L'objectif est donc de refléter la réalité du terrain en l'étayant par l'approche théorique présentée ci-dessus. Parvenir à des compréhensions plus objectives possibles est essentiel – sachant que « le savoir scientifique est le résultat de procédures d'objectivisation et de contrôle de cette objectivisation, sans jamais atteindre l'objectivité » (Hambye, 2015 : 86). Dans une quête d'objectivité, la méthodologie de ce travail consiste à évaluer et à interpréter les données issues de la recherche sur terrain suivant les concepts théoriques présentés ci-dessus.

---

<sup>188</sup> Numéros de page selon le texte téléchargé sur ce lien : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00223916>.

## 8.0 Le terrain

L'approche théorique et méthodologique de ce travail s'inscrit aussi dans une linguistique *populaire* qui met en avant les usages des locuteurs et leurs commentaires spontanés. Les locuteurs qui sont les « sujets d'observation pour les linguistes *savants* » deviennent « les linguistes eux-mêmes » dans le cadre de cette linguistique qui veut refléter l'état du bilinguisme des locuteurs à travers leurs pratiques et usages (Paveau, 2008 : 138). « Si nous voulons comprendre la vie sociolinguistique des humains, il faut bien la voir dans leur environnement, avec leurs yeux, et non dans un environnement différent 'révélé/imposé' par le chercheur, soit – pire – hors de tout environnement, c'est-à-dire dans l'environnement artificiel d'un laboratoire » (Blanchet, 2012 : 165).

La distinction *emic/etic* peut clarifier la mise en avant du discours des locuteurs dans ce travail. De Sardan explique qu'« *emic* est devenu synonyme de 'point de vue de l'indigène', de 'représentations populaire', de 'signification culturelle locale', alors que *etic* se référerait plutôt au point de vue externe, à l'interprétation de l'anthropologue, au discours savant » (1998 : 157-158). Il précise également que cette distinction ne signifie plus de les opposer, « encore moins établir une hiérarchie » entre les deux points de vue, telle proposée par Harris en 1980. L'auteur propose que l'émique se renvoie à quatre niveaux : 1) les discours et les propos des sujets (*données discursives*), 2) les représentations des sujets (*représentations sociales*), 3) les codes (*grammaire culturelle*), 4) les structures cognitives (*façons de penser et d'agir*) (id. : 158). Enfin, la constitution des données issues d'une recherche sur terrain permet une interprétation dans l'émique autant que la démarche méthodologique employée permet aux données « d'exister par elles-mêmes » ; les analyses que je porterai sur ces données s'inscrivent dans une interprétation émique, « sur les données discursives déjà produites et fixées », tout en respectant leurs existences en elles-mêmes (id. : 163-165). C'est pour cela que la réalisation des entretiens a été nécessaire afin d'établir un tel rapport avec le terrain de recherche et les locuteurs.

Le fait que le contact entre le kurde et le turc soit conflictuel – plus ou moins comme toute autre situation de contact – rend sensible la démarche aux sujets politiques abordés au cours des enquêtes. L'implication du chercheur au terrain, à la constitution des données (et éventuellement aux analyses) est évidente ; cela rappelle les difficultés bien connues dans le domaine de la sociolinguistique, « la complexité de la détermination des pratiques langagières »

et « la subjectivité de l'interprétation des relations entre différents phénomènes et pratiques » (Hambye, 2015 : 85).

Plus précisément, je me réfère à deux implications du chercheur : *la présence* sur le terrain – lors des entretiens –, et *l'engagement* (humanitaire, social, politique) par rapport aux problèmes concernant l'objet d'étude. La première est évoquée par « le paradoxe de l'observateur » de Labov (1976) qui remet principalement en question la naturalité des productions des locuteurs lors d'un entretien initié et contrôlé par le chercheur. Il est ainsi probable que le chercheur n'accède pas aux pratiques *plus naturelles* lors d'une interaction contrôlée, par exemple l'entretien. L'effet éventuel de ma présence sur les données recueillies, quoi qu'il s'agisse du discours ou d'usage, est donc inévitable. La deuxième implication pourrait être généralisée aux autres domaines de SHS. Mais en sociolinguistique, l'engagement du chercheur se manifeste de façon particulière comme dans les études sur les langues minoritaires et/ou régionales (par exemple, en France, l'œuvre de Marcellesi, de Lafont), les droits linguistiques comme droits humains (l'œuvre de Skutnabb-Kangas et de Robertson), les discriminations linguistiques (Blanchet, 2016), ou les études de genre (le débat actuel (2021) sur l'écriture inclusive en français, en France). La part idéologique des catégorisations, des représentations, des frontières, des différenciations et des ressemblances signale « l'idéologisation du terrain sociolinguistique » (Gal & Irvine, 2000 : 77). La partialité des chercheurs sur des questions sociolinguistiques pourrait être assumée et cela impliquerait un certain degré de subjectivité dans la démarche – ce qui serait (ou devrait être) légitime, à mon sens, en SHS.

Sans prétendre qu'une méthodologie entièrement ethnographique ait été employée, il conviendrait d'affirmer que ce travail « n'a pas affaire à des sujets anonymes, ni à des *enquêtes* (participe passé induisant une passivité de l'interlocuteur avec lequel le chercheur est en interaction), mais à des individus singuliers caractérisés par différentes identités sociales, affiliations, motivations, différents parcours, répertoires, styles... Cette sociolinguistique des locuteurs ramène au fait que 'les langues n'existent pas sans les gens qui les parlent'. La présence *impliquée* sur le terrain et la relation à des locuteurs identifiés non par leurs langues, mais par leurs répertoires et leurs identités complexes favorise une décentration de la langue vers les pratiques langagières » (Gasquet-Cyrus, 2015 : 20-21).

Le lieu principal du terrain étant Istanbul en Turquie, des entretiens ont été également menés à Marseille, à Rouen et à Aix-en-Provence en France. La technique de « boule de neige » a été employée lors de la recherche de terrain pour contacter les locuteurs. Sans cibler une catégorie prédéterminée, les locuteurs sont de différents âges, sexes, classes sociales, et

quartiers (pour le terrain d'Istanbul). Cela peut être un avantage dans le sens où l'effet de gommage (« l'homogénéisation des données, des catégories préconçues ; [constitution d'] un format type ») a été évité (Gadet & Wachs, 2015 : 38). Cependant, la majorité des locuteurs ont relativement le même âge que moi<sup>189</sup> ; cela peut être en lien avec la technique de boule de neige employée lors de la recherche des locuteurs pour les entretiens.

### 8.0.1 Les locuteurs

Cette thèse met en avant les productions langagières et linguistiques des locuteurs tout en suivant le cadre théorique présenté ci-dessus. Il paraît ainsi important de présenter les locuteurs et d'illustrer les types de données recueillis lors des terrains et ailleurs.

Les locuteurs seront présentés selon les paramètres comme l'âge, le niveau d'éducation, la situation socio-économique, la situation professionnelle, la ville de naissance (et/ou la ville d'origine familiale), ainsi que le quartier d'habitation à Istanbul.

Les entretiens ont été menés avec 40 locuteurs<sup>190</sup> lors de l'enquête de terrain effectuée ; et il y a encore un autre locuteur dont seulement le discours spontané a été enregistré (cf. 8.2.2.3).

Aucune catégorie n'était prédéterminée dans le choix des locuteurs ; leur contact a été requis par la technique de *boule de neige*. Ainsi, il s'agit souvent des petits réseaux de personnes, comme dans la Figure 3 :

Locuteurs	Contacts
Qenco	
Welat	l'ami de Qenco
Dijwar	le contact de Qenco
Nuri	l'ami de Dijwar
Rizgar	l'ami de Nuri

Figure n°3 *Un exemple de réseaux de locuteurs*

<sup>189</sup> Il manque surtout des locuteurs de moins de 18 ans et de plus de 65 ans, cf. 8.0.2.

<sup>190</sup> Les prénoms des locuteurs sont anonymisés. Notons aussi que le terme *locuteur* employé au pluriel désigne les locuteurs de ce travail, pas la totalité des locuteurs kurdophones bi/plurilingues.

Dans cet exemple, le premier contact a été pris avec Qenco et puis avec Welat dans le même lieu du centre de Kadiköy<sup>191</sup>. Qenco m’a dirigé vers Dijwar que j’ai rencontré au quartier Fikirtepe où il a téléphoné à Nuri, habitant du même quartier. Vers la fin de l’entretien, Nuri a vu Rizgar passer à côté du parc où nous faisons l’entretien, il l’a appelé et Rizgar nous a rejoints. Les entretiens avec ces cinq personnes ont été menés le même jour du 10h jusqu’à 18h.

## 8.0.2 L’âge

Plusieurs locuteurs ont recours à l’âge comme un indicateur significatif de classification de certains types d’usages, souvent stigmatisés par le niveau de mélange avec le turc. De la même manière, ils l’utilisent pour désigner des personnes susceptibles de manifester plus de loyauté linguistique et qui accordent plus d’importance à la transmission du kurde. C’est pour cela qu’il semble pertinent de faire une catégorisation des locuteurs selon l’âge.

Cependant, les métadonnées recueillies ne contiennent pas l’âge exact de tous les locuteurs, mais il s’y trouve des indications approximatives issues de récits de vie partagée ; par exemple, Rizgar a raconté qu’il était arrivé à Istanbul après le service militaire (qui s’effectue pour la majorité entre 18-25 ans en Turquie) et qu’il y habitait depuis 25 ans. On peut ainsi estimer son âge entre 50-55 ans. À part cela, comme les terrains sont majoritairement effectués en 2016 et 2018, il semble plus raisonnable d’associer une tranche d’âge à chaque locuteur.

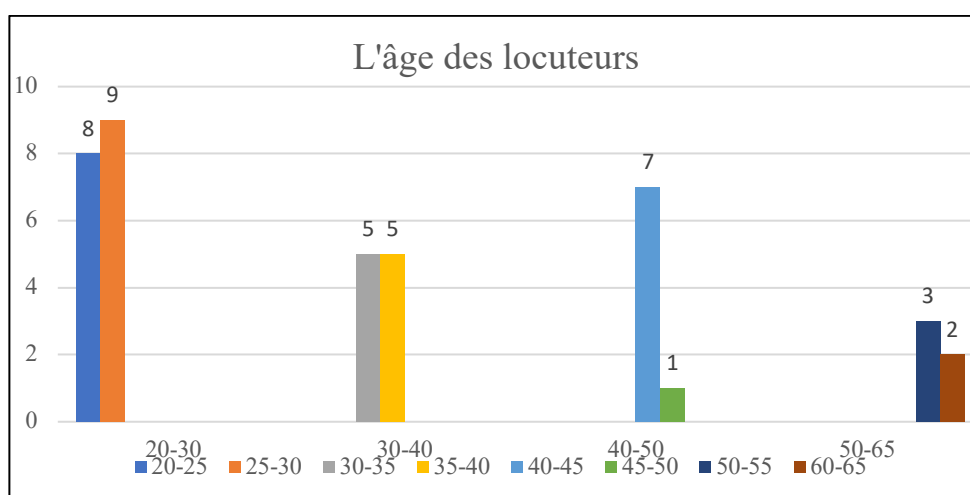


Figure n°4 L’âge des locuteurs

<sup>191</sup> Les quartiers de résidence des locuteurs seront présentés ci-dessous (cf. 8.0.6).

La répartition de l'âge des locuteurs informe aussi sur la continuité de la migration kurde vers Istanbul étant donné qu'une partie des personnes âgées de 20 à 30 ans y sont pour leurs études (et ils ont envie d'y rester après). Notons également que les familles de certaines personnes de cette jeune génération ont immigré à Istanbul avant leur naissance.

### ***8.0.3 Le niveau d'éducation***

Les locuteurs manifestent une tendance à classer les autres locuteurs selon leur niveau d'éducation. Plus précisément, ils distinguent souvent deux catégories : ceux qui ont fait des études à l'université et ceux qui ne l'ont pas fait. Pour certains locuteurs, l'université signifie un endroit où les Kurdes de différentes villes acquièrent une conscience linguistique et politique. Ainsi, il est possible de trouver des liens entre le niveau d'éducation et la loyauté linguistique, l'effort consacré à l'apprentissage et à la transmission du kurde et à l'intercompréhension dialectale.

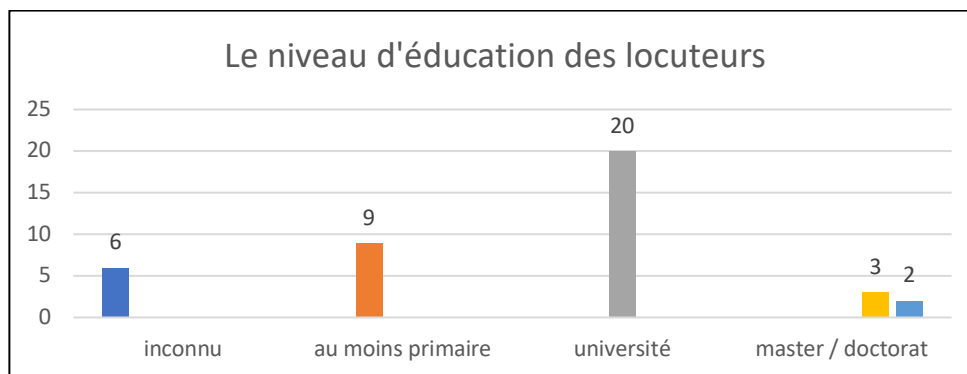


Figure n°5 *Le niveau d'éducation des locuteurs*

Étant donné que la plupart des locuteurs sont âgés de 20 et 40 ans, et que les plus jeunes sont soit étudiants, soit des jeunes diplômés, le taux de ceux qui ont faits des études supérieures est majoritaire. Le niveau d'éducation marqué « inconnu » signifie l'absence d'information communiquée sur le parcours scolaire.

#### ***8.0.4 La situation professionnelle et socio-économique des locuteurs***

Les locuteurs établissent un lien direct entre la classe socio-économique et les questions comme la transmission intergénérationnelle du kurde, le taux d'usage de la langue au quotidien<sup>192</sup> et la fréquence des alternances ou des mélanges codiques. Cette relation occupe une partie importante dans le discours épilinguistique des locuteurs.

La situation socio-économique individuelle se décrit par plusieurs facteurs économiques comme la profession et le revenu (Galobardes et al., 2000 : 2). Quant à la classification des facteurs sociaux, il est difficile de trouver des mesures universelles – sauf pour l'éducation qui peut être un indicateur fiable – car la description de la situation sociale pose des « problèmes de comparaison entre pays et dans le temps » (Ribet, et al., 2007 : 290).

Plusieurs classifications de situations socio-économiques ont été proposées depuis Karl Marx, à des sociologues comme Max Weber. Celles-ci s'appuient généralement sur deux niveaux : la profession et la hiérarchie dans cette profession. Une taxonomie plus *simpliste* des classes sociales, désignée sous le nom du rapport *Registrar-General* (de Grande-Bretagne), propose trois classes essentielles : supérieure et moyenne ; ouvrière qualifiée ; et ouvrière non-qualifiée (Szreter, 1984 : 530). Cette classification socio-professionnelle britannique est « souvent utilisée en Europe » (Galobardes et al., 2000 : 3), par exemple en France (Ribet, et al., 2007 : 290) par l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE). L'édition 2017 du rapport « Emploi, chômage, revenus du travail » de l'INSEE catégorise sept « groupes socio-économiques » de l'Europe : « cadres dirigeants, professions intellectuelles et scientifiques, professions intermédiaires, petits entrepreneurs, employés qualifiés, ouvriers qualifiés, professions peu qualifiées » (INSEE, 2017 : 148). La figure n°6 s'appuie sur cette dernière taxonomie socio-économique en ajoutant une classe « étudiante » et un groupe de chômeurs qui semblent être nécessaires pour définir la situation économique de certains locuteurs au moment de la réalisation de l'entretien.

---

<sup>192</sup> Cela peut être seulement le fait de pratiquer le kurde dans la vie quotidienne, de l'utiliser sur les réseaux sociaux ou bien même de regarder des émissions de télévision en kurde.

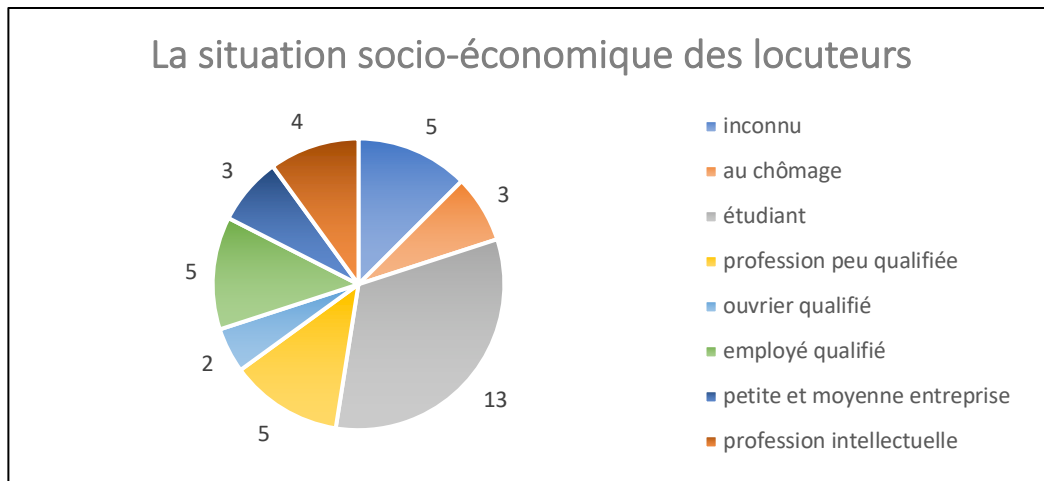


Figure n°6 *La situation socio-économiques des locuteurs*

### ***8.0.5 La ville de naissance (et/ou d'origine familiale)***

La ville de naissance (et l'origine régionale familiale des locuteurs) constitue un point de référence considérable pour les locuteurs dans l'évaluation de leurs productions linguistiques et celles des autres. Cela peut être pour déterminer un trait linguistique distinct d'une région (par exemple phonologique ou lexical) ou la fréquence des usages mixtes avec le turc, considérés comme un signe de l'assimilation linguistique. La ville de naissance est également significative dans l'histoire personnelle des locuteurs sur le plan de la migration familiale, du parcours d'apprentissage des langues, des attitudes développées sur le kurde et le turc en lien avec leur emploi au sein de la famille ou leur représentation sociale.

La figure n°7 ci-dessous contient les informations sur la ville natale des locuteurs. Pour la majorité, celle-ci coïncide avec l'origine de leur famille (les colonnes en bleu). 10 locuteurs nés dans les villes de l'ouest de la Turquie appartiennent à la première génération née en dehors de la RMK. Les familles de ces locuteurs sont de Bitlis (4), de Mardin (3), de Muş (1) et de Sivas (1) – l'origine régionale d'un locuteur né à Istanbul est inconnue et la famille du locuteur né à Bagdad est originaire de Şırnak. La ville de naissance et l'origine régionale de deux locuteurs sont inconnues.



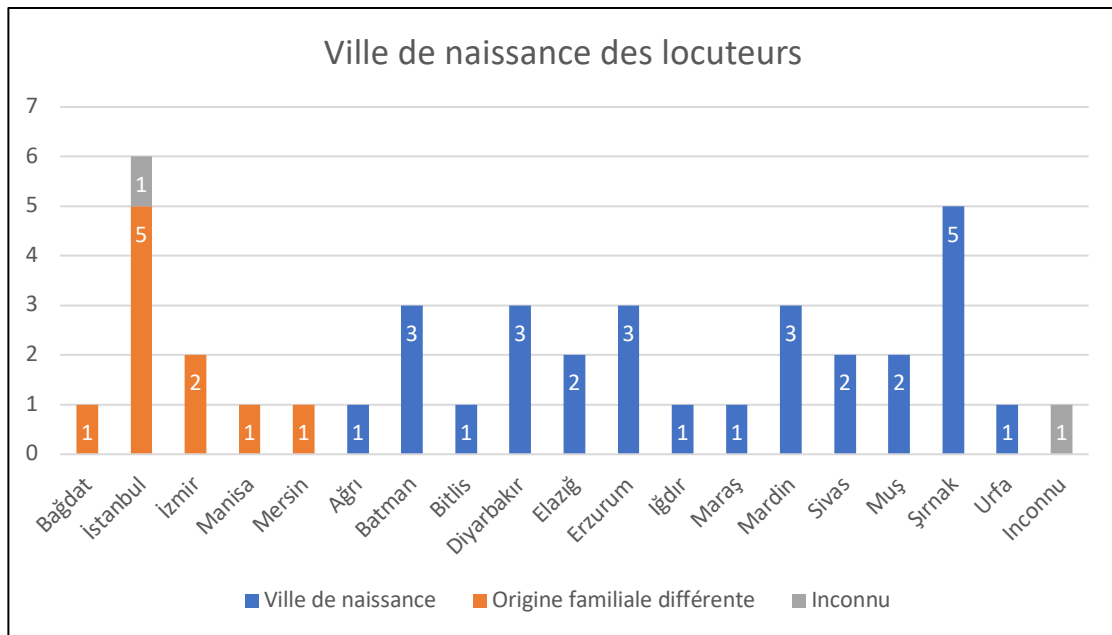


Figure n°7 La ville de naissance et/ou l'origine régionale de la famille des locuteurs

L'origine régionale des locuteurs sur la carte de la Turquie est relevée sur la carte n°12 :



La carte n°12 L'origine régionale des locuteurs

L'histoire de la migration et l'origine régionale des locuteurs sont précisées dans les métadonnées ci-dessous.

### 8.0.6 Le lieu de résidence des locuteurs

La figure n°8 présente le lieu de résidence des locuteurs qui habitent à Istanbul au moment de la réalisation de l'entretien. Pour six locuteurs habitant sur la rive européenne d'Istanbul dont le quartier de résidence est « inconnu », le quartier où l'entretien a été réalisé est marqué sur la carte n°12. Pour ceux qui vivent en France, la ville où l'entretien a été mené est marquée comme le lieu d'habitation – sachant que les locuteurs habitent dans ces villes ou bien aux environs. Notons également que la plupart des locuteurs de France ont vécu à Istanbul pendant plusieurs années avant d'immigrer en France (cf. les métadonnées dans la section 8.0.7).

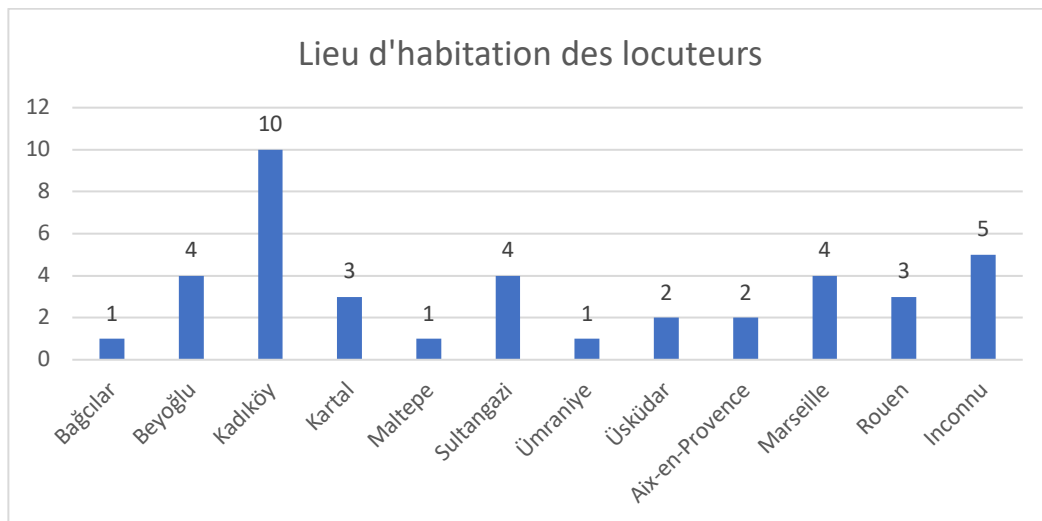
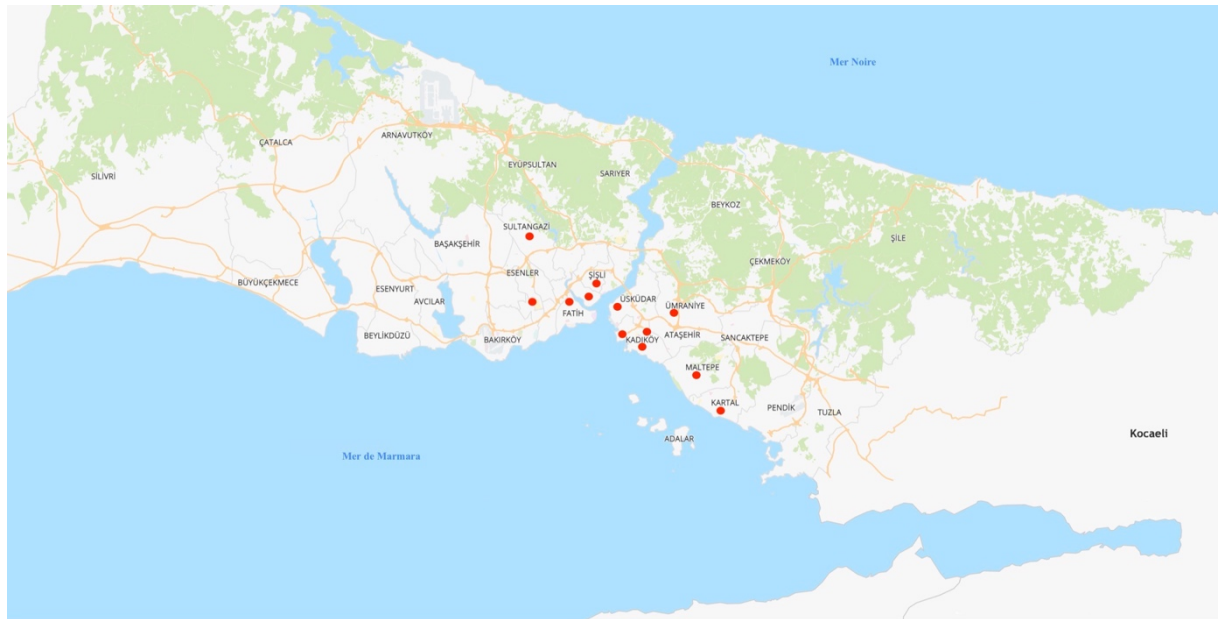


Figure n°8 Les quartiers/villes de résidence des locuteurs

Les lieux d'habitation des locuteurs (ou le quartier où l'entretien a été mené) sont situés sur la carte d'Istanbul :



Carte n°13, Les quartiers de résidence des locuteurs ou de l'entretien à Istanbul

### 8.0.7 Les métadonnées des locuteurs

Les locuteurs qui se connaissent sont répartis dans des réseaux, surlignés avec la même couleur ; la date de l'entretien avec les *membres* d'un même *réseau* peut varier. La zone surlignée en gris (le dernier groupe de 8 locuteurs) indique les personnes contactées individuellement. Les métadonnées contiennent aussi les informations sur les langues pratiquées/utilisées par les locuteurs.

#### ***Réseau n°1***

Gilya : 25 ans. Sa ville de naissance est Izmir. Sa famille est originaire de Mardin, (Midyat et Nusaybin). Il a fait des études en anthropologie. Sa famille a été immigrée à Izmir il y a 40 ans. Locutrice du kurde, du turc et de l'anglais.

Serhad : 29 ans. Sa ville de naissance est Mersin. Sa famille est originaire de Bitlis, Ahlat. Sa famille s'est installée à Mersin quand il était très petit, puis à Istanbul (Ümraniye). Il a fait des études en anthropologie et travaille dans un café à Kadıköy. Il est un ami de Gilya. Locuteur du kurde et du turc.

Hewar : 30-35 ans. Sa ville de naissance est Izmir. Sa famille est originaire de Mardin, (Midyat et Nusaybin). Au moment du terrain, il était en thèse (en philosophie) et il tenait une librairie à Kartal. Il est le frère de Gilya. Locuteur du kurde, du turc et de l'anglais.

Yekta : 25-30 ans. Sa ville de naissance est Elazığ (Karakoçan), mais sa famille a immigré à Istanbul quand il avait 1 an. Locuteur du kurde et du turc. Il est professeur des écoles.

### ***Réseau n°2***

Gulê : 25-30 ans. Sa ville de naissance est Şırnak (Cizre). Elle a fait sa licence à Istanbul, puis son master en France, et travaille dans une ONG à Istanbul. Une partie de sa famille habite toujours à Cizre. Locutrice du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Serdal : 20-25 ans. Il est le petit frère de Gulê, né aussi à Cizre. Il est venu à Istanbul il y a quatre ans pour ses études. Locuteur du kurde et du turc.

Hogir : 20-25 ans. Il est originaire de Cizre, habite à Istanbul depuis 2013. Il fait également ses études dans cette ville. C'est un ami de Serdal. Locuteur du kurde et du turc.

Ronî : 20-25. Originaire de Cizre comme ses amis Serdal et Hogir, il habite à Istanbul depuis 2011 où il fait ses études depuis le secondaire. Locuteur du kurde et du turc.

### ***Réseau n°3***

Hatice : 40-45 ans. Née à Sivas (Zara), elle habite à Istanbul depuis longtemps et travaille dans une petite entreprise. Locutrice du kurde et du turc.

Kendal : 45-50 ans. Il est le frère aîné de Hatice. Locuteur du kurde et du turc.

Temen : 40-45 ans. Originaire d'Erzurum, il habite et travaille à Istanbul. C'est un ami d'Hatice. Locuteur du kurde et du turc.

Ömer : 60-65 ans. Originaire de Şırnak, il habite également depuis longtemps à Istanbul. Journaliste et écrivain (sur l'histoire kurde), c'est une personne *respectée* par Hatice (et ses proches), et sûrement par les autres personnes du quartier de Sultangazi où il y a une communauté kurde considérable, originaire de Mardin, Şırnak et d'autres parties de la RMK. Locuteur du kurde (kurmandji et un peu sorani) et du turc.

### ***Réseau n°4***

Renas : 35-40 ans. Originaire de Batman, lui et son frère aîné (Perwer) tiennent une PME dans le domaine du textile. Locuteur du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Perwer : 40-45 ans. Il est le frère aîné de Renas. Locuteur du kurde et du turc.

Ferzan : 40-45 ans. Né à Diyarbakır, il habite à Istanbul depuis longtemps. Locuteur du kurde et du turc.

### ***Réseau n°5***

Zeliha : 35-40 ans. Originaire de Diyarbakır, il a fait ses études dans cette ville jusqu'au secondaire. Elle a fait une partie de ses études en Jordanie. Elle habite à Istanbul depuis 15 ans. Locutrice du kurde, du turc et de l'arabe.

Aram : 40-45 ans. Né à Bagdad, sa famille vient de Şırnak. Il habite à Istanbul depuis 1997. C'est un ami de Zeliha. Locuteur du kurde, du turc et de l'arabe.

### ***Réseau n°6***

Sermin : 25-30 ans. Née à Muş, elle est venue à Istanbul en 2010 pour faire ses études supérieures (en sociologie). Au moment de la réalisation de l'entretien, elle tenait une librairie à Taksim, avec son amie Canan. Locutrice du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Canan : 25-30 ans. Sa famille étant originaire de Muş, elle est née à Manisa où sa famille a immigré il y a plus de 25 ans. Locutrice du kurde, du turc et du français.

Haje : 25-30 ans. Née à Istanbul, sa famille est de Mardin. Au moment de l'entretien, elle était journaliste (le journal est publié en kurde et en turc). Locutrice du kurde et du turc.

#### ***Réseau n°7***

Azad : 25-30 ans. Il est originaire de Bitlis (Tatvan) et habite à Istanbul depuis des années. Locuteur du kurde et du turc.

Lale : 25-30 ans. Née à Istanbul, sa famille est originaire de Bitlis (Tatvan). Elle a fait ses études à Istanbul. C'est une amie d'Azad. Locutrice du kurde, du turc et de l'anglais.

Viyan : 20-25 ans. Née à Istanbul, elle est la petite sœur de Lale. Locutrice du kurde, du turc et de l'anglais.

Ferhad : 20-25 ans. Né à Istanbul, sa famille est également originaire de Bitlis (Tatvan). Locuteur du kurde, du turc et de l'anglais.

#### ***Réseau n°8***

Qenco : 40-45 ans. Son origine régionale ne faisant pas partie des données, il habite à Istanbul depuis longtemps. Avant il a également vécu à Adana, une grande ville proche de la RMK. Locuteur du kurde et du turc.

Welat : 30-35 ans. Né à Maraş (Elbistan), il habite à Istanbul depuis 2008. C'est un ami de Qenco. Locuteur du kurde et du turc.

Dijwar : 50-55 ans. Originaire de Mardin, il habite depuis longtemps à Istanbul. C'est grâce à Qenco que le contact a été établi avec lui. Au moment de la réalisation du terrain, il était employé municipal (comme Nuri et Rizgar). Locuteur du kurde et du turc.

Nuri : 50-55 ans. Il vient également de Mardin et il est à Istanbul depuis plus de 20 ans. Il habite dans le même quartier que Dijwar, à Fikirtepe (Kadıköy). Locuteur du kurde et du turc.

Rizgar : 50-55 ans. Né à Mardin (un village près de Diyarbakır, il habite également à Fikirtepe (Kadıköy) et il est à Istanbul depuis plus de 25 ans. Locuteur du kurde et du turc.

#### ***Réseau n°9***

Adar : 30-35 ans. Originaire de Muş, sa famille a immigré à Istanbul dans les années 1990. Il travaillait comme journaliste indépendant et caméraman avant de partir en France. Il habite à Marseille. Locuteur du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Lorîn : 20-25 ans. Née à Istanbul (Sultanbeyli), l'origine de sa famille manque aux données. Son père puis elle, sa mère et ses petits frères et sœurs ont immigré en France quand elle avait environ 10 ans. Au moment de l'entretien, elle faisait ses études en droit à Aix-en-Provence. Le contact a été établi à travers Adar. Locutrice du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Baran : 36 ans. Né à Urfa (Siverek), il vit en France depuis 7 ans, d'abord à Tours, puis à Aix-en-Provence où il faisait son doctorat en cinématographie au moment de la réalisation de l'entretien. Il a vécu à Ankara et à Istanbul en Turquie, avant d'aller en France. C'est un ami d'Adar. Locuteur du kurde, du turc et du français.

Egit : 30-35 ans. Son origine régionale manque aux données, il habite et travaille à Marseille depuis 2009. C'est un ami d'Adar. Locuteur du kurde, du turc et du français.

### ***Contacts individuels***

Agir : 40-45 ans. Né à Iğdır, sa famille a immigré à Istanbul (Gebze) après lui. Étant professeur du secondaire, il a travaillé à Mardin, à Van et il travaille à Istanbul depuis 2012. Il habite à Maltepe. Locuteur du kurde et du turc.

Mesud : 60-65 ans. Né à Elazığ, il habite à Istanbul (Kartal) depuis 1973 où il a fait ses études secondaires. Locuteur du kurde et du turc.

Berfin : 25-30 ans. Née à Istanbul, sa famille est originaire de Sivas (Koçgiri). Elle est salariée dans une entreprise et habite à Kozyatağı (Kadıköy) ; sa famille habite à Küçükçekmece (Istanbul). Locutrice du kurde et du turc.

Xezal : 20-25 ans. Née à Ağrı où elle a commencé le primaire dans cette ville. Sa famille a immigré en France quand elle avait 8-9 ans donc la majorité de sa scolarisation s'est déroulée en France. Elle poursuit ses études en droit à Rouen. Locutrice du kurde, du turc, du français et de l'espagnol.

Ciwan : 20-25 ans. Nouvellement arrivé en France (Rouen), il est originaire de Diyarbakır. Une partie de sa famille s'est installée à Istanbul qu'il a visité plusieurs fois. Locuteur du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Arî : 40-45 ans. Il vient de Batman et habite aux environs de Rouen. Locuteur du kurde, du turc et du français.

Ferat : 25 ans. Il est originaire d'Erzurum. Il a fait ses études secondaires à Istanbul et ses études supérieures à Edirne, avant d'aller à Aix-en-Provence pour poursuivre ses études en master en 2019. Locuteur du kurde, du turc, de l'anglais et du français.

Ertan : 35-40 ans. Il est également originaire d'Erzurum. Il s'est installé à Marseille en 2008. Avant Marseille, il a vécu à Istanbul pendant 10 ans. Locuteur du kurde, du turc et du français.

## 8.1 Les méthodes : l'entretien et l'élicitation

Les données proviennent principalement d'une enquête de terrain dont une partie est consacrée à l'entretien semi-directif avec des questions ouvertes sur plusieurs sujets sociolinguistiques, et une autre partie consacrée au recueil des usages de la langue. Les entretiens de longue durée ont été menés face-à-face, prenant souvent une forme de discussion libre (quotidienne), soit avec une seule personne, soit avec un groupe et en turc<sup>193</sup>. Avec certains locuteurs, des rencontres à différentes occasions m'ont permis de compléter des points manquants. Les gestes, les comportements et les attitudes ont été notés juste après les entretiens, pour la restitution des anecdotes pertinentes pour la compréhension et l'explication des pratiques langagières<sup>194</sup>.

Le fait que je ne suis pas kurde a eu un certain effet sur l'interaction avec les locuteurs, et ainsi que sur les entretiens. Cependant, celui-ci n'était pas toujours obstructif, au contraire, il m'a permis de recueillir plus de commentaires des locuteurs sur leurs usages de la langue ainsi que sur ceux d'autrui. Il en a été de même au niveau de l'expression des pratiques langagières et/ou l'appréhension du bilinguisme, et des langues kurde et turque. C'est pour cela que j'ai souvent caché mes propres connaissances (et surtout mes commentaires sur les sujets abordés), afin de jouer sur le rapport préétabli entre le chercheur et le locuteur. Ce rapport reflète la perception du chercheur comme détenteur du savoir par les locuteurs qui n'ont pas nécessairement des connaissances scientifiques sur leur propre langue. Le fait d'être un jeune chercheur *turc* qui s'intéresse aux pratiques des locuteurs *ordinaires* a permis de surmonter (à un certain degré) l'hésitation des locuteurs à parler de leur langue, une notion *très attachée à l'identité*. Cette hésitation provient d'une question de légitimité ; j'ai dû expliquer à plusieurs locuteurs que je m'intéressais justement à leurs avis, observations et usages de langue de tous les jours (comme expliqué ci-dessus, dans la section 8.0), mais pas à ceux d'un expert/scientifique. L'insécurité de certains locuteurs provenait sûrement de l'apprentissage

---

<sup>193</sup> Il faut préciser que ma langue première n'est pas le kurde.

<sup>194</sup> L'observation d'« un faisceau complexe d'éléments de différents ordres de la vie sociale (paroles, gestes, comportements, attitudes ...) à travers le prisme langagier » (Gasquet-Cyrus, 2015 : 24).

imparfait du kurde, souvent dans un cadre familial (en l'absence de scolarisation dans cette langue). Lors des entretiens, une explication de ma démarche s'est avérée nécessaire pour amener ces locuteurs à partager leurs points de vue sur différents points sociolinguistiques.

L'élicitation a été principalement utilisée pour enregistrer les usages de la langue (lexique et grammaire) des locuteurs. Cette méthode s'avère utile dans plusieurs études en dialectologie ou en grammaire du kurde, comme dans l'élaboration de la base de données *Dialects of Kurdish* de l'université de Manchester<sup>195</sup> et dans la thèse de M. Dorleijn (1996) sur l'ergativité en kurmandji. Lors des élicitations, des équivalents en kurde des phrases en turc ont été demandés aux locuteurs<sup>196</sup>. Lorsqu'il s'agit des groupes, cette méthode a servi à inciter une discussion entre les locuteurs sur leurs productions, et faire des commentaires les uns sur les autres. Elle a été également employée pour récolter du discours épilinguistique et des pratiques langagières, notamment les stratégies d'évitement des formes, l'insécurité (ou la sécurité) linguistique et la diffusion de quelques innovations dans des cercles sociaux plus petits au sein des quartiers.

Les choix méthodologiques révèlent en effet le manque de conversation *naturelle* dans les données recueillies dans le cadre de cette thèse. Les usages issus de contact auraient été mieux observés, si j'avais pu participer à des conversations entre les kurdophones bi/plurilingues ou bien si j'avais pu être un observateur participant<sup>197</sup> (cf. également la fin de la section 8.2 ci-dessous). Nous avons essayé de compenser ce manque en privilégiant le recueil d'élicitation et de discours libre, et aussi en exploitant des données disponibles sur d'autres sources (cf. la section 8.2.2.3). En outre, la technique de boule de neige a également posé ces limites, notamment lors de la recherche des contacts sur Marseille.

## 8.2 Les données

Suivant la double approche théorique adoptée, ce travail propose plusieurs types de données. Les pratiques langagières des locuteurs sont fournies en grande partie par l'enquête sociolinguistique ; les données descriptives sont majoritairement issues des sessions d'élicitation, mais aussi des discours libres des locuteurs et des discours *plus* spontanés issus

---

<sup>195</sup> <http://kurdish.humanities.manchester.ac.uk/pilot-extended-surveys/>.

<sup>196</sup> Par l'équivalent, il ne faut pas entendre une traduction mot-à-mot, mais une construction libre qui donne le même sens de l'énoncé originel.

<sup>197</sup> Cela m'est arrivé une seule fois, dans un café à Marseille où j'ai assisté à une conversation courante à trois langues, le kurde, le français et le turc.



des entretiens en accès libre (cf. 8.2.2.3). Ainsi, deux types de données ont été collectés par des enquêtes séparées, mais avec les mêmes locuteurs, lors du même entretien. Il s'agit donc d'un corpus éclectique en termes du type des données et d'un corpus bilingue en kurde et en turc.

Les données récoltées dans le cadre de ce travail sont issues de plusieurs terrains entre 2016 et 2020. Les autres données, tirées des bases de données et/ou des ouvrages linguistiques en kurde, serviront à illustrer un point de grammaire ; elles font donc partie des données descriptives. Les données tirées des études en bilinguisme kurde-turc en Turquie seront également exploitées pour mieux situer les pratiques des locuteurs par rapport à la littérature du domaine. Étant donné que les données ne présentent qu'une partie limitée de la réalité linguistique, et qu'elles sont « construites selon des procédures spécifiques », leur remise en contexte apparaît comme une tâche importante pour *relier le terrain et la théorie* (Gadet & Wachs, 2015 : 45).

Pour donner un aperçu général, il y a plus de données recueillies concernant la perspective sociolinguistique de la démarche que les données de description des usages (mixtes). Les interactions endolingue-bilingues sont peu présentes – sauf un enregistrement et les entretiens en accès libre. Ces données auraient été utiles pour mieux décrire les situations où la frontière linguistique est remise en question par les locuteurs (cf. l'axe n°2 de la démarche présentée). Les corpus disponibles en kurde (par exemple *Dialects of Kurdish Database* et *MultiCast*<sup>198</sup>) ne contiennent pas non plus de données de ce type, à savoir des conversations naturelles entre les kurdophones plurilingues. Il ne m'était pas possible de recueillir plus de données de ce type dans le cadre de ce travail, car je ne pouvais pas poursuivre une longue conversation en kurde et je n'ai pas eu l'occasion de former des informateurs pour différentes raisons (manque de temps, présence temporaire sur terrain, difficulté d'enregistrer de façon spontanée les conversations courantes dans une condition socio-politique tendue). Il me semble que le recueil de ce type de données demeure important pour des études à venir dans un objectif de description des phénomènes issus du contact des kurdophones plurilingues. Cependant, il faut noter que cette thèse s'intéresse majoritairement à la représentation de l'hétérogénéité linguistique et au discours porté sur ces usages, et nous considérons que nous avons des données suffisantes pour le faire.

---

<sup>198</sup> <https://multicast.aspra.uni-bamberg.de/#nkurd>.

### ***8.2.1 La constitution des données concernant les pratiques langagières des locuteurs***

Les questions de l'enquête sociolinguistique, présentées ci-dessous, sont préparées afin d'inciter les locuteurs à donner leur propre avis sur les sujets concernant les questions de recherche. Les mots et les formulations employés ont été attentivement choisis pour ne pas influencer la réponse. Un effort a été fait pour ne pas utiliser la terminologie sociolinguistique ; des explications sont données si besoin, comme pour la question 2. Lorsqu'il s'agit d'un groupe de locuteurs, j'ai essayé d'avoir la réponse de chaque locuteur en faisant des tours de table. Une partie des données a été recueillie lors du terrain en master (2016) avec des questions plus générales tout en couvrant tous les thèmes ci-dessous. Les questions préparées dans le cadre de cette thèse (2018) sont plus détaillées et ciblées<sup>199</sup> :

(les métadonnées du locuteur : la ville d'origine, l'histoire de l'immigration à Istanbul – personnelle ou familiale –, et parfois l'âge)

- 1) Quelles langues parlez-vous ?
  - a. Comment/Où est-ce que vous avez appris le kurde et le turc ?
  - b. Est-ce que vous pouvez lire et écrire en kurde et turc ?
  
- 2) Est-ce que vous connaissez le terme « bi/plurilingue » ? (Si la réponse est négative, l'explication du terme par sa définition plus simple, pratiquer/parler plus de deux langues.) Si oui, ou après l'explication : Est-ce que vous vous considérez comme une personne bi/plurilingue ?
  - a. Si oui, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?
  - b. Dans quelle langue vous vous exprimez le mieux ?
  
- 3) Il y a plusieurs variétés du kurde, est-ce que vous comprenez les autres (autre que le kurmandji) ?
  - a. Est-ce que pour vous le kurmandji que vous parlez est spécifique à une région ?
  - b. Rencontrez-vous des difficultés à vous faire comprendre avec les locuteurs du kurmandji ayant une origine régionale différente de la vôtre (ou que votre

---

<sup>199</sup> Les questions traduites en turc sont en annexe n°11.

- famille) ? À quel niveau est-ce que ces différences se manifestent, la prononciation, le vocabulaire, ou autre ?
- c. Est-ce que ces différences posent un problème à l'intercompréhension ?
  - d. Vous pensez que vous avez un accent en kurde ? Et en turc, vous pensez que vous avez un accent ?
- 4) Est-ce que vous entendez les gens parler kurde à Istanbul ? Que pourriez-vous dire sur l'usage du kurde au quotidien ?
- a. Selon vous, est-ce que le nombre de personnes qui pratiquent régulièrement le kurde augmente ou diminue ?
  - b. Où est-ce que le kurde est parlé ? Entre famille, lors des événements sociaux, ou autre cercle social ? Est-ce qu'il y a des endroits spécifiques où l'usage du kurde est privilégié ?
  - c. Est-ce que vous pourriez imaginer qu'à l'avenir, la transmission du kurde s'arrête à Istanbul et qu'il n'y ait plus de personnes qui pratiquent cette langue dans cette ville ?
  - d. Le mouvement politique kurde a-t-il un effet sur la transmission de la langue et la loyauté linguistique des Kurdes dans les grandes villes ?
- 5) Est-ce que tous les Kurdes habitant à Istanbul parlent le turc ? Si non, qui ne le parlent pas ?
- a. Y a-t-il des districts/arrondissement/quartiers où il y a plus d'habitants kurdes ?
  - b. Est-ce que vous avez déjà rencontré des *problèmes* à parler kurde dans le domaine public à Istanbul, une réflexion ou une réaction quelconque d'un tiers ?
  - c. Est-ce que vous vous définiriez comme « istanbuliote » ou bien c'est un lieu d'habitation éphémère pour vous ?
- 6) Existe-il des différences entre le parler des jeunes et des personnes âgées ?
- 7) Est-ce que vous entendez des alternances et des mélanges codiques avec le turc autour de vous ? Vous en faites ?

- a. Quel est votre sentiment (ou réflexion) quand vous les entendez ou vous les faites ? Est-ce que vous pouvez donner un exemple ?
  - b. Est-ce qu'il se trouve un groupe qui en fait plus que les autres ? (Les critères de catégorisation des locuteurs de ce(s) groupe(s))
  - c. Y a-t-il des différences entre le kurde parlé dans la RMK et à Istanbul ?
- 8) Suivez-vous les médias kurdes : les chaînes de télévision, les réseaux sociaux, etc. ?
- a. Vous trouvez comment la langue utilisée à la télévision ?
  - b. Est-ce que vous entendez à la télévision ou lisez dans les livres de nouveaux mots ? Vous essayez de les utiliser au quotidien ?
- 9) Concernant les langues (autres que le turc) parlées en Turquie, comment est-ce que vous définiriez leur situation ? Que pensez-vous des politiques linguistiques de la Turquie ?
- a. Sachant que la plupart des Kurdes en Turquie sont au moins bilingue en kurde et en turc, est-ce que ce bilinguisme se développe naturellement/socialement ou par la pression étatique ?
- 10) Que signifie la langue kurde pour vous ?

Quelques explications s'avèrent utiles dans la lecture des données. Notons que l'ordre des questions peut varier selon le déroulement de l'entretien, et les questions sont adaptées aux lieux d'habitation des locuteurs. Un aspect discursif qu'on rencontre très fréquemment est l'emploi du pronom personnel « tu ». C'est le style qui désigne l'impersonnel ; les locuteurs ne s'adressent donc pas à leur interlocuteur (souvent moi) en utilisant ce pronom. Un autre élément discursif est l'usage du pronom « nous » en expliquant un point de vue (sociétal ou politique) ou un usage grammatical. Il faut également tenir compte qu'il s'agit d'un protocole d'enquête et que lors des entretiens, il a été demandé des questions additionnelles relatives à l'arrière-plan et au discours des locuteurs.

Pour expliquer le terme « bilingue » (ou « plurilingue »), une définition simple a été donnée, « le fait de pratiquer/parler plus d'une langue ». Par conséquent, une discussion sur les compétences a été déclenchée. Cela a fourni du discours sur la norme linguistique, les rôles et les domaines attribués aux langues, et aussi sur les insécurités des locuteurs. Cette question et

la discussion sur le bi/plurilinguisme a servi également pour mieux comprendre la conception de la notion de langue et la signification d'être bi/plurilingue pour les locuteurs.

Les questions sur les variétés du kurde et les dialectes du kurmandji ne posent pas de problème d'intercompréhension chez les locuteurs kurdophones. Nous cherchons à évaluer le degré de son impact au niveau de l'interaction en tenant compte de la diversité de l'origine régionale des kurdophones d'Istanbul. La différence entre le zazaki et le kurde (kurmandji), et la distinction des dialectes du kurmandji ont été évoquées par certains locuteurs. Ces distinctions font l'objet du discours épilinguistique tout comme les réponses aux questions sur l'accent. De plus, « avoir un accent » a été tout d'abord interprété comme « avoir un accent kurde en turc » bien que la question soit posée pour les deux langues. Cette question a donc nécessité quelques précisions lors de l'entretien.

Les clarifications ont été portées sur la question 5 parce qu'elle était un peu générale et les locuteurs ont eu des hésitations à généraliser leur réponse. La question 5b ciblait les incidents arrivés aux locuteurs, mais des témoignages ont évoqués des violences physiques et symboliques envers les kurdophones.

La question 7c est considérée à deux niveaux : la langue parlée dans les villes kurdes et la langue parlée *en campagne*, comme désignée par plusieurs locuteurs. Une comparaison telle qu'elle est demandée dans la question est passée inaperçue, sinon considérée sous l'angle de l'assimilation linguistique.

Enfin, la dernière question (10) était très générale et difficile d'*expliquer avec des mots* selon plusieurs locuteurs, mais les réponses s'avèrent être riches en représentations du kurde, au sujet du lien entre la langue et l'individu<sup>200</sup>.

Dans les analyses, les extraits tirés des entretiens seront présentés entre guillemets. Les questions posées (aux locuteurs) et les explications (données par moi-même) seront mises entre crochets. Pour une meilleure compréhension des textes, certaines additions ont été faites lors de la traduction du turc au français ; ces additions sont également entre crochets. Certains entretiens n'ont pas été enregistrés et les notes ont été prises à la main. Les notes sont généralement présentées sous forme de discours rapporté (indirect). Lorsqu'il s'agit des discours directement notés (lors de l'entretien), les données sont présentées entre guillemets. Notons aussi que toutes les sessions d'élicitation et du recueil de discours libre sont enregistrées (cf. la sous-section 8.2.2).

---

<sup>200</sup> L'individu dans sa construction culturelle, sociale et identitaire.

Il est possible d'associer ces questions aux thèmes sociolinguistiques concernant le bilinguisme des locuteurs de cette manière (dans l'ordre des questions de l'enquête) :

- Les langues pratiquées par les locuteurs ; leur évaluation de leur pratique écrite et orale de ces langues ; le parcours d'apprentissage des langues.
- La connaissance du terme bi/plurilinguisme par les locuteurs ; la signification d'être bi/plurilingue pour eux ; l'expression en kurde et en turc selon le contexte de l'interaction et le sujet de discussion.
- Le dialecte régional des locuteurs, la mise en comparaison des dialectes, l'évaluation des traits grammaticaux ou des façons de parler spécifiques ; les différences entre la pratique du kurde dans la RMK et les villes de l'ouest ; l'intercompréhension des dialectes régionaux du kurmandji (à Istanbul) ; la projection de la transmission de langue kurde en Turquie, à Istanbul (ou à Marseille, à Rouen).
- L'emploi du kurde au quotidien et à la maison ; la nécessité (ou non) de parler en kurde lors des événements sociaux (mariage, décès, etc.) ; l'usage du kurde dans le domaine public à Istanbul (et en France) ; la vie à Istanbul en tant que locuteur du kurde ; la comparaison de l'emploi du kurde entre la RMK et Istanbul (et en France, selon le lieu de l'habitation des locuteurs).
- L'usage du kurde dans différentes parties d'Istanbul ; les indices et les marques distinctives de l'identité (linguistique) kurde dans les grandes villes (et en France) ; la transmission de la langue en lien avec son usage dans les produits scientifiques et/ou littéraires, et avec son usage au quotidien.
- La corrélation entre les différentes façons de parler (par exemple, faire plus de recours au mélange codique avec le turc) et une catégorie démographique, ou socio-économique, ou encore une partie de la RMK ; les façons de parler distinguées par les locuteurs comme « langue des jeunes » (ou « langues des nouvelles générations »), « langue authentique des personnes âgées », le kurde « académique » ont été développées lors des entretiens afin de comprendre la conception de ces étiquettes.
- L'attitude concernant l'alternance et le mélange codique avec le turc : la perception de ces phénomènes et l'auto-évaluation sur leur emploi par le locuteur ; l'identification du groupe démographique qui en emploient plus ; la représentation des langues pratiquées par les locuteurs ; l'auto-évaluation de l'accent kurde en turc et de l'accent turc en kurde.

- La langue utilisée dans les médias (la télévision kurde, les réseaux sociaux, etc.); le rôle de la télévision kurde dans l'apprentissage du kurde et l'intercompréhension entre différentes variétés de cette langue ; le rôle de la littérature, de la musique et des études linguistiques kurdes dans l'apprentissage du kurde et de son amélioration chez les locuteurs.
- Le plurilinguisme en Turquie, la situation du kurde et d'autres langues minorisées ; les discours sur les politiques linguistiques de la Turquie.
- La signification (au niveau personnel) du kurde (kurmandji).

Pour conclure, les questions de l'entretien ont permis de constituer des données qui reflètent bien les pratiques langagières des locuteurs telles qu'elles sont mises en mots par eux. Suivant l'approche méthodologique, les questions ont pour objectif de mettre en relation le contexte du terrain et le discours des locuteurs qui touchent les trois axes de réflexion principaux présentés ci-dessus. Ces données (discursives) seront tissées avec des concepts théoriques afin d'apporter des analyses plus fines concernant le volet sociolinguistique (anthroposocial) du contact.

## ***8.2.2 La constitution des données concernant les usages de la langue***

### ***8.2.2.1 L'élicitation***

Après avoir expliqué la méthode d'élicitation (cf. 8.1), il convient de présenter le choix des phrases. Comme elles visent l'observation des usages de la langue<sup>201</sup>, elles seront présentées en turc, avec la traduction en français. Il semble préférable de ne pas mettre une traduction en kurde pour ne pas imposer (ou privilégier) une certaine construction.

Les domaines grammaticaux ciblés, marqués à côté de chaque phrase<sup>202</sup>, sont inspirés par des études précédentes qui emploient la même technique ou qui traitent des données sur le même niveau grammatical ; ces études sont précisées en dessous et à côté des phrases. Le niveau

---

<sup>201</sup> Par exemple l'innovation lexicale, les reformulations en évitant certains mots (les stratégies d'évitement), le fonctionnement du répertoire bilingue, etc.

<sup>202</sup> (P) : Phonologie ; (L) : Lexique ; (MS/Erg) : Morphosyntaxe/Ergativité ; (MS/G) : Morphosyntaxe/Genre ; (MS/Réf) : Morphosyntaxe/Réflexif ; (MS/Dat) : Morphosyntaxe/Datif ; (MS/Cau) : Morphosyntaxe/Causatif ; (MS/Comp/Sup) : Morphosyntaxe/Comparatif/Superlatif ; (S/Sub) : Syntaxe/Subordination ; (S/O) : Syntaxe/Ordre des termes.

phonologique et la construction à verbe support sont évalués dans l'ensemble de données utilisées pour la description des usages.

Les phrases sont regroupées selon le domaine grammatical ciblé, sauf pour les huit premières qui ne s'intéressent qu'au niveau lexical (l'élément lexical ciblé est souligné sur ces phrases-là). Puisque le turc n'a pas de genre grammatical, le sujet et/ou l'objet des phrases peuvent être interprétés comme masculin ou féminin en français ; un des genres grammaticaux a été choisi dans les traductions ci-dessous :

- 1) [Ağacın gövdesi çok kalm.] (L)  
« Le tronc de l'arbre est très épais. »
- 2) [Bu evde kaç oda var ?] (L)  
« Combien de chambre y a-t-il dans cette maison ? »
- 3) [Orada yüksek dağlar vardır.] (L)  
« Il y a de hautes montagnes là-bas. »
- 4) [Tuz ve karabiber aldım.] (L)  
« J'ai acheté du sel et du poivre. »
- 5) [On altı tane çiçek ektim.] (L)  
« J'ai planté seize fleurs. »
- 6) [Her dost insana bir şey katar.<sup>203</sup>] (L)  
« Chaque ami t'apprend quelque chose. (On apprend quelque chose de chaque ami.) »
- 7) [Kardeşime bilgisayar kullanmayı öğrettim.] (L)  
« J'ai appris à ma sœur d'utiliser l'ordinateur. »

---

<sup>203</sup> Bien que le verbe *katmak* « rajouter ; mélanger » pose un problème de traduction en kurde (et aussi en français), je retiens cette phrase, car les remarques et les commentaires des locuteurs sur le mot *dost* et les constructions proposées par les locuteurs sont intéressantes. Les locuteurs ont souvent utilisé le verbe *dan* « donner » ou *hîn kirin* « apprendre ».



- 8) [Yirmi dört tane dilekçe hazırladık.] (L)  
« Nous avons préparé vingt-quatre requêtes. »
- 9) [a.Adam araba siliyor. / b.Adam araba sildi. / c.Su içmek istiyorum. / d.Su içmek istedim. / e.Soğuk su içmek istedim.] (L ; MS/Erg ; Dorleijn (1996), Dialects of Kurdish Database)  
« a.L’homme nettoie la voiture. / b.L’homme a nettoyé la voiture. / c.Je veux boire de l’eau. / d.J’ai voulu boire de l’eau. / e.J’ai voulu boire de l’eau fraiche. »
- 10) [a.Beni düşürdü. / b.Kitabı bana itti. / c.Beni güldürdün. / d.Ahmet’in tutuklanmasına neden olacak. / e.Ahmet’in tutuklanmasına neden oldu. / f.Kardeşim kitap okuyor. / g.Ablamla kitap okuduk. / h.Babam, ablam ve bana kitap okudu. / i.Yaralandı. / j.Öldürüldü. / k.Düşürüldü.] (MS/Dat ; MS/Cau ; Dorleijn (1996))  
« a.Il m’a fait tomber. / b.Il a poussé le livre (vers moi). / c.Tu m’as fait rire. / d.Il va causer l’arrestation d’Ahmet. / e.Il a causé l’arrestation d’Ahmet. / f.Mon frère lit un livre (être en train de lire). / g.Nous avons lu un livre avec ma sœur. / h.Mon père nous (moi et ma sœur) a lu un livre. / i.Il a été blessé. / j.Il a été tué. / k.Il a été fait tomber. »
- 11) [a.Kendimi çiziyorum. / b.Kendimi çizdim. / c.Benim ve annemin resmini yaptı. / d.Çocuğun resmini beraber çizdiler.] (MS/Réf)  
« a.Je me dessine. / b.Je me suis dessiné. / c.Elle a dessiné moi et ma mère. / d.Elles ont dessiné ensemble l’enfant. »
- 12) [a.Eve gidiyorum. / b.Sana koştu. / c.Ona doğru koşarak gitti. / d.Kadın elmayı masaya koydu.] (S/O ; Haig (2014))  
« a.Je vais à la maison. / b.Elle a couru. / c.Elle est allée vers lui en courant. / d.La femme a mis la pomme sur la table. »
- 13) [a.Görüyorum. / b.Gördüm. / c.Onu gördüm. / d.Sizi gördüm. / e.Beni görüyor musun ? / f.Beni gördüler. / g.Beni gördün. / h.Senin evini gördüm. / i.Beni gördü mü ? / j.Onların köpeklerini gördüm.] (MS/Erg ; Dorleijn (1996), Haig (1998, 2004), Gündoğdu (2013))

« a.Je vois. / b.J'ai vu. / c.Je l'ai vue / d.Je vous ai vus. / e.Tu me vois ? / f.Ils m'ont vue. / g.Tu m'as vue / h.J'ai vu ta maison. / i.Elle m'a vue ? / j.J'ai vu leur chien.

14) [a.Bu kadın elma alıyor. / b.Kadın elma alıyor. / c.Kadın kırmızı elma alıyor. / d.Bu adam elma alıyor. / e.Adam elma alıyor. / f.Adam yeşil elma alıyor. / g.Yaşlı adama söyledim. / h.Genç kadına söyledim. / i.Annemin gömleği çok güzel. / j.Benim öğretmenim çok iyidir. / k.Hasan'ın koyunları neden burada ?] (MS/G ; Akin (2001), Haig (2004), Haig & Öpengin (2014, 2015)

« a.Cette femme achète de la pomme. / b.La femme achète de la pomme. / c.La femme achète de la pomme rouge. / d.Cet homme achète de la pomme. / e.L'homme achète de la pomme. / f.L'homme achète de la pomme verte. / g.J'ai dit au vieux homme. / h.J'ai dit à la jeune femme. / i.La chemise de ma mère est très belle. / j.Mon professeur est très bien. / k.Pourquoi les moutons d'Hasan sont là ? »

15) [a.Ya daha kalın giyin, ya da dışarı çıkma. / b.İçlerinden en çirkinini seçmiş.] (MS/Comp/Sup ; Haig (2001, 2015)

« a.Soit tu t'habilles plus chaudement, soit tu ne sors pas. / b.Il a choisi le plus moche (entre eux). »

16) [a.Nenem çorba pişirirken kapı çaldı. / b.Yemek yedikten sonra ödevlerini yaptı. / c.Onu uzaktan gördüm, bana doğru gelmesini söyledim, duymadı. / d.Kız kardeşlerimden bir tanesi hariç hiçbiri üniversiteye gitmedi. / e.Düğünde hep beraber yedik, içtik. / f.Beni görmek ve yemek yemek istedi.] (S/Sub ; Haig (2001), Matras (1997, 2002))

« a.Lorsque ma grand-mère préparait la soupe, la porte a été frappée. / b.Elle a fait ses devoirs après avoir mangé. / c.Je l'ai vue de loin, j'ai dit de venir vers moi, elle n'a pas entendu. / d.Sauf une, aucune de mes sœurs ne sont allées à l'université. / e.Nous avons mangé et bu ensemble au mariage. / f.Il a voulu me voir et diner ensemble. »

Ces deux énoncés ont été donnés par deux différents locuteurs, comme la traduction de la phrase (7) :

[Aram] « min X komputer nişanê birayê xwe da »

« j'ai appris à mon frère à utiliser l'ordinateur »

[Zeliha] « ez birayê xwe ra bilgisayar hîn kirim »

« j'apprends à mon frère d'utiliser l'ordinateur »

Les données choisies dans la base de données *Dialectes of Kurdish* (élicitation et discours libre) seront utilisées pour illustrer d'avantage les phénomènes issus du contact. Les enregistrements faits dans les villes comme Elbistan, Erzincan, İmranlı Karakoçan, Pertek s'avèrent plus pertinents dans le cadre de ce travail, car ces villes se situent géographiquement (et historiquement) à proximité de la population turcophone. Ainsi, ils fournissent plus d'exemples de phénomènes de contact. Les élicitations tirées de cette base de données seront présentées avec le code et la ville mentionnés par la base de données. Le même type de présentation sera appliqué à ces données :

[K-022 Elbistan - élicitation] « darikan çîçek dayîne »  
« les arbres se sont épanouis »

[K-022 Elbistan - élicitation] « jinke berdak keşand »  
« la femme a cassé le verre. »

Dans ces deux exemples, l'emprunt lexical est observé sur *çîçek* et *berdak*. Le degré d'intégration et de spontanéité des emprunts peut varier. Les nuances seront développées avec des exemples d'emprunts lexicaux et grammaticaux. L'objectif, ici, était de désigner les sources de données et d'expliquer comment les données seront présentées.

### **8.2.2.2 Les discours libres des locuteurs**

Les discours libres en kurde des locuteurs ont été sollicités à la fin de l'entretien. Le contenu des discours libres peut porter sur la journée du locuteur, la vie au village, une blague, l'explication d'un proverbe, ou un discours sur la langue kurde. Les usages considérés issus du contact seront soulignés ou bien mis en gras. L'exemple ci-dessous est tiré du discours de Rizgar<sup>204</sup> qui raconte son enfance au village ; les éléments soulignés sont des emprunts au turc :

---

<sup>204</sup> Ici, il s'agit justement de présenter le type des données. Les phénomènes de contact repérés seront commentés dans les analyses, notamment le domaine grammatical et le degré des emprunts, par exemple de *makine*, *okul* et de *hayat*, qui sont également des emprunts en turc.

[Rizgar - discours libre] « berê- yanî- makinelê tine bû- makine tine bûn- ondan- ondan- makine tine bûn- paleyî bi desta bû- ekin mekin- valla tirkî me karışmîş kir- yanî ew ekîn buğda- yanî genim di paleyî dasi yanî ev dikirîn / em jî yarım gün okul yarım gün alî vî dikin daha doğrusu / eee- nîv gün mi okul dixwend nîv gün jî e çume alî vî yanî, mi taştaya vî dibir, yemekê vî dibir / ondan sonra çemek neze me bû, vexte em aciz bûn, me xwe ket çem avê û- em betilî jî yanî dîsa jî em keyf bûn, me oyune dilîzt me yanî heycana hinga pir xweş bû yane daha doğrusu em mutlu b- / aniha ji be hayata ana- ne mutlu ne yanî »

« avant, il n’y avait pas de machines- la machine- puis- puis- la récolte était à la main- des grains et tout- je mélange avec le turc, la récolte du grain- du blé se faisait à la faucille / une demi-journée on allait à l’école, et l’autre demi-journée on allait aider [à la récolte], on prenait le petit-déjeuner là-bas / Et puis, la rivière était proche de nous, quand on s’ennuyait, on rentrait dedans, on se fatiguait, mais on était heureux, on jouait des jeux, on était ravi, je veux dire, on était heureux- / maintenant la vie- on n’est plus heureux. »

La base de données *Dialects of Kurdish* est aussi une source de discours libre pour détailler l’illustration des usages des kurdophones bilingues. Les exemples tirés de cette source seront présentés dans le même style et avec le code et la ville mentionnés par la base de données.

### **8.2.2.3 Les discours spontanés**

Une conversation spontanée (naturelle) a été enregistrée lors de la récolte de données dans un *minibus*<sup>205</sup>. Le locuteur était au téléphone, donc on n’entend pas son interlocuteur, et il était en conversation avec les passagers puisqu’il était chauffeur du *minibus*. La permission a été prise à l’oral et je n’ai pas eu la possibilité de faire un entretien avec cette personne, car elle était en train de travailler. Tout au long de cet enregistrement, il se trouve plusieurs usages mixtes, ce qui indique le bilinguisme en kurde et en turc de leurs interlocuteurs. Ainsi, on peut le désigner comme une interaction entre kurdophones bi/plurilingues.

Des vidéos en accès libre (sur Youtube) ont été prises comme des données de conversation libre (spontanée) tout en tenant compte de la présence des caméras qui est susceptible d’influer sur les usages des locuteurs. Il s’agit notamment des entretiens sur la chaîne de Berfin Zerya avec des artistes kurdes comme Berîvan Ayaz, Ciwanmerd Kulek,

---

<sup>205</sup> Moyen de transport en commun (ressemblant à un bus mais plus petit) que le passager peut prendre où et descendre où il veut. Les lignes des minibus sont prédéterminées et le paiement se fait en fonction de la destination du passager. Le conducteur est donc constamment en communication avec les passagers pour prendre et rendre la monnaie et aussi pour les faire descendre, ainsi les alternances codiques du conducteur sont imposées par son travail.

Rashid Hesso, Yahya Bağcı<sup>206</sup>. Un autre entretien provient de la chaîne de *Medyascope*<sup>207</sup> sur Youtube. Ces données fournissent des exemples supplémentaires d'usage mixte, par exemple l'insertion lexicale (cf. la section 11.0.1.1), dans des interactions entre kurdophones bi/plurilingues. Pour illustrer, dans l'extrait suivant, l'emprunt grammatical au turc est indiqué en gras :

[Yahya Bağcı - discours libre] « [...] piştî bavê min emeklî bû, em çûn Mersinê [...] lê bavê min jî, bavê min jî usa mekteb belkî- hani jixwe mekteb diploma miploma stendiye [...] galêriyên dî dêgîş dibin goraya galeriya jî usa hunermendê wê [...] gelkî xweş e yani atölyem »  
« [...] après que mon père parte en retraite, nous sommes allés à Mersin [...] mon père il était diplômé de l'école [...] les galleries, ça change, selon les artistes [...] mon atelier est très joli [...] »

---

<sup>206</sup> [https://www.youtube.com/channel/UCCfvYB1iaDAmYAZ\\_V\\_MlhFg](https://www.youtube.com/channel/UCCfvYB1iaDAmYAZ_V_MlhFg).

<sup>207</sup> [https://www.youtube.com/watch?v=gTmONXvh1h4&ab\\_channel=Medyascope](https://www.youtube.com/watch?v=gTmONXvh1h4&ab_channel=Medyascope).

# **PARTIE 3**

Cette partie est consacrée à l'analyse des données qui sera basée sur des concepts et notions théoriques qui seront présentés au fur et à mesure. Elle abordera en premier lieu des informations sur le parcours de l'apprentissage des langues des locuteurs (chapitre 9). Ensuite, la pratique du kurde selon le milieu social et le thème de la conversation sera évaluée à travers les discours des locuteurs dans le chapitre 10 ; les actes glottophobiques rencontrés dans le domaine public seront également illustrés dans ce chapitre dans la mesure où ils sont en lien avec la contextualisation de la pratique du kurde en Turquie. Dans le chapitre 11, les pratiques linguistiques et langagières bi/plurilingues des locuteurs seront illustrées à travers les exemples illustrant leurs usages de la langue, la mise en œuvre de la frontière linguistique et les discours épilinguistiques. Le chapitre 12 étudiera la transmission de la langue kurde en lien avec les politiques linguistiques menées et la résistance de la communauté kurdophone contre les politiques de minorisation ; les notions de la loyauté et de l'idéologie linguistique contribueront à l'explication des différents points de vue concernant ces thèmes. Le dernier chapitre (13) sera consacré à l'analyse de la représentation des langues kurde et turc ainsi que le bi/plurilinguisme chez les kurdophones ; l'objectif de ce chapitre consiste en la présentation de la pluralité de la conception de la *langue* chez les locuteurs suivant leurs approches au phénomène du contact kurde-turc compte tenu de sa signification historique (et personnelle).

## **9. L'acquisition du bilinguisme des locuteurs**

Le bi/plurilinguisme peut être appréhendé à différents niveaux. « Le niveau macro (collectif) » désigne une région, un territoire ou une collectivité politique. À ce niveau, le bi/plurilinguisme est considéré dans une perspective de la diversité linguistique propre à ce territoire ; la reconnaissance (ou non) des langues comme une langue nationale, internationale, régionale, etc. fait également partie de l'étude du bi/plurilinguisme à ce niveau. Le deuxième est « le niveau méso (institutionnel) » désigne la visibilité institutionnelle de la diversité collective en termes des organisations diverses, par exemple l'école. Dans le cas d'une langue minorée, les associations, les centres culturels peuvent être considérés comme des organisations qui rendent visible une communauté ethnosociolinguistique faisant partie de la diversité territoriale. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons particulièrement au « niveau micro

(individu, famille, groupe restreint) » qui désigne « le bi/plurilinguisme en termes de ressources, d'altérité et d'identité. Il s'agit de développer un répertoire plurilingue, de s'approprier les langues en question dans un mouvement simultané de mise à distance et de définition d'une identité plurielle » (Py & Gajo, 2013 : 71-72).

Le parcours d'apprentissage des langues (kurde et turc) et le développement du bilinguisme seront présentés à travers le parcours de vie personnelle et/ou familiale. La pratique du kurde semble dépendre du développement d'un répertoire lexical, et cela varie selon le parcours des locuteurs. Compte tenu de la situation sociolinguistique et des représentations linguistiques du kurde dans la société turque, l'apprentissage et la pratique de cette langue se transforment en une question sociale complexe. Les observations issues de l'enquête seront tissées avec la description du bilinguisme kurde-turc en Turquie (et à Istanbul) – donc à l'échelle macro – tout au long des analyses.

## 9.0 L'acquisition du kurde et du turc

L'apprentissage du kurde et du turc (ainsi le développement du bilinguisme) se réalise de diverses façons chez les locuteurs. On peut les classer comme 1) bilinguisme précoce ou tardif, 2) bilinguisme acquis simultanément, 3) bilinguisme additif/successif (De Bot & Bülow, 2021 : 171-172). Le bilinguisme précoce se définit selon le critère de l'âge, « commençant par la naissance jusqu'à l'adolescence » ; le bilinguisme additif, au contraire du bilinguisme simultané, s'acquiert après l'acquisition d'une première langue à partir de la naissance (ib.).

Selon ces définitions, on peut catégoriser un nombre considérable de locuteurs (participant à notre enquête) comme des bilingues précoces, car ils ont rencontré le turc pendant leur enfance dans le milieu scolaire (l'école primaire) ou dans le domaine public (la rue, le marché, etc.) :

<sup>1208</sup>- « j'ai appris le turc à l'école / on parlait en kurde à la maison, c'est toujours ainsi / [que du kurde ?] non, pas seulement le kurde bien sûr, mais avec mes parents oui / entre mes frères et sœurs, comme nous sommes tous passés par [une scolarisation en] turc, il nous arrive de parler de certains sujets dans cette langue » (Gulê)

Le cas de Gulê illustre bien la catégorie d'un bilinguisme successif/additif, car sa langue première étant le kurde, le turc vient s'y rajouter sans remplacer définitivement le kurde. Son

---

<sup>208</sup> La version en turc de la transcription des entretiens se trouve dans les annexes, n°13.

frère Serdal<sup>209</sup> se rapporte à la télévision comme un dispositif secondaire de l'introduction du turc dans sa vie :

2- « S : j'ai appris [le turc] à l'école, je comprenais un ou deux mots dans les dessins animés, mais parler, c'était presque zéro quand j'ai commencé à l'école / la première et la deuxième année, je les ai passées à apprendre le turc / les autres faisaient le cours, nous on apprenait le turc » (Serdal, Hogir, Ronî)

Le locuteur énonce qu'il a passé deux premières années du primaire à apprendre le turc pour pouvoir continuer son éducation. L'acquisition obligatoire du turc crée une inégalité entre les enfants kurdophones monolingues et les turcophones de langue première. Réduire les effets de ce retard dépend de la situation socio-économique de la famille de l'enfant ou des efforts individuels, mais il paraît que cela n'est pas systématique pour tous les kurdophones. Dans le cas de Serdal (et sa sœur aînée Gulê), cela a été possible dans la mesure où ils ont continué leurs études. Une situation similaire de bilinguisme précoce que celle de Serdal est expliquée par Agir :

3- « on a commencé à apprendre le turc au primaire [avant d'aller à l'école, vous parliez du kurde à la maison ?] entre famille oui, c'était que du kurde, évidemment, le turc est entré dans notre vie avec l'école / l'éducation qu'on a eue nous l'a obligé, le turc à l'école, et le kurde quand on rentre chez nous, ça pouvait être du turc avec nos pairs au quartier, ou du kurde, ça pouvait être tous les deux mélangés » (Agir)

Le développement du bilinguisme peut commencer simultanément durant l'enfance chez les locuteurs. Par exemple deux locutrices, Sermin et Canan, affirment que l'apprentissage du turc avait commencé pour elles avant d'aller à l'école, « *dans la rue* », et que les deux langues ont été développées simultanément. Le parcours d'apprentissage des langues de Ronî témoigne d'un cas similaire – mais pas tout à fait le même – ; il explique qu'il a appris les deux langues à la maison :

4- « Ronî : il y avait ma tante à la maison / comme elle était jeune et avait grandi à Ankara, sous son influence, je savais parler le turc avant d'aller à l'école / de plus, comme le kurde était beaucoup parlé à la maison, et dans le quartier et tout, pour entrer dans la vie sociale il fallait l'apprendre aussi / quand je suis allé à l'école, il y en avait qui avaient des difficultés, moi je

---

<sup>209</sup> Les deux entretiens ont été menés séparément.



n'en ai pas eu, j'avais appris [le turc] à la maison / il y avait du monde qui parlait en turc à la maison » (Serdal, Hogir, Ronî)

Comparable au rôle de la tante de Ronî, le choix du père de Zeliha a influencé les futures pratiques de cette locutrice. Son frère et ses sœurs savent mieux parler le kurde parce que son père a parlé en kurde avec eux. Sa mère parlait très peu en turc, Son père se déplaçait beaucoup dans la région (en campagne) et donc son frère et ses sœurs aînés aussi, ils étaient plus dans le kurde. Mais elle, elle a grandi au centre de Diyarbakır, après l'installation de la famille dans cette ville, et son père a parlé en turc avec elle. Elle trouve qu'elle a développé une meilleure communication avec son père comparée à une communication limitée avec sa mère qui parlait en kurde à la maison. Il y a une différence au sein de la famille et c'est lié à la différence campagne-ville étant donné qu'on parle beaucoup en turc à Diyarbakır.

Les deux derniers cas montrent que la présence des personnes bilingues ou les changements de pratiques au sein d'une même famille peuvent être significatifs dans l'acquisition bilingue ainsi que le fonctionnement du répertoire bi/plurilingue dans différents contextes d'interaction (cf. le chapitre 10 ci-dessous).

Le cas de Ferzan, qui a grandi à Diyarbakır<sup>210</sup>, illustre un bilinguisme tardif, cette fois-ci en kurde, en contraste avec les exemples montrés ci-dessus :

5- « j'ai appris le turc avec mes parents, le kurde après dix-neuf ans, comme on est né et a grandi au centre de Diyarbakır, et comme nos parents ont vu les années 1980, ils n'ont pas beaucoup parlé en kurde avec les enfants, pour les protéger / ils avaient peur, et puis les gens aspiraient à parler turc à cette époque-là / mes parents parlaient en kurde entre eux, et en turc avec nous / c'est avec les incidents politiques, une fois que le milieu a été politisé que notre intérêt pour le kurde a augmenté dans les années 1990 / quand j'avais six, sept ans, je demandais à ma mère, quand on était dans la rue, pourquoi je ne sais pas parler [kurde] / ça parlait aussi zazaki dans notre rue, il y avait des familles venues de Bingöl, je ne comprenais ni le kurde ni le zazaki / je disais que 'je vais vous hanter dans la vie après la mort' [sourire] parce qu'ils le parlaient et je ne comprenais rien » (Ferzan, Perwer, Ronî)

L'apprentissage des langues dépendent des conditions spécifiques et du choix des familles. Mais il est possible que, comme dans l'exemple de Ferzan, les locuteurs puissent *retrouver* la langue kurde et l'apprendre comme une langue seconde. Les facteurs socio-affectifs, les différences cognitives individuelles, le contexte de l'apprentissage de la L2 et

---

<sup>210</sup> Cf. la carte n°14 en annexe n°12 pour situer sur la carte les préfectures (les grandes villes) et les sous-préfectures majoritairement kurdophones ; les locuteurs citent les noms de celles-ci tout au long de ce chapitre.

enfin, le fait que la L2 soit la langue dominante de la communauté peuvent impacter la maîtrise du bilinguisme tardif (De Bot & Bülow, 2021 : 172). Il est ainsi possible que Ferzan ait pu améliorer ses compétences en kurde par l'immersion à Diyarbakır. Cela n'était pas le cas de Gilya et de Yekta, qui ont grandi dans les villes de l'ouest de la Turquie. Gilya<sup>211</sup> énonce que ses parents parlaient en kurde entre eux, et qu'eux, ses frères et sœurs comprenaient, mais ne parlaient pas. À l'université, elle a eu beaucoup d'amis qui parlent kurde, c'est en parlant avec eux qu'elle a pu plus ou moins l'améliorer, « parce qu'elle a voulu apprendre ». Elle déclare « comme je ne parle pas bien, j'essaie de parler à chaque occasion », même au téléphone, avec ses amis et ses cousins qui sont à l'étranger. Ses parents disaient, « pourquoi tu en as besoin [du kurde] », sa mère parlait l'arabe, elle a appris le kurde quand elle s'est mariée avec son père et puis elle avait appris le turc. Avec les voisins ils parlaient en turc, à Izmir. Quand les voisins leur rendaient visite, sa mère disait que « ça ne se fait pas de parler en kurde entre nous à côté des voisins » ; elle disait qu'ils savaient tous parler le turc, « les voisins ne se sentiraient pas à l'aise si on parle en kurde ». Yekta désigne une situation tragique entre sa mère et lui-même qui ne peuvent pas parler. Ils étaient arrivés à Istanbul quand il avait un an. Sa mère ne parlait pas turc et lui il ne parlait pas kurde, il a appris le kurde après, quand il était dans sa vingtaine. Durant son enfance, il ne pouvait pas parler avec sa mère, maintenant il peut le parler dans certains sujets, mais les « vraies » conversations sont en turc.

Il peut y avoir aussi des cas où le bilinguisme tardif se manifeste avec l'addition du turc dans le répertoire de langues, comme dans l'exemple de Xezal. Sa famille a immigré en France quand elle avait huit ans et elle n'avait pas appris le turc avant de quitter la Turquie :

<sup>6</sup><sup>212</sup>- « on parlait kurde à l'école [à Ağrı] parce que nos professeurs parlaient kurde, ils étaient kurdes / j'ai appris très peu de turc à l'école [en Turquie], et puis on est arrivés en France quand j'avais huit ans [...] j'ai appris le turc avec mes cousines les fois où je suis allée en Turquie / elles, elles sont allées à l'école en Turquie donc elles parlent plus le turc [...] je sais lire et écrire en turc, nous avons la télévision turque chez nous, télé turque et télé kurde, chaînes françaises aussi, c'est en regardant la télé, les infos, et les cousines en Turquie [qu'elle a appris le turc], mais j'aurai du mal à parler le turc maintenant » (Xezal)

---

<sup>211</sup> Cet entretien n'a pas été enregistré, les notes sont prises à la main. Certaines parties et phrases sont notées en troisièmes personnes donc elles ne sont pas citées entre guillemets. Les parties du discours notées telles qu'elles ont été énoncées par le locuteur sont notées entre guillemets. Les autres parties sont notées comme du discours rapporté. Dans les sections suivantes, il peut y avoir d'autres entretiens annotés de la même façon ; le même type de présentation est appliqué dans la présentation de ceux-ci.

<sup>212</sup> Entretien en français, les extraits originels ne sont pas en annexes.

Lorîn est une autre locutrice dont la famille a immigré en France, son cas est un peu différent comparé à celui de Xezal. Elle a été scolarisée à Istanbul et elle est allée au collège en France. Son parcours d'apprentissage des langues et son plurilinguisme se présentent ainsi de façon plus complexe :

7- « quand j'ai commencé à l'école, j'avais quatre, cinq ans / j'ai commencé à parler turc, mon père est parti en France quand j'étais en première année<sup>213</sup>, mes amis, l'école, mes tantes et tout, le turc est devenu plus dominant / quand on est tous arrivés en France, mon père a dit qu'on parle en kurde avec ma mère, en turc avec lui, et en français entre nous [frères et sœurs] / il nous a dit de ne pas oublier toutes ces trois langues / on a parlé du turc, on a parlé du français, mais le kurde s'est perdu entre ces deux / [un peu plus tard dans l'entretien] le meilleur c'est le français parce que j'ai eu une partie importante de mon éducation dans cette langue, l'expression écrite [etc.] / et puis c'est le turc parce que je le parle beaucoup avec mon père, je lis aussi [...] / quand j'étais petite, je parlais tout le temps en kurde, mais il est passé au deuxième plan après que j'ai appris le turc, je l'avais appris avant l'école donc je n'ai pas eu beaucoup de souci à l'école [en Turquie] » (Lorîn)

On peut donc parler d'un plurilinguisme plutôt soustractif en défaveur du kurde chez Lorîn. La politique linguistique familiale et les pratiques au sein de la famille y jouent un rôle crucial. Un autre locuteur, Serhad, évoque une situation de bilinguisme instable similaire :

8<sup>214</sup>- « quand nous sommes arrivés [à Ümraniye, Istanbul] je n'ai pas pu l'apprendre [le turc] pendant deux ans dans l'appartement, comme ma mère ne le parlait pas non plus, j'ai appris dans la rue / tu subis une assimilation à travers l'école / nous, on parlait en turc, ma mère répondait en kurde / comme on parlait [kurde] à la maison, je n'avais pas parlé turc jusqu'au lycée / je pouvais comprendre, mais j'avais du mal à parler [turc] » (Serhad)

De même pour Welat, son enfance a passé entre les deux langues, sous la répression subie des tiers. Entre 6-8 ans il est resté à l'Agence de protection des enfants<sup>215</sup> à Gaziantep où il a appris le turc par pression et force. Ensuite, il est rentré chez ses proches ; il avait plus ou moins oublié le kurde pendant ces deux années. Cette fois-ci, sa famille l'a forcé à parler kurde. Et puis au service militaire, il a eu des problèmes, sûrement à cause de ses pratiques linguistiques et il a repris le turc par la pression et la force. La pression du milieu social dans

---

<sup>213</sup> CP.

<sup>214</sup> Cet entretien n'a pas été enregistré mais les notes prises à la main dans cette partie consiste en un discours direct du locuteur.

<sup>215</sup> *Çocuk Hizmetleri Genel Müdürlüğü* (ou de son plus connu *Çocuk Esirgeme Kurumu*) est une institution qui prend en charge les enfants pauvres et en besoin de protection.

lequel les locuteurs se trouvent, a effectivement un impact considérable dans leur vie (bilingue). Cela est susceptible d'influencer leur attitude envers les langues. Haje, Kendal et Ferat citent des expériences comparables à celles de Welat, concernant l'école et la sphère publique :

9- « avant d'aller à l'école, on jouait déjà dehors, on était à Rami<sup>216</sup> à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de kurde / les autres [enfants] ne jouaient pas avec nous, ils disaient que nous ne comprenions pas leur langue [le turc], mais nous, on comprenait / on leur répondait, mais ils ne nous comprenaient pas / [...] mon accent s'est érodé après que j'ai commencé à l'école » (Haje)

10- « Kendal : [le kurde] était interdit partout, les années 1970, 1980, on nous suivait à l'école si on parlait en kurde / il y avait des amendes à payer, les professeurs nous battaient, ils nous punissaient comme ils voulaient / [on] ne comprenait pas le turc, nos notes étaient mauvaises, on nous battait à l'école et à la maison à cause de ça » (Hatice et ses amis)

Enfin, Ferat ne parlait pas turc jusqu'au lycée et il a commencé au lycée à Istanbul. Une fois un professeur l'a interrogé, et il a parlé avec un tel accent que tout le monde s'est retourné pour le regarder. Le locuteur décrit son impression de ce moment « comme s'ils disaient 'pourquoi t'es ici' » ; ensuite il a rajouté qu'il se passait des rixes nationalistes au lycée aussi.

Pour conclure, il s'avère que l'apprentissage du kurde et du turc peut se faire dans différents milieux et à différents moments de la vie des locuteurs. En général, le kurde est présent chez la plupart des locuteurs, mais certains dénoncent qu'ils ont été adressés en turc par leurs parents. Le choix contraint de la langue pratiquée par les parents (ou autres membres de la famille) influe considérablement le bilinguisme des locuteurs. La scolarisation monolingue en turc renforce l'apprentissage du turc qui se fait souvent lors de l'enfance ; certains locuteurs sont familiarisés avec cette langue avant d'aller à l'école parce qu'ils y sont exposés par la télévision ou dans les lieux publics. Les conditions socio-économiques du pays et la dominance du marché linguistique par le turc jouent un rôle principal dans la mise en œuvre de ce choix. La pratique du turc est bien présente dans la RMK comme dans les grandes villes de l'ouest de la Turquie. L'école (comme un instrument de l'homogénéisation linguistique) et l'approche des professeurs sont cruciales dans ces attitudes développées. « Le bi/plurilinguisme ne correspond pas forcément à un état stable » (Py & Gajo, 2013 : 88) et les données présentées confirment ce constat : La pratique d'une des deux langues peut être plus courante à un moment donné de la vie des locuteurs, en rapport avec la langue dominante de leur milieu social. Certains locuteurs font un effort personnel afin d'apprendre ou de parler plus couramment le kurde. Les locuteurs

---

<sup>216</sup> Un quartier d'Istanbul qui se trouve au côté européen, près de la Corne d'Or.

plus jeunes font une distinction des pairs qui *ne comprenaient rien* à l'école et de ceux qui *savaient un peu le turc avant*. Les locuteurs les plus âgés récitent des témoignages plus nets de violence physique et psychologique, donc des actes glottophobiques dans le milieu scolaire (cf. la section 10.0.4 pour la définition du terme et l'illustration en détail des actes glottophobiques à l'égard du kurde).

### ***9.0.1 La compétence en littérature***

Lire et écrire représentent des compétences qui portent une valeur symbolique dans le contexte étudié. Compte tenu de l'absence de l'enseignement en kurde dans le système éducatif turc, les locuteurs essaient d'améliorer ces compétences par leurs propres moyens. Gulê explique les difficultés rencontrées quand elle s'est mise à apprendre à lire et à écrire en kurde :

11- « [...] aujourd'hui ils sont au même niveau, mais c'était un long processus d'apprendre à lire et à écrire en kurde / quand j'étais au secondaire<sup>217</sup>, j'ai appris les lettres avec mon effort personnel / en les lisant dans les livres, chez moi / je veux dire, voir comment s'écrivait les sons qu'on produit / j'ai appris [le kurde écrit] avec l'alphabet latin, mais il y avait des sons qui n'existaient pas en [alphabet] turc, maintenant je peux écrire sans difficulté » (Gulê)

Il a été expliqué au-dessus (cf. 5.0.3) qu'il existe quelques différences entre les alphabets kurde et turc. Ces différences ont posé des difficultés à reconnaître les graphismes correspondants aux phonèmes kurdes dans le cas de cette locutrice, mais elle les a surmontées avec le temps. Comme Gulê, Xezal s'est également investie dès son jeune âge pour apprendre à lire et à écrire en kurde. Elle s'y est intéressée en France grâce aux livres de son père. Un autre locuteur qui habite en France, Ertan, affirme qu'il écrit en kurde, mais une écriture plutôt phonétique :

12- « je peux écrire, mais nous ne pouvons pas écrire comme on écrit le turc / on ne maîtrise pas l'écriture de tous les mots / quand tu n'es pas scolarisé dans cette langue, tu maîtrises la façon de parler de ta région, c'est à l'oral / il est difficile de le transférer à l'écrit pour un citoyen ordinaire » (Ertan)

Les locuteurs ne peuvent pas tous faire cet effort d'apprendre par eux-mêmes à lire et à écrire par manque de temps et sûrement de matériel, comme dans le cas d'Ertan qui travaille

---

<sup>217</sup> Cela correspond au collège dans le système éducatif français, entre l'âge de 10 et de 14.

depuis son jeune âge comme ouvrier (peu qualifié) à Istanbul et puis en France. Consacrer du temps libre pour apprendre à écrire en kurde n'est pas évident pour tous les locuteurs, notamment pour ceux qui ne se trouvent pas dans de meilleures conditions économiques. Par conséquent, comme c'est le cas dans la plupart des langues minorées du monde, les compétences en lecture et en écriture des locuteurs du kurde sont peu développées comparées à l'oral.

Similaire au cas d'Ertan, Agir évalue ces pratiques du kurde à l'écrit et met en avant le manque de temps comme la raison principale de ne pas pouvoir bien l'apprendre :

13- « le kurde, non / je n'écris pas, je veux dire / il y a eu des moments où j'ai voulu le faire, mais comme nous ne nous sommes pas totalement donné à ça / ou bien, c'est à cause du milieu du travail, plus précisément, nous n'avons pas pu y consacrer du temps [et les réseaux sociaux, les post sur Facebook ? les lire et écrire une petite réponse-] oui j'arrive à en faire autant, mais bien sûr, pour pouvoir écrire dans une langue, il faut entièrement maîtriser sa grammaire, connaître les règles /, mais d'une façon, on peut écrire si c'est court, je n'ai pas de difficulté à le faire /, mais est-ce que tu le maîtrises / alors si j'étudie, si je me concentre sur ça, ce n'est pas quelque chose que je ne peux pas réussir » (Agir)

Agir se renvoie à la langue standard en expliquant qu'il a des connaissances de base dans la langue écrite. Il se compare à la norme pour justifier son insécurité dans le domaine écrit. Il fait une autocritique bien qu'il soit dépourvu, comme tous les kurdophones de la Turquie, d'un apprentissage institutionnel de l'écriture de sa langue.

D'autres locuteurs font une distinction entre le kurde écrit dans les ouvrages (livre, journal, etc.) et sur les réseaux sociaux :

14- « [vous écrivez en kurde ?] Serdal : non... et lire non plus

Hogir : moi non plus, lui [Ronî] non plus n'est-ce pas, on ne sait pas lire et écrire [en kurde]-

Ronî : non, mais il me semble qu'on peut lire quand même, je veux dire, on n'aura pas autant de difficulté

H : on peut lire, en fait, on arrive à comprendre, mais on ne peut pas du tout écrire

[et pour partager quelque chose sur Facebook, écrire des commentaires par exemple ?]

R : on peut le comprendre- oui on comprend ça très bien

H : pas très facilement, si quelqu'un écrit [de manière] académique on ne comprendra pas, uniquement quand on s'envoie des messages on essaie d'écrire en kurde, mais on écrit comme on prononce /, mais ce n'est pas comme ça, on n'écrit pas comme on prononce n'est-ce pas, par exemple 'xwe' » (Serdal, Hogir, Ronî)

Schroeder (2021 : 47-48) explique « la négociation situationnelle » des pratiques linguistiques dans des contextes informels : « En principe [cette négociation] s'applique aussi aux espaces informels des médias écrits ; il s'agit d'un texte écrit lié au contexte, des messages (SMS ou WhatsApp), les chats ou les notes [...] : ils n'ont pas de consistance temporelle et ils ne sont pas conformes à la forme écrite prescrite/normative. Ils font l'objet de la « situativité », comme dans la pratique orale de la langue ». Suivant cette explication de Schroeder concernant l'usage de la langue dans des contextes informels comme sur les réseaux sociaux, l'extrait ci-dessus montre que les locuteurs peuvent suivre les échanges sur ces réseaux et s'envoyer des messages bien qu'ils ne soient pas familiarisés avec l'écriture du kurde. Cela semble être en lien avec le fait que l'alphabet latin utilisé dans la notation des sons du kurmandji est un alphabet presque phonétique. Ainsi, Hogir explique que son usage écrit s'appuie sur une écriture plutôt phonétique, et pas le standard, dite « académique » dans cet extrait (cf. la discussion plus en détail sur la désignation de la langue standard kurde – kurmandji – dans la section 12.4). La crainte de ne pas bien écrire s'explique également par un discours puriste. Les discours sur l'usage du kurde dans des milieux kurdes (cf. la section 10.0.3.1) et les discours épilinguistiques sur les usages mixtes (la section 11.2.3) semblent manifester la même diglossie interne à la langue : variété littéraire (kurmandji standard) vs. variété populaire (kurmandji populaire).

La compétence en lecture et écriture se développent généralement par une scolarisation ; les locuteurs kurdophones en Turquie sont dépourvus d'une telle éducation (cf. Partie 1). Dans ces conditions, l'effort personnel se manifeste comme un dispositif principal pour développer les compétences dans ces domaines. Néanmoins, ce n'est pas évident pour tous les locuteurs, par exemple Ertan qui se définit comme un *citoyen ordinaire*. Cette auto-désignation renvoie ainsi à un profil de locuteurs qui font face à un écart linguistique (dialecte vs. standard) et socio-économique. Comparé à Ertan, les propos d'Agir ne sous-entendent pas un écart socio-économique, mais uniquement linguistique ; leur point en commun est le manque d'enseignement en kurde et de temps dans leur vie quotidienne.

Dans une perspective plus large, participer à la production et à la consommation des matériaux écrits en kurde semble établir un rapport essentiel entre le locuteur et la langue. Ce rapport avec la L1 affecte la perception de la L2, et la conception générale du bi/plurilinguisme.

## 10. La pratique des langues selon le contexte des interactions

Dans la littérature, l'association d'une des langues du répertoire selon le cadre social et/ou le sujet de la conversation chez les bi/plurilingues est un phénomène bien décrit : « [...] Chaque domaine se voit attribuer une langue (ou une variété de langue) obligatoire ou de prédilection. Il y a alors une certaine complémentarité entre les langues en ce sens qu'à chaque domaine correspond une langue. La personne bilingue vit ainsi le plus souvent son bilinguisme comme une alternance de discours monolingues, liés aux domaines de référence » (Py & Gajo, 2013 : 78-79). Les locuteurs kurdophones bilingues sont ainsi susceptibles de privilégier le kurde ou le turc selon le cadre social (familial, amical, professionnel, etc.). Le thème des conversations peut également entrer en jeu dans le choix de la langue, voire dans le recours à la totalité des ressources linguistiques. La correspondance « langue-domaine » serait ainsi évaluée à travers l'alternance et le mélange des langues suivant le contexte de l'interaction et les thèmes de conversation<sup>218</sup>.

### 10.0 Le milieu social

La pratique du kurde peut se négocier selon le milieu social et/ou le cadre de l'interaction<sup>219</sup>. Dans le cadre familial, l'usage du kurde semble être privilégié – sauf s'il y a la présence d'un membre de la famille qui ne parle pas kurde. Les milieux sociaux comme les cafés, les associations, les centres culturels, et aussi le domaine public sont des lieux où le kurde peut également s'utiliser. Néanmoins, hors du cadre familial, le choix de la langue apparaît comme une tâche bien plus complexe, car il dépend de plusieurs paramètres contextuels.

---

<sup>218</sup> Considérant la pratique du kurde dans différents milieux sociaux et lors des conversations aux divers sujets, les locuteurs ont souvent relevé le lien entre cette question et celle de la transmission de la langue et de la loyauté linguistique des kurdophones ; ces parties seront introduites dans les chapitres 12 et 13, consacrés à la discussion de ces problématiques.

<sup>219</sup> Cf. *setting* de Hymes, 1974 ; et aussi Shroeder (2021 : 50) sur la *négociation* concernant le choix de la langue de l'interaction dans le cadre *informel* en Turquie.



### ***10.0.1 Le domaine familial***

Dans cette sous-section, nous présenterons les extraits tirés des entretiens qui mettent en évidence l'association du kurde au domaine familial chez les locuteurs. L'anecdote de l'enfance<sup>220</sup> partagée par Hewar illustre ce rapport établi lors de son enfance :

15- « ça parlait kurde à la maison parce que nos parents parlaient en kurde, mais ils s'adressaient à nous en turc, pour qu'on ait pas de difficulté à l'école, mais le kurde dominait à la maison / une fois j'ai demandé à un ami grec immigrant<sup>221</sup> quelle langue ils parlaient à la maison / il m'a répondu 'en turc', j'ai dit, 'et tes parents ?', il a répondu 'mes parents aussi, on parle tous en turc à la maison' / je croyais que tout le monde parlait en kurde à la maison / je me disais que le kurde était la langue que les parents et les aînés parlent, et que la vraie langue était le turc, on communique en turc / les nouvelles sont données en turc, les films- mais à la maison- / je pense que je le voyais associé à cette intimité, 'les parents parlent en kurde et c'est pareil dans toutes les familles', logique d'enfant » (Hewar)

De façon similaire, Rênas explique que le kurde est la langue usuelle du domaine familial :

16- « R : on parlait kurde à la maison et c'est toujours ainsi / c'est comme une règle / si on parle en turc, ça veut dire qu'il y a quelque chose qui ne va pas / s'il y en a qui ne le parle pas [le kurde], et si ses parents sont kurdes, on critique parce qu'[il] ne le parle pas » (Ferzan, Perwer, Rênas)

En plus de l'usage au quotidien du kurde, le locuteur signale une forte loyauté linguistique au sein de sa famille. Lui et son frère privilégient toujours la pratique du kurde dans leur conversation.

L'usage du kurde dans le cadre familial peut se compliquer selon l'histoire particulière de la famille. Les pratiques peuvent varier entre les frères et les sœurs de différents âges, selon leur lieu de naissance et/ou le lieu où ils ont grandi :

---

<sup>220</sup> Ce locuteur a passé son enfance dans un ancien quartier d'Izmir marquée par une diversité culturelle et ethnique, avec « *des voisins immigrés de la Grèce, de Konya, des Arabes de Mardin* ».

<sup>221</sup> Il s'agit sûrement d'une famille musulmane de la Grèce, appelée *muhacir* en turc ; ces familles sont installées en Turquie, au cours d'une période assez longue, du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1960 en échange avec des familles grecques orthodoxes vivant dans le territoire turc (précédemment ottoman), parties en Grèce (cf. « International Symposium of Migration and Turco-Greek Exchange of Populations » (2018) ; et Çetin (2011 : 75)). Il est observé un bilinguisme en grec et turc chez les Grecs orthodoxes de la Turquie et les Turcs musulmans de la Grèce, cf. également Thomason (2001).

17- « mes parents parlent en kurde, mais parfois je vois notamment mes sœurs parler en turc / elles sont au village, mais parlent en turc parce qu'elles ont grandi à Istanbul, elles ne peuvent pas bien s'exprimer en kurde / elles parlent en turc entre elles, mais elles parlent en kurde avec ma mère / [ils sont tous] rentrés [au village] en 2013, 2014, mais elles, elles sont allées à l'école à Istanbul pour la première fois / le quartier [Bağcılar] était kurde, mais d'une façon ou d'une autre tu te mets à parler en turc » (Ciwan)

Cet extrait montre ainsi que les pratiques du cadre familial sont sous l'influence du contexte social général. Dans l'exemple donné par Ciwan, la limite de la pratique du turc s'arrête chez ses sœurs au moment de s'adresser à leur mère. Ainsi, le kurde semble être le médium de communication principal entre les membres de la famille.

Ainsi, il est possible que les pratiques soient effectuées par les dynamiques sociales au niveau micro, comme la migration temporaire de la famille. En outre, pour certains locuteurs qui essayent d'améliorer leurs connaissances en kurde, la famille peut devenir un milieu social où on se confronte à l'insécurité linguistique. Yekta explique qu'« il a des difficultés à dialoguer, qu'il s'agit d'un bilinguisme déséquilibré » pour lui. Par exemple ses neveux parlent tous kurde dès leur jeune âge et il pense qu'ils parleront le turc de toute façon avec la télévision, ou dans la rue. Il a appris le kurde quand il avait vingt-et-un ans et lors des réunions familiales, il se sent étranger à côté des personnes âgées de la famille. Lorsque tout le monde participe aux conversations longues et profondes, lui il ne peut pas et c'est toujours comme ça. Son ressenti est qu'il n'est pas un membre de la famille. Il ne me l'exprime pas, car s'il parle, les autres sourient et quand il parle turc à Istanbul, les gens sourient également. Yekta exprime ainsi ses hésitations à participer à des conversations en famille, en kurde, car il a peur d'être jugé à cause de son kurde. Comme il a été expliqué ci-dessus, l'acceptation par les autres membres de la communauté est un point important dans la vie bi/plurilingue des individus. L'accord de l'*admission* devient encore plus problématique dans les communautés linguistiques minorées, sous pression étatique. Le cas de Yekta, et celui de plusieurs bilingues kurdophones de la Turquie correspondent à un apprentissage tardif et imparfait du kurde qui s'accompagne d'un sentiment d'être coincé entre les deux langues, dans différents milieux sociaux.

Gulê considère le domaine familial comme un endroit où il faut maintenir la pratique du kurde dans une perspective *identitaire* :

18- « [est-ce qu'il y a des endroits spécifiques où tu privilégies la pratique du kurde ?] comme je fais déjà attention à ce sujet, j'applique cette censure avant de rentrer dans ces milieux / par exemple à la maison, j'aurai honte, parler turc avec mes neveux et nièces me gêne / si je vois

quelqu'un parler [turc], et s'il est toujours dans la période de l'apprentissage, j'interviens / et après avoir appris [le kurde] je ne vois aucune nécessité de parler turc / c'est déjà la langue dominante, la télé, l'école, les jeux sur téléphone, en fin de compte, la maison est le seul endroit où ils peuvent pratiquer, préserver et ne pas oublier le kurde / je trouve que c'est injuste pour eux qu'ils perdent une langue de cette manière / dans cette perspective, je pense qu'il faut idéologiquement le protéger » (Gulê)

Selon la locutrice, la maison doit être un milieu social où la pratique du kurde soit quasi obligée par les aînés (les parents, etc.). Elle tient à un discours qui promeut la pratique du kurde dans le domaine familial (à la maison). Ce discours est supporté par ses propres pratiques langagières, par exemple *intervenir* quand elle entend la pratique du turc ; on peut l'interpréter comme un signe de loyauté linguistique élevé chez cette locutrice, qu'elle veut propager au moins dans son domaine familial.

### ***10.0.2 Les amis, les frères et sœurs***

La pratique du kurde peut varier lors des échanges entre les amis et les frères et sœurs. Les pratiques peuvent varier au sein d'une même famille, entre les frères et sœurs de différentes générations. Aram explique qu'ils parlaient en kurde en famille et que c'était pareil en Irak, avant de venir en Turquie. Mais certains dialogues avec ses frères et sœurs peuvent être en turc, avec ceux qui vont à l'école.

Xezal, en désignant un cas similaire à celui d'Aram (et celui de Ciwan au-dessus, cf. 10.0.1), signale l'impact de la langue de scolarisation dans les pratiques de sa petite sœur :

19- « [dans quelle langue est-ce que tu penses que tu t'exprimes mieux dans la vie quotidienne ?] le kurde, entre la famille, entre les amis, je suis plus à l'aise oui / quand c'est un peu professionnel, c'est le français / [pour tes parents c'est pareil ?] eux, leur français n'est pas si développé / [et ton petit frère et ta petite sœur ?] ma petite sœur c'est un peu différent parce qu'elle est née ici / elle c'est plus le français / pas en famille, mais on dit qu'elle est 'comme une française' / elle a un peu l'accent français quand elle parle kurde, un petit peu, mais ça s'entend » (Xezal)

Ce discours épilinguistique montre que la représentation des pratiques linguistiques d'une personne (dans cet exemple, celles de la petite sœur) peut même être liée à son lieu de naissance. Xezal fait une distinction entre soi-même, son petit frère, ses parents et sa petite sœur, qui est la seule à être née en France. L'accent français en kurde de la petite sœur est aussi

relevé comme un marqueur qui complète la perception distinguée de ces usages. Outre cela, la locutrice associe également différents domaines aux différentes langues, comme le français et les sujets *professionnels*.

Gulê explique ces pratiques linguistiques entre amis (à l'université), à la suite de l'échange à propos de parler en kurde et en turc dans différents cadres sociaux :

20- « [...], mais si tu demandes le taux [de prise de parole] en turc en famille, ça ferait dix pour cent [entre les amis ?] avec mes amis à Cizre, ça continue en kurde / il est toujours utilisé dans la vie quotidienne à Cizre /, mais quand je suis venue [à Istanbul] pour mes études, je me suis rendu compte que ce n'est pas le cas pour les amis qui ont grandi à Muş, à Batman / j'ai vu que même les gens ayant le même âge que moi parlent en turc avec leur famille / ça change d'une ville à l'autre » (Gulê)

Les comportements linguistiques propres à un cadre social précis peuvent ainsi se modifier selon les pratiques des interlocuteurs. Dans l'exemple de Gulê, cela se réalise après qu'elle arrive à Istanbul pour faire ses études et qu'elle rencontre des kurdophones de différentes villes kurdes. La langue de conversation peut varier afin de s'adapter aux autres. Selon cet exemple, le milieu universitaire est susceptible d'influencer, de manière plutôt négative à l'égard du kurde, les pratiques des locuteurs.

Les trois autres locuteurs originaires de Cizre (cf. réseau de locuteurs n°2) qui font des études au niveau de licence, expliquent que leur communication se fait habituellement en kurde :

21- « Hogir : je n'ai qu'un ami à la fac avec qui je parle trois, quatre mots en kurde sinon je ne parle pas beaucoup /, mais nous trois [lui, Serdal et Ronî] et un autre ami, on sort généralement ensemble et là, on ne parle qu'en kurde entre nous / il y a un autre ami, s'il vient avec nous, on parle en turc pour qu'il puisse comprendre /, mais parfois on ne se rend même pas compte et on se met à parler en kurde, et il ne comprend rien / [...]

Ronî : moi je ne parle jamais [en kurde] à la fac, il n'y a personne [avec qui parler] / on ne parle qu'en turc / quand on se retrouve nous trois, on parle en kurde / en plus, si on parle en turc quand on est entre nous, c'est drôle<sup>222</sup> / on le trouve drôle, on n'arrive pas à parler en turc [entre nous]

H : dès qu'on est entre nous, on passe tout de suite au kurde

R : une fois j'ai essayé avec Serdal [de parler en turc], ils ont tellement rigolé que je me suis dit je ne le parlerai jamais [rire] » (Serdal, Hogir, Ronî)

---

<sup>222</sup> Dans le sens de 'bizarre', 'étrange'.

Ces amis proches utilisent le kurde dans leurs échanges au quotidien et trouvent étrange de parler en turc entre eux, sauf en la présence d'un tiers qui ne parle pas kurde. Ces locuteurs ne semblent pas particulièrement privilégier la pratique du kurde ; ils ne font pas un choix strict de parler en kurde, mais ils gardent leur habitude de pratiquer cette langue de façon *ordinaire* dans le cadre bien précis, à savoir « entre eux trois ».

En expliquant son parcours d'apprentissage de langues et l'acquisition du bilinguisme « *dans sa nature, utilisant fréquemment les deux langues* », Perwer fait une remarque sur l'alternance de deux langues lors des conversations avec ses amis bilingues comme lui :

22- « Perwer : les alternances se font de manière naturelle / en conversation, on peut discuter des deux façons / dans notre milieu, lors de la conversation avec nos amis, on peut maintenir très facilement l'alternance entre deux langues » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Ainsi, le locuteur signale un bilinguisme qui se manifeste de façon naturelle dans l'interaction entre amis kurdophones.

L'usage, ou plus exactement le non-usage du kurde dans certaines situations sociales entre amis, révèle la représentation problématique de cette langue. L'exemple donné par Gulê est très intéressant dans cette perspective :

23- « j'avais un copain qui était kurde / les autres amis kurdes s'étonnaient beaucoup de nous voir nous texter en kurde / ils n'ont jamais fait ça / surtout se texter, ils l'ont fait qu'en turc, ou bien ils se parlent en turc / il apparaît une telle distinction, le kurde est utilisé dans la vie quotidienne, pour maintenir les relations familiales, l'autre [le turc] est lié à la vie sociale, moderne, signifie quelque chose de plus 'jeune', contemporain<sup>223</sup>- le fait qu'il paraît étrange à mes amis, c'est déjà parce qu'il leur paraît étrange d'écrire en kurde / de plus, si t'es dans une relation [amoureuse] ça doit se passer en turc, il est plus contemporain / être en couple, c'est lié à la [notion de la] 'ville' » (Gulê)

Il se relève une opposition importante dans le discours de cette locutrice : le kurde est rattaché au *traditionnel-local* tandis que le turc est associé au *moderne-universel*. Selon les observations de Gulê, le kurde apparaît comme une langue utilisée plutôt dans le cadre familial et pour des conversations de tous les jours. En revanche, le turc semble appartenir au monde des *jeunes* – au moins, la perception observée est ainsi. En lien avec le contexte diglossique et la situation diasporique dans laquelle la communauté kurdophone se trouve à l'ouest de la Turquie, la segmentation du répertoire bi/plurilingue en kurde et turc peut être observée selon

---

<sup>223</sup> Locutrice du français, elle utilise ce mot.

le cadre de l'interaction. Cette segmentation est régie par une « hétérogénéité fonctionnelle » qui assigne le rôle « spécifique » et le « domaine d'usage socialement et culturellement déterminé » de chacune de ces deux langues (Akin, 2018 : 13). À part cet exemple, l'hétérogénéité fonctionnelle du kurde et du turc se manifestent dans d'autres domaines chez les locuteurs (cf. la section 10.1 en-dessous).

Concernant l'extrait (30), il est aussi important de souligner que Gulê ne fait que rapporter ces représentations présentes dans son cercle d'amis. Elle montre à travers cet exemple la relation de « perception-pratique » pour les deux langues. Les raisons de cette situation (de ne pas se texter en kurde avec son•sa copin•e) peuvent s'expliquer déjà par le manque d'enseignement en kurde, comme avancé par Gulê. Mais aussi, son usage est restreint aux cadres sociaux plus traditionnels, comme la famille ; par conséquent, il est possible que les jeunes s'orientent vers un rejet du kurde dans leurs échanges entre eux. Cela est également lié, dans une perspective plus étendue, à la représentation négative du kurde au sein de la société, fabriquée par les AIE.

Enfin, les smartphones et l'Internet sont bien plus accessibles en Turquie, comme dans le monde entier (en 2021). Étant donné que l'âge de l'accès à ces technologies est en train de baisser, le turc peut entrer dans la vie des kurdophones plus jeunes, non seulement à travers la télévision, mais aussi par celles-ci. Pour illustrer ce point, on peut vérifier que les smartphones (et/ou les ordinateurs) ne proposent que le sorani comme langue d'exploitation. Cette variété du kurde s'écrit en alphabet arabe, non-accessible pour la majorité des kurdophones en Turquie. Ces derniers sont obligés de passer par un système d'exploitation en turc<sup>224</sup> pour accéder aux contenus écrits ou audio-visuels en kurde sur Internet, ou pour texter avec leurs proches. Ainsi, le kurde se confronte également à une minorisation dans le domaine du numérique, toujours lié à sa situation sociolinguistique à l'échelle macro. Les *nouvelles* technologies suivent les politiques des pays ayant une conception *ancienne* de la langue : une langue pour un État. Les locuteurs des langues qui ne sont pas reconnues officiellement sont ainsi obligés d'accéder aux nouvelles technologies en utilisant la langue dominante de leur pays. Ces inégalités issues des politiques locales *et* globales pourraient expliquer l'association d'une langue minorisée *au monde ancien* par ses propres locuteurs.

---

<sup>224</sup> Ou en une autre langue, mais pas le kurmandji écrit en alphabet latin.

### ***10.0.3 Le domaine public***

Une question spécifique a été posée aux locuteurs sur les lieux de socialisation du domaine public. Ces milieux sociaux peuvent être publics et ouverts à tout le monde comme les cafés, les restaurants ; de la même façon des espaces accessibles plutôt à des membres d'un groupe, par exemple les locaux des partis politiques, des associations, etc. À part l'indication des lieux spécifiques, les locuteurs ont également considéré, de manière plus générale, les pratiques des langues kurde et turc à Istanbul et en RMK.

Une autre question (additionnelle au protocole d'enquête) porte sur les indices concernant le choix de la langue de conversation entre les kurdophones bi/plurilingues. Les locuteurs ont essayé d'expliquer comment se négocie le parler kurde ou turc selon le cadre social, selon la situation de communication.

La distinction du contexte renseigne sur la configuration des pratiques dans les espaces publiques au quotidien. Cette distinction s'étend à une distinction plus générale de la pratique du kurde entre les villes de l'ouest (diaspora) et les villes kurdes en Turquie (RMK).

#### ***10.0.3.1 La pratique du kurde dans les lieux (semi-)publics et lors des événements sociaux à Istanbul***

Il existe bien des lieux précis où les locuteurs s'attendent à la pratique du kurde ; Adar en cite quelques-uns à Istanbul :

24- « comme la plupart [des membres] de la communauté se connaît, il y a des endroits particuliers / par exemple quand je vais à Taksim, j'en connais déjà [donc il y a des endroits que tu te dis, quand j'y vais, je parlerai en kurde ?] oui oui, j'y vais et je ressens la nécessité de parler kurde / il y a des propriétaires qui invitent [les clients] à ne pas parler en turc, mais en kurde dans leurs cafés / quand tu vas à la fondation Beşikçi<sup>225</sup>, t'as honte de parler turc, ou bien quelques cafés / ou encore à l'institut<sup>226</sup>, il est honteux de poser une question en turc / même un kurde approximatif, c'est ça l'approche des gens » (Adar)

---

<sup>225</sup> Fondée en 2011 à Istanbul, la fondation porte le nom de İsmail Beşikçi, sociologue turc dont l'œuvre est principalement consacrée aux études kurdes ; il a été condamné à l'emprisonnement à la suite de plusieurs procès, il a passé une dizaine d'années en prison. La fondation est le milieu académique et activiste important pour la communauté kurde en Turquie. Ses activités consistent en l'élaboration des rapports sur la liberté de parole et la liberté en milieu académique ; la fondation promut aussi les études kurdes (cf. également le site web de la fondation : <https://www.ismailbesikcivakfi.org/en/about-us/foundation>).

<sup>226</sup> Il se réfère sûrement à l'Institut kurde d'Istanbul, fermé en 2016.

Adar informe donc qu'il y a des lieux fréquentés par la communauté kurdophone où on préférerait parler « un mauvais kurde » que parler turc. Lui se sent obligé de parler en kurde dans ces endroits. Ainsi, ces lieux renforcent la loyauté linguistique des locuteurs en valorisant le kurde dans un milieu social autre que familial et amical. C'est pour cela que la fermeture de certains de ceux-ci est significative pour illustrer la politique linguistique menée par le gouvernement. En même temps, cela désigne une représentation plutôt négative du turc, chez par exemple, ces propriétaires de cafés ; les pratiques issues du contact avec le turc sont donc susceptibles d'être critiquées dans certains lieux spécifiques. Gulê donne l'exemple d'un club de lecture en kurde :

25- « en terminant [une séance de lecture], disons qu'on prend un verre, ça ne se fait pas de parler en turc parce que là aussi c'est un endroit lié à la lecture, à l'écriture du kurde / même si l'activité principale soit terminée, [la pratique du kurde] continue en dehors du lieu spécifique où l'activité a été menée » (Gulê)

De la même manière que son attitude concernant la pratique du kurde dans le domaine familial, la locutrice attribue un caractère *sacré* à la lecture et à l'écriture du kurde au sein des groupes particuliers où elle mène ses activités linguistiques. La présence de ces groupes, clubs et associations diversifie les espaces de la pratique du kurde et renforce la loyauté linguistique des locuteurs en valorisant la langue kurde hors du domaine familial restreint. Ce sont donc des lieux où construit une résistance à l'omniprésence du turc.

Ciwan partage une anecdote qui s'est produite au quartier de Bağcılar (à Istanbul) où lui et sa famille ont résidé pendant quelques années :

26- « [sachant que Bağcılar, Esenyurt sont des quartiers avec beaucoup de kurdes, disons qu'une personne qui ne quitte pas le quartier, peut-elle utiliser seulement le kurde pour toutes ses affaires quotidiennes] oui si elle veut / il y avait un magasin kurde où on allait, on faisait les courses là-bas avec ma mère, en utilisant seulement le kurde /, mais si tu vas dans un autre tu dois parler en turc parce que tu ne sais pas s'il est kurde ou pas / en fin de compte, même si tu sais le parler, la nouvelle génération considère que parler turc est plus prestigieux / et si tu parles kurde, tu seras sur la liste noire, et les autres viendront pas dans ton magasin / le propriétaire est conscient de ça, si jamais un Turc vient [dans le magasin] et s'il ne vient pas après [parce qu'on y parle en kurde] » (Ciwan)

Passer la journée sans avoir recours au turc dépendrait sûrement des besoins communicatifs et des lieux fréquentés des locuteurs kurdophones ; dans cet exemple, il s'agit



seulement d'un supermarché. Même dans ce contexte-là, Ciwan relève des problèmes sociolinguistiques qui définissent la négociation concernant le choix de la langue de l'interaction : la pression de l'État ressentie dans la communauté, la mauvaise représentation du kurde chez les jeunes kurdophones. Ainsi, l'approche linguistique des propriétaires des commerces se modifie afin de maintenir leurs intérêts commerciaux, réduisant ainsi l'usage du kurde dans l'espace public et le lieu de travail.

Berfin avait déjà déclaré qu'elle ne pratiquait pas le kurde couramment, dans sa vie quotidienne. La question 4b a été donc modifiée en fonction de son cas :

27- « [comme on vient d'en parler, lors des réunions familiales exceptionnelles comme la cérémonie funéraire, les [cérémonies de] condoléances ou lors d'autres réunions comme celles-ci, ça t'a arrivé de te sentir mal, d'être gênée pour ne pas parler kurde ?] ma grand-mère le pratiquait beaucoup, je lui répondais en turc, elle ne me comprenait pas bien / ça me rendait triste, mais on a été élevé ainsi, je me suis jamais senti mal / j'aurais dû l'être, mais comme il existe une mauvaise représentation du kurde, franchement, je me suis pas sentie mal de ne pas le parler / en plus, je me disais qu'ils devraient eux parler en turc / avec l'âge, ça a changé, comme j'ai grandi avec ses sons- une situation où ça [le fait de comprendre le kurde] a été un point positif était ses derniers jours d'elle [de la grand-mère] / il fallait quelqu'un qui savait parler kurde pour rester avec elle, aucun de mes cousins ne le parlait, donc je restais / c'était très bien d'avoir pu l'aider » (Berfin)

Cette anecdote concerne plusieurs aspects de la pratique du kurde au niveau individuel : la représentation négative ayant un grand impact sur les pratiques, la politique linguistique familiale (la transmission de la langue au sein de la famille) et son influence sur les pratiques de la langue chez l'enfant, le changement (avec le temps) des pratiques langagières chez cette locutrice qui montre la dimension dynamique des pratiques qui peut s'appuyer sur des actes individuels.

La même locutrice désigne ailleurs un lien entre la pratique du kurde et l'engagement politique :

28- « [est-ce qu'il t'arrive d'aller à des cafés (ou autres lieux) où on parle plus le kurde à Istanbul ?] je crois que oui, à Kadiköy / il y a une somme considérable du mouvement kurde à Kadiköy / [y a-t-il des lieux en particulier ?] c'est plutôt des commerces, les propriétaires se prétendent être engagés politiquement, mais ce n'est pas visible à l'intérieur / par exemple si

c'est un café, il y vient des gens de partout et ils n'arrivent pas à le faire<sup>227</sup> autant / ils ne peuvent pas mettre beaucoup [de musique] en kurde / il y a quelques endroits à Taksim, et aussi des librairies » (Berfin)

L'engagement politique, même en apparence, selon Berfin, peut indiquer la pratique du kurde. Le fait qu'elle se réfère au niveau de l'engagement politique montre qu'elle établit un lien entre une certaine idéologie linguistique et la pratique du kurde dans un lieu (semi-) public.

L'extrait ci-dessous, tiré de l'entretien avec Adar, fournit un point de vue englobant la relation entre la représentation du kurde et sa manipulation par la politique de dénégation de l'État à travers les « codes » socio-culturels :

29- « [imaginons que t'es dans un milieu social où il y a beaucoup de Kurdes, mais tu ne te rends pas compte et tu parles en turc, ils te disent qu'ils sont kurdes aussi, et vous passez en kurde, est-ce que cela arrive ?] tout cela- il y a des codes imposés par les politiques de l'État dans l'espace kurde, et tu ne les as pas saisis et tu commences à parler suivant ces codes / c'est comme tenir un discours sexiste dans une espace LGBT, c'est discriminatoire / 'non, mais ce n'est pas possible qu'il soit kurde', pourquoi ? / tu sais, il y a un modèle [représentatif] comme 'les Kurdes sont rudes', 'impolis'<sup>228</sup>, 'le type a des yeux verts et il est blond, bien sur lui et propre, il a l'air d'être intellectuel, alors il ne peut pas être kurde' / cette représentation est celle de l'État, la création d'une figure hideuse, l'État a créé ce mauvais caractère kurde / [...] les petits espaces sauvés, les Kurdes se sont beaucoup battus pour les créer / [...] il y a aussi du contact avec le turc dans ces espaces / un ami turc y vient et parle en turc, mais si t'es kurde, ce n'est pas pour lui mettre de la pression, mais, viens parler en kurde / il y a des intellectuels et académiciens kurdes qui ont grandi dans les villes de l'ouest et ils parlent turc / ces personnes qui font de très bonnes études et qui ne savent pas parler kurde ont beaucoup modifié ces espaces, au sens négatif » (Adar)

Le locuteur attire l'attention sur les représentations sociales négatives créées par les instruments de l'État ; ces représentations sont importantes dans la contextualisation de la pratique du kurde. Selon lui, les préjugés sociaux peuvent s'intégrer même dans les lieux créés et fréquentés par les membres de la communauté kurdophone. L'apparence physique (les habits et les gestes) semble être significative comme un indice de contextualisation de l'interaction ;

---

<sup>227</sup> Il n'est pas très clair ce qu'elle veut expliquer par le verbe « faire » mais il me semble que c'est de « parler en kurde ».

<sup>228</sup> Les mots utilisés par le locuteur, *hanzo* et *kıro* (en turc), possèdent une connotation péjorative assez forte, voire discriminatoire, pour désigner une personne comme étant impolie, non éduquée, même non-civilisée. Tous les deux appartenant à l'argot du turc, *kıro* est sûrement emprunté au kurde *kur* (fils) avec le suffixe du cas vocatif -o. L'origine de *hanzo* est inconnue, mais semble avoir une similarité phonétique avec le o à la fin.

cet indice serait ainsi plus social que linguistique. La désignation d'un interlocuteur kurdophone s'avère donc assez complexe, même dans ces espaces prédéterminées comme *kurdophones* (cf. la sous-section suivante 10.0.3.2). Enfin, le locuteur attribue la responsabilité de la présence du turc dans des lieux académiques et culturels kurdes, aux chercheur•e•s kurdes de la nouvelle génération, ayant grandi dans les villes de l'ouest de la Turquie. Compte tenu des propos d'Adar, la loyauté linguistique des kurdophones semble être soumise à une évaluation constante au sein de la communauté.

### ***10.0.3.2 Les indices évalués lors du choix de la langue de conversation***

« Pour J. Gumperz (inspiré par l'ethnométhodologie et les sciences cognitives), c'est par le biais de la communication dans l'interaction que les acteurs sociaux se construisent un cadre d'interprétation qui sert de fondement à une théorie locale de la réalité sociale. Puisque les interactions ne recommencent pas toujours de *novo*, les membres d'une communauté finissent par s'établir des conventions communicatives qui servent d'indices à des cadres d'interprétation culturellement normalisés : il s'agit de son concept de *contextualization cues* (1982, traduit en français par indices de contextualisation). Pour J. Gumperz, la langue est un système de ressources communicatives que les locuteurs exploitent dans la pratique de la création du sens ; mais puisque cette ressource prend différentes formes dans différentes communautés, et puisque la vie sociale nécessite de juger les ressources et les pratiques des autres, la langue finit par jouer un rôle important dans la production et la reproduction des inégalités sociales » (Boutet & Heller, 2007 : 309-310). Notons également que ces ressources ne sont pas seulement linguistiques, mais aussi *extralinguistiques*, notamment avant le commencement de l'interaction. Dans cette sous-section, les données s'intéressent plutôt à ce moment précis où les locuteurs décident de la langue (kurde ou turc) dans laquelle ils engageront la conversation. Ces indices dont ils discutent peuvent signaler, comme évoqué par Boutet et Heller, des inégalités sociales en rapport avec la représentation du kurde.

Les locuteurs utilisent le kurde et/ou le turc selon différents contextes interactionnels. L'évaluation du contexte se fait à travers plusieurs indices (gestes, habits, familiarité, symbole contextuel de l'engagement politique) qui peuvent informer les locuteurs sur la pratique potentielle du kurde dans un milieu social.

Dans ce premier exemple, j'ai essayé d'inciter Agir à décrire le moment précis où le locuteur se rend compte qu'il peut employer le kurde dans une conversation :

30- « [est-ce qu'il vous arrive de comprendre que vous pourrez parler avec une personne en kurde, dans un milieu social dont vous n'êtes pas familier ? Ou bien, est-ce que vous le comprenez une fois que vous commencez à parler avec cette personne ?] c'est parfois par intuition / en tant que Kurdes, nous sommes marqués par notre couleur et notre regard / bien sûr, je le comprends parce que j'y fais attention aussi /, mais pour certains tu ne devines pas, il t'arrive de dire 'ah ! il était kurde', quand tu parles / en général, on aperçoit les gens de cette région / c'est lié à l'adaptation à la vie moderne dans la grande ville, il m'arrive de me surprendre sur ce point » (Agir)

Le locuteur met en avant qu'il y ait une certaine typologie des locuteurs kurdophones, mais cela peut être fallacieux ; aborder la conversation et évaluer les pratiques linguistiques de son interlocuteur peuvent éviter des présuppositions fausses.

Dans la sous-section précédente (10.0.3.1), Adar avait cité des lieux en particulier où il ressentait la nécessité de parler en kurde. Il explique cela avec le mot « *sentiment* » et comme un acte « *impulsif* ». Sur la voie publique, d'autres paramètres interviennent au moment d'engager une conversation en kurde :

31- « si c'est une personne quelconque que je vois dans la rue, bien sûr que je ne commence pas à parler en kurde / par exemple dans la rue, si je me dis qu'il est certainement kurde, je commence directement en disant 'xalo' [« oncle maternel »], je fais le même avec beaucoup de personnes / si [cette personne] comprend, réagit en kurde, je continue en kurde /, mais si elle ne comprend pas, tu peux toujours alterner / quand tu vois le type, le profil, tu le comprends, tu te dis qu'il ne peut pas être turc / après je commence directement en kurde » (Adar)

Les indices ne sont donc pas limités au contexte des lieux précis ; il existe, selon ce locuteur, des signes (transmis par l'interlocuteur) à travers lesquels l'interaction en kurde se négocie. L'apparence physique des personnes semble fournir des informations importantes aux locuteurs ; Ciwan et Gulê illustrent ce point avec des exemples similaires à celui donné par Adar :

32- « [comment tu sais qu'une personne que tu ne connais pas soit kurde ou turc] c'est une question très difficile... il n'y a pas qu'un seul profil kurde ou bien qu'un seul profil turc / tu peux le deviner à partir des habits peut-être / [ça se comprend des habits ?] par exemple un 'egal'<sup>229</sup> peut être un signe /, mais c'est devenu un objet de dérision dans la société / de toute façon, tu comprends facilement quand il [l'interlocuteur] parle / [et y a-t-il des commerces qui

---

<sup>229</sup> Un type de ceinture traditionnelle kurde.

appartiennent aux Kurdes, ou bien des lieux que tu connais déjà-] ah oui, comme, ‘des endroits où ils fréquentent’- [par exemple dans une rue à Bağcılar ?] je comprends certains, nos personnes âgées par exemple, elles ont une certaine manière de s’habiller plus marquée / les jeunes c’est plus difficile » (Ciwan)

L’apparence physique, la façon de s’habiller et certains lieux connus par une fréquentation de locuteurs kurdophones font partie des indices qui créent la possibilité de parler en kurde. Gulê met ces indices en lien avec l’appropriation d’une culture de vie :

33- « [tu sais si tu pourrais parler en kurde avec quelqu’un tu ne connais pas ?] un, l’accent, l’accent en turc, deux, l’habitus / je veux dire quelque chose de corporelle qui reflète l’origine régionale, et la classe sociale d’une personne [disons deux personnes qui passent dans la rue, l’une est kurde, tu saurais laquelle ?] oui, c’est lié au fait que j’ai vécu à Istanbul et à Cizre pendant longtemps, dans les deux / j’ai été à Cizre jusqu’à dix-neuf ans, je connais bien cette langue corporelle / pour le turc je dirais la même chose, enfin, les fonctionnaires d’État, etc. qui y sont venus / c’est lié au fait d’avoir observé les deux /, mais par exemple, je ne pourrais peut-être pas distinguer un•e kurde qui a grandi en Suisse même s’il•elle maîtrise bien la langue / je crois que c’est lié au lieu où la personne a grandi plus que son origine ethnique, et avec la culture dont elle est en relation » (Gulê)

Ces trois extraits d’Adar, de Ciwan et de Gulê ci-dessus dépassent les limites d’une communication verbale et soulignent la part des signes socioculturels manifestés en apparence, au moment d’aborder l’interaction verbale. Les locuteurs affirment un certain savoir empirique qu’ils peuvent mobiliser afin de désigner un locuteur kurdophone. Au moins, ils semblent avoir une certaine connaissance des traits sur lesquels ils doivent porter leur attention, dans le domaine public, lors du choix de la langue à employer.

Les mêmes questions concernant le choix entre le kurde ou le turc se posent chez un locuteur habitant à Rouen. D’après ses observations, les conversations commencent généralement en turc même si ça se comprend à travers l’apparence. Si les gens ne se connaissent pas, ça peut commencer en turc, mais après le premier mot, ils continuent selon la situation. À l’association, comme il connaît les gens, il sais avec qui il peut parler en turc ou en kurde. Le choix entre les langues se négocie donc à la suite de la rencontre et se décide selon les pratiques des interlocuteurs. « Le premier mot » manifeste certainement l’appartenance ou non de l’interlocuteur à la communauté kurdophone et ainsi, le choix peut se poser entre les deux langues. Arî, comme les autres locuteurs ci-dessus, affirme le rôle de l’apparence extérieure dans l’induction des locuteurs du kurde.

Lorîn, résidant à Aix-en-Provence<sup>230</sup>, informe sur les indices qu'elle décrypte au moment d'interagir avec les autres kurdophones dans le domaine public ; elle compare également la situation en Turquie (Istanbul) et en France concernant ce point :

34- « oui, les Kurdes se font apercevoir / j'aurais deviné moi / quand je suis en Turquie, je ne sais pas comment, mais ça se voit que je suis kurde / il y a les écharpes que je mets, peut-être à cause de ça / ici [en France], personne me demande si je suis kurde / [et t'arriverais à distinguer un kurde et un turc en France ?] je comprends quand je vois / [...], mais pas les Turcs / peut-être je reconnais les Kurdes parce que je suis familière à leurs visages /, mais parfois non, parce que les Arabes, les Kurdes et les Turcs sont tout le temps ensemble / je connais les aînés, je dirais qu'il n'est pas français ou arabe / [...] dans les lieux où la communauté fréquente, les épiceries, les snacks, les restos, le Komela<sup>231</sup>, tout le monde se connaît dans ces endroits-là / une fois j'étais dans un snack, avant de partir, il m'a demandé en français d'où je venais, je lui ai dit que je suis kurde, il a répondu 'que Dieu le bénisse' [rire] [c'était en turc ?] oui, on a parlé en turc » (Lorîn)

Bien consciente de son identité ethno-culturel-linguistique, Lorîn porte une perception d'elle-même qu'elle reformule comme : « ça se voit que je suis kurde ». Encore, il s'agit d'une emphase mise sur l'apparence physique et les vêtements comme marqueur d'identité. Concernant les indices, la familiarité peut jouer un rôle au sein des communautés kurdophones plus restreintes, comme celle de Marseille. Cependant, dans une ville cosmopolite comme celle-ci, il y a une difficulté de deviner la langue de son interlocuteur dans l'espace public, donc on passe par la vérification à l'oral. Lorîn signale cela en soulignant la ressemblance des peuples originaires du Moyen-Orient et illustre ce point par une anecdote qui s'est passée au kebab.

### ***10.0.3.3 La comparaison de la pratique du kurde dans le domaine (semi-) public à l'ouest et en RMK***

Le kurde semble être privilégié dans les lieux où les acteurs sociaux sont politiquement engagés ; ce constat a été fait par Berfin dans l'extrait cité ci-dessus. Ayant vécu à İzmir et à Istanbul, Hewar cite quelques lieux spécifiques où il a observé la pratique privilégiée du kurde dans ces villes. Il fait également une distinction entre les pratiques dans les villes de l'ouest et en RMK :

---

<sup>230</sup> La famille de cette locutrice habite aux environs de cette ville.

<sup>231</sup> *Komel* signifie « association » en kurde, ici, il s'agit de l'association kurde de Marseille.

35- « à İzmir, par exemple le Centre culturel de Mésopotamie, et ici [Istanbul], quand on allait à Azadiya Welat<sup>232</sup>, chez quelques locaux du parti, il existait des endroits où on y parlait seulement en kurde / et on le parlait pendant longtemps [il implique sans interruption, sans alterner avec le turc] / c'est déjà ainsi quand je vais à la région [RMK], une discussion peut commencer et aboutir en kurde, sauf si on n'entre pas dans des sujets détaillés, techniques » (Hewar)

Dans la suite de l'entretien, Hewar rajoute :

36- « [les locaux] du parti n'était pas seulement [un espace] politique, c'était un espace de transmission linguistique / les réunions de condoléances se faisaient là-bas et lors de ces événements, on parle en kurde » (Hewar)

De façon similaire à la comparaison de Hewar entre les villes de l'ouest et la RMK, Ciwan révèle une distinction entre une petite ville et une grande ville située en RMK :

37- « [selon quoi est-ce que tu commences à parler en kurde ou en turc dans un milieu social ? y a-t-il des indices ? ça peut être un endroit spécifique, par exemple à Bismil, à Diyarbakır] à Bismil, quand je rentre quelque part, j'essaie de parler en kurde / [sans vérifier ton interlocuteur ?] oui je commence en kurde parce qu'on a la tradition de parler en kurde là-bas / ce n'est pas pareil à Diyarbakır [comment tu le fais, tu choisis selon l'endroit ?] ça dépend [tu regardes un peu, en rentrant dans un café] si c'est très luxe [rire] [ah oui, il y a ça aussi ?] c'est aussi une habitude bien ancrée, tu rentres et automatiquement tu te sens obligé de parler en turc [c'est à cause du lieu alors ?] ça- parce que c'est un endroit chic, les habits des gens, je ne sais pas, ça dépend de la situation du moment, mais je dirais que peut-être je commencerais d'abord en turc à Diyarbakır » (Ciwan)

Dans cet extrait, Ciwan compare la situation à Bismil (une sous-préfecture), à Diyarbakır (une préfecture) en soulignant une certaine habitude de parler en kurde dans la première. En revanche, la représentation de la ville est différente pour le locuteur. Une certaine hiérarchisation socio-économique émerge entre les villes (et les lieux fréquentés dans celles-ci) selon son point de vue. Plusieurs paramètres extralinguistiques interviennent comme « un café de *luxe* », les vêtements des gens, etc. ; le choix de la langue semble se réaliser en fonction de la situation. On peut également faire une ressemblance entre l'extrait tiré de l'entretien avec Gulê, au sujet de « ne pas se texter en kurde entre couple ». Selon Ciwan, un lieu *chic* et l'espace public de la *grande* ville (Diyarbakır) sont associés au turc tandis que le kurde est indexé au

---

<sup>232</sup> Le journal publié en kurde, fermé en 2016.

*local*, à la petite ville de campagne. La pratique du kurde apparaît ainsi attachée à la représentation du milieu social dans lequel le locuteur se trouve.

Agir explique en quoi le kurde est privilégié à la campagne (village). Il ajoute une remarque notable à ses propos en indiquant la migration saisonnière comme une des raisons dans la variation linguistique dans la RMK :

38- « [imaginons un événement social- ou bien chez vous à Iğdır, imaginons un cadre social où il serait honteux de parler en turc, où vous vous dites qu'on ne peut seulement parler en kurde / est-ce qu'il y a de tels lieux spécifiques ou de telles configurations sociales ?] oui oui, on va au village parfois, à Iğdır, on y parle en kurde / la langue des gens, la langue de rue, à la maison, et même quand ils vont en ville, c'est le kurde / quand on est là, il faut parler en kurde pour communiquer avec eux /, mais, comme maintenant l'émigration du village a augmenté, la nouvelle génération- les jeunes qui partent pour travailler comme saisonnier, ils commencent à parler plus en turc /, mais les gens plus âgés et les vieux parlent généralement en kurde / c'est vraiment honteux de parler en turc avec les gens de cet âge / à certains points, la langue de réflexion et la langue pratiquée ne coïncident pas et ça rend difficile de parler la langue / et là, tu commences à bafouiller / tu ne peux plus mettre les [bons] mots dans la phrase pour raconter ce que t'as à raconter / c'est vraiment gênant quand ça arrive » (Agir)

Le locuteur observe donc une différence entre les pratiques des générations en rapport avec la migration. Le temps passé dans les grandes villes de l'ouest influence, de façon indirecte, la pratique du kurde même dans la RMK. Bien qu'il ressente une obligation de parler en kurde avec les personnes âgées, Agir dénonce également un manque de vocabulaire qui limite son expression en kurde<sup>233</sup>. Cela apparaît assez problématique pour ce locuteur, car il exprime un niveau de loyauté linguistique élevée.

Cette situation semble être représentative pour beaucoup de locuteurs du kurde. Les propos d'Ömer soutiennent les observations d'Agir concernant la pratique du kurde dans la RMK. Selon lui, le changement des pratiques s'intensifie depuis vingt ans dans la mesure où « on ne pouvait pas parler en turc au Kurdistan, à Cizre, à Şırnak à l'époque, mais maintenant cette langue est devenue quasiment la langue dominante » dans la région.

À la suite de la discussion sur l'usage des langues entre amis à la fac (cf. la sous-section 10.0.2), Serdal, Hogir et Ronî ont fait des comparaisons des villes en RMK selon la fréquence de la pratique du kurde dans le domaine public :

---

<sup>233</sup> Nous reviendrons à ce sujet dans la section 10.1 avec plus de détails.



39- « [vous commencez à parler en turc avec quelqu'un que vous ne connaissez pas alors ?]

Ronî : exactement / [et si vous vous rendez compte qu'il•elle est kurde, ça sera en kurde-]

Hogir : ici [à Istanbul] oui, mais pas à Cizre, là-bas, en kurde, avec tout le monde / [même dans la rue, etc. ?]

Serdal : bien sûr, le kurde

H : selon mes observations, je suis allé quasiment partout à l'est, tout le monde se parle en turc / moins dans la région de Şırnak, Silopi, Cizre, İdil, tout le monde se parle en kurde /, mais par exemple à Diyarbakır, Mardin, c'est le turc, à Gaziantep

R : Urfa

H : Urfa / Hakkari, un peu moins, mais je n'y suis pas allé / [au nord, à Muş ?]

R : cette région, je pense qu'ils parlent tout le temps en turc

H : oui, là-bas-

S : turc

H : je ne sais pas, je n'y suis jamais allé

S : si si, le turc

R : dans la région de Serhad, ils parlent beaucoup en turc, la plupart du temps

S : et le kurde qu'ils parlent en tout cas-

R : un kurde tordu, vous savez-

S : un ou deux mots qu'ils ont appris de leurs aînés, langue courante- ils parlent turc /, mais par exemple chez nous [à Cizre], il n'y a pas de commerçants qui parlent turc, tout le monde parle kurde » (Serdal, Hogir, Ronî)

Les locuteurs font ainsi une classification régionale de la pratique du kurde s'appuyant sur des observations et des perceptions. En plus de cela, ils évaluent également les connaissances en kurde des locuteurs, par exemple, le kurde de la région Serhad est désigné comme « tordu », pas très développé au niveau vocabulaire. La pratique du kurde au quotidien est mise en relation avec la transmission de la langue. La région de Serhad est étiquetée par le phénomène du mélange avec le turc. Cela donne également un aperçu de l'appréhension des phénomènes du contact chez ces locuteurs ; à part cet extrait, d'autres locuteurs tiennent un discours sur les pratiques des locuteurs de cette région comme il sera illustré ci-dessous. Outre cela, Serdal, Hogir et Ronî manifestent un attachement à Cizre, en s'appuyant sur le degré de la loyauté linguistique élevée des locuteurs de cette ville (selon leur perception). Le rapport langue-territoire-identité se présente de manière forte chez eux. Compte tenu de cette loyauté linguistique exprimée, j'ai posé une question additionnelle à ces locuteurs pour leur demander dans quels contextes ils hésiteraient à parler en turc :

40- « H : par exemple avec mon père, au sein de la famille, j’hésiterais à parler turc / quand je vais à l’épicerie à Cizre j’hésiterai  
R : on hésite à parler en turc à Cizre-  
H : on n’aime pas ça  
R : et puis là-bas, dans un café, entre amis, tu ne peux pas parler en turc / ça ne se fait pas, ils se moqueront de toi  
H : ils rigoleront /, mais ils ne te blâmeront pas, ils ne vont pas te battre, je veux dire [rire]  
R : non, ce n’est pas ça, mais-  
H : il y a certaines situations, tu te sens pire que d’être abattu [rire]  
R : à la maison, par exemple avec ta grand-mère, tu ne peux pas parler en turc avec elle-  
H : et tes parents ?  
R : avec eux, oui parfois [rire] /, mais ici [à Istanbul] c’est tout à fait différent / ici tu sais qu’il y a un truc d’évaluation, tu évalue [la situation] et franchement notre taux [de la pratique] de kurde et de turc varie selon cela / par exemple si on est dans un lieu ‘cool’ on peut même parler [en kurde] à voix haute /, mais si ce n’est pas le cas, on ne peut pas parler tranquillement  
H : je jure qu’on le parle partout-  
R : nnn- non pas du tout-  
H : quand on est nous trois, je ne me souviens pas un moment où on a hésité et qu’on s’est mis à parler en turc » (Serdal, Hogir, Ronî)

Hogir et Ronî privilégient l’usage du kurde dans le domaine public et avec les personnes âgées. Ces locuteurs considèrent également le kurde comme la langue dominante dans le domaine public à Cizre. Ils distinguent clairement leur pratique et le choix de la langue selon la ville où ils se trouvent. Vers la fin de l’extrait, les locuteurs sont en désaccord au sujet de parler *sans hésitation* en kurde dans le domaine public à Istanbul. Ronî dénonce une pression de la part des tiers et signale une certaine prudence en parlant le kurde dans les lieux publics. Cependant, Hogir, toujours prenant en compte la pression dans la société, insiste sur une pratique sans aucune hésitation lorsqu’il se trouve avec ses amis. D’autres exemples illustreront davantage la pression glottophobique ressentie par les locuteurs dans le domaine public (cf. la section 10.0.4 ci-dessous).

#### ***10.0.4 La pression glottophobique dans le domaine public***

Parler kurde n’est plus interdit dans le domaine public et il est de moins en moins tabou dans la société à partir des années 2000 (cf. la Partie 1). Néanmoins, les locuteurs désignent une

discrimination liée au kurde. La relation étroite entre l'identité de l'individu et la langue rend cette discrimination un problème sociétal qui concerne directement les personnes. La définition de ce terme sera développée dans cette section. Les incidents de discrimination linguistique que les locuteurs ont rencontrés seront également illustrés.

#### ***10.0.4.1 La définition de la glottophobie***

Blanchet (2018 : 28-33) appréhende la glottophobie sur des critères d'illégitimité et d'illégalité des actes discriminatoires : les critères d'illégitimité considèrent « le traitement différencié de personnes et de groupes en fonction de leur(s) langue(s) » et les critères d'illégalité s'appuient sur les articles des « textes juridiques internationaux » comme ceux de l'ONU, du Conseil d'Europe, de l'UE, et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Il « positionne » la glottophobie « dans le champ sociopolitique » afin « d'indiquer clairement que toute hiérarchisation des langues et des façons de les parler est aussi arbitraire et inacceptable » que d'autres formes de discriminations, et il souligne que « ce sont les personnes et les groupes humains qu'on discrimine à travers le prétexte de la hiérarchisation de leurs attributs linguistique » (id. : 33-34). Pour une définition plus synthétique du terme, on peut désigner la glottophobie comme « hostilité et discrimination à l'encontre de personnes sur la base de leurs pratiques linguistiques » (Blanchet, 2012 : 150).

Dans la Partie 1 de ce travail, les textes de loi et les actions portés par les appareils idéologiques de l'État turc ont été discutés. Ceux-ci constitueraient la base de critères avancés par Blanchet concernant la discrimination linguistique en Turquie mise en œuvre dans le cadre d'une idéologie linguistique nationale. Dans le cas du kurde en Turquie, on peut constater deux volets de glottophobie concernant les kurdophones : 1) une discrimination contre la langue kurde, 2) une discrimination de l'accent kurde en turc. Les actes glottophobiques sont de différentes formes (symbolique, verbal, physique) et souvent commis dans le domaine public<sup>234</sup>. Dans la suite de cette section, les exemples issus l'enquête de terrain seront abordés.

---

<sup>234</sup> Cf. les articles de journaux cités dans la Partie 1 et les exemples ci-dessous.

#### ***10.0.4.2 Les exemples d'actes glottophobiques et la différence perçue entre Istanbul et les autres villes de la Turquie***

Ce premier extrait de l'entretien avec Serdal, Hogir et Ronî fournit des points de comparaison entre Istanbul et une autre ville de l'ouest de la Turquie, ainsi qu'une comparaison interne à Istanbul en considérant la pratique du kurde dans le domaine public :

41- « [quel est votre sentiment à propos d'Istanbul ?]

Ronî : difficile, difficile, mais beau

Hogir : par exemple quand nous allons dans d'autres villes qu'Istanbul en Turquie [...]

[vous vous sentez plus à l'aise à Istanbul, c'est ça ?]

H : il y a plus d'opportunité

Serdal : et cela est issu du multiculturalisme de cette ville / la tolérance- je veux dire, chaque personne a un ami kurde, ils [les Kurdes] sont partout en fait [à Istanbul] / comme il y a des gens de partout [à Istanbul] tu te sens plus à l'aise /, mais ce sentiment [d'être à l'aise et se sentir en sécurité] est en train de diminuer, à mon avis / même dans un quartier comme Kadiköy ce genre d'incidents ont augmenté -

[les mauvais regards des autres ?]

S : c'est parti dans ce sens-là et je crois que c'est lié à la période dans laquelle on est / ce n'était pas pareil il y a quatre ans

R : arrêtons de parler de l'actualité politique [rire]

[on entre dans le débat sans se rendre compte]

R : au sujet [de la pratique] du kurde, Istanbul est la plus avantageuse / je suis resté à Bursa pendant un été, quand ma tante et mes oncles vivaient là-bas, c'est beaucoup plus contraignant / j'allais retirer mon permis, il m'a demandé mon adresse, j'ai dit Maltepe (Istanbul) parce que j'habitais là-bas à cette époque-là, il m'a dit que le système affichait Şırnak<sup>235</sup> comme mon adresse de résidence / une fois qu'il a vu cela, son comportement a changé, il n'a pas voulu m'aider / un autre exemple, quand je parlais en kurde là-bas [à Bursa], il y avait des regards et tout, mais ici, non / comme Serdal dit, tout le monde est en interaction avec un kurde ici, quoi qu'il soit en amitié, dans le commerce, à l'école, à la fac, on se salue<sup>236</sup> / à Bursa, ces situations sont moindres, c'est pour ça qu'à Istanbul, c'est plus à l'aise pour nous les Kurdes, pour les autres minorités, et aussi pour vivre [...] » (Serdal, Hogir, Ronî)

---

<sup>235</sup> Notons que Şırnak est une des villes qui symbolise les combats armés entre l'armée turque et guérilla ; par conséquence, elle peut véhiculer une représentation de tension politique, (cf. aussi l'extrait d'Aram dans la sous-section 10.0.4.2.4 sur la représentation de cette ville).

<sup>236</sup> *Selam alıp vermek* (en turc, dans le discours du locuteur) est une expression qui signifie d'avoir au moins une base de communication, de l'interaction humaine ; littérairement c'est d'échanger des salutations.

Hogir place Istanbul différemment parmi les autres villes de la Turquie ; selon lui, il y a une certaine acceptation de l'*autre* dans cette ville et plus d'opportunités économiques pour tout le monde. Serdal développe le point abordé par son ami tout en mentionnant une hausse de pression ressentie dans le domaine public. Cela indique que la représentation du kurde varie considérablement selon l'actualité et les locuteurs sont directement impactés par ces tensions sociopolitiques. Kadiköy est un quartier où différentes idéologies et cultures sont présentes ; les actes symboliques de glottophobie y sont également ressentis par les locuteurs. Pour Ronî, Istanbul apparaît comme une ville où se montre une certaine liberté d'expression en kurde. Il fait une comparaison entre Istanbul et Bursa, une autre grande ville de l'ouest de la Turquie ; il dénonce un incident de discrimination basée sur l'origine ethnique ainsi qu'une pression sociale plus marquée dans cette ville.

Rênas affirme qu'il lui est déjà arrivé d'être averti pour avoir parlé kurde dans la rue ; il met cette situation en rapport avec le conflit armé :

42- « Rênas : je suis arrivé à Istanbul en 1997 et je ne sais pas si c'est à cause de mon accent, mais oui, j'ai eu de telles réactions dans la rue une fois / ça se passe plus quand les funérailles arrivent dans cette partie [du pays]<sup>237</sup> / les sentiments nationalistes grimpent / et quand les politiciens interviennent à ce sujet, ce problème émerge [de nouveau] / après le processus de paix [cf. Partie 1] et qu'il y ait eu des soldats morts, il y a eu des incidents d'attaque au couteau, de magasins et ateliers incendiés / c'est une pression du quartier / ça dépend d'où vient [originellement] la plupart des habitants du quartier, s'il y en a de la mer Noire, de Kayseri, etc. et si t'es tout seul parmi eux, ça devient un épreuve / je n'ai pas vu ça dans ma ville natale<sup>238</sup>, 'c'est un policier', 'lui il vient de Konya', 'lui de Yozgat', 'ça c'est un turc', 'l'autre, il est kurde', ce genre de discours / je n'ai pas entendu que quelqu'un a été abattu à cause de cela / les tensions sociales sont fabriquées » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Dans cet extrait, la perception de l'*autre* est comparée entre les villes de l'ouest (Istanbul) et de la RMK (la ville natale du locuteur). Le locuteur témoigne d'une hausse de la glottophobie lors des périodes du conflit armé entre l'armée turque et le PKK. Selon le locuteur, cette situation est manipulée par les politiciens qui ont sûrement leur propre intérêt dans la poursuite du conflit.

---

<sup>237</sup> Les funérailles font référence à celles des soldats turcs originaires des régions de l'ouest de la Turquie et morts lors des affrontements armés avec le PKK.

<sup>238</sup> Le mot utilisé par le locuteur, *memleket* (*hometown* en anglais), est traduit comme « ville natale ». Notons que *memleket* peut signifier (selon le contexte de l'énoncé) le pays, la région, la ville ou encore le village d'origine.

Hewar rapporte également des incidents qu'il a vécus, démontrant les raisons probables de cette glottophobie à l'égard du kurde :

43- « [est-ce que vous vous sentez menacé [pour parler kurde] dans le domaine public ? comme 'il peut m'arriver quelque chose'] ce n'est pas une menace, mais c'est comme si que les regards changeront / je suis un peu malentendant et il m'arrive de parler à voix haute au téléphone / si je parle kurde à voix haute je reçois des mauvais regards et [je ne sais pas] si c'est parce que je parle à voix haute ou si je parle en kurde ? si je parlais en turc et que je haussais ma voix est-ce qu'il y aurait le même problème ? c'est quoi la raison de cette gêne ? mais est-ce qu'un jour quelqu'un me menacera ? c'est possible / comme je suis une personne qui peut s'expliquer je ne prends pas en compte ce genre de chose, mais je ne peux pas dire que ces problèmes n'existent pas / je répondrai à une telle réaction, mais ça arrive d'une manière ou d'une autre / parce que par exemple à la fac, entre les amis, si je parle à ma mère je m'éloigne pour parler / en fin du compte, les gens ne savent pas de quoi je parle / il y a une telle perception, 'est-ce qu'il nous insulte', etc. / comme si les choses qu'ils ne comprennent pas sont des menaces- / [est-ce qu'il y a déjà eu quelqu'un qui vous l'a dit en personne ?] quand on était enfant, à partir de la licence, comme nos amis arrivent à un certain niveau, on n'a pas beaucoup entendu ces choses /, mais j'écoutais une chanson en kurde, quand j'étais à la cité universitaire, au début il s'est passé- j'écoutais Ciwan Haco<sup>239</sup>, ils ont entendu dans mes écouteurs, mais pas trop compris ce qu'il disait, ils demandent 'qui c'est', 'ah il est kurde ? je ne dirais pas que c'est du kurde parce que c'est du rock, il y a la guitare électrique', qu'est-ce que t'imaginais du kurde ? le kurde est une langue, je disais, l'œuvre que tu produis dépend de ce que tu fais avec elle / il a écouté un peu, il a dit que ça lui plaisait mais comment je saurai s'il m'insulte, il a dit un truc comme ça, je lui dis, t'y penses à chaque fois quand t'écoutes de la musique étrangère ? [son ami répond], mais pourquoi ils nous insulteraient / il y a une perception que quand les Kurdes commencent à parler kurde, ils insultent les turcs ou bien ils parlent des choses séparatistes, allez on fonde un État, détruisons la Turquie, comme si les Kurdes n'ont qu'un seul agenda / 'c'est une langue cryptée pour nous désintégrer'<sup>240</sup> / je pense que c'est un problème issu de la construction de la turcité / j'ai surmonté cette approche [en l'appréhendant] comme une attitude non seulement contre les Kurdes, mais aussi contre les Arméniens, les Lazes, les Tcherkesses, lorsqu'eux, ils parlent aussi leur langue, ils pensent que leur turcité serait endommagé / à mon avis, c'est un problème de la construction de l'identité turque » (Hewar)

Commençant par les regards, le locuteur fait une évaluation générale sur la perception du kurde et le lien entre cette perception et la construction identitaire turque. Ces constats font

---

<sup>239</sup> Un chanteur kurde.

<sup>240</sup> Le locuteur « rapporte », de manière figurative, un discours qu'on peut entendre par un Turc nationaliste.

écho à l'idéologie mise en œuvre à l'égard du multilinguisme en Turquie depuis la fondation de la république (voire à partir du dernier siècle de l'Empire ottoman) ; ces points ont été abordés dans la Partie 1 et 2 de la thèse. Dans la suite de cette section, des cas spécifiques de glottophobie contre le kurde seront illustrés.

#### ***10.0.4.2.1 Deux exemples de violence physique***

Dans ce deuxième exemple, tiré de l'entretien avec Serdal, Hogir et Ronî, les locuteurs rapportent la réaction d'une personne extérieure à leur conversation kurde entre eux et un incident de violence physique auquel ils ont assisté :

44- « [vous avez déjà ressenti une pression lorsque vous vous trouvez dans un lieu public ?]

Ronî : nous l'avons vécu une fois, moi, Hogir et un autre ami / on était dans le bus, on parlait en kurde, quelqu'un nous a dit de parler moins fort, mais tout le monde parlait, il y avait beaucoup de bruit

Hogir : ça arrive ce genre de chose

R : on ressent toujours [la pression] / après cet incident, une semaine après, j'ai encore parlé kurde à voix haute, et Hogir me dit, 'n'exagère pas, ne parle pas fort, calme-toi' / si on n'est pas chez nous, et si on n'est pas au memleket [Cizre], on l'éprouve beaucoup ici

Serdal : et s'il parle turc à voix haute, il ne recevra pas cette réaction / si c'est du kurde, 'vous pouvez parler moins fort', de manière grossière [Serdal fait l'impression de la tonalité rude de la phrase]

R : c'est pour ne pas entendre ce type de réaction, pour ne pas créer de la tension qu'on-

H : par exemple, vous auriez dû entendre qu'au campus de Göztepe de [l'université de] Marmara il y a beaucoup d'ülküçü<sup>241</sup>, ils y sont assez actifs / ils avaient coupé le petit doigt d'un garçon, et mon père m'a appelé [au même moment], je l'ai mis au répondeur plusieurs fois, après j'ai répondu et j'ai parlé en turc, il a compris qu'il se passait quelque chose parce que je n'avais jamais parlé en turc avec mon père avant / puis il a switché en turc aussi et j'ai rien compris de ce qu'il disait [rire]

R : il devrait être content que tu aies appris le turc [rire] » (Serdal, Hogir, Ronî)

---

<sup>241</sup> Le groupe nationaliste turc *Ülkücüler* est un groupe politique ultra-droite, ayant des liens avec le Parti mouvement nationaliste (*MHP* en turc). Les *Ülkücüler* (connu plus sous nom de *Loups gris* en France) étaient une organisation plus active lors des années 1970 lors des affrontements entre les membres des parties de gauche et de droite. Depuis quelques décennies, le groupe est moins actif publiquement mais il s'organise dans les universités, et garde ses rapports avec les services de renseignement d'État et des mafias pro-État. Une description détaillée se trouve en ligne, sur ce lien : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Loups\\_gris](https://fr.wikipedia.org/wiki/Loups_gris), (consulté en avril 2021).

L'incident à l'université signale l'ampleur de la violence que les locuteurs peuvent subir. Ce genre d'incidents relève du conflit ethnique est susceptible d'impacter la représentation du turc chez les kurdophones dans la mesure où la langue et les groupes humains sont reliés par des liens ethniques et identitaires. Le turc serait ainsi conçu comme la langue de ce groupe nationaliste qui inflige cette violence. De la même manière, la perception du bilinguisme serait influencée par ces incidents. Et enfin, la conception monolingue de la notion de *langue* se renforcerait comme une réaction à ce rejet de l'identité et de la langue kurde chez les locuteurs victimes d'une discrimination.

Haje, en évaluant les pratiques et les attitudes des kurdophones à l'égard de leur langue, donne un exemple de violence subie par un locuteur dans le même quartier que son lieu de travail :

45- « [...] une personne est considérée comme un citoyen de deuxième classe au service militaire, l'autre subit une violence à l'école, tout ça a orienté les gens davantage vers la langue parce que c'est ça la raison pour laquelle j'ai cette identité / même si tu ne le parle pas, t'as cette identité, 'tu viens d'où ? ah oui t'es kurde', c'est tout, ce n'est même pas important si tu parles ou pas la langue / quelqu'un a été poignardé ici, du fait de parler kurde, c'était aux infos et tout, pas très loin, ici à Beyoğlu, il parlait au téléphone / ce n'est pas à cause de la langue ça / tout ce que tu vis, c'est lié à cette langue, donc elle est importante » (Haje)

La locutrice met ainsi en relation la langue et l'identité kurde. Ces incidents glottophobiques ont des conséquences bien plus graves et cela justifie, à mon sens, pourquoi les actes de glottophobie doivent être considérés comme des problèmes de droits humains.

#### ***10.0.4.2.2 « Ne parlez pas kurde entre vous »***

Perwer énonce plutôt de bonnes réactions qu'il a eues dans le domaine public lorsque son bilinguisme s'avère utile à la communication de deux personnes monolingues, l'une en kurde, l'autre en turc. Néanmoins, il se souvient de quelques réflexions de ses amis turcs :

46- « Perwer : je suis confronté quelques fois à des réflexions du type 'parlez en turc pour qu'on comprenne aussi' de ceux qui n'ont pas ce niveau de conscience dans le cercle d'amis / il y a eu des professeurs qui ont dit que ce n'est pas une langue lors des débats à l'université / à part ceux-ci, dans les lieux publics, il peut y avoir des personnes qui n'arrivent pas à s'exprimer [en turc], on intervient comme traducteur et là, tu reçois plutôt des réactions positives comme



‘heureusement que tu comprends, que tu peux parler cette langue’ / jusqu’à maintenant je n’ai pas eu de retour qui peut déclencher une tension » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Les réflexions dénoncées par Perwer traduisent une forme de discrimination assez connue par d’autres locuteurs : « ne parlez pas le kurde (entre vous), on ne comprend pas ». Ertan illustre le même point avec une anecdote dans son milieu de travail quand il habitait et vivait à Istanbul :

47- « [comment vous vous sentiez lorsque vous parliez kurde à Istanbul ?] j’ai vécu dix ans là-bas, je travaillais dans les grands ateliers du textile / je le dis très sincèrement- il y a une pression dans la société, ils vous regardent différemment / moi, je ne comprends pas / on travaille depuis des années dans la même usine, on est proches, même lui [un collègue et un ami proche d’Ertan] ne trouve pas bien quand je parle kurde avec un autre Kurde / on parle entre nous, il dit directement que ça lui plaît pas, tellement dominant<sup>242</sup> / il dit, ‘comment je peux savoir si tu m’insultes pas’ / à moi / j’ai été confronté à ça plusieurs fois / pourquoi je t’insulterais, t’es mon ami / ça nous vient comme ça de parler en kurde parce qu’on maîtrise la langue kurde / de toute façon, la majorité des Kurdes respectent cela, ils parlent turc si la personne à côté d’eux parle turc / moi, je ne comprends pas cette mentalité des Turcs / avant c’était beaucoup plus, de nos jours, on le lit dans les journaux / à Istanbul, comme il y a beaucoup de Kurdes, il y a une certaine liberté, mais à l’ouest [en général], les villes plus petites de la région d’Égée, de la mer Noire- par exemple contre les ouvriers, soi-disant qu’un parmi eux a dit un mot [à un riverain], alors ils sont [considérés] dangereux, ou bien, soi-disant ils ont mis le feu au drapeau [turc], ils essayent de trouver des prétextes pour les opprimer / [il y a donc une tension qui s’alimente par la langue en Turquie ?] oui, oui, bien sûr, ta kurdicité est aussi ta langue » (Ertan)

Le locuteur met en avant la langue comme le principal marqueur de la kurdicité. Son approche à la langue s’inscrit à une idéologie qui met en avant son identité ethnolinguistique ; de ce fait, elle semble désigner une réaction à l’idéologie linguistique dominante de l’État turc. L’anecdote énoncée par Ertan illustre de quelle façon la pratique du kurde peut être perçue par un turcophone, même s’il s’agit d’un « ami » (collègue). Cette perception est certainement en lien avec le discours de ségrégation et dénégation porté par l’État depuis des décennies. Ainsi, tirer de la force de son identité kurdophone semble constituer une attitude qui renforce la résistance contre ce type d’acte glottophobique.

---

<sup>242</sup> Le locuteur utilise le mot *egemen* en turc qui se réfère à la notion de l’hégémonie (emprunté sûrement au français). *Egemen* (adjectif en turc) peut être utilisé pour qualifier les notions abstraites comme une langue, un pays ou le comportement dominateur d’une personne, comme fait Ertan dans cet extrait.

#### 10.0.4.2.3 *La résistance linguistique comme une forme de résistance politique*

D'un côté, il y a des actes glottophobiques d'un groupe d'acteurs sociaux et institutionnels, et de l'autre, il y a une réaction linguistique chez les Kurdes qui s'exprime à travers la langue. Dans ce contexte, la pratique de la langue, devient un acte politique, comme chez Canan :

48- « Canan : avec les derniers événements<sup>243</sup> il y a un certain retour à la langue / il semble que les gens parlent de plus en plus- ça peut être aussi une manière de résister / de plus en plus et partout, par exemple je le fais exprès dans le bateau<sup>244</sup>, pour que les gens surmontent, pour que ça se normalise, pour que les gens s'habituent à ce que je parle en kurde exprès, par exemple avec ma mère dans le bateau / [c'est de cette façon-là que ce qui est] l'invisible, rentre dans leur vie » (Canan et Sermin)

Cette locutrice conceptualise le parler kurde publiquement comme un acte de résistance linguistique contre les actes glottophobiques issus de l'idéologie nationaliste dominante. Dans une situation sociopolitique si tendue, chaque acte individuel peut contribuer, sous une forme ou une autre, à la défense des droits linguistiques des kurdophones :

49- « il y a des endroits où tu peux le parler, et d'autres où tu ne peux pas / par exemple à Maraş, il y avait des quartiers kurdes / on y parlait et quand on était entre nous / tu sais qu'il y a des endroits où on n'y parle pas [kurde], mais moi au contraire, je parlais davantage en kurde à cause de cette pression » (Baran)

Comme Canan, Ciwan considère que parler *en exprès* en kurde, dans un milieu public, est un acte qui rend visible leur identité :

50- « [vous changez de langue selon quelles situations ? ça dépend du sujet ou du milieu ?] selon les milieux, pour moi et c'est le cas de nombreux Kurdes, dans les moyens de transport, on essaie par résistance de parler en kurde / parce que c'est une identité dominée [minorée], pour nous nous rendre visibles / on sait qu'ils parlent turc ici, ou bien ils savent parler kurde, mais ils ne le font pas, nous on fait l'effort de parler en kurde, par exemple, disons dans un café » (Ciwan)

---

<sup>243</sup> L'entretien avec cette locutrice a été réalisé en janvier 2017 ; elle se réfère sûrement aux événements sociopolitiques ayant eu lieu à partir de 2014, particulièrement à la suite de la tentative de coup d'État de 2016.

<sup>244</sup> Les bateaux sont des moyens de transport en commun marin, reliant les deux rives à Istanbul.

La pratique du kurde peut ainsi prendre une forme de résistance ethno-linguistique au vu d'un processus de minorisation et d'invisibilisation du kurde dans la société.

#### ***10.0.4.2.4 La discrimination dans le milieu du travail***

Le milieu de travail est un des lieux où les locuteurs se confrontent à des incidents glottophobiques. Aram exprime ses ressentiments à travers les *regards* des autres et énonce ensuite une discrimination qu'il a subi lors d'un entretien pour un poste de conseiller d'immobilier. Cette anecdote n'est pas particulièrement liée à ses pratiques linguistiques, mais révèle la représentation négative de la kurdicité dans la société. Le locuteur déclare qu'il ressent « une tension contre moi, que les regards sont de nouveau sur moi, il y a encore une pression » dans la société. Il donne l'exemple de l'entretien d'embauche à Yusufpaşa<sup>245</sup> pour un poste de conseiller immobilier. L'entretien était en turc, ils étaient deux associés. L'un était d'Antep, l'autre d'Hatay et il avait postulé pour se servir de ses compétences en arabe. Ils lui ont demandé d'où il venait, il leur a dit Şırnak, et c'était un problème. Ils lui ont juste dit qu'ils le tiendront au courant même si l'entretien s'était très bien passé jusqu'à ce point-là. Il aurait bien aimé qu'ils aient dit honnêtement la raison. En même temps, selon le locuteur, ça montre aussi que « ça ne se voit pas nécessairement ce qu'on est kurde ». Dans cet extrait tiré de l'entretien d'Aram, l'ampleur des représentations sociales se manifestent de nouveau. Bien qu'il n'y ait aucun problème en apparence et au niveau linguistique. Il s'agit ici d'un ethno-nationalisme qui est en jeu, sans aucune référence aux pratiques linguistiques marquées par un accent kurde. Quant à Nurî, il se plaint des regards des autres lorsqu'il parle kurde. Il compare sa présence en tant que kurdophone à la présence des locuteurs d'autres langues (que le kurde et le turc) dans l'espace publique. Quand il parle kurde au travail ou dans la rue, il subit les regards des gens. Il y a des russes, ouzbeks, des gens qui viennent de différents endroits. Selon le locuteur, quand ces personnes parlent leurs langues, les gens disent, « ah c'est sympa comme langue ». Mais lorsqu'un kurde parle, ils tournent leur dos, et ils disent, « parle turc, on est en Turquie ».

#### ***10.0.4.2.5 Le « regard » comme une violence symbolique (psychologique)***

Dans l'extrait ci-dessous, Agir évalue les actes glottophobiques qu'il a rencontrés depuis son enfance, à l'école, jusqu'au présent, au sein de son cercle d'amis. Le locuteur révèle une

---

<sup>245</sup> Un quartier de Fatih (Aksaray) où il y a une communauté arabophone issue des migrations récentes.

« psychologie d'infériorité » émergée chez les kurdophones liée aux incidents de violence contre la pratique de la langue. À la fin de l'extrait, il compare également Istanbul aux autres villes de l'ouest :

51- « [...] encore si tu- se craindre pour parler kurde dans un milieu social, ça donne la peine / on le vit toujours, bien qu'on soit bien conscients / [vous avez vécu quelque chose de ce genre [une menace, une remarque, etc.] qui vient de l'extérieur ?] on peut le désigner comme une psychologie d'infériorité, mais ce n'est pas seulement psychologique, il y a une contrepartie à cela / ils ont été tués pour avoir parlé la langue, ils sont emprisonnés, on s'est moqué d'eux, dédaignés, c'est [cette psychologie est] le résultat de tout cela / nous- il y a une histoire de vivre ensemble dans ce pays, mais un turc peut te regarder bizarrement quand tu parles kurde, et ce regard, déclenche cette psychologie [[un incident lié à ce phénomène] ça vous est déjà arrivé ?] bien sûr, sous forme de blague, même de la part de mes meilleurs amis turcs / ils font une blague pour se moquer du sujet / ou bien t'avais vécu ça bien avant, en primaire, au secondaire, plusieurs fois / ce n'est pas facile à surmonter / je l'ai vécu concrètement aussi, ils disent souvent, 'tu l'as parlé et ils t'ont fermé la bouche ? est-ce qu'ils t'ont abattu ?' / ce n'est pas le problème, d'être abattu ou non, sachant qu'il y en a eu en plus, ce n'est pas ça / juste ce regard, ça suffit pour créer ce traumatisme / [[quelques minutes tard dans l'entretien] comment vous vous sentez à Istanbul ? vous vous dites que vous vivrez dans cette ville ? avez-vous un sentiment d'attachement pour elle ?] [...] en fait, nous sommes bien plus à l'aise à Istanbul, dans les métropoles / c'est plus confortable de s'exprimer en tant que kurde, ou bien [prononcer] les idées- c'est plus facile ici, par rapport à la campagne parce que les gens sont plus conservateurs là-bas, plus nationalistes, ils mettent en avant des sentiments chauvinistes / oui, c'est bien Istanbul » (Agir)

Comme chez les locuteurs cités ci-dessus, *le regard* manifeste la discrimination dans la société selon Agir ; il est peut-être le moins fort, mais le ressenti est bien grand et important selon les locuteurs. Une psychologie d'infériorité s'établit au cours des années et on ne peut pas ignorer la part des acteurs sociaux qui utilisent les AIE dans le développement de cette psychologie. Le regard des autres désigne un phénomène de violence symbolique en lien avec les politiques de minorisation sociolinguistique. De ce fait, il a une dimension sociale aussi considérable que psychologique. À la fin de l'extrait, Agir compare Istanbul (et les autres grandes villes) à la campagne et aux villes de petite taille, et souligne une liberté d'expression plus marquée à Istanbul.

Haje semble insister sur le côté *naturel* (voire banal) de parler en kurde avec sa mère dans l'espace public car c'est tout simplement leur langue. Elle est bien consciente de la part sociopolitique de cette action, car elle est également *sensible* aux regards des autres :

52- « je parle toujours en kurde avec ma mère / quand elle m'appelle, peu importe où je me trouve, je lui parle en kurde, mais sans crier parce que ce n'est pas nécessaire, parce que ça s'entend [elle veut dire ça s'entend bien au téléphone] /, mais je vois que- même les regards peuvent gêner / c'est ma langue / ma mère me parle dans ma langue / il y a quelque chose comme, 'hmm [un] Kurde', tu peux directement saisir ce regard, c'est d'être témoin de ça qui fait se sentir mal / si je parlais en anglais, ils allaient admirer / c'était toujours comme ça, après les années 2000, c'est un peu moins / par exemple quand j'étais en primaire, ma mère m'avertissait de ne pas dire que je suis kurde et c'est assez traumatisant pour moi, je disais que je venais de la région de la mer Noire » (Haje)

La désignation « les regards des autres » apparaît comme une notion importante qui relève de la représentation sociale négative du kurde ; elle explique la dimension symbolique et psychologique ressentie dans l'espace public. En outre, l'anecdote de l'enfance de Haje situe l'école comme un milieu social traumatisant en termes de la construction de l'identité. Ce type d'expérience peut avoir un impact sur les individus pendant une longue période de leur vie, jusqu'à ce qu'ils *apprennent* à gérer les incidents glottophobiques :

53- « [la pression et la menace ressentie pour parler kurde dans les milieux publics ?] c'était avant, quand j'étais au lycée / les années 2000- après 2007 c'est devenu plus détendu et nous avons grandi aussi, une génération a grandi, physiquement et mentalement / ça donne une certaine confiance en soi et cette confiance te donne même le courage pour se défendre [par exemple] dans un bus / une fois que tu l'envisages, tu commences à parler [kurde] plus librement dans l'espace public / il s'agit d'un apaisement social plus général, mais il reste quand même une tension / les types et les mécanismes de la pression évoluent, par exemple dans les années 1990- si les gens sont éloignés de leur langue, la dimension psychologique se forme par rapport à cette distanciation / ça augmente si une personne maîtrise la langue, si elle a confiance en elle, la pression fonctionne moins sur elle / pour moi, j'ai cassé [l'ampleur de] cette pression après l'université » (Adar)

Selon le locuteur, « la maîtrise » de la langue est un élément clé de la construction identitaire qui prépare à la confrontation avec les mécanismes de la pression. D'après lui, pour se sentir plus libre dans la pratique du kurde, il faut se former psychologiquement et

linguistiquement. L'insistance de développer la maîtrise de la langue rejoint l'idée de produire/consommer en langue kurde pour établir un meilleur lien avec elle.

#### ***10.0.4.2.6 La représentation du kurde dans les films (anciens) et des exemples d'auto-odi sous forme de glottophobie***

Hatice et ses amis<sup>246</sup> dénoncent également une pression psychologique, mais aussi une violence physique envers les kurdophones dans le domaine public, comme il a été illustré dans la Partie 1 avec des articles de journaux :

54- « Kendal : on s'autocensure, il y a une pression psychologique et physique, par exemple, celui qui parle kurde au téléphone s'éloigne des autres, et puis la situation des saisonniers agricoles, ce qui leur arrive pour avoir parlé kurde<sup>247</sup> / même les films de Kemal Sunal et d'Ilyas Salman, c'est pour se moquer du turc [parlé par] des Kurdes, c'est de la pression psychologique, et à cause de ça, il y a des problèmes d'apprentissage de la langue / il y a des liens psychosociaux [...]

Temen : à Ümraniye<sup>248</sup>, trois, quatre hommes originaires d'Erzurum parlent kurde entre eux dans la cour de la mosquée, un autre arrive et leur demande s'ils n'ont pas honte de parler en kurde, mais lui, il est kurde aussi, il leur dit de se débarrasser de cette langue

Hatice : une fois, je distribuais des brochures dans le quartier, une femme a ouvert la porte et l'a refermée en disant qu'elle n'était pas kurde et qu'elle ne parlait pas la langue kurde, et elle a dit tout ça en kurde »<sup>249</sup> (Hatice et ses amis)

S'éloigner des autres pour privatiser la conversation en kurde apparaît comme une façon d'autocensure. On peut l'interpréter comme un réflexe pour se protéger et il s'agit d'une restriction du kurde aux domaines *privés* de la vie. C'est ainsi que le kurde devient invisible (et inaudible) dans l'espace public. Le deuxième exemple de Kendal montre que la limite entre les

---

<sup>246</sup> Les notes de cet entretien en groupe ont été également prises à la main mais le discours direct des locuteurs a été noté donc je ne les présente pas comme du discours rapporté, comme il a été fait à l'exemple de Gilya, de Yekta et des autres.

<sup>247</sup> Un article de journal qui rapporte une telle violence contre les saisonniers agricoles kurdes à Sakarya, dans une ville située au nord-ouest de la Turquie, disponible sur ce lien : <https://www.evrensel.net/yazi/87105/tepeden-tirnaga-irkci-bir-saldiri-sakarya> (consulté en avril 2021).

<sup>248</sup> Un quartier d'Istanbul à la rive anatolienne.

<sup>249</sup> Il s'agit d'un exemple typique de l'auto-odi, marqué notamment par l'expression en kurde de la dénégation de l'identité kurde. L'auto-odi est expliqué comme une « représentation culpabilisante, un sentiment de honte et d'auto-dénigrement, et une manifestation de l'identification au groupe sociolinguistique dominant. [...] Ce rejet de son identité sociale et linguistique est bien la manifestation maximale des conflits linguistiques » (Bretegnier, 1999 : 281).

actes glottophobiques contre les kurdophones et la violence ethnique contre les Kurdes est assez étroite. Les locuteurs peuvent donner des exemples où le problème ne provient pas de la pratique du kurde, mais d'une tension politique. Selon les locuteurs, il est donc difficile de concevoir la glottophobie sans faire recours à la tension sociopolitique ; cela rejoint la définition du terme proposé par Blanchet.

Kendal se réfère également aux films des années 1970 et 1980, connus particulièrement par leurs acteurs Kemal Sunal et İlyas Salman. Dans certains films, ces acteurs jouent les personnages principaux dont les caractéristiques marquées sont qu'ils ont émigré à Istanbul de la campagne (surtout, des régions de l'Est), qu'ils sont de la classe populaire, travaillant dans des conditions difficiles. Compte tenu de ce profil socio-économique, il semble que ce sont des personnages (voire caricatures) inspirés de la migration kurde vers Istanbul. De plus, sur le plan linguistique, la façon de parler de ces personnages fictifs reflète effectivement l'accent kurde en turc, par exemple, la voyelle antérieure [æ] semi-ouverte et la fricative [x]. Kendal reproche à ses films de se moquer des kurdophones migrants en exagérant l'emploi de cet accent perçu par les producteurs des films. De nos jours, la variété standard du turc ne domine plus au cinéma et à la télévision comme autrefois (avant 1980). Dans cette perspective, les films cités par les locuteurs sont justement les premiers exemples où on entend cette variation du turc bien que les personnages soient souvent rabaissés à des éléments de comédie. De même, on peut interpréter ses films comme des productions qui donnent lieu à cet accent, qui rend visible ces variations présentes dans la société à travers le cinéma. On peut actuellement observer une normalisation de cet accent (et voire d'autres) dans les films, les séries, les sketches de théâtre. Dans certains cas, l'accent kurde en turc pourrait être même perçu comme *sympathique*, cela sera illustré ci-dessous avec l'enregistrement de chauffeur de minibus (cf. la sous-section 11.0.13.1).

#### ***10.0.4.2.7 Deux points de vue différents concernant la pratique du kurde dans le domaine public et la réaction « des autres »***

Un point de vue différent des autres locuteurs est reporté par Berfin sur les mêmes phénomènes :

55- « [est-ce que tu ressens une pression sociale ? même si tu n'es pas en train de le parler, pour ceux qui le parlent] je vois beaucoup de gens qui regardent méchamment / il y a aussi des différences culturelles, il y en a ceux qui parlent à voix haute, de manière rude, ils ne sont pas culturellement bien développés et c'est pour ça qu'ils sont dédaignés / les Kurdes à Istanbul ont

toujours travaillé dans des travaux durs parce que leur niveau d'éducation est inférieur, la maîtrise de la lecture et de l'écriture n'est pas bonne, ils ne peuvent pas bien parler [le turc] et c'est pour cela qu'ils travaillent dans des travaux pénibles, comme, dans la construction, le transport, le textile, et ils n'arrivent pas à se développer culturellement, donc leur comportement peut rester rude, je les vois parler à voix haute et c'est pour ça que les gens les regardent comme ça / est-ce qu'il y en a qui regarde mal juste parce qu'ils parlent kurde, peut-être, je pense qu'il doit y en avoir [peut-être les quartiers où nous-] oui, ici, non, mais j'ai grandi à Küçükçekmece, là-bas c'est plus intense parce que c'est un quartier plus diversifié / mon père est boucher, et là, il y a des gens qui viennent de Siirt, ils vivent entre eux et leurs comportements sont assez rudes, et le propriétaire du boucher vient de Trabzon [une grande ville de la région de la mer Noire], c'est très inverse<sup>250</sup>, j'ai vu comment il les regardait quand ils entraient dans le magasin [une tension ?] oui, bien sûr, pas de dispute ni rien, mais ils se montrent clairement qu'ils ne s'apprécient pas » (Berfin)

Cette locutrice considère donc le niveau d'éducation comme le paramètre significatif dans la discrimination sociale. Mais selon elle, le niveau d'éducation inférieur des kurdophones manifeste, dans une perspective plus générale, une inégalité d'accès à l'éducation et ainsi, le développement d'une inégalité socio-économique. Les Kurdes sont obligés de travailler dans des travaux pénibles et l'écart culturel s'élargit entre les autres parties de la société. Cet écart se manifeste dans les comportements dans les domaines publics qui amènent une certaine ségrégation, surtout dans les quartiers populaires d'Istanbul. Selon Berfin, la langue n'est donc pas la seule raison, il y a une différence culturelle qui prend sa source dans la différence d'accès à l'éducation. Cet extrait rappelle le discours d'*être Istanbulite* qui est fortement en lien avec la migration kurde vers l'ouest depuis les années 1970. À mon sens, c'est un discours en déclin, car on remarque de plus en plus que le *vrai Istanbulite* n'existe plus dans la mesure où la ville recevait et reçoit toujours des migrants de l'Anatolie, une migration interne en Turquie<sup>251</sup>, mais aussi de l'étranger. Cette citation de Pérouse résume ce à quoi renvoie ce discours *ancien* : « Les tenants de l'autochtonie et de l'antériorité stambouliotes – position très relative – ont du mal à admettre l'émergence de nouvelles classes urbaines. Ce point de vue excluant renvoie à l'idée très culturaliste selon laquelle tout migrant doit passer, pour être reconnu comme un Stambouliote à part entière, par une longue initiation à la 'culture urbaine', généralement définie en termes de civilité et de conscience » (Pérouse, 2010 : 174).

---

<sup>250</sup> La locutrice signale une différence au niveau du mode de vie des gens de ces deux villes/régions.

<sup>251</sup> Presque un cinquième de la population du pays habite à Istanbul.



Selon Gulê, les *autres* ne regardent pas parce que c'est du kurde, mais que c'est une langue étrangère, *autre* que le turc :

56- « [t'as ressenti une pression dans public à Istanbul ?] non / je sais cent pour cent qu'il [me] regarderont, même en se retournant [vers moi] /, mais ça serait pareil si je parle français / ils comprennent juste que tu parles une autre langue / son regard est issu de ça à mon avis, je ne suis pas sûre s'ils comprennent que c'est du kurde » (Gulê)

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une discrimination contre le kurde, cela donne tout de même une idée sur la perception des langues étrangères, voire du plurilinguisme dans la société turque.

#### ***10.0.4.2.8 Une comparaison entre quatre villes par un locuteur***

Pour terminer cette sous-section, une comparaison entre quatre villes sur la pratique du kurde sera évaluée par Ciwan. Étant donné que ce locuteur a vécu dans différentes villes de l'ouest de la Turquie, la question a été légèrement modifiée afin qu'il puisse comparer la pratique du kurde dans l'espace public et ses ressentiments en le faisant :

57- « [si on compare en Turquie, où te sens-tu plus à l'aise à parler kurde dans un milieu public, entre Diyarbakir, Aksaray, Istanbul, Manisa [les villes où le locuteur a vécu pendant plusieurs années] ?] on ne peut pas penser cela à travers les villes, mais les interlocuteurs / si je suis avec mon ami je parlerai kurde même au centre d'Istanbul, mais avec une certaine inquiétude / quand je parle dans le métro à Istanbul, je ressens que les gens me regardent / ça serait pareil pour Bingöl, mais je saurai que la personne qui me regarde aussi est kurde, je le ferais pour lui montrer qu'un Kurde 'peut parler kurde', mais à Istanbul, je saurai que cette personne est turque et qu'elle est gênée, et donc il y aura un malaise [et pourquoi elle serait gênée ?] la réponse est bien évidente, la situation de la Turquie, on voit à la télé / [alors ça veut dire que les gens à Istanbul savent ce que c'est le kurde ?] oui, mais l'important, c'est comment ils l'acceptent, comme une langue, s'ils l'acceptent comme une langue ou pas / [et pour Manisa ?] j'ai passé quatre ans là-bas, il y avait beaucoup de Kurdes / tu peux trouver des Kurdes partout en Turquie et ça donne une confiance aux kurdes / [et si on essaie de comparer Istanbul et Manisa] comme je l'ai dit, difficile de dire, l'important c'est avec qui je suis à ce moment-là / [et enfin pour Diyarbakir ?] non, il n'y a pas une telle situation [une tension] là-bas » (Ciwan)

Pour conclure cette sous-section, le terme glottophobie, par ses critères définitoires et son aspect sociopolitique, permet d'expliquer la discrimination à laquelle se confrontent les kurdophones dans le domaine public. Cette discrimination ne porte pas seulement sur la langue,

mais aussi sur les personnes. Dès lors, ces actes glottophobiques concernent à la fois les droits linguistiques et humains. Dans des situations de bi/plurilinguisme, le conflit se trouve au niveau du rapport de force entre les langues et ce rapport se négocie par un conflit plus étendu, un conflit ethnique ou national entre les groupes (les communautés). « Les conflits ouverts dont on ne pourra du reste pas dire s'ils sont linguistiques par le fond ou seulement en surface [...] Puisque le bilinguisme de masse est un phénomène relativement fréquent, quelles qu'en soient les formes, les rapports qu'entretiennent les langues et les identifications ethniques sont nécessairement complexes. Contrairement à une croyance naïve, les relations dans ce domaine s'expriment souvent par 'et' plus que par 'ou'. Le bilingue dans les situations de bilinguisme de masse est membre d'une communauté caractérisée par l'usage de deux ou plusieurs codes, l'un ou plusieurs de ceux-ci auraient-ils été imposés et seraient-ils l'objet de phénomènes de rejet. D'où le fait qu'en tel temps et/ou en tel lieu la question linguistique ne fonde pas de revendication alors qu'en tel autre temps et/ou en tel autre lieu employer tel code c'est déjà se battre » (Marcellesi, 2003 : 134-135). Cette citation de Marcellesi rappelle la complexité identitaire dans les situations de bilinguisme (illustrée dans cette section par les exemples de l'*auto-odi* donnés par Temen et Hatice). Le conflit linguistique et le conflit social se mêlent, et la différence entre les deux devient vague pour les acteurs sociaux. D'un côté, le rejet du kurde par la société et l'idéologie dominante de l'État, de l'autre côté, l'imposition du turc par les appareils idéologiques de l'État, les locuteurs kurdophones cherchent à trouver des moyens de résistance linguistique et de la force psychosociale pour *employer leur langue* dans le domaine public.

#### ***10.0.4.2.9 La différence entre la Turquie et la France***

Les données présentées dans cette sous-section fournissent des éléments de comparaison entre deux situations diasporiques : celle d'Istanbul (et des villes de l'ouest de la Turquie), une diaspora interne, et celle de la France (à Marseille et à Rouen), une diaspora externe. Selon l'Institut kurde de Paris, la majorité des Kurdes en Europe sont originaires de la Turquie et il y a environ 250.000 Kurdes en France ; il faut également noter que ces chiffres sont approximatifs, car « il n'existe aucun recensement rigoureux et fiable sur la diaspora kurde en Europe »<sup>252</sup>. Cette diaspora se forme depuis les années 1970, d'abord en lien avec une migration économique et puis politique, au cours des années 1980 et 1990 (cf. les chapitres 5 et 6).

---

<sup>252</sup> <https://www.institutkurde.org/kurdorama/>.

Les locuteurs participants à notre enquête à Marseille estiment une population kurde de 50.000 à 80.000 dans les Bouches-du-Rhône ; ils informent que cette population est bien dispersée dans la région même s'il y a une concentration au centre-ville. Cette concentration se montre avec plusieurs restaurants, cafés et épiceries tenus par les Kurdes, à part cela, une partie considérable des hommes travaillent dans le bâtiment<sup>253</sup>. Quant à Rouen, il s'agit d'une communauté kurdophone moins nombreuse. Selon Arî (le co-président d'une association kurde près de Rouen en 2018), il y a environ 2.500 Kurdes dans l'agglomération rouennaise ; cette population est composée des Kurdes originaires des villes en Turquie et d'une migration récente de quelques familles de Rojava. Il a été mené quelques entretiens avec des kurdophones habitant ces deux villes et qui ont vécu à Istanbul dans le passé – sauf une exception, Xezal, dont la famille a immigré à Évreux (près de Rouen), sans passer par Istanbul. Le choix de mener des entretiens dans ces deux villes est donc pour valoriser les contacts établis avec les kurdophones et aussi pour diversifier les données étant donné que leurs discours comparatifs (sur les conditions en France et en Turquie concernant le turc) apportent des clarifications sur la représentation de l'État turc et la langue turque.

Ainsi, dans cette sous-section, nous nous intéresserons brièvement à la comparaison de la liberté de l'usage du kurde dans le domaine public en France (Rouen et Marseille) et en Turquie. Cette comparaison a été évoquée par les locuteurs qui ont vécu en Turquie et en France ; elle informe sur la représentation du conflit et de son influence sur la pratique du kurde dans le domaine public en Turquie. En contraste avec les conditions présentes dans ce pays, une telle comparaison montre de quelle façon les locuteurs se ressentent en France où il n'existe pas une tension sociolinguistique en particulier concernant la pratique du kurde.

Baran et Ciwan confirment une liberté *bien plus élevée* en France concernant la pratique du kurde :

58- « en France il n'y a pas une exclusion linguistique, par rapport au kurde, c'est plus à l'aise »  
(Baran)

59- « [comment tu te sens quand tu parles en kurde en France ?] à l'aise, très à l'aise / ici, tu ne te sens pas de la deuxième classe à cause de ta race / tu peux t'exprimer lors des manifs / ce sont des choses auxquelles que tu ne peux pas penser en Turquie » (Ciwan)

Une fois de plus, on observe que la question de la langue et de l'ethnicité (« race ») est confondue. Les locuteurs se réfèrent donc aux libertés d'expression et de la parole dans le

---

<sup>253</sup> Informations issues des observations personnelles.

domaine public en France pour expliquer qu'ils se sentent très à l'aise dans l'usage de leur langue première sans avoir le souci d'être discriminés.

Contrairement à ces deux exemples, Xezal s'est déjà trouvée dans une position de malaise pour avoir parlé kurde dans le domaine public en France. Cependant, cet exemple n'indique pas une discrimination particulière contre le kurde, il semble qu'il y est plutôt question de *parler une autre langue que le français* :

60- « [dans le domaine public, la rue, etc., t'es confronté à des regards ou des réflexions quand tu parles kurde ?] ils m'ont pas dit de parler français, ils m'ont pas dit directement comme ça, mais j'ai eu des regards comme ça- ils m'ont regardé, 'oui, tu parles le kurde' / j'ai ressenti en fais ce qu'ils voulaient dire, j'ai ressenti par le regard / ça m'est arrivé une ou deux fois, je parlais avec ma mère, elle était avec moi, un monsieur s'est retourné, ils nous ont regardé comme ça, il est parti, voilà / j'ai ressenti, 'on est en France, on doit parler français' » (Xezal)

À l'échelle macro, les conditions sociopolitiques et historique caractérisent la représentation de la coprésence des langues dans un territoire. La pratique *non-marquée* du kurde dans le domaine public en France illustre bien ce point en contraste avec la situation en Turquie, notamment aux villes de l'ouest (hors RMK) : s'il n'y a pas un conflit sociopolitique, la pratique des langues n'implique pas autant de problèmes en termes de la diversité au sein d'une société composée de différentes communautés ethnolinguistiques. Les représentations négatives de cette langue, créées et développées par les politiques des gouvernements turcs au cours des décennies jouent un rôle incontestable dans la pression ressentie par les kurdophones.

## 10.1 Les sujets de conversation

Tout comme le milieu (ou le contexte) social, le choix de la langue se négocie au niveau des sujets de conversation. La plupart des locuteurs signalent un choix entre le kurde et le turc selon le besoin du vocabulaire nécessaire pour s'exprimer dans un domaine spécifique (de réflexion) ou dans un sujet de conversation ordinaire (de la vie quotidienne). Autre qu'un *choix*, la pratique du kurde peut impliquer, selon les locuteurs, l'expression *naturelle* des réflexes verbaux ou de l'état d'humeur du moment. La question principale posée pour investiguer ce point est la question 2b (« dans quelle langue vous vous exprimez le mieux ») ; des questions additionnelles sont rajoutées au cours des entretiens.

Deux extraits tirés de l'entretien avec Serdal, Hogir et Ronî illustrent pourquoi une classification des domaines de conversation est utile et aussi, de quelle façon l'apprentissage

des langues est en lien avec les (in)sécurités linguistiques et l'expression en langues kurde et turc :

61- « [dans quelle langue vous pensez que vous vous exprimez le mieux ?]

Hogir : le kurde

Serdal : ça dépend, ça dépend de ce que t'expliques, ça dépend de ce qui se passe en ce moment [ça change selon la situation ?] oui voilà, c'est selon ce qui m'arrive

H : hmm oui, t'as raison

Ronî : pour moi, je bégaie, avant c'était plus, j'ai vu un médecin pour ça, j'ai travaillé des virelangues, c'est réduit, mais quand je parle en kurde, je bégaie plus / j'ai fait des recherches là-dessus, mais je ne sais pas si cela m'arrive parce que je ne maîtrise pas la langue, j'ai trouvé des choses comme ça / c'est pour ça que je me demande maintenant si je m'exprime mieux en turc que cela m'arrive parce que quand je parle kurde pendant longtemps, je commence à bégayer » (Serdal, Hogir, Ronî)

Un peu plus tard dans l'entretien, j'ai posé cette question à laquelle Serdal a répondu ainsi :

62- « [qu'est-ce que vous pourriez dire au sujet de votre kurde et turc ?<sup>254</sup>] Serdal : en fin de compte, le kurde est bien acquis dans le cerveau parce que c'est notre langue maternelle, la langue qu'on apprend en premier, il y a quelque chose issue de la relation entre la mère et son enfant / au final, le turc est une langue qu'on apprend après, mais dans la société- si j'étais à Cizre, ça continuerait en kurde, mais c'est différent maintenant / à la fois le turc et le kurde, mais c'est en train de changer / selon la situation, ça peut être parfois en turc, parfois en kurde, et parfois, ça dépend de l'interlocuteur / mes rêves sont en kurde, jamais en turc, mes réactions aussi / au fond, il y a la langue maternelle kurde » (Serdal, Hogir, Ronî)

Serdal et Hogir signalent ainsi la pertinence du sujet et aussi du contexte général de la conversation afin de désigner la langue dans laquelle ils s'exprimeront. La question ainsi posée a pour objectif de ne pas orienter les locuteurs à une telle réponse ; elle relève du fait qu'une meilleure expression des locuteurs dépend effectivement du sujet dont ils parlent. Concernant la réponse de Ronî, son bégaiement peut être en lien avec des difficultés rencontrées lors du processus d'apprentissage du kurde. Son questionnement personnel évoque une certaine insécurité linguistique en kurde. Les normes sociolinguistiques du kurde sont plus ressenties

---

<sup>254</sup> Cette question, un peu vague pour certains locuteurs, cherche à inciter les locuteurs à évaluer leur propre pratique dans les deux langues. Elle a été interprétée à différents niveaux, par exemple, au niveau de l'accent, des compétences dans les deux langues, et des domaines d'usage, comme dans cet extrait de Serdal.

par ce locuteur dont l'apprentissage du kurde est interrompu depuis son jeune âge (cf. la section 9.0). Cependant le locuteur semble surmonter cela avec l'aide de ses amis, car, comme il expliquera ci-dessous, il privilégie la pratique du kurde au cours des conversations entre amis. Cet exemple illustre bien la relation entre les trois niveaux du bilinguisme macro-méso-micro : 1) la situation diglossique et ses effets sur les kurdophones, 2) la pratique du kurde au sein du cercle d'amis constitués de kurdophones bi/plurilingues et 3) l'évolution de la pratique du kurde chez Ronî.

Dans le deuxième extrait, Serdal considère à son tour le côté psycho-cognitif de la langue maternelle en donnant l'exemple des rêves ; il s'avère que rêver dans une langue est significatif selon le locuteur pour montrer sa relation puissante identitaire avec la langue kurde. Dans son discours, « la relation mère-enfant », « langue maternelle », l'acquisition de la langue par le « cerveau », « au fond » de son subconscience (« les rêves ») expliquent le chemin de la rationalisation de cette construction identitaire. Bien que cette relation se montre affaiblie dans le contexte de diaspora (à Istanbul) selon le locuteur, il désigne une certaine transition entre le kurde et le turc selon le domaine de la conversation. Dans l'ensemble des entretiens, les réflexes verbaux (liés à l'état émotionnel) constituent un domaine privilégié de la pratique du kurde.

### ***10.1.1 Les réflexes verbaux***

Commençons par le dernier, l'association du kurde aux sentiments, aux réflexes verbaux<sup>255</sup> et à l'humeur a été évoquée par plusieurs locuteurs. Ce type d'usage est souvent expliqué en comparaison avec les domaines d'usage du turc, comme le fait Baran :

63- « [est-ce qu'il y a une langue dans laquelle vous sentez que vous vous exprimez mieux ?] les réactions psychologiques, tu sais, c'est en kurde, mais quand tu parles de la politique, c'est en turc » (Baran)

Comme Baran, Serhad affirme également que ses premières réactions verbales sont souvent en kurde. Le locuteur explique que pour lui, ses premiers réflexes sont en kurde même s'il ne l'utilise pas couramment. Il donne un exemple concret. Il explique qu'il y a deux structures, le kurde et le turc, dans la tête et la langue de l'enseignement devient la langue dans laquelle on produit une idée. Selon lui, même pour une personne (linguistiquement) assimilée,

---

<sup>255</sup> Les réactions verbales prononcées instantanément quand il se produit quelque chose d'inattendue, par exemple les gros mots.

sa langue *maternelle* peut ressortir comme un réflexe, par exemple en conduisant. Lorsqu'une voiture apparaît d'un coup devant lui, Serhad déclare qu'il jure en kurde, mais pas en turc. Pour lui, les injures, l'expression de la peur, de l'affection, des sentiments en général se manifestent en kurde, mais la langue « académique » ou quotidienne, c'est en turc. Une division des langues au niveau cognitif est avancée par les locuteurs comme Serhad. Cela révèle de la conception monolingue ancrée dans la façon d'imaginer le fonctionnement des langues. Quant à la langue maternelle, elle est envisagée comme l'essentiel de la conscience individuelle qu'elle peut être *rappelée* au moment de la surprise, de la crise. La codification des langues aux actes de paroles évoque ainsi des imaginaires linguistiques de ce locuteur.

Ronî affirme que depuis son enfance, même durant la période où il parlait plus turc (en présence de sa tante), ses premiers réflexes verbaux sont en kurde :

64- « [...] les réactions soudaines par exemple, je dis 'waaa' / 'ne looo' / soudainement / toujours en kurde, quand je suis surpris » (Ronî)

Les réflexes verbaux, les insultes et l'expression des sentiments intimes appartiennent ainsi au champ linguistique du kurde des locuteurs ; un dernier exemple est issu du discours de Hewar :

65- « [...] quand je partage quelque chose d'émotionnel, quand je jure ou j'écoute quelque chose en kurde, je prends un plaisir plus intense [quand vous jurez en kurde ?] quand je jure en kurde, cette insulte trouve sa place exacte, mais en turc, c'est comme si que c'est quelqu'un d'autre, l'insulte ne trouve pas sa place / quand j'essaie d'exprimer mes sentiments, ça change aussi selon le milieu de conversation lorsque je partage mes avis [mes idées] » (Hewar)

### ***10.1.2 L'humeur et la place de la musique kurde dans la vie des locuteurs***

L'humeur des locuteurs semble influencer leur choix de langue dans différentes situations communicatives :

66- « ça dépend de mon humeur, parfois en turc, mais pour la plupart du temps en kurde, quand je suis ivre, détendu, quand j'écoute de la poésie, de la musique, quand je suis tout seul, les émotions s'expriment en kurde, quand je suis vraiment dans cet état-là, toujours le kurde, les langues avec lesquelles je me sens plus à l'aise sont le turc et le kurde, mais sur le plan académique, le turc est plus pratique » (Adar)

La relation entre l'état d'humeur et la musique kurde peut se manifester même chez les locuteurs qui pratiquent très peu le kurde. Cette relation entre la musique, la langue et les émotions se construit à travers un sentiment de nostalgie chez Berfin : (extrait composé de trois moments différents de l'entretien)

67- « 1/ [mais tu penses que tu ne sais pas parler kurde ?] oui parce que je ne le pratique pas beaucoup, je comprends mes parents, mais je réponds en turc, je n'arrive pas à prononcer, j'ai l'impression que ma prononciation est mauvaise, que je n'y arrive pas, je comprends les paroles de certaines chansons, certaines non, je comprends tout ce qu'on dit au village »

« 2/ [dans quelle langue tu t'exprimes mieux ?] le turc parce que je n'ai pas été élevée comme ça, c'est quelque chose liée à la naissance dans cette région [c'est pareil pour les choses liés aux sentiments ?] oui c'est en turc /, mais par exemple quand j'écoute une chanson, un 'türkü'<sup>256</sup>, en kurde, de la musique kurde, je me sens beaucoup plus enthousiaste, quand je l'écoute, je deviens plus émotionnelle, je la sens vraiment, il existe une différence entre écouter une chanson triste en turc et en kurde »

« 3/ [que signifie le kurde pour toi ?] mon enfance, en fait, j'ai grandi dans ça [la langue kurde], en plus pendant une période je suis restée là-bas [au village] avec ma mère, quand mon père était à l'étranger pour travailler- la maison, ça signifie la maison, être chez soi, être dans un lieu sécurisé, ça fait se sentir bien, ça ne te fait pas sentir mal [est-ce que les sentiments quand t'écoutes des chansons en kurde peuvent être similaire à ce sentiment d'être en sécurité ?] oui par exemple quand je suis triste, je mets une chanson en kurde, je me sens plus détendue, plus en sécurité, et mon père le parlait, ma grand-mère maternelle aussi, elle me racontait des contes, mon grand-père, c'est pour ça que ça rappelle des choses liées à la maison » (Berfin)

Cette locutrice exprime un haut degré d'insécurité linguistique (en kurde) et établit un fort lien entre la musique kurde et les sentiments. Une étude menée sur le bilinguisme des kurdophones en Turquie souligne la place du kurde pour exprimer les sentiments (cf. Çağlayan, 2014 : 83-87), et plus particulièrement, la place de la musique kurde : « Les personnes de la troisième génération qui ne parlent pas le kurde, ou ceux et celles dont la langue dominante est le turc, établissent des connexions avec le kurde à travers la musique [...] ça ne serait pas une erreur de dire qu'un des domaines occupant une place importante dans la vie des jeunes kurdes est la musique » (id. : 84).

---

<sup>256</sup> La locutrice parle d'un genre spécifique appelé *türkü* en turc. Ce sont des chansons traditionnelles (style de musique et de parole), souvent des reprises des chansons anciennes (voire anonymes pour certains) mais il en existe aussi des nouveaux. La tradition kurde *dengbêj* est comparable au *türkü* mais il y a des différences entre les deux.



Haje fait un constat similaire en répondant à la question 10. Elle met en avant le rôle de la musique dans le développement de la loyauté linguistique au sein de la communauté kurdophone :

68- « [que signifie le kurde pour toi ?] la continuité, la notion la plus importante pour qu'une société puisse progresser, mais j'ai des craintes, dans cinq ans... quand j'écoute un 'uzun hava<sup>257</sup>, c'est incomparable, ses paroles, si les nouvelles générations grandissent sans les comprendre / quand je suis déprimée, j'écoute du 'dengbêj' et ça fait un effet extraordinaire [j'essaie d'en écouter en traduisant les mots] ça ne signifie rien quand tu traduis en turc, ça ne provoque pas d'émotions, c'est comme si qu'on traduit l'anglais en turc, quand tu le sais, tu dis 'oh, génial !', c'est pour ça qu'il faut que ça [le kurde] se préserve » (Haje)

Selon cette locutrice, la musique kurde s'avère indissociable de la notion de la langue kurde ; la loyauté linguistique chez les jeunes générations pourrait se développer par la préservation et la transmission de cette tradition musicale.

D'autres locuteurs remarquent que leur ville de résidence et le milieu social dans lequel ils se trouvent influencent même la langue de la musique écoutée :

69- « Hogir : [...] oui la musique, mais même ça, c'est trente pour cent / je regarde aussi les infos en turc

Serdal : je suis allé une fois au théâtre kurde dans ma vie / pour la musique, comme il a dit, soixante pour cent [de la musique] en turc, les livres, les événements sociaux, tous en turc

H : mais c'est après que je suis arrivé ici [à Istanbul], avant c'était majoritairement en kurde / maintenant sur mes listes [de chansons], huit sur dix sont en turc

S : quand j'étais au lycée, il y avait plus de la musique kurde dans ma vie, ça a diminué ici / c'est aussi dû à la baisse de la production kurde dans le domaine musical, à l'époque il y en avait plus / maintenant ils font de la musique plus médiocre, en turc aussi c'est pareil /, mais comme les échanges entre amis sont en turc, les choses que tu regardes sur Instagram, Youtube sont aussi en turc » (Serdal, Hogir, Ronî)

Ces jeunes locuteurs (moins de 25 ans) observent leurs propres pratiques du kurde en termes d'opposition claire entre leur ville natale et Istanbul. Leurs pairs turcophones jouent un rôle dans ce changement de pratique en partageant des contenus audio-visuels en turc. Cependant, cette conscience de la situation au niveau de l'emploi du kurde en baisse est également significative, comme illustré ci-dessous.

---

<sup>257</sup> Un autre genre de musique traditionnelle sans mesure, souvent d'une aire lamentable.

Vers la fin de ce même entretien, la discussion revient sur le sujet de la musique et sa place dans les pratiques linguistiques des locuteurs ; elle remplit une fonction considérable au niveau de l'expression et la revendication de l'identité ethno-culture-linguistique.

70- « Hogir : comme on est ici [Istanbul] depuis cinq ans, nous sommes éloignés de la conscience du kurde<sup>258</sup> /, mais quand on joue une chanson en kurde à la maison, on retrouve cette conscience, on se souvient- [qu'est-ce qu'il rappelle, écouter de la musique en kurde ?] ça peut être du fascisme, ou de racisme- je ne suis pas quelqu'un de raciste, mais j'aime bien ma race, je ne la vois pas au-dessus d'autre, mais j'aime bien l'ethnie kurde et c'est pour ça que ça me satisfait, ça me rend joyeux [d'écouter de la musique kurde] [ça rappelle des sentiments précis ?-] c'est d'avoir une telle confiance comme si j'étais à Cizre, peu importe ce qui m'arrive, j'irai bien / de même pour le kurde, c'est comme si que je peux parler de tout, en kurde je peux m'exprimer à l'infini

Serdal : c'est plus intime à mon avis

H : sincère, plus à l'aise

S : plus réel, une chanson en kurde te touche plus

H : et les paroles de chansons kurdes, quand j'y fais attention, quand je comprends le sens, vraiment on écrit de belles paroles, voir un kurde moins dégénéré / ça me plaît de voir les chansons kurdes moins dégénérées, plus poétique

S : tu sens que tu vis dans cette langue, au niveau émotionnel

[selon votre humeur, dans quelle langue vous vous exprimez ?] H : quand je me sens gai, j'aime bien écouter les chansons qu'on joue aux mariages /, mais quand on est triste, on peut aussi écouter en turc comme en kurde, mais plus en turc parce qu'il y a peut-être des amis turcs avec nous /, mais au bout de quelque temps, on s'éclate et on joue des chansons kurdes pour vivre notre tristesse pour de vrai, pour qu'on comprenne un peu plus, on le vit en turc aussi, mais pour être un peu plus-

Ronî : nous nous poignardons<sup>259</sup> [rire]

S : j'avais un ami qui disait qu'il ne pouvait pas s'enivrer sans écouter de la musique kurde, je ne peux pas être moi-même, disait-il » (Serdal, Hogir, Ronî)

Dans cet extrait, Hogir renvoie à un aspect psychosocial d'écouter de la musique kurde à travers laquelle il met en évidence son identité ethnolinguistique. Dans une certaine manière, il retrouve sa conscience individuelle, loin de sa ville natale. Écouter de la musique en kurde

---

<sup>258</sup> Le locuteur parle d'une *conscience linguistique* qui exprime une relation entre l'identité et la langue. Son rattachement à l'identité ethnolinguistique kurde affaiblit, selon ce locuteur, à Istanbul par rapport à Cizre. Cela s'explique par le contexte social et la pratique du turc plus fréquent dans sa vie quotidienne dans cette ville.

<sup>259</sup> La métaphore d'être poignardé (le verbe *hançerlenmek* utilisé par le locuteur) signifie en turc est de plonger dans un état de tristesse, de chagrin, d'émotions mélancoliques.

s'avère ainsi lié aux pratiques linguistiques en rapport avec la migration kurde vers l'ouest. Les paroles des chansons donnent l'impression d'une langue moins dépravée en termes de leur caractère stylistique et littéraire. Les paroles bien élaborées avec un lexique choisi sous forme de poème renforcent les sentiments de la loyauté linguistique du locuteur. La musique touche les émotions profondément et cela apparaît difficile d'expliquer avec des mots, notamment lorsqu'il s'agit de désigner la différence entre les chansons kurde et turque. Enfin, le choix des chansons selon la langue des paroles se négocie également suivant le contexte social, par exemple selon la présence des amis turcs ou encore selon l'état émotionnel des locuteurs.

### ***10.1.3 Le choix des langues selon le sujet des discussions au quotidien***

Le phénomène de l'alternance des langues kurde et turque peut se manifester lors des conversations ordinaires de tous les jours. La même question (2b) a relevé ce point caractéristique des pratiques des locuteurs kurdophones bi/plurilingues ; Ciwan l'explique ainsi :

71- « alors c'est- ça dépend de la situation / à un état émotionnel- par exemple je me suis trouvé moi-même à plusieurs reprises, passer au turc lorsque je parlais kurde, et à l'inverse / ça dépend de l'atmosphère du moment / ou bien j'ai une préférence pour une des langues selon le profil de mon interlocuteur / par exemple, si j'ai toujours parlé en kurde avec un ami, je continuerai à lui parler en kurde même s'il parle turc aussi /, mais il y a le fait que le kurde ne suffise pas à certains points, il arrive qu'il ne suffise pas, parfois tu changes automatiquement de chaîne<sup>260</sup> / notre première chaîne/canal c'est le kurde et la deuxième c'est le turc, et parfois le turc devient la première / [...] par exemple, entre amis, on n'arrive pas à parler du sport turc en kurde / ou bien les sujets politiques, on peut les développer jusqu'à un certain point en kurde et puis on retourne au turc parce que la langue de la politique ou du sport ce n'est pas bien entré dans notre cerveau parce qu'il n'y a pas la télévision [kurde] et nous les avons appris de la télévision turque » (Ciwan)

Cet extrait donne un aperçu du fonctionnement du choix et de l'alternance des langues suivant le cadre social, l'interlocuteur et le thème de conversation ; la contextualisation de l'interaction est donc en permanente reconstruction au cours de l'interaction même. Les

---

<sup>260</sup> La métaphore de « chaîne » (la chaîne comme dans la « chaîne de télévision ») désigne une langue, comme expliqué par le locuteur dans cet extrait. Plusieurs locuteurs utilisent cette métaphore qui se renvoie à l'idée de zapper entre les chaînes télévisées.

domaines où la pratique du turc est confirmée par le locuteur sont la politique et le sport ; le rôle de la télévision y apparaît important.

Dijwar compare deux façons de jurer en kurde et distingue une affection non en termes de religion mais culturelle et linguistique. Il y a le Coran en arabe et l’Avesta du zoroastrisme, jurer sur le Coran et jurer sur l’Avesta. Selon lui, jurer sur l’Avesta est plus convaincant. La langue kurde est sous l’influence de plusieurs langues, et pas seulement du turc. Il déclare qu’il n’arrive pas s’exprimer comme il veut dans cette langue. Être bilingue c’est tout d’abord apprendre sa propre langue et puis s’enrichir en apprenant une deuxième. Mais en Turquie, on ne peut pas parler de cela, dit le locuteur, car la langue seconde (le turc) est imposée pour assimiler. Sachant que le locuteur soit un kurde sunnite, ses propos ne relèvent pas d’une préférence religieuse, mais plutôt culturelle à l’égard des usages différents, présents en kurde. Le sens de « jurer sur l’Avesta » se présente au-delà de sa dimension religieuse et de manière assez subjective, c’est plus préférable selon ce locuteur. Les éléments culturels, comme la musique, illustrée dans la sous-section précédente, ou jurer de telle façon, montrée dans cet exemple sont essentiels dans l’évaluation et l’action de la situation d’interaction, afin de choisir la langue (kurde ou turc) à employer. Dans la deuxième partie de l’extrait, Dijwar relie ces possibilités de jurer de deux façons au phénomène du contact du kurde avec d’autres langues. C’est ainsi qu’il apporte une explication à son choix affectif. Il considère la place du turc au contexte kurde en Turquie et révèle sa représentation du turc. Dans une autre manière de dire, il donne une idée sur son positionnement idéologique au vu de l’hégémonie du turc. Les représentations se construisent sur la base des positionnements et comportements idéologiques. Cela désigne une (re)production perpétuelle à travers les pratiques langagières de l’appréhension du contact.

En outre, Haje donne un aperçu général sur les interactions de tous les jours. Elle distingue deux cas de figures, l’un est lié à sa profession de journaliste, l’autre à la vie quotidienne et entre amis (rappelons qu’elle avait mentionné la pratique du kurde privilégiée au domaine familial) :

72- « [quels sont les domaines d’usage du kurde dans votre vie ?] à part le domaine familial, en lien avec mon travail, les gens qui appellent, ou qui viennent, qui ont des problèmes- si une personne me parle en kurde je ne réponds pas en turc, si elle me demande ‘çawa ne’, je ne réponds pas ‘iyiyim, teşekkürler’<sup>261</sup> / parfois ils me demandent au téléphone si je le sais [parler kurde], ou bien en face à face, on me le demande, mais ‘bien sûr que je le sais [parler]’, et la

---

<sup>261</sup> Çawa ne ? = « comment allez-vous ? » en kurde / iyiyim, teşekkürler = « je vais bien, merci » en turc.

conversation continue en kurde / donc je peux dire que je l'utilise dans ma vie quotidienne à cause de mon boulot / dans mon cercle d'amis aussi, mais je mentirai si je vous dis que je le parle beaucoup / nous avons une habitude de consommer le turc à cause de cette chose,<sup>262</sup> mais si un ami ne sait pas [parler kurde] ou bien s'il veut bien l'apprendre, on lui parle en kurde pour qu'il l'apprenne /, mais s'il le maîtrise déjà, je lui parle pas en kurde pendant des heures, je lui demande quelque chose, on échange quelques blagues, j'insère un peu de kurde [dans la conversation], mais sinon on parle généralement en turc » (Haje)

Pour communiquer avec des personnes inconnues, il y a donc souvent une négociation sur la désignation de la langue de conversation au moment de se présenter l'un à l'autre. Elle fait attention à continuer la conversation en kurde, si son interlocuteur le désire, dans un cadre professionnel, mais aussi communautaire dans la mesure où sa profession dans le journalisme est un domaine en lien étroit avec la dénonciation des inégalités au sein de la société. Cependant, entre amis, les pratiques varient selon les besoins du vocabulaire, de plus, la conversation en kurde ne perdure pas sauf s'il y a une finalité particulière de l'apprentissage du kurde par un•e ami•e. L'alternance avec le turc semble impliquer une certaine obligation, mais apparaît également comme une réalité des conversations quotidiennes chez Haje.

Arî évalue ses pratiques de kurde et de turc en évoquant un changement de contexte qui les a marquées. Il répond initialement en déclarant que la moitié de ses pratiques sont constituées du turc et l'autre moitié du kurde. Il ne parlait pas turc jusqu'à cinq, six ans. Après le lycée, il est arrivé en France et il a recommencé à parler en kurde. À partir de son enfance, pendant la période de sa scolarisation en Turquie, il a moins pratiqué le kurde. Il est à souligner qu'il a recommencé à plus utiliser le kurde à la suite de son arrivée en France. Son bilinguisme en kurde-turc s'est ainsi équilibré parce qu'il trouvait sûrement plus de milieux et moins de contraintes sociales(-politiques) pour pratiquer le kurde dans ce pays.

#### ***10.1.4 La politique***

Les discussions sur l'actualité et les sujets politiques semblent constituer un domaine où la pratique du turc est plus fréquente. Ci-dessus (cf. 10.1.1) Baran avait fait une distinction entre le kurde et le turc. Il associe les sentiments, les insultes, bref l'expression de comportements psychologiques/émotionnels au kurde tandis que les sujets politiques au turc :

---

<sup>262</sup> Elle ne précise pas mais elle se réfère, à mon avis, soit à une pression sociale, soit à un manque de vocabulaire en kurde qu'elle, et ses amis, complètent en mobilisant leur répertoire linguistique en turc ; donc on peut considérer qu'elle se réfère à son bilinguisme.

73- « c'est parce que nous avons reçu notre identité- notre politisation kurde en turc que c'est ainsi, une fois que je m'en suis rendu compte [de parler de la politique en kurde] que j'ai commencé à utiliser la terminologie politique kurde, mais c'est rare, il faut constamment nourrir la langue » (Baran)

Une autre locutrice énonce ses observations concernant l'usage du turc lors des discussions politiques au sein de la communauté kurdophone à Marseille :

74- « [est-ce qu'il y a une auto-évaluation des pratiques par les kurdophones, par rapport aux livres, aux grammaires, à la langue standard ?] oui oui, tout le monde est au courant / par exemple ceux qui viennent au Komela, ils ont du mal à parler en kurde, le turc est plus pratique pour parler de tout / ce n'est pas pareil pour tout le monde, mais- par exemple, les livres qu'ils lisent sont en turc pour l'éducation politique / de toute façon, ceux qui sont engagés politiquement mettent en avant le turc, ils disent qu'il faut s'améliorer dans cette langue, il y avait un cours, ils essayaient d'enseigner » (Lorîn)

Les sujets politiques ne sont pas le seul domaine où on observe la pratique du turc<sup>263</sup>, la question se pose aussi dans d'autres sujets nécessitant un vocabulaire spécialisé (terminologie de sciences sociales, lexique propre aux domaines techniques). Cela est en rapport avec la situation diglossique du kurde en Turquie, comme mentionné au début de ce chapitre ; ici, l'objectif est de détailler l'effet de celle-ci dans les pratiques des locuteurs avec leurs propres mots.

### ***10.1.5 Les domaines académiques et techniques***

Aram décrit une perspective générale sur le phénomène d'emprunt tout en admettant qu'il cherche toujours à enrichir son répertoire vocabulaire kurde. Il est embêté par les termes, philosophiques, sociaux, mais en fin de compte, il s'est dit qu'« ils sont universels ; le turc est le plus proche de nous, on l'utilise pour ça, comme [le] font les autres cultures voisines ». Mais il a toujours découvert de nouveaux mots, par exemple dernièrement il a appris le mot 'allié' en kurde. Un peu plus tard dans l'entretien, il énonce qu'ils parlent en turc avec ses amis

---

<sup>263</sup> Le turc se présente s'imposer dans les discours des dirigeants du PKK et des partis pro-kurdes qui ont inculqué une syntaxe et des éléments lexicaux du turc au discours politique. Adar explique ainsi ce fait : « [...] par exemple l'approche actuelle [2018] de HDP [un parti pro-kurde] empire [la situation de la] langue, soixante-dix pour cent [du cadre du parti] ne parlent pas kurde / [...] et après ils viennent raconter des choses aux gens en turc » ; le locuteur raconte ensuite une anecdote concernant le reproche « d'une mère » à un député du parti pour ne pas avoir parlé kurde lors d'une rencontre. Adar trouve que cette dame a bien raison et que cette « conscience » linguistique doit être répandue chez les Kurdes qui sont « à l'ouest » du pays.

d'enfance sur les sujets politiques. Mais les blagues se font dans leur langue, c'est-à-dire en kurde. Le locuteur désigne donc une frontière assez claire entre le kurde et le turc qu'il traverse lors de la recherche du vocabulaire terminologique, notamment aux sujets des sciences sociales et humaines. Selon le locuteur, ce phénomène d'emprunt n'est pas spécifique au kurde, il est observé dans d'autres langues et communautés, il n'y a donc pas de raison de l'appliquer en kurde<sup>264</sup>. Enfin, une distinction se fait sur le sujet de conversation, les sujets politiques sont discutés en turc tandis que les blagues, un domaine dont les références culturelles sont bien marquées, se font en kurde.

Le turc est susceptible de jouer le rôle de langue véhiculaire au sein d'une famille plurilingue, comme celui d'Agir, qui se critique pour son manque d'investissement en langue kurde :

75- « je peux dire le turc / quand on pratiquait le kurde au quotidien entre familles, on pouvait s'exprimer plus facilement /, mais avec le turc, et que notre langue maternelle est poussée au deuxième plan, le répertoire lexical- parler au quotidien- des conversations à longue durée- je ressens une difficulté / ça peut être en lien avec ma profession [professeur aux collèges turcs], aussi après mon mariage avec ma femme qui vient de Hatay, elle est arabe, elle s'exprime mieux dans sa langue, mais on utilise dans notre vie, chez nous, on parle turc, on ne parle qu'en turc /, mais oui, nous avons des difficultés tous les deux / et au niveau de parler cent pour cent en kurde, on est loin de cela, par exemple, utiliser des termes scientifiques, employer la langue littéraire / et c'est à cause des raisons que j'ai mentionnées et en fin de compte, pour faire une autocritique, c'est peut-être lié à une paresse individuelle / ne pas lire en kurde, ne pas pratiquer l'écriture, ça réduit les compétences » (Agir)

La langue commune avec sa femme étant le turc, ce locuteur déclare avoir une pratique du kurde lors des échanges au quotidien, dans un registre plutôt familier. Comme d'autres locuteurs, il explique un manque de vocabulaire des termes scientifiques et littéraires, qui est en rapport avec l'absence de l'enseignement en kurde.

Dans la sous-section 10.0.3.1, Adar avait signalé l'expression en turc de certains chercheurs kurdes dans les milieux académiques kurdes<sup>265</sup>. Après avoir discuté sur l'importance

---

<sup>264</sup> Notons que les emprunts faits au turc ne sont souvent pas du lexique de l'origine turque, il s'agit des emprunts faits aux différentes langues (anglais, français, arabe, persan, italien, ou autre) en turc. Ce qui est emprunté est donc (pour la plupart du temps) la forme turque d'un terme. Cette situation signale que l'hégémonie linguistique est relative : la langue dominante (le turc) à l'égard d'une langue minorée (le kurde) peut être dominée elle-même par une autre langue (prenons l'anglais). Le terme *langue dominante* nécessite une contextualisation pour bien expliquer le rapport de forces des langues d'une société où on observe le bi/plurilinguisme.

<sup>265</sup> Précisons que c'est une observation non explicitée par le locuteur et on ne peut pas généraliser cette situation pour tous les académiciens kurdes (kurdophones) et les lieux académiques.

d'investir dans la production et la consommation en langue kurde, ainsi que sur la relation établie entre la langue et l'individu (cf. la section 12.5), Hewart évalue ses pratiques du kurde à l'oral dans l'expression de différents domaines :

76- « si on parlait ce qu'on parle avec vous, en kurde, l'échange que nous avons aurait été réduit de trente-quarante pour cent parce que cette langue, bon, je ne me suis pas amélioré non plus, mais cette langue n'est pas autant développée non plus, il faut le dire / c'est la nature / l'anglais est mieux que le kurde, vous pouvez vous exprimer dans un champ plus élargi / le turc est plus restreint / le kurde correspond à un tel niveau que - comme je l'ai dit, je le vois [les langues] comme un outil et si je m'exprime mieux en turc, à un moment donné, suivant le sujet dont je parle- » (Hewart)

Dans cet extrait, le locuteur compare trois langues selon un critère de *richesse du vocabulaire*. Il rationalise *la supériorité* de l'anglais par ses attributs *naturels*, par rapport au turc et au kurde. Une hiérarchisation mise en avant ainsi, un point de vue *neutre* à l'égard des langues est expliqué par leur considération comme « outil ». Or, les langues ne sont pas que des outils, mais elles sont remplies de significations symboliques et sociales. Cela montre encore une fois que la représentation du kurde comme une langue *dépourvue* d'un lexique élaboré, est en lien avec son processus de minorisation.

Gulê explique son choix entre les langues selon l'enseignement spécialisé qu'elle a eu sur un sujet ou un domaine :

77- « [...] certains sujets en turc, certains en kurde / par exemple, c'est drôle de parler d'un événement de la vie quotidienne en turc / pareil que je ne me donnerai pas la peine de parler en anglais avec toi /, mais si on parle des sciences sociales ou d'un sujet sociologique avec toi, on peut passer en français / parce que tu finis par l'apprendre dans sa langue / ça peut être quelque chose en lien avec ta formation, ou un truc de tes lectures, les choses que t'as appropriées en turc, t'en parles en turc [...] / [est-ce que t'es au courant quelle langue tu parles avec qui sur un tel sujet ?] c'est automatique, sans avoir conscience X il y a beaucoup de mots kurdes que j'ai aussi appris après / il y a des mots qui sont présents dans les livres [en langue littéraire], mais pour toi aussi, pour quelqu'un dont la langue maternelle est le turc, il n'y a pas autant de différence entre la [langue de la] vie quotidienne et l'autre, les livres, la langue écrite, littéraire / les choix de mots, je veux dire / pour moi, si le sujet dont je parle n'appartient pas au domaine de la vie quotidienne, mais au champ intellectuel, j'y réfléchis ensuite avec la langue littéraire, ou bien la langue de télévision, quand je parle en kurde / par exemple, pour me souvenir / en turc ça m'arrive aussi / pour parler d'un domaine précis, le choix de mots augmente, c'est en lien avec ton interlocuteur » (Gulê)



Dans cet extrait, elle relève une distinction importante qui englobe les propos des autres locuteurs cités ci-dessus : l'apprentissage d'une langue dans un cadre scolaire permet de réduire l'écart entre différents registres. Selon Gulê, ce sont le registre familier et le registre littéraire (intellectuel) qui est pratiqué plutôt à l'écrit. Elle affirme ainsi un choix plutôt à l'aise entre les langues à employer selon le sujet et/ou l'interlocuteur ; se développer dans les deux langues pour arriver à ce stade semble être un long processus :

78- « [la langue avec laquelle tu t'exprimes mieux] ça dépend du contexte / si j'écris un texte, disons sociologique, le français en premier, puis le turc et ensuite le kurde / à part ça, si c'est pour exprimer mes sentiments, je dirai le kurde /, mais je ne vois pas autant de différence entre le turc et le kurde pour me sentir à l'aise /, mais c'est depuis un certain moment / pour le kurde, c'est après le secondaire / j'ai aussi travaillé sur la traduction en kurde / le kurde et le turc se sont équilibrés vers la fin du lycée, je pouvais lire en kurde / [écrire en kurde a changé les choses pour toi alors] oui » (Gulê)

Il s'agit donc d'une évolution en termes de compétences. Pouvoir écrire une langue joue un rôle considérable dans la sécurité linguistique. Elle distingue les langues selon différentes fonctions : le français pour son domaine d'étude et de recherche (le vocabulaire du domaine acquis dans cette langue) ; le kurde pour les sentiments, mais aussi à l'écrit (plutôt pour traduire des textes, mais pas pour écrire un nouveau texte. Pour cette locutrice, parler en kurde dans la vie quotidienne arrive de façon assez naturelle, il ne s'agit pas d'une pratique préméditée ou issue d'un engagement politique. On remarque une certaine similarité entre son bilinguisme et celui d'Adar concernant les alternances et l'association des langues à différentes fonctions et fins communicatives.

Pour conclure cette section sur le choix des langues selon les sujets de conversation, notons la réponse de Haje à la question 2b qui résume bien la réalité des kurdophones bi/plurilingues dans le contexte d'Istanbul, au niveau du choix de la langue selon le contexte de l'interaction :

79- « [dans quelle langue vous trouvez que vous vous exprimez mieux ?] n'importe laquelle en fait, comme je peux parler les deux /, mais par exemple, je ne peux pas construire des phrases académiques en kurde, je ne peux pas faire des évaluations politiques détaillées / quand je m'exprime, il [le kurde] aura une limite après un moment /, mais la langue courante ça va, simple, pour plaisanter / c'est pour ça que je suis mieux en turc, et c'est parce qu'on vit dans une société, c'est l'effet de vivre dans une autre culture / l'influence et la pression de la relation société-langue sont présentes dans tous les domaines de la vie / dans la rue, si je pose une

question en kurde, le type va me regarder comme ça / la cohésion, c'est ça d'être plurilingue, s'il avait essayé de l'apprendre [le kurde], ça aurait pu être différent / je pourrais l'utiliser tout le temps parce qu'il le saura aussi / c'est la deuxième langue la plus parlée de ce pays, il faut l'apprendre, pour les personnes qui y vivent, s'il aurait pu penser ainsi, le chauffeur me répondrait en kurde, le professeur / nous avons vu beaucoup d'amis qui ont été abattu, moi je ne l'ai pas vu personnellement, mais dans la région, ils ont été abattu parce qu'ils ne parlaient pas turc / va apprendre le turc, c'est horrible ces histoires / cependant, si le professeur avait appris le kurde / il y en a sûrement qui se sont dit 'il faut que j'arrive à communiquer avec ses enfants', mais bon, ça a un grand impact / ça c'est la langue qu'on consomme constamment » (Haje)

Une explication claire et directe de la réalité sociolinguistique : si je parle en kurde, personne ne comprendra, donc je suis *obligée* de le faire pour me faire comprendre aux personnes inconnues. L'hégémonie du turc dans la société se montre par un bilinguisme sociétal déséquilibré : les Kurdes parlent turc, mais les Turcs ne parlent pas kurde. C'est la réalité, c'est la norme attendue, acceptée et reproduite par les acteurs sociaux en rapport avec l'idéologie dominante. Dans cette perspective, les dernières phrases de cette citation sont significatives en termes de l'appréhension du bilinguisme kurde-turc : tout en continuant à parler (« consommer ») le turc, la locutrice est consciente des violences glottophobiques et de l'inégalité sociale (politique, économique, culturelle). Cela semble être le cas de plusieurs locuteurs kurdophones en Turquie.

## **10.2 Le choix de la langue de conversation dans une situation de contact conflictuelle**

Pour tirer des conclusions générales, les conversations dans le domaine familial semblent se réaliser en kurde pour la majorité des locuteurs. Les réflexes verbaux ainsi que les blagues, les discussions sur les sujets de la vie quotidienne se font généralement en kurde. Le kurde peut être privilégié selon l'état émotionnel des locuteurs et entre amis ; cependant, le sujet de conversation semble être plus décisif au sein du cercle d'amis. La musique kurde remplit différentes fonctions identitaires et psychosociales dans la vie des locuteurs. Les sujets liés aux champs politique, académique et technique sont plutôt discutés en turc par manque d'approfondissement du vocabulaire en kurde. Les locuteurs fournissent des éléments de comparaison issus de leurs observations, concernant la pratique du kurde dans le domaine public à Istanbul et aux villes de la RMK. De même, ils dénoncent différents types d'actes glottophobiques rencontrés dans le domaine public en Turquie.

Le répertoire diversifié qui se manifeste selon différents thèmes et cadres de conversation est en lien avec le contexte diglossique en Turquie ; ce contexte influe fortement l'acquisition du lexique. Cependant, cette influence semble se différer selon les locuteurs : « Il est important de comprendre que les distributions du répertoire sont difficiles à généraliser suivant l'expérience de l'individu, car elles dépendent fortement de la biographie individuelle ou familiale, des relations familiales, des occupations, du statut social, de l'éducation, du quartier et des pratiques religieuses. Mais dans une société multilingue où une langue domine exclusivement l'espace public formel, cela a sûrement des conséquences sur le développement du répertoire de l'individu dans le sens où toutes ces activités verbales, réalisées en forme écrite, se développent en cette langue. C'est souvent la langue seconde qui devient la langue dominante de l'individu lors de ces activités ; la langue qui appartient à l'espace formel (Schroeder, 2021 : 52).

Il s'avère difficile de concevoir séparément les trois éléments principaux, constituant le contexte de l'interaction : le milieu social, le sujet de conversation et l'interlocuteur. Hewar résume bien cet aspect :

80- « [...] c'est aussi parce qu'il peut y avoir des amis qui ne parlent pas kurde entre nous que nous préférons le turc /, mais il y a bien des choses<sup>266</sup> auxquelles je participe en kurde du début jusqu'à la fin / maintenant ça a un peu diminué pour moi à cause de mon cercle social, à cause de l'université à laquelle je suis rattaché, mais- en Europe, il est dit que ce sujet- que c'est mieux au niveau de ce sujet<sup>267</sup> parce que mes cousins parlent de manière plus fluente, plus claire / nous, on n'a pas encore dépassé le kurde du paysan [...] » (Hewar)

Cette dernière remarque étant assez significative, le locuteur fonde son propos sur une distinction similaire à celle de Gulê citée ci-dessus (cf. 10.1.5). Les domaines d'usages du kurde correspondent aux besoins communicatifs du milieu social :

81- « [...] avec la famille, ça ne dépasse pas le kurde du village / et chez eux [chez ses cousins] c'est plus régulier<sup>268</sup> / imaginez une grande famille turque de campagne / la communication au sein d'une famille nucléaire (entre les parents et les enfants) ou de ceux qui habitent en ville, leur dialogue contiennent plus de choses complexes /, mais en campagne c'est des choses de base, 'tu vas bien papa ? la forme ?' c'est tout, je ne raconte pas plus à mon père, ni l'école, ni les profs, etc. ils ne font pas partie de la discussion / c'est encore une question d'intimité je crois,

<sup>266</sup> Le locuteur utilise le mot « chose » qui signifie certainement « des interactions », « des conversations ».

<sup>267</sup> Il compare la fréquence de l'emploi du kurde dans les conversations en diaspora (Europe) et en Turquie.

<sup>268</sup> Parler le kurde de façon régulière dans différents cadres sociaux et dans différents sujets.

on ne détaille pas beaucoup /, mais sinon, à mon avis, il ne manque rien au kurde pour qu'il soit utilisé au quotidien » (Hewar)

Le locuteur établit ainsi une correspondance entre le besoin communicatif et la complexité de la langue utilisée en donnant l'exemple de deux contextes, la campagne et la ville. Selon lui, c'est cela qui fait la différence en termes de l'appropriation du lexique nécessaire pour parler de différents sujets dans une telle langue ; cela est valable pour le kurde tout comme pour le turc. Les cousins arrivent à parler en kurde plus couramment parce qu'ils peuvent l'employer dans différents contextes sociaux tandis que les occasions de le pratiquer ont été restreintes pour Hewar. C'est pour cela qu'il lui arrive d'alterner avec le turc afin de s'exprimer sur divers sujets. La présence d'amis turcs affecte ses pratiques parce qu'ils ne parlent pas kurde ; cela rejoint le point de vue relevé par Haje (cf. 10.1.5) et manifeste le problème sociolinguistique de base en Turquie, concernant les locuteurs kurdophones.

Dans la littérature de la sociolinguistique kurde, il se trouve des études qui s'intéressent aux pratiques et à la situation des kurdophones d'Istanbul : « Güçin & Öpengin [2008] observent la hausse dans l'alternance et le mélange codique entre le kurde et turc, un ordre de termes distingué dans le kurde des locuteurs âgés de la diaspora à l'ouest de la Turquie, par exemple à Istanbul. De même, Tan affirme une langue hybride émergée dans le contexte de la diaspora en lien avec l'alternance codique fréquent dans la langue familière. Les études documentant les expériences sociolinguistiques des locuteurs du kurde des villes de l'ouest de la Turquie sont particulièrement intéressantes. Par exemple, on soupçonne l'usage du kurde comme support du terrorisme et du séparatisme. Les recherches anthropologiques parmi les hommes kurdes de la classe ouvrière à Istanbul révèlent que l'usage du kurde est stigmatisé comme un signe du terrorisme dans les quartiers marqués par une diversité ethnique. Dans certains cas, les locuteurs du kurde sont refusés d'accès aux cafés et restaurants. Dans d'autres cas, un locuteur, présumé d'avoir parlé kurde au milieu de travail, a été battu par les policiers turcs » (Derince, 2017 : 184).

L'auteur informe, à partir des études citées, sur le phénomène de l'alternance codique observé dans la vie quotidienne des kurdophones en diaspora turque. Illustré par les données issues de l'enquête de ce travail, il confirme également la présence d'une glottophobie à l'égard du kurde en lien avec la représentation négative de cette langue dans la société, notamment à Istanbul. Cependant, notons que les locuteurs affirment se sentir à l'aise jusqu'à *un certain degré* en termes de pratique du kurde dans cette ville, comparée aux autres villes de l'ouest du

pays. Le conflit sociopolitique tendu se fait donc sentir pour les kurdophones d'Istanbul, surtout après 2016.

Les domaines d'usage du kurde mis en lien avec la revendication de l'enseignement en kurde et les pratiques langagières des différentes classes sociales au sein des Kurdes, ont été évalués par Bruinessen : « [...] la large classe populaire kurde ne constitue pas un public qui lit (mais atteinte par la télévision kurde). Le grand désarroi des membres de la classe moyenne kurde qui sont engagés au développement de la culture kurde est de voir leurs propres enfants qui n'ont pas le même intérêt pour le kurde, et ils préfèrent le turc et l'anglais comme des fenêtres qui s'ouvrent sur un monde plus grand. C'est pour cela que la demande de l'enseignement en kurde est devenue un problème important pour ce qui est engagé dans la culture kurde. La valorisation du kurde comme une langue d'instruction dans le système éducatif peut renforcer son usage dans d'autres contextes. Même si cela arrive, néanmoins, il est probable que nous témoignons d'une bifurcation linguistique : une langue kurde rustaude qui reste comme la langue de la classe populaire et le turc possédant toujours les clés de l'avancement social pour la classe moyenne » (2013b : 294).

Cette citation explique la raison principale des problèmes sociolinguistiques illustrés tout au long de ce chapitre : l'absence de l'enseignement en kurde en Turquie. Bruinessen informe également sur les comportements linguistiques selon les classes sociales et les pratiques des *jeunes générations* kurdes. Les locuteurs participants à ce travail évaluent la loyauté linguistique des groupes sociaux (au sein de la communauté kurdophone) et évaluent leurs pratiques de l'alternance et du mélange codiques afin d'arriver à des classifications. Notre enquête fournit des données concernées par ces classifications ; elles seront prises comme éléments d'analyse dans les chapitres suivants.

Les données relevées ci-dessus approfondissent notre compréhension de la manière et des points précis sur lesquels se construisent les frontières linguistiques et ethno-linguistiques au sein de la communauté kurdophone en Turquie et à Istanbul. Il est question de l'évaluation des frontières dans des espaces plurilingues, mais aussi monolingues kurdes. La reconstruction des frontières en lien avec l'idéologie monolingue dominante est un processus permanent. La mise en œuvre d'un *jeu* des idéologies et des réalités est en perpétuelle confrontation dans les pratiques langagières des kurdophones. Dans le cas du kurde en Turquie, la poursuite d'un idéal monolingue est en étroit rapport avec la minorisation de cette langue. Dès lors, l'hétérogénéité linguistique et sociale pose un problème identitaire dans la mesure où la perte de la langue n'est pas une menace éloignée, comme avancé par Bruinessen et d'autres chercheurs du domaine. L'objectif que se fixe l'État-nation comme la domination du marché linguistique

s'accompagnent d'un projet de l'homogénéisation linguistique, mis en œuvre par les acteurs sociaux et les AIE. Dès lors, quand la grande majorité des locuteurs dénonce les actes glottophobiques, ils dénoncent, en vérité, le nationalisme linguistique et le bilinguisme révélant une inégalité sociale en Turquie :

« Parfois les locuteurs de deux ou plus de langues vivent ensemble dans une seule communauté. Dans des cas ainsi, il peut y avoir un bilinguisme mutuel ou un multilinguisme. [...] Sinon, il peut y avoir un bilinguisme asymétrique. [...] Le bilinguisme asymétrique est notamment commun aux situations où le groupe bilingue subordonné est en train d'adopter la langue (*language shifting*) du groupe dominant monolingue. [...] un facteur important pour prédire si la langue dominante emportera sur les langues minoritaires<sup>269</sup> est le support institutionnel pour les langues non dominantes [...] Dans la mesure où l'homo sapiens n'est pas une espèce pacifique, il n'est pas surprenant que dans la plupart des cas, la langue de la culture minoritaire soit utilisée comme un marqueur de différenciation culturelle par la culture dominante ; cela ne se limite pas à fournir des moyens d'identifier les gens à discriminer, mais offre une cible pour la discrimination » (Thomason, 2001 : 4-5).

La mise en œuvre, le maintien et la reconstruction de la frontière linguistique apparaissent comme des principes importants de l'idéologie glottopolitique dominante de l'État turc (cf. Marcellesi, 2003, chapitre 1). Cette idéologie, assurant l'hégémonie du turc, implique un paradoxe au niveau des acteurs sociaux (donc au niveau micro de la situation du contact) : être conscient de l'existence de l'*autre* tout en essayant de négliger son existence. Les politiques d'assimilation linguistique portent l'objectif d'éliminer ce paradoxe. Le processus de la minorisation (et/ou de l'invisibilisation) des acteurs sociaux kurdes et de leurs activités langagières est ainsi confronté à une résistance sociopolitique et *linguistique* – cette dernière peut inclure toute pratique du kurde consciente ou inconsciente dans un contexte de conflit sociolinguistique. Cette confrontation semble renforcer la frontière sociolinguistique. L'hétérogénéité linguistique (l'alternance et le mélange codiques, l'accent, et d'autres phénomènes en lien avec le contact) se manifeste comme un problème pour les locuteurs kurdophones (et aussi pour l'idéologie dominante de la Turquie). Dans le chapitre suivant, ces problèmes seront développés et illustrés à partir de l'appréhension des phénomènes du contact kurde-turc par les locuteurs.

---

<sup>269</sup> Thomason utilise le terme *minority* dans ses textes ; bien que je préfère le terme *minoré* (suivant la distinction faite par Marcellesi entre langue *minoritaire* et langue *minorée*, je garde le terme *minoritaire* pour ne pas modifier le texte original.

Les données sur le choix entre le kurde et le turc selon le milieu social et le sujet de conversation manifestent ainsi l'importance d'illustrer les usages bi/plurilingues en introduisant les notions d'« homogénéité/hétérogénéité » et de « frontière ». Il paraît encore plus intéressant (suivant les axes principaux de recherche) d'étudier les discours épilinguistiques des locuteurs concernant ces usages afin d'apporter des explications sur l'appréhension du contact. Le chapitre 11 fournira donc des éléments d'analyse en termes d'usages bi/plurilingues, d'évaluations épilinguistiques et la manière de concevoir le sens du contact kurde-turc.

## **11. Les usages bi/plurilingues et les discours épilinguistiques des kurdophones**

Dans ce chapitre, les usages mixtes des kurdophones seront illustrés à partir des différents types de données dont les méthodes de recueil présentées dans la Partie 2. Il y est également question d'étudier les discours épilinguistiques à l'égard de ces usages. Ces discours informent des pratiques langagières des locuteurs, de la façon selon laquelle ils appréhendent des phénomènes du contact et agissent sur ceux-ci. C'est en tissant les données concernant les dimensions *linguistique* et *langagière* que le deuxième axe de recherche sera exploré. Pour ce faire, des concepts et notions théoriques d'analyse seront aussi abordés au début de chaque section.

### **11.0 Le répertoire bi/plurilingue**

Dans les deux chapitres précédents (Chapitre 9 et 10), les données issues des entretiens ont révélé en quoi et comment les phénomènes issus du contact se manifestent dans divers contextes d'interaction des kurdophones. Ils mobilisent des connaissances linguistiques et sociolinguistiques suivant la situation de communication. Cette situation peut motiver des usages mixtes issus du contact comme l'alternance, le mélange, l'emprunt, l'interférence, et encore d'autres.

« La croissance énorme des études sur le code-switching les années dernières a montré sans aucun doute que les locuteurs bilingues se parlent en exploitant les ressources des langues en commun dans divers objectifs – et dans ces contextes, le code-switching est un signe de la compétence bilingue, pas de l'incompétence » (Thomason, 2001 : 53-54). On peut également considérer le code-mixing (le mélange codique) dans cette perspective étant donné que ce terme

désigne « des cas où les éléments lexicaux et des traits grammaticaux de deux langues apparaissent dans une même phrase » (Muysken, 2000 : 1).

Selon Matras, les locuteurs bi/plurilingues mobilisent leur répertoire « lors de la gestion du discours dans l'interaction qui agit comme un facteur motivant la fusion et la non-séparation entre les structures du répertoire, en évitant le besoin de choisir entre les structures qui demandent un effort considérable de concentration. [...] Le discours multilingue – le besoin de choisir parmi les structures suivant leur appropriation contextuelle – est une capacité contrôlée par des compétences analytiques. Lorsque cette capacité s'effondre, le locuteur finit par revenir à l'état de non-différentiation des systèmes linguistiques, celui qui est typique des répertoires des monolingues » (Matras, 2011 : 227-228). L'emprunt, l'interférence et les autres mécanismes utilisés par les bi/plurilingues signalent ainsi la poursuite de la réalisation de communication qui est l'objectif fondamental de la langue. Comme précisé dans les sections 8.1 et 8.2 de la Partie 2, il manque à ce travail des exemples où « cette capacité s'effondre » sauf pour un enregistrement fait dans le domaine public. À part cela, nous pourrions illustrer de quelle façon le répertoire bilingue pourrait « fusionner » selon le contexte de différents énoncés recueillis par les élicitations, les discours libres et les entretiens en libre accès.

Bien que les classifications des codes comme registre, dialecte, variété, etc. demeurent utiles pour les acteurs prescriptifs (par exemple les linguistes), « les locuteurs utilisent les traits linguistiques comme des ressources sémiotiques, mais pas comme des langues, des variétés, etc. » (Jørgensen et. al., 2011 : 29). Il s'avère donc important d'étudier de quelle façon une telle ressource est interprétée et codée par les locuteurs. Les discours épilinguistiques tout comme les hésitations, les évaluations instantanées lors de la production d'un énoncé porteront des éléments d'explication de ces ressources (plutôt) sémiotiques.

### ***11.0.1 Les usages bi/plurilingues des locuteurs kurdophones en Turquie***

Comme décrit dans le domaine de la linguistique kurde (cf. la section 7.1), les usages mixtes issus du répertoire bi/plurilingue des locuteurs kurdophones se manifestent à différents niveaux. Dans le cadre de cette thèse, mon analyse se limitera à l'illustration des usages mixtes constitués majoritairement des emprunts spontanés, et aussi de quelques séquences d'alternance. Ce choix se dessine en lien avec la représentation de ces usages chez les locuteurs (les discours évaluatifs sur ces phénomènes du contact sont illustrés dans les sections 11.1 et



11.2). Pour expliquer l'approche portée sur les emprunts spontanés et l'alternance, il paraît important de faire un point sur la terminologie utilisée.

La première précision terminologique concerne les termes *mélange* et *alternance* des langues qui impliquent l'idée de franchissement d'une frontière : « Les linguistes modernes en contact [de langues]<sup>270</sup> ont dépassé l'idée de systèmes linguistiques influençant l'un et l'autre, et considèrent plutôt les utilisateurs de langues comme de véritables porteurs du contact linguistique. Il est généralement reconnu aujourd'hui que le contact de langues se produit dans le discours bilingue (dans le sens étendu du 'bilingue' et du 'discours' incluant les interactions sociales et la communication écrite) et dans la cognition bilingue, non (ou non-uniquement dans un sens métaphorique) entre les systèmes linguistiques » (Auer, 2021 : 147). Ainsi, les termes comme *l'emprunt spontané* ou *l'insertion lexicale* semblent mieux désigner les pratiques issues du répertoire plurilingue au niveau lexical (cf. la sous-section 11.0.1.1). Cependant, afin de préciser le degré de l'intégration (ou de la spontanéité) d'un emprunt, nous renverrons au terme *mélange* et à l'attribut *mixte* car ils donnent une idée sur la dimension langagière de l'usage en question, sur la façon dont l'usage est perçu par les acteurs sociaux. S'inscrivant dans une perspective des idéologies linguistiques, la conception de la langue *sans frontière* peut être vue comme réductrice étant donné que les pratiques langagières complexes des locuteurs sont conditionnées par des rapports de force sociaux hiérarchisant et marquant les inégalités. Dans les chapitres précédents, le terme *langue* tout seul a été donc employé<sup>271</sup> pour désigner l'ensemble ressources grammaticales bi/plurilingues ; il en sera de même dans ce qui suivra.

Une deuxième précision consiste en la différence entre l'emprunt et l'emprunt spontané. Cacoullos & Travis (2021 : 258) expliquent que « [...] les insertions à un seul mot tendent à être intégrées instantanément (au premier usage) dans la langue réceptrice ; or, en dépit de l'intégration morphosyntaxique immédiat, la majorité des emprunts spontanés ne deviennent pas des emprunts établis, attestés dans les dictionnaires ».

Enfin, une distinction entre l'emprunt et l'alternance s'avère également utile pour mieux expliquer les usages des locuteurs. Cette distinction est relevée par plusieurs études du domaine par exemple celle de Wohlgemuth (2009 : 53) : « les emprunts spontanés<sup>272</sup> ainsi que les emprunts se différencient des alternances puisqu'ils partagent tous les deux les caractéristiques d'intégration morphologique et syntaxique en langue réceptrice ». Quant à la différence de/ entre? l'alternance et l'emprunt spontané, Cacoullos & Travis (2021 : 258-259)

---

<sup>270</sup> Rajouté par moi-même pour préciser le domaine.

<sup>271</sup> Sans désigner le kurde et/ou le turc.

<sup>272</sup> *Nonce borrowings* en anglais.

attirent l'attention sur les divergences au niveau structural entre les deux phénomènes et ainsi leur identification distinguée dans le discours (usage) bi/plurilingue : « En évaluant la relation entre l'alternance et l'emprunt spontané, nous devons distinguer les caractéristiques sociocognitives communes et les caractéristiques structurales nettement divergents ». Les auteurs proposent une distinction à trois niveaux : « la classe de mots, l'ordre de termes et la jonction des langues, la morphosyntaxe interne » (ib.). Les insertions lexicales sont souvent des noms qui suivent l'ordre de termes et les caractéristiques morphosyntaxiques de la langue réceptrice ; tandis que l'alternance se présente à plusieurs mots qui sont juxtaposés selon l'ordre de termes et les caractéristiques internes des langues respectives (ib.).

Selon ces précisions, les usages mixtes qui seront analysés dans la section 11.0.1.1 semblent être constitués majoritairement des emprunts spontanés, comportant des insertions lexicales. Dans la section 11.0.1.2, le caractère du suffixe *-miş* emprunté avec le lexique verbal sera également étudié en tenant compte de ces distinctions. L'usage juxtaposé du kurde et du turc par les mêmes locuteurs dans une même conversation sera également illustré par un enregistrement dans la section 11.0.1.3<sup>273</sup>.

### ***11.0.1.1 Le niveau lexical (et/ou du lexique verbal)***

L'un des domaines linguistiques le plus influencé par le phénomène du contact est le lexique. Il a été montré dans la première partie de ce travail que le contact entre les langues iraniennes turciques est marqué par un phénomène d'emprunt lexical important. Concernant le contact entre le kurde et le turc, le lexique désigne un domaine éminent de pratique linguistique mixte entre ces langues (cf. Derince (2008), Güçin & Öpengin (2008), Matras (2017)). Dans l'étude des usages mixtes à ce niveau, il s'avère important de distinguer les emprunts intégrés en kurde et les emprunts plutôt spontanés<sup>274</sup>.

Dans les chapitres précédents, il a été précisé que les locuteurs kurdophones bi/plurilingues disposent des connaissances linguistiques variées dans les deux langues, en lien avec plusieurs paramètres tels que le lieu de résidence, le contexte l'apprentissage des langues, etc. La classification des emprunts, notamment le degré de l'intégration des éléments lexicaux

---

<sup>273</sup> Les convergences lexicales seront étudiées dans la section suivante (11.1) en lien avec la notion de la frontière linguistique.

<sup>274</sup> Dans une autre manière de dire, les mélanges avec le turc.

empruntés au turc, demeure ainsi une question délicate. Les deux exemples ci-dessous illustreront cette question :

82- [K-023 İmranlı - discours libre] « vala gotîye ‘qîzik rind e, xe ra dîya te bavê te, yanî her keş ra anneşmîş dibî, rind e’ »<sup>275</sup>

« alors, il a dit, ‘elle est belle, pour la bonté de ta mère et de ton père, c’est-à-dire ça serait ben / bien? que tu te mettes d’accord avec tout le monde’ »

83- [Lorîn - discours libre] « m- j- xwe ra sandwichekî stand, çûme merkezê, [...] m- j- xwe ra çay û şeker stand »

« je me suis acheté un sandwich, je suis allée au centre (ville), je me suis acheté du thé et du sucre »

On peut donc se demander quels emprunts dans (82) et (83) sont *plus* intégrés au kurde. De même, s’agit-il tous des emprunts faits au turc ou à une autre langue ? La fréquence d’emploi et par des générations aînées peuvent indiquer une certaine intégration du lexique. L’exemple (82) est produit par une vieille dame, habitant d’une ville dans la RMK tandis que l’énoncé (83) est de Lorîn, une jeune femme grandie à Istanbul, résidant en France. Selon le facteur de fréquence, il apparaît qu’on peut seulement considérer *qîzik* (« fille ») comme un emprunt au turc, car le mot est utilisé par plusieurs locuteurs kurdophones dans différents contextes sans changer de signification. *anneşmîş* (ou *anlaşmîş*) *dibî* (« s’entendre ») désigne un emprunt de lexique verbal *anlaşmak* (tr.) (« s’entendre ») dans une construction de verbe support *bûn* (« être ») ; l’emploi de ce type d’emprunt varie selon les locuteurs, et ne désigne pas, ainsi, une fréquence constante d’usage. C’est pour cela qu’il est plus proche d’un emprunt spontané. Les éléments lexicaux soulignés dans (83) consistent des emprunts à différentes langues. Ils ne sont pas d’origine turque, mais ils sont également utilisés dans cette langue, notamment le *sandwich* transcrit ici, en français, compte tenu du temps de résidence en France de cette locutrice. Outre ce mot qui se prononce de même façon en turc, les autres éléments lexicaux sont également des emprunts aux différentes langues en turc : *çay* (« thé ») et *şeker* (« sucre ») empruntés au persan<sup>276</sup>, *merkez* (« centre ») à l’arabe. On peut ainsi supposer que l’exemple (83) est – au moins – issu du répertoire bilingue kurde-turc, laissant à côté le « sandwich » qui peut aussi appartenir au champ lexical du français (ou de l’anglais). Il s’avère donc assez compliqué de

---

<sup>275</sup> Les parties soulignées rajoutées par moi-même, la transcription de la base de données n’a pas été modifiée sauf l’enlèvement des points d’emphase sur les consonnes *r* ; il sera fait ainsi dans d’autres exemples tirés de la même source sur les consonnes *r*, *x* et *h*. La version en anglais des énoncés est traduite en français.

<sup>276</sup> Nişanyan signale que *çay* peut aussi être un emprunt au chinois : <https://www.nisanyansozluk.com/?k=%C3%A7ay>, (consulté en juin 2021).

déterminer s'il s'agit 1) d'un *vrai* emprunt ou d'un emprunt *spontané* (qui peut le décider et à la suite de quelle fréquence d'usage ?), 2) d'un emprunt au turc ou à une autre langue sous sa forme établie en turc (sachant que le turc est une langue qui n'est pas épargnée non plus du phénomène de contact).

Il a été montré dans la section 2.1 de la première partie que le kurde et le turc se trouvent au chevauchement de zones de contact en Anatolie. L'influence de l'arabe et du persan se révèle assez forte pour ces deux langues. Il existe bien des emprunts à l'arabe et au persan en turc qu'on trouve également en kurde. Derince (2008 : 35) fournit une liste d'éléments du lexique verbal empruntés à l'arabe et au turc, par exemple : *top kirin* (« ramasser »), *beğen kirin* (« aimer »), *sirgun kirin* (« exiler ») sont formés des emprunts au turc avec le verbe support *kirin* (« faire ») ; *hesap kirin* (« compter »), *hazir kirin* (« préparer »), *rahat kirin* (« calmer, reposer »), *şehîd bûn* (« être martyr ») sont formés par des emprunts à l'arabe + *kirin*. Notons également que les emprunts à l'arabe se trouvent aussi dans le lexique du turc dans la même forme de construction à verbe support – désormais CVs. Il convient ainsi, pour ne pas mener à une confusion, de désigner le répertoire des locuteurs kurdophones comme un répertoire bi/plurilingue constitué au moins de quatre langues : kurde, turc, arabe et persan. Préciser l'origine de l'emprunt (spontané ou autre) se doit donc à la nature diversifiée de ce répertoire.

Les élicitations préparées afin de recueillir à la fois les pratiques linguistiques (en termes d'innovations, de stratégies d'évitement et d'usages mixtes probables avec le turc) et langagières (comme le discours sur les usages mixtes, les langues, l'emprunt au turc, etc.) des locuteurs confirment également le phénomène de l'insertion<sup>277</sup> lexicale :

- 84- [Serdal, Hogir, Ronî]      « gövde darê gelek stûr e »  
    « Le tronc de l'arbre est très épais. »
- 85- [Lorîn]      « piştî kû xwarina xwe xwar ödevê xwe çekir »  
                                  [Yemek yedikten sonra ödevlerini yaptı.]  
                                  « Il•Elle a fait ses devoirs après avoir mangé. »

Bien que le terme « tronc » soit emprunté au turc sous forme de *gewde* en kurde, les locuteurs utilisent la voyelle *ö* en gardant la forme turque (84). *Ödev* (« devoir ») apparaît comme une insertion lexicale dans l'exemple (85) dans la mesure où il est spontanément emprunté au turc en reprenant son emploi dans la phrase donnée. Un autre emploi de la voyelle

---

<sup>277</sup> Muysken (2000 : 64) argue que les insertions sont supposées être « singulières, nichées, souvent choisies, souvent intégrées morphologiquement, souvent des mots pleins ». Cette définition explique les insertions lexicales en kurde illustrées dans les exemples.

ö (absente de la phonologie du kurde) a été noté dans un entretien en libre accès<sup>278</sup> où le locuteur utilise le mot *faktör* (« facteur »). Dans ces exemples, un trait phonologique permet de distinguer les emprunts spontanés, donc du mélange avec le turc.

Les exemples (86) et (87) ci-dessous soulignent la diversité du répertoire plurilingue des locuteurs suivant les langues qu'ils pratiquent. Ces pratiques sont également liées aux usages de la société dans laquelle ils se trouvent, et aussi, aux usages liés au contexte de l'entretien, donc les langues pratiquées par moi-même en tant que leur interlocuteur :

- 86- [Agir] « xwe çîz dikim / resmî min û diya mi- çekir »  
 [Kendimi çiziyorum. / Benim ve annemin resmini yaptım.]  
 « Je me dessine. / Il•Elle a dessiné moi et ma mère. »

Dans cet exemple, le locuteur reprend le verbe *çizmek* (ici, « dessiner ») du turc en l'intégrant dans une CVs avec *kirin*. Or Xezal (exemple (87)) utilise le verbe *xêz kirin* du kurde pour construire l'équivalent de la même phrase élicitée. Dans les deuxièmes parties des exemples, les locuteurs mobilisent leurs répertoires réciproques. Agir reprend le mot arabe *resîm* emprunté en kurde et en turc tandis que Xezal, locutrice qui vit en France depuis qu'elle a huit ans (cf. les métadonnées des locuteurs dans le chapitre 8), hésite entre *wêne* (kr.) et *portrait* (fr.) avant d'employer ce dernier.

- 87- [Xezal] « ez xwe xêz dikim / wêne- portrait- w- portraitya zarokê bi heb re çekirin- û xêz dikin »  
 « Je me dessine. / Ils ont dessiné ensemble l'enfant. »

Les exemples suivants tirés des élicitations de Zeliha mettent en évidence le recours au répertoire bi/plurilingue lorsque la locutrice rencontre des difficultés à construire une phrase :

- 88- [Zeliha] « ez şazdeh heb çiçek ekim- ekmiş kirim »  
 [On altı tane çiçek ekim.]  
 « J'ai planté seize fleurs. »
- 89- [Zeliha] « li vê- li vê- dağê blînt heyê  
 [Orada yüksek dağlar vardır.]  
 « Il y a de hautes montagnes là-bas. »

<sup>278</sup> [https://www.youtube.com/watch?v=jSSuv4OSKHY&ab\\_channel=BerfinZerya](https://www.youtube.com/watch?v=jSSuv4OSKHY&ab_channel=BerfinZerya), à la minute 23:38, (dernière consultation en mai 2021).

L'exemple (88) est marqué par l'emprunt de deux types de lexiques, l'un étant un lexique verbal *ekmek* (« planter ») et l'autre lexical *çiçek* (« fleur ») ; le verbe *ekmek* est repris par la locutrice afin de former une CVs avec *kirin*. Cette construction, très productive dans les langues de l'Anatolie permet donc également d'accommoder le lexique verbal emprunté (cf. la sous-section suivante consacrée à ce phénomène). L'exemple (89) montre clairement une hésitation juste avant d'emprunter spontanément *dağ* (« montagne ») au turc. Cela atteste d'un manque de vocabulaire en kurde chez cette locutrice en même temps que d'une richesse du répertoire bi/plurilingue qui lui permet de construire la phrase. Dans cette perspective, les emprunts relevés « impliquent un choix en faveur d'une stratégie qui met en avant l'usage effectif de la totalité d'un répertoire linguistique à la poursuite de certaines fins communicatives au-delà du maintien des frontières au sein du répertoire et de la loyauté orientée vers l'audience » (Matras, 2011 : 226). L'observation des pratiques de cette locutrice dans une situation endolingue-plurilingue (donc entre kurdophones bi/plurilingues) pourrait confirmer à quel point elle aurait continué à mettre en avant ce choix de recourir aux emprunts pour maintenir la communication.

Lors des élicitations, les locuteurs ont parfois exprimé leurs réflexions sur les usages en lien avec leur répertoire plurilingue. Sans mentionner ici les raisons sociolinguistiques de l'emprunt au turc en détail (la minorisation, l'absence de l'enseignement, etc.), il est intéressant d'observer les locuteurs en train d'évaluer l'élément linguistique *considéré* comme appartenant au turc :

90- [Soner - discours libre] « [...] mêrik li çarşîyê- li sûkê [...] » (manque la traduction?)

Le locuteur se reprend en racontant une courte anecdote dans un discours libre enregistré. Il se reprend au moment où il utilise le mot *çarşî* (« marché, centre-ville ») emprunté au persan, faisant partie également du lexique du turc. Après une hésitation, il le remplace par *sûk* qui n'appartient pas – au moins – au lexique turc. Cette reprise est issue d'un objectif d'évitement du turc bien que *çarşî* ne soit pas non plus de l'origine turcique.

Dans un autre exemple d'élicitation, Lorîn s'attarde sur le mot *araba* (« voiture ») avant de l'employer dans son énoncé :

91- [Lorîn] « araba dicem- hûn erebe min dîtin »  
 « Vous avez vu ma voiture. »  
 Litt. « je vais dire araba- vous avez vu ma voiture »

Il apparaît que la locutrice considère *erebe* comme une insertion lexicale – sachant qu’elle fait de telles remarques sur ses autres usages lorsqu’elle hésite. Après avoir exprimé son doute, elle emploie le mot sous sa forme kurde avec le *e* ouvert, comparé à la forme avec le *a* ouvert du turc. Dans cet exemple, elle se demande donc s’il s’agit d’un emprunt spontané (un mélange avec le turc) et si elle sent le besoin de justifier son usage. Si on compare cet emploi à ceux des locuteurs de la base de données *Kurdish Database*, on constate qu’ils incluent *erebe* parmi les équivalents de la voiture comme *seyare*, *otomobêl* (et leurs variations). Ces hésitations au moment de faire un emprunt ou de l’éviter, se questionner sur l’appartenance d’un élément lexical au vocabulaire du kurde ou non montrent la mobilisation du répertoire plurilingue par les locuteurs de façon consciente. Ce type d’exemples seront multipliés à partir de la section 11.2 à travers les énoncés et discours d’autres locuteurs qui sont très riches en termes de stratégie d’évitement et de discours épilinguistiques. Ces pratiques linguistiques *et* langagières s’opèrent au niveau de la négociation et informent sur la conception de la *langue* en tant qu’objet *idéologiquement marqué* comme *homogène* ou *hétérogène*. Ainsi, ces pratiques éclairent la signification du contact pour les locuteurs.

#### ***11.0.1.1.1 Le sujet de conversation et le vocabulaire***

Les locuteurs interviewés ont relevé que l’insertion du lexique turc se réalise généralement au moment de l’emploi des termes spécifiques à un domaine (cf. le chapitre 10). Il est discuté dans la littérature sur le contact de langues que le vocabulaire des domaines spécifiques est plus exposé au phénomène de l’emprunt (Thomason, 2001 : 69).

Pour illustrer ce phénomène de l’emprunt, particulièrement marqué lorsque l’on aborde certains sujets, on se servira en premier lieu des données en libre accès sur une chaîne de Youtube<sup>279</sup>. Sur cette chaîne, il se trouve quelques entretiens avec des artistes kurdes dans des lieux ouverts au public. Bien que les caméras soient présentes, on n’est pas dans un cadre de plateau de télé. Les entretiens ont eu lieu dans différentes villes, y compris à Istanbul. Parmi les artistes, on compte Reşîd Heso, Yahya Bağcı, Berivan Ayaz et Ciwanmerd Kulek ; un autre entretien avec le musicien Harun Elki (pour *Kovara Muzîka Ziryab*, une revue de musique) est disponible sur la chaîne Medyascope sur Youtube.

Lors de ces entretiens, on observe l’usage de plusieurs termes artistiques, surtout de musique, dont les formes turques sont transférées en kurde. Par exemple dans l’entretien avec

---

<sup>279</sup> [https://www.youtube.com/channel/UCCfvYB1iaDAmYAZ\\_V\\_MlhFg](https://www.youtube.com/channel/UCCfvYB1iaDAmYAZ_V_MlhFg).

Berivan Ayaz, on entend *bağlama* (un type de luth), *profesyonel* (« professionnel »), *sinema* (« cinéma »), *müzik* (« musique »), *konser* (« concert ») (minute 04:58 et 07:34<sup>280</sup>) ; dans l'entretien avec Harun Elki<sup>281</sup>, un autre musicien, l'usage des termes comme *gitar* (« guitare »), *konservatuar* (« conservatoire »), *popüler* (« populaire »). Un autre artiste, Yahya Bağcı, emploie des termes lorsqu'il discute du fonctionnement de la vente des œuvres dans son domaine, comme *galeri* (« galerie » d'art), *piyasa* (« marché » d'œuvre d'art), *figüratif* (« figuratif »), *soyut* (« abstrait »), *fotoğraf* (« photographe »)<sup>282</sup>. Reşîd Heso, un artiste kurde de Syrie, utilise le mot *heykel* (« sculpture ») et *heykeltıraş* (« sculpteur•sculptrice ») dans son discours<sup>283</sup>.

La majorité de ces éléments lexicaux sont des noms. La plupart étant empruntés au français, ils apparaissent dans leurs formes utilisées en turc. *Heykel* est un emprunt à l'arabe et *-tıraş* persan, et *heykeltıraş* peut être un mot dérivé de l'ottoman ; *soyut* peut également être une interférence à l'arabe ; *parça* au persan et enfin, *bağlama* peut être le seul mot d'origine turque. Néanmoins, les locuteurs emploient les formes adaptées au turc de ces emprunts, sans les adapter à la structure phonologique du kurde. C'est pour cela qu'on peut les considérer comme des insertions lexicales issues de leur répertoire plurilingue, utile pour expliquer certains aspects de leur profession.

Un exemple tiré de la base de données *Kurdish Dialects* révèle que les classes du système scolaire peuvent être insérées selon leur désignation en turc, car le domaine scolaire est associé à cette langue :

92- [K-074 Doğubeyazıt - discours libre] « yek lîse bîrê yek altî yê şeşa / orta oqul şeş dixûne, le usa ne diha »  
 « [...] un, en première année du lycée, et un en sixième. Elle est en sixième du secondaire. C'est comme ça maintenant. »

<sup>280</sup> L'entretien est disponible sur ce lien : [https://www.youtube.com/watch?v=\\_uqh9wJA6dQ&ab\\_channel=BerfinZerya](https://www.youtube.com/watch?v=_uqh9wJA6dQ&ab_channel=BerfinZerya), (consulté dernièrement en mai 2021).

<sup>281</sup> L'entretien est disponible sur ce lien : [https://www.youtube.com/watch?v=gTmONXvh1h4&ab\\_channel=Medyascope](https://www.youtube.com/watch?v=gTmONXvh1h4&ab_channel=Medyascope), (consulté dernièrement en mai 2021).

<sup>282</sup> Ces formes sont utilisées notamment après la minute 07:50 de cet entretien disponible sur ce lien : [https://www.youtube.com/watch?v=-Xs4lud2iuc&ab\\_channel=BerfinZerya](https://www.youtube.com/watch?v=-Xs4lud2iuc&ab_channel=BerfinZerya), (consulté dernièrement en mai 2021).

<sup>283</sup> Les minutes 05:50 et 05:55 de cet entretien disponible sur ce lien : [https://www.youtube.com/watch?v=JEqPgiZ-ivY&ab\\_channel=BerfinZerya](https://www.youtube.com/watch?v=JEqPgiZ-ivY&ab_channel=BerfinZerya), (consulté dernièrement en mai 2021).



On peut retrouver le même phénomène de l'insertion lexicale dans les élicitations lorsqu'il s'agit d'un terme spécifique à un domaine, comme l'informatique, dans l'exemple de *bilgisayar* (« ordinateur ») :

93- [Yekta] « ez birayê xwe bilgisayar hînkir »

94- [Hewar] « li mi birayê xwe elimand bilgisayar »  
[Kardeşime bilgisayar kullanmayı öğrettim.]  
« J'ai appris à mon frère à utiliser l'ordinateur. »

En traduisant la phrase d'élicitation, les locuteurs évaluent leurs propres usages :

95- « Hewar : ils disent aussi 'kompûter'

*Yekta* : 'elimandin', c'est plus dans la région de Mardin

*H* : ça vient de l'arabe, 'ilim' / hînkir, c'est plus l'équivalent de la 'connaissance' en français »

Juste après les locuteurs discutent de leur traduction ; ils classifient les usages selon la variation régionale, donnent des informations sur l'origine des mots et Hewar comparent le sens de *hînkir* à celui de « connaissance » du français, une langue seconde pour lui. Yekta, qui exprime son insécurité à maintenir une conversation en kurde (cf. les sections ci-dessus), se joint également à cette discussion sur la variation en kurde. Les pratiques et les connaissances des locuteurs ne coïncident donc pas toujours.

Tandis que plusieurs locuteurs emploient *bilgisayar* de la phrase originelle, certains (Canan, Adar, Ciwan, Aram) choisissent le mot *kompûter* comme Serhad :

96- [Serhad] « min birayê xwe ra kompûtere hînkir »

Il paraît donc que cet élément lexical, appartenant au domaine de l'informatique, gagne du terrain dans les pratiques des locuteurs. Il permet également aux locuteurs d'éviter l'usage du turc en le remplaçant par un emprunt à l'anglais.

De même pour le mot *dilekçe* (« requête »), utilisé lors des démarches officielles ou semi-officielles, les locuteurs l'intègrent spontanément dans leurs usages :

97- [Agir] « bîst çar heb- dilekçe amade kir »  
[Yirmi dört tane dilekçe hazırladık.]  
« Nous avons préparé vingt-quatre requêtes. »

Après un court moment d'hésitation, le locuteur reprend *dilekçe* de la phrase originelle à traduire. Il rajoute, « voilà, c'est *dilekçe* » en souriant. Le locuteur révèle ainsi qu'il peut y avoir un autre mot, mais qu'il utiliserait celui en turc qui fait partie de son répertoire bi/plurilingue. D'autres locuteurs peuvent choisir de mobiliser leur répertoire afin de faire une innovation instantanée, comme il sera montré ci-dessous. Ce type de distinction au niveau de l'évitement du turc 1) informe sur la conception de la *langue*, 2) (sinon ça faisait « l'évitement du truc informe manifeste les discours... » du coup j'ai mis informe aires le 1)) manifeste les discours épilinguistique des locuteurs en classifiant les autres locuteurs selon leurs usages.

Les études du domaine considèrent plusieurs facteurs comme « le besoin d'étiquetage des référents uniques, l'association aux domaines d'activité spécifique, [...] et en particulier, la confrontation entre les intentions du locuteur et les attentes de l'interlocuteur » (Matras & Adamou, 2021 : 243). L'emprunt réalisé lors des interactions aux sujets nécessitant une terminologie spéciale se révèle donc une mise en œuvre de l'ensemble de ces facteurs. Les locuteurs répondent, de manière indirecte, aux attentes de leur interlocuteur en employant le vocabulaire emprunté afin de maintenir la communication sur un sujet spécifique. Les motivations pragmatiques de l'emprunt ne peuvent pas être ignorées non plus, car elles « relient les emprunts au contexte de l'interaction et aux effets que le choix des éléments linguistiques est supposé d'avoir sur l'interlocuteur. Dans cette perspective, les lacunes ne sont pas considérées comme des défiances de moyens d'expressions d'une telle langue » (ib.). L'emprunt spontané, plus précisément, l'insertion lexicale, est fortement liée à la contextualisation de l'interaction, mais pas à un manque *naturel* de la langue ; dans le cas du kurde en Turquie, ce *manque* de certaines terminologies serait plutôt le résultat d'un projet de minorisation.

### ***11.0.1.2 La construction à verbe support comme une forme d'emprunt du lexique verbal***

Les études en linguistique du contact montrent que l'emprunt s'opère plus facilement au niveau lexical qu'au niveau verbal. « Moravcsik affirme que les verbes ne sont jamais empruntés en tant que verbe et qu'ils ont toujours besoin d'être (re)verbalisés dans la langue réceptrice. [...] en effet, les verbes peuvent seulement être empruntés comme des noms ou des non-verbes, et généralement ils sont intrinsèquement plus résistants à l'emprunt que les autres parties du discours » (Wohlgemuth, 2009 : 17-18).

La dénomination « construction à verbe support » désigne une construction prédicative (au moins) à deux éléments, l'un étant l'élément lexical sémantiquement chargé, l'autre étant le verbe support qui partage sa fonction de verbe avec la construction. Dans le cadre de cette recherche, les CVs où on observe un emprunt au niveau du lexique verbal sont étudiées.

Il faut donc distinguer un emprunt verbal « établi à la fois dans la langue réceptrice et la langue donneur » d'un emprunt verbal plutôt spontané qui se présente comme une insertion lexicale, donc utilisé lors des échanges entre les locuteurs bi/plurilingues en mêmes langues. (Wohlgemuth, 2009 : 67). Cette différence sera étudiée à partir des explications et des exemples donnés ci-dessous. L'analyse de cette construction s'avère importante pour la suite, car les locuteurs y font des références directes dans leurs discours épilinguistiques.

#### *11.0.1.2.1 L'emprunt au niveau du lexique verbal*

L'emprunt au niveau de cette construction est un phénomène de contact observé dans le domaine iranien et turcique (cf. la partie 1, la sous-section 2.0.3.2). L'ouvrage minutieux de Wohlgemuth précise ainsi la forme de ce type d'emprunt : « Pour les langues du sud-est de l'Eurasie, un sous-type spécifique de la stratégie de *light verb*<sup>284</sup> semble être diffusé dans certaines parties de cette aire. Cette construction consiste en 'participe + *verbe support*', commune aux langues de l'Iran et celles autour de la mer Caspienne » (id. : 155). D'après son évaluation de la distribution de l'emploi de cette construction, celle-ci se manifeste de façon « prédominante » dans les langues telles que « le talysh, le zazaki, le tat, le tadjik, le sarikoli et le kurde, qui font des emprunts à leurs voisins turciques comme le turc, l'azéri, l'ouzbek et l'ouïghour ». L'auteur donne cet exemple qui ressemble aux données que j'illustrerai plus bas (id. : 234-235) :

98- « Kurmanji (Central) [kmr] < Turkish [tur]  
 başla-mış                      kirin  
 start-PTCPL                      do  
 to start  
 < [tur] başla-mış 'start-PTCPL' »<sup>285</sup>

Dans son article sur les « stratégies d'emprunt des verbes en kurmandji », Derince porte une analyse suivant la typologie proposée par Wohlgemuth, basée sur une étude publiée en

<sup>284</sup> Nous le désignerons comme « verbe support ».

<sup>285</sup> La glose de l'exemple n'a pas été modifiée sauf la transcription des mots en kurde et en turc.

2005. L'auteur rapporte très peu d'indices d'insertion directe et indirecte d'emprunts verbaux en kurmandji, et ceux qu'il note sont faits à l'arabe ou au persan (Derince, 2008 : 36-38). Selon lui, les deux autres stratégies proposées par Wohlgemuth, à savoir le transfert du paradigme et la CVs, sont attestées en kurde (kurmandji), notamment avec des éléments lexicaux empruntés à l'arabe et au turc. Cependant, une distinction mérite d'être précisée, qui est que les paradigmes transférés avec le verbe turc, par exemple *-miş* et *-sız*, ne sont pas totalement intégrés en grammaire kurde, mais désignent un usage plutôt à l'oral, de façon spontanée et en contexte informel (id. : 38-41).

L'exemple tiré de la session d'élicitation de Lorîn met en évidence cet aspect de spontanéité du recours à ce type de construction :

99- [Lorîn] « şanzdeh heb qûlilk- bilmiyorum- annemin cümlelerini hatırlamaya çalışıyorum- nizanım- ekmiş kir mi diyim »  
 « seize fleurs- je ne sais pas- j'essaie de me rappeler les phrases de ma mère- je ne sais pas- est-ce que je dis 'planter' ? »

La locutrice réfléchit pour traduire le verbe *ekmek* (« planter ») du turc et enfin elle intègre le lexique verbal du turc dans une CVs formée comme '*ek-miş + kirin*' au passé. Ici, le suffixe *-miş* ne semble pas remplir sa double fonction sémantique de participe passé et de l'évidentiel/l'indirectif. À partir de cet exemple (99) et d'autres ci-dessous, on observe que le verbe support (soit *kirin* ou *bûn* ou un autre) se décline selon le temps et la personne du prédicat.

Selon Wohlgemuth, « le verbe support a une fonction comme auxiliaire et porte la déclinaison ou, plus généralement, toute l'information grammaticale résultant du prédicat complexe tandis que l'information sémantique est sur l'emprunt », donc le lexique verbal emprunté (2009 : 102). Or, dans le cas du kurde, comme il s'agit également d'un transfert du paradigme à un certain degré, la partie avec le lexique emprunté de la CVs fait aussi apparaître une déclinaison (cf. l'exemple (98) ci-dessus). On peut ainsi poser la question de la signification du suffixe *-miş*. Pour y répondre, on se servira des données issues de différentes sources :

De façon très spontanée, Rizgar emploie cette construction en évaluant ses propres pratiques linguistiques lors de l'enregistrement du discours libre :

100- [Rizgar - discours libre] « valla tirkî me karışmış kir- »  
 « wallah nous avons mélangé le turc »<sup>286</sup>

<sup>286</sup> Le locuteur emploie le pronom « nous » et conjugue le verbe (support *kirin*) au passé. Mais on peut interpréter qu'il implique un phénomène de mélange moins occasionnel avec le turc et concerne plutôt ses propres usages.

*Kurdish Dialect Database* fournit également plusieurs exemples de ce type de construction où on observe des emprunts du lexique verbal :

101- [K-075 Karakoçan - discours libre] « ama ti vî basqiya, îster îstemez, çiqasî jî sebî bî jî hanî ser xu da hîsetmîş tikî yanî [...] en azinda ji bo ayla xu bêm tam îşlemîş nekiriye »  
« Mais même en tant qu'enfant, tu ressens la pression sur toi, bien que tu l'apprécies ou pas [...] Au moins pour ma famille, je dirais que cela n'a pas marché. »

En comparant cet exemple avec celui de ci-dessous qui appartient au même locuteur ; on remarque que *-miş* disparaît :

102- [K-075 Karakoçan - discours libre] « Ji bo/ ber wî bavê min navê min kîmlîk da degîş kiriye, ê xuşkê mi jî degîş kiriye »  
« C'est pour cela que mon père a changé mon prénom sur ma carte d'identité, et il a également changé (les prénoms de) mes sœurs. »

Bien que *değişmek* (« changer ») soit emprunté au turc, il ne porte plus la déclinaison en *-miş*. Dans les exemples ci-dessous, *değişmek* étant un emprunt au turc, *hazir* (« prêt ») est un emprunt à l'arabe qu'on trouve également en turc.

103- [K-024 Tatvan - discours libre] « e, me xort'ûm<sup>287</sup> dibir degîş fikir »  
« Oui, on emmenait le tuyau pour le changer »

104- [Zeliha] « bist û çar heb dilekçe hazir kirim »  
[Yirmi dört tane dilekçe hazırladık.]  
« J'ai préparé vingt-quatre requêtes. »

On peut ainsi se demander si ces deux emprunts n'ont plus besoin d'être accommodés avec le suffixe *-miş* sachant que dans les phrases élicitées d'autres locuteurs comme Serdal, Canan et Temen, ce suffixe ne paraît plus. Dans les élicitations et les discours libres choisis de la base de données (huit enregistrements<sup>288</sup>), on observe des emprunts du lexique verbal en CVs dans ces formes :

*değiş kirin* (transitif) - *değiş bûn* (intransitif) (« changer »), *hissetmiş kirin* (« sentir »), *işlemiş kirin* (« appliquer ; fonctionner »), *başlamış kirin* (« commencer »), *üzümüş kirin*

<sup>287</sup> Emprunté à l'arabe, Nişanyan note que le sens de « tuyau (d'arrosage) » est spécifique au turc : <https://www.nisanyansozluk.com/?k=hortum>, (consulté en mai 2021).

<sup>288</sup> K-022 Elbistan, K-023 İmranlı, K-024 Tatvan, K-028 Pertek, K-058 Bismil, K-074 Doğubeyazıt, K-075 Karakoçan, K-087 Varto.

(« rendre triste »), *anlaşmış kirin* (« s’entendre » ; « s’accorder »), *uğraşmış kirin* (« faire effort »), *kapamış kirin* (« fermer »), *geçinmiş kirin* (« accepter » ; « s’entendre »), *ekmiş kirin* (« planter »), *küçük düşürmüş kirin* (« humilier »), *paramparça kirin* (« fracasser »), *sıkılmış kirin* (« presser »), *temiz kirin* (« nettoyer »), *tutuklatmış kirin* (« faire arrêter »), *yaşamış kirin* (« vivre »), *göstermiş kirin* (« montrer »), *top kirin - toplamış kirin* (« ramasser »), *sil kirin - silmiş kirin* (« essuyer » ; « effacer »), *kazanç kirin - kazanmış kirin* (« gagner »), *dilim kirin - dilimlemiş kirin* (« trancher »), *dikmiş*<sup>289</sup> (ici « semer »).

La charge sémantique de l’évidentiel/l’indirectif que l’on retrouve dans les langues turciques de ce suffixe ne se transfère pas aux langues iraniennes<sup>290</sup> (cf. les chapitres 2 et 4). En revanche, les CVs avec *-miş* sont bien attestées dans ces langues (cf. aussi pp. 112-113 de Wohlgemuth (2009) pour d’autres exemples), dont le kurmandji. Selon Wohlgemuth, le fait que *-miş* se préserve dans les langues iraniennes peut être en lien avec un certain « modèle d’accommodation productif d’emprunt verbal ». Mais l’exemple qu’il donne à l’appui de cette hypothèse est constitué d’un emprunt verbal à une langue non-turcique qui reçoit le même suffixe. Un tel exemple, à savoir un emprunt du lexique verbal accommodé avec le suffixe *-miş* m’est inconnu. L’auteur admet également qu’on ne peut pas généraliser une telle stratégie à toutes les langues iraniennes et qu’il peut y avoir une explication différente pour chaque situation. Il propose donc deux possibilités : soit « le modèle d’accommodation exigeant une forme spécifique a été emprunté », soit le *-miş* emprunté au turcique est devenu une partie du modèle d’accommodation » (Wohlgemuth, 2009 : 235-236). En considérant la variation de l’accommodation d’un même lexique verbal (par exemple *top kirin* et *toplamış kirin*), la deuxième possibilité s’avère plus adéquate dans la mesure où la forme des emprunts peut varier selon les usages des locuteurs ; la chute du *-miş* est une possibilité bien attestée.

La CVs constitue une stratégie d’emprunt au niveau du lexique verbal. Cette stratégie s’applique aux emprunts intégrés ou spontanés, notamment lors de l’interaction entre des interlocuteurs ayant un répertoire bi/plurilingue au moins en kurde et en turc. Le suffixe *-miş* fait partie du modèle d’accommodation du lexique verbale. En tant qu’un paradigme verbal non intégré en kurde (car on ne trouve pas son emploi libre dans des contextes avec un verbe kurde), sa charge sémantique de l’indirectif est réduite (voire néant). De même pour le temps du verbe,

<sup>289</sup> Cet usage, une insertion directe du lexique verbal emprunté au turc, paraît divergente, comparé aux autres exemples cités.

<sup>290</sup> Le sens et la fonction du *-miş* sont bien plus clairs en langues turciques que les autres langues (par exemple iraniennes) où son aspect indirectif apparaît encore plus réduit. Cependant, il faut également noter que la distinction des deux types du passé en turcique, *-di* pour les événements de constatation et *-miş* pour les événements « diagnostiqués » après sa terminaison (Csató, 2000 : 32), n’est pas non plus évidente, car les deux peuvent être employés l’un à la place de l’autre.

il n'est pas exprimé avec le *-miş* (qui marque le passé en turc), mais sur le verbe support. On peut donc supposer que la construction avec le suffixe *-miş* est issue d'une analogie liée au modèle d'accommodation. Les verbes empruntés (au turc) par la stratégie de CVs semblent perdre ce suffixe quand ils sont intégrés dans le lexique du kurde ; les emprunts qui le portent toujours peuvent être considérés comme des emprunts spontanés issus d'un mélange avec le turc. Compte tenu de la variation des usages actuels et de divers facteurs sociolinguistiques en évolution permanente, il apparaît difficile de prédire leur stabilité dans le lexique kurde.

### ***11.0.1.3 L'usage du kurde et du turc dans des situations endolingue-plurilingues***

Le concept de l'interaction endolingue ou exolingue propose un cadre pour différentes interactions entre les locuteurs de différents profils du point de vue de leurs ressources linguistiques : « Une interaction est dite *exolingue* lorsqu'elle se déroule dans une langue connue de manière inégale par les interlocuteurs, cette inégalité étant à l'origine des obstacles qu'ils traitent comme tels. Par contraste, on qualifie d'*endolingue* une interaction entre des personnes partageant une même langue, créant ainsi la possibilité théorique d'une intercompréhension *parfaite* » (Py & Gajo, 2013 : 86). I. Léglise (2017 : 13-20) se réfère à la typologie des interactions verbales de De Pietro (1988) et décrit les interactions en situation de contact selon deux axes principaux, *unilingue-bilingue* et *endolingue-exolingue*. Une situation endolingue-bilingue signifie par exemple une interaction où les interlocuteurs sont bilingues dans les mêmes langues. Les interactions exolingues peuvent se dérouler avec ou sans frontières, par l'inclusion du locuteur qui ne pratique pas les mêmes langues avec ses interlocuteurs, ou l'exclusion totale du locuteur de la communication.

Nous n'illustrerons pas ici l'interaction exolingue, mais les locuteurs (par exemple Yekta, Gilya, Lorîn) remarquent qu'ils se trouvent parfois dans cette situation (cf. le chapitre 10). Quant à l'interaction endolingue-plurilingue, j'ai eu l'occasion d'en enregistrer une lors de l'enquête de terrain (cf. la sous-section 8.2.2.3). Cet enregistrement sera appelé « 72 Batmanlı », ce qui était écrit sur un fanion accroché au dos du fauteuil du chauffeur du minibus.

### 11.0.1.3.1 « 72 Batmanlı »

Cet enregistrement se compose de deux conversations qui se déroulent simultanément : la première avec un interlocuteur kurdophone bi/plurilingue au téléphone, la deuxième avec les passagers qui ne parlent – probablement – pas le kurde. Ainsi, c'est la première conversation qui constitue l'exemple d'une véritable interaction endolingue-plurilingue en termes de l'alternance des langues et d'insertions lexicales. La deuxième conversation (entre le chauffeur et les passagers) désigne le contexte général de l'interaction plurilingue kurdophone ; plus précisément, c'est parce qu'il est évident que le chauffeur est un locuteur bi/plurilingue que l'interaction peut être définie comme plurilingue. Et, comme les passagers ne partagent pas ce bi/plurilinguisme, il s'agit d'une situation exolingue. Le fait que le chauffeur puisse gérer les deux interactions de manière quasi automatique fournit un exemple de la manière dont fonctionne le bilinguisme des kurdophones, surtout dans un espace public comme dans un moyen de transport.

Dans cet enregistrement de douze minutes, le chauffeur entre au moins huit fois en interaction avec les passagers lorsqu'il est en conversation continue au téléphone avec un micro-écouteur main libre. Il a fallu choisir des séquences de cet enregistrement à cause des bruits de fond (par exemple klaxons, bruit du moteur, parler d'autres personnes) qui rendaient inaudibles et incompréhensibles les énoncés du chauffeur. Les parties transcrites ont également été difficiles à transcrire (pour moi et quelques amis kurdophones qui m'ont aidé) à cause de cette mauvaise qualité d'enregistrement. Outre ces contraintes, « 72 Batmanlı » fournit des éléments d'usage mixte du kurde et du turc dans un discours spontané et naturel<sup>291</sup> :

Séquence 1 : « Öğretmen Hayrullah va kaza here- Ayşekadın'ın orda »

Séquence 2 : « te çıqa pere kir »

Séquence 3 : « pir ya XX ket volcî Kadiköyê / ne we ye / ew ne bin / tu ne b- min re bû ya, sen ne zannediyorsun- tu zanî X biçûkî kırmış ser min jî kırmış kir berê wî da qaldırımê / kaldırırma çıkarttım onî / wallahi dinime imanırma kaldırırma çıkarttım onî / ben dedim XXX hiç takmadı bile XXX kapat kin »

Séquence 4 : « mi go dersin, mi go üç yüz elli / bence sen pazarlık yap dedi dedim ne pazarlığı, dedim üç yüz elli azdır »

---

<sup>291</sup> Quelques remarques sur la transcription de cet enregistrement : Les parties en italiques et soulignées sont en turc, le reste est en kurde. Une transcription selon l'alphabet respectif de chaque langue a été optée ; les endroits où la frontière de la langue devient vague seront précisés. Les tirets désignent un arrêt brusque du discours, les X marquent les parties incompréhensibles ; les X sont répétés plusieurs fois selon la longueur des parties.



Séquence 5 : « ez zanim<sup>292</sup> »

Séquence 6 : « ç<sup>293</sup> - na na ne kirini / kuro sê heb erebe / ez zorê zor kurd tu jî / XXX cindir o / yirmi yedi seksen iki ortası çapraz onî götür Kakiköye »<sup>294</sup>

Dans ces séquences on remarque ainsi des emprunts spontanés au turc sous forme d'insertion lexicale, des séquences plus longues, donc des alternances, et des parties où on peut entendre l'accent kurde du locuteur. Comme expliqué ci-dessus, les passages incompréhensibles de l'enregistrement rendent difficile de suivre certaines parties de la conversation. De plus, il nous manque les parties où son interlocuteur parle. Tout cela n'empêche pas cependant de comprendre globalement ce qu'il raconte.

Concernant les insertions lexicales, on peut remarquer que les emprunts sont souvent intégrés dans la morphologie du kurde, plus précisément aux règles du syntagme nominal du kurde, par exemple : *volcî Kadiköy-ê* ; *min jî kurmiş kir berê wî da kaldırım-ê* ; cependant, cette intégration morphologique disparaît dans les séquences marquées par une alternance au turc, par exemple : *kaldırım çıkarttım onî* et *Ayşekadın'ın orda* suivent bien les règles phonologiques et morphologiques du turc.

À part les insertions lexicales, on trouve également l'emprunt verbal avec le verbe *kırmak* (« casser »), mais ici, utilisé dans le contexte de la conduite, signifiant « braquer », faire une manœuvre brusque pour éviter un accident de route.

L'accent kurde se manifeste en turc notamment au niveau de deux phonèmes *î* de *onî* et *q* de *qaldırım* : dans la pratique du locuteur, le *u* (haute-postérieure) de *onu* (ici « lui », en turc) devient *î* (haute-antérieure) ; le *k* (vélaire-occlusive) de *kaldırım* (« trottoir », en turc, emprunté au grec) devient *q* (uvulaire-occlusive). Ces pratiques peuvent être considérées comme des interférences phonologiques au kurde.

Cette interaction est aussi marquée par le phénomène de l'usage juxtaposé des longues constructions en kurde et en turc, donc de l'alternance. On peut supposer que son interlocuteur,

---

<sup>292</sup> À un autre chauffeur de minibus qui passait à côté, dans le sens inverse de l'avenue.

<sup>293</sup> C'est le click méditerranéen qu'on peut représenter en lettre ç de l'alphabet turc ou par [tʃ], « fricatif palato-alvéolaire non-voisé » selon l'alphabet de phonétique international ; il signifie généralement une négation, comme dans le contexte de cet énoncé, et peut avoir d'autres significations selon le style et le contexte de l'énoncé.

<sup>294</sup> « 1) Il y a un accident à *Öğretmen Hayrullah* [nom d'une école primaire], vers *Ayşekadın* ; 2) t'as fait combien d'argent ? ; 3) Beaucoup de passagers vers Kadiköy / Pas le tien / Pas eux / Qu'est-ce que tu crois ? tu sais X le petit [il parle sûrement d'une voiture plus petite que le minibus] a braqué et moi aussi j'ai braqué vers le trottoir / Je l'ai fait monter sur le trottoir / Je jure sur ma religion et ma foi je l'ai mis sur le trottoir / J'ai dit / Il s'en est fiché / On a fermé [il veut dire sûrement qu'ils ont clôturé l'affaire sans se disputer avec le chauffeur de la voiture qu'il a percuté] ; 4) Tu diras, tu diras trois cent cinquante / Il m'a dit qu'il faut négocier [il s'agit sûrement d'une réduction demandée], je lui ai dit, quelle réduction, je lui ai dit que trois cent cinquante ce n'est pas beaucoup ; 5) Je sais ; 6) Non, non, ils ne font pas / Lui trois véhicules [il me semble qu'il parle d'une personne qu'ils connaissent tous les deux, qui a trois véhicules] / Moi je suis kurde, toi aussi / Il est malin lui / Vingt-sept quatre-vingt-deux, diagonal au milieu, tu l'amène à Kadiköy »

au téléphone, au moins bilingue en kurde et turc, a des pratiques similaires aux siennes. La gestion de plusieurs interactions bilingues se montre encore plus complexe compte tenu de son interaction permanente avec les passagers, et une personne qui l'appelle au cours de l'enregistrement :

- Séquence 7 : « [les commentaires des passagers (un homme et deux femmes) sur le chauffeur, ils parlent entre eux et en turc] : *sempatik / karma / uluslararası ilişkiler bitirse bu kadar olmazdı / bir taraftan da online* »  
 « [le chauffeur, en turc] : *kapıya dikkat açılıyor efendim / böyle sağa sola bir yanaşalım, yanaşalım yanaşabildiğimiz kadar / gel ablacım / [un peu plus tard] var mı inen*  
 [après qu'un passager descende du minibus, un autre passager, en turc] : *dostum kapı kapanmadı* »
- Séquence 8 : « [le chauffeur parle au téléphone en turc, avec un interlocuteur sûrement non kurdophone] : *efendim abi / murat abe / he bir sıkıntı yok geçsin ama geliş güzel / şimdi metrobüsün oralar XXX* »
- Séquence 9 : « [un passager, en turc] : *şurdan bir tane alır mısın, Çemenzar* »  
 « [le chauffeur, en turc] : *abi Çemenzar- Kadiköy mü abe* »  
 « [passager] : *he he* »  
 « [chauffeur] : *tamam canım abim / buyur benim abi / abi az kapı ağzını açalım, bir arka üst basamağa- arka koltuk boşsa oturalım canım abe, size zahmet / boş koltuklara oturalım / ayakta kalmayalım / kapıya dikkat açılıyor / buyur abla* »<sup>295</sup>

Les parties (plus précisément, les lettres) soulignées dans les séquences 7, 8 et 9 désignent les éléments où l'accent kurde du locuteur se manifeste considérablement en turc. On remarque des interférences à la phonologie kurde sur certains *k* : deux phénomènes se produisent dans différents contextes. Le premier est sur le mot *kapı*, comme discuté pour la séquence 3. Dans le contexte de ce mot, le *k* vélaire peut se transformer en *q* uvulaire ; ce dernier

<sup>295</sup> « 7) Sympathique / Mixture (on parle sûrement de ses pratiques linguistiques et aussi de sa kurdicité marquée par son accent) / Il ne pourrait pas être autant s'il avait fait une licence de relations internationales / Et il est connecté en même temps / Attention à la porte qui s'ouvre messieurs dames / Mettez-vous à droite et à gauche, rapprochez-vous le plus possible s'il vous plaît / Venez ma sœur / Y a-t-il quelqu'un qui descend ? / La porte n'est pas fermée mon ami ; 8) Oui frère / frère Murat ? / Ben il n'y a pas de souci il peut passer mais le retour est bien (il informe certainement son interlocuteur sur la circulation au sens inverse de la route) / maintenant aux environs du *metrobüs* (un autre type de moyen de transport à Istanbul) ; 9) une personne, jusqu'à Çemenzar / c'est- c'est Kadiköy mon frère ? / ouais / d'accord mon cher frère / tenez mon cher frère / ouvrons un peu d'espace devant la porte mon, passons vers la marche derrière- s'il y a une place vide asseyez-vous mon cher frère, si cela ne vous embête pas s'il vous plaît / asseyons-nous dans les sièges vides / ne restons pas debout / attention à la porte qui s'ouvre / venez ma sœur »

phonème qui n'existe pas au turc standard d'Istanbul est sûrement lié à la langue première kurde du locuteur. Le deuxième est la fricativisation de *k* en [x], qui apparaît dans le contexte du mot *ayakta* dans la séquence 9. Ce phénomène également attesté dans les dialectes anatoliens du turc (cf. la partie 1, section 3.1.1), est sûrement dû à une interférence kurde. On remarque également que quelques voyelles comme *a* et *e* (séquence 9) sont plus ouvertes et longues que leur prononciation en turc, plus fermée et brève : par exemple, *abi* du turc devient presque *abe*. Mais notons que l'articulation de *i* et *e* peut aussi s'approcher en turc, à l'égard de l'ouverture de *i* finale.

Ces dernières séquences contiennent des pratiques du turc du locuteur où on n'observe que des interférences au turc au niveau phonologique, et en nombre limité ; pourquoi alors les montrer dans le cadre de ce travail ? Les séquences donnent un aperçu sur les pratiques quotidiennes d'un locuteur kurdophone de classe populaire à Istanbul. Ces usages mixtes marqués par des insertions lexicales, des alternances et de l'accent kurde en turc (les interférences) sont socialement significatifs. Ils désignent le fonctionnement et la gestion de différents types d'interactions et de son répertoire bi/plurilingue en kurde et en turc, dans un seul contexte, autour des mêmes sujets liés à son travail. Dans cette perspective, « 72 Batmanlı » illustre comment un cas de contact kurde-turc s'opère dans des conditions naturelles à Istanbul.

Cet enregistrement de mars 2018 ne reflète qu'un cas assez particulier d'un chauffeur de minibus. La dimension socio-affective de la communication entre lui et les passagers est étroitement liée à son caractère personnel et à ses compétences sociales. Il apparaît que ces aspects jouent sur la représentation de *l'autre*, sur les pratiques des locuteurs kurdophones bilingues, et ainsi que sur le phénomène du contact lui-même<sup>296</sup>.

Pour conclure, dans la section 11.0, le fonctionnement du répertoire plurilingue a été illustré à travers l'étude des insertions lexicales et des alternances présentes dans les données exploitées. À partir de celles-ci, les pratiques langagières des locuteurs au moment de la production des énoncés ont été abordées. La notion de frontière linguistique et l'approche homogénéisante de la langue expliquent davantage les blocages, les hésitations, les reformulations des locuteurs au moment des insertions, des usages mixtes. Certains usages ne semblent pas poser de problèmes tandis que d'autres suscitent une évaluation de la frontière imaginaire. Dans la section suivante, nous essayerons de discerner les points où se confrontent les pratiques linguistiques et langagières des acteurs sociaux.

---

<sup>296</sup> Notons également que lorsque cet enregistrement a été fait, le conflit kurde-turc avait pris une autre tournure par l'intervention de l'armée turque en Syrie ; ces événements agissent sur la tension sociale en Turquie.

## **11.1 La représentation des frontières linguistiques au niveau des usages et des pratiques langagières bi/plurilingues :**

Cette section abordera en premier lieu une distinction entre la conception monolingue et multilingue de la langue qui semble avoir des conséquences chez des locuteurs au niveau de l'homogénéité ou l'hétérogénéité de leurs usages. La notion de la frontière linguistique implique une évaluation et une négociation constante de ces usages. Les enjeux concernant la mise en œuvre de la frontière linguistique des locuteurs kurdophones seront illustrés à partir des convergences et des stratégies d'évitement de certains usages ; l'étude de ces convergences et stratégies renferme une particularité dans le cadre de cette thèse étant donné qu'elles touchent à la fois la dimension linguistique et sociolinguistique du contact.

### ***11.1.1 La conception monolingue vs. multilingue de la langue***

Selon Gal & Irvine (1995 : 1-2), « il y a une conscience croissante chez les linguistes que leurs outils conceptuels pour comprendre les différences linguistiques dérivent toujours d'une démarche savante dont l'objectif était d'assurer la différenciation politique de l'Europe du reste de monde » au cours du 19<sup>e</sup> siècle. Selon cette « démarche », l'association d'une langue à une culture « dotée d'une signification politique », et l'établissement « d'une communauté (nation) linguistiquement unifiée » ont été représentés comme un signe de supériorité à cette époque-là. Cette approche néglige complètement le multilinguisme et le plurilinguisme et s'appuie sur une vision de la langue purifiée de sa dimension humaine et sociale qui envisage uniquement « la revendication politique du territoire et de souveraineté ». Blommaert et Rampton font un constat similaire : « Les langues nommées – anglais, allemand, bengali – sont des constructions idéologiques, historiquement liées à l'émergence de l'État-nation au 19<sup>e</sup> siècle ; [cela correspond à une époque où] l'idée de langues autonomes, libérées d'institution et d'intervention individuelle, s'accorde avec la différenciation des peuples en termes d'essences spirituelles » (Blommaert & Rampton, 2011 : 4).

La conception nationaliste de la langue privilégiant et imposant principalement le monolinguisme, cette idéologie poursuit l'homogénéisation linguistique de la société au sein

des États-nations<sup>297</sup>. « En France, lieu par excellence de production d'une idéologie linguistique nationale, cette imposition de monolinguisme comme valeur de la modernité, de la civilisation et de l'égalité, a été renforcée par le mode d'administration des populations. La centralisation politique de l'État a contribué à faire du français l'emblème de la nation au point que nombre de discours épilinguistiques font encore aujourd'hui porter à la langue des valeurs culturelles, civilisationnelles, voire morales, celles qui seront d'ailleurs exportées dans les colonies au nom de la mission civilisatrice » (Canut & Duchêne, 2011 : 6). En Turquie où on observe une idéologie linguistique nationale similaire, le positionnement sociolinguistique des locuteurs kurdophones s'avère important dans l'étude des comportements en rapport avec cette idéologie. Deux tendances principales apparaissent, que l'on peut relier à deux approches envers la langue.

### ***11.1.2 L'homogénéité linguistique vs. l'hétérogénéité linguistique***

L'homogénéité linguistique suppose un idéal de langue selon l'idéologie monolingue tandis que l'hétérogénéité linguistique demeure une réalité intrinsèque à la notion de la langue ; cette dernière se rend encore plus visible par les « pratiques hybrides résultant des nouvelles mobilités humaines » (Canut & Guellouz, 2018 : 13). La littérature d'une sociolinguistique de mobilité se développe ainsi depuis quelques décennies, défiant la terminologie de *code-switching*, de *code-mixing*, mettant en avant des concepts comme *superdiversity*, *translanguaging*, *polylinguaging*, *metrolinguisme* et ne considérant plus la langue comme des objets comptables<sup>298</sup>, figés et stables, en contexte de contact et de mobilité humaine. Cette nouvelle terminologie ne sera pas employée dans le cadre de ce travail, car, à mon avis, elle n'est pas adaptée pour décrire la situation du contact. Cependant, ses apports épistémologiques sont bien importants dans la mesure où elle désigne les phénomènes du contact au niveau interactionnel comme des situations où « l'ensemble des ressources sémiotiques mobilisées par les sujets parlants » basées sur des pratiques langagières d'« ordres complexes d'indexicalité » (ib.). Ainsi, l'homogénéité et la frontière sont perpétuellement en question par les acteurs sociaux bi/plurilingues. Cette approche des usages mixtes rappelle également le continuum de la *tension épilinguistique* sur lequel on peut situer les pratiques langagières (cf. la section 11.2).

<sup>297</sup> Cf. la partie 1 pour l'homogénéisation linguistique en Turquie.

<sup>298</sup> « Catégorisation des *différentes langues* considère la langue comme un éventail de phénomènes qui peut être séparés et comptés » et selon cette perspective, même les étiquettes comme bilinguisme, plurilinguisme, multilinguisme gardent une vision monolingue des langues basée sur la « supposition que les *langues* peuvent être comptées » (Jørgensen et. al., 2011 : 28).

Bien que la transition entre les deux situations (issues de l'homogène et l'hétérogène) ne soit pas aisée, les locuteurs peuvent tenir des propos contradictoires, d'un côté penché à l'unité, à la norme, à l'imaginaire linguistique et de l'autre, à la valorisation et à l'acceptation de la diversité, des usages hétérogènes, de *l'autre* (Canut, 2000 : 84). L'hétérogénéité linguistique désigne donc « l'écart constitutif de la langue : entre le singulier et le collectif, entre l'individuel et le social ». « Le tout homogène, la langue de la nation, langue de la communauté » ne coïncident pas avec « l'incontournable présence de l'hétérogénéité ». Le locuteur se confronte en permanence à « ce manque de l'autre », au « combat sans cesse de la non-coïncidence de son dire à lui-même et à celui de l'autre » (id. : 94). Cette dichotomie principale se montre par l'évaluation et la justification des usages, notamment lorsqu'il s'agit d'un emprunt au turc. Les pratiques *homogènes* en kurde et *hétérogènes* en termes de mixité avec le turc (ou une autre langue) remettent en question la frontière linguistique en opposition au fonctionnement du répertoire bi/plurilingue.

### ***11.1.3 La frontière linguistique***

En linguistique, la question de la frontière linguistique est souvent appréhendée à l'égard de la distinction des dialectes ou de la définition des aires linguistiques, mais elle peut avoir une signification plus étendue concernant la notion de la *langue*. Selon Nicolaï, « la perception/reconnaissance » de la frontière est la condition sans laquelle « la saisie de la compréhension du monde » ne pourrait pas être réussie (Nicolaï, 2018b : 2). Étant donné que le conditionnement des dynamiques linguistiques est corrélé aux dynamiques sociales, « les caractéristiques de la communauté humaine » désignent une « hétérogénéité intrinsèque des matériaux de construction » sur une base « incluant des apports allogènes » ; les choix sont donc faits entre plusieurs formes possibles d'une base où « plusieurs alternatives et la variation » coexistent (Nicolaï & Proog, 2013 : 270). La question de la frontière linguistique est ainsi pertinente pour des situations monolingues tout comme pour celles du contact. Le principe de la langue comme un objet intrinsèquement hétérogène évoque l'importance de repenser la conception de la langue, surtout dans des contextes bi/plurilingues où la frontière entre les langues devient plus floue.

Selon la perspective de l'ethnographie de la communication de Hymes (1964 : 3), la frontière linguistique ne se manifeste pas exclusivement au niveau des codes, mais aussi au sein des communautés : « les frontières des communautés, frontières des situations [d'interaction],

la hiérarchie et la structure des moyens et des modèles de sélection de ces frontières [...] sont conditionnées par les codes utilisés dans le groupe, mais pas contrôlées par ceux-ci. Les valeurs et croyances culturelles, les institutions sociales, les rôles et les personnalités, l'histoire et l'écologie de la communauté doivent être examinés dans leur ensemble, en relation avec les configurations et les événements communicatifs ». Elle intervient dans « la façon où les sujets sociaux reproduisent, construisent, négocient des positions, des places, des relations, des groupes, des significations sociales » (Nicolai, 2018b : 10). La frontière linguistique concerne donc les pratiques langagières autant que les différences grammaticales (structure, forme, variation) ; elle se situe ainsi à l'intersection du *linguistique* et de l'*anthroposocial*. L'implication des acteurs sociaux dans la mise en œuvre des frontières agit sur la configuration monolingue ou multilingue des actes de communication. Tout au long de ce chapitre, la notion de la frontière à travers le contact entre le kurde et le turc sera étudiée dans sa dimension linguistique (emprunts, convergences, stratégies d'évitements) et langagière (à travers les discours épilinguistiques des locuteurs).

Cette section (11.1.3) s'intéressera à la dimension linguistique. La convergence entre les langues iraniennes et turciques et entre les langues de l'*aire anatolienne* a été abordée dans le chapitre 2, à travers les exemples tirés des études du domaine. D'autres exemples de convergences issues de notre enquête seront illustrés dans les lignes qui suivent. Les stratégies d'évitement fournissent d'autres éléments d'analyse compte tenu de la reconnaissance immédiate de l'hétérogénéité des locuteurs de leurs propres usages au moment de la production des énoncés.

### ***11.1.3.1 Les convergences***

Afin de définir la convergence linguistique, il est nécessaire de prendre en compte un premier critère concernant l'étendue géographique du phénomène : « dans quelle dimension, ou environnement émerge la convergence ? S'agit-il d'un cadre sociétal (par exemple au sein d'une communauté multilingue ou un village isolé), d'un modèle [*pattern*, en anglais] d'une aire macro, d'un contraste diastratique (langue standard vs. dialecte vs. koiné), ou bien la combinaison de tous ces éléments dans une aire de taille moyenne (par exemple les Balkans, les Causasses) ? Plus généralement, est-ce qu'on est au niveau d'un phénomène éphémère, ou dans des modèles et des transferts répétitifs ? Ou bien, dans le choix de variantes qui se transforment en usages socialement et fermement enracinés ? » (Wiemer, 2021 : 276). Il a été montré dans la Partie 1 (section 2.1) à partir des études de Haig (2014 et 2015) et de Donabédian

& Sitaridou (2021) que l'Anatolie ne désigne pas une véritable aire linguistique, mais plutôt une zone de chevauchement de plusieurs contacts de langues. Considérant le cas spécifique du contact kurde-turc suivant l'interrogation de Wiemer, la convergence entre les deux langues est issue d'une proximité géographique et d'un contraste diastratique, dans un environnement de diglossie. Notons que sur une échelle de rapport de force<sup>299</sup> entre les langues de la région, le poids sociolinguistique de l'arabe et du persan (dans une perspective historique) pèse plus lourd en termes d'influence sur les autres langues, y compris le turc. C'est pour cela que les convergences observées entre le kurde et le turc semblent issues de ces langues – l'arabe et le persan.

La dernière phrase de l'extrait de Weimer ci-dessus relève le lien entre la convergence et l'emprunt, ainsi, le transfert des éléments lexicaux et grammaticaux entre les langues géographiquement proches. En rapport avec l'échelle de l'emprunt proposée par plusieurs études (par exemple, Moravcsik (1978), Thomason & Kaufmann (1988), Matras (2011)), la convergence de certains éléments lexicaux et traits grammaticaux s'avère plus fréquente que les autres éléments. Par exemple, Thomason & Kaufmann propose cette échelle, souvent reprise dans le domaine du contact de langues : « vocabulaire non-basique > vocabulaire de base > mots-outils, par exemple conjonctions et adverbes > affixes dérivationnels > ordre des termes > postpositions dans une langue à tendance de préposition > changement étendu d'ordre de termes > affixes flexionnels, par exemple cas grammatical > rupture typologique, variation dans la structure des mots, par exemple [l'emploi] des préfixes dans une langue [dont le procédé morphologique habituel est l'emploi des] suffixes, ou un changement de tendance morphologique de langue flexionnelle vers une langue agglutinante » (Meakins, 2021 : 186). L'intégration des convergences dans des langues spécifiques est liée à des facteurs linguistiques et sociolinguistiques. Suivant ces facteurs comme la durée du contact, la diffusion géographique, l'échelle de l'emprunt, etc. les éléments et traits convergeants peuvent différer.

La deuxième dimension avancée par Weimer (2021 : 277) porte sur la nature et l'historicité des éléments convergeants : « la notion de convergence présuppose qu'il y a un certain arrière-plan à travers lequel un trait spécifique (ou un cluster de traits) ou un comportement linguistique devient saillant. Respectant la dimension aréale, diastratique ou sociolinguistique, les traits des variétés proches sautent aux yeux. La convergence présuppose ainsi un contraste à la base de *forme* en termes de prédictibilité de la manière de fonctionnement des langues en communication *réelle* et des critères géographiques ». Les convergences

---

<sup>299</sup> C'est bien ce rapport qui constitue les *strates*.



linguistiques se font donc remarquer par un emploi au même modèle dans plusieurs langues d'une région ; de cette manière, elles font partie de l'interaction endolingue-plurilingue dans une zone de contact linguistique. Ce partage de traits peut être à différents niveaux, lexical et/ou grammatical. Il a été présenté dans la section 2.1.3, des convergences aux niveaux phonologique, lexical, morphologique et syntaxique en Anatolie. Dans les sous-sections suivantes, le phénomène de convergence sera illustré à partir des données exploitées dans le cadre de ce travail (les usages des kurdophones bi/plurilingues).

### ***11.1.3.1.1 Les marqueurs discursifs et les connecteurs des propositions***

Les marqueurs discursifs, en particulier chargés d'une fonction pragmatique, constituent un domaine considérable de convergence lexicale : « Une fois que les insertions du lexique discursif-fonctionnel perdent leur valeur contextuelle à travers un usage plus fréquent, elles deviennent des emprunts établis. C'est peut-être l'effet le plus fréquent du discours bilingue (au niveau pragmatique) sur le système linguistique qui se trouve presque dans chaque langue » (Auer, 2021 : 157). La dimension pragmatique des marqueurs discursifs se trouve également dans leur fonction de relier des subordinations. Cette fonction peut motiver leur insertion lors du mélange ou de l'alternance. La frontière des langues devient floue sur ces éléments lexicaux, par exemple *yanî*, attesté en kurde et en turc :

105- [Rizgar - discours libre] « berê- **yanî**- makineler tine bû- ondan- ondan- makine tine bûn- [...] **yanî** ew ekîn buğda- **yanî** genim di paleyî dasi **yanî** ev dikirîn [...] em betilî jî **yanî** dîsa jî em keyf bûn, me oyune dilîzt me **yanî** heycana hinga pir xweş bû **yane** daha doğrusu em mutlu b- / aniha ji be hayata ana- ne mutlu ne **yanî** »

« avant, il n'y avait pas de machines- puis- puis- pas de machines [...] **yanî** la récolte du grain- **yanî** blé se faisait **yanî** à la faucille [...] **yanî** on se fatiguait, mais on était heureux, on jouait à des jeux, **yanî** on était ravi, je veux dire, **yanî** on était heureux- maintenant la vie- on n'est pas heureux **yanî** »

Il s'avère difficile de traduire le sens de *yanî* mais généralement, il peut être traduit comme « c'est-à-dire ; ça veut dire » en français ; sachant qu'il remplit une fonction pragmatique au niveau discursif permettant un temps de réflexion au locuteur pour continuer son discours. Dans l'exemple (105), on remarque que Rizgar l'emploie souvent lors de recherche des mots, notamment pour éviter le turc par souci de faire beaucoup de mélange (cf. également la section 8.2.2.2 pour le discours entier). Étant donné que *yanî* fait partie du lexique

turc (écrit comme *yani*), qu'il est emprunté à l'arabe et qu'il a le même sens et la même fonction dans les deux langues, on peut le désigner comme une convergence lexicale en kurde et en turc.

Dans les exemples (106), (107), (108) et (109) on observe l'emploi d'autres marqueurs discursifs comme *îşte* (« tu vois ; tu comprends ; ainsi »), *neyse* (*anyway*, en anglais) ainsi que celui des connecteurs comme *ama/ema* (« mais »), *çünkü* (« parce que »). Les marqueurs discursifs (et plus globalement, les convergences lexicales) sont marqués en gras ; puisque nous nous intéressons à ce domaine précis, les autres emprunts au turc ne sont pas soulignés :

106- [K-028 Pertek - discours libre] « gerek meri- jî wa ar bike, **yanî** zimanê xwe je bîr neke / **yanî- ema** meri car caran vedigere ser ewkê, kurmançîya aqademîk, ew-jî ne îşê we ye her halde »

« il ne faut pas avoir honte, **yanî** il ne faut pas oublier sa langue /, **mais** parfois, on retourne au kurmandji académique, mais je crois que ce n'est pas cela qui vous intéresse »

107- [K-028 Pertek - discours libre] « havînê ew **îşte** teçinîn »  
« En été, **îşte**, ils récolteraient. »

108- [K-075 Karakoçan - discours libre] « erê, jî bîra mi naçî jixwe / hîç îmkan tine **yanî** jî bîra meriv here, **çünkü** ya aileke te ya dinê li wê çêdibe **aslînda** / a wisa tişkî ye. »  
« oui, j'y pense toujours / ce n'est pas possible que je l'oublie **yanî** / **parce qu'en fait** tu te fais une nouvelle famille / c'est comme ça. »

109- [K-023 Îmranlı - discours libre] « **neyse** nîvan du tene sê tene mêr ine »  
« **alors**, les invités étaient deux ou trois hommes »

*Yanî*, marqueur discursif emprunté à l'arabe manifeste un usage bien fréquent chez les locuteurs ; de manière similaire, *îşte*, emprunté au turc révèle un usage assez fréquent dans les énoncés des locuteurs. *Neyse* est un autre marqueur discursif emprunté au turc qui se présente dans (109). Néanmoins, en termes de fréquence d'usage et de diffusion réduite, *îşte* et *neyse* apparaissent plutôt comme des emprunts (spontanés) au turc.

Quant aux connecteurs logiques, *ama* (106), *çünkü* (108) et *aslînda* (108), seul *ama* (emprunté à l'arabe) peut être considéré comme une convergence lexicale, car son usage est attesté dans plusieurs langues ainsi que noté par Matras (2011 : 217) qui observe une diffusion géographique plus étendue de ce connecteur, de l'ouest de l'Afrique au Caucase et jusqu'à l'Asie du sud-ouest. Notons également que l'équivalent kurde de *ama*, (*lê*) est communément utilisé dans les données issues de la base de données *Kurdish Dialects*. Concernant *aslînda*, le mot d'origine arabe *asîl* apparaît dans sa forme utilisée en turc, avec l'ablatif *-da* dans l'exemple

(108), signifiant « en effet » en français. Il sert à souligner le motif d'une action. Considérant l'emploi de sa forme en tant que connecteur, il semble illustrer plutôt un emprunt (spontané) au turc.

#### 11.1.3.1.2 *Les éléments lexicaux*

Il a été abordé dans la section précédente (11.0) qu'il est difficile d'indiquer la langue modèle des éléments lexicaux transférés au kurde. Ils peuvent être des emprunts intégrés d'origine arabe, persane ou d'une autre langue. Certains font également partie du lexique du turc. C'est pour cela que l'on peut les désigner comme des convergences lexicales.

110- [Perwer - discours libre] « heşt û nîva de ez gihiştim şûna **îşê** / [...] serê sibe de **kedê** xwe yê aborî yê **tîcaretê** serê diwestînim, têkiliyên min bi **mûşterîyên** min re / [...] **imalata** wî çêdikin **hazirîya** wê dikin »

« à huit heures et demie je suis arrivé au **travail** / [...] au début du matin je m'occupe du **commerce** et des **clients** / [...] nous **préparons** les **produits** »

Dans cet extrait de discours libre, les mots en gras<sup>300</sup> se trouvent à la fois en kurde et en turc, et ce sont des emprunts à l'arabe. Selon les usages de ce locuteur, ils sont identiques dans les deux langues du point de vue de la forme et du sens. Étant donné qu'ils reçoivent la morphologie kurde (tout comme la morphologie turque en turc), on peut supposer une diffusion lexicale de l'arabe dans les deux langues concernant ce lexique spécifique à la production commerciale. Il semble difficile (voire impossible) de déterminer si la diffusion suit le chemin arabe > kurde > turc ou arabe > turc > kurde. En outre, on observe le mot *îş* (« travail ») emprunté au turc qui apparaît communément avec le *ked* (« travail ») en kurde dans le discours du locuteur.

D'autres exemples de convergences lexicales sont attestés dans les données exploitées de la base de données *Kurdish Dialectes* – trois exemples parmi beaucoup d'autres – sont ainsi :

111- [K-058 Bismil - discours libre] « gundê me biçûçik e, **sakîn** e / zaroktiya me baş çû. »  
« notre village est petit, **calme** / j'ai passé une belle enfance. »

112- [K-075 Karakoçan - discours libre] « hîç **îmkan** tine yanî ji bîra meriv here, çûnkû ya aileke te ya dinê li wê çêdibe aslinda »

---

<sup>300</sup> *Ticaret* (« commerce »), *mûşterî* (« client »), *imalat* (« production »), *hazir* (« prêt »).

« ce n'est pas **possible** que je l'oublie yanî / parce qu'en fait tu te fais une nouvelle famille / c'est comme ça. »

Les exemples (111) et (112) sont comparables au (110) en termes de convergence lexicale en arabe, kurde et turc tandis que l'exemple (113) marque une similarité au niveau d'une construction plus longue :

113- [K-058 *Bismil - discours libre*] « [interlocuteur/enquêteur] : « *serê we sax be* »  
« condoléances »

Cette expression figée utilisée pour exprimer ses condoléances correspond terme par terme à celle qui se trouve en turc : *başınız sağolsun*. Puisque le nom *sax* (*sağ*, en turc ; « santé ; vivant », en français) est un emprunt au turc, cette construction peut attester d'un calque de l'expression figée – mais il est difficile de parler d'une convergence dans cet exemple.

La séquence 5 de l'enregistrement « 72 Batmanlı » présente l'usage du verbe *zanin* (« savoir ») du kurde (cf. la sous-section 11.0.1.3.1). Ce verbe se trouve également en turc. Dans les deux langues, il semble être un emprunt à l'arabe. Mais, les stratégies de l'accommodation de ce verbe attestent d'une différence dans les deux : le kurde l'intègre directement dans son lexique verbal (*zanin*) tandis que le turc l'intègre dans une CVs à *etmek* (« faire »), (*zannetmek*). Notons également que le sens du verbe kurde *zanin* est plus proche du sens du mot originel en arabe ; en turc, *zannetmek* signifie un état de savoir pas tout à fait certain.

En résumé, il apparaît difficile de déterminer des convergences lexicales en kurde et en turc, et notamment le chemin de la diffusion des éléments dans les deux langues. Les emprunts à l'arabe (et au persan) sont plus susceptibles d'être convergés au niveau aréal, mais dans le cadre de ce travail, l'objectif n'est pas de distinguer ces éléments en grand nombre ; le but était de montrer que les frontières linguistiques deviennent perméables lors de certains usages issus du contact. La distinction entre un emprunt et une convergence en rapport avec le contact kurde-turc nécessite plus de données comparatives des langues de la région (de l'Anatolie). Les études citées de Haig (cf. la Partie 1) ouvrent plus de perspectives dans cet objectif-là. Suivant les axes de recherches proposés par cette thèse, les stratégies d'évitement des usages issus du contact constituent des éléments d'analyse importants en termes de mise en œuvre et mise en question de la frontière linguistique – en rapport avec la conception de la *langue*.

### 11.1.3.2 Les stratégies d'évitement

Les pauses et les hésitations des locuteurs au moment de la réalisation des emprunts spontanés ont été soulignées dans la section précédente (11.0). Un autre processus langagier en lien avec la notion de frontière consiste en l'évitement des usages mixtes. Les locuteurs peuvent faire recours à différentes stratégies : innovation, remplacement, négation. Dans la mesure où il s'agit souvent de l'évitement d'un élément lexical, cette démarche semble s'appuyer sur un manque de vocabulaire en kurde. Mais sa signification pour une étude de contact de langue comme celle-ci se trouve dans le fait qu'elle révèle aussi une certaine approche *homogénéisante* portée sur la langue. Plus précisément, le refus lui-même de l'emploi des éléments issus du contact faisant partie du répertoire bi/plurilingue est un acte langagier important d'étudier. Dans cette perspective, on peut appréhender l'évitement d'une démarche langagière en opposition à l'hétérogénéité linguistique mettant en évidence la frontière linguistique *imaginaire*.

Dans la plupart des exemples d'évitement, les locuteurs remplacent le mot qu'ils considèrent appartenir au lexique d'une *autre langue*, par un autre mot qui leur paraît plus *correct*. Cette *autre langue* est souvent le turc. L'élément qui le remplace peut attester d'un usage mixte avec une autre langue, par exemple, l'arabe, le persan, etc. La motivation semble plutôt éviter les emprunts au turc ou la convergence impliquant cette langue. Dans l'exemple (90) (cf. p. 228) de Soner, il s'agit de l'évitement du mot *çarşî*, un emprunt à l'arabe en kurde et en turc. Cela peut être considéré comme l'évitement de l'arabe, mais le locuteur le remplace par un autre mot emprunté à l'arabe, *sûk* ; celui-ci ne fait pas partie du lexique du turc. On peut ainsi supposer que l'objectif du locuteur est d'éviter plutôt les éléments qui font partie du lexique turc.

Un exemple similaire est observé lors des élicitations de Zeliha :

114- [Zeliha] « bave min **kitap**- kitabın kürçesini öğrendim- **pirtûk** dixwîne »  
« mon père lit- j'ai appris le mot en kurde- **le livre** »

Au milieu de la phrase, après avoir utilisé *kitap*, la locutrice s'arrête pour reprendre sa phrase en employant l'équivalent en kurde de « livre », *pirtûk* ; elle précise qu'elle a appris ce mot. Étant donné que *kitap* est un emprunt à l'arabe en kurde et en turc, ce remplacement signale de même un choix de ne pas se servir du répertoire plurilingue. Ainsi, un discours homogène en kurde marque les sentiments de loyauté linguistique, une fierté pour cette locutrice qui déclare des difficultés dans l'apprentissage et de la pratique du kurde.

Sermin et Canan ont fait recours à leurs connaissances en kurde pour éviter certains usages mixtes. Elles les ont remplacés de manière assez rapide en discutant entre elles :

115- [Sermin et Canan] « ez dixwazim şanzde dilekçe **hazir kir- çe kir - amade kir** »  
« je veux **préparer**- [elles proposent deux équivalents] seize requêtes »

Les locutrices cherchent le verbe *amade kirin* afin de remplacer *hazir kirin*, une CVs contenant *hazir*, emprunté à l'arabe. Une recherche similaire a lieu pour trouver l'équivalent de *karabiber* du turc, signifiant « le poivre » :

116- [Sermin et Canan] « ez xwe û **karabiber** girtim- ya da **bîbera reş- toza bîbera reş- filfil-**  
ya da **îsota reş-** digirim »  
« j'ai pris du sel et du **poivre**- ou bien- [elles proposent plusieurs équivalents du poivre]- je prends [du sel et du poivre] »

Dans cet exemple, les locutrices proposent ainsi quatre remplacements de *karabiber* de l'énoncé à traduire : « *bîbera reş ; toza bîbera reş ; filfil* et *îsota reş* ». Parmi ces propositions, on peut remarquer que le syntagme *toza bîbera reş* contient *toz*, emprunté au turc, signifiant la forme en poudre du poivre ; *îsot* constitue également un emprunt au turc selon Nişanyan<sup>301</sup>, mais ce mot atteste d'un usage plus fréquent chez les kurdophones de la Turquie.

Une des phrases d'élicitation est celle-ci : « La chemise de ma mère est très belle. ». Le mot *gömlek* (« chemise ») a suscité une discussion entre Yekta et Hewar qui ont considéré deux mots *bedil* et *cîl* avant de former cet énoncé :

117- [Yekta et Hewar] « cîlê diya min- xweşk e »

On observe également dans (117) que l'ezafe est au masculin (-ê) or, comme *cîl* est un mot féminin, l'ezafe devrait être marqué avec *-a*.

Une discussion similaire entre les mêmes locuteurs s'est passée autour du mot *dost* (« ami ») qui apparaît dans la phrase 6 des élicitations (cf. la section 8.2.2.1) :

118- [Yekta et Hewar] « [Yekta] : her heval- heval- na, **dost** çi bû / nizam » [ils réfléchissent un moment, sans parler] / [Yekta] : **dostu da kullaniyozur da** / hogir hogir, heval û hogir em dibejin / her mirov ji hogirê xwe tişt distîne / her hogir tişte- tişte dihe m- jîyana mirovan »

---

<sup>301</sup> <https://www.nisanyansozluk.com/?k=isot>, (consulté en mai 2021) ; écrit comme *isot* en turc, cf. le dictionnaire du turc de l'Institut turc de la langue : <https://sozluk.gov.tr/> (consulté en juin 2021).

« chaque ami- ami- non, c'est quoi **dost** / je ne sais pas / [...] nous utilisons **dost** aussi / *hogir hogir*, nous disons *heval* ou *hogir* / chaque homme donne quelque chose à son ami / chaque ami contribue- contribue- [quelque chose] à la vie des hommes »

Yekta propose deux énoncés en utilisant *hogir* comme équivalent de *dost*. En cherchant le mot, il signale l'emploi concomitant de ce dernier avec *hogir* et *heval*. Ce mot, emprunté au persan en kurde et en turc est donc marqué par le locuteur en termes de son appartenance au répertoire bi/plurilingue ; il cherche un mot associé uniquement au lexique du kurde. Les locuteurs essaient d'éviter (si possible) les convergences lexicales entre l'arabe, le persan, le kurde et le turc ; (90) et (114) constituent d'autres exemples dans ce sens.

Concernant les mots-outil, un seul cas d'évitement a été relevé dans la construction du type « soit... soit... » : « *an... an jî...* » en kurde ; « *ya... ya da...* » en turc (cf. la section 2.1.3). Compte tenu de la ressemblance de cette construction dans les deux langues (discutée également par Haig (2001)), le locuteur aurait pu facilement éviter l'emploi de la forme turque de la construction :

119- [Agir] « *ya- an* kincê kalın xwe kê, *an jî* dernekeve derve »  
« **soit** porte un vêtement chaud, **soit** tu ne sors pas dehors »

Le locuteur remplace immédiatement *ya* (tr.), par *an* (kr.) et continue à former son énoncé sans modifier l'ordre des termes.

Un autre élément lexical *dilekçe* (« requête ») a suscité un remplacement ainsi que quelques innovations, souvent en composition lexicale. La phrase parmi les élicitations (« nous avons préparé vingt-quatre requêtes ») contient cet élément lexical :

120- [Ciwan] : « **dilekçe** [rire] **destûrname** [rire] *dilekçeyi biliyordum ya* / *xwestekname-* em bîst û çar heb **xwestekname** amade dîkin »  
« **requête** [rire] **destûrname** [rire] non, mais je savais 'la requête' / **xwestekname-** nous préparons vingt-quatre requêtes »

Le locuteur considère tout d'abord *destûrname* en composant le mot *destûr* (« ordre ») avec le suffixe *-name* du persan, qui donne le sens de document. Sachant que ce n'est pas un bon équivalent de la requête, il réfléchit davantage. Enfin, il trouve *xwestekname* et construit la phrase. Cet exemple donne une idée que le répertoire bi/plurilingue peut se mobiliser très rapidement afin d'innover un mot au lieu d'employer l'élément à éviter.

Aram utilise *beyanname* comme équivalent de *dilekçe* :

121- [Aram] « min bîst û, çar- **beyanname** amade kirin »

Il s'agit ici d'un autre mot composé de *beyan* (« déclarer », « déclaration ») emprunté à l'arabe et du suffixe *-name*. Cet usage permet au locuteur d'éviter *dilekçe* tout en faisant recours à un usage mixte issu de son répertoire bi/plurilingue.

Un autre locuteur propose un équivalent simple dans son énoncé en utilisant seulement *xwez* (une variation de *xwestek*, (« demande », « souhait »)) :

122- [Adar] « **xwezê** xwe da mahkeme »<sup>302</sup>

L'énoncé d'Adar signifie la remise d'une demande au tribunal, sans utiliser un terme comme *dilekçe*. Ainsi, il évite l'emploi de ce mot en donnant sa signification dans la phrase.

Yekta et Hewar confirment qu'*on peut utiliser dilekçe et mahkeme* en kurde ; et Hewar propose tout simplement « *dilekçe da mahkeme* », car *dilekçe* est du persan mais pas emprunté au turc (et *mahkeme*, « tribunal » étant un emprunt à l'arabe dans les deux langues). Selon ce locuteur, l'emploi du mot est justifié par son appartenance au lexique persan, l'usage du turc étant ainsi évité. Cette justification souligne l'apparentement linguistique du kurde et du persan, incitant la préférence de l'emploi du lexique persan au turc. Le locuteur ne manifeste donc pas un souci pour éviter le lexique persan parce que c'est une langue iranienne comme le kurde.

Un autre exemple d'innovation lexicale afin d'éviter l'usage du turc apparaît dans le mot *bilgisayar* (« ordinateur »). Il s'agit d'un terme introduit en turc dans les années 1990 et bien intégré dans le lexique. C'est une composition de *bilgi* (« savoir ») et de *saymak* (« compter »), déclinée en cas continuatif/habituel *-ar* ; cela veut dire la machine qui compte les savoirs ; il s'agit donc d'un calque sémantique au *computer* (*to compute*, en anglais). Dans l'exemple ci-dessous, Ömer forme un calque similaire afin d'éviter l'emploi de *bilgisayar* :

123- [Ömer] « min birayê xwe hînî- **zankir** hînkir »  
« j'ai appris à mon frère à utiliser **l'ordinateur** »

Il affirme, en terminant son énoncé, que « *zankir veut dire bilgisayar* ». Compte tenu de l'usage concomitant de *bilgisayar* et de *kompûter* par les autres locuteurs participant à ce travail, le mot *zankir* semble être une innovation propre à Ömer. Il s'agit d'une composition de *zan* (« savoir ») et de *kirin* (« faire »). Il est possible de se demander si la construction est calquée

---

<sup>302</sup> Une deuxième version de « nous avons préparé vingt-quatre requêtes » a été demandée à certains locuteurs lors des élicitations ; cette phrase se forme ainsi : « *mahkemeye dilekçe verildi* » ; la traduction en français est : « la requête a été soumise au tribunal ».



sur le mot *bilgisayar* en utilisant des éléments lexicaux spécifiques du kurde ; elle permet d'éviter le turc ainsi que l'emprunt à l'anglais (*kompüter*).

Un dernier exemple d'évitement consiste en « dire le contraire en négation » :

124- [Serhad] « gewda dare **zirav nîne-** kalin e »  
« le tronc de l'arbre **n'est pas fin, il est épais** »

Dans cet exemple, on observe une construction avec la négation *nîne* (« néant ») qui signifie dans le contexte de cet énoncé que *le tronc de l'arbre n'est pas mince* ; or, la phrase de l'élicitation demande l'équivalent de « épais ». Le locuteur essaie de trouver un moyen pour éviter l'emploi du mot en turc, *kalin*, mais il finit par l'employer. Bien qu'il se trouve un seul exemple avec une telle stratégie, on peut imaginer son usage par d'autres locuteurs dans d'autres contextes.

Les stratégies d'évitement recourent à des formulations et à des innovations (surtout) lexicales employées par les locuteurs pour éviter des usages bi/plurilingues, notamment ceux contenant des éléments du lexique turc ou du lexique partagé avec cette langue. L'évitement de ces usages est en étroite relation avec la conception monolingue de la langue et l'approche homogénéisante des pratiques. Notons également que la frontière linguistique semble être plus questionnée par les locuteurs lors des élicitations ; dans le cadre de l'entretien, il s'avère alors que les frontières deviennent plus marquées<sup>303</sup>. Enfin, l'évitement des usages mixtes (notamment avec le turc) apparaît comme un domaine où on observe l'impact de la dimension *langagière* sur les pratiques *linguistiques*. Cela informe sur la perception et la représentation de ces usages ainsi que sur les idéologies linguistiques chez les kurdophones participant à ce travail.

## 11.2 Le discours épilinguistique sur les usages

Dans les sections précédentes (11.0 et 11.1), les pratiques des locuteurs issues de leur répertoire bi/plurilingue ont été illustrées à travers les emprunts, l'alternance et les exemples de stratégies d'évitement. La mise en œuvre de la frontière linguistique montre que la conception de la langue des locuteurs influence leurs propres usages, en fonction de leur positionnement sur la tension l'homogénéité vs. l'hétérogénéité des pratiques. Il s'avère donc nécessaire

---

<sup>303</sup> Comparé à l'enregistrement « 72 Batmanlı » où aucune remarque de l'auto-évaluation du locuteur (chauffeur du minibus) sur ses propres usages n'est notée.

d'étudier plus en détail, dans le cadre de ce travail, les attitudes des acteurs sociaux concernant les usages issus du contact kurde-turc. Suivant la démarche adoptée et les questions de recherche posées (cf. le chapitre 7), les discours épilinguistiques recueillis lors de l'enquête de terrain serviront à étudier l'appréhension du contact par ces acteurs dans une perspective plus large. Notons que selon l'approche retenue dans ce travail, les données discursives et les représentations des acteurs sociaux sont considérées aussi importantes (voire plus) que l'interprétation du chercheur, car ce sont ces données qui informent sur leurs actions sur le terrain et sur leurs pratiques langagières (cf. la section 8.0).

À cet égard, dans un premier temps, quelques concepts théoriques seront abordés. Ensuite les discours épilinguistiques seront présentés suivant l'objet des discours. Les sous-sections seront organisées selon différents types de discours épilinguistiques.

### ***11.2.1 Les pratiques langagières plurilingues***

L'explication des pratiques langagières occupe une place essentielle dans le traitement des données concernant les dimensions *linguistique* et *sociolinguistique* du contact. C'est à travers l'acte de langage des acteurs sociaux que les usages de la *langue* sont contextualisés dans la dynamique sémiotique du contact. Les pratiques langagières sont définies ainsi par J. Boutet (2002 : 459)<sup>304</sup> : « [...] le langage fait partie de l'ensemble des pratiques sociales, que ce soit des pratiques de production, de transformation ou de reproduction. [...] Comme toute pratique sociale, les pratiques langagières sont déterminées et contraintes par le social, et en même temps, elles y produisent des effets, elles contribuent à le transformer. Dans cette perspective, le langage n'est pas seulement un reflet des structures sociales, mais il en est un composant à part entière. [...] Parler n'est pas seulement une activité représentationnelle, c'est aussi un acte par lequel on modifie l'ordre des choses, on fait bouger les relations sociales ». Afin d'étudier la construction du sens du contact et d'observer la perception des pratiques actuelles, il faut donc prendre les pratiques langagières comme un ensemble qui se transforment en fonction des attitudes et des actes au niveau individuel et social, et ainsi comme un ensemble qui transforme les pratiques linguistiques de la communauté.

Il est également possible de considérer les pratiques langagières comme des *actes d'identité*, saisissant la langue « entre le stable et la variation, entre une dynamique de créativité et des figements conjoncturels ; dans cette dynamique, les locuteurs sont à leur tour conçus

---

<sup>304</sup> Citation tirée de Léglise (2013a : 8).

comme les acteurs de communication, et ceux-là créent et font signifier leur(s) langue(s) au travers d'actes d'identité » (Nicolai, 2012 : 293). En lien avec cette approche, tous les êtres humains participant à l'interaction verbale (ou signée) sont des acteurs « parlants[/signants] » et « interprétants » qui agissent sur la dynamique langagière (Nicolai, 2014 : 91).

### ***11.2.2 Le discours épilinguistique***

Les pratiques langagières des acteurs sociaux et la dynamique langagière du contact ainsi définies, le discours épilinguistique demeure un champ discursif qui informe sur la relation entre soi et tout acte de communication autour. « L'épilinguisme étudie l'aliénation linguistique, s'occupe de l'ensemble des jugements que les communautés humaines portent sur leur(s) langue(s) et s'intègre également à la sociolinguistique » (Marcellesi, 2003 : 54). C'est grâce à cette aliénation que les locuteurs révèlent leurs jugements sur la pratique des autres membres de la communauté et sur les pratiques issues du contact. Pour dire autrement, ces discours confirment leur participation aux changements sociolinguistiques au sein de leur communauté.

Par le discours épilinguistique, on entend « les évaluations subjectives sur les lectes n'impliquant aucun savoir linguistique spécifique » ; et par la production épilinguistique, on comprend « les discours évaluateurs spontanés des locuteurs » ainsi que les discours des grammairiens et des linguistes impliquant une « objectivisation par rapport à la langue » (Canut, 1998 : 70). L'activité épilinguistique est relevée dans la production épilinguistique, composée du discours ou « des marques paralinguistiques comme regards, gestes, haussements de la voix » qui informent sur le « rapport du sujet aux lectes et/ou au langage » (id. : 72 ; Canut, 2000 : 82). Dans le discours des locuteurs, « leurs positionnements (évaluation/auto-évaluations) » sont repérables dans la « dimension interlocutive et interdiscursive » ; il s'agit donc d'une dynamique d'appropriation et de rejet de discours qui (re)construit les conditions de la production épilinguistique (Canut, 1998 : 74-75).

L'objet d'un discours épilinguistique par un locuteur peut porter sur sa propre langue ou bien sur la langue de l'autre (ou l'accent, la façon de parler, etc.) ; le commentaire peut être fait lors de l'interaction, en présence d'autrui, ou bien à un moment différé (id. : 78)<sup>305</sup>. Les

---

<sup>305</sup> Par ailleurs, Canut donne des exemples concrets pour quatre types essentiels de discours épilinguistique : « Commentaire direct sur le dire/lecte d'autrui, en la présence d'autrui, exemple : Arrête de parler ton mauvais bambara ! ; commentaire différé sur le dire/lecte d'autrui à un tiers, exemple : Oui mais le breton c'est une langue approximative ; commentaire direct sur son propre dire/lecte en la présence d'autrui, exemple : [...] ah vous voyez je parle comme en politique [...] je suis imprégné dans ce langage immonde ; commentaire différé sur son propre dire/lecte à un tiers : je savais même plus parler, la honte, j'ai dû faire plein de fautes » (Canut, 2000 : 77).

discours expliqueront les manières de l'évaluation de la langue et permettront d'identifier la perception des usages mixtes, de l'accent, des interférences à différents niveaux.

Canut propose également des « degrés évaluatifs » de discours épilinguistique, du « constatif » vers le « prescriptif », du moins « hiérarchisant et incluant » au plus « hiérarchisant et excluant ». À travers ces degrés évaluatifs, l'auteure montre la difficulté de tenir un discours unifié ; cela évoque la tension épilinguistique entre la « langue idéale » et « l'idéal de langue » (id. : 81-82). « Plus la variation est stigmatisée, plus les tensions sont fortes et le locuteur en instabilité linguistique » (id. : 87). Le discours épilinguistique peut ainsi fournir des éléments de comparaison et de catégorisation du sens et de la perception : 1) du kurde, 2) du turc et 3) des phénomènes issus de contact du kurde et du turc (phénomènes issus du bilinguisme kurde-turc).

Les discours des locuteurs kurdophones sur le bilinguisme vécu en Turquie informent sur les artefacts de l'imposition du monolinguisme turc dans la conception des langues, de la diversité et de la variation linguistique. Les représentations sociales négatives du kurde (cf. la partie 1) influent sur la construction du discours épilinguistique au vu de la réaction qu'elles provoquent chez les locuteurs concernant la langue turque et les usages mixtes. La notion du discours épilinguistique facilite l'explication d'une partie importante des pratiques langagières des locuteurs participant à ce travail. L'objectif est d'étudier la perception des pratiques bi/plurilingues chez les kurdophones à partir de leurs propres usages et les usages des autres kurdophones.

En évaluant leur propre bi/plurilinguisme, les locuteurs considèrent séparément ces deux points : les compétences linguistiques dans les deux langues et la représentation sociale des langues. Selon Py & Gajo (2013 : 75), la définition du bi/plurilinguisme gravite autour de trois aspects : « 1) les pratiques ou usages : on appelle bilingue toute personne qui utilise régulièrement deux langues, 2) les connaissances linguistiques : on appelle bilingue toute personne qui maîtrise la grammaire, le lexique et la phonologie de deux langues, 3) les attentes sociales : on appelle bilingue toute personne qui satisfait aux attentes sociales de communautés linguistiquement diverses ». Le premier aspect se réfère à la fréquence de la pratique des langues au quotidien, le deuxième souligne la nécessité d'une certaine maîtrise linguistique et le troisième tient compte de la perception des compétences sociolinguistiques par les autres membres de la communauté (donc une sorte de reconnaissance).

Cependant, dans le domaine du contact de langues, il existe des considérations méthodologiques qui défient l'étude de la perception du sens des phénomènes issus du contact (par exemple l'alternance) à travers des questions directes lors de l'entretien : « les réponses

des bilingues aux questions directes sur le sens associé à différentes langues ou bien sur les raisons de l'alternance ne peuvent pas être prises comme preuve dans la mesure où les intuitions des locuteurs sont peu fiables. Cela est encore plus valable lorsque le mélange des deux langues est stigmatisé. Les bilingues sont connus de juger leurs propres énoncés comme incorrects. C'est pour cela que nous devons observer comment les locuteurs utilisent la langue en réalité. Les commentaires naturellement produits, tirés du contenu d'un corpus, peuvent fournir des indices sur les attitudes des locuteurs envers les deux langues » (Cacoullos & Travis, 2021 : 259). Cette remarque concerne plutôt les études menées *formellement* sur le code-switching mais il semble intéressant de la prendre en compte à l'égard de la démarche adoptée dans cette thèse. Des questions directes ont été posées dans le cadre de l'enquête afin de discerner différentes perceptions concernant les deux langues et les usages mixtes. Cela a été fait pour recueillir le discours sur les idéologies linguistiques et la représentation des pratiques linguistiques. Lorsque les locuteurs jugent leurs propres énoncés comme « mal formés » ou « incorrects », ces évaluations sont encore importantes dans l'étude qui souhaite relier ces affirmations issues des différentes approches et conceptions portées sur le bi/plurilinguisme et l'hétérogénéité des usages. Une grande partie des données qui seront étudiées ci-dessous sont issues des entretiens semi-directifs avec des questions directes sur les pratiques des locuteurs (sur soi-même ou sur autrui). Par ailleurs, certains commentaires des locuteurs constituent des évaluations *naturelles*, exprimées lors des sessions d'élicitations.

### ***11.2.3 Les discours épilinguistiques des locuteurs***

Selon la catégorisation des discours épilinguistiques par Canut (cf. la page 257, note de bas de page n°306), les données issues de notre enquête rentrent dans le cadre du deuxième et du quatrième type : commentaire différé sur le dire/lecte d'autrui à un tiers ; commentaire différé sur son propre dire/lecte à un tiers. Les types de discours principaux consistent ainsi en discours sur les pratiques de soi-même et discours sur les pratiques d'autrui. Ces pratiques peuvent concerner, dans le cadre de ce travail, les pratiques en kurde, en turc ou les usages bi/plurilingues issus du contact. Les locuteurs classifient souvent les pratiques selon des critères démographique, socio-économique ou géographique. En plus de ceux-ci, une distinction est possible entre le discours porté à proprement parler sur les langues, par exemple un discours sur le kurde ou le turc.

L'auto-évaluation des compétences se profile comme une action étroitement liée au bi/plurilinguisme à l'échelle de l'individu (cf. la page précédente, la citation de Py & Gajo).

Ainsi, elle peut être accompagnée de l'expression de l'(in)sécurité linguistique. L'insécurité linguistique est fortement liée aux enjeux identitaires de l'appartenance au groupe, à la notion de la frontière linguistique, à la norme et à la distance perçue par les locuteurs sur les formes dominantes. Elle manifeste « la quête de légitimité linguistique vécue par un groupe social dominé qui atteste sa minorisation et des formes linguistiques à acquérir pour progresser dans la hiérarchisation sociale » (Francard, 1997 : 171-172). Elle concerne principalement les compétences en kurde, notamment à l'égard de l'emploi des usages mixtes et aussi l'accent en turc. Il est également intéressant de distinguer les locuteurs qui l'expriment dans les deux langues, et de comparer leurs perceptions et leurs usages mixtes.

### ***11.2.3.1 Les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages***

Ce type de discours épilinguistique concerne simplement les évaluations des locuteurs sur leur propre lecte. Il peut également contenir des généralisations sur la façon de parler du groupe (tranche d'âge, région<sup>306</sup>, classe économique) auquel ils se sentent rattachés. Ainsi, ces discours peuvent porter sur les usages bi/plurilingues de la *langue* en général, mais aussi spécifiquement sur la pratique du kurde (par exemple les insécurités linguistiques) ou du turc (l'accent kurde en turc). La notion de l'insécurité linguistique occupe une place importante dans l'explication des pratiques langagières.

#### ***11.2.3.1.1 Les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages à partir des données issues des élicitations***

Les stratégies d'évitement des éléments issus du contact (11.1.3.2) montrent de quelles manières les locuteurs font fonctionner leur répertoire linguistique afin de construire des énoncés les plus homogènes possibles. Le moment de la réalisation s'accompagne souvent d'une explication de l'usage qui permet l'évitement. Cela montre que les locuteurs se lancent dans un processus rapide d'auto-évaluation et c'est à grâce à cette observation qu'on obtient le discours des locuteurs sur leurs usages. L'explication de Hewar sur le mot *dilekçe* (cf. la

---

<sup>306</sup> Il faut préciser que lorsque les locuteurs évaluent la façon de parler d'une région en particulier, ils peuvent se référer soit aux pratiques à l'égard du phénomène du contact, soit aux différences issues de la variation dialectale du kurmandji. Dans les deux cas, il s'agit d'une évaluation du parler d'autres membres de la communauté kurdophone.

page 254) présente un bon exemple de ce type d'explication. Comme Hewar, Ömer construit cette phrase et évalue son usage du mot *dost* (« ami ») :

125- [Ömer] « her **dostê**- tiştik tev li kesaniyatî<sup>307</sup> kir / dost kûrtçedir »  
« chaque **dost** a rajouté quelque chose à ta personnalité / **dost** est du kurde »

Le locuteur, conscient de la coexistence du mot *dost* en kurde et en turc, ressent le besoin d'expliquer l'emploi de ce mot. Il revendique que le mot est d'origine kurde tandis que c'est un emprunt au persan dans les deux langues. Puisque le chemin de l'emprunt est ambigu (persan > kurde > turc ; ou, persan > turc > kurde), on peut supposer une convergence lexicale. Du fait qu'Ömer assimile ce mot en kurde et que son discours se prononce juste après la production de l'énoncé, il semble mettre en question la mobilisation du répertoire bi/plurilingue. C'est cette conscience qui marque la frontière linguistique (voire la conception de la langue elle-même) chez les locuteurs.

Lors des élicitations, les locuteurs font également référence aux différences grammaticales entre le kurde et le turc. Dans l'extrait ci-dessous, les locuteurs comparent les traits caractéristiques des deux langues par souci de trouver un meilleur équivalent aux phrases. Les phrases en question sont (10a), (10b) et (10c) (cf. le chapitre 8) qui contiennent les verbes *düşürmek* (« faire tomber »), *itmek* (« pousser ») et *güldürmek* (« faire rire »). Serdal, Hogir et Ronî reformulent ces phrases plusieurs fois en *corrigeant* les uns et les autres et arrivent à la conclusion qu'« il est impossible de donner le sens exact de ces phrases » :

126- « [commentaire fait lors des élicitations] Hogir : par exemple, on ne dit pas 'pousser' dans ce contexte / quand c'est ce type de phrase, on n'utilise pas cette formulation / 'kîtab da min'<sup>308</sup> ou bien 'da mi kenand'<sup>309</sup> / puisque le kurde est une langue comme l'anglais, il faut suivre un ordre comme sujet-verbe-objet, et ça nous rend confus » (Serdal, Hogir, Ronî)

Le locuteur signale que la traduction du turc vers le kurde peut créer des confusions en fonction des différences syntaxiques notables entre les deux langues. Celles-ci se manifestent particulièrement dans les constructions de « but ; objectif » et causative dans lesquelles la position syntaxique du verbe *dan* est marquée. Sachant que les deux ordres (S-O-V) et (S-V-O)

---

<sup>307</sup> Selon le dictionnaire de Chyet (2003 : 310) deux formes de « personnalité » sont attestées : *kesanetî* et *kesayetî*. Notons également que *kes* (kr.) signifie la « personne ».

<sup>308</sup> Il propose une traduction avec le verbe *dan* (« donner ») ce qui donne « Il m'a donné le livre », au lieu de « Il a poussé le livre vers moi » ; la phrase originelle de l'élicitation est en turc (cf. les phrases (10b) et (10c), la section 8.2.2.1).

<sup>309</sup> Il rend causatif le verbe *kenandin* (« rire ») en utilisant le verbe *dan* ; un procédé morphosyntaxique causatif attesté en kurde.

sont attestés en kurde, Hogir relève l'écart du kurde par rapport au turc et indique la parenté linguistique du kurde avec l'anglais. Cette remarque à propos de la comparaison avec l'anglais porte une signification idéologique compte tenu du poids linguistique de cette langue à l'échelle globale.

Un peu plus tard, les mêmes locuteurs s'arrêtent sur le mot *kişilik*<sup>310</sup> (« personnalité ») :

127- « [commentaire fait lors des élicitations] Hogir : si on connaissait la langue 'académique' »  
(Serdal, Hogir, Ronî)

Le manque de vocabulaire dans différents domaines de la vie est exprimé par plusieurs locuteurs, comme il a été également montré dans le chapitre 10. La recherche de l'équivalent à ce mot se montre difficile et les locuteurs ne font pas une innovation. Hogir pense qu'il existe *certainement* le mot « personnalité » en kurde, mais c'est juste qu'ils ne le savent pas. Le locuteur évalue ainsi ses propres connaissances lexicales et se compare au kurmandji standard<sup>311</sup>. Les mêmes locuteurs ont mis du temps sur la phrase : « Nous avons préparé vingt-quatre requêtes ». Les mots *dilekçe* et *hazır* de l'énoncé original ont été repris et jugés comme incorrects par les locuteurs en raison du mélange avec le turc. La conscience à l'égard des usages mixtes et le souhait d'employer une langue plus proche du standard les mènent à examiner leurs propres énoncés. Leur jugement implique une représentation négative de ces usages (cf. aussi l'extrait de ces trois locuteurs à la sous-section 11.2.3.3 ci-dessous). Lors des élicitations avec le groupe des amis d'Hatice, la même phrase est traduite par Temen en n'employant ni *dilekçe* (mais *daxwazname*) ni *hazır kirin* (mais *amede kirin*). Hatice qui s'était bloquée sur le mot *dilekçe* se compare ainsi à son ami et juge ses usages comme « *très assimilés* ». Cette évaluation d'une « langue assimilée », qu'elle a répétée plusieurs fois, exprime une insécurité qui est en même temps accompagnée d'une forte loyauté linguistique envers la langue kurde. Une partie des pratiques langagières peut être examinée à travers la coprésence d'un discours décrivant un idéal de langue et d'un discours évaluant des pratiques réelles.

Lorîn exprime très souvent ses insécurités concernant la pratique du kurde (cf. également le chapitre 10). Cependant, elle a fait un effort pour compléter les élicitations<sup>312</sup>

---

<sup>310</sup> Cf. l'exemple d'Ömer à la page 261 qui contient ce mot.

<sup>311</sup> Notons que la désignation « académique » de la variété standard du kurmandji est bien récurrente dans le discours des locuteurs ; elle sera (encore) étudiée à travers le discours des locuteurs, car elle révèle également un besoin d'institutionnalisation du kurde ressenti par les locuteurs et un certain rapport à la norme, au standard linguistique (cf. également la section 12.4).

<sup>312</sup> Notons qu'un seul locuteur (Mesud) a refusé de compléter les élicitations.



même si elle n'a pas pu répondre à tous les énoncés. Par exemple, elle a abandonné la phrase avec *dilekçe* et *mahkeme* :

128- « bilmiyorum / çünkü mahkeme ve diğeri Kürtçe nasıl denir bilmiyorum, cümleyi kuramayacağım / 'kapıyı açmış kir' gibi olacak » (Lorîn)  
« je ne sais pas / parce que je ne sais pas comment dire 'mahkeme' [« tribunal »] et l'autre en kurde, je ne peux pas construire la phrase / ça sera comme 'kapıyı açmış kir' »

À part la difficulté rencontrée pour traduire cette phrase, Lorîn fait allusion à une construction spécifique : la CVs composée d'un verbe emprunté au turc (*açmak* « ouvrir ») et l'objet du verbe (*kapı* « porte »), avec le verbe support *kirin* (kr.). Si elle avait construit la phrase avec les insertions en turc, selon elle, cette phrase aurait été comme si elle avait employé cette CVs. La comparaison entre les deux phénomènes montre que ce dernier est une construction stigmatisée chez la locutrice. Elle renvoie à cet usage dans une autre phrase, « J'ai planté seize fleurs » :

129- « şanzdeh heb qûlîlk- bilmiyorum- annemin cümlelerini hatırlamaya çalışıyorum- nizamim- ekmîş kir mı diyim » (Lorîn)  
« seize fleurs- je ne sais pas- j'essaie de me rappeler les phrases de ma mère- je ne sais pas- est-ce que je dis **ekmîş kir** »

Elle réfléchit sur le verbe « planter » et comme elle ne trouve pas son équivalent en kurde, elle considère l'emploi de la CVs pour accommoder le verbe en turc. Mais, comme cet usage porte une connotation négative pour la locutrice, elle finit par abandonner la construction de la phrase. Il est également intéressant de noter qu'elle essaie de se référer au lecte de sa mère afin de pouvoir former une *bonne* phrase. La façon de parler des *mères*, notamment celles qui habitent aux villages du Kurdistan, constitue une représentation bien meilleure chez plusieurs locuteurs (cf. par exemple le discours de Ciwan dans le chapitre 12 sur la transmission du kurde).

À un moment des élicitations, Lorîn dénonce qu'elle « a honte d'elle-même » croyant qu'elle fait plusieurs erreurs en kurde. Dans l'un des exemples, elle construit cette phrase qui contient le mot *bilgisayar* (tr.) (« ordinateur ») :

130- [Lorîn] « min ji xwişka xwe ra- sanırım Kürtçe bir kelime uyduracağım- bilgisayar elimandin ji ber hîn kir »<sup>313</sup>

---

<sup>313</sup> Cf. la phrase (7) des élicitations.

« j'ai appris à ma sœur- je crois que je vais inventer un mot en kurde- utiliser l'ordinateur »

La locutrice croit faire une erreur dans l'emploi du verbe *elimandin* (« apprendre, éduquer ») du kurde. Or, les mots qu'elle a employés appartiennent au lexique de cette langue, sauf *bilgisayar* ; et de même pour l'autre énoncé, qui contient *orman* du lexique turc. Ce qui est important de noter dans ces phrases est que la locutrice évalue constamment ses usages, exprime de la difficulté, voire aussi de la « honte » concernant sa pratique en kurde. Mais, on remarque qu'elle peut très bien faire fonctionner son répertoire bi/plurilingue. Le degré de l'expression de l'insécurité linguistique dépend donc de l'histoire personnelle et du point de vue général sur les langues ; certains locuteurs font recours aux stratégies d'évitement ; d'autres refusent de répondre à des phrases (comme Gilya, Agir, Zeliha<sup>314</sup> ou Berfîn) tandis que d'autres encore se bloquent au niveau des usages mixtes. Ces différentes manières de l'approche au mélange avec le turc informent sur la dimension psychologique des pratiques linguistiques ainsi que l'appréhension du bilinguisme kurde-turc dans une perspective de sa dynamique historique. Il faut ainsi préciser que les difficultés de Lorîn proviennent à la fois de la situation du kurde en Turquie (son usage restreint), et aussi de l'immigration de la famille en France. L'acquisition du kurde a été donc interrompue par la scolarisation en turc et puis par la politique linguistique familiale à la suite de l'arrivée en France. Lors de l'étude des pratiques langagières bi/plurilingues des locuteurs, il faut tenir compte de leur cas spécifique afin de mieux les décrire.

Comme Lorîn, les commentaires de Berfîn signalent aussi une pratique restreinte du kurde dans sa vie quotidienne, par exemple :

131- [Berfîn] « piştî nana xwe xwariye, **ödeve** xwe kiriye / kimse bana kürtçe ödev filan demediği için »<sup>315</sup>

« après avoir mangé, il•elle a fait son **devoir** / comme personne m'a parlé de 'devoir' en kurde »

La locutrice établit un rapport avec ses connaissances lexicales en kurde et les domaines d'usage des deux langues ; pour elle, le mot « devoir » ne constitue pas un domaine du lexique courant en kurde en l'absence d'une éducation dans cette langue. Berfîn précise également qu'elle réfléchit d'abord en anglais lorsqu'elle essaie de traduire les phrases en kurde ; cela peut signifier le codage du kurde comme une langue étrangère pour elle.

Un autre locuteur, Adar, explique dans l'extrait suivant qu'il a employé un autre mot au lieu de celui qui a été demandé dans la phrase originale :

---

<sup>314</sup> Zeliha désigne son kurde comme « cassé », « tordu » et « un objet de plaisanterie entre les membres de la famille ».

<sup>315</sup> Cf. la phrase (16b) des élicitations.

132- [Adar] « ev dar herî darê qelew in di nav- di nav **xwezayê** da / ormanî unuttum onun bu arada, xzewa, doğada dedim »

« cet arbre est un des plus gros dans- dans la **nature** / par contre j'ai dit 'nature', **xweza**, j'ai oublié '**forêt**' »

Il a été montré plus haut qu'Adar est l'un des locuteurs qui emploient des stratégies d'évitement du turc. Dans cet exemple, il s'en sert pour ne pas utiliser le mot *orman* du turc et emploie un autre mot en kurde qui change légèrement le sens de la phrase demandée. Conscient de cela, il ressent le besoin de l'expliquer, mais cette explication ne note aucune hésitation ou insécurité sur ses propres usages ; cela donne une idée sur l'évitement régulier du turc par ce locuteur.

Deux exemples suivants tirés des entretiens de Ciwan et de Xezal sont issus de la même phrase<sup>316</sup> qui possède la construction « soit... soit... ». Ciwan emploie la forme turque (*ya... ya...*) et se rend compte de sa *faute* immédiatement :

133- « ah oui, je devrais dire 'an', lorsque je suis dans un contexte kurdophone il faut que je dise 'an' / sans me rendre compte je dis 'ya', mais je sais que c'est 'an' » (Ciwan)

Il justifie le mélange avec le turc par le contexte de la production de cet énoncé : le cadre de l'entretien avec un turcophone. Dans un milieu kurdophone, selon lui, il aurait certainement utilisé la forme kurde de la construction. Le cadre sociolinguistique de l'interaction est étroitement lié à l'emploi et à la représentation des usages issus du contact. L'explication de Ciwan montre que les locuteurs peuvent reconsidérer leurs attitudes par rapport à la norme selon ce contexte.

Comme dans l'énoncé de Ciwan, Xezal emploie une forme intermédiaire, *yan* :

134- [Xezal] « yan kalin xwe ke, an jî dernekeve derve »

« soit mets-toi [des vêtements] plus chaud, soit ne sors pas dehors »

À la suite de la réalisation de cet énoncé, elle s'explique ainsi :

135- « [sur la forme 'yan' qu'elle a employée] oui ça vient de Serhad ça / c'est dans la langue courante / [sinon] dans la langue normale, c'est 'an' » (Xezal)

La locutrice estime donc que cet usage mixte est caractéristique de son dialecte régional, la région Serhad du nord de la RMK. Compte tenu du voisinage avec la communauté

---

<sup>316</sup> Cf. la phrase (15a) des élicitations.

turcophone dans cette région, elle désigne cet usage comme une influence du turc et confirme son emploi dans la langue courante. Cet extrait montre également que la locutrice peut faire une distinction nette entre son lecte et le kurmandji standard. Distinguer ces deux semble être important en termes de leur appropriation dans différents cadres de communication. Enfin, une similarité se présente dans les usages de Ciwan et de Xezal qui ont des origines régionales assez éloignées (à savoir Bismil pour Ciwan et Ağrı pour Xezal) ; tous les deux désignent la variation dans les usages comme dépendant du contexte de l'interaction.

L'ergativité est une construction morphosyntaxique attestée également en kurmandji (cf. la partie 1, section 4.0.3) ; elle suscite des discours épilinguistiques chez les locuteurs. Il est intéressant d'illustrer les discours portés sur ce trait, car c'est un domaine grammatical assez spécifique (autre que les domaines de la phonétique et du lexique). De plus, il s'agit d'une construction non attestée dans les autres variétés du kurde, ni dans les langues avec lesquelles le kurmandji est en contact. Il semble ainsi que sa pratique est bien significative chez les locuteurs, notamment pour ceux qui expriment une insécurité au niveau de son usage. Par exemple :

136- [Gilya] « **ez kûçik dîtîm** »  
« je vois le chien »

Notons que la phrase demandée est : « j'ai vu leur chien » ; on attendrait une traduction comme : *min kuçikê wan dît*, en kurde (cf. l'exemple (137) d'Agir juste en dessous). Après avoir terminé la phrase, la locutrice explique qu'elle n'a pas « pu » former la phrase au passé comme il a été demandé. Cette phrase possède un verbe transitif *dîtîm* (« voir ») et au passé, la construction devrait être ergative. Gilya connaît la distinction entre une construction ergative et une construction accusative, elle fait remarquer que son énoncé est au présent.

Concernant la même phrase, Agir forme cet énoncé après une pause d'hésitation considérable :

137- [Agir] « *hûn- min kûçikê wan dît* »  
« vous- j'ai vu son chien »

Après la pause, il change le pronom *hûn* (2PL. ACC) en *min* (1SG.ERG/OBL) qui est l'agent de la phrase ; ainsi, il forme son énoncé selon une des possibilités décrites dans la littérature, concernant la construction ergative attestée dans cette langue (cf. la section 4.0.3). Il explique ensuite :

138- « [commentaire du locuteur lors des élicitations] certaines phrases sont impossibles à construire, les verbes, les déclinaisons, le temps, etc. / quand il manque un mot, il est très difficile de construire toute une phrase » (Agir)

Le locuteur fait une distinction grammaticale importante à travers son intuition linguistique. Par le « manque de mot », il semble signaler une erreur qu'un locuteur peut faire au niveau de la déclinaison des pronoms dans une construction ergative. Il signifie que les deux phrases ne sont pas équivalentes et qu'en kurde, il est impossible de construire cette phrase de la même façon qu'en turc. Le locuteur trouve difficile d'expliquer cet aspect-là, mais il saisit une différence *essentielle* à l'égard de la construction ergative.

Ciwan fait quelques commentaires sur cette construction à partir de ses propres usages. Après avoir répondu aux quelques exemples (cf. les phrases (13a, b, c, etc.) des élicitations), il signale ses insécurités :

139- « [...] tû min dibînî / kûçkê wan dît /, mais ça devrait être une autre chose avec l'ergatif / je sais que c'est faux / [...] min dît / min ew dît / min ew dîtin / un truc comme ça [rire] [...] / tout ça, ça devrait être en ergatif, mais je te le dis, ils peuvent être tous faux » (Ciwan)

Selon lui, son dialecte ne dispose pas de l'ergativité. Il confirme avoir appris cet usage lors de son étude en langue kurde. Dès lors, ils mobilisent ses connaissances relativement récentes et exprime une certaine insécurité. Il est intrigant mais difficile d'affirmer ici si l'ergativité est réellement en déclin dans son dialecte ou bien si l'emploi de cette construction est devenu marqué pour Ciwan après son apprentissage dans un cadre scolaire.

#### ***11.2.3.1.2 Les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages à partir des données issues des entretiens à questions semi-directives***

Jusqu'ici, les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres usages ont été illustrés à travers les données issues des élicitations. Les extraits suivants présenteront encore des évaluations des locuteurs sur leurs propres usages, mais à partir des données recueillies lors des entretiens semi-directifs. Cependant, ces discours impliquent souvent une comparaison entre *soi-même* et *l'autre* ; cela permet aux locuteurs d'identifier et de mieux situer leurs usages. Il peut donc y avoir l'évaluation du locuteur des autres locuteurs kurdophones, associé à un dialecte régional, à une classe sociale, etc. Notons que les discours épilinguistiques des locuteurs sur les autres locuteurs seront illustrés davantage dans la section 11.2.3.3 ci-dessous.

Gulê, originaire de Cizre, compare son lecte à ceux des locuteurs des régions proches comme Mardin et Diyarbakır ; ensuite elle donne un aperçu sur l'appréhension générale de la variation dialectale chez les kurdophones :

140- « si je parle avec un ami de Diyarbakır ou de Mardin, il se moquera de moi / la langue [variété] dominante, à la fois à l'écrit et à l'oral, dans les médias visuels ou écrits, c'est l'accent de Mardin / Mardin et Cizre sont géographiquement proches, mais l'accent est différent / et c'est un sujet lié aussi à la migration forcée récente dans la région, si quelqu'un vient d'un village proche de Mardin, il parle avec l'accent de son village, s'il vient de Siirt ou de Şırnak, il parle la variété de Botan, il y a de la diversité interne / pour moi, je maîtrise la langue parlée à Cizre et celle qui domine les médias et [elle ne pense pas qu'elle a un accent en kurde] » (Gulê)

Il faut préciser qu'en turc (la langue des entretiens), l'accent a une signification plus restreinte qu'en français : il signifie porter des traits phonétiques de la langue première lors de la pratique d'une langue seconde, par exemple l'accent kurde en turc<sup>317</sup>. À l'exemple de cet extrait, le dialecte désigne la variation régionale du kurde pratiquée à Cizre. Gulê revendique donc que son dialecte régional n'est pas très marqué lorsqu'elle parle en kurde. En outre, la locutrice différencie ainsi une façon de parler propre à sa région d'origine et la variété qu'on peut appeler comme *standard*, utilisée dans les médias. Elle souligne la part de la migration forcée des kurdophones aux années 1980 et 1990 sur la diversité linguistique au sein des grandes villes kurdes. Par conséquent, la locutrice distingue bien son lecte et son groupe d'appartenance : les locuteurs du kurde de Cizre qui ne sont pas issus d'une migration récente.

Plus tard dans l'entretien, je demande à Gulê s'il existe, selon elle, une variété plus prestigieuse que les autres :

141- « la prestigieuse c'est celle de Mardin / il y a des différences de prononciation par exemple le changement de 'û' et de 'î' / c'est la variété Dorî du Mardin / il y a aussi des différences entre Şırnak et Cizre, et Hakkari c'est tout une autre histoire, notamment Beytüşşebap, Uludere, j'ai du mal à comprendre, c'est très loin, il y a tellement de modifications / [elle dit que c'est plus au niveau de la prononciation] » (Gulê)

Pour rebondir sur ses propos à l'égard de son propre dialecte et relier ceux-ci à la comparaison qu'elle fait entre les autres dialectes du kurmandji, je lui demande en quoi les autres peuvent « se moquer de sa façon de parler » :

---

<sup>317</sup> Pour référer à un parler régional d'une langue première, on utilise le terme « dialecte ».

142- « ce n'est pas parce que la variété dominante d'aujourd'hui est celle d'une autre région que le fait que je parle avec l'accent de Cizre soit drôle / comme on le dit généralement, la manière de parler une langue c'est celle qu'on parle dans notre [ville] d'origine / on est toujours à la recherche d'une 'vraie' [langue] / lequel vient avant, quelle est le vrai kurde / [tu penses que ça existe le vrai kurde ?] non, je ne crois pas, et je trouve bizarre que l'on appelle [une façon de parler] drôle / avec une certaine maîtrise de la langue [kurde], ça ne fonctionne plus sur des distinctions comme [le lecte de] la majorité ou de la minorité, ce n'est pas d'exclure ou de ridiculiser l'autre, ça se transforme en une sensibilisation à la variation, c'est tout » (Gulê)

La fin de cet extrait est importante sur le plan de la façon d'appréhender la variation en kurde (kurmandji) par cette locutrice. Sachant qu'il est bien difficile de désigner *l'essentiel* d'une langue, elle s'éloigne de l'idée d'un kurmandji pur (imaginaire), d'une *langue idéale* et porte un discours qui apprécie cette langue dans sa variation interne. Pour y arriver, selon Gulê, il faut déjà *maîtriser* la langue tout en restant conscient de sa diversité. En outre, cette approche de la locutrice fait allusion au concept de polynomie qu'on discutera dans le chapitre suivant à travers la transmission et l'enseignement du kurde.

Dans l'extrait suivant, Serdal, Hogir et Ronî s'identifient au parler de Cizre en distinguant des traits spécifiques des autres dialectes du kurmandji :

143- « [est-ce que vous pensez que vous avez un accent en kurde ? par l'accent, je veux dire un dialecte<sup>318</sup>, est-ce que vous vous dites 'j'ai un dialecte et je parle ce kurde dialectal ?]

Hogir : ah oui, celui de Cizre-

Ronî : si on peut l'appeler ainsi, oui, on parle le dialecte de Cizre

H : on entend des amis, des autres kurdophones, qu'on parle très vite, qu'on arrondit beaucoup [les voyelles] et qu'il y a des mots spécifiques qui n'existent pas dans aucun [dialecte du] kurde par exemple 'firingî' / ça veut dire 'tomate' chez nous, mais tous les autres, de Botan, de Serhad, disent 'bacan' / ça, ça me plaît à certain un point / [parce que c'est différent ?]

Serdal : oui, très-

H : oui parce que c'est différent et original / il y a d'autres mots que personne ne comprend sauf ceux qui viennent de Cizre » (Serdal, Hogir, Ronî)

En considérant leurs propres usages du kurde, les locuteurs s'identifient au dialecte régional de leur ville d'origine Cizre et cette identification se développe à travers les différences par rapport aux autres dialectes. Des groupements à l'échelle micro au sein de la communauté

---

<sup>318</sup> Comme expliqué ci-dessus en discutant l'extrait de Gulê, je fais une erreur d'employer la terminologie française, 'l'accent' au lieu du 'dialecte' et je reprends ma question ; les locuteurs n'avaient pas compris de quoi je parle quand j'ai dit 'accent'.

kurdophone sont donc bien présents et peuvent s'imposer par des traits spécifiques aux dialectes régionaux. La variation lexicale et quelques autres façons de parler au niveau phonétique sont représentées comme authentiques et originelles. Cela *plaît* aux locuteurs de pouvoir se distinguer des autres locuteurs du kurde. Dans la suite de l'entretien, ils discutent sur des distinctions plutôt sociolinguistiques qui informent de ce que les locuteurs prennent en compte lors de la classification des parlers :

144- « Ronî : j'ai rencontré beaucoup de personnes qui sont intéressées par le kurde, par exemple on était au tramway avec mon cousin et on parlait en kurde / une personne qui connaît les régions [et sûrement les dialectes régionaux] a tout de suite compris qu'on venait de Cizre / parce qu'ils les connaissent, le dialecte se manifeste tout de suite

Hogir : le fait d'arrondir et de parler vite- [et vous, vous êtes familiers avec les autres dialectes ?]

R : on les appelle 'hors Cizre' / ils sont tous pareils pour nous

H : on dit [les dialectes] 'du Cizre' et 'ceux d'en dehors de Cizre' / ceux qui ne sont pas natifs de Cizre, ils disent 'bacan' aussi / il y a deux groupes là-bas, un qui habite au centre, à 'bajar'<sup>319</sup>, les bourgeois [rire] / et un autre groupe qui sont arrivés après qu'ils ont vidé les villages [il se réfère à la migration forcée récente] et qui habitent dans des quartiers banlieues / la différence entre leur kurde et le nôtre se fait remarquer tout de suite, n'est-ce pas

S : bien sûr

H : c'est ceux de Şırnak qu'on ne s'entend pas bien parce qu'on ne les aime pas, et ils ne nous aiment pas non plus [rires] / [c'est à quel niveau ? linguistique ou-]

H : non, mais c'est aussi pour blaguer-

S : à tous les niveaux

R : ce n'est pas une blague

H : on aime bien se moquer d'eux

R : est-ce qu'on arrête l'enregistrement ? [rires]

H : non non, c'est vraiment juste pour se taquiner verbalement / [y a-t-il à votre avis, un dialecte plus prestigieux que les autres ?]

H : non

R : Cizre [rire]

H : je pense que le nôtre c'est celui qui a moins changé / [la langue] a changé à Silopi, Şırnak, mais de toute façon, c'est toute une autre histoire / Îdil a sa propre façon de parler, j'avais un ami au lycée, ils ont leurs mots en particulier

---

<sup>319</sup> « ville » en kurde.



S : je pense que c'est aussi lié au fait que Şırnak est une grande ville / il y a plus de fonctionnaires et ça parle plus turc / les gens se sont dit qu'ils devraient apprendre et parler turc, mais ça n'a pas marché, apparemment

H : oui c'est aussi parce que ce sont des imposteurs » (Serdal, Hogir, Ronî)

Les locuteurs classifient donc les habitants de Cizre selon leur ville d'origine et ainsi selon leurs façons de parler issues de leur dialecte régional ; ils sont bien conscients de leur propre dialecte et de son caractère marqué ; et enfin, se moquer des locuteurs de Şırnak semble être en lien avec leurs attitudes envers le turc. Selon Serdal, Hogir et Ronî, les locuteurs de cette ville utilisent plus le turc (soit en rapport avec la présence des turcophones natifs, soit par *aspiration* à parler turc comme un natif) et cela doit certainement avoir une influence sur leur façon de parler kurde. Les trois locuteurs critiquent ce comportement à l'égard du turc en révélant leur représentation plutôt négative concernant la pratique de cette langue (quoiqu'il s'agisse des usages mixtes ou de l'adoption du turc en abandonnant le kurde).

Dans l'extrait suivant, Hewar évalue tout d'abord ses propres usages en termes d'alternance lors des interactions endolingues/plurilingues. Il explique ensuite qu'il met en avant la fonction primaire de la langue, (la communication), tout en craignant du déclin de la diversité linguistique dans le monde :

145- « cela [l'alternance] arrive quand je parle avec ma mère, pas au téléphone, mais lorsqu'on est ensemble / avec certains amis aussi / parfois, nous ne savons plus dans quelle langue nous parlons, le turc ou le kurde, on ne sait pas / ils s'emboîtent tellement que par exemple, on raconte quelque chose en turc, puis on continue en kurde- /, mais il y a ma tante qui ne parle pas turc, on l'oublie / ou bien, il y a les voisins, on croit qu'on parle en turc, mais on alterne avec le kurde sans se rendre compte / cela fait un tel effet que- ça me plaît tu vois, c'est ça le point que je veux atteindre / peu importe que ce soit ça ou l'autre, mais on continue à se parler / en fin de compte c'est un outil, il faut l'utiliser autant qu'il soit utile / si une langue, le kurde disparaît, la diversité au monde serait endommagée, mais les Kurdes continueront à s'exprimer, cela ne s'arrêtera jamais / c'est pareil pour toutes les langues / comment ça se fait qu'on montre une volonté pour réduire cette diversité à une seule chose, par exemple l'interdiction de parler kurde en Turquie » (Hewar)

Le locuteur tient un discours plutôt positif concernant l'alternance entre le kurde et le turc lors des interactions entre kurdophones. La langue sert à communiquer et même si la forme du parler contient des mélanges, des insertions, etc., est peu importante selon ce locuteur, l'important est la poursuite de l'interaction. Son discours est positif à l'égard des usages

plurilingues ; et il exprime sa crainte et son souhait concernant le maintien du multilinguisme à l'échelle mondiale et en Turquie. De manière générale, en évaluant ses propres usages et ceux de son cercle de proches, le locuteur s'oppose effectivement à une vision monolingue.

Contrairement aux propos de Hewar, Lorîn fait une distinction claire entre un *bon* et un *mauvais* kurde tout en évaluant ses pratiques de différentes langues :

146- « par un bon kurde, je veux dire, parler couramment, sans mettre d'autres langues dans le kurde, parler seulement dans cette langue, d'une façon meilleure quoi / je ne rajoute pas de mots de différentes langues quand je parle en français / j'en fais parfois quand je parle en turc, anglais ou français, je ne veux pas en faire non plus quand je parle en kurde » (Lorîn)

Cet extrait illustre que l'homogénéité linguistique en kurde peut être l'objectif ultime d'un locuteur concernant ses propres usages. L'expression de l'insécurité linguistique dans cette langue observée chez Lorîn peut s'expliquer à travers la notion de frontière ainsi ancrée dans sa conception de la langue :

147- « par exemple quand j'écris un texto, si je commence en français et je passe en turc, j'efface ce que j'ai écrit et j'écris soit en français soit en turc, je n'aime pas le désordre, soit je parle kurde soit je parle français ou le turc / c'est pour cela que je ne parlerai pas kurde, je le sais parce qu'il me manque des mots, c'est pour cela que je ne veux pas le parler / quelle que soit la langue, je veux parler proprement / je sais que la personne en face de moi comprendra, mais je n'aime pas /, mais le fait que j'insiste à parler en kurde même si la personne comprend le turc ou le français, je crois que c'est lié à la politique / vu qu'on est kurde, parlons kurde, ça crée ce désir chez moi » (Lorîn)

Nous avons discuté ci-dessus comment les pratiques bi/plurilingues issues du contact, notamment en situation diglossique en Turquie, sont influencées par plusieurs facteurs. Le parcours d'apprentissage des langues, le sentiment de rattachement à l'identité ethnolinguistique et la loyauté linguistique font partie de ceux-ci. La complexité observée dans son cas renvoie à la covariation linguistique (*linguistique et langagière*) ; la loyauté linguistique ressentie pour le kurde ne peut pas compenser le manque du vocabulaire, car les deux se trouvent à différents niveaux. Mais la loyauté linguistique forte de Lorîn semble briser les contraintes psychologiques de l'insécurité linguistique. La locutrice insiste pour utiliser le kurde dans certaines situations d'interaction et elle semble en être fière. La conscience politique lui donne la motivation de pratiquer le kurde. Cependant, la locutrice semble avoir développé une insécurité pour le kurde depuis des années et condamne les usages mixtes issus de son

propre répertoire bi/plurilingue. Parfois, elle préfère ne pas parler du tout le kurde à cause des représentations négatives rattachées à ce type d'usage. Cela bloque également les occasions de conversation lors desquelles elle pourrait améliorer son kurde. Dans la suite de l'entretien, Lorîn fait justement une remarque sur ce point-là, basée sur la situation sociolinguistique dans laquelle le kurde se trouve à l'échelle macro :

148- « avant je trouvais bizarre le mélange, et je pense toujours qu'il faut en faire le moins possible /, mais en fin de compte, le fait qu'on insère des mots en turc, ce n'est pas de notre faute / on est assimilés en tant que peuple et notre langue l'est aussi / maintenant j'aimerais bien insérer des mots en turc pour que mon kurde soit plus fluide / c'est pour ça que je le trouve normal, je veux dire, ce n'est pas si grave / j'aurais pu m'améliorer peu à peu avec ce que je savais [en matière de répertoire bi/plurilingue] / pas 'kapıyı açmışke',<sup>320</sup> etc., mais les autres, ça peut aller / ce type de constructions [les CVs avec du lexique turc], je les trouve sans intérêt /, mais s'il s'agit d'une longue phrase et si tu ne connais pas quelques mots en kurde, c'est normal, tu parles en turc, il n'y a pas de souci, au lieu d'arrêter, continues à raconter » (Lorîn)

Même si la locutrice semble tenir un discours plus positif sur les mélanges avec le turc, elle reste bien consciente de l'imposition du turc dans une situation diglossique, par la pression de l'État et de ses instruments idéologiques. Cela étant confirmé par le terrain, les ressources linguistiques plurilingues constituent également une partie de ses usages de la langue. Elle arrive ainsi au point de *tolérer* une partie de ces ressources répertoriées (les éléments lexicaux), mais au niveau de l'accommodation du lexique verbal du turc, la CVs pose un problème à cause de sa connotation très négative au sein de la communauté. Les extraits de Lorîn donnent un aperçu sur la dynamique des pratiques langagières, sur leur évolution en lien avec les changements dans les approches des acteurs sociaux concernant la notion de la langue. Il semble que le rapport de Lorîn à la *norme* se transforme constamment par des auto-évaluations. Les fluctuations individuelles reconstruisent l'appréhension des phénomènes issus du contact, et c'est ainsi que la dimension langagière agit sur les usages.

Berfin exprime une insécurité comparable à celle de Lorîn concernant la langue kurde ; cependant, elle montre plus d'acquiescence envers les pratiques bi/plurilingues :

149- « je n'arrive pas à prononcer comme eux [les locuteurs 'légitimes' selon elle] / ce n'est pas naturel parce que je sais comment il est quand c'est naturel / si je n'y arrive pas, je n'ai pas envie

---

<sup>320</sup> *kapı-yı aç-mış kir* (porte-ACC. ouvrir-PASS. faire.PASS.), un exemple de CVs qui veut dire « ouvrir la porte ». Encore une fois, l'exemple désigne la connotation négative de ce type de construction en opposition à une certaine acceptation d'autres types de mélange avec le turc.

de parler / or, quand une personne non native du turc essaie de parler la langue, ça nous plaît, mais je suis un peu timide à ce point-là / et puis quand je le disais [qu'elle est kurde] dans un cercle d'amis, tout le monde se taisait / maintenant, à Istanbul, je peux en parler avec mes amis parce qu'ils sont démocrates-gauchistes » (Berfin)

La locutrice se reconnaît comme *réservée* au sujet de la pratique du kurde. Son recul provient d'une comparaison avec des locuteurs dont les pratiques, selon elle, ne sont pas *forcées*, mais *naturelles*. À partir des évaluations de Berfin sur ses propres usages, on remarque une insécurité tacite, remplacée par l'acceptation de sa situation linguistique. Cela peut également être en lien avec son cercle d'amis récent où son identité kurde n'est plus marquée, non jugée en rapport avec la représentation négative du kurde ou de la kurdicité dans la société.

À la suite d'une question directe sur les usages mixtes, Haje commence par évaluer ses propres usages, et puis explique son reproche aux autres kurdophones lorsqu'elle entend des usages mixtes :

150- « j'avertis tout de suite, surtout concernant les usages en '-miş' / moi je n'en emploie pas beaucoup, mais je change un peu la position des mots / cela arrive quand je réfléchis dans une autre langue que celle que je suis en train de parler, mais je me corrige tout de suite / sinon oui, je leur avertis quand ils font de tels mélanges, je leur dis de ne pas mélanger et de le dire en kurde / ils disent qu'ils sont habitués à en utiliser, mais je leur aurais déjà entendu bien parler donc- je suis un peu sévère sur ce point-là / c'est pareil pour le turc, quand il y a une faute, je fais une remarque » (Haje)

La locutrice déclare qu'elle est très attentive à propos des mélanges, notamment à l'emploi de la CVs introduisant les éléments du turc. Elle reste également critique sur ses propres usages issus du contact au niveau de l'ordre des termes qui implique certainement une interférence avec le turc lors de la construction/traduction de ses énoncés. La mise en œuvre de la frontière linguistique vise premièrement les usages structurellement plus marqués comme le suffixe *-miş*. Les usages mixtes plus *discrets* comme l'interférence au niveau syntaxique sont moins marqués en termes de frontière linguistique donc ils ne sont pas objet d'une connotation aussi négative. En fin de compte, le discours épilinguistique d'Haje constitue un discours prescriptif et excluant, selon la classification proposée par Canut (cf. la section 11.2.2).

Aram montre une sécurité linguistique plus élevée que les autres locuteurs lorsqu'il évalue ses pratiques en rapport avec son dialecte régional : « Non je n'ai pas d'accent, j'en avais, mais j'ai surmonté. J'ai acquis le standard, je peux aussi imiter les accents ». Le locuteur m'a informé qu'il a travaillé dans des chaînes de télévision kurdes et qu'il a doublé beaucoup

de documentaires en kurde. Sa « sécurité linguistique » déclarée en kurde provient certainement de la profession qu'il a pratiquée jusqu'à la fermeture des chaînes kurdes après 2016 (cf. la section 5.0.2.4 de la Partie 1). Il n'est pas impensable que la pratique fréquente de la variété standard d'une langue dans un tel cadre réduise les traits du dialecte régional d'un•e locuteur•locutrice.

Un autre locuteur qui montre une certaine sécurité linguistique en kurde est Adar. Lorsque je lui demande d'évaluer ses propres usages, notamment les mélanges avec le turc, il déclare qu'il en fait moins :

151- « je ne fais pas les '-miş dikim', je le parle, disons, quatre-vingt-dix pour cent sans mélange / après être arrivé à Istanbul, comme tout le monde utilise ces '-miş dikim', tu les utilises aussi et tu te rends compte que tu t'améliores en turc, le kurde reste tel qu'il est / il est restreint dans le domaine familial et aux quelques conversations ordinaires dans la rue / tu commences à oublier / [qu'est-ce que t'as oublié en premier ?] les verbes, les verbes se déclinent beaucoup en kurde, les affixes et tout / je ne sais pas pourquoi, mais il y a plus de mélanges aux verbes, je l'ai remarqué chez tout le monde / si tu connais pas un nom, tu ne l'utiliseras pas / dans le verbe il y a le temps, la racine du verbe, le suffixe du temps, le suffixe de la personne, quand tu réfléchis sur tout ça, tu prends la racine turque et tu la copies selon la personne et le temps du kurde / tu le présentes comme si que c'est du kurde / la majorité de la phrase est en kurde » (Adar)

Le locuteur questionne ensuite pourquoi les insertions se font plus au niveau des verbes. Compte tenu des exemples montrés dans ce travail et dans la littérature du contact du kurde avec d'autres langues, notamment le turc, les mélanges au domaine verbal ne semblent pas marquer un taux plus élevé que, par exemple, les insertions au niveau lexical, surtout lorsqu'il s'agit d'un domaine spécifique. Il est alors possible que la représentation du mélange au niveau verbal soit plus connotée chez Adar (et chez les locuteurs dont le discours a été montré ci-dessus (cf. aussi la sous-section section 11.2.3.3.3).

Azad et ses amis<sup>321</sup> expriment une mauvaise représentation de leurs propres usages :

152- « Azad : on se comprend avec les vieux parce qu'eux aussi, ils font des mélanges, moitié turc moitié kurde [sourire ironique]

Ferhad : certains mots n'ont pas d'équivalent

A : ou bien on ne les connaît pas [...]

---

<sup>321</sup> Les notes de cet entretien en groupe ont été également prises à la main ; je présente directement le discours des locuteurs.

Viyan : c'est comme si que ça le rend kurde quand on rajoute '-miş dikim' [à la fin du verbe turc]

Lale : nous avons été assimilés dans les deux langues

A : oui, nous avons beaucoup de difficultés / ni l'un ni l'autre est bon / en turc, nous avons l'accent, et on ne connaît pas bien la langue kurde » (Azad et ses amis)

Ces quatre locuteurs ont exprimé un haut niveau d'insécurité notamment lors des élicitations. Par exemple, Lale a appelé sa tante pour avoir de l'aide sur quelques phrases – et enfin, les élicitations n'ont pas été complétées. Les locuteurs révèlent un phénomène de mélange chez les locuteurs plus âgés bien que la représentation des pratiques de ce groupe démographique soit plutôt *positive* chez la plupart des locuteurs (cf. la section 11.2.3.3.1). La dernière phrase d'Azad résume effectivement la raison principale de leur insécurité en kurde et en turc : l'absence de l'enseignement en kurde en Turquie.

Il a été montré plus haut (cf. la section 10.0.3.3) qu'Agir exprime de la honte à parler en turc dans certains milieux sociaux. Il lui arrive de faire du mélange avec le turc lorsqu'il ne trouve pas le mot en kurde, et cela le gêne notamment en présence des personnes âgées. Dans la suite de l'entretien, il signale qu'il est fréquent d'alterner entre le kurde et le turc entre locuteurs kurdophones. Selon lui, cela est corrélé à « l'éloignement » du kurde, donc un problème de transmission de la langue et de restriction des domaines d'usage. En outre, le locuteur reconnaît son dialecte à travers les réactions des autres kurdophones :

153- « par exemple quand je parle à Şırnak, ils me demanderont d'où je viens / ou bien, si une personne parle en kurde ici, je devinerai de quelle ville elle vient [donc vous communiquez sans aucun souci avec un•e kurdophone de Şırnak ou bien de Hakkari ?] oui à peu près, ceux qui viennent de Şırnak rouleront plus donc ça peut être parfois difficile / ou bien ils peuvent dire différemment un mot que t'utilises / il y a de telles difficultés, mais on peut se comprendre en général » (Agir)

Comme d'autres locuteurs, Agir semble être conscient des différences entre les dialectes du kurmandji, mais, selon lui, celles-ci ne posent pas de problèmes d'intercompréhension. En outre, les propos d'Agir supportent ceux des locuteurs originaires de Cizre sur le fait de rouler (et de parler plus vite).

En évaluant son usage du kurde, Ciwan se réfère à la variation selon le contexte et selon le dialecte de ses interlocuteurs kurdophones :

154- « [comment tu trouves ton kurde, quand tu le parles ?] il change selon différents contextes, je ne parle pas le kurde que je parle avec mon professeur de l'université avec ma mère, je simplifie un peu / le turc peut se mélanger aussi [avec ma mère] / je pense que mon kurde est bien en général / je veux dire en kurmandji, je suis bien en kurmandji / [tu peux associer ton kurmandji à un kurmandji spécifique d'une région ? Serhad ? ou une région plus sud ? pas Hakkari il me semble-] regarde, comme t'as dit Hakkari, j'ai fait une licence en langue kurde et je ne comprends toujours pas les amis de Hakkari parce qu'ils ont intégré beaucoup de mot du sorani / [et eux, ils peuvent comprendre ?] oui ils nous comprennent parce que nous avons tous appris le kurmandji qui est proche du nôtre [de son dialecte à Ciwan] / le sorani n'est pas très proche je veux dire, ils ont fait beaucoup d'emprunts / nous, c'est plus le kurde de Diyarbakır, mais Hakkari ou Ağrı- alors il y a des mots qui sont spécifiques aux régions, ou bien ils ont traduit du turc, les ont intégrés au kurde suivant un certain modèle / ils ont pris de l'arménien aussi, ceux d'Adıyaman / ceux d'Ankara par exemple, c'est très différent, tu le comprends- tu ne sais pas exactement ce qu'un mot veut dire, mais tu comprends ce qu'il veut dire / tu comprends très bien, mais tu te demandes son équivalent dans ton dialecte » (Ciwan)

Pensant être en sécurité au sujet de sa pratique du kurde, Ciwan signale qu'il peut varier ses usages selon le contexte de l'interaction ou son interlocuteur. Dans la mesure où il ne déclare n'avoir plus aucune insécurité dans cette langue, il est également à l'aise dans des situations où il fait des mélanges avec le turc, même en parlant avec sa mère. Or, comme il sera montré dans les sections suivantes, la représentation de cette langue n'est pas positive pour le locuteur. Mais les usages restent *acceptables* selon lui. En répondant à la question sur son dialecte régional du kurmandji, il fait des comparaisons entre les autres dialectes au niveau de l'intercompréhension et du phénomène du contact avec le turc et l'arménien. Il illustre dans cet extrait qu'il est tout à fait possible que les locuteurs kurdophones de différentes régions (pratiquant des dialectes régionaux différents) se comprennent sans modifier leurs propres usages du kurde.

Ömer, tout en confirmant qu'il parle un kurmandji spécifique à sa région d'origine, signale que c'est le cas pour chaque locuteur :

155- « toutes les régions ont un parler spécifique, et moi aussi j'ai le mien / c'est pareil pour le zazaki, par exemple, il y a le zazaki parlé à Sivas » (Ömer)

Concernant les mélanges avec le turc, il tient un discours constatif qui s'appuie sur l'étymologie et l'affiliation des langues indo-européennes :

156- « oui, j’insère des mots en turc, mais encore, à quel niveau est-ce que ‘kalem’<sup>322</sup> est du turc / le kurde est une langue aryenne<sup>323</sup> / l’étymologie montre ses liens par exemple avec l’anglais, ‘hêk’ et ‘egg’, ‘hesp’ et ‘horse’, ‘jêbir’ et ‘rubber’<sup>324</sup> / bien sûr qu’il y a du turc, surtout si une personne a grandi en Turquie » (Ömer)

Le locuteur fait ainsi référence à l’acheminement et au degré des emprunts lexicaux entre le kurde, le turc, l’arabe et les autres langues de la région. Il questionne si les mélanges sont effectivement faits avec le turc ou s’il s’agit d’une convergence aréale. En ce faisant, son objectif est de montrer la place du kurde parmi les langues indo-européennes et de le distinguer du turc au niveau linguistique et historique (voire culturel). Cette démarche n’exclut pas évidemment le turc comme langue de contact pour le kurde en Turquie, mais elle démarque bien l’idéologie du locuteur qui souhaite écarter autant que possible l’influence de ce phénomène du contact sur la langue kurde.

Dans cette section, les discours épilinguistiques des locuteurs sur leurs propres pratiques linguistiques ont été illustrés. Pour récapituler, ces discours témoignent 1) de la justification des locuteurs de leurs usages ; 2) des intuitions sur les différences grammaticales entre le kurde et le turc ; 3) des insécurités en kurde corrélées au parcours d’apprentissage des langues et à la pratique au quotidien ; 4) de la mise en œuvre des frontières entre les langues et entre les façons de parler au sein de la communauté kurdophone ; 5) de la différence entre le lecte des locuteurs et la variété standard du kurmandji ; 6) de la possibilité d’auto-identification à un dialecte régional (ou local) en particulier ; et enfin 7) de la conception de la langue en général, en tenant des discours plutôt proche d’une approche monolingue ou multilingue.

### ***11.2.3.2 Les discours épilinguistiques sur le turc : l’accent en turc et la représentation de cette langue***

L’étude des évaluations des locuteurs concernant leur pratique du turc constitue l’un des volets principaux de l’étude de leurs pratiques langagières bi/plurilingues en situation de contact. L’accent kurde en turc est un marqueur sociolinguistique occupant une place importante dans la vie des locuteurs du point de vue de la distinction et de la construction de

---

<sup>322</sup> « crayon ; stylo », emprunté à l’arabe en kurde et en turc.

<sup>323</sup> Le synonyme de l’indo-iranien.

<sup>324</sup> Le locuteur illustre son point à travers des exemples du lexique kurde qui auraient, selon ses connaissances, une proximité étymologique avec l’anglais, une autre langue indo-européenne. L’exactitude de ses comparaisons n’est pas le point d’intérêt dans le cadre de ce travail ; il est important de saisir de quelle manière il souligne la valeur du kurde, en le comparant à l’anglais, une langue véhiculaire à l’échelle globale.



leur identité. De cette manière, l'accent kurde apparaît comme un motif qui peut provoquer un acte glottophobique subi par les kurdophones. Parallèlement à l'accent, le turc est évalué par certains locuteurs du point de vue de ses caractéristiques grammaticales divergentes par rapport au kurde. Un dernier point suscitant un discours épilinguistique sur le turc se rapporte à la représentation de cette langue. Ce dernier point est étroitement lié à l'emploi des usages mixtes et à l'historicité du contact avec le turc. Dans cette perspective, Hewar propose une évaluation de la pratique du turc par les kurdophones natifs en situation diglossique en Turquie :

157- « [...] soit à cause de l'accent, soit parce que vous êtes kurde, vous êtes traité comme un citoyen de seconde classe, et le pire c'est que vous vous y habituez / pour surmonter cela, vous essayez de parler un meilleur turc / cela m'est arrivé aussi, quand j'étais au lycée / ce n'est pas mauvais, j'aime bien parler un bon turc, c'est juste mon attitude /, mais ceux qui parlent bien le kurde sont plus susceptible de parler bien le turc / par contre j'ai vu à Diyarbakır qu'ils n'ont aucun souci de bien parler le turc, en plus, ils essaient de le déformer autant que possible / en fin de compte, c'est déjà un turc déformé et ils ne font pas d'effort pour l'améliorer / c'est une relation pathologique / moi je n'ai pas un tel souci, je n'accepte pas l'identité imposée par l'État, mais je ne construis pas tout sur cela, j'ai réussi à construire quelque chose en dehors de cela » (Hewar)

En expliquant son point de vue sur la relation langue-identité au sein de la communauté kurdophone de Diyarbakır, le locuteur maintient son positionnement positif à l'égard du bilinguisme en turc. L'exemple du parler (du kurde *et* du turc) de Diyarbakır est un cas bien étudié dans la littérature du contact kurde-turc (cf. la section 7.2 de la partie 2) et attire l'attention à propos des usages bi/plurilingues. Le locuteur signale la dimension politique et identitaire de ceux-ci en se distinguant d'une telle attitude envers les langues. Il met ainsi en cause *le jeu de frontières* entre les langues dont l'objectif est de marquer une identité ethnolinguistique. Selon Hewar (et quelques autres locuteurs), la production et la consommation des matériaux en kurde constituent le moyen le plus important pour le maintien de la langue et l'établissement d'une relation plus *saine* entre la langue et l'identité (ce point sera développé dans le chapitre 12). Enfin, le locuteur considère également l'enseignement en langue première kurde comme la clé d'un meilleur apprentissage du turc par les kurdophones de la Turquie. Il apparaît donc qu'une acquisition bilingue lors de l'enfance peut assurer la sécurité linguistique des locuteurs dans les deux langues, tel que chez Gulê :

158- « [elle pense qu'elle a un accent en turc] on me dit souvent, 'ah c'est étrange, tu n'as pas d'accent', mais je pense que j'en ai » (Gulê)

La représentation de Gulê et celle de ses proches se diffèrent au sujet de ses compétences en turc. On peut se demander si l'accent est lié plus à la perception du locuteur lui-même ou de ses interlocuteurs. Bien que cela apparaisse comme une question complexe, la sécurité linguistique en turc mise en avant par la locutrice elle-même peut fournir des éléments de compréhension de cette complexité :

159- « [tu te considères une locutrice sans complexe dans les deux langues ?] au niveau de la pratique à l'oral, oui / je ressens une certaine appropriation du turc / je n'éprouve pas d'insécurité, l'accent- je ne m'inquiète pas si la personne en face se moque, ou si ça se voit que je l'ai appris après, ou bien si mon accent se relève ou je fais une faute / je n'éprouve pas ni en turc ni en kurde / je peux aussi le dire pour l'écrit » (Gulê)

Il semble donc que la perception des autres ne correspond pas tout à fait aux pratiques évaluées par soi-même. Il pourrait y avoir une réaction face aux interlocuteurs qui louent son turc afin d'insister sur l'identité kurde/kurdophone. L'insistance d'avoir un accent kurde en turc peut même être significative dans la mesure où c'est un marqueur important. Ces hypothèses à partir du discours de Gulê signalent l'exploration difficile des pratiques langagières issues du contact, car les discours identitaire, déclaratif, évaluatif sont au chevauchement, et accompagnés des impressions de la locutrice sur les remarques d'autres personnes.

Avoir un accent en turc peut orienter les locuteurs à ne pas s'exprimer dans certaines situations d'interaction en turc et les motiver davantage à préférer une socialisation entre kurdophones. Les références culturelles communes transmises par la langue semblent y jouer un rôle essentiel :

160- « [vous pensez que vous avez un accent en turc ?] Serdal : oui ça peut arriver, c'est lié à l'humour en fait / quand t'es à l'aise ça s'entend moins, mais quand t'es fâché par exemple, ça glisse un peu, quand t'es agité / [et cela te gêne ? tu te rends compte que tu parles avec un accent ?]

S : oui

Ronî : c'est pour cela qu'on se sent plus à l'aise en kurde

Hogir : non, moi ça ne me gêne pas du tout [rire] / ils [Serdal et Ronî] connaissent la plupart de mes amis, je n'essaie jamais de corriger mon accent devant eux / par exemple quand je raconte quelque chose à mes amis, je pense à un proverbe en kurde, j'essaie de l'expliquer, mais ça fait très bizarre / par exemple [un ami] s'est habitué à cette situation, il me demande le sens du proverbe, je lui dis juste que le proverbe a une signification importante s'il l'aurait compris en kurde / je n'arrive pas à bien m'exprimer en turc / je leur dis que je m'exprimerais mieux si

c'était en kurde, mais je n'y arrive pas maintenant / j'ai un accent en turc, partout- ne disons pas partout, par exemple il y a les oraux [à la fac de médecine], peut-être le professeur n'appréciera pas, tu ne peux pas savoir, peut-être il est nationaliste le prof, s'il ne m'aime pas / je crains parfois si un prof me demande le sens de mon nom, là j'essaie de corriger mon accent un peu, mais une fois la blouse enlevée, je m'en fiche complètement » (Serdal, Hogir, Ronî)

Tous les trois locuteurs remarquent qu'ils ont un accent en turc issu de leur langue première kurde. Hogir, contrairement à ses amis Serdal et Ronî, semble être plus à l'aise lors des interactions avec les turcophones. Il revendique qu'il ne corrige pas son accent. Même si tous les trois admettent que le kurde désigne une zone de confort pour eux, Serdal et Ronî se retiennent au point d'employer un usage mixte lors des interactions en turc. Cependant, Hogir ne ressent pas de gêne à alterner avec le kurde. Il s'avère donc que certains locuteurs peuvent être plus à l'aise avec leur accent en tant que marqueur de l'hétérogénéité de leur pratique linguistique. Dans l'extrait ci-dessous, Ronî explique pour quelles raisons son taux de la pratique du turc a régressé en lien avec son accent :

161- « [à la suite d'une discussion sur la prise de parole en classe] Ronî : moi je demandais ma question, mais avec un turc très drôle, je disais 'üj', 'bej'<sup>325</sup> / comme les autres riaient, j'ai commencé à hésiter de plus en plus en classe / avant, je posais directement mes questions, après ces rires, j'ai commencé à réfléchir cinq, six fois avant de poser une question, et quelqu'un d'autre aurait demandé entre temps / [et tu penses toujours que t'as un accent en turc ?] oui sûrement, j'ai un accent / au bout d'un moment, dans une conversation profonde mon accent ressort

Serdal : c'est du foot sa conversation profonde

R : non, des discussions philosophiques [rire] / les débats, les débats simples, l'accent ressort sans se rendre compte / surtout après l'université, c'est devenu plus fréquent, une fois que j'ai commencé à parler longtemps en kurde avec des amis / une fois que j'ai rencontré Hogir et Serdal, j'ai oublié de pratiquer le turc / en plus, [mon turc] a régressé et mon kurde s'est amélioré » (Serdal, Hogir, Ronî)

Il apparaît que le locuteur a développé une gêne en lien avec son accent marqué au milieu scolaire. Cela illustre un des problèmes sociolinguistiques qui signale l'inégalité des enfants kurdophones au sein du système éducatif turc. La pratique fréquente d'une langue semble aussi importante que (les conditions de) l'apprentissage de la langue en enfance. Bien

---

<sup>325</sup> En turc standard, les chiffres üç (« trois ») et beş (« cinq ») se prononcent ainsi : [ytʃ] et [beʃ] au lieu de [z], consonne fricative-rétroflexe.

que Ronî n'utilisait pas beaucoup de kurde lors de son enfance, il a retrouvé cette langue à l'aide de ses amis. Ainsi, sa pratique du turc a régressé, et il confirme que son accent en turc ressort. La place d'une langue dans la vie des locuteurs et l'accent en cette langue semblent être corrélées ; cette corrélation peut varier au cours de la vie des kurdophones. Ces changements influencent leurs attitudes envers leurs usages bi/plurilingues, le kurde et le turc. Comme le cas de Ronî à l'école, Adar énonce que son accent en turc lui a posé quelques soucis quand il était petit :

162- « j'ai un accent, mais c'est plus flou que mes amis parce que j'ai bien intériorisé ma propre langue, j'ai pu la parler / l'accent était une source de pression psychologique pour moi avant, après, je l'ai surmonté / [je me suis dit] ce n'est pas ma langue et il est normal que j'aie un accent » (Adar)

À partir de là, il relie la question de l'accent à l'assimilation linguistique des Kurdes en Turquie. La disparition de l'accent indique, selon lui, une certaine perte de la conscience linguistique :

163- « les processus linguistiques et les événements politiques au quotidien sont étroitement liés / cinq millions de monolingues en turc, c'est la situation d'aujourd'hui, mais il y a un arrière-plan historique / ces personnes, soit par peur, soit en supportant l'État turc (ou bien en se montrant ainsi), ils se trouvent sur la même page avec l'État / ils ne peuvent être ni kurde ni turc à partir de ce moment, ils ne peuvent s'identifier qu'à travers la religion ou la classe sociale, l'argent » (Adar)

Il établit ainsi un rapport entre la perte de l'accent kurde en turc et l'assimilation linguistique des kurdophones en Turquie. Selon lui, cet accent est un signe qui montre qu'une personne reste toujours locuteur du kurde. C'est pour cela qu'il se réfère aux Kurdes monolingues en turc<sup>326</sup>. De ce fait, garder son accent semble marquer le maintien de l'identité kurde et la loyauté linguistique ; il présente un enjeu politique. Le locuteur, en reliant les pratiques linguistiques d'aujourd'hui à l'histoire sociopolitique des Kurdes en Turquie, signale l'importance de la transmission de la langue pour empêcher l'abandon du kurde au sein de la communauté. Comme Adar, Agir évalue son accent en turc et déclare que cela ne crée pas une insécurité chez lui :

---

<sup>326</sup> Lors de notre entretien, je lui avais parlé du cas des Kurdes monolingues en turc, avec les chiffres (approximatifs) affichés sur le site de Jacques Leclerc (5,881,000 ; cf. [https://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/turquie\\_1general.htm](https://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/turquie_1general.htm)) et le site de Joshua Project (6,301,000 ; cf. [https://joshuaproject.net/people\\_groups/18756/TU](https://joshuaproject.net/people_groups/18756/TU)), les deux sites consultés dernièrement en mai 2021.

164- « [vous pensez que vous avez un accent en turc ?] oui, je pense [et c'est vous qui le dites ou bien c'est quelqu'un d'autre ?] non, je suis au courant moi-même, et bien sûr que ça se comprend de l'extérieur / en fait il y a un truc un peu étrange, c'est les gens de Mardin qui m'ont dit que je n'avais pas d'accent / normalement c'est en parlant avec un Turc que ça devrait être remarqué / lors de mes premières années comme professeur, les élèves n'ont pas compris que j'étais kurde /, mais je suis bien conscient [de mon accent] / [cela vous gêne lorsque vous parlez turc ?] non je suis bien à l'aise avec ça / je ne me sens jamais vexé et je ne montre pas d'effort pour le corriger / en fin de compte, l'important est de s'exprimer » (Agir)

Comme Agir, Ciwan ne semble pas non plus se sentir vexé mais il pense la même chose au sujet de la perception de sa pratique du turc par les locuteurs turcophones natifs :

165- « [que penses-tu sur ton turc ?] ce n'est pas le dialecte d'Istanbul [rire] / même si on fait beaucoup d'effort, l'accent kurde, notre façon d'articulation du kurde influence notre turc / si j'avais été grandi à l'ouest, ça aurait pu être différent, mais je pense que même si j'essaie de parler poliment, ça doit s'entendre impoli, avec un truc qui ne va pas / je ressens que je parle un turc qui n'est pas turc / [tu le considères comme une rudesse ?] non pas moi, mais peut-être ça se voit ainsi de l'extérieur / [c'est la perception des autres alors ?] tu sais, ce qu'ils appellent 'kîro'<sup>327</sup> » (Ciwan)

Outre l'explication de la représentation de son turc, Ciwan compare de façon générale les langues qu'il pratique :

166- « [comment tu trouves les langues kurde, turc, anglais ? qu'est-ce qu'elles signifient pour toi ?] si je peux parler anglais ou français, ou une autre langue, je préfère parler celles-ci au lieu de parler en turc / de toute façon, si je peux faire un choix parmi les mots, je préfère choisir un mot de l'anglais au lieu du turc / [lorsque tu parles en kurde ?] oui, si je me bloque sur un mot, au lieu de dire 'bilgisayar', je dis 'computer' / le turc présente un historique, c'est pour cela que j'ai un préjugé contre cette langue- ce n'est pas le bon mot, préjugé, mais c'est ça / quand j'emprunte un mot à l'anglais ou à une autre langue je me sens beaucoup plus à l'aise / ma conscience est tranquille / et si jamais je fais un emprunt au turc, j'essaie de le déformer autant qu'il est possible, la prononciation » (Ciwan)

La représentation du turc affecte donc les usages du locuteur kurdophone plurilingue, comme Ciwan, qui préfère faire recours à l'ensemble de son répertoire lorsqu'il est en

---

<sup>327</sup> Une désignation très connotée utilisée par les Turcs pour décrire l'impolitesse d'une façon de parler ou d'un comportement, souvent associée aux Kurdes en Turquie. Le sens de cette désignation est également expliqué plus haut, dans la section 10.0.3.1).

interaction avec des locuteurs qui pratiquent les mêmes langues que lui. Compte tenu de la situation sociolinguistique du kurde en Turquie et la pression (en continu) de l'État turc sur le kurde, la représentation du turc est influencée de la mauvaise façon. Les locuteurs, comme Ciwan, sont constamment conscients de cette réalité socio-historique et essaient d'éviter le turc le plus possible. Rappelons aussi la déformation du turc dont Hewar souligne plus haut en évaluant les pratiques des kurdophones (notamment de Diyarbakır) à l'égard de la construction de la relation « langue-identité ». Ciwan révèle ainsi qu'il fait partie de ces locuteurs qui affirment, selon Hewar, son identité kurde en déformant le turc, la langue dominante de la société.

Dans la section précédente, il a été montré qu'Azad et ses amis expriment une insécurité dans les deux langues. Dans l'extrait ci-dessous, ils mettent leur insécurité en relation avec les codes sociaux :

167- « Azad : aucun kurde ne peut bien parler [le turc] / quand on apprend le turc, on oublie le kurde / par exemple nos 'k' sont rudes [en turc]

Lale : par exemple j'avais peur de dire 'kağıt' [papier] [en turc] / je crois que c'est lié aux normes sociétales et à la tradition familiale / on avait très peur de faire une faute » (Azad et ses amis)

Ils rajoutent ensuite que cette « peur de faire une faute » dépassait les limites de *bien parler le turc*, mais faire un effort particulier dans tous les domaines de la vie, par exemple avec les voisins, les membres plus âgés de la famille, ou dans la rue, etc. Il s'avère ainsi que la minorisation sociolinguistique peut expliquer les insécurités linguistiques en turc ainsi que les comportements des locuteurs de la langue minorisée dans différents contextes d'interaction avec les autres membres de la société.

La représentation du turc peut être encore plus mauvaise selon d'autres locuteurs. Cela semble être en lien avec leurs expériences personnelles, mais ces dernières sont toujours en lien avec l'idéologie de l'homogénéisation linguistique menée en Turquie. L'évaluation du turc faite par Baran rentre très bien dans le cadre d'un tel discours épilinguistique :

168- « notre perception du turc est très mauvaise / je veux dire, le turc est une langue irritante / j'ai appris le turc avec les mots d'interdiction, 'ne fais pas ça, ne fait pas ceci', toujours la version négative des mots- le turc est une langue mauvaise / le symbole du mal / la langue utilisée par le mauvais / les gros mots / le meilleur mot qu'on entendait à l'école était 'l'âne'<sup>328</sup> » (Baran)

---

<sup>328</sup> « L'âne » est utilisé en turc vulgaire pour désigner une personne qui ne comprend rien.

La représentation du turc est tellement négative pour Baran que le locuteur compare ainsi les verbes utilisés en turc et en kurde, signifiant « le coucher du soleil » :

169- « *güneş batmak* [en turc], ‘le soleil se couche’ et ‘*roj çû ava* [en kurde] / en turc c’est ‘*batmak*’, c’est douloureux / les langues ont une âme, c’est pour ça qu’il y a de la différence entre une personne qui écoute de la musique kurde et qui ne le fait pas » (Baran)

Dans l’exemple donné par le locuteur, le verbe *batmak* signifie « un objet solide qui s’enfonce dans un liquide »<sup>329</sup> et l’expression *güneş batmak* signifie le fait que le soleil s’enfonce dans l’eau ; par conséquent, l’expression en turc ressemble à l’expression en kurde, *roj çû ava* qui signifie (littérairement) que ‘le soleil va (vers) l’eau’. Le verbe *batmak* a un autre sens en turc lorsqu’il a un objet en allatif, et c’est dans ce contexte-là qu’on peut avoir le sens dont le locuteur parle<sup>330</sup>. Son analyse des expressions illustre sa représentation du turc et il utilise cette analyse afin d’éloigner le turc de tout ce qui peut représenter les bons sentiments, par exemple la musique. Le locuteur cherche à justifier son idéologie linguistique par une mauvaise représentation du turc liée notamment à la façon d’apprentissage de cette langue à l’école. De ce fait, les AIE jouent un rôle très important dans les attitudes développées concernant le turc et le bi/plurilinguisme en turc. Un autre exemple similaire à celui de Baran est tiré de l’entretien de Nuri :

170<sup>331</sup>- « le turc est une langue à l’inverse, ça se lit à l’envers / ‘*eczanenin kapısı*’, ‘*derî dermanxane*’<sup>332</sup> /, mais tu n’es pas dedans, la porte n’est pas à l’extérieure, pourquoi tu commencerais par dire ‘pharmacie’ / il faut d’abord dire ‘la porte’ parce que t’es dehors, devant la porte / tu n’es pas encore dedans<sup>333</sup> » (Nuri)

Il semble intéressant à observer de quelle façon il évalue une différence typologique entre les deux langues. Bien qu’il soit un locuteur du turc depuis des décennies, le locuteur trouve toujours bizarre certains traits du turc. La représentation qu’il a de cette langue y joue sûrement un rôle considérable, car il donne aussi cet exemple ci-dessous concernant le turc qui

---

<sup>329</sup> Source : <https://sozluk.gov.tr/>, consulté en mai 2021.

<sup>330</sup> Par exemple *igne batmak* « l’aiguille pique » ; dans ce contexte-là, il ne s’agit pas de s’effondrer dans l’eau. L’objet que l’aiguille pique serait donc marqué en allatif dans une phrase en turc.

<sup>331</sup> Cet entretien n’a pas été complètement enregistré mais les énoncés du locuteur présentés dans cet extrait ont été notés simultanément. Même remarque pour l’extrait suivant de Nuri.

<sup>332</sup> Le locuteur donne un exemple sur l’ordre des termes : le premier *eczanenin kapısı* (tr.) « pharmacie - porte » ; le deuxième *derî dermanxane* (kr.) « porte - pharmacie », tous les deux signifient « la porte de la pharmacie ».

<sup>333</sup> Notons que nous étions un peu loin d’une pharmacie lors de l’entretien mené dans un parc.

se réfère à une certaine idéologie, et consiste en une justification de la *supériorité* du kurde à l'égard de cette idéologie ; ainsi, le locuteur précise par ce discours un positionnement social :

171- « tout est masculin en turc, ce n'est pas comme ça en kurde / il y a 'jin' et 'mîr' » (Nurî)

Cette comparaison très courte donne une impression importante sur la perception du turc chez le locuteur : selon lui, le turc *ne donne pas de place au féminin*, (voire à la féminité en général)<sup>334</sup>. Sachant que la place des femmes est très valorisée dans le mouvement politique kurde, le locuteur reflète ce trait caractéristique de la langue kurde. Or, dans une perspective linguistique, son analyse à partir de l'existence (ou non) du genre grammatical dans une langue peut être considérée au mieux comme *naïve*. Cet exemple illustre ainsi une comparaison idéologique entre le kurde et le turc à partir des caractéristiques grammaticales, et basée principalement sur la représentation des deux. C'est ainsi que les locuteurs justifient leurs pratiques langagières tout en (re)construisant perpétuellement l'historicité du contact en lien avec des événements socio-politiques qui impactent leurs vies individuelles et qui se gravent dans la mémoire collective de la communauté.

### ***11.2.3.3 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs : la classification des groupes de locuteurs selon leurs usages linguistiques***

Jusqu'ici, les discours des locuteurs sur leurs propres usages (la pratique du kurde, du turc et des usages mixtes) et sur les langues (kurde, turc et d'autres langues étrangères) ont été illustrés. Dans cette sous-section, les données de discours des locuteurs sur les usages des autres kurdophones seront présentées. Il faut entendre par ces usages la pratique du kurde et des phénomènes issus du contact comme le mélange ou l'alternance, majoritairement avec le turc. En général, les locuteurs classifient les usages des autres kurdophones selon trois critères principaux : 1) l'âge (les jeunes vs. les personnes âgées), 2) la classe sociale (la situation économique et le niveau de l'éducation), 3) le lieu de résidence (par exemple, un village en RMK vs. une grande ville)<sup>335</sup>. Ces critères avancés par les locuteurs montrent la représentation et la classification des différentes façons de parler associées à des situations sociales distinctes.

---

<sup>334</sup> En tant que linguistes, nous savons qu'on ne peut pas parler de masculin ou de féminin, car il n'y a pas de genre grammatical en turc. Ici, j'essaie de refléter la réflexion du locuteur sur la langue turque et la représentation qu'il a sur la société turque.

<sup>335</sup> Les métadonnées des locuteurs participant à l'enquête de terrain ont été également classifiées selon des critères similaires dans la Partie 2 (cf. la section 8.0.1).



La majorité des données seront triées selon ces critères, mais notons que les locuteurs tiennent souvent des discours complexes en se basant sur plusieurs critères.

Avant de passer à l'illustration des évaluations triées selon différents critères, il convient de montrer deux types de discours épilinguistiques portés directement sur les usages mixtes, sans se référer à un certain profil de locuteur ni à un dialecte régional spécifique. Le premier type d'exemple consiste en deux extraits, tirés de l'entretien avec Xezal et de l'entretien avec Serdal, Hogir et Ronî ; tout d'abord, Xezal explique son point de vue concernant les usages mixtes :

172- « déjà, c'est une phrase incorrecte / pour moi c'est incorrect parce que quand tu mélanges des phrases- par exemple si tu parles en kurde et tu mets des mots turcs, ou français aussi, pour moi c'est considéré comme faux [t'en fais jamais ?] pour moi- ce n'est pas au niveau des phrases, mais- c'est des erreurs humaines, ça arrive, mais ce n'est pas tout le temps / j'essaie de me contrôler, de me- mais ça ne m'arrive pas tout le temps / ça peut arriver, mais c'est rare » (Xezal)

La locutrice avance une appréhension de la *langue* en se basant sur un idéal de frontières nettement établies entre différentes langues qui font partie de son répertoire bi/plurilingue. Elle révèle son rapport à la norme à travers des désignations comme « incorrect », « faux » et « erreur » tout en admettant qu'elle pratique également ces usages, mais relativement moins que d'autres locuteurs. Ainsi, sa réflexion décrit une pratique idéale du kurde sans aucun mélange avec des éléments d'un répertoire bi/plurilingue. Serdal, Hogir et Ronî portent un discours mettant en cause les phénomènes issus du contact avec le turc, d'un point de vue encore plus personnel :

173- « [qu'est-ce que vous pensez des usages mixtes avec le turc et sur ceux qui en font ?]  
Serdal : ça ne me plaît pas du tout

Hogir : moi ça me dégoûte

Ronî : c'est la chose qui attire- qui attire plus d'attention / si vous parliez kurde, vous auriez certainement compris / ça résonne tellement mauvais

H : de plus, ça fait sentir mal parce qu'il n'y a déjà aucun effort pour améliorer [la situation de] la langue / peut-être seulement une petite minorité parmi les Kurdes, c'est tout / ceux qui veulent donner des cours /, mais sinon par exemple moi, ou nous trois, on ne fait rien sur ça / il n'y a pas d'activité, rien pour le protéger / et en plus, si on fait ça [ces usages], ça ne nous plaît pas le déclin de notre langue, une culture se perd devant nos yeux / juste parce qu'il n'y a aucune intervention » (Serdal, Hogir, Ronî)

Les locuteurs établissent une relation forte entre les usages mixtes avec le turc et le déclin (et la perte) du kurde. La perception négative des mélanges n'est pas seulement un problème au niveau phonétique, les locuteurs déclarent se sentir mal à l'aise au sujet de ces usages en rapport avec la représentation qu'ils se font du turc. Cette représentation est issue de l'histoire et des conditions qui définissent les dynamiques du contact. Ainsi, ils développent une attitude négative à propos du bi/plurilinguisme lui-même. Pour réagir à cette situation sociolinguistique, les locuteurs tiennent un discours qui remet en valeur la culture et l'identité kurde(/kurdophone). Cela justifie le besoin de sa protection en tant qu'une langue minorisée ; la défense des droits de cette langue contre les inégalités se traduit comme la défense d'une culture *unique*. Ainsi, la pureté du kurde, le fait de le parler correctement, sans recours au répertoire bi/plurilingue, en particulier, sans recours au turc, sont perçus comme des moyens de résistance face au déclin. Cette perspective des locuteurs décrit une certaine idéologie linguistique. Le problème d'« intervention » évoqué par Hogir sera l'une des thématiques principales qui sera traitée dans le chapitre suivant. Le deuxième type de discours est tiré de l'entretien avec Sermin et Canan. Il propose un autre point de vue à une échelle micro. Ce discours considère la norme du kurde (kurmandji) et la situation du contact en tenant compte des parcours individuels des membres de la communauté kurdophone :

174- « Canan : ne pas parler un 'bon' kurde suscite parfois une critique qui dépasse les limites / il y a un point de vue qui avance qu'il faut purifier le kurde du turc, des autres langues, qu'il faut le parler correctement et cette critique est issue de ce point de vue / qui fait cette critique / un professeur ou un chercheur qui viennent ici [à la librairie où les locutrices travaillaient] va directement vers les livres en kurde et quand ils demandent une question, ils attendent une réponse dans un kurde correct / ils ont leur raison, je comprends, mais chaque personne a une histoire personnelle / ils veulent que tout un peuple soit [/parle] comme eux / je veux dire ce sont des personnes qui sont compétentes dans les questions de la langue, mais chacun a un arrière-plan / tout le monde n'utilise [/ne parle] pas cette langue de la même façon » (Canan et Sermin)

Le discours de Canan implique également une certaine idéologie linguistique qui met en valeur la variation en langue kurde ; elle sous-entend également une attitude positive (au moins une attitude d'acquiescement) envers les usages mixtes et l'emploi des ressources bi/plurilingues. On peut ainsi le considérer dans une approche qui se distancie de la notion de norme, plus précisément de l'emploi *absolu* du kurmandji standardisé. Dans différents contextes sociolinguistiques, l'approche multilingue de la langue est susceptible d'être critiquée

notamment par des soucis du déclin des langues minorisées et/ou régionales, car le phénomène de contact implique toujours un rapport de force entre les langues en contact, et ce rapport s'avère en défaveur de la langue minorisée. À l'échelle mondiale, le multilinguisme en anglais est souvent discuté dans son aspect de globalisation. L'exploitation des ressources langagières des locuteurs dans un marché linguistique néo-libéral constitue également une perspective critique sur l'indifférence à propos de l'inégalité entre les langues (cf. par exemple l'œuvre d'Alexandre Duchêne). Dans le contexte du kurde en Turquie, il semble assez compliqué pour la plupart des locuteurs de soutenir une telle approche qui valorise le multilinguisme et l'emploi des ressources bi/plurilingues en kurde, en turc et dans d'autres langues. Avoir une conception multilingue signifierait-il d'être indifférent aux inégalités que la communauté kurdophone fait face depuis des siècles ? À l'échelle macro, est-ce qu'il pourrait y avoir, un jour, une certaine valeur, voire un certain prix du kurde dans le marché linguistique en Turquie ? Si la réponse est négative, est-ce que cela ne dévaloriserait pas la loyauté linguistique des Kurdes, la résistance linguistique mise en œuvre ou encore les victimes des actes glottophobiques (illustrés dans la Partie 1 et dans le chapitre 10) ? Tenir un discours positif envers le multilinguisme en kurde et en turc pourrait aussi signifier une attitude qui insiste sur un bilinguisme sociétal, équilibré, mais pas une situation où le turc devient la langue dominante dans tous les contextes, assimilant complètement la langue kurde. Il semble qu'un tel équilibre entre ces deux discours présentés ne pourrait pas être maintenu jusqu'à ce que la représentation des deux langues soit reconstruite chez les membres des communautés kurdophone et turcophone en Turquie. Et cela ne peut se faire que par un changement profond du sens du contact en fonction des changements socio-politiques essentiels comme les politiques linguistiques et l'idéologie dominante de l'homogénéisation linguistique de l'État.

Il a été avancé plus haut qu'afin de mieux appréhender la représentation des phénomènes issus du contact chez les kurdophones, les discours épilinguistiques fournissent des éléments d'analyses importants. Ceux prononcés sur les pratiques des autres locuteurs donnent des indices plus précis sur les problèmes sociolinguistiques principaux discernés par les locuteurs. Décrire les approches sur ces problèmes peut également donner des pistes de réflexion pour comprendre de quelle façon peut-on intervenir sur la dynamique du contact kurde-turc afin de changer son avenir.

### *11.2.3.3.1 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs selon l'âge*

La catégorisation des locuteurs peut se faire en fonction des pratiques des différentes générations kurdophones. Xezal compare celles de ses cousines, ses tantes et les personnes âgées de sa famille :

175- « [est-ce qu'il vous arrive d'alterner avec le turc à la maison ?] à la maison non / quand on est allés en Turquie cet été, c'est plutôt avec mes cousines, mes tantes- [avec les personnes plus âgées ?] non, ils parlent seulement en kurde / pas seulement, mais, ma grand-mère et mon grand-père ne savent pas parler turc / ils ne parlent que le kurde / ils disent tout le temps, vous pouvez apprendre votre langue maternelle / généralement, c'est les personnes plus âgées qui ne parlent pas le turc- fin, c'est très rare / [plus tard dans l'entretien] les personnes âgées ne font pas beaucoup de mélanges / c'est surtout les jeunes qui le font / ils vont à l'école, ils étudient, ils parlent le turc, ça devient leur langue au quotidien / il y a une différence entre les personnes âgées et la nouvelle génération » (Xezal)

Xezal distingue trois générations : la première génération (les plus âgés) maintient leur pratique en kurde tandis que la deuxième (« les tantes ») et la troisième génération (« les cousines ») pratiquent plus le turc lors des interactions. Elle généralise cet écart à la communauté kurdophone en Turquie et le met en rapport avec une divergence sur le plan des milieux de socialisation entre les générations. Cette socialisation se déroule particulièrement dans les institutions nationales (école, université, etc.) où le turc s'impose comme langue dominante. De ce fait, le changement des pratiques du kurde semble être lié à l'urbanisation et à l'immigration récente dans ce pays (cf. les parties 1 et 2).

Serhad distingue également des différences entre les générations, mais porte un regard plus positif concernant les usages issus du contact :

176<sup>336</sup>- « insérer du turc facilite la communication intergénérationnelle /, mais au niveau de l'assimilation, la familiarité avec le kurde à la maison est importante, si les parents permettent la pratique du kurde / la génération après les années 1990 parlent plus le kurde, notre génération, [l'usage du] kurde est dominant / quand les aînés nous rendaient visite, les voisins- la génération après 2000 c'est plus le turc /, mais c'est valable pour l'ouest, ce n'est pas comme ça en campagne / [plus tard dans l'entretien, il donne un exemple aux usages mixtes avec le turc] par

---

<sup>336</sup> Cet extrait noté à la main présente le discours propre du locuteur.

exemple ‘tirs’ [« peur »] c’est un mot emprunté au kurde en turc, ‘tırsmak’ [« avoir peur »] / le kurdophone emprunte ce mot et dit ‘tırsmış kir’] » (Serhad)

L’exemple donné par le locuteur s’avère intéressant, car il s’agit d’un mot originellement emprunté au kurde, et qui est ensuite emprunté au turc en kurde dans une autre forme (verbale), or le verbe *tirsîn* (« avoir peur ») fait toujours partie du lexique de cette langue. Selon le locuteur, ces usages sont en fort lien avec le manque d’apprentissage et de connaissance du kurde par ces locuteurs. Dans une autre perspective, cet exemple illustre la productivité de cette stratégie (la CVs) de l’emprunt lexical en kurde. Il est notable que le locuteur relève un côté pratique des mélanges avec le turc facilitant la communication entre les générations ; un autre locuteur (Azad) avait souligné cette fonction des mélanges, mais avec de l’ironie (cf. la section 11.2.3.1). D’autres constats réalisés par Serhad consistent en la pratique du turc plus fréquente chez la nouvelle génération, et dans les grandes villes de l’ouest. Il classe donc les usages selon l’âge et le lieu résidence. Un autre locuteur, Aram, partage son observation catégorisant « les enfants nés après 2000 » comme « en danger d’assimilation » ; selon lui, à Istanbul, « ceux en dessous de seize ans sont les plus assimilés au niveau linguistique ».

Adar fait une catégorisation comparable à celle de Serhad en soulignant la différence intergénérationnelle. Selon lui, la raison essentielle de l’écart est l’exposition des jeunes (et des enfants) au turc. L’emploi concomitant des deux langues provoque un sentiment d’être coincé entre les deux, car leur pratique se fait dans des contextes inégaux : le kurde restreint à certains domaines tandis que le turc s’utilise dans le système éducatif, à la télévision, dans la rue, bref, dans plusieurs domaines de la vie (rappelons les données présentées dans le chapitre 10 et la situation sociolinguistique du kurde décrite dans la Partie 1). Le locuteur fait une analogie entre cette *dualité* et le phénomène du mélange : la vie des locuteurs (surtout les jeunes des grandes villes) se présente divisée en deux, leur langue est aussi divisée en deux. Il donne un exemple de mélange intéressant, comme celui de Serhad : *yapmış dikim*. Dans cet exemple, le verbe emprunté au turc *yapmak* signifie « faire » tout comme le verbe support *kirin* du kurde qui veut dire « faire » ; *yapmış dikim* signifie tout simplement « faire » mais constitué des deux « faire ». Le locuteur donne cet exemple notable afin de souligner un recours courant au turc chez les kurdophones de jeunes générations qui se produit par un manque de connaissance du vocabulaire en kurde. Quant à lui-même, il déclare qu’il n’utilise pas de telles constructions (*-miş kirin*) tout en admettant qu’il lui arrive de faire des insertions au niveau lexical. Cependant, il souligne l’importance du maintien du verbe kurde (cf. l’extrait de Ciwan dans la sous-section 11.2.3.3.3) et affirme nettement qu’il a un regard négatif sur ce type d’usage, car selon lui, l’acte

principal se situe dans le verbe et si le verbe est en turc, on exprime l'essentiel en turc. Il revient sur ce point dans la suite de l'entretien est rajoute :

177- « [...] l'enfant n'a pas pu bien apprendre sa langue / il le parle à moitié / il est plus probable qu'il se sent blessé concernant la langue / de plus, les facteurs sociaux- il se concentre sur l'autre langue, mais finalement, il n'arrive pas à le bien parler non plus » (Adar)

Selon Adar, « être coincé » entre deux langues est donc aussi lié aux raisons économiques, car le marché linguistique en Turquie est dominé par le turc bien qu'il existe plus de 20 millions de locuteurs du kurde dans le pays. Cette blessure qu'il mentionne est certainement partagée par plusieurs, et cela influence fortement la psychologie sociale dans la mesure où la langue et l'identité personnelle sont des notions étroitement liées.

D'après Gulê aussi, ce sont les jeunes qui font le plus de mélanges avec le turc, mais cela se justifie par l'insertion des mots associés à la vie urbaine/moderne :

178- « [est-ce que les jeunes parlent un kurde différent ?] oui, plus mélangé / le mélange de différentes langues, les dialectes des différentes régions, donc [il y a] aussi un mélange interne au kurde / enfin, il y a des mots que moi j'utilise, mais pas ma mère ou mon père / dans ce sens-là, j'ai une langue plus hybride / [ça se passe plutôt à quel niveau ?] je crois que c'est le lexique / par exemple, [un kurdophone qui] n'a jamais dit 'dolmuş durağı'<sup>337</sup> [tr.] en kurde / [il dirait] 'ezê biçim dolmuş durağıye' / au niveau grammatical, il construit la phrase, mais il n'y a pas 'dolmuş durağı' et on ne peut pas le traduire / si on réfléchit- 'rawestek' [kr.], peut-être- même moi- en plus, même ce mot peut être un mot produit, le sens de 'l'arrêt', je veux dire, parce que c'est un mot lié au [mode de] vie urbain » (Gulê)

La locutrice établit une corrélation entre le parler des jeunes kurdophones et le besoin d'un lexique adapté à la vie urbaine. Cela semble nécessiter plus d'emprunts au turc par rapport aux plus vieilles générations, car les jeunes se réfèrent à des concepts et aux objets associés à ce mode de vie. L'exemple de *dolmuş durağı* illustre bien ce point-là et il apparaît que son équivalent en kurde résonne comme un mot *fabriqué* selon la locutrice. Cependant, cela n'exclut pas la possibilité que ces mots mis en circulation par les travaux de standardisation et toute sorte de matériel écrit en kurde puissent gagner progressivement du terrain chez les jeunes kurdophones et remplacer éventuellement les emprunts au turc.

---

<sup>337</sup> *Dolmuş* est un moyen transport en commun, plus petit qu'un *minibus* ; on peut le comparer à un taxi partagé par plusieurs personnes (environ sept, huit personnes). Les lignes de *dolmuş* ont un arrêt de départ et un terminus, d'où vient le syntagme *dolmuş durağı* (« l'arrêt de *dolmuş* »). Ce moyen de transport est spécifique à Istanbul.

Dans l'extrait ci-dessous, Ciwan signale un emploi plus étendu des usages mixtes au sein de la communauté kurdophone. Il ne désigne donc pas une catégorie spécifique de locuteurs qui en utilise plus ou moins :

179- « [comment tu trouves les usages mixtes ? quel est ton sentiment sur ceux qui en font ?] après avoir fait des études en langue kurde, ces usages me paraissent de plus en plus drôle / c'est drôle mais tragique en fait / surtout que les vieux en font aussi, ils en utilisent sans se rendre compte / [mais il y a souvent un discours qui affirme que le parler des vieux est plus authentique, que c'est plus la langue du village / donc selon toi, à quel point est-ce que c'est vrai ?] les femmes, le kurde des vieilles femmes- parce que nos hommes les ont appris [les usages mixtes] en ville / [les villes de RMK ou les grandes villes de l'ouest ?] par exemple mon père, il allait en ville, à Bismil, à la préfecture, à la poste, il s'est mis au contact avec cette langue là-bas / les vieilles femmes n'y sont jamais allées / je me souviens de ma grand-mère, comme elles ne quittaient pas le village, elles avaient un kurde très pur, très clair / [c'est toujours pareil pour les vieilles femmes ?] oui, mais nos mères- par exemple avec la télévision, leur kurde est un peu altéré / nous on est la dernière génération dont les mères ne parlent pas turc / les parents des générations suivantes parlent très bien le turc et c'est un danger pour les nouvelles générations / [et si on essayait de classer les personnes qui font plus de mélanges avec le turc parmi la nouvelle génération, c'est plus aux villages, aux petites villes de RMK, aux grandes villes de RMK ou bien c'est aux grandes villes de l'ouest ?] difficile de dire, ça dépend de la personne / parfois je rencontre des amis qui viennent de Diyarbakır, d'Istanbul, je ne parle pas le kurde qu'ils parlent or j'ai fait une licence sur ça / ils parlent tellement bien, avec des expressions et tout, et sans prétendre, très naturel, très couramment / moi quand j'en emploie, j'y réfléchis avant / j'ai connu beaucoup de gens avec un tel kurde qui viennent de ces villes / mais il y a un autre groupe qui parlent le turc partout, à l'école, entre amis, ils parlent kurde seulement en famille et c'est eux qui ont un mauvais kurde » (Ciwan)

Après ses études en langue kurde, le locuteur prend un recul par rapport au phénomène du mélange avec le turc. Il semble avoir développé une sensibilité élevée à l'égard de ces usages et il affirme ainsi l'emploi de ces usages par les personnes âgées. Les données de discours libres présentes dans la base de données *Kurdish Dialects* confirment cela. Pour illustrer, ces deux extraits sont tirés du discours libre d'une personne âgée, habitant à Elbistan, une région frontalière de la RMK :

180- [K-022 Elbistan - discours libre] « daka me uğreşmîş debû, xwe usan dekir uğraşmîş debû, tanî debir zû radebû êke wa qayret bû »

« notre mère a essayé, elle aurait mis beaucoup d'efforts, elle était comme ça, elle aurait constamment bougé partout, se levait tôt, elle était une femme tellement diligente »

181- [K-022 Elbistan - discours libre] « Ki wêrê zî ki rêk kapamîş debû ku be hêsp debir »  
« quand la route aurait été fermée là-bas aussi, il aurait apporté les choses avec un cheval »

Dans les deux exemples tirés du même discours libre, on observe plusieurs emprunts du lexique verbal au turc, *uğraş-mak* (« essayer », « faire de l'effort »), *usan-mak* (« être fatigué », « être épuisé ») et *kapa-mak* (« fermer »), accommodés par la CVs aux verbes *bûn* (« être ») et *kirin* (« faire »). Il se présente encore d'autres exemples de ce type dans les énoncés de ce locuteur et d'autres locuteurs qui sont susceptibles d'être dans les mêmes tranches d'âge. Ainsi, le critère de l'âge semble être une représentation biaisée de la plupart des locuteurs, car ce ne sont pas seulement les jeunes, notamment des jeunes des grandes villes qui les emploient. La proximité géographique (en RMK ou à l'ouest du pays) avec les turcophones semble un critère plus plausible pour expliquer les usages mixtes avec le turc.

Dans l'extrait de Ciwan, il manifeste aussi ses évaluations sur les pratiques linguistiques des femmes de différentes générations. Selon lui, avec l'introduction des nouvelles technologies de communication, par exemple la télévision, la langue utilisée en famille subit la pénétration progressive des usages mixtes. Le locuteur considère cette situation comme une menace à la transmission intergénérationnelle du kurde dans la mesure où les enfants seront exposés au turc dès leur jeune âge dans le domaine familial. L'urbanisation en RMK et l'accès aux médias divers sont susceptibles de créer de nouvelles espaces de l'usage au turc. En outre, la dernière question posée à Ciwan pour une catégorisation entre les locuteurs s'avère difficile de répondre. Le locuteur souligne l'ampleur du parcours individuel de l'apprentissage du kurde dans les pratiques. Il se compare à des locuteurs qui parlent un kurde *nuancé*. Il leur aspire en lisant et en enrichissant ses usages, mais selon lui, ces efforts ne remplacent pas la façon de parler *naturelle* de ces locuteurs. Au lieu de classifier les usages des autres kurdophones selon l'âge ou la provenance régionale, Ciwan met en avant la pratique au quotidien et dans différents contextes du kurde, et surtout, la pratique réduite du turc afin de désigner les locuteurs qui, selon lui, parlent un *meilleur* kurde.

Comme dans l'extrait précédent de Ciwan, une autre locutrice, Haje, ne distingue pas non plus une catégorie précise pour désigner les kurdophones qui font plus de mélange que les autres, notamment sur le plan de la différence entre les générations :



182- « tout le monde en fait, un vieux de cinquante ans en fait aussi par exemple, et je sais comment il parlait jusqu'à ce qu'il utilise ces '-miş', '-miş', je le trouve étrange, 'au moins toi tu ne le fais pas', je me dis / et les enfants, c'est en les voyant- [et tu ne trouverais pas que ce mélange ne soit pas naturel ?] non, en fait, par exemple tu ne mélangeras pas le turc avec l'anglais, non ? / [ça peut parfois m'arriver, si je parle les deux pendant un certain temps-], mais je pense que c'est plutôt psychologique [elle parle pour les kurdophones], il y a un syndrome de se coincer entre les deux / je connais des personnes qui parlent très bien les deux langues, elles ne mélangent jamais, très net, je connais des personnes qui me disent de ne pas leur parler en turc / moi aussi je ne parle turc que si cette personne ne parle pas kurde / [...] j'ai des cousines de dix et de six ans, ils ne parlaient pas turc, ils ne comprenaient pas / après l'école, l'aîné a appris le turc et il n'a plus jamais parlé en kurde / ils sont nés et ont grandi à Istanbul, même si j'insiste, il me répond en turc /, mais si ses parents lui posent une question en kurde, il répond en kurde, mais avec nous, ses cousins jeunes, il ne parle qu'en turc / le petit est influencé par cette situation et il a commencé à faire des mélanges, mais quand on lui parle en kurde, il répond en kurde, il est plus conscient de la situation » (Haje)

La locutrice met ainsi en avant que l'âge tout seul ne constitue pas un critère de classification entre les locuteurs concernant les usages mixtes. Elle distingue les personnes qui sont plus fermes au niveau de leur pratique et d'autres qui n'y font pas très attention. Selon elle, l'école comme instrument de l'État et la migration à Istanbul jouent un rôle plus décisif sur le développement des pratiques. Elle souligne l'ampleur de la conscience et de la sensibilisation sur la minorisation du kurde pour contrer les effets des usages mixtes. Il semble ainsi que selon Haje, l'apprentissage et la transmission de la langue au sein de la famille ne suffisent pas non plus. L'introduction d'un positionnement socio-politique est aussi importante pour former les attitudes des acteurs sociaux kurdophones qui résistent à l'assimilation linguistique.

#### ***11.2.3.3.2 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs selon la classe sociale et le niveau d'éducation***

Selon Gulê, les usages issus du contact sont constitués principalement du mélange avec le turc, de l'insertion des éléments lexicaux, mais pas de l'alternation des phrases en entières. Pour répondre à la question sur ceux•celles qui font le plus de mélange, elle se réfère aux inégalités au niveau de l'accès à l'éducation à côté des différences intergénérationnelles :

183- « le groupe qui a le moins de rapport avec le turc c'est les personnes âgées et je pense qu'ils en font moins / ils parlent plus [le kurde], j'inclus aussi ceux qui comprennent, mais qui ne

parlent pas le turc / je pense que ça s'accroît avec la durée de l'éducation / il y a une différence entre un ami qui a abandonné l'école au collège ou au lycée et un autre qui a continué / celui qui a abandonné l'école fait moins de mélanges, son parler [reste] plus local, il [maîtrise plus] ce parler » (Gulê)

En se basant sur ses observations personnelles, la locutrice établit un lien entre le niveau d'éducation et le recours à des usages mixtes chez les locuteurs kurdophones bi/plurilingues. Comme il a été discuté dans la Partie 1 de cette thèse, l'école (nationale, turque) est un appareil idéologique de l'État qui vise l'homogénéisation linguistique en turc. De ce fait, l'abandon de l'école est susceptible de restreindre la fréquence d'usage du turc, notamment chez les personnes résidant dans les villages et les petites villes de la RMK. Compte tenu de l'absence de l'enseignement en langue kurde (en Turquie), l'inégalité de l'accès à l'éducation (secondaire et supérieure) demeure toujours un problème sociolinguistique (et politique) de la communauté kurdophone du pays. L'introduction du kurde en tant que langue de scolarisation semble être le moyen le plus efficace pour assurer l'égalité entre les enfants kurdophones et turcophones.

Adar tient des propos qui montrent qu'il classe les locuteurs kurdophones employant des phénomènes issus du contact avec le turc sous les trois catégories : il distingue les jeunes (des grandes villes) ci-dessus, les locuteurs selon leurs régions d'origine (cf. la sous-section suivante) et leur niveau de l'éducation en une seule phrase, « la population non-éduquée, ceux qui n'apprécient pas l'école, et lire, et rechercher, ni en kurde ni turc » comme les locuteurs qui en font plus. Le niveau de l'éducation signifie selon lui une prise de conscience envers la langue et ainsi, une réduction dans l'emploi des usages mixtes.

Aram se rejoint à Adar sur ce point, mais son discours porte plutôt sur la loyauté linguistique du groupe ayant une éducation supérieure – il ne s'agit donc pas précisément d'un discours épilinguistique sur les pratiques des autres locuteurs. Il met en avant l'implication des kurdophones ayant un certain niveau d'éducation dans la pratique orale et écrite du kurde. Baran, lui aussi, considère les pratiques des locuteurs « qui ont reçu une éducation » tout en évaluant les usages mixtes de façon générale :

184- « du point de vue politique, tu les perçois comme faux /, mais je ne suis pas quelqu'un de jacobin / la communication, émetteur, récepteur et le message / notre message est blessé / puisque c'est une langue rapiécée, nos messages sont blessés, rapiécés, avec des parasites dedans /, mais l'interlocuteur peut interpréter ces parasites, il peut saisir ces codes et cela donne un sentiment d'épuisement, d'aliénation / c'est pour ça que je suis pour- si tu parles en kurde avec

un kurde, il faut le parler comme on parle vraiment du kurde / surtout les personnes qui ont eu une éducation et qui vont produire [sur le plan intellectuel] » (Baran)

Le locuteur classe le discours contre les usages mixtes comme un discours politique et se distingue de cette approche. Cependant, il compare les mélanges aux bruits « parasites » et désigne leur interprétation comme une tâche épuisante pour les locuteurs bi/plurilingues. Ceci évoquant la perception plutôt négative de ces usages, le locuteur charge ceux qui ont un niveau d'éducation plus élevé d'une responsabilité de ne pas utiliser leurs ressources bi/plurilingues notamment lors d'une activité intellectuelle, afin de s'approcher de la norme du kurde. Il définit ainsi un profil d'intellectuel kurde qui met en avant sa loyauté linguistique et qui utilise un bon kurde dans ses produits artistiques, scientifiques, intellectuels, etc. Ce point de vue a été également avancé par Adar (cf. la section 10.0.3.1) concernant l'usage du kurde dans les milieux académiques kurdes.

#### ***11.2.3.3.3 Les discours épilinguistiques sur les pratiques des autres locuteurs selon le lieu de résidence et la provenance régionale***

Les entretiens en groupe fournissent des discours évaluatifs des locuteurs les uns sur les autres ; Ferzan en fait sur le parler de Renas et de Perwer. Il classe également les dialectes régionaux selon le critère d'intercompréhension :

185- « Ferzan : la langue de Perwer est meilleure que celui de Renas- nous avons rencontré aujourd'hui / je connais Perwer depuis plus longtemps / son kurde est plus originel par rapport au nôtre, un peu plus riche au niveau des mots / le kurde de ceux de Batman, Silvan, Derik, leur kurde est plus clair, plus compréhensible, mieux articulé / à [la région de] Serhad, le kurde est également originel, mais plus influencé par ça [sûrement du turc] / il y a des raisons pour cela, après chaque révolte, les politiques de turcisation étaient très sévères, les punitions, etc. / il y a l'influence du turc dans les centres-villes / à Lice, Kozluk, Silvan, on parle un bon kurde / Derik à Mardin, la région de Botan, des parlers propres à ces régions / Viranşehir, Siverek, Nusaybin, Kızıltepe / Hakkari, le sud de Van, Şırnak, une partie de Bitlis, on les comprend moins par exemple / ceux qui font du commerce comprendraient mieux » (Ferzan, Perwer, Renas)

Le locuteur souligne ainsi le rôle de la sensibilisation à la variation dialectale dans l'intercompréhension des kurdophones, car les AIE (cf. la partie 1) et les déplacements forcés renforcent ces difficultés. Quant à une question sur les usages mixtes, Perwer et Ferzan

signalent l'absence de l'enseignement du kurde dans un cadre scolaire comme la raison principale de la différence au niveau des compétences des kurdophones :

186- « Perwer : comme nous n'avons pas reçu une éducation académique, tu d'adresses [aux autres] généralement avec le kurde de notre région / tu t'adaptes le plus possible aux personnes qui veulent parler de façon 'académique' / ici, à Istanbul, comme il faut que tu te fasses comprendre, tu mélanges avec le turc / si tu lui dis un mot 'académique' qu'il ne comprendra pas, tu seras embêté, tu ressens un malaise et tu parles comme il comprendra / sinon tu l'as dans ton cerveau, tu le retrouves dans les milieux où il faut parler 'académiquement'

Ferzan : ça dépend de l'interlocuteur, il faut s'exprimer de la façon dans laquelle il comprendra

Perwer : puisqu'il n'y a pas de support [de l'État], il n'y a pas un seul modèle / il n'y a pas une langue commune pour tout le monde / en turc, tout le monde connaît les mots utilisés dans une conversation ordinaire, il y a une langue commune, ce n'est pas le cas pour le kurde / pas d'enseignement / c'est pour cela qu'on l'étire le plus possible » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Cet extrait montre que les locuteurs évaluent constamment les uns les autres afin d'adapter leur pratique du kurde selon leur interlocuteur. Perwer affirme distinguer les contextes où il peut utiliser la variété standard ou un kurde plus *mélangé* avec le turc. Sans faire une catégorisation de locuteurs détaillés, il souligne une différence des pratiques à Istanbul. Comme ces deux locuteurs sont des commerçants, (patrons de PME), ils semblent montrer une certaine aisance dans la saisie des situations de communication bi/plurilingues dans différentes parties de la RMK ainsi qu'à Istanbul – à noter que cela peut être juste une impression que j'ai eue. Outre ces deux locuteurs, cette aisance et capacité d'adaptation linguistique sont revendiquées par des locuteurs comme Aram, Adar et Ciwan qui déclarent maîtriser le standard du kurmandji (ou bien, de manière plus modeste, ils confirment être à l'aise à parler couramment le kurde). Ainsi, ils peuvent également « étirer » la langue selon différents contextes afin de maintenir la conversation avec leur interlocuteur kurdophone bi/plurilingue. La sécurité linguistique de ce profil de locuteurs ayant une familiarité avec la variation dialectale, les usages mixtes avec le turc et la variété standard du kurmandji permettent, à un certain degré, de surmonter les frontières linguistiques entre les kurdophones. Cependant, dépasser les frontières implique de savoir où elles peuvent se situer. C'est pour cela que ces locuteurs se réfèrent très souvent à la situation sociolinguistique et/ou diglossique du kurde en Turquie ; ils manifestent ainsi leur positionnement social et idéologique à l'égard de l'inégalité entre le kurde et le turc.

Sermin et Canan désignent un groupe spécifique de locuteurs en RMK dont le kurde se présente *meilleur*. Elles précisent la présence des profils divers selon le parcours d'apprentissage du kurde :

187- « Canan : le kurde parlé en famille au Kurdistan est plus naturel, non touché par l'assimilation / [une langue à laquelle] les autres mots- les nouveaux mots ne sont pas rentrés, il n'y a pas de mots trop académiques et tout

Sermin : par exemple ma mère ne comprend pas cent pour cent quand elle regarde Stêrk TV<sup>338</sup> / les jeunes qui viennent à Istanbul participent au cours des associations, ils essaient d'apprendre la langue académique / ceux qui sont nés ici [à Istanbul] et ceux qui sont nés là-bas [en RMK] et qui ne parlent pas kurde suivent la méthode quand ils arrivent ici / il apparaît ainsi un kurde différent / par exemple, quand Canan parle, je me sens au village, parce que ça se comprend qu'elle parle comme si elle parle avec sa mère » (Sermin et Canan)

Canan prend ainsi le contexte comme un indicateur du degré de l'assimilation linguistique : selon elle, le kurde parlé dans la famille et en RMK se préserve mieux. La locutrice distingue également les apports de la variété standard du kurmandji. Il semble qu'elle met plus en valeur le kurde tel qu'il est parlé dans le contexte qu'elle décrit. Cela manifeste une certaine approche *pastorale* de la langue qu'on peut observer chez les locuteurs ayant grandi à l'ouest de la Turquie, comme elle. Sermin explique la situation des jeunes kurdophones qui retrouvent leur langue à Istanbul. Ils peuvent apprendre la variété standard dans un cadre institutionnel même s'il s'agit d'un processus long. De plus, l'État met constamment de la pression sur ces centres culturels et linguistiques (cf. la Partie 1) donc le nivellement des compétences linguistiques des kurdophones (apprenants) apparaît comme une tâche difficile à Istanbul. Dans la dernière partie de cet extrait, Sermin évalue le lecte de Canan. Cette dernière parle la langue apprise par sa mère ; cette langue est associée à un meilleur kurde, à un kurde plus naturel par Sermin. L'effet de cette perception est issu de la représentation de la langue *maternelle* kurde, à savoir le rôle chargé par les *mères* (et des *femmes* en général) dans le maintien du kurde. C'est pour cela que les locuteurs (comme Ciwan) craignent l'abandon du kurde par les jeunes locutrices du kurde (cf. la section 11.2.3.3.1 ci-dessus). Plus tard dans l'entretien, les deux locutrices discutent à propos de la variation dialectale du kurmandji tenant compte des approches idéologiques présentes dans la société turque :

---

<sup>338</sup> Une chaîne kurde diffusée par satellite et en ligne.

188- « [qu'en pensez-vous de la diversité dialectale en kurde (kurmandji) ? c'est un fait qui rend la langue plus intégrée ou plus morcelée ?] Sermin : c'est la richesse de la langue / il y a beaucoup de mots pour désigner les mêmes choses / c'est plutôt une richesse qu'une fragmentation

Canan : quand on apprend le turc, ils présentent les dialectes comme une richesse, mais pour le kurde, il y a un discours qui revendique que cette diversité est disruptive / c'est politique » (Sermin et Canan)

Les locutrices soulignent donc que selon elles, la diversité dialectale du kurmandji ne perturbe pas l'intégrité de la langue, mais que c'est une richesse héritée. Différents discours politiques concernant la langue kurde visent ainsi sa dénégation ; ces discours et la mise en œuvre des politiques de dénégation ont été montrés dans la Partie 1. Quant à la variation dialectale et la question de l'intercompréhension :

189- « Sermin : il y a certainement une difficulté d'intercompréhension / le kurde de ceux de Cizre et de Hakkari me paraît non-sens / non seulement les mots, mais leur façon de parler, la façon d'articuler les sons, il m'arrive de ne rien comprendre

Canan : mais tu t'habitues avec le temps, par exemple je me suis habituée au parler de Mardin, mais celui de Hakkari, je ne comprends toujours pas

Sermin : c'est la différence de l'accent / c'est pour cela que chacun revendique que son kurde est le meilleur » (Sermin et Canan)

Il s'avère un lien entre l'assimilation et la loyauté linguistique sur le plan de l'identité linguistique. L'assimilation linguistique est le résultat des politiques de minorisation et d'homogénéisation sociolinguistique de l'État ; dès lors, elle vise l'identité linguistique kurde. La loyauté linguistique des kurdophones désigne principalement la transmission intergénérationnelle du kurde au sein de la communauté (Akin, 2017 : 131). Mais cette volonté de transmettre la langue aux nouvelles générations peut se limiter au niveau discursif chez certains locuteurs. C'est pour cela que dans ce travail, la définition de la notion de loyauté linguistique peut s'étendre – au moins – à la manifestation de cette volonté, à l'expression du sentiment d'attachement identitaire au kurde qui peut se montrer en différents actes concrets, mais aussi symboliques (cf. le chapitre 12 où cette notion sera développée par des données). En rapport avec cette dimension symbolique de la loyauté linguistique, la classification des parlers dialectaux peut se faire à travers la représentation des notions comme le maintien et l'abandon du kurde au sein de la communauté :

190- « l'accent de la région de Batman, d'une partie de Şırnak, de Mardin, leur accent est plus fort / il y a une telle représentation qu'ils n'ont pas pu facilement assimiler la langue des gens de cette région / ils n'ont pas mélangé avec le turc, c'est pur, lourd, mais pur, très bien préservé, Hakkari aussi / je ne comprends pas du tout, il roule beaucoup, j'essaie de comprendre par le sens des mots /, mais ils gardent les traditions et la langue / Urfa, Antep, c'est différent, Malatya, Adıyaman, je ne comprends pas / on avait un voisin, kurde de Kırşehir, je ne le comprenais pas, mais ma mère le comprenais plus<sup>339</sup> » (Haje)

Baran fait des observations générales sur les dialectes du kurmandji en fonction de la facilité d'intercompréhension qu'ils éprouvent avec son propre dialecte :

191- « ils appellent notre kurmandji, si je ne me trompe pas, comme le kurmandji de 'bêroj' [le kurmandji du sud] / Urfa, Adıyaman, l'ouest de Mardin, Suruç, Kobane, Ceylanpınar, notre langue est bien proche dans ces endroits / par exemple, ça change un peu vers Malatya, Maraş, mais on se comprend quand même / de toute façon, ils utilisent des mots turcs / tu t'entends très facilement avec [la région du] Serhad, je crois que c'est entre cette région et la nôtre que s'établit une bonne intercompréhension, car il y a toujours des échanges issus du mode de vie semi-nomade / il y a toujours des tribus qui partent de chez nous et qui vont jusqu'à Ardahan, et ainsi, il y a une unité linguistique, une unité d'accent / par contre le kurde de Hakkari, du sud de Van, le kurmandji de 'Bahtinan'<sup>340</sup>, ça change, mais je comprends, je lis en kurde et la télévision » (Baran)

Le locuteur évalue différents parlers du kurmandji à partir de son propre dialecte et fait des remarques qui correspondraient – à peu près – à la classification des dialectes du kurmandji proposée par Haig & Öpengin (2014) ; par exemple le kurde Hakkari et du sud du Van correspond au dialecte qu'ils appellent *Southeastern Kurmanji*, ou son dialecte parlé dans toutes les villes listées (selon lui) correspond au dialecte du *Southwestern Kurmanji*. Les kurmandjophones affirment à plusieurs reprises qu'ils peuvent distinguer les dialectes et les associer aux régions (cf. Ronî, Agir, et d'autres). La perception de la variation dialectale peut être la conséquence d'une sensibilisation individuelle de certains locuteurs et résider en grande ville (soit à l'ouest de la Turquie, soit les grandes villes de RMK) peut accentuer l'exactitude de cette perception. Il paraît également important de noter que lire en kurde et regarder la télévision kurde semble renforcer la sensibilisation du locuteur à la variation dialectale.

---

<sup>339</sup> Une petite ville de l'Anatolie centrale. Une population kurde y existe depuis plusieurs siècles.

<sup>340</sup> Il désigne sûrement le dialecte de *Badîni* (cf. Haig et Öpengin, (2014 : 147)).

Quant au phénomène de mélange issu du contact avec le turc, Haje signale la région de Serhad comme étant la partie de la RMK la plus caractéristique. Elle donne un exemple avec une CVs avec le verbe *gitmek* (« aller ») en turc et le verbe support *kirin* du kurde, puis rajoute :

192- « ce n'est qu'un exemple, il y a plein de phrases catastrophiques comme celle-ci [rire] / t'as ton mot, mais tu ne l'utilises pas / 'yapmış', 'etmiş', toujours un 'miş' à la fin, même si c'est du futur<sup>341</sup> il y a ce [suffixe] / c'est comme en anglais, [le kurde] n'utilise pas trop le verbe à la fin, soit au début, soit au milieu, j'ai aussi pris des cours [de kurde] que je le dise / c'est clair que l'on turcifie / il y a une assimilation grave, réfléchir en turc et répondre en kurde, moi aussi je le fais /, mais en fait, ils sont différents l'un de l'autre / quand je fais une telle erreur, je me corrige » (Haje)

En évaluant les usages observés chez les locuteurs de la région de Serhad, Haje fait des constats plus généralisés sur le mélange avec le turc. L'emploi du suffixe *-miş* est bien stigmatisé chez elle comme d'autres locuteurs. Elle se réfère à l'apparement du kurde aux langues indo-européennes et donne l'exemple de la variation au niveau de l'ordre de termes pour justifier l'ampleur de l'assimilation en kurde ; or le kurde atteste à la fois l'ordre de termes S-V-O et S-O-V. Selon cette perspective, l'ordre de termes S-O-V semble étiqueté en rapport avec son emploi extensif en turc. Cela montre que les similitudes au niveau des caractéristiques typologiques/grammaticales du kurde et du turc peuvent être amalgamées par les locuteurs à l'assimilation du kurde ; néanmoins, ces similitudes proviennent des typologies distinctes des deux langues.

Dijwar souligne la préservation du kurde dans cette région de la RMK ; il considère ainsi les dialectes d'un point de vue qui met en avant leur *pureté*. Il désigne la région de Botan, la campagne (précisément les petits villages en campagne) et quelques villes par exemple Hakkari, comme les régions où la langue « se préserve » mieux. Il rajoute que la spécificité de Botan est qu'il est encerclé par des villes kurdes et que les effets du contact y pénètrent moins.

Lorîn suppose que la migration en ville (Istanbul) crée un certain écart entre les parlers des kurdophones :

193- « nous, ceux qui sont en ville, les mots en turc se sont installés dans notre langue, mais ceux qui sont au Kurdistan, ils parlent mieux / leur prononciation reste pareil ici [en France], je n'ai pas entendu une différence par rapport à ça » (Lorîn)

---

<sup>341</sup> Ce constat de la locutrice va dans le même sens que l'analyse du suffixe proposée dans la section 11.0.1.2 : selon cette analyse, ce suffixe ne semble pas être chargé de coder ni l'évidentiel ni le passé, comme il le fait en turc.



Selon ses observations, ceux qui arrivent de la RMK et ceux qui ont déjà une certaine pratique du kurde préservent plus leurs façons de parler en France. Cependant, elle fait une autre distinction au sein de la communauté kurdophone à Marseille :

194- « ici, ceux qui parlent mieux, ce sont les adultes / si jamais leur français est mauvais et s'ils ne connaissent pas non plus le mot en kurde, ils le remplacent par le turc / les jeunes ne connaissent pas bien la langue, ils ont juste appris de leurs parents / c'est pour ça que si les parents insèrent du turc, ils en insèrent inévitablement /, mais je n'ai jamais entendu [une telle pratique] avec le français » (Lorîn)

Évidemment, la façon de rapporter leurs observations des locuteurs sont souvent – très – généralisant. Dans l'extrait de Lorîn, il est important de souligner que le phénomène du contact avec le turc survit à Marseille à travers les parents de deuxième génération et (sûrement) par les nouveaux arrivants, provenant de la Turquie. Cet élément d'observation a été partagé par d'autres locuteurs lors des discussions hors du cadre de l'entretien (par exemple, par Adar, Baran, Egit et Ertan). Mon observation personnelle sur le terrain, notamment dans une épicerie kurde visitée plusieurs fois et dans différents kebabs de la ville, confirme également que les usages mixtes en kurde et en turc se maintiennent chez les locuteurs de la deuxième génération. Néanmoins, on pourrait imaginer que ce rôle du turc soit remplacé par le français à partir de la troisième génération pour certains locuteurs (par exemple Xezal, mais pas pour Lorîn).

Xezal partage ses observations au niveau de la pratique du kurde dans la région Serhad et donne un exemple du mélange avec le turc et explique pourquoi, selon elle, une telle disparité se manifeste entre les usages des kurdophones :

195- « [entre le kurde parlé en Turquie, les cousines, etc., et le kurde parlé en France, chez vous ou bien les autres kurdophones proches de vous, est-ce qu'il y a des différences ?] / oui, beaucoup de différences / nous, comme on habitait dans la région Serhad là-bas, ils mélangent beaucoup le kurde et le turc / par exemple la moitié des mots c'est en turc et l'autre moitié en kurde / surtout au Serhad / ils disent 'ez düşünmüş nebim' / là-bas, tout le temps ils mélangent / [plus tard dans l'entretien] Erzurum, Maraş, les frontières kurde-turc / ceux d'Erzurum c'est vraiment ceux qui mélangent le plus, ils ne parlent pas très bien / ici, chez nous, pas de mélange / j'ai une partie de ma famille à Val-de-Reuil, ils ne mélangent pas non plus / [pourquoi y a-t-il une telle différence à ton avis ?] / pour eux, ce n'est pas quelque chose d'important, pas si grave que ça je pense / [et chez vous, c'est lié à un certain degré d'engagement politique ?] non, pas nécessairement lié à la politique, c'est lié juste- ce n'est pas parce qu'on est pour ce parti-là qu'on va- c'est vraiment du cœur, on est né comme ça, on doit apprendre cette langue » (Xezal)

La locutrice désigne la région de Serhad (la partie nord/nord-est de la RMK en Turquie) comme la région où on observe fréquemment des phénomènes issus du contact. L'exemple qu'elle donne est un usage typique de la CVs pour accommoder le lexique verbal du turc, décrit plus haut dans ce chapitre. Elle met en avant qu'au sein de sa famille, il se manifeste moins de mélange avec le turc bien qu'ils soient originaires de la région de Serhad. Pour expliquer cet écart, elle se renvoie au degré de la loyauté linguistique plus élevée au sein de sa famille et tient un discours qui met l'identité et la langue kurde au cœur de son existence sans avoir besoin d'un engagement politique. Il s'avère que certains locuteurs valorisent le kurde à la suite d'une prise de conscience politique tandis que d'autres maintiennent la pratique du kurde sans se référer une idéologie spécifique ; les deux approches peuvent être néanmoins considérées comme des idéologies linguistiques dans la mesure où elles supposent un positionnement social concernant la langue au sein de la communauté kurdophone.

Un discours qui porte un regard croisé (à la fois positif et négatif) sur le parler de la région de Serhad est celui d'Adar, un locuteur originaire de cette région :

196- « au Kurdistan turc, il n'y a pas d'enseignement en kurde, c'est pour cela que les dialectes régionaux se préservent / [à quel niveau ?] il y a des variations au niveau de la prononciation, les mots varient aussi, par exemple les locuteurs de Şırnak disent plutôt 'o' que 'a', au lieu de 'male', ils prononcent 'mole' / de plus, le Serhad est la région des dengbêj, les figures les plus importantes sont originaires du Serhad / le kurde de cette région est beaucoup plus clair par rapport à celui du sud, que Şırnak, Hakkari » (Adar)

Il apparaît que les locuteurs des régions du nord et du sud perçoivent de grandes différences notamment sur le plan phonétique et le déclarent dans leurs discours. De plus, les locuteurs distinguent également Hakkari (et la région autour) comme différente des régions du nord et du sud. Ces perceptions des locuteurs sont confirmées par les études dialectologiques du kurmandji, à savoir celles d'Haig et d'Öpengin (cf. la Partie 1, la section 3.0.2). À part cette remarque, Adar manifeste à son tour un certain attachement identitaire à sa région d'origine comparable à celui de Serdal, Hogir et Ronî à Cizre. Ce type d'identité linguistique plus locale ne semble pas briser l'intégrité d'un discours linguistique de résistance commun à la communauté kurdophone, mais la variation dialectale demeure bien marquée et les locuteurs peuvent se trouver en position de défendre ou de valoriser leurs propres parlers régionaux. Cette valorisation peut aussi aboutir à des stigmatisations des parlers associés aux régions lorsqu'il s'agit notamment des usages issus du contact avec le turc. Plus tard dans l'entretien, Adar admet de même qu'en région de Serhad, « les jeunes s'éloignent plus du kurde comparé à la situation

à Diyarbakır, Batman, Siirt ». Suite à une question additionnelle, il affirme que, selon lui, il peut y avoir l'effet d'une politisation, car le conflit a été toujours plus intense dans les villes du sud de la RMK.

Concernant les usages mixtes, Gulê met spécifiquement en avant le parler du kurde à Diyarbakır au niveau de la fréquence de leur emploi :

197- « je pense qu'ils font plus de mélanges dans les villes comme Diyarbakır / [elle partage ses remarques sur un séjour à cette ville avec ses amis de la fac qui ne pratiquent pas beaucoup le kurde] quand on est allés Diyarbakır, ces amis ont cru pouvoir parler kurde, mais ils ont compris à Cizre que ce n'était pas du tout le cas [rire] / là-bas, c'est très très mélangé / les formes grammaticales, par exemple, on agglutine des suffixes des autres langues / le mélange lexical, alterner tout d'un coup d'une langue à l'autre / je pense que c'est plus fréquent à Diyarbakır, non comparable avec les autres endroits » (Gulê)

Comme il est avancé par d'autres locuteurs plus haut dans ce travail et étudié dans la littérature du contact kurde-turc, le parler du kurde de Diyarbakır se démarque de celui des autres villes/régions kurdophones. Cette différence provient principalement d'une diversité ethnolinguistique historique dans cette ville et des migrations kurdes récentes en lien avec le conflit armé. Les dialectes du kurde (kurmandji) sont présents ainsi que le turc, parlé plus fréquemment par les plus jeunes. Ainsi, les usages mixtes deviennent moins marqués au sein des locuteurs de Diyarbakır tandis que ce parler est plus connoté par les kurdophones originaires d'autres villes, notamment les plus petites et réservées des migrations internes, où on observe des parlars avec moins d'influence du turc.

Elle évalue dans la suite de l'entretien le lecte de sa tante et se compare à elle du point de vue des incidences du bi/plurilinguisme (au moins en turc) sur les pratiques du kurde :

198- « la dernière fois que je suis allée à Cizre, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas parlé avec ma tante / et quand j'ai parlé avec elle, je me suis rendue compte que son kurde était beaucoup plus riche / le fait d'être plurilingue réduit la capacité d'employer les nuances lexicales dans une langue / c'est lié aux pratiques, toi, tu ne construis pas ta journée, ton monde imaginaire en kurde comme elle et ces nuances partent au bout d'un moment, t'utilises une langue plus fonctionnelle à la place de celle-ci / elle ne saurait pas le mot 'arrêt'<sup>342</sup> comme moi, ou d'autres termes, mais je me réfère à une autre chose quand je dis parler une langue avec toutes ses nuances » (Gulê)

---

<sup>342</sup> Cf. l'exemple qu'elle donne plus haut, dans la section 11.2.3.3.1.

Dans cet extrait, la locutrice décrit ses impressions sur le lecte de sa tante, une personne qui n'a sûrement pas passé beaucoup de temps dans un mode de vie *urbain* et qui n'a besoin que d'une pratique limitée du turc dans son quotidien. Gulê définit ses usages comme très nuancés, mais cadrés par ses besoins communicatifs adaptés à son mode de vie. Cette évaluation implique une classification des parlars (celui de Gulê et celui de sa tante) selon le contexte des actes de communication au quotidien (cf. la section 10.1). La contextualisation de chaque interaction se fait dans son cadre. Les locuteurs évaluent et s'autoévaluent selon ce cadre.

Pour faire une comparaison entre les pratiques en RMK et à Istanbul, j'ai posé une question directe à Agir :

199- « [[les usages mixtes et les alternances] est-ce que vous trouvez que ce genre de situations se produisent plus à Istanbul ?] bien sûr, c'est plus à Istanbul / [par exemple, quand vous discutez entre amis ?] oui, plus, beaucoup plus comparé à la campagne / [c'est à quel niveau, au niveau de la phrase ? ou, comme insérer des mots ?] ça peut être la phrase, ça peut être le mot, mais c'est plus une phrase entière /, mais la raison de cette situation provient du recul du kurde lié aux pressions / par exemple, parler de la philosophie, parler de l'art, il est très difficile de trouver des équivalents / ainsi, le turc intervient pour pouvoir s'exprimer » (Agir)

Comme Gulê, Agir explique l'emploi des usages mixtes par manque de vocabulaire spécifique aux différents domaines dont les locuteurs ont besoin dans leur vie quotidienne. Le locuteur distingue également Istanbul et la campagne ; cette distinction semble renseigner la raison essentielle du déclin de la pratique du kurde du point de vue des ressources lexicales. Lors des conversations qui nécessitent une connaissance lexicale spécialisée, le répertoire bi/plurilingue se mobilise chez les locuteurs et les phénomènes du contact s'observent de façon quasi systématique. Ce constat étant fait, l'approche d'Agir à propos de ces usages se porte à la fois dans deux discours distincts, plus précisément, deux idéologies linguistiques différentes. Cette complexité discursive reflète bien l'état synchronique des pratiques langagières des acteurs sociaux kurdophones :

200- « [quel est votre regard sur les usages mixtes ?] tout d'abord, une langue- dans un monde de plus en plus global- rien n'est pur, tu ne peux pas le maintenir pur / il y aura inévitablement du contact /, mais ceci est important : une langue doit, avant tout, se protéger / soit je sais parler une langue, soit je la parle à moitié /, mais je sais parler une autre langue- voilà le contact / bien sûr que ça se produit, c'est normal à notre époque /, mais le cas du kurde n'est pas celui-ci, à mon avis, plus que le contact, il y a la pression, il y a une situation de l'assimilation d'une langue

/ sinon je ne trouve pas étrange qu'il y ait de l'insertion d'une langue à l'autre / de plus, tu ne peux pas protéger une langue de nos jours, il y a l'anglais » (Agir)

Le locuteur constate d'un côté que le contact est un phénomène valable pour toutes les langues, mais d'un autre côté, il sépare le cas du kurde en Turquie tenant compte du processus de minoration. Pour expliquer brièvement les deux points relevés par le locuteur, on peut tout d'abord affirmer que toute situation de contact de langues implique un rapport de force entre les langues en contact. Dans cette perspective, le contact entre le kurde et le turc ne se distingue pas des autres cas de contact. Or, ce rapport de force peut être disproportionné, et une des langues peut être minorisée par des politiques sévères ; cela décrit et discerne le cas de la diglossie kurde-turc. La question se pose, lors de l'étude du contact kurde-turc, s'il faut relier toute pratique, tout usage, toute représentation sociale, toute idéologie, etc. issus du contact à cette situation diglossique ; ou bien, appréhender ces phénomènes comme des résultats synchroniques du contact et les traiter dans leur spécificité et complexité en tant qu'usages mixtes ou des pratiques langagières. Il me semble, dès le début de cette recherche, si on achemine vers la première option, toute donnée étudiée n'a qu'une seule raison d'être et n'explique qu'un seul processus (en cours) : la minorisation de la langue kurde et l'assimilation de ses locuteurs. C'est pour cela qu'il me semble plus pertinent de ne pas relier tous ces phénomènes issus du contact à des faits comme le manque du vocabulaire en raison de l'absence de l'enseignement en langue première kurde, mais de les illustrer à travers la diversité des opinions, des idéologies, des contradictions discursives afin d'exposer et d'expliquer le cas du contact dans toute sa complexité et sa dynamique présentes chez les kurdophones ayant participé à l'enquête de terrain.

Un autre point qui a été relevé par Gulê plus haut était le phénomène du mélange intensif à Diyarbakır. Locuteur natif de cette ville (Bismil), Ciwan compare les pratiques de cette ville et de celles situées dans la région de Serhad :

201- « [...] [et les insertions en turc ?] oui, ça se fait beaucoup, je veux dire, on parle souvent de ceux qui viennent d'Ağrı qui disent 'kapı kapatmış kir', 'söylemiş kir'- [c'est plus au Serhad ?] c'est juste que c'est étiqueté sur eux, chez nous, ça se fait encore plus [...] par exemple à la faculté [où il a fait une licence de la langue kurde] les professeurs nous disaient toujours que nos objets pourraient être en turc, mais que nos verbes, il faudrait les garder en kurde, ils disaient de faire attention à cela, je suis tout à fait d'accord avec ça, 'kapı bigire' d'accord, mais 'derî kapatmışke' non, ce n'est pas bon / le fait que ces verbes ne soient pas morts, c'est

important / s'ils ne se perdent pas, tu peux toujours changer les objets, mais si le verbe se perd, le reste suivra aussi » (Ciwan)

Le maintien des verbes devient presque une idéologie linguistique chez Ciwan, occupant, selon lui, une place importante dans la préservation du kurde. Le discours de ses professeurs en tant que figures importantes de l'enseignement d'une langue minorée influe sur sa représentation concernant le mélange au niveau du lexique verbal.

Serdal relève un point notable qui différencie à la fois la représentation du kurde et du turc, et la fonction de celles-ci lors d'une conversation entre les locuteurs parlant différents dialectes du kurmandji :

202- « Serdal : [...] enfin, les [parlers] kurdes ne se coïncident pas non plus parfois / parfois [une personne] dit quelque chose que je ne comprends pas [on alterne avec le turc dans ce cas-là ?] oui on passe au turc parce que c'est la langue en commun / comme il y a des variations régionales, comme il y a des problèmes au niveau du parler, comme chaque [dialecte] régional atteste des traits spécifiques bien marqués, tu ne te sens plus de parler en kurde / on passe directement au turc pour qu'il y a un vrai lien » (Serdal, Hogir, Ronî)

La perception de la variation dialectale au moment de la conversation semble perturber Serdal ; il ressent un éloignement de sa langue et préfère changer de langue. Il désigne le turc comme la langue en commun avec un kurdophone qui parle un autre dialecte. Comme il a été montré plus haut par lui (et ses amis), cela peut être en lien avec son identification forte envers sa ville natale (Cizre) et le parler de cette ville. Cependant, on remarque également un choix au niveau pratique entre l'emploi du kurde et du turc : le fait que le turc ait un standard implique un côté pratique dans son usage et cela le distingue du kurde, tandis que ce dernier est marqué par la pluralité de ses dialectes régionaux. Cela relève le degré de véhicularité du turc pour les kurdophones de la Turquie. Au niveau représentationnel, la variation dialectale marque une identité locale à l'égard des parlers du kurde tandis que l'homogénéité du turc (relativement plus élevée que le kurde) réduit cet effet de l'identité locale. Selon ce discours de Serdal, le turc peut donc avoir une fonction de simplification de la communication entre les kurdophones. Dans la mesure où l'interaction est entre kurdophones-bi/plurilingues, cette langue est susceptible de ne pas poser de problème d'accent ou d'enjeu identitaire. Pour réduire les écarts au niveau linguistique et surtout représentationnel, la notion de polynomie pourrait être utile déjà à l'instar des dialectes du kurmandji, puis des variétés du kurde (entre le kurmandji et le sorani, etc.).

Pour conclure cette section, il est possible de souligner quelques évaluations des locuteurs, observées plus fréquemment dans leurs discours épilinguistiques. Certaines remarques qu'ils font, notamment sur les dialectes régionaux du kurmandji sont également relevées dans la littérature du domaine. Par exemple, les dialectes de Hakkari, de Şırnak et de Mardin sont plus marqués aux niveaux phonétique et lexical. À part cette variation interne au kurmandji, certaines régions sont connotées pour la fréquence du mélange avec le turc. Celles-ci sont les régions de Serhad, la ville de Diyarbakır et les autres villes à la frontière des deux communautés. À propos des usages en lien avec le contact, l'emprunt verbal à travers la CVs sous forme de « *Vturc-miş + kirin* » semble être l'usage le plus connoté chez la plupart des locuteurs, qu'ils l'emploient ou non. Les critères posés au début de la section sont discutables, car il se trouve des exceptions aux catégories précises, par exemple, si on essaie de déterminer une classe socio-économique ou bien une tranche d'âge dont les locuteurs sont supposés employer plus d'usages mixtes, il pourrait toujours y avoir un contre-exemple à ces pratiques. En conséquence, les discours épilinguistiques des locuteurs concernant les usages des autres locuteurs montrent la pluralité et la complexité des représentations issues des observations individuelles. C'est ainsi que les pratiques langagières des locuteurs à l'échelle micro entrent en jeu dans la (re)construction du sens du contact, et définissent leurs idéologies et approches du bi/plurilinguisme kurde-turc.

Enfin, pour conclure ce chapitre, le répertoire bi/plurilingue des locuteurs a été montré à travers différents types de données. On observe des usages issus du contact sur plusieurs domaines lexicaux et grammaticaux. L'illustration de la mise en œuvre des frontières à travers des données à la fois *linguistiques* et *discursives* est un des objectifs principaux de ce travail ; dans cette perspective, les stratégies d'évitement des usages mixtes présentent bien ce *jeu* de frontière entre le kurde et le turc, mais aussi cette transivité entre ce qui est du *linguistique* et du *langagier*. Les discours épilinguistiques n'informent pas que de la représentation des phénomènes issus du contact. Ils exposent aussi les réflexions des locuteurs sur les langues, sur leurs propres usages et sur les usages des autres kurdophones. De plus, ces discours tissent les données exposées à partir du chapitre 9 et ainsi, permettent d'appréhender le cas *unique* de chaque locuteur, leurs attitudes envers les deux langues et au bi/plurilinguisme, et leurs approches de la notion de *langue*. Ces attitudes et conceptions diversifiées donnent un aperçu sur les points de vue à l'égard de la transmission de la langue kurde, de l'expression de la loyauté linguistique ou encore des manières de résister aux inégalités linguistiques chez les acteurs sociaux kurdophones.

## **12. La transmission du kurde : la loyauté linguistique de la communauté, l'enseignement en kurde et les moyens de résistance linguistique**

Certains problèmes autour de la transmission du kurde au sein de la communauté kurdophone ont été déjà abordés dans les chapitres précédents. La restriction de l'acquisition de la langue dans un cadre familial constitue l'un des problèmes présentés ci-dessus par des données de l'enquête. La loyauté linguistique des membres de la communauté kurdophone a été également évaluée par les locuteurs dans les différentes sections des chapitres 10 et 11, par exemple, en ce qui concerne la pratique du kurde dans les milieux sociopolitiques. Les locuteurs établissent une corrélation entre les pratiques des langues et l'absence de l'enseignement en kurde ; selon eux, cela se présente comme la raison principale des pratiques hétérogènes.

Dans ce chapitre, les pratiques au sujet de la loyauté linguistique et de la transmission du kurde seront abordées dans le contexte particulier de l'absence de l'enseignement en langue première kurde. Les conséquences de cette absence se manifestent dans le discours des locuteurs du point de vue de la variation dialectale et de la diglossie interne au kurde/kurmandji (variété standard vs. variété populaire). La notion de la polynomie et son apport probable au cas du kurde en Turquie afin de surmonter les difficultés de l'intercompréhension et de l'insécurité exprimées par certains locuteurs seront également abordés. Les stratégies de résistance seront illustrées comme une réponse à l'absence de l'enseignement en kurde. Le positionnement (sociolinguistique) contre la minorisation sera développé en lien avec l'écart observé par certains locuteurs au sein de la communauté ; cet écart consiste en la diversité des pratiques langagières et il est évoqué par des actions concrètes ou des discours. De ce fait, la loyauté linguistique, la transmission de la langue (notamment en famille) et les stratégies de résistances semblent être liées à l'idéologie linguistique (positionnement sociolinguistique) des locuteurs ; cette dernière notion sera développée dans la section 12.2.

### **12.0 L'identité ethnolinguistique**

L'ethnicité « existe dans la mesure où elle est reconnue, interprétée et vécue [...]. [C'est] une essence ethnique putative continue au travers des générations entre 'nous qui appartenons au même groupe', un mystère de la chair, et la langue est partie de ce corpus » (Fishman, 1989 :



6 ; 16<sup>343</sup>). La langue faisant partie de la conscience ethnique, elle joue un rôle essentiel dans la revendication de l'identité. La relation entre la langue et l'identité s'avère ainsi important dans l'explication des pratiques langagières : « nos utilisations de la langue expriment et rendent visibles nos affiliations à différents groupes [...], les langues servent de marqueurs emblématiques des identités, une notion plurielle qui condense une série de significations, combine et imbrique construction de soi, sentiments d'appartenance et reconnaissances [...] » (Moore & Brohy, 2013 : 289). La démarcation de l'affiliation au groupe à travers les usages de la langue est exprimée par les locuteurs à plusieurs reprises dans les données recueillies sur le terrain. Les actes glottophobiques subis ou témoignés par les locuteurs sont également en lien avec l'identité kurdophone (cf. la section 10.0.4). Les discours qui mettent en avant l'identité ethnolinguistique et la manière dont ils construisent le rapport langue-identité ont été déjà illustrés dans les chapitres précédents, par exemple le discours de Haje ou celui d'Ertan dans la section 10.0.4.2.

« L'idée traditionnelle de la langue est un artefact idéologique avec une force considérable – elle opère comme un ingrédient majeur dans la gouvernance [...] et elle sert comme un objet de passion personnelle et d'attachement » (Blommaert & Rampton, 2011 : 4). L'identité ethnolinguistique est donc fortement liée à la constitution et à la différenciation des groupes humains. Dans le contexte du contact kurde-turc, la différenciation se fait entre la communauté kurdophone et la communauté turcophone en Turquie. Cependant, le niveau de rattachement identitaire à la langue kurde semble avoir une signification sociale au sein de la communauté. L'évaluation du degré de la loyauté linguistique de la communauté kurdophone occupe une place importante dans le discours des locuteurs. Ils peuvent ainsi distinguer des groupes en se basant sur la loyauté linguistique observée chez les autres. Cette distinction est souvent mise en rapport avec les actes concrets comme la transmission de la langue en famille et/ou intergénérationnelle, la politique linguistique familiale, l'effort personnel pour l'apprentissage du kurde, etc.

## 12.1 La loyauté linguistique

La notion de l'ethnicité est bien discutée dans l'œuvre de Thomason, car elle joue un rôle important sur le plan du maintien ou du changement (« shift ») de la langue et révèle un rapport étroit entre la langue et l'identité. Bien qu'il ne soit pas facile d'établir « des corrélations

---

<sup>343</sup> Traduction de Moore & Brohy (2013 : 293 ; 294).

sans exception et des relations casuelles » pour expliquer les attitudes des locuteurs (2001 : 22), l'identité et la loyauté linguistique contribuent au développement des comportements langagiers complexes comme l'(in)sécurité linguistique et la mise en œuvre d'une conception individuelle de la langue.

La situation diglossique telle que les locuteurs kurdophones éprouvent en Turquie peut, pour certains, créer un écart significatif entre les sentiments exprimés envers la langue (au niveau discursif) et les pratiques linguistiques. Plus précisément, un locuteur exprimant une forte loyauté linguistique (attaché à sa langue *maternelle* à travers la notion de l'ethnicité) peut manifester une insécurité linguistique ; cette dernière serait liée à la situation diglossique, (l'absence de l'enseignement en kurde, les représentations négatives assignées à cette langue, la rupture de la transmission de la langue dans le cadre familial, etc.). On peut ainsi établir une corrélation positive entre la loyauté et la sécurité linguistique, mais un haut degré de loyauté linguistique observée dans les pratiques n'est pas toujours accompagné d'un sentiment de sécurité linguistique.

Comme il a été abordé dans les chapitres précédents, l'auto-évaluation de la pratique orale signale des « compétences tronquées ». L'enquête menée auprès des locuteurs du kurde en diaspora (en Allemagne et en France) entre 2011-2013 donne un aperçu sur ces compétences et indique en même temps « une forte vitalité [et] loyauté linguistique » dans le contexte diasporique, malgré les politiques linguistiques répressives menées en Turquie (Akin, 2018 : 11). Les données présentées ci-dessous expliquent une situation similaire en termes de compétences tronquées et de loyauté linguistique observées dans le contexte diasporique à Istanbul. Cependant, comme l'enquête mentionnée le montre, les locuteurs participant à notre enquête informent sur le déclin de la pratique de l'écriture et de la lecture en kurde. Cette situation est sans doute liée à l'absence d'une scolarisation en kurde. Dans ce chapitre, les efforts personnels éprouvés dans l'objectif de l'amélioration des compétences en kurde et de la transmission de cette langue seront aussi illustrés.

## 12.2 Les idéologies linguistiques

Le concept de *l'idéologie linguistique* met en avant le lien langue-culture et les processus de rationalisation et d'objectivisation ; il se manifeste comme un concept qui a une perspective plus large en termes de relativité et de créativité linguistique (cf. Silverstein, 1979). « Les idéologies de la langue, ou les idéologies linguistiques/langagières, signifient l'ensemble

de croyances sur la langue, articulées par les utilisateurs comme une rationalisation ou une justification de la manière dont ils perçoivent la structure d'une langue et son usage » (id. : 193<sup>344</sup>). Cela relève l'influence de la culture sur les actes de parole et le rôle des processus de rationalisation dans la construction du discours identitaire. Ainsi, les idéologies sont « imprégnées d'enjeux politiques et moraux » et elles sont « assujetties aux intérêts de la position sociale de leur porteur » (Gal & Irvine, 2000 : 35). Des rapports explicites sont donc entretenus à la fois avec le *linguistique* et le *social* car toutes les formes (et styles) signalent un choix et « aucun acte de parole [*speech*, en anglais] ne peut être supposé entièrement neutre » (Irvine, 2012 : 55). « L'idéologie a une valence politique plus grande » (id. : 61) et c'est pour cela que ce concept, qui prend en compte les courants idéologiques, situe bien les approches des locuteurs au bi/plurilinguisme dans la dynamique langagière. Enfin, les processus de *rationalisation* (Silverstein, 1979) et de *positionnement* des locuteurs dans une configuration socio-économique (Gal, 1989 ; Irvine 1989) seront considérés dans l'appréhension de l'idéologie linguistique. Le processus de rationalisation peut désigner une sorte de justification en relation avec une conviction construite à partir de la représentation sociale d'un certain usage ou d'un trait grammatical<sup>345</sup>. Quant au positionnement social, il peut s'appuyer sur différents intérêts moraux et politiques. Son existence peut être tacite (ou non) et comme les rationalisations/justifications, le positionnement social est également pluriel (Irvine, 2012 : 62-63). Dans ce travail, la pluralité des idéologies linguistiques des locuteurs est discutée à travers leurs pratiques langagières et leurs actions sociolinguistiques en tant qu'acteurs sociaux, par exemple les discours épilinguistiques dans la mesure où les idéologies signifient une *réflexivité* (*métadiscours*) sur la langue de soi ou des autres. Le concept de l'idéologie linguistique permet également d'introduire « les points de vue et les intérêts en conflit, l'inégalité, les relations de pouvoir et l'action sociale » (Gal, 2021 : 131). Ainsi, les idéologies linguistiques apparaissent comme des actes transformant le réel (la représentation sociale tout comme l'usage de la langue), car « elles ne concernent pas seulement la langue, mais elles promulguent un ordre social », poser l'acte de parler comme une forme d'action dans la vie sociale (id. : 132).

Dans le chapitre 11, les idéologies linguistiques des locuteurs ont été particulièrement étudiées à travers leurs discours épilinguistiques, notamment les justifications de certains usages ou pratiques langagières. Dans ce chapitre, l'objectif est de montrer les enjeux liés à un

---

<sup>344</sup> Une partie de la traduction est empruntée à Costa, Lambert & Trimaille (2012 : 227).

<sup>345</sup> Notons que par définition, ces discours *idéologiques* s'appuient sur des *croyances* (des convictions, des avis personnels) (cf. la définition de Silverstein au-dessus). Les exemples tirés des entretiens avec Baran et Nurî (cf. les extraits (169)-(171), pp. 285-286). Les discours épilinguistiques apparaissent donc comme un type de discours susceptible de fournir des discours d'idéologies linguistiques.

tel positionnement sociolinguistique/politique et les approches individuelles retenues à propos de la transmission de la langue, des politiques linguistiques en Turquie et des moyens de la résistance linguistique. La représentation et la distinction des différentes idéologies seront également illustrées à travers les discours des locuteurs.

## **12.3 La transmission du kurde au sein de la communauté**

Les locuteurs évaluent ce phénomène au niveau individuel et/ou communautaire. Il s'agit dans cette section d'illustrer la contextualisation de la transmission du kurde au sein de la communauté. Les questions ont été posées pour recueillir les discours sur l'acquisition du kurde (en famille), les différences entre les générations et aussi entre Istanbul et la RMK. En RMK, on peut considérer le kurde comme une langue endogène (cf. la section 6.0) tandis qu'à Istanbul, un contexte diasporique se présente (cf. la Partie 2, chapitre 8). Une question a été particulièrement posée sur le déclin de la pratique du kurde à Istanbul (cf. la section 8.2.1, la question (4c)). Les réponses à cette question seront présentées dans la sous-section 12.3.2. Les observations sur la transmission et la pratique du kurde la transmission du kurde à Marseille ou à Rouen seront évoquées dans la sous-section 12.3.3 ; cette partie fournira des éléments de comparaison et donnera un aperçu sur la transposition des pratiques en Turquie vers la France par immigration.

### ***12.3.1 La transmission du kurde en famille***

Une étude a été récemment menée sur la loyauté linguistique et la transmission du kurde au sein de la communauté kurdophone en France : « Les déclarations des enquêtés fournissent quelques indications sur le rôle que peut jouer la famille dans la socialisation langagière. Fishman souligne que la famille est la base incontestable de la transmission, et de l'usage et de la stabilisation de la langue maternelle. Elle peut en quelque sorte être un lieu de résistance contre les idéologies dominantes et les concurrences linguistiques » (Akin, 2018 : 12). Une partie importante des données sur la transmission du kurde dans le domaine familial a été déjà montrée dans le chapitre 9 étant donné que l'acquisition des langues par les locuteurs est étroitement liée à la politique linguistique familiale.

La politique linguistique familiale est influencée à la fois par les enjeux identitaires et le contexte du bi/plurilinguisme à l'échelle macro (la diglossie au niveau du pays). C'est pour cela que parfois, le discours et la pratique des locuteurs ne coïncident pas au niveau de la réalisation de leur souhait de maintenir la pratique du kurde en famille. Cette situation est observée chez les locuteurs qui ont déjà des enfants. Ceux•celles qui n'ont pas d'enfants ont également expliqué leurs projections de la politique linguistique familiale. Comme dans le chapitre 9, certains locuteurs ont également parlé de la politique (ou de l'absence de celle-ci) linguistique au sein de leur famille.

Gilya évalue son processus d'acquisition des langues en famille. Elle le relie à l'apprentissage des langues étrangères et à la difficulté qu'elle rencontre toujours dans l'usage du kurde. Elle trouve qu'il est difficile d'apprendre la langue après un certain âge même si l'environnement universitaire joue un rôle dans la sensibilisation au sujet. Elle constate que ses frères et sœurs ont commencé à parler un peu tardivement. Elle aussi, elle parlait lentement le turc quand elle était petite. Selon elle, c'est son bilinguisme qui a rendu difficile l'apprentissage de l'anglais. La locutrice pense qu'elle aurait pu mieux apprendre le turc et l'anglais si elle avait bien appris le kurde. Elle met toujours de l'effort (pour le turc), elle lit beaucoup, mais elle a encore du mal dans les examens en turc. Enfin, elle distingue l'enjeu identitaire et sociopolitique de l'acquisition des langues en disant que « l'enfant d'une famille assimilée ne peut pas s'approprier la langue ». Selon elle, le positionnement sociopolitique des parents (ou des personnes présentes au foyer) constitue une part considérable dans la transmission de la langue ; ainsi, elle semble évaluer les attitudes de ses parents en considérant ses propres compétences linguistiques (cf. également l'extrait dans la section 9.0 où la locutrice avait décrit les pratiques linguistiques chez elle). Selon Gilya, la loyauté linguistique doit donc se transformer en un certain effort de la famille en dépit des institutions publiques qui enseignent la langue de manière scolaire.

Néanmoins, cet idéal de « parents conscients qui transmettent la langue » ne fonctionne pas toujours, car d'autres facteurs interviennent, comme les mariages mixtes :

203- « Perwer : [dans quelle langue est-ce que vous pensez que vous vous exprimez mieux ?] le kurde / je ne sais pas si ça changera / suivant la réduction des occasions de le pratiquer, suivant la réduction de l'interlocuteur- [il explique qu'il a un enfant] j'essaie de parler avec lui, mais on rencontre quelques difficultés à ce point-là /, mais au moins il comprend même s'il ne le parle pas /, mais le train a déjà quitté la gare, nous avons raté la chance pour rendre le kurde sa langue maternelle, mais on essaie qu'il l'apprend / [un peu plus tard dans l'entretien] avoir un accent cause une sorte de pression, il est perçu comme une incapacité, c'est [cette perception] ce qui

domine dans la société / un bon accent se présente mieux selon les gens, mais [la différence de] l'accent est aussi une richesse, mais on n'arrive pas à le faire comprendre aux autres / je ne l'ai pas obligé à ma femme, ni à ma [belle-] mère, en fin de compte, c'est elles qui passent plus de temps avec mon enfant » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Le locuteur craint que son enfant ne parle pas le kurde même s'il essaie de l'utiliser dans les conversations avec lui. Il déclare ainsi son souhait en tenant compte de la représentation dominante dans la société au niveau de l'accent kurde en turc. Il conteste l'idée que l'accent soit perçu comme une incompetence et porte un discours positif sur ce trait linguistique issu du contact. La transmission du kurde à son enfant semble être influencée par les pratiques de sa femme et de sa belle-mère. Cet effet des mariages mixtes peut donc jouer un rôle décisif. L'extrait suivant illustre le même fait :

204- « [est-ce que vous pensez apprendre le kurde et l'arabe<sup>346</sup> à vos enfants ?] évidemment c'est quelque chose qu'on a voulu faire depuis toujours / enfin moi, je le veux, bien sûr, en tant qu'une personne qui parle sa langue maternelle, qui connaît sa culture, ses racines, et qui y consacre de l'importance /, mais nous avons un désavantage, les parents parlent en turc parce qu'ils parlent deux différentes langues, ils sont de deux communautés- de deux races<sup>347</sup> différentes, et la langue en commun c'est le turc / ainsi nos enfants apprennent le turc /, mais j'ai deux filles, nous avons appris à l'aînée (quand elle a commencé à parler) à dire quelques mots [comme] les chiffres et les noms des couleurs, comment dire 'comment ça va, comment tu t'appelles', nous lui avons appris des choses comme ça / puisqu'elle était ouverte à [l'acquisition] des langues à cet âge-là et elle saisissait beaucoup mieux, mais tu laisses tomber au but d'un moment / il faut se concentrer sur- je l'associe au fait que- pour n'importe quelle langue, si les parents ne pratiquent pas la langue maternelle, la langue meurt dans cette maison / je peux donner un exemple / je vivais à Iğdır, j'ai fini le primaire là-bas, j'ai passé le secondaire et le lycée à Ankara / je suis resté chez mon oncle [paternel] pendant quatre ans / mon oncle et sa femme ont été récemment arrivés et ils parlaient en kurde entre eux / leur fille aînée qui était petite à cette époque-là, elle comprenait un peu [le kurde], mais après, elle ne l'a jamais parlé / éventuellement, mon oncle et sa femme ont arrêté de parler en kurde aussi et puis finalement, c'était que du turc à la maison / les autres enfants ne parlent pas du tout [le kurde] / leur fille aînée peut toujours dire quelques mots / si les parents arrêtent de parler la langue, tu t'éloignes aussi / et la langue meurt dans ce foyer » (Agir)

---

<sup>346</sup> La femme du locuteur est originaire de Hatay, elle est bilingue en arabe et en turc.

<sup>347</sup> Le locuteur précise que lui et sa femme ont de différentes origines ethniques.

Dans cet extrait, le locuteur témoigne de son expérience en quête de la transmission de sa langue à ses enfants. Il commence par se définir comme une personne qui garde les valeurs liées à sa kurdicité (discours identitaire). Puis il explique comment il a pris la responsabilité de transmettre au moins quelques notions de kurde (intervention en tant qu'acteur social). Enfin, il annonce qu'il a arrêté de le faire, sans explication ni excuse. La seule raison qu'il donne est que sa femme parle une autre langue première, et que le kurde n'est pas une langue commune de la famille. Il compare cette situation à celle vécue chez son oncle, où la langue première des deux parents est le kurde, mais où la transmission du kurde a cessé dans cette maison. On constate ainsi que dans les deux exemples, le contexte est diasporique : Agir et sa famille vivent à Istanbul, et la famille de son oncle à Ankara. Ce contexte semble renforcer la difficulté de la transmission du kurde en tant qu'une langue minorisée.

Un autre locuteur, Mesud, arrivé à Istanbul dans les années 1970, porte un discours contre « tous types de nationalisme »<sup>348</sup>, en décrivant la politique linguistique en Turquie comme « négligeant » et créant une « déchéance de droits humains ». Sa femme n'étant pas kurde, elle ne parle pas kurde. Il déclare qu'il n'a pas voulu lui apprendre cette langue qu'il définit comme un héritage de son enfance. Ainsi, il apparaît qu'il considère demander à sa femme d'apprendre le kurde et transmettre le kurde à ses enfants comme un « type de nationalisme » auquel il se réfère. Portant un discours gauchiste en vogue dans les années 1970 en Turquie tout au long de l'entretien<sup>349</sup>, il souligne que « l'humanité doit se transformer par une bonne éducation » et il relie cela aux idées d'Atatürk. Un peu plus tard, il porte un discours valorisant toutes les langues minoritaires de la Turquie et relève l'aspect culturel (par exemple la musique) et historique important de l'existence des langues. Selon lui, la négligence des droits linguistiques crée un problème fondamental dans les démocraties ; cette négligence cause la destruction de la langue. Mesud, seul locuteur n'ayant pas souhaité participer à la session de l'élicitation, semble avoir changé sa pratique de langues après son arrivée à Istanbul. Son cas illustre ainsi comment le positionnement sociopolitique et moral d'une personne peut agir sur ses actes concernant la transmission des langues même si elle se déclare pour la diversité linguistique.

Ertan avait relevé qu'il n'est pas évident pour tout le monde, notamment ceux•celles qui travaillent, de faire l'effort d'apprendre la langue à leurs enfants, en l'absence d'une

---

<sup>348</sup> Le locuteur ne précise pas le nationalisme auquel il fait référence mais il semble qu'il s'agit du nationalisme ethnique.

<sup>349</sup> Lors de l'entretien, il a fait beaucoup de références aux événements sociopolitiques des 1970 auxquels il a participé lui-même.

scolarisation dans cette langue<sup>350</sup>. Arî se retrouve dans une situation similaire. Le locuteur déclare vouloir bien parler en kurde avec ses enfants et qu'il le fait généralement. Cependant, il énonce que cela nécessite un certain effort qu'il ne fait pas toujours parce qu'il travaille dans le bâtiment ; la fatigue l'empêche d'une telle activité. Il rajoute que beaucoup de personnes de la communauté sont dans la même situation. Selon lui, « les gens trouvent plus facile [de parler en turc] ». Enfin, selon ses observations, les gens s'adressent généralement à leurs enfants en turc, mais, il y a des personnes qui privilégient la pratique du kurde avec leurs enfants.

Hewar conçoit la langue (comme il été également montré ci-dessus) comme un outil de communication ; son discours semble distinguer les enjeux identitaires de la langue tout en accusant les politiques de ségrégation de l'État turc :

205- « [...] et si j'aurai un enfant au futur, j'aimerais que mon enfant parle kurde / qu'il•elle sache parler zazaki aussi / ou le français / mon souci principal est que cet enfant puisse jouer en kurde dans une crèche, qu'il puisse écouter des contes en kurde, qu'il puisse réfléchir en kurde en maths /, mais à l'université, son souci sera, peut-être, d'apprendre le chinois, ou le russe, ou une autre langue /, mais [ce qui compte] pour moi, c'est que mon enfant sait parler [le kurde] à un certain niveau / qu'il soit familiarisé [avec la langue], qu'il écoute de la musique, qu'il puisse transmettre ce qu'il a hérité / bien sûr qu'il parlera aussi le turc / je ne choisis pas, je veux dire, il y a un outil, celui qui fonctionne mieux- et ce n'est pas étranger non plus, en fin de compte, je ne situe pas le turcité ou le turc très loin de moi-même, mais comme l'État dit, 't'es ceci, t'es l'autre'- si j'accepte cette identité, je perds moi-même, c'est très délicat, je résiste peut-être à ce plan-là /, mais s'il y a une production, pourquoi je ne m'en servirai pas / pourquoi je mettrai le turc en lien avec les interdictions absurdes concernant l'usage de ma langue mises en œuvre par un État quelconque » (Hewar)

Hewar semble valoriser le bi/plurilinguisme individuel dans la limite de la fonction principale de la *langue*, la communication. Cela donne un côté *indifférent* à son discours concernant la langue utilisée pour réaliser les échanges. Néanmoins, il défend les droits linguistiques des Kurdes et revendique l'enseignement en kurde dès la crèche pour que les enfants puissent acquérir la langue dans plusieurs environnements sociaux. Cet enseignement développera, selon lui, leur capacité de s'exprimer dans différents domaines. Selon Hewar, produire dans une langue et consommer les produits disponibles dans d'autres langues ne remettent pas en question l'identité linguistique d'une personne. De ce fait, il distingue

---

<sup>350</sup> L'extrait d'Ertan dans la section 9.0.1 : « je peux écrire mais nous ne pouvons pas écrire comme on écrit le turc / on ne maîtrise pas l'écriture de tous les mots / quand tu n'es pas scolarisé dans cette langue, tu maîtrises la façon de parler de ta région, c'est à l'oral / il est difficile de le transférer à l'écrit pour un citoyen ordinaire ».



l'identité ethnique/sociopolitique et l'identité (ethno)linguistique ; il préfère mener sa résistance individuelle et reconnaît la pratique du turc comme constitutive de son répertoire bi/plurilingue. Dans ces projections du futur, pour son enfant, il préfère également l'acquisition de plusieurs langues, y compris le kurde et le turc.

Un autre jeune locuteur, Ciwan, a énoncé ainsi ses idées de la politique linguistique familiale :

206- « [quand t'auras un enfant au futur, tu lui parleras en kurde ?] oui, bien sûr, bien sûr que je lui parle en kurde / cent pour cent / peu importe la langue de ma femme / j'apprendrai absolument à mon enfant, et je recommanderai la même chose à ma femme, je lui apprendrai, s'il faut le faire / [et si ta femme parle une autre langue, tu l'apprendras ?] oui bien sûr [rire] / je jure que je ne suis pas contre les langues / l'enfant peut apprendre le turc, je sais qu'un enfant grandi en Turquie apprendra le turc, en fin de compte il l'apprendra même s'il habite sur les sommets des montagnes, avec la télévision, ou bien il ira à l'école, à l'hôpital, d'une façon ou d'une autre il l'apprendra / un enfant syrien l'apprend en un an parce que le turc s'utilise dans son contexte, mais le kurde ne l'est pas / si je parle sept/vingt-quatre en kurde avec mon enfant, il apprendra quand même le turc, on n'y échappe pas / je veux seulement mettre le kurde à côté de cela, je trouve que mon vœu est innocent / les gens peuvent mélanger cela avec le nationalisme, avec le racisme, mais c'est complètement innocent » (Ciwan)

Ciwan imagine ainsi une loyauté linguistique mise en pratique dans son futur domaine familial. Cependant, il déclare que le turc fera partie des langues de son enfant en considérant les conditions actuelles. Le contexte sociopolitique et la multitude des domaines d'usage du turc favorisent fortement l'apprentissage du turc, sans faire beaucoup d'effort, selon le locuteur. Ses dernières phrases revendiquent la transmission du kurde en soulignant la nature pacifiste de cette demande qui doit être effectivement considérée comme un droit humain.

Xezal a précisé le lien langue-identité à travers ses observations de la communauté kurdophone en France, dans sa ville de résidence :

207- « je ne peux pas imposer à une personne, 'tu dois parler cette langue parce que c'est ta langue maternelle' / ce que je dis c'est comme une proposition, un conseil en fait, en France, t'es Français, tu dois quand même parler ta langue maternelle, c'est ta langue maternelle, c'est quelque chose très très important / et y a des gens- des Kurdes qui ne savent pas parler kurde / quand on leur dit, 'vous êtes Kurdes', ils nous répondent en turc en fait, ils disent 'anliyorum

ama konuşamıyorum<sup>351</sup> / on ne dit pas que c'est mal vu, mais on conseille en fait / on dit que c'est ta langue maternelle, tu perds vraiment un truc important dans ta vie » (Xezal)

Son approche semble ainsi favoriser une conception monolingue de la langue en reliant 'territoire-langue (maternelle)-identité personnelle'. Son positionnement social et moral concernant la pratique du kurde lui pousse à intervenir sur les pratiques des autres, mais elle souligne également qu'elle le fait tout en respectant la présence des Kurdes qui ne pratiquent presque pas la langue. L'interruption de la transmission de la langue signifie selon elle la perte d'une grande partie de l'identité personnelle et culturelle.

Pour terminer cette sous-section, l'exemple donné par Qenco illustre l'effet de l'école (en turc) qui peut affecter la pratique des langues au sein d'une famille, à travers les enfants. Le locuteur explique que ses parents avaient plus ou moins appris le turc, à la limite de maintenir des interactions au quotidien. En regardant la télévision, les séries, sa sœur qui ne parlait pas du tout le turc a appris cette langue. Maintenant elle parle mieux que Qenco parce que ses enfants sont allés à l'école et elle a appris avec eux.

Il apparaît ainsi que l'emploi du kurde au quotidien est influencé fortement par des conditions sociolinguistiques à l'échelle macro. La scolarisation des enfants en turc peut altérer les pratiques non seulement chez les enfants, mais aussi au sein des familles. La transmission du kurde s'avère difficile à la maison, en l'absence de son enseignement. Le maintien de la pratique du kurde sans les moyens institutionnels dépend de plusieurs paramètres en dehors du cadre familial.

### ***12.3.2 La transmission du kurde et la pratique de cette langue chez les jeunes à Istanbul et dans la RMK***

Une évaluation de la pratique actuelle du kurde au sein des différentes générations kurdophones a été demandée aux locuteurs (cf. les questions (4), (4a), (4b), (4d), (5) et (6), la section 8.2.1). Une autre question a pour objectif de recueillir la projection des locuteurs sur la pratique du kurde à Istanbul dans l'avenir (cf. la question (4c), la section 8.2.1). Les données ci-dessous illustreront que le contexte diasporique d'Istanbul constitue un facteur important. Cependant, le déclin de la pratique du kurde est aussi observé en RMK. Plusieurs paramètres concernent la transmission du kurde au sein de la communauté ; l'extrait suivant en évalue certains :

---

<sup>351</sup> « Je comprends mais je ne peux pas parler. »

208- « [concernant la pratique ou non du kurde par les jeunes à Istanbul] Ferzan : croyez, ça dépend du quartier où ils habitent / la langue utilisée dans la maison est très importante / les événements politiques ont une influence considérable / la sensibilité de la famille est importante /, mais c'est un processus naturel / peut-être pas la première génération, mais la deuxième et la troisième, [la pratique du kurde] baisse / personne ne peut l'arrêter / surtout qu'il n'y a pas d'enseignement en cette langue / c'est lié à la valeur donnée à cette langue » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Le locuteur prend en compte des facteurs qui jouent dans la transmission du kurde. Il fait remarquer en particulier la dénégation du kurde en Turquie et l'absence de l'enseignement en cette langue. Le locuteur décrit l'assimilation des jeunes générations comme un processus *normal* dans une telle situation diglossique.

Selon Welat qui avait trente-trois ans lors de notre entretien en 2016, il existe une différence entre sa génération et la génération plus jeune. Il désigne les jeunes comme « malchanceux, car [sa] génération a grandi en parlant kurde, mais pas eux ». Leur première langue est le turc parce que c'est la langue de l'école ; or, pour sa génération, le turc a été leur langue seconde. Il trouve que la pratique du kurde est en déclin. La façon de parler des jeunes est parfois « incompréhensible » pour lui dans la mesure où ils prononcent d'une façon « turcisée » ; il comprend ainsi qu'ils sont « assimilés ». Le locuteur craint de l'impact du turc dans la « dégénération de l'essentiel de la langue ». Enfin, il précise que cela prend de plus en plus d'ampleur depuis les années 1980. Selon ces propos tirés de l'entretien avec Welat, et considérant les discours des autres locuteurs, chaque locuteur ayant une certaine maîtrise du kurde semble juger la génération suivante faire des mélanges, ou bien dégénérer la pureté de la langue. La désignation de langue première et seconde attire l'attention dans cet extrait ; le locuteur distingue les générations non selon leur ville de résidence, mais uniquement selon leurs pratiques.

La même question sur la pratique du kurde au sein des différentes générations a été posée à Ciwan :

209- « [si nous faisons une évaluation générale, sur les villes où t'as déjà vécu, est-ce que le kurde est de moins en moins parlé ?] je peux dire que ça baisse, mais en même temps il y a une hausse aussi / par exemple mon frère, ils [lui et sa femme] ne peuvent pas bien parler le turc, ils parlent en kurde, mais ils parlent en turc avec leurs enfants / si on change la question et on demande pourquoi le kurde disparaît- si on demande à la famille, [ils disent] 'qu'est-ce qu'il [l'enfant] va faire quand il va à l'école, comment va-t-il parler avec ses amis, qu'est-ce que tu vas gagner avec le kurde, toi tu gagnes quelque chose, nous on le parle et c'est suffisant' / il n'y

aucune conscience / en revanche, quand tu regardes les réseaux sociaux, il y a un groupe, un nouveau groupe qui parle toujours kurde, ils postent en kurde sur les réseaux, ce ne sont pas des gens ordinaires, ils ont fait des études universitaires, il y a une appropriation je veux dire / je pense que le kurde disparaît dans les villages, suivant le processus normal, les villageois réfléchissent très simplement / moi aussi je suis villageois- ce n'est que sur le revenu personnel, sur le matériel, au revenu concret qu'ils réfléchissent, ainsi, ils laissent le kurde en arrière-plan /, mais la nouvelle génération, celle qui va à l'école, commencent à s'approprier à la langue et l'écart se réduit de cette manière / [qui est-ce que tu désignes par la nouvelle génération ? ceux qui sont en secondaire, au lycée ou à l'université ?] entre dix-huit et vingt-cinq ans il y a une appropriation à la langue / je ne sais pas, c'est peut-être mon entourage / par exemple le Twitter, il y a des choses en kurde, ou bien ils créent une chaîne Youtube, en fin de compte, il y a un échange » (Ciwan)

Le locuteur relève et décrit deux approches au sein des kurdophones : l'une est retenue par les « villageois », l'autre est retenue par des personnes ayant un niveau d'éducation supérieur. Selon lui, « l'approche villageoise » met en œuvre une réflexion superficielle qui ne valorise que le revenu direct et matériel. L'autre approche manifeste un positionnement sociopolitique face à la minorisation du kurde. Ciwan établit ainsi une corrélation entre le niveau de l'éducation et la conscience de transmission de la langue kurde. Il observe également que l'idéologie linguistique de ces acteurs sociaux *engagés* se montre sur les réseaux sociaux. Ces technologies de communication de plus en plus exploitées par les acteurs engagés dans la défense des droits humains, y compris les droits des locuteurs des langues minorisées, semblent renforcer la loyauté linguistique de certains groupes. Cependant, les propos de Ciwan reconnaissent la limite de cet effet, car l'échange auquel il fait référence sur les réseaux ne semble pas atteindre à la totalité de la communauté kurdophone. Cela peut être bien sûr en lien avec des manques infrastructurelles mais aussi avec une idéologie linguistique opposée à celle incitant un engagement politique. En outre, contrairement à Welat, Ciwan donne une tranche d'âge plus jeune pour désigner la génération de kurdophones qui pratiquent le kurde au quotidien et qui sont attentifs aux problèmes sociolinguistiques. Cet extrait relie également les difficultés économiques et le blocage de la transmission du kurde au sein des familles ; il renforce l'idée que les différentes générations se jugent au niveau de la pratique au quotidien de la langue et enfin, il décrit un groupe de locuteurs engagés en illustrant leur moyen d'échange et de résistance. Ce dernier point sera développé dans la section 12.5.

Comme Ciwan, Aram pense aussi que ceux•celles qui vont à l'université manifestent un certain effort dans l'apprentissage de la langue. Lorsque je lui ai demandé pourquoi il est ainsi,

il a répondu que les personnes ayant une certaine culture, ayant certaines valeurs, témoignent d'une loyauté linguistique plus forte. Selon lui, la loyauté se développe par une « conscience nationale » et la conscience nationale est en relation avec « connaître le monde, connaître soi-même, avoir des valeurs sacrées dont on ne peut pas se passer ». Ainsi, le locuteur situe *l'université* comme un milieu scolaire, mais aussi social où se développent des valeurs individuelle et communautaire. Plus tard dans l'entretien, le locuteur relève le point évoqué par Ertan et Arî ci-dessus : la difficulté de transmettre la langue dans le cadre familial en l'absence de la scolarisation en kurde. Aram fait état de « l'indifférence et de l'insensibilité [envers la langue kurde], de l'emploi limité aux dialectes [du kurmandji] et du contact avec le turc » comme les raisons de l'assimilation linguistique. Il trouve qu'il y a une « indolence chez les Kurdes » et que « [l'apprentissage du kurde] n'est pas si difficile quand on le veut ». Tout en faisant ce commentaire, le locuteur pointe l'ampleur des politiques linguistiques dans la communication en famille, entre les parents et les enfants. Il décrit une situation où le père revient chez lui après une longue journée de travail. Son enfant revient de l'école où il reçoit un enseignement en turc, il a des devoirs à faire, de plus, il ne comprend pas bien les cours en turc. Le père est fatigué, il n'arrive pas à bien s'occuper de son enfant, même s'il veut établir une bonne communication avec lui ; « c'est pour cela que l'enseignement en langue maternelle est important, ce sont les professeurs qui sont formés pour ce faire et qui doivent accompagner les enfants, mais cela n'existe pas ; comment peut-il [le père] enseigner le cours à son enfant ? ». Le locuteur décrit une situation psychosociale difficile de gérer en famille ; la communication entre les parents et les enfants kurdes se présente négativement, car elle est affectée par la scolarisation en turc.

Hatice fait une remarque similaire à celle de Ciwan et d'Aram. Elle distingue les personnes ayant une « conscience » et celles qui n'en ont pas. Pour celles qui ont cette conscience linguistique, elle donne l'exemple d'Ahmet Türk<sup>352</sup> faisant référence à ces pratiques en deux langues. Elle désigne les autres comme des « villageois » qui « *se la pètent* pour avoir appris un, deux mots en turc à Istanbul ». Elle relie ce fait à une oppression individuelle ressentie en raison de l'origine villageoise de ces personnes ; elle décrit ainsi un phénomène d'assimilation sociale. Ensuite, elle évalue également que la pratique du kurde est gravement en déclin à Istanbul, voire qu'il n'est quasiment « plus pratiqué ». Il semble que la locutrice fait plutôt une distinction sur le plan de la loyauté linguistique (mais pas au niveau des pratiques), car elle a désigné plusieurs fois lors des élicitations son propre kurde comme « assimilé » et

---

<sup>352</sup> Un homme politique kurde réélu six fois député depuis 1973.

lors de l'entretien avec Ömer où elle était présente (habitant dans le même quartier). Par « assimilation sociale », elle semble se référer à la situation diglossique et aux kurdophones qui changent complètement de langue pour se rapprocher de la variété haute, le turc.

L'extrait suivant de Gulê touche aussi à plusieurs aspects de la transmission du kurde déjà abordés ci-dessus (par exemple le discours sur les jeunes femmes qui ne parlent plus en kurde avec leurs enfants, cf. l'extrait (179) de Ciwan aux pages 292-293). Elle fait des observations similaires à celles de Hatice. Mais concernant la distinction des « personnes ayant une éducation supérieure » vs. « les villageois », elle porte un autre point de vue :

210- « selon mon observation, [le kurde] se parle de moins en moins à Cizre / les jeunes mères ne parlent qu'en turc avec leurs enfants à partir de trois, quatre ans / et leur souci, c'est que leurs enfants seront plus à l'aise quand ils commencent à l'école /, mais en même temps, la langue que tu parles avec ta mère devient le turc et puis il n'y a plus de retour de cela / et l'enfant qui a dix, douze ans, parle désormais en turc- ça dépend beaucoup de la classe sociale / je peux dire que les villageois ou les personnes de la classe populaire pratiquent le kurde de façon active dans leur vie quotidienne / on revient au même sujet, combien tu dois t'intégrer au système, et comment tu vois l'éducation, est-ce que tu le vois comme quelque chose à laquelle il faut investir / [elle parle de Cizre] il est plus légitime, considéré comme moderne de parler en turc à Cizre, comme si que tu suis le [cadre du] système- comme si que t'es adapté à la norme, t'es plus adapté, ça donne aussi une [autre] impression de pouvoir parler turc / parce que là-bas, tu interagis avec un fonctionnaire d'État, avec un employé de supermarché, un banquier, c'est de se faire [reconnaître]- parler en turc, c'est un pas [vers]- c'est quelque chose [liée à la] vie urbaine- c'est reconnu- un statut / pour les jeunes- selon mon observation, il y a aussi une différence entre les femmes et les hommes / ce n'est pas valable pour les hommes, mais pour les femmes, c'est plus répandu chez les femmes / moi je n'ai jamais rencontré un homme qui m'a répondu en turc, mais je vois de plus en plus de femmes qui le font quand je leur parle en kurde, des jeunes femmes, elles insistent [à parler turc] / peut-être pour elles, elles se disent 'si elle me trouve'- c'est lié directement au statut / [elles] veulent montrer qu'elles ont aussi été scolarisées, qu'elles sont modernes » (Gulê)

Contrairement aux locuteurs précédents, la locutrice avance que les kurdophones qui sont plus en contact avec le « système social » s'approprient, intentionnellement ou non, la pratique du turc dans leurs vie quotidienne. Un niveau élevé de l'éducation crée plus de liens entre l'individu et la vie sociale en dehors du cadre familial ; étant donné que le kurde est restreint à ce dernier cadre par le processus de minorisation, la pratique du turc apparaît inévitable pour la classe sociale moyenne ou supérieure. Il se profile donc deux réflexions de

la part des locuteurs : l'une met en avant la conscience linguistique (loyauté linguistique au moins au niveau discursif) des kurdophones qui ont reçu une éducation supérieure (par exemple Ciwan) ; et l'autre argumente que la langue est mieux préservée dans les villages parce que les kurdophones *villageois* s'intègrent moins à la vie sociale en dehors du cadre familial. En outre, Gulê présente son observation qui marque une différence entre les femmes et les hommes à Cizre. Selon elle, les femmes, notamment les jeunes femmes, insistent à lui répondre en turc même si elle leur parle en kurde. Selon elle, cela est lié à leur souhait de se présenter comme des personnes qui sont intégrées à la vie urbaine/moderne, ayant un certain niveau d'éducation. De plus, cette situation décrite par Gulê peut être en rapport avec la représentation d'Istanbul puisque c'est la plus grande ville de la Turquie et la capitale culturelle et économique du pays. Les personnes habitant cette ville peuvent être associées à un mode de vie plus *moderne* par les habitants des plus petites villes du pays. Ainsi, les jeunes femmes que Gulê a rencontrées à Cizre semblent avoir l'impression *qu'il faut parler en turc avec elle, car elle a un niveau d'éducation bien élevé, et elle habite à Istanbul*. Si l'analyse portée sur l'observation de Gulê apparaît vraisemblable, il faut également expliquer le comportement des hommes qui ne lui parlent *jamais* en turc. Cela peut être en lien avec la psychologie sociale dans la mesure où les hommes sont souvent instruits d'agir plus *librement* dans la vie sociale en Turquie – en général<sup>353</sup>. Dès lors, il semble qu'ils ne ressentent pas le besoin d'évaluer le profil de leur interlocuteur, ils maintiennent leur pratique linguistique habituelle. Cela peut donner l'impression que les hommes se rattachent plus à leur identité kurde, ayant un niveau plus élevé de loyauté linguistique. Mais, cette différence observée par Gulê entre les femmes et les hommes semble également être en lien avec la représentation d'Istanbul et la psychologie sociale qui semble influencer les comportements linguistiques des locuteurs. Un autre locuteur, Ciwan, rapporte une observation comme celle de Gulê, à Bingöl :

211- « [...] je peux dire qu'à Bingöl, c'est que du turc [...] notamment les femmes, je veux dire, tout d'abord, elles pensent que parler bien le turc est astucieux / c'est plus les femmes / une fois, avec un ami, on s'est dit, 'allons marcher dans les rues et voyons ceux qui parlent en turc' / seulement les lycéennes / tu passes devant un magasin c'est du kurde, un café, c'est du kurde, les ados, du kurde / , mais tu passes à côté des lycéennes- il y a une telle culture à Bingöl qu'ils aspirent à parler turc / c'est considéré comme [une marque d'] un niveau culturel [élevé] / [pour

---

<sup>353</sup> Il s'agit ici d'une impression personnelle sur la société en Turquie. Les femmes subissent une oppression plus forte de leur famille et des gens de l'extérieur concernant leur comportement, notamment dans les villages et les petites villes.

Diyarbakır ?] là-bas aussi, certaines personnes pensent que parler le turc signifie un certain statut, dans leur imagination, le turc a un statut plus élevé » (Ciwan)

Ciwan informe que le même phénomène se manifeste dans d'autres villes comme Bingöl et Diyarbakır, la dernière étant une grande ville kurde. Ainsi, il généralise le constat que l'image du turc est plus prestigieuse chez certains kurdophones, notamment les jeunes femmes. À part la représentation d'Istanbul et le niveau de l'éducation mentionnés signalé à partir de l'extrait précédent, les propos de Ciwan désignent plus simplement l'effet de la situation diglossique en Turquie. En attirant l'attention sur les pratiques des jeunes femmes, il souligne une crainte du point de vue de la loyauté linguistique et de la transmission intergénérationnelle du kurde. Comme dans les autres communautés linguistiques minorisées du monde, la place des femmes kurdes dans la transmission de la langue est considérée très importante pour les locuteurs. Les deux derniers extraits montrent que l'effet de la diglossie se manifeste de plus en plus chez les femmes par leur participation à la vie sociale (urbaine/moderne) et cette situation peut éventuellement perturber la transmission du kurde. Cela n'est évidemment pas la faute des (jeunes) femmes ; mais celle de la restriction des domaines d'usage du kurde par les politiques de l'État depuis des décennies.

Baran relève un point important, la honte de soi des kurdophones plus jeunes, notamment ceux•celles habitant à l'ouest de la Turquie :

212- « je n'ai jamais eu honte de ma langue, mais j'ai toujours senti une défiance / je l'ai vécu comme une défiance projetée sur moi-même, c'est une sorte d'embarras / pas de mon kurdicité, jamais / ça peut être lié au pourcentage des gens dans un territoire / nous [les Kurdes] on était nombreux et en ville il y avait vingt-cinq pour cent d'Arabes<sup>354</sup> /, mais pour ceux qui vont à l'ouest, la rencontre avec les étudiants turcs était différente là-bas / nous, avec les Arabes, on ressentait la même oppression / c'était plus intense pour ceux qui sont allés à l'ouest / avoir honte de soi, avoir honte de sa famille, et finalement l'assimilation / avoir honte c'est la première étape de l'assimilation / c'est pour cela que plusieurs enfants- tu vois leurs mères parler en kurde, mais ils répondent en turc » (Baran)

Le locuteur qui exprime un haut degré loyauté linguistique, dénonce également la honte et le déni observés chez les jeunes de la communauté kurdophone en contexte diasporique à l'ouest de la Turquie. Il distingue deux types de honte, l'une envers l'ethnicité, l'autre envers la langue. Il affirme qu'il a eu une telle honte non à cause de la représentation négative du kurde

---

<sup>354</sup> Il parle de la sous-préfecture de Siverek où la communauté kurdophone était dominante en nombre ; il parle de la ville de Şanlıurfa où il y a aussi une communauté arabophone.



dans la société, mais en évaluant ses propres compétences. Il apparaît que ce sentiment se réduisait lorsqu'il se retrouvait dans des milieux à majorité kurdophone. Au contraire, selon lui, avoir honte de sa langue se manifeste plus chez les kurdophones à l'ouest du pays où ils sont minoritaires-minorisés. L'intériorisation des sentiments d'infériorité et d'insécurité est produite par les politiques répressives diffusées par les AIE de l'État. C'est ainsi que les politiques de dénégation et les actes glottophobiques visent à interrompre la pratique et la transmission du kurde.

Ertan observe le même phénomène chez les jeunes habitant la RMK, mais il met l'accent sur l'ampleur de l'assimilation chez les jeunes générations kurdes à l'ouest de la Turquie :

213- « [...] à Istanbul il est tellement fréquent [de répondre en turc aux parents] que- même aux villages du Kurdistan c'est pareil- je veux dire, l'assimilation est désormais beaucoup plus fréquente avec l'ère de l'Internet et de la télévision [est-ce qu'il n'y a pas un certain retour à la langue ? avec les avancements sociopolitiques des dernières années, il n'y a pas eu des gens qui se sont dit 'apprenons le kurde', 'parlons plus en kurde' ?] disons que c'est une personne qui a cette conscience, qui pense au Kurdistan, qui pense à la langue, qui pratique déjà un peu, comment cette personne peut aller- d'accord les centres de langue s'ouvrent partout<sup>355</sup>, mais ceux qui maîtrisent déjà un peu la langue ne ressentent pas le besoin d'apprendre le kurde académique [entre amis, les Kurdes préfèrent parler en turc ?] les jeunes, ou bien ceux qui ont grandi aux grandes villes- si quelqu'un a grandi au Kurdistan, il préserve sa langue, [il] la pratique, mais les jeunes des grandes villes- un tiers [de la population] du Kurdistan habite en dehors du Kurdistan, aux villes de l'ouest de la Turquie, en dehors de sa région / même si t'es un Kurde patriote, même si ta pratique du kurde est consistante, et t'es une personne consciente, engagée- pour les nouvelles générations, l'assimilation se réalise de manière naturelle / [c'est] inévitable, une fois que t'es détaché de ta terre, du milieu social naturel » (Ertan)

La valeur donnée à la loyauté linguistique par le locuteur a été déjà évoquée plus haut (cf. l'extrait (47) à la page 191). Néanmoins, selon lui, cette loyauté ne peut pas déboucher sur une pratique du kurde *de la façon la plus naturelle possible* si le kurdophone se trouve dans un contexte diasporique. En fonction de cette opinion, Ertan trouve que l'assimilation est inéluctable en dehors de la RMK. De ce fait, on observe chez lui l'établissement d'un lien fort entre *la langue, l'identité kurde et le territoire*. Cela révèle un *idéal* précis de la langue encadré par une conception monolingue : une langue parlée par ces locuteurs sur un sol appartenant aux membres de la communauté ethnolinguistique. Ainsi, la représentation du kurde parlé en

---

<sup>355</sup> Rappelons que cet entretien a été mené en juin 2016, un mois avant le coup d'État raté de 15 juillet 2016 après lequel la tension sociopolitique s'est aggravée.

diaspora et de celui parlé en RMK est bien distincte dans son imagination. Mais en se basant sur les pratiques des jeunes générations, il constate que la pratique du kurde dans les villages est également menacée par l'assimilation linguistique sous l'effet des grandes villes. La transmission de la langue parmi les jeunes semble être donc affectée par l'urbanisation (en RMK et en Turquie en général) et la migration (forcée et/ou économique vers l'ouest du pays).

Concernant ces deux phénomènes (l'urbanisation et la migration vers l'ouest), des questions précises ont été posées aux informateurs pour étudier plus en détail la transmission du kurde à Istanbul. Gulê désigne, comme plusieurs autres locuteurs, l'intérêt de la pratique du kurde entre les parents dans le domaine familial :

214- « [les enfants et les jeunes à Istanbul, est-ce qu'ils parlent moins en kurde à ton avis ?] oui, ils doivent sûrement moins parler / ils se plaignent tous de cela en fin de compte / 'nous n'avons pas pu apprendre', etc. / [et les plus petits ? parce qu'il y a des familles qui disent qu'ils parleront en kurde avec leurs enfants] oui, il existe de telles familles, mes collègues le disent aussi, ils disent qu'ils parlent en kurde avec leurs filles de deux-trois ans / le père parle uniquement en kurde, la mère parle les deux et ils pensent que les enfants apprendront le kurde /, mais entre eux, ils parlent en quoi, ils parlent en turc / c'est pour ça qu'à mon avis, les enfants ne parleront pas en kurde / l'acquisition de la langue n'est pas un processus si stérile, la pratique des autres t'influence aussi / [...] c'est absurde, tu parles en kurde avec ton enfant, tu t'adresses en turc à ta femme / il y a une certaine conscience, une attention portée, un investissement idéologique, mais- [...], mais la fragilité de cette situation est en rapport avec le fait que la vie se déroule- le fait que la vie doive se dérouler en turc » (Gulê)

Selon la locutrice, il n'apparaît donc pas possible d'attendre que les enfants parlent en kurde s'il n'est pas la seule langue pratiquée à la maison ; de plus, elle avance que la langue utilisée dans la vie sociale, la langue dominante de la société, a un grand impact sur les pratiques des locuteurs. De cette manière, d'après Gulê, la loyauté linguistique issue d'un positionnement socio-politique valorisant la pratique du kurde ne suffit pas pour une véritable transmission intergénérationnelle. Pour y arriver, il faut que le kurde *doive* trouver plus de place dans tous les domaines de la vie.

Ciwan donne un exemple de sa famille qui illustre le point développé par Gulê :

215- « [sinon, ta sœur qui s'est mariée à Istanbul, est-ce que ses enfants parlent kurde ?] non, ils ne savent pas parler / [son mari est kurde ?] oui, il est kurde, en plus c'est un vrai kurde / nous

voyons ce qu'il partage sur Facebook, nous disons, 'arrête, oncle'<sup>356</sup> / [c'est au niveau politique alors] oui, il est engagé, mais ses enfants ne parlent pas kurde / [vous en avez déjà parlé avec eux ?] oui, c'est une faute- ma sœur est également une personne engagée, elle a une certaine attitude politique /, mais c'est ça le problème, ils ne considèrent pas parler kurde comme la part d'une vision politique / elle a cette attitude kurde, elle vote, elle critique quand il y a une persécution, mais ils ne se rendent pas compte qu'encore plus important, c'est de défendre le kurde, comme je l'ai dit avant, ils ne réfléchissent pas profondément / 'les enfants vont aller à l'école, ils ne pourront pas communiquer avec les autres' / laissons-les à côté, mon frère qui habite à Bismil, ses enfants ne parlent pas kurde / ils réduisent la défense de la langue à aller voter / ils pensent qu'ils font leur part pour montrer leur attitude nationale et culturelle [juste parce qu'ils] sont allés voter » (Ciwan)

À partir des exemples donnés sur les pratiques de la politique linguistique familiale de sa sœur et de son frère, le locuteur critique l'engagement qui se limite au niveau discursif (déclaratif) et sur le plan sociopolitique. Il est possible de considérer cette situation comme une conséquence de la politique du PKK et du HDP qui ont imposé le turc comme la langue de communication sur le plan politique et qui ont paradoxalement distillé chez les Kurdes l'idée que le kurde ne serait pas suffisamment développé pour en faire une langue de la politique. Selon Ciwan, les discours sociopolitiques doivent trouver leur écho dans la vraie vie, avec des actions concrètes sur le plan linguistique, et de façon non réduite à la participation aux élections et aux manifestations. Les deux exemples donnés par le locuteur informent sur différents contextes, l'un sur le contexte diasporique à Istanbul, et l'autre en RMK (Bismil). Dans les deux cas, le locuteur signale le manque d'une véritable intervention concernant la résistance linguistique, car les actions de son oncle et de sa sœur ne tentent pas vraiment de transformer les pratiques langagières. Ainsi, la rupture de la transmission linguistique se manifeste inévitable au sein des familles décrites par le locuteur.

Dans l'extrait suivant, le même locuteur fait des suppositions concernant l'usage du kurde à Istanbul au futur en répondant à la question (4c) :

216- « [sachant qu'il y a à peu près quatre millions de Kurdes à Istanbul, peut-on imaginer un scénario où il n'y a plus aucune personne qui parle kurde au futur ?] en Turquie, même si c'est lent, même si c'est difficile, même si c'est juste à travers les livres, le kurde a surmonté la menace de mourir / le kurmandji, plus correctement / même s'il meurt à Diyarbakır, il ne mourra

---

<sup>356</sup> Les publications sur Twitter et Facebook, notamment à la suite des événements sociaux importants, font objet d'arrestations en Turquie, depuis par exemple les événements de *Gezi*, une mobilisation civile au niveau national pour critiquer les politiques du gouvernement, qui ont eu lieu en 2013.

pas à Istanbul / quand tu regardes les gens là-bas, il y a une certaine sensibilisation, mais dans les autres endroits, c'est dans son déroulement naturel / ils fondent des instituts en Anatolie aussi, ils donnent des cours de langue, je ne crois pas qu'il se disparaîtra / peut-être qu'il y aura plus de livres, mais la qualité de la langue parlée peut se dégrader » (Ciwan)

Ciwan accorde donc de l'importance à la conscience sociolinguistique développée chez les Kurdes à Istanbul concernant le maintien de la pratique du kurde. Il compare les communautés kurdophones locales en Anatolie et apprécie leurs efforts. Selon son idéologie linguistique, ces actes sociolinguistiques sont plus pertinents. Cependant, compte tenu du temps qu'il a passé à Istanbul (deux ans de résidence et des visites de courte durée), l'impression qu'il a eue à Istanbul peut être limitée par un cercle social plus petit par rapport à Diyarbakır (Bismil) où il a passé relativement plus de temps. Enfin, il distingue la transmission de la langue écrite (les livres) et de la langue orale (langue parlée). Comme les normes écrites d'une langue se transmettent de manière systématique, il apparaît plus probable selon le locuteur que la langue écrite se préserve sans être influencée par des facteurs extérieurs.

Zeliha, originaire de Diyarbakır, compare également les pratiques des kurdophones dans cette ville et à Istanbul ; elle affirme que « malheureusement » les gens « ne parlent plus » la langue. Selon elle, ils n'ont pas « une appréhension particulière » au sujet de parler en kurde. Elle donne l'exemple des enfants de son frère et des groupes politiques au sein desquels la pratique du kurde est en déclin, voire inexistante.

Les quatre extraits suivants sont issus de l'entretien avec Haje ; ils comportent des évaluations de la locutrice concernant la corrélation établie entre la loyauté, l'idéologie linguistique et les classes sociales ainsi que des observations sur la pratique du kurde à Istanbul et à Diyarbakır :

217- « actuellement, ce qui me rend triste le plus, c'est que la nouvelle génération n'apprend pas le kurde parce que nous avons placé le turc au centre de notre vie, nous avons laissé la langue maternelle comme une langue seconde / je me rends compte qu'on parle en turc involontairement / mes cousins sont dans leur trentaine, il y a quelques années, ils ont demandé à leurs parents pourquoi ils ne leur ont pas appris le kurde- ils ont dit qu'ils n'arrivent pas à s'exprimer dans les milieux [kurdophones], qu'ils se contentent avec 'oui' et 'non' / ils les ont accusés en disant que c'est à cause d'eux qu'ils n'ont pas pu apprendre la langue » (Haje)

Cet exemple illustre que la politique linguistique familiale peut créer des conflits en famille. Le discours de ses cousins manifeste une conscience, une recherche identitaire dont le pivot est la langue, qui ne leur a pas été transmise. Cependant, cela ne les empêche pas de

défendre les droits linguistiques des kurdophones. Selon la locutrice, la langue kurde ne semble pas être la priorité de tous :

218- « dans certains milieux, les gens gardent une conscience et attitude politique, ils sont contre les injustices, mais ils sont arrivés à dire que la langue n'est pas si importante / cela se manifeste aussi dans la région [RMK], par exemple quand je suis allée à Diyarbakır, j'ai été vraiment déçue parce que personne ne parle kurde / à Nusaybin ou à Cizre, ce n'est pas ainsi, ils savent parler le turc, mais ils ne ressentent pas le besoin de le parler, tu demandes quelque chose, ils te répondent en kurde, même s'ils comprennent, ils répondent en kurde parce que c'est leur habitude / l'important c'est de l'utiliser au quotidien / nous, ils nous manquent cela, comme on parle en turc pendant toute la journée, on parle turc à la maison aussi / mon neveu a trois ans, on essaie de lui parler en kurde au maximum / à chaque fois quand il dit un mot en turc, son père demande ce que ça veut dire en kurde / de toute façon il va apprendre le turc, au moins il maîtrisera sa langue » (Haje)

Ce constat est en cohérence avec l'exemple de Ciwan sur sa sœur et son mari et l'observation sur la ville de Diyarbakır de ce locuteur. Selon Haje, il est important de maintenir la pratique du kurde au quotidien. En réalité, cela semble être un moyen d'étendre les domaines d'usage du kurde du point de vue de la mobilisation des ressources linguistiques dans cette langue. De plus, ce type d'usage renforce la loyauté linguistique au sein de la communauté. L'exemple de son neveu illustre également comment la transmission du kurde se réalise au sein des familles, avec beaucoup d'effort et d'investissement personnel des parents.

219- « [peut-on supposer qu'à un moment donné, il n'y aura plus de kurdophone à Istanbul ?] exactement ça / je peux même le garantir aujourd'hui / dans cinq ans, il est possible que l'on entend aucun mot kurde de la nouvelle génération / ou bien ça sera très rare / ça ne sera pas comme dans les années 1990 / par exemple dans notre quartier [quand elle était arrivée] tout le monde savait le parler, notre génération /, mais je ne suis pas sûre pour après / si les vieux partent, les jeunes ne le parleront pas, en fin de compte, même maintenant, ils ne le parlent pas / c'est la disparition d'une culture / la langue rapporte beaucoup de chose du passé » (Haje)

La locutrice fait ainsi une distinction entre sa génération et la nouvelle génération kurdophone à Istanbul ; elle désigne la disparition progressive du kurde du paysage linguistique de cette ville. Elle semble également faire une distinction entre le contexte des années 1990 et celui d'aujourd'hui dans la mesure où dans les années 1990, le mouvement politique kurde était dans sa période de pointe (cf. le chapitre 6, la partie 2). Comme Ferzan avait avancé au début de cette sous-section, les événements sociopolitiques influencent considérablement les

pratiques langagières et il peut y avoir des changements au niveau de la loyauté linguistique des locuteurs dans différentes périodes. Enfin, Haje désigne un futur plus *sombre* par rapport aux autres locuteurs, du point de vue de la transmission du kurde à Istanbul.

Lors de l'entretien, Haje a mentionné le nom de quelques quartiers d'Istanbul au sujet de la pratique du kurde. Je lui ai donc demandé de faire une distinction brève entre les différents quartiers d'Istanbul au même plan :

220- « Bağcılar, Demirkapı et Yenimahalle, ce sont des milieux très politique, tu peux entendre le kurde partout dans le domaine public / Başakşehir, Zeytinburnu, c'est toujours ainsi, quand tu marches dans les rues, tu peux entendre parler kurde / Esenyurt est un des meilleurs exemples, Esenler et Güngören aussi / ceux qui habitent à la rive asiatique, ils sont plus assimilés au niveau linguistique, ils ne considèrent plus [la langue] sur le plan politique / les Kurdes de la rive asiatique ne savent pas bien le kurde, ils ne le pratiquent pas, ils sont plutôt de la classe moyenne en fait / la classe populaire le pratique plus / les *varoş*<sup>357</sup>, dans leur terme, ils s'approprient plus, il est ainsi pour tout, les ouvriers, les révolutionnaires, et pourquoi la classe populaire, parce qu'ils n'ont rien à perdre, c'est pareil pour la langue en fait / [...] le voisinage ce n'était pas seulement avec les Kurdes, il y avait aussi des Turcs [elle parle de Bağcılar] / on ne parlait pas de politique et nous avons développé des amitiés extraordinaires / nous avons des voisins, des amis qui essayaient d'apprendre des mots en kurde, ils nous demandaient ce qu'un mot voulait dire, du balcon au balcon, on leur apprenait des mots en criant, nous avons eu de bons moments aussi / sans regarder les politiques, un lien a été établi entre les gens » (Haje)

Comme la distinction faite par Gulê, Haje trouve que les kurdophones de la classe populaire témoignent d'un degré plus haut de la loyauté linguistique, car ils n'ont rien à perdre. La question d'*avoir quelque chose à perdre pour avoir pratiqué le kurde* est fortement en lien avec les conditions sociolinguistiques dans lesquelles la langue se retrouve en Turquie. Les locuteurs sont conscients qu'ils peuvent rencontrer divers types d'acte glottophobique pour avoir parlé en kurde. Par conséquent, ils le pratiquent moins lorsqu'il ne s'agit pas d'un milieu *sécurisé* pour parler le kurde. Selon Haje, cet évitement de parler kurde est bien fréquent chez les kurdophones de la classe moyenne (ou supérieure), car, dans les termes de Gulê, ils sont plus intégrés à la norme sociale et ils ont plus d'intérêt personnel (le travail, le statut, le réseau, etc.) qu'ils peuvent perdre pour avoir parlé le kurde. Néanmoins, comme il a été avancé par

---

<sup>357</sup> *varoş*, emprunté au hongrois, le mot désigne « la ville extérieure des murs » de l'ancien Istanbul (quartier historique de Sultanahmet) (cf. <https://www.nisanyansozluk.com/?k=varo%C5%9F>). Le mot signifie à partir des années 1990, les banlieues d'Istanbul, et par une extension sémantique, il signifie également la population de la classe inférieure/ouvrière qui habitent dans ces quartiers loin du centre-ville. Ici, la locutrice se réfère plutôt à ce dernier sens du mot.

Ciwan, ces mêmes personnes peuvent également être celles qui ont plus de compétences en kurde et celles qui sont plus conscientes de la nécessité de la transmission de la langue ou la revendication de l'enseignement en kurde. Dans la mesure où les idéologies linguistiques des locuteurs sont diversifiées, leurs interprétations varient selon leur positionnement sociopolitique individuel. En outre, la distinction faite entre la rive européenne (Bağcılar, Demirkapı, Yenimahalle, Başakşehir, Zeytinburnu, Esenyurt sont tous des quartiers de la rive européenne) et la rive asiatique semble être également liée au fait que depuis l'urbanisation massive d'Istanbul (à partir des années 1970), la rive européenne reçoit plus de migrants (notamment kurdes), car les usines et les ateliers de production y sont plus nombreux par rapport à la rive asiatique.

Sermin et Canan mentionnent le repli de la communauté kurdophone d'Istanbul tout en distinguant les comportements des différentes générations :

221- « Canan : les Kurdes qui viennent à Istanbul s'installent près de leurs proches, de leur famille / dans les quartiers kurdes

Sermin : les parents âgés ne sont pas actifs dans la vie sociale, c'est pour cela qu'ils savent parler kurde / il leur arrive de ne pas parler turc du tout / il y en a pas mal, j'en ai rencontré moi-même

C : comme les communautés migrantes fermées en France, les Turcs, les Kurdes / les jeunes sortent, mais les familles restent à la maison et ils n'apprennent pas la langue » (Sermin et Canan)

Les locutrices affirment également que quasiment tous les jeunes kurdes à Istanbul savent parler turc. Ce caractère décrit par les locutrices cause selon elles un écart socioculturel entre les générations au sein des familles ; cet écart se manifeste à travers plusieurs notions liées aux marqueurs de l'identité kurde :

222- « Canan : il y a un problème entre les générations / au fond, avant le conflit culturel, il y a un conflit linguistique / et puis la honte à cause de la langue, avant la différence vestimentaire / par exemple la mère ne peut pas bien s'exprimer en turc, en revanche, comme on a dit à l'enfant qu'il faut bien apprendre le turc, qu'il faut le bien maîtriser, cette fois-ci, quand l'enfant veut parler en turc avec sa mère, elle ne peut pas lui répondre dans la même langue / ainsi, l'enfant ne veut plus se retrouver dans le même milieu que sa mère / j'ai témoigné plusieurs fois cette situation / avec l'âge, tu comprends qu'en fait les jeunes subissent cette situation / ma mère s'en fout de parler turc » (Sermin et Canan)

Compte tenu de la situation de sa mère, Canan s'étonne toujours que depuis vingt-cinq ans (depuis qu'ils sont arrivés à Manisa, une ville à l'ouest de la Turquie), sa mère n'a toujours

pas appris le turc. Elle pense que c'est lié aux problèmes que sa mère a rencontrés du fait de sa kurdicité :

223- « Canan : elle a sûrement développé un mécanisme de défense / elle a été rabaissée, et ainsi, elle a résisté à ne pas apprendre le turc / c'est pour cela que c'est nous qui l'aménonons chez le médecin

Sermin : à part les villages et les sous-préfectures, au centre-ville de Muş, on parle en turc / même là-bas j'ai vu des personnes qui ont honte de leur famille parce qu'ils parlent kurde / les difficultés communicationnelles se trouvent sur le plan linguistique, et aussi dans d'autres choses » (Sermin et Canan)

Canan avance donc que la différence intergénérationnelle dépend d'un écart linguistique lié aux pratiques dans un contexte diasporique. Le mode de vie des membres aînés de la communauté kurdophone dans l'ouest de la Turquie est corrélé au phénomène de migration. Or, les jeunes s'adaptent plus facilement à la vie sociale en dehors du domaine familial, où domine le turc. Cette situation crée un conflit psychologique au sein de la famille que Canan décrit par le mot « honte » et ce sentiment constitue le début de processus d'assimilation. La locutrice signale que les jeunes éprouvent ce processus sans se rendre compte (cf. « subir »), car la société ainsi que leur famille leur imposent de parler le turc. Cependant, les membres aînés de la famille semblent aussi poursuivre leur pratique du kurde dans la mesure où ils ont enduré les difficultés du contexte diasporique dans le passé ; il y a donc une certaine attitude contre l'idéologie dominante de la société. Les propos de Canan montrent également que les jeunes générations peuvent retrouver la notion de la résistance en évaluant les pratiques de leurs aînés ; ces pratiques semblent être exemplaires sur le plan de la résistance linguistique. Ces exemples sont susceptibles de renforcer la loyauté linguistique chez les jeunes générations, notamment chez ceux•celles à qui la langue a été déjà transmise, comme dans le cas de Canan.

Adar témoigne d'une situation similaire à Istanbul au sujet de la disparité des pratiques des jeunes et des personnes âgées ; de plus, il désigne un nivellement dialectal du kurmandji dans cette ville :

224- « [est-ce que tout le monde parle turc à Istanbul ?] quasiment tous, quatre-vingt-cinq pour cent / et qui ne sait pas le parler, mes grands-parents, ils habitent dans les grandes villes de l'ouest [Izmir et Istanbul] depuis vingt ans / mon grand-père parle un peu, mais il ne peut pas s'exprimer [totalement] en turc / même si c'est de la langue courante, au cadre familial, le turc ne donne pas la même impression / [un peu plus tard dans l'entretien, sur l'intercompréhension dialectale à Istanbul] personnellement, je n'éprouve pas de difficulté de l'intercompréhension



parce que j'ai appris la langue académique et je vivais au quartier Gazi, mais il y a beaucoup de Kurdes qui en éprouvent / à Gazi, j'avais des amis de toutes les régions [de la RMK] / j'ai saisi les différences lexicales en trois, cinq mois / peut-il apparaître [à Istanbul] une nouvelle variété à partir de différents dialectes [régionaux] / peut-être, même si ça ne se passe pas exactement comme ça, [les gens] se comprennent / si un mot ou une prononciation est plus facile, plus compréhensible, si c'est plus en commun, les jeunes commencent à utiliser celui-ci / [est-ce qu'il y a des quartiers spécifiques où il y a plus de kurdes que les autres à Istanbul ?] les quartiers à Istanbul, c'est Gazi, Esenyurt, Nurtepe, il y a des quartiers spécifiques qui reçoivent de la migration de toutes les régions [kurdes] / les Kurdes aiment bien vivre dans leur communauté » (Adar)

Selon Adar, ce ne sont que les personnes âgées qui ne pratiquent pas le turc à Istanbul (ou aux villes de l'ouest) ; leur expression dans cette langue s'avère assez limitée d'après ses observations. En outre, une question relative à la variation dialectale du kurmandji a été posée au locuteur pour recueillir de l'information sur les usages des kurdophones à Istanbul. Dans la mesure où il s'agit d'un contexte diasporique, le kurde parlé dans cette ville est susceptible de manifester un certain nivellement dialectal ou, au contraire, de renforcer les difficultés de l'intercompréhension. Selon le locuteur, les jeunes acteurs sociaux kurdophones choisissent effectivement des formes plus *faciles* et plus *communes* dans ce contexte particulier. Cette situation montre également une réduction de la variation dans un objectif pragmatique et illustre un certain nivellement du kurde en lien avec un contact interne, mais dans une situation diasporique et diglossique – à l'échelle méso et macro. Cependant, les locuteurs comme Adar qui font un effort individuel pour améliorer leurs compétences en kurde ne semblent pas avoir de difficultés issues de la diversité dialectale (du kurmandji) présente à Istanbul. L'accès à l'apprentissage de la variété standard et l'appréciation des variétés régionales/populaires semblent aider à préserver la variation interne à la langue (cf. la sous-section 12.4.2 ci-dessous).

Plus tard dans l'entretien, Adar fait référence à l'importance démographique de la population kurde à Istanbul pour répondre à la question (4c) sur le futur du kurde dans cette ville :

225- « [est-ce que le kurde sera parlé ou non à Istanbul au futur ?] si, il sera parlé parce que la population est grande, et il existe des gens sérieux- il y a des gens qui travaillent sérieusement sur le sujet même s'il y a des restrictions / malgré l'État turc / ceux qui enseignent la langue, ceux qui travaillent sur la langue / si j'aurai un enfant, je lui apprendrai absolument le kurde / par exemple j'ai un ami ici [à Marseille], il parle uniquement en kurde avec ses enfants / avec sa femme il parle en français, dans la rue il parle turc / je connais beaucoup de gens comme ça à

Istanbul / [la pratique du kurde] diminue, c'est vrai, mais ça ne finira jamais / le zazaki dont l'apprentissage se fait moins, dont le nombre de locuteurs est moins, même cette langue est toujours vivante / l'avantage du kurmandji est qu'il n'a pas perdu ses ressources et ses moyens de se combattre- [ils] se sont développés, le combat qui se développe à travers la langue » (Adar)

Le locuteur relève ainsi trois notions importantes dans la transmission du kurde en tant qu'une langue minorisée : l'effort des linguistes, écrivains, enseignants/professeurs, intellectuels kurdes dans le domaine de la linguistique et la littérature ; la loyauté linguistique de certains kurdophones qui privilégient la pratique du kurde dans le domaine familial, notamment avec leurs enfants ; et la population considérable de la communauté kurdophone en Turquie. Ces éléments contribuent selon lui au maintien de la pratique et de la transmission du kurde. Le dernier point concernant la notion et les moyens de « combat », que nous considérons dans ce travail comme relevant de « la résistance sociolinguistique », sera développé dans la section 12.5.

Baran établit une corrélation très forte entre la transmission de la langue et la conscience (et/ou l'engagement) politique :

226- « [la pratique du] kurde ne s'arrêtera jamais, on ne peut pas réussir cela /, mais il pourra y avoir une assimilation intergénérationnelle / l'État la poursuit toujours / [le kurde] est une langue forte, il est [la langue de la] majorité dans sa région / [...] l'identité kurde et [le processus de] la nationalisation sont établis et il ne peut pas y avoir un retour en arrière / [et si on revient à la situation aux villes de l'ouest et à Marseille] nous sommes 'global', mais aussi 'le village' / nous sommes 'universel' et 'local', [la pratique du kurde] augmentera / un Kurde à Los Angeles restera comme un Kurde, les Kurdes à Nashville, Atlanta vont rester comme des Kurdes / [et la langue ?] la langue est une chose politique / si c'est quelqu'un qui a une conscience politique, généralement il assure sa transmission / si tu ne [le] fais pas dans un cadre institutionnel, l'assimilation émergera, le cercle social, l'enfant, l'école / [...] toute chose peut disparaître s'il n'y a pas de résistance / même s'il y a des institutions, l'important c'est qu'il y a une résistance » (Baran)

Le locuteur fait référence à la conscience politique et à la résistance sociolinguistique de la communauté kurdophone, soit en RMK soit dans différents contextes de la diaspora dans le monde, comme les principaux facteurs assurant la pratique et la transmission du kurde. Il apparaît, selon lui, que le lien langue-engagement sociopolitique joue un rôle essentiel contre le déclin de l'usage du kurde. Or, certains locuteurs (comme Zeliha et Adar) ont signalé par exemple l'emploi du turc dans les cadres des organisations politiques kurdes. Il semble donc

qu'il existe deux discours/représentations concernant ce lien et l'usage/la transmission. L'un conçoit le lien langue-identité comme une dynamique qui renforce la loyauté linguistique des Kurdes, l'autre constate que les membres engagés du mouvement mettent en avant la pratique du kurde dans leur discours, mais qu'ils s'expriment – plutôt – en turc. Cette situation semble créer une confusion au sein des locuteurs, car les discours des acteurs sociaux ne coïncident pas toujours avec leurs pratiques sur terrain. Dans le cas de Baran, selon mes observations lors de l'entretien et en dehors du cadre de l'entretien, ses pratiques du kurde et son positionnement social se coïncident et ainsi, semblent vérifier la cohérence de son idéologie linguistique.

Dans l'extrait suivant, Serdal et Hogir considèrent le futur du kurde à Istanbul en se basant sur leurs observations actuelles :

227- « [après quelques générations, est-ce qu'on peut supposer que le kurde ne soit plus pratiqué à Istanbul ?]

Serdal : ça dépend des personnes, dans leur perspective, est-ce qu'ils [veulent que] leur enfant apprenne cette langue, je ne crois pas que ça soit la préoccupation de la plupart de gens ici / [et pour vous, comment ça va être ?]

S : je leur apprends, tout d'abord je leur apprends le kurde / c'est ce qu'il faut à mon avis

Hogir : nous voyons les amis qui sont ici depuis longtemps, la plupart entre eux ne parle pas kurde / par exemple X est originaire de Hakkari, la génération précédente de sa famille vivait là-bas, mais lui [et ses frères et sœurs] ont grandi ici / ils ne parlent pas du tout le kurde

S : il sait parler le kurde, mais il pratique activement le turc- même avec son frère il parle en turc, ils savent parler tous les deux, mais ils parlent turc entre eux

H : et au futur, il restera peut-être deux pour cent de locuteurs / par exemple à l'association de *Cizreliler* [ceux qui sont originaires de Cizre], je les vois parler en turc avec leurs enfants / [aucun entre eux ne fait pas l'effort ?]

H : nous oui / [chez les personnes à l'association, je veux dire]

S : non, mais il y a vraiment une telle chose, au bout d'un moment, [ils se disent] 'qu'ils fassent comme ils veulent qu'on se détende un peu, qu'on s'en débarrasse, que juste la conversation continue' [...], mais bien sûr c'est faux comme point de vue » (Serdal, Hogir, Roni)

Dans la dernière phrase, Serdal rapporte une réflexion supposée des personnes qui fréquentent l'association. Il pense que ces personnes ont laissé tomber la pratique du kurde parce qu'ils sont, tout simplement, *fatigués d'être opprimés à cause du kurde*. Selon Serdal, une partie de locuteurs consent aux politiques linguistiques de l'État même si cela est involontaire. On peut aussi remarquer que les locuteurs entre 18-30 ans répondent de manière plus assertive lorsqu'on leur demande s'ils apprendront le kurde à leurs enfants à l'avenir. Les

propos des locuteurs ayant plus de 30 ans et qui ont des enfants relèvent les difficultés rencontrées lors de l'apprentissage du kurde à la maison avec les moyens limités ; d'ailleurs, cela pourrait être valable pour toute autre langue minorée, non-reconnue comme une langue de l'enseignement, une langue dont la représentation sociale est négative.

Les différences entre les générations sur le plan de la pratique du kurde et du turc semblent faire l'objet de préjugés au sein de la communauté kurdophone à Istanbul. Un exemple donné par Aram illustre ce phénomène. Le locuteur déclare qu'il parle en kurde avec son fils et son oncle. Mais, quand son oncle vient chez lui, il s'adresse « par réflexe » en turc à son enfant. Selon Aram, son oncle pense que l'enfant « est de là [d'Istanbul] » et c'est pour cela qu'il lui parle en turc parce que selon sa représentation, ceux•celles qui sont né•es dans cette ville et qui sont de cette génération semble parler en turc, « comme si que les enfants ne parlent pas kurde et qu'on leur parle en turc ». Aram explique ainsi *la représentation* de son oncle concernant les pratiques du kurde des jeunes générations. Bien qu'il s'agisse d'une généralisation faite par l'oncle, cette représentation apparaît comme un résultat des expériences de l'oncle qui semble avoir parlé avec d'autres enfants et jeunes kurdes dans d'autres occasions. Cet exemple montre ainsi que les représentations et les discours assertifs sur des faits sociolinguistiques, comme la transmission de la langue ou les pratiques des jeunes/enfants, ont toujours des contre-exemples. Dans cet exemple, l'oncle s'attendait à un enfant linguistiquement assimilé, mais Aram déclare que son fils pratique le kurde au quotidien. En résistant, avec son enfant, à ce *réflexe* de son oncle, Aram peut (peut-être) changer la représentation d'un locuteur kurde sur la pratique de sa langue par de jeunes générations. Les pratiques langagières des acteurs sociaux peuvent ainsi briser les cadres fermés des généralisations et aussi les restrictions imposées par les politiques de l'État.

### ***12.3.3 La transmission du kurde à Marseille et à Rouen***

Dans la sous-section 10.0.4.2.9, des informations sur la diaspora kurde en France (à Marseille et à Rouen) ont été données et les discours comparatifs des conditions sociolinguistiques du kurde dans les deux pays ont été abordés. Dans une même perspective, les locuteurs habitant en France ont souvent comparé les dynamiques de la transmission du kurde chez les kurdophones dans ce pays en lien avec les pratiques langagières transposées de la Turquie. Il s'agit ci-dessous des observations et de la perception des acteurs sociaux sur la

pratique des trois langues (le kurde, le turc et le français) et de la loyauté linguistique au sein de la communauté kurdophone à Marseille et à Rouen.

Dans l'extrait suivant, Lorîn spécifie, selon son point de vue, les différences générationnelles et les milieux sociaux selon lesquels l'emploi des langues varie :

229- « les aînés ne parlent pas français, surtout les femmes / les hommes qui se sont mariés pour le papier ont généralement appris le français / ceux qui sont venus [pour des raisons] politiques n'ont pas à faire, en général, avec le français / [elle parle ensuite de la communauté en général] ils vont à Komela, aux mariages, ils se rendent visite, ils font la fête, ils vont au boulot, il y a toujours du turc et du kurde partout, mais ils n'ont pas toujours l'occasion de les parler / le français de la nouvelle génération est meilleure, à mon avis / l'ordre du turc et du kurde varie / [elle parle d'un ami d'origine Muş] il est aussi arrivé [en France] quand il avait huit ans, mais [ses compétences] en turc ne sont pas si développées / [c'est lié à la situation politique ?] oui, il y a ça / et ceux qui viennent des grandes villes de la Turquie parlent plus de turc à mon avis / [plus tard dans l'entretien] à Marseille, [la conversation] continue en langue dans laquelle elle a commencé / ils parlent en français, du coup même s'il y a une alternance, c'est naturel / chez les aînés, personne ne parle français de toute façon, ils commencent en kurde, et les jeunes leur parlent en kurde avec eux » (Lorîn)

La locutrice fait état d'un fonctionnement hétérogène de la pratique des langues chez les kurdophones à Marseille. Elle distingue ceux•celles qui parlent plus le français tandis que ceux•celles qui en ont *moins* besoin dans leur vie selon leur profil de l'immigration. Les plus jeunes parlent plus le français, la langue dominante du pays d'accueil, mais l'usage du kurde et du turc semble dépendre, selon elle, de la ville dont la personne est originaire en Turquie. Elle se compare à son ami qui vient de Muş (une ville en RMK) et qui ne parle pas *bien* le turc tandis qu'elle, qui vient d'Istanbul, utilise plus cette langue. Les pratiques langagières présentes en Turquie semblent donc se transférer en France. Notons que cet exemple illustre la transposition des pratiques langagières, mais il est tout à fait possible qu'elles se transforment avec l'immigration ; chaque locuteur représente un cas unique.

Les locuteurs qui habitent en France (au moins au moment de l'entretien) ont donc évalué le choix de langue des kurdophones bi/plurilingues dans leurs échanges. Xezal fait référence à la pratique fréquente du turc par les kurdophones à Évreux (près de Rouen) :

228- « à Évreux, oui, il [le kurde] est de moins en moins pratiqué / avant aussi ils parlaient le turc, mais là c'est vraiment, le turc s'est vraiment imposé / ils sont de Bingöl, d'Erzurum / nous d'Ağrı, on est les seuls, deux maisons, et Muş aussi / [les événements comme les mariages, les

décès, etc. quand les gens se réunissent, est-ce que parler turc ou français est mal vu ?] / ce n'est pas mal vu, ni turc ni français, franchement la majorité parle turc » (Xezal)

On remarque dans cet extrait que les kurdophones dont Xezal parle sont originaires des villes de la région de Serhad. Les locuteurs de cette région semblent employer plus fréquemment le turc dans leur vie quotidienne ; cette observation est partagée par d'autres locuteurs participant à l'enquête. Ferat, étudiant nouvellement arrivé à Aix-en-Provence (2018), énonce par exemple que « les Kurdes en France apprenaient le turc de leurs parents » ou de la télévision, et il ajoute qu'ils savent « tous » parler le turc. Les propos d'Ertan soutiennent cette observation sur les usages linguistiques des Kurdes à Marseille :

229- « [...] même ici [à Marseille], il y des Kurdes qui ne maîtrisent pas la langue [kurde] / en fin de compte, il [le turc] est la langue dominante<sup>358</sup> et en famille, on regarde généralement les chaînes de télévision turque / c'est de la culture populaire- oui il y a aussi nos chaînes kurdes, mais ce sont des émissions politiques et du coup, tu veux aussi regarder des trucs joyeux, les films et tout / les gens d'ici [les Kurdes de Marseille] parlent turc même s'ils ne vont pas à l'école en turc / oui les familles perlent [kurde], mais eux, comme ils ne maîtrisent pas la langue, ils répondent en turc ou en français » (Ertan)

Selon Ertan, la première et/ou la deuxième génération des migrants kurdes à Marseille pratique le turc parce qu'ils l'ont appris en Turquie avant d'aller en France. La troisième (la nouvelle) génération grandie dans ce pays n'a pas été scolarisée en turc. Cependant, le locuteur affirme qu'ils apprennent et parlent de même le turc. Ici, la question n'est pas le non-apprentissage du kurde parce qu'il ne fait pas partie du système éducatif national en France non plus ; mais il est intéressant de faire des hypothèses sur le maintien de la transmission et de la pratique du turc. Cette situation peut être en lien avec la représentation de la langue dominante du pays d'origine étant donné que la situation minorisée dans le pays est reproduite en diaspora. De plus, les liens psychosociaux sont maintenus. Les événements sociopolitiques (et d'autres) qui ont lieu dans ce pays sont suivis de près par la communauté kurdophone en France (et aussi dans le monde entier). Les kurdophones se rendent également leur ville/village d'origine lors des vacances d'été et/ou d'hiver. La télévision et les séries turques peuvent jouer un rôle

---

<sup>358</sup> Le mot exact utilisé par Ertan (et par certains autres locuteurs) est *egemen* qui a également un sens de souveraineté ; de ce fait, *egemen* se réfère également au rapport de force entre le kurde et le turc (cf. Marcellesi, 2003, chapitres 5, 7 et 12 où « l'hégémonie » est mentionnée). Le mot *egemen/egemenlik*, emprunté à « l'hégémonie » du français en turc, signifie l'établissement du rapport de force entre les acteurs sociaux par une certaine conviction. Son emploi en tant qu'un adjectif (*egemen*) est possible en turc. Selon son contexte d'usage, par exemple dans le discours d'Ertan, cet adjectif peut qualifier les actes (parole ou autre) répressifs/discriminatoires des individus.

important dans la préservation du turc comme la langue la plus pratiquée. Mais encore plus important, il est possible que la pratique du turc continue chez les parents, donc dans la deuxième génération (cf. l'exemple de Lorîn dans la section 10.0.3.2). Ces facteurs peuvent jouer un rôle dans l'utilisation du turc au sein de la communauté kurdophone en France.

L'extrait suivant, tiré de l'entretien d'Adar illustre ce dernier point concernant la transposition des habitudes issues de la politique linguistique et la transmission du kurde en famille :

230- « plusieurs Kurdes à Marseille ne savent pas parler kurde, même s'ils le parlent, ils le parlent de façon incomplète, ils n'arrivent pas à poursuivre la conversation au bout de dix minutes / [et si tu compares Istanbul et Marseille ?] beaucoup de similarités, lorsqu'il s'agit des réflexes verbaux ou des gros mots, le français se mélange / et certains ont grandi à l'ouest [de la Turquie], leurs parents ont voulu les protéger pour qu'ils ne rencontrent pas de problèmes dehors donc ils n'ont pas [transmis] la langue, ils n'ont pas parlé en kurde / ainsi, quand l'enfant est venu ici [en France], le turc et le français, il comprend le kurde, mais très peu, donc [il] parle en turc » (Adar)

Cette situation décrite par Adar concerne plutôt les jeunes kurdophones qui sont nés en Turquie et arrivés en France. La pratique du kurde est très limitée chez ces personnes, qui semblent maintenir la pratique du turc. La situation diglossique entre le kurde et le turc en Turquie se transfère ainsi au contexte diasporique français.

Un autre locuteur, Baran, informe des pratiques similaires des langues, évoquées par Xezal et Adar ci-dessus :

231- « il y a une défiance chez les Kurdes ici, ils parlent turc malgré qu'ils sont nés en France / parfois ça vient de la famille / chez les Kurdes de Serhad c'est beaucoup plus fréquent / en fin de compte, l'assimilation se réalise ainsi, tu l'exerces sur la première génération, tu leur interdis d'utiliser la langue, tu obliges [l'usage de] ta langue dans les domaines économique et public / la deuxième génération commence à apprendre cette langue comme si que c'est leur langue originelle / je connais [les règles du] turc mieux que les Turcs, mais je ne peux pas le parler sans accent / je peux même le parler sans accent, mais je n'aurai pas les mêmes [intuitions] / et la troisième génération, c'est la génération perdue » (Baran)

Baran décrit ainsi un processus d'assimilation *irréversible* du fait de l'acquisition du turc par les plus jeunes générations. Il semble, selon lui, que les Kurdes nés en France font partie de cette dernière génération où la transmission et la pratique du kurde ne sont plus possibles. Dans son discours, il fait également référence à ses propres usages du turc. Il fait une

distinction assez subtile en termes d'intuitions en turc qui est, à mon sens, lié à la représentation d'une certaine frontière, d'un positionnement sociopolitique en rapport avec son identité ethnolinguistique. Le locuteur veut s'éloigner du champ de la turcité en affirmant son identité kurde, et relie cela à la présence d'une première langue différente du turc même, s'il la *maîtrise très bien*. Tout en évaluant la transmission du kurde au sein de la communauté kurdophone en France (à Marseille), le locuteur décrit aussi sa propre conception du bilinguisme kurde-turc.

Néanmoins, des cas différents peuvent se manifester, comme chez Egit, un locuteur kurdophone habitant à Marseille, qui affirme parler uniquement en kurde avec son enfant. Il explique que c'est la règle à la maison, sous le toit de chez lui, on parle en kurde. Son enfant a quatre ans et il chante en français, kurde et anglais ; il ne parle pas turc. Il finit par dire (en riant) qu'il a fait un enfant pour qu'il y ait une personne avec qui il pourra parler en kurde.

Ciwan, un autre étudiant nouvellement arrivé en France (Rouen) en 2019, témoigne de la variation au niveau de l'utilisation du kurde au sein de la communauté :

232- « [t'as eu l'occasion d'observer les milieux où on parle kurde ici ? café, resto, ou autre milieu social] je peux dire qu'ici, les Kurdes parlent kurde, ils sont très bien sur ce point / même ceux qui ne le parlent pas sont au courant qu'il est honteux de ne pas le parler / j'ai vu quelques fois qu'ils se critiquaient en disant 't'es aussi kurde, toi' / l'autre jour on a parlé avec un ami, il a grandi ici, il savait lire et écrire en kurde / il n'a pas eu de cours de langue ni rien, mais on se texte en kurde avec lui / un autre ami, il a appris le kurde après son arrivée ici / avec ces deux, je n'ai pas utilisé un seul mot en turc, notre dialogue se déroule complètement en kurde / je ne peux pas dire, bien sûr, que c'est ainsi pour la totalité de la nouvelle génération, c'est juste ces deux personnes / il y a deux autres amis par exemple, ce sont des frères, ils ont grandi ici, ils parlent turc, mais pas kurde / en plus leur mère ne parle pas turc / j'étais très étonné / grandi ici, [ils] ne parlent pas kurde, mais [ils ont] appris le turc » (Ciwan)

Deux cas différents apparaissent au niveau de la pratique et de la transmission du kurde dans ces deux exemples illustrés par Ciwan. Le premier montre la valorisation de l'utilisation du kurde faisant un effort pour améliorer ses compétences et l'emploi de la langue dans différents domaines de la vie. Cependant, le deuxième cas désigne l'apprentissage du turc par deux frères habitant à Rouen, bien que le turc ne soit pas la langue dominante (voire présente) ni dans le domaine familial, ni à l'école, ni dans le domaine public. « L'étonnement » de Ciwan concernant ces deux frères ressemble aux témoignages de Xezal, de Ferat et d'Ertan sur les pratiques des Kurdes à Marseille et à Évreux. La partie de l'entretien où Ciwan mentionne « ne pas utiliser un seul mot en turc » est particulièrement intéressante, car elle sous-entend une



autosatisfaction qu'on peut mettre en lien avec la minorisation du kurde en Turquie. Le locuteur valorise l'interaction entièrement en kurde qu'il ne pourrait sûrement pas réaliser avec tous les kurdophones qu'il connaît. Dans une autre perspective, ces propos manifestent un point de vue proche de la norme monolingue à l'égard de la langue et des usages mixtes.

En conclusion, dans cette section les données tirées des entretiens sur la transmission du kurde dans différents contextes ont été présentées. Étant donné que l'enseignement en langue première kurde ne fait pas partie du système éducatif national en Turquie, des difficultés considérables de la transmission intergénérationnelle de la langue se manifestent au sein de la communauté kurdophone. Rappelons que la population de cette communauté est estimée 20 millions de personnes, presque un quart de la population de la Turquie. Il s'avère ainsi que cela ne constitue pas un problème d'une minorité, mais un problème sociopolitique et sociolinguistique à l'échelle du pays. La loyauté linguistique des kurdophones semble être assez forte (en général), car les locuteurs sont conscients du déclin de la pratique du kurde, notamment dans les villes (à l'ouest du pays et dans les villes de la RMK), même s'ils ne font pas tous un effort individuel afin de l'apprendre ou la transmettre aux jeunes générations. Les différentes idéologies linguistiques des locuteurs sont étroitement liées à la mise en œuvre des moyens de résistance contre les politiques de minorisation et d'assimilation. Cependant, il apparaît que le problème de la transmission du kurde concerne plutôt l'échelle macro. C'est pour cela que des questions sur les politiques linguistiques de l'État ont été posées aux acteurs sociaux kurdophones afin de mieux comprendre leurs positionnements/idéologies sociolinguistiques concernant ces politiques qui se trouvent au cœur d'un problème sociétal.

## **12.4 Les politiques linguistiques en Turquie et l'absence de l'enseignement en kurde à travers les discours des locuteurs**

La situation sociolinguistique du kurde en Turquie et les politiques linguistiques de l'État ont été décrites dans le chapitre 5 de la partie 1 de la thèse. Dans cette section, les effets de ces politiques sur la transmission du kurde seront discutés en rapport avec les idéologies linguistiques des acteurs sociaux kurdophones à travers leurs propres discours (cf. les questions (9) et (9a) de l'enquête, la section 8.2.1). La signification de l'identité ethno-linguistique kurde et la loyauté linguistique des locuteurs constituent les principaux motifs de la revendication de l'enseignement en kurde (kurmandji). Son absence semble avoir des conséquences dans la

perception de la variété standard et des dialectes régionaux du kurde (kurmandji). Ces points partiellement abordés dans le chapitre 11 seront mis en rapport avec l'acquisition et la transmission de la langue dans les sous-sections suivantes. Pour dire autrement, les données de cette section compléteront celles présentées plus haut afin d'établir des corrélations entre les politiques linguistiques de l'État, les idéologies linguistiques des locuteurs et les difficultés de la transmission de la langue. Ces corrélations semblent influencer la conception du bilinguisme kurde-turc et de l'hétérogénéité linguistique perçue par les locuteurs dans leurs propres usages et dans ceux des autres kurdophones.

La plupart des locuteurs souhaiteraient pouvoir utiliser le kurde dans leur vie quotidienne. De ce fait, la revendication de l'enseignement en kurde dépasse les limites d'un certain discours identitaire ou d'une certaine idéologie ; plusieurs locuteurs l'envisagent comme un droit dont toute personne doit bénéficier. L'ignorance et le refus de celui-ci renforcent les sentiments identitaires dans la mesure où les kurdophones ressentent une inégalité profonde :

233- « [après avoir désigné le turc comme 'la langue constamment consommée', Haje continue ainsi] c'est pour cela qu'on crie le slogan 'l'enseignement en langue maternelle est un droit' / l'intégrer dans le système éducatif comme une option est la façon la plus facile de la dénigrer / aujourd'hui ils ouvrent des écoles en arabe<sup>359</sup> / il y a vingt millions de Kurdes et il n'y a pas une seule école / c'est un geste politique / après la crise en Syrie, en cinq ans, milliers d'écoles ont été ouvertes / ce problème<sup>360</sup> demeure depuis des années / le processus de la politisation [des Kurdes] tout seul [a une histoire de] cinquante ans / pas une seule école / je me demande comment ça aurait été d'apprendre les maths en kurde / ça n'a pas dépassé les instituts, les cours de langue / puisque tu ne vois aucun geste, tu te sens vraiment marginalisé » (Haje)

L'imposition du turc dans tous les domaines de la vie, crée une inégalité sociétale. Haje souligne que les réfugiés (syriens) ont accès à l'enseignement en leur langue tandis que les Kurdes, un des peuples composants de la Turquie, ne l'ont pas. Cette situation actuelle révèle encore une fois le problème fondamental du pays mettent en exergue les politiques linguistiques du déni. La locutrice évoque ainsi la ségrégation sociopolitique mise en œuvre par les autorités.

Serdal, Hogir et Ronî qui étaient récemment diplômés du lycée et qui faisaient leurs études universitaires au moment de l'entretien, évaluent, dans une perspective générale, l'apprentissage des langues étrangères en Turquie et l'approche retenue concernant le plurilinguisme dans la société :

---

<sup>359</sup> Elle se réfère à la situation issue de la migration syrienne (et des autres réfugiés arabophones) en Turquie.

<sup>360</sup> Elle fait référence au « problème » de l'absence de l'enseignement en kurde en Turquie.

234- « [comment sont les politiques linguistiques en Turquie et la situation du plurilinguisme selon vous ? concernant les Kurdes et aussi en général] Ronî : si on pense aux autres [langues] c'est presque néant / je suis peut-être un peu sévère, mais je ne pense pas qu'ils sont innocents sur ce sujet / nous le savons déjà de l'enseignement du kurde, peut-être celui-ci est lié à une politique gouvernementale, ils ne veulent pas faire un compromis, mais même pour les autres langues, par exemple l'anglais [...] ils portent un regard négatif, ils disent, 'oui apprenez-le' mais il y a toujours un doute / je ne pense pas que les Turcs portent un regard positif concernant le plurilinguisme

Hogir : ils ne veulent pas que le plurilinguisme domine partout / ils veulent que tout le monde apprenne une langue [seconde], mais ils ne veulent pas que le nom d'un restaurant soit en anglais, c'est ce que je vois sur les réseaux / ça a été cristallisé avec l'arrivée des Syriens, ils deviennent fous quand ils voient les panneaux en arabe / à mon avis, il ne faut pas faire ainsi, car ici on est au milieu du Moyen Orient et de l'Europe, c'est normal que ça soit une ville plurilingue parce que tout le monde vient ici, pour les études, pour les affaires-

R : c'est normal que tu veuilles préserver la langue, mais les politiques sont très sévères, ou bien, c'est ainsi qu'ils nous le reflètent, peut-être ce n'est pas ainsi pour un anglais, pour nous [les Kurdes] elles sont sévères, mais je ne pense pas que ça soit le contraire pour les autres [les étrangers], par exemple ils peuvent avoir tout de suite le souhait de [neutraliser] quelqu'un qui parle en anglais » (Serdal, Hogir, Ronî)

Hogir et Ronî désignent ainsi une conception négative du plurilinguisme perçue dans la société turque ; selon eux, cela ne concerne pas seulement le kurde ou une autre langue endogène/minorisée du pays, mais aussi les langues étrangères, comme l'anglais. Les locuteurs déclarent que l'enseignement des langues secondes n'affectent pas l'approche de la pratique des langues autres que le turc de manière positive. Suivant cette observation, il y a donc des personnes qui maintiennent un positionnement sociopolitique et culturel négatif à l'égard des langues étrangères. L'écriture arabe constitue également un problème sociolinguistique à Istanbul, comme il a été noté dans la section 6.2 de la partie 2. Ces propos des locuteurs révèlent donc une conception problématique du plurilinguisme (et de la *langue* en général) dans la société turque.

235- « [et si on considère plutôt les langues qui sont parlées ici en Turquie ? par exemple l'arménien, le kurde, le laze, qu'est-ce que vous diriez sur les politiques concernant ces langues ?] H : à mon avis, l'État n'a aucune politique concernant le développement de ces langues / par exemple, le plus grand peuple après les Turcs ce sont les Kurdes, mais ils ne le prennent pas en compte / ils font le contraire de donner l'occasion au développement de la langue des Kurdes / ils mènent une politique d'assimilation / [qu'est-ce qu'il aurait fallu faire à

ton avis ?] H : par exemple, il pourrait y avoir l'option de la langue kurde à partir du primaire dans chaque école / au moins enseigner lire et écrire, j'aimerais bien savoir les faire / pourquoi je m'inscrirais à un centre de langues / j'apprends l'anglais mais je ne peux pas apprendre ma langue maternelle, j'ai seulement des connaissances acquises ici et là

R : mes parents ou mes tantes me parlaient en turc pour que j'aie un meilleur accent avant d'aller à l'école / si on rentre dans les détails [de ce choix], un jour le travail- pour qu'on ne m'ennuie pas après / d'où vient [cette idée], c'est parce qu'on parle une seule langue dans ce pays, si j'avais un accent, peut-être j'aurais des soucis au moment d'être embaucher / si l'État ne le faisait pas sentir, peut-être mes parents n'auraient pas mis autant de pression sur moi, j'aurais pu mieux parler le kurde / s'il n'y avait pas ces politiques, si mes parents ne parlaient pas en turc pour que je n'aie pas de souci au futur, si l'État n'avait pas cet objectif, j'aurais pu parler un meilleur kurde

H : par exemple en me préparant aux examens [d'entrée à] l'université, j'avais beaucoup de difficulté dans la partie du turc / j'ai travaillé sur ça pendant deux ans parce qu'on parle en kurde à la maison, mais nous apprenons en turc / c'est au cours des années qu'on développe une confusion à cause de cela

Serdal : ça a un effet négatif sur nous de laisser tomber la langue apprise à la maison et apprendre une autre langue à l'école, et puis après tu continues avec cette langue, au lieu de ta langue maternelle / c'est peut-être une exagération mais on se sent comme un réfugié ici parce qu'on ne nous permet pas de parler dans notre langue / c'est peut-être moins délicat maintenant mais pendant des années [il y avait des restrictions], au niveau de la musique il y avait des interdictions, on mettait en feu les cassettes, quand tu parlais dans le domaine public, on t'abattait, etc. les politiques d'assimilation ont été plus sévères / après ils ont changé de politique et ils ont commencé la diffusion de la chaîne TRT Kurdi<sup>361</sup>, et ils ont dit, vous vous contentez avec ça mais en réalité, ils veulent dire que c'est l'État-turc, on y parle en turc / ça fait sentir mal / tu te sens obligé, quand tu pratiques cette langue, on n'arrive pas à- par exemple quand j'ai appris l'anglais, c'est devenu quelque chose que j'ai vraiment intériorisée mais apprendre le turc, c'était une obligation / c'est ça la différence, c'est parce que la vie se déroule ainsi, pour le travail / tu sais que pour les études, au travail, ça ne sera pas en kurde et tu te sens un peu exclu, aliéné » (Serdal, Hogir, Roni)

Dans cet extrait, plusieurs problèmes qui touchent à la vie des locuteurs sont relevés. Tout d'abord, selon Hogir, il n'y a aucune politique linguistique concernant le kurde ; cela est en cohérence avec la politique de dénégation expliquée dans la Partie 1 de ce travail. Dans la

---

<sup>361</sup> Cf. la page 69, section 5.0.2.4 pour l'information sur cette chaîne et également la sous-section 12.5.1 pour sa représentation chez les locuteurs.

mesure où cette politique est exercée par l'État, les locuteurs, comme évoqué par Serdal à la fin de cet extrait, développent une attitude négative contre le turc ; ils le conçoivent comme une langue imposée dans leur vie sans aucun attachement du point de vue de l'identité individuelle. Cela explique également leur approche de l'hétérogénéité observée dans les usages des kurdophones. À la suite d'une question, Hogir revendique au moins la mise en place d'un cours de kurde optionnel à partir du primaire<sup>362</sup>, comme un premier pas dans le sens d'un changement des politiques linguistiques. Et puis, il relève également les difficultés rencontrées lors de la préparation aux examens (au niveau national). Bien que les locuteurs apprennent le turc à partir de la première classe du primaire, ils peuvent donc éprouver des difficultés dans la lecture et la compréhension des textes, et faire plus d'effort que les élèves turcophones (natifs) ; cela crée un écart considérable qui rend difficile l'accès des jeunes kurdophones aux études supérieures. Afin d'éviter ce genre de problème, la famille de Ronî a choisi de parler en turc avec lui. Cependant, ce choix contrarié semble avoir renforcé des problèmes linguistiques et identitaires chez Ronî qui déclare toujours des insécurités linguistiques concernant sa compétence en kurde. Les ressentiments des locuteurs concernant la langue turque, leur citoyenneté (par exemple Serdal qui se sent comme un « réfugié ») et leur identité kurde semblent être fortement influencés par l'hégémonie du turc comme résultat des politiques linguistiques de l'État.

Les diffusions du TRT Kurdî sont évaluées par les locuteurs dans le cadre des politiques de l'État ; juste après avoir discuté sur la variation dialectale et l'effet du contact en kurde, Rênas met en cause les politiques qui renforcent ces phénomènes :

236- « R : pour le kurde c'est à cause de la pression politique, c'est plutôt une dégénération intentionnelle de la langue, afin de dissocier [le peuple] / même avec [la chaîne] du TRT, il y avait des instructions [données aux responsables de la chaîne] d'utiliser des mots en arabe comme *mahkeme*, *savcı* au lieu de *dadgêh*, *dozger* qui sont d'origine kurde / les ministres, [les porte-paroles du] gouvernement donnaient des discours qui déniaient le kurde, 'ce n'est pas une langue scientifique', etc. ni turc ni kurde sont des langues de science en fait, ni français, même, il n'y a qu'une seule langue de la science, c'est l'anglais / [à votre avis, combien est-ce que le kurde s'adapte aux nouvelles technologies ? est-ce qu'il y a de nouveaux mots et est-ce que vous les utilisez ?] enfin, il n'y a pas une institution comme TDK<sup>363</sup> pour le kurde, c'est un désavantage issu d'être sans État / il faut le demander à ceux qui défendent [une solution]

<sup>362</sup> Au présent, cette option est proposée dès la cinquième (selon le système éducatif turc) qui correspond à dix ans.

<sup>363</sup> Institut de la langue turque.

politique sans État, je veux dire, il faut un institut comme TDK pour adapter la langue, pour faire des emprunts ou adapter [un mot à la langue kurde] » (Ferzan, Perwer, Rênas)

Dans cet extrait, le locuteur illustre le fonctionnement des AIE à travers les discours des ministres et des porte-paroles et le TRT Kurdî. Selon le locuteur, ces discours et les actions qui en découlent définissent la véritable intention du gouvernement. Il semble que la perception du kurde utilisé dans les diffusions de cette chaîne est plutôt négative étant donné que ces usages révèlent des éléments lexicaux empruntés aux autres langues, comme l'arabe. Une chaîne officielle de l'État qui diffuse en kurde ne signifie donc pas un changement essentiel dans sa politique linguistique, selon Rênas, car ses diffusions perturbent son identité linguistique. Dans les débats publics, un discours de dénégation se produit autour d'un degré *imaginaire* de la *scientificité* de la *capacité* d'expression des langues. Ces discours (d'ailleurs celui de Rênas en est également exemplaire) sont issus de la représentation des langues ; ce n'est pas une question de leur *capacité naturelle, innée*. L'enrichissement terminologique des langues est cependant possible par l'intervention de leurs usagers. Dans cette perspective, Rênas distingue les kurdophones défendant deux différentes solutions politiques. Sans rentrer dans les détails de cette distinction, selon le locuteur, un État-nation kurde ayant ses propres moyens et développant ses propres instituts de la langue pourrait être plus efficace en termes de standardisation de la langue et de valorisation des nouveaux mots qui répondent au besoin lexical (scientifique) dans différents domaines.

Un autre locuteur, Adar, évalue ainsi les politiques linguistiques en Turquie, en lien avec les usages et la production en turc des locuteurs kurdophones :

237- « je comprends cette politique /, mais le fait que je le comprenne ne signifie absolument pas que je l'approuve / vingt sur quatre-vingt millions sont des Kurdes et ils parlent tous une autre langue / c'est très facile qu'une telle population se détache<sup>364</sup> / l'assimilation- turcification, c'est de rendre ta politique encore plus- en le faisant- il y a aussi des points négatifs par exemple dans le système éducatif, les Kurdes, avec ces déformations linguistiques, ils ne pourront jamais assurer une production linguistique comme ils [les autorités turcs] désirent » (Adar)

Adar désigne une seule politique linguistique (au singulier) de l'État, celle de l'assimilation. Sans la nommer au début, il sous-entend que nous (lui et moi) sommes sur la même longueur d'onde au niveau de l'idéologie linguistique. Cela éclaire également un avis sur comment les locuteurs perçoivent ma présence en tant que chercheur turc qui s'intéresse

---

<sup>364</sup> Le locuteur parle d'un détachement sociopolitique.

aux problèmes sociolinguistiques du kurde dans le contexte d'Istanbul (et en Turquie). Adar souligne également le poids des kurdophones dans la composition de la société turque. Selon lui, dans la mesure où l'État maintient la politique d'assimilation, les autorités ne doivent pas espérer que les kurdophones atteignent un niveau de turc qui leur permette de produire et de contribuer au patrimoine intellectuelle et scientifique du pays. Ainsi, il préconise qu'un changement dans les politiques ne concerne pas seulement la transmission du kurde, mais aussi le développement global de la Turquie. La production et la consommation dans les deux langues semblent être fortement liées aux politiques et idéologies linguistiques à tous les niveaux (micro-méso-macro) du bi/plurilinguisme.

À la suite de l'extrait sur l'assimilation des jeunes (cf. la section 12.3.2), une question sur le lien entre ce phénomène et les politiques linguistiques a été posée à Ertan :

238- « [est-ce que cette situation [l'assimilation linguistique des jeunes] est le résultat des politiques spécifiques de l'État turc ?] bien sûr, c'est la philosophie fondatrice- quand ils ont essayé de fonder la République turque- ce n'est pas seulement moi, ça doit être pareil pour tout le monde / c'était dangereux de le parler dans un milieu social jusqu'à quelques années / l'école, la télévision, tout était interdit / c'est quoi si ce n'est pas une politique de l'assimilation / en rendant pauvre la région, dans une situation de guerre, les villages- ils détruisent les villes maintenant / ils ont forcé des millions de personnes à la migration / ils savent que s'ils les dispersent dans des métropoles, s'ils les éloignent de leur terre, cela causera une assimilation naturelle / c'est une politique cent pour cent préméditée, et ça continue toujours / [qu'est-ce qu'il faut changer en termes des politiques linguistiques ?] ils ont fondé quelques départements à l'université, mais la mentalité doit complètement changer / la structure de l'État- il faut une volonté commune de vivre ensemble / les Kurdes ne sont pas une minorité /il faut que ça soit comme en Belgique, une collectivité, c'est difficile, dans la pratique, ça peut être un système fédéral, pour éviter la division / chaque région selon ses conditions, l'enseignement en langue maternelle ainsi que l'enseignement du turc, et aussi les langues étrangères / sans se référer à la politique, personnellement, je pense que personne ne doit se mêler aux autres, tout le monde doit vivre comme ils veulent » (Ertan)

Le locuteur dénonce le monolinguisme turc imposé par les autorités dès la fondation de la République de Turquie comme le problème sociolinguistique essentiel. Cet extrait, constitué de plusieurs références aux événements sociopolitiques anciens et récents, décrit la mise en œuvre de cette politique basée sur une conception monolingue (et nationaliste) de la langue. Ertan donne une valeur particulière aux libertés et fait des propositions dont l'objectif est de changer, de manière fondamentale, les politiques linguistiques du gouvernement. Dans la

pratique, une intervention concrète sur la situation sociolinguistique d'une langue (et d'un peuple) minorisée semble nécessiter des mesures négociées. De même, les changements de politiques linguistiques revendiqués par Ertan ne rejettent pas le bilinguisme kurde-turc, et cela montre que sa démarche s'inscrit dans une conception multilingue de la langue et dans l'établissement d'un rapport de force plus équilibré. Le fait qu'il donne l'exemple de la Belgique montre également que les kurdophones peuvent avoir une certaine connaissance sociolinguistique à l'échelle macro. En outre, même s'il habite en France depuis des années, il suit de près, comme beaucoup de kurdophones de la Turquie, l'évolution sociopolitique de la langue kurde en Turquie, par exemple il est au courant que des départements de la langue et de la littérature kurde ont été créés dans certaines universités. Les liens forts des locuteurs en diaspora avec la situation en Turquie ont été mentionnés dans la sous-section 12.3.3.

Ciwan explicite les politiques de minorisation et d'assimilation en donnant des exemples concrets de leur mise en œuvre par des appareils idéologiques de l'État :

239- « [à ton avis, comment est-ce que le plurilinguisme se développe en Turquie ?] de façon ordinaire à mon avis, il y a un État, il y a sa langue, il y a des limites nettes, pour étudier, pour gagner la vie, pour aller à l'école, il dit que 't'utilises cette langue', les gens ont des télévisions, mais il n'y pas de chaîne kurdes, il n'y a pas de licence [en kurde] / puisque c'est complètement orienté à l'apprentissage du turc, les gens l'apprennent de façon naturelle / [ils] n'ont pas besoin de faire un effort pour apprendre le turc / [et concernant les politiques linguistiques ?] il n'y a pas de politiques linguistiques en Turquie, il y a un projet de monolinguisme / ça ne donne pas le droit de vivre à une autre langue / depuis dix ans ils disent qu'ils ont créé une chaîne [qui diffusent] en kurde, une chaîne en dix ans- [comment tu trouves cette chaîne ?] par exemple les employés de l'agence de presse X<sup>365</sup> ont créé une langue de journalisme, je les connais, même s'ils ne partagent pas les idées de l'État, ce sont des experts de la langue kurde et ils doivent gagner de l'argent, c'est pour ça qu'ils y travaillent, et ils ont fait beaucoup de bien- je veux dire, en dix ans, il n'y aucun autre pas / non seulement pour le kurmandji, mais aussi pour le zazaki et le laze / pour ceux qui ouvrent un centre de la langue kurde, l'État ne donne pas de subvention et il les met dans une liste / il y a eu des gens licenciés d'*Eğitim-Sen*<sup>366</sup> pour avoir participé au boycott de l'enseignement en langue maternelle / il y a l'option de langue, mais ils mettent l'arabe à côté, ils mettent la vie du prophète comme option, et l'imam, il dit qu'il faut inscrire les enfants au cours de l'arabe lors de son discours de [la prière du] vendredi, ou bien les directeurs de l'école choisissent eux-mêmes les cours autres que l'option de langue kurde

<sup>365</sup> Une agence de presse nationale, proche du gouvernement.

<sup>366</sup> Un syndicat des professeurs et de chercheurs de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.



pour les élèves / sur papier ça existe, il y en a aussi ceux qui participent, il y a des professeurs [du kurde] titulaires, mais ça dépend du directeur de l'école » (Ciwan)

Le locuteur illustre la mise en œuvre de la politique de dénégation à travers les médias, la bureaucratie (les centres de langue kurde), l'option de la langue kurde dans l'enseignement primaire/secondaire. Tous les exemples relevés par le locuteur révèlent le recours aux AIE en rapport avec l'idéologie linguistique dominante de l'État, le monolinguisme turc. La pratique des droits attribués *sur papier* à la langue kurde dépend des décisions des acteurs sociaux, de leur distanciation à l'idéologie dominante. Mais s'éloigner de cette dernière s'avère difficile du fait du conflit sociopolitique.

Une comparaison entre la perception des politiques linguistiques de la France et de la Turquie (cf. également la sous-section précédente, 12.3.3) peut fournir un aperçu intéressant sur l'interprétation du plurilinguisme dans les deux pays. Selon Lorîn, les deux États mènent une politique similaire (du monolinguisme), mais il y a tout de même une différence :

240- « l'imposition du turc en Turquie se fait de manière plus brutale, c'est pour ça qu'on fait une distinction comme 'normal' ou 'anormal' à mon avis / en France, personne te dit 'ah il faut que tu parles en français', ça n'existe pas, parce que tout le monde parle français de toute façon / si tu veux t'adapter, si tu veux faire tes études, t'es obligé à apprendre le français / il peut y avoir des jeunes kurdes qui se sentent exclus, c'est pour cela qu'il est normal qu'ils veuillent s'améliorer en français / sinon je sais qu'en tant qu'État, les Français sont bien rattachés à la leur langue / les Bretons, les Corses avaient leurs propres langues, ils les ont unifiées, ça c'est mauvais, à mon avis / sinon moi je n'ai pas eu un tel sentiment, personne me l'a imposé » (Lorîn)

La locutrice explique donc que l'apprentissage du français, la langue nationale et dominante du pays, se fait volontairement pour un immigrant kurde s'il veut s'adapter en France. Cela montre que la représentation de la société française (voire de l'État français) est bien plus positive selon les locuteurs, car il y a un respect (relativement) plus élevé des droits linguistiques et humains en France, comparé en Turquie. Cette représentation issue d'une réalité sociopolitique joue un rôle fondamental dans l'apprentissage du français et l'appréciation du bilinguisme en kurde et en français. Ainsi, Lorîn arrive à dire que « de toute façon, tout le monde parle en français » en France, or, elle ne dirait peut-être pas que « tout le monde parle en turc en Turquie » parce qu'elle est bien consciente (cf. les autres extraits de la locutrice) du poids de la communauté kurdophone dans ce pays et de la présence du conflit sociopolitique (et armé) depuis des décennies. L'histoire conflictuelle du contact affecte profondément l'appréhension du bilinguisme kurde-turc comparé au bilinguisme kurde-français. Notons enfin

que la locutrice ne supporte pas non plus les politiques de l'État-français concernant les langues régionales/minorisées du pays ; cela montre que ses propos sont cohérents quant à la défense des droits des locuteurs des langues minorisées.

Dans cette section, le rapport entre la transmission de la langue kurde et les politiques linguistiques de l'État a été montré à travers les positionnements sociolinguistiques des locuteurs contre l'idéologie linguistique des autorités turcs depuis la fondation du pays. La revendication de l'enseignement en langue première kurde apparaît comme la demande principale des kurdophones. L'absence de celui-ci rajoute d'autres problèmes sociolinguistiques à l'échelle méso (à l'échelle de la communauté kurdophone), comme la diglossie interne au kurde, la variété standard vs. les variétés populaires/régionales.

#### ***12.4.1 L'absence de l'enseignement en kurde et la conception du kurmandji standard***

Les locuteurs participant à l'enquête mettent en rapport certains usages issus du contact avec l'absence de l'enseignement en kurde en Turquie (cf. les discours épilinguistiques dans la section 11.2). Dans cette sous-section, les données permettront d'évaluer comment la variété standard est envisagée par les locuteurs en lien avec leurs idéologies linguistiques, compte tenu de l'impact de ces dernières sur la diglossie interne au kurde. La dénomination de la « langue académique », qui signifie la variété standard, est assez fréquemment employée par les kurdophones. Les locuteurs évaluent son emploi parce qu'elle semble marquer l'écart entre le standard et la variation dialectale, et sous-entend une différence de classe sociale.

L'extrait suivant, tiré de l'entretien avec Haje relève des remarques sur ce rapport de force mise en avant par certains kurdophones ; néanmoins, la locutrice ne désigne pas exactement un groupe socioéconomique (ou sociopolitique) :

241- « il n'y a pas de la langue 'académique' parce qu'il n'y a pas d'academie / ils ont balancé une chose comme ça, ils ont appelé la langue de la télévision comme la langue académique, non / si tu le proposes ainsi, il faut qu'il soit acceptable / il n'y a pas d'institution / c'est la langue parlée par le peuple, ils ne savaient pas juste quelques [termes] politiques, sinon il s'agit de la langue qu'ils parlent / il n'y a pas de la langue 'académique', il y a juste des mots que tu n'utiliseras pas au quotidien / [est-ce que la langue académique a mis une pression ?] au contraire, les amis qui ont appris ces nouveaux mots, les utilisaient partout [rire] / ils trouvent que c'est une supériorité / et nous avons eu une conversation [avec eux] sur le fait qu'ils les

utilisent sans intérêt et dans toutes les phrases / je ne pense pas du tout qu'on ait peur [de cette variété] » (Haje)

Elle indique ainsi un manque d'institution reconnue qui prescrive une norme et qui promeuve l'emploi de nouveaux termes proposés. En l'absence d'une telle institution, la locutrice fait référence aux termes politiques utilisés dans des émissions des chaînes kurdes (ce rôle de la télévision sera développé dans la section 12.5). Comme il a été abordé auparavant, Haje distingue également l'usage de ces termes et la langue utilisée au quotidien. Ces mots *que l'on n'utilisera pas au quotidien*, selon Haje, semblent créer un écart entre les kurdophones, car il y a aussi ceux•celles qui les utilisent. Cette situation est étroitement liée au fait que le kurde est une langue non-enseignée et minorisée. Son statut actuel joue sur la représentation de cette langue chez ses propres locuteurs qui catégorisent leur langue souvent dans un cadre restreint à son emploi en famille et lors des conversations au quotidien, moins élaborées. Ainsi, Haje trouve déplacés l'emploi de certains termes et la dénomination *académique* ; selon elle, ce n'est que la langue parlée par le peuple kurde. Elle distingue deux niveaux : la langue populaire parlée par tous les kurdophones et les termes utilisés à la télévision kurde ; d'après elle, certains kurdophones utilisent ces termes sans intérêt dans leurs usages au quotidien. La locutrice distingue ainsi ces deux niveaux, mais en même temps, elle avance qu'il n'existe pas vraiment une variété standard. Selon elle, il faut une institution légitime pour pouvoir parler de celle-là. Dans cette perspective, une telle institution fait défaut, qui aurait pu promouvoir une idéologie linguistique kurde commune, et réduire l'écart au niveau de la représentation de différents usages.

Serdal et Hogir semblent rejoindre Haje du point de vue de la méconnaissance de la dénomination *académique* de la variété standard :

242- « Serdal : selon ma connaissance, il n'existe pas de la langue 'académique' / une personne qui apprend la langue, appelle cette langue apprise comme 'académique' / par exemple, la langue de la vie quotidienne issue de la famille, parlée en ville, d'un côté il y a ça, et de l'autre, il y a la langue apprise après / quand tu vas au cours de langue / c'est comme la langue que t'apprends au cours et la langue parlée dans la société ne sont pas les mêmes, c'est appelé comme la langue académique en fait / la langue dite académique n'est pas académique en fait, ce n'est pas une langue scientifique qu'on parle à l'école par exemple

Hogir : je ne savais pas non plus ce que c'est la langue 'académique'- 'langue académique, langue académique, qu'est-ce que c'est', je me demandais / l'autre jour quand j'ai parlé avec Gulê, elle m'a renseigné un peu, Celadet Bedirxan, lui quand il a été en Syrie, il a fait des choses

comme, ‘faisons un dictionnaire, mettons en ordre les phrases’, je les ai entendus pour la première fois, que les mots ont été transcrits, il y a environ une semaine » (Serdal, Hogir, Ronî)

Cet extrait montre que la langue dite académique correspond bien à la variété standard, et qu’il ne s’agit seulement d’une dénomination donnée à celle-ci par un certain groupe de locuteurs kurdophones dont l’identité semble être inconnue – du moins, les locuteurs ne désignent pas un groupe spécifique. Serdal met en avant que ce soit la langue apprise par un groupe de locuteurs dans un cadre *institutionnel*, donc aux associations ou aux centres de langue, mais cela peut inclure différents profils de locuteurs donc les compétences en kurde peuvent varier selon leurs raisons connaissances antérieures. Cependant, le mot *académique* peut signifier une certaine légitimité, car « l’académie », dans ses exemples en Turquie (avec *TDK*) et en France (l’Académie française) sont des instituts de l’État dont la mission est la prescription de la langue. Par conséquent, la circulation du mot « langue académique » sous-entend qu’il y a une diglossie interne au kurde. Bien que les locuteurs comme Haje, Serdal et Hogir refusent le sens et l’existence de cette appellation, ils semblent accepter la différence entre cette variété et une autre variété parlée au quotidien. Serdal définit cette dernière comme la variété transmise à l’oral dans la famille ou dans le domaine public, et non dans un cadre *scolaire*.

Hewar se réfère à la distinction entre la langue écrite et la langue orale. Les locuteurs semblent se positionner différemment concernant l’écart entre les deux dans la mesure où divers paramètres sont significatifs comme la transmission de la langue orale dans la famille ou le dialecte régional. Le locuteur évalue la distance de ses usages avec la variété standard en considérant les difficultés rencontrées et l’appropriation des nouveaux mots appris :

243- « [...] j’ai juste rencontré une chose, le fait de transcrire ce que je sais dire à l’oral, de savoir l’équivalent en langue parlée de ce qui je lis- [il y avait des équivalents ? ou bien vous rencontraient de nouveaux mots ?] par exemple nous on disait *kalem* à *kalem* en langue orale / ils utilisaient un truc comme *pênûs*, après, quand tu cherches pourquoi il est utilisé, *pê nivîs*, c’est-à-dire, ça été dérivé à partir du mot qui signifie ‘ce avec quoi on écrit’ ou bien c’est parce que ça été utilisé ailleurs dans ce sens-là qu’ils l’ont introduit / ça a fait plus de sens et j’ai commencé à l’utiliser / j’ai commencé à l’utiliser dans la langue orale aussi / plus exactement, c’est parce que ma langue est la langue du village, il aurait fallu utiliser les mots en anglais ou en turc, ou bien il aurait fallu dériver des mots en kurde parce que [ma langue] ne suffisait pas à exprimer les objets, les phénomènes de la vie urbaine / je n’étais pas au courant, mais les usages en commun, les sujets, les verbes, les conjugaisons étaient suffisants, mais un ami d’Ağrı, d’İğdir aurait rencontré plus de difficultés / parce que la langue que nous utilisons dans la région de

Torî correspondait généralement à la langue académique, à celle qui est utilisée dans les centres-villes, mais je ne suis pas sûr, sur le plan linguistique, si la langue a été née là-bas et diffusée à partir de là, il y a une telle hypothèse, mais ça correspondait en général, la langue orale et écrite étaient cohérente » (Hewar)

Le locuteur compare ainsi ses usages et les usages des autres locuteurs de la région Serhad avec la variété standard, la langue écrite. Il affirme qu'il n'y a pas eu beaucoup de difficultés pour apprendre et pratiquer certains mots qu'il a appris dans les livres en kurde. Il distingue clairement le kurde parlé au village et en ville selon le vocabulaire nécessaire pour s'exprimer dans différents domaines de la vie. La variation se justifie ainsi suivant ce besoin lexical. La différence au niveau de la langue transmise dans le cadre familial peut s'expliquer également par cette variation. Le degré de la loyauté linguistique intervient à ce niveau, car certains locuteurs laissent tomber la pratique du kurde tandis que d'autres essaient de trouver des moyens pour améliorer leurs compétences linguistiques. À l'instar de Hewar, la production en langue kurde est mise en avant à l'égard du lien transmission-loyauté-idéologie ; cet extrait sera présenté dans la sous-section 12.5.3.

Hewar signale dans l'extrait précédent qu'il cherche à comprendre le sens et le processus de la dérivation (ou de l'emprunt) lorsqu'il rencontre de nouveaux mots. Quant à Gulê, elle semble intégrer les nouveaux éléments lexicaux selon son intuition :

244- « [quels sont les moyens d'être informé des nouveaux mots ?] le journal, la télévision, comme je suis les plateformes écrites, et audio-visuelles, j'en suis au courant / [et au niveau de les utiliser ?] [je ne me force pas] pour tous, il y en a ceux que je n'aime pas / par exemple je n'utilise jamais ceux qui sont [du domaine] de la technologie / je ne dis pas *kompûter*, par exemple / si j'ai aimé le mot, j'essaie de l'utiliser, de le mémoriser, mais certains ne valent pas mémoriser / [et concernant la distinction de langue 'académique' ?] tout ce qui est écrit c'est du kurde académique, tout ce qui n'est pas de la langue parlée / pour eux, la langue parlée- ce qui est local, ça [la distinction] se construit à partir de cette dichotomie / ce qu'ils veulent désigner, c'est la langue écrite, la langue des médias, je veux dire / [comment tu trouves la langue des médias écrits ?] la plupart font des fautes, au niveau grammatical ou au niveau de l'orthographe [elle donne des exemples avec les mots qui ont un accent circonflexe] / tu te dis qu'[il] a réfléchi en turc en formulant la phrase, et aussi pour l'orthographe- [bien sûr] l'orthographe n'est pas complètement fixée, il y a un consensus sur la plupart, sur certains, il n'y a pas de convention, mais la plupart est bien fixée / même la propagande politique, [il] a fait une très belle affiche, mais il y a des fautes mêmes de l'orthographe dans certaines » (Gulê)

Dans cet extrait, Gulê fait des remarques sur les études de standardisation et de normalisation du kurde. Elle définit la langue *académique* comme la langue des médias, de tout ce qui est de l'écrit. Selon elle, cette variété se distingue de ce qui est du « local », des dialectes régionaux ou de la langue parlée aux villages. Gulê relève que la standardisation de l'orthographe n'est pas encore bien établie dans l'écriture du kurde et elle signale qu'il peut y avoir des fautes. En outre, les considérations des locuteurs sur les éléments lexicaux récemment introduits donnent aussi un aperçu sur leur intégration dans la langue par les acteurs sociaux.

Sermin et Canan cherchent à expliquer la désignation de la langue 'académique' en faisant référence aux besoins communicatifs liés au contexte de l'interaction. Canan définit cette variété comme la langue à laquelle les mots empruntés au turc ne sont pas pénétrés. C'est de parler un kurde pur et de s'exprimer en kurde du début à la fin. Selon elle, cette langue est utilisée dans les cercles intellectuels, à la télévision et dans les journaux. Elle explique que c'est la langue *correcte* qui n'a pas subi l'assimilation (ou bien très peu) ; la langue qui se protège. Lorsqu'on lui demande sur les acteurs sociaux qui maintiennent ces usages, elle répond que ce sont les cours de langue. Ils disent, aux cours, que « le vrai kurde n'est pas celui-ci et qu'on utilise un kurde équipé avec le turc » ; selon ce point de vue, la langue « académique » se conçoit comme la langue « purifié ». D'après Sermin, on peut considérer cette variété comme une langue inventée ultérieurement dont les usages se forment selon le contexte de communication. C'est pour cela qu'au village, par exemple, les mots sont liés à leur vie au village, c'est pour ça qu'ils ne parlent pas ce qu'on appelle la langue 'académique', sinon 'l'académique' existait toujours. Il s'agit donc d'une image de la pratique de cette variété dans les villes ; à Istanbul, lorsqu'un locuteur parle des politiques, de l'art, ça *résonne* comme si c'est de *l'académique*, mais en réalité, il parle *seulement* en kurde. Sermin avance ainsi l'idée de rejeter cette dénomination, car elle donne l'impression qu'il s'agit d'une langue inventée. Les locutrices portent ainsi une attitude positive concernant la variété standard dans la mesure où elle met en avant des usages monolingues en kurde. Ces propos montrent que les locutrices se positionnent plutôt dans une conception monolingue tandis que Canan portait un regard nettement plus positif sur les usages mixtes avec le turc (cf. la section 11.2.3). En outre, Sermin signale que l'appellation de cette variété comme 'académique' semble créer une confusion chez les kurdophones.

Les idéologies linguistiques consistent en des actes qui peuvent transformer les pratiques langagières des communautés ou des individus (cf. la section 12.2 pour les définitions) ; ainsi, Agir souligne le rapport entre la sensibilisation politique des Kurdes et la pratique de la variété standard :

245- « [qu'est-ce que c'est la langue 'académique' kurde ?] certains Kurdes s'énervent à cette désignation, 'que veut dire académique', 'pourquoi on utilise ça' / moi aussi je l'ai beaucoup utilisé / 'académique' c'est un peu plus comme- c'est de revitaliser la langue avec une conscience nationale des Kurdes en Turquie, c'est de rendre la langue plus riche dans tous les domaines, la science, la littérature et d'introduire des termes / ce n'est pas récent, nous avons tort aussi / lorsqu'on pratique la langue, c'est comme si qu'on dérive des nouveaux mots si on parle la langue académique, mais en fait, non / par exemple nous désignons la langue que ma grand-mère parle comme la langue 'académique', ma grand-mère la pratiquait, ça veut dire que ça existait [déjà], ça a été juste revitalisé, revitaliser cette langue- une langue morte / il y a un côté tout à fait scientifique, il y a aussi l'évolution de la langue- ils ont trouvé l'équivalent de plusieurs choses, ils les ont enregistrés / moi, je le vois plus comme une revitalisation de la langue, de la rendre adaptée à tous les domaines, l'économie, la sante, la science, c'est de l'intégrer- [et vous utilisez les mots issus de la revitalisation ?] oui, ils nous ont marqué /, mais bien sûr, quand on l'utilise au *memleket*, ça crée une réaction, 'mais c'est quoi ce truc', ils ont oublié avec le temps, certains mots que j'utilise / ou bien comme ils ne savent pas trop les équivalents des mots dérivés, ils font [des remarques comme] 'd'où est-ce que il est sorti, ça n'existait pas en kurde', ils sont surpris aussi » (Agir)

Le locuteur décrit ainsi la démarche de la revitalisation et de l'enrichissement lexical du kurde ; il souligne le lien entre cet aménagement linguistique et le mouvement politique kurde. Selon lui, il s'agit donc d'une intervention sociolinguistique sur la langue kurde, étroitement liée à une idéologie sociopolitique. Agir attire l'attention sur l'impression que certains kurdophones ont de cette variété. Cette impression consisterait en un goût de quelque chose *fabriquée, inventée* concernant certains mots, or, il donne l'exemple de sa grand-mère dont les usages sont assez proches de cette variété. Dans la dernière partie de cet extrait, il remarque que les éléments (notamment lexicaux) de la variété standard ne sont pas diffusés dans sa ville/son village d'origine (à Iğdır). Cela semble s'expliquer par l'accès à l'Internet, l'usage des smartphones ou notamment avec le mode de vie différent des kurdophones dans les petites villes de la RMK. On peut également considérer que ceux•celles ayant une éducation supérieure et/ou habitant dans les grandes villes témoignent d'un degré de loyauté linguistique plus élevé en fonction de leur engagement personnel dans l'auto-évaluation et de l'amélioration des compétences en kurde. Dans la mesure où faire cet effort individuel n'est pas envisageable pour tous les kurdophones, l'enseignement du kurmandji standard dans un cadre scolaire semble demeurer comme le moyen le plus efficace afin de réduire les effets de la diglossie interne au kurde.

Dans le dernier extrait ci-dessous, Ciwan donne des exemples concrets sur les différences d'usage entre la variété standard et la variété populaire :

246- « la langue académique n'existe pas, les professeurs à l'université le disaient aussi / il y a seulement les choses oubliées, les choses perdues parce que nous n'avons pas une culture de l'écriture / les mots qu'on n'utilise pas- nous pouvons maintenir notre vie quotidienne avec cent, deux cents mots, mais tu ne peux pas le faire quand t'écris un roman, tu tombes dans la répétition / c'est pour ça qu'on réutilise les mots qu'on n'utilise pas et ça c'est la langue académique / les mots utilisés dans l'écrit ont commencé à être utilisés à l'oral / c'est ainsi qu'un nom comme langue 'académique' a été donné / [tu intègres ces mots dans ta langue parlée ?] disons que j'essaie / [c'est difficile de faire au début, j'imagine] bien sûr, tu vois certains mots pour la première fois, ça te plaît, tu te dit que 'ça animera mon écriture' / tout le monde utilise celui-ci, je vais utiliser celui-là / ça rajoute une différence, une beauté, mais les gens ne comprennent pas / ce mot est utilisé à Iğdır, après il dit que 'je ne comprends pas, c'est de la langue académique', mais en fait ce n'est pas 'académique', il n'est juste pas utilisé dans ta région / [ta source d'apprentissage de ces nouveaux mots, ce sont les livres ? la télévision ? ou des amis ?] tous / disons que tu recueilles des histoires des personnes âgées, t'entends des mots très beaux, avec leur kurde non dégénéré, et puis il y a quelque chose comme la langue de la télévision / [est-ce qu'il y a un lien entre la langue de la télévision et la langue 'académique' ? c'est laquelle qui est utilisée à la télévision ?] par exemple chez nous, on utilise plutôt *merhebe*<sup>367</sup> mais la télévision t'apprend à dire *silav* / d'autres mots aussi, *spas dikim*<sup>368</sup>, nous, au lieu de celui-ci, on dit *Xude te razi be*<sup>369</sup> mais maintenant on sait qu'on peut aussi dire *spas dikim* / il y a un peu d'enjeux politiques aussi » (Ciwan)

La variété standard se différencie de la variété populaire par son emploi dans les ouvrages et les médias écrits. Elle est également la langue utilisée dans les chaînes kurdes. La variété populaire et les dialectes régionaux du kurmandji semblent constituer la base du standard, mais les nouveaux termes et les dérivations enrichissent davantage la variété standard. L'apprentissage de cette variété apparaît difficile pour les locuteurs qui ont un accès limité à l'Internet, à la télévision et aux ouvrages publiés en kurde. La transmission du kurde étant problématique en Turquie, l'apprentissage de la variété standard se révèle encore plus problématique dans la mesure où il nécessite un enseignement systématique. Cette situation accentue l'écart linguistique entre les locuteurs et l'accentuation de cet écart est fondamentalement opposée aux objectifs de la démarche de standardisation du kurde

---

<sup>367</sup> Un mot de salutation, utilisé également turc, emprunté à l'arabe dans les deux langues.

<sup>368</sup> Un mot emprunté au russe, conjugué avec le verbe support *kirin* (« faire ») ; *spas dikim* signifie « je remercie ».

<sup>369</sup> « Que le Dieu vous/te bénisse ».



(kurmandji) mise en œuvre par les acteurs sociaux kurdes. Bien que la situation actuelle se profile ainsi, notons aussi que ces processus prennent du temps et nécessitent des moyens pour maintenir la diffusion de ces formes.

### ***12.4.2 L'absence de l'enseignement en kurde et la variation dialectale***

Il a été montré dans les chapitres précédents que la variation dialectale en kurmandji influence l'intercompréhension ; elle a également un grand impact sur la catégorisation des pratiques des locuteurs par les autres locuteurs. Cette sous-section a pour objectif de montrer les conséquences de l'absence de l'enseignement en kurde dans la variation dialectale telles que mises en mots par nos enquêtés.

Rênas distingue l'idéologie linguistique dominante de l'État et une idéologie linguistique qui apprécie la diversité dialectale :

247- « une des choses essentielles est l'absence de l'unité dialectale /, mais il ne faut pas l'approcher comme le statu quo ou l'idéologie officielle / en le faisant, tu marginalises naturellement la langue, tu t'y approches avec un préjugé / ceux qui sont plus marginalisés de cette région sont les Kurdes / ils constituent une population considérable, ils ont des demandes de liberté et de démocratie / l'approche à ces demandes est autant contrariée / particulièrement en Turquie / votre langue- en fin de compte, vous ne vous comprenez pas entre vous et c'est dégueulasse et mauvais / par exemple moi je ne comprends pas quand un égéen parle vite / il peut vous arriver de ne pas comprendre un enfant qui parle vite le turc dans une rue à Diyarbakır / ce n'est pas quelque chose qui empêche [l'existence] des médias / il faut accepter l'originalité / les langues ont des dialectes, il faut les accepter comme une richesse, comme une beauté »  
(Ferzan, Rênas, Perwer)

Le locuteur compare la variation dialectale en kurde et en turc afin de montrer que cette variation est bien la *norme* pour toutes les langues. Cependant il porte un discours assez négatif sur la variation dialectale en turc ; cette attitude peut s'expliquer comme une réaction à l'idéologie dominante de l'État turc. Il s'oppose ainsi au discours issu de cette idéologie qui a dénigré le kurde en Turquie depuis des décennies (cf. la partie 1). En partant de l'exemple du turc qui possède toujours une variation dialectale alors que le processus de la standardisation du turc et de l'homogénéisation de la communauté turcophone a commencé dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, le locuteur revendique une évolution sociolinguistique similaire pour le kurmandji.

Ainsi, selon Rênas, cette diversité ne semble pas influencer la transmission intergénérationnelle du kurde, ni son usage comme une langue des médias.

Selon Aram, la variation dialectale se manifeste au niveau des expressions figées, des proverbes et des nuances sémantiques, mais on peut les surmonter avec l'interférence. De plus, il déclare que les locuteurs de différentes régions se renseignent souvent sur le sens des mots, et ils se corrigent sur les nuances. Il note également que l'intercompréhension ne pose pas toujours un problème. Enfin, il relève que Celadet Bedirxan a mis en commun différents dialectes du kurmandji afin de préparer la grammaire de cette variété, tout en consacrant une place particulière au dialecte de Botan. Ainsi, il apparaît que comme Rênas, Aram reconnaît et apprécie la variation dialectale propre au kurmandji et il valorise sa préservation tout en mettant en avant l'unité de cette langue sur le plan sociolinguistique.

Compte tenu des remarques sur la variété standard et la variation dialectale en kurde, illustrées dans les sous-sections 12.4.1 et 12.4.2, l'application de la notion de polynomie semble correspondre aux idées avancées par les locuteurs, si le kurde (kurmandji) devient une langue de l'enseignement. Marcellesi (2003) définit la polynomie à partir de l'exemple de la langue corse. Bien que le cas de chaque langue soit spécifique selon les conditions sociolinguistiques particulières dans lesquelles elles se trouvent, plusieurs similarités se manifestent entre le corse en France et le kurde en Turquie. Ainsi, nous pouvons considérer ces explications en lien avec le kurde et sa situation polynomique. Marcellesi désigne la polynomie (corse) à travers « les hésitations phonétiques », « pluralité des terminaisons verbales », « commutations du pluriel », « alternances de consonnes » ou encore « les substitutions lexicales » (id. : 284). Les locuteurs kurdophones et les études des dialectes du kurde (kurmandji) témoignent des phénomènes similaires notamment au niveau des variations phonétiques, lexicales et de la formation des constructions ergatives. Selon Marcellesi il se pose « une question de choix des formes à ceux qui s'assignent d'écrire » tout en sachant qu'en corse « le système d'écriture dominant est essentiellement transcriptif » (ib.). Les mêmes questions de choix d'écriture et de transcription des formes pratiquées à l'oral se posent en kurde (cf. les extraits d'Hogir et d'Ertan concernant la difficulté de transcrire la langue parlée). Comme en corse, l'annotation du kurde (kurmandji) se fait (de manière générale) avec un alphabet phonétique donc il semble qu'il est suffisant de connaître la correspondance entre les sons et les lettres pour pouvoir écrire la langue.

Les questions de l'intercompréhension dialectale et les problématiques de l'acquisition de la variété standard du kurde en contexte de minorisation en Turquie sont illustrées notamment à partir du chapitre 11 de ce travail. Cependant, la variation dialectale ne semble pas être un problème selon la majorité des locuteurs même si certains expriment des difficultés

d'intercompréhension avec leurs interlocuteurs originaires de différentes régions de la RMK. Mais le discours sur la préservation de la variation en kurmandji est tellement fort que ces difficultés apparaissent surmontables au cas où il serait possible d'enseigner le kurde de façon systématique en Turquie ; pour l'instant (2021), il est possible d'accéder à un tel enseignement au sein de quelques centres de langues, des associations et des départements de la langue et de la littérature kurde de quelques universités. Compte tenu des discours des locuteurs et de mes propres recherches et observations empiriques concernant le sujet (sur terrain et sur Internet – les cours en ligne), la notion de la polynomie semble être déjà présente dans l'enseignement du kurde.

Marcellesi définit la polynomie comme une conception dynamique de la langue : « La conception de la langue comme un processus appelle au contraire à avoir une vision jamais totale, mais toujours plus ajustée des mouvements non plus dialectologiques, mais dialectiques. Et une langue polynomique est un ensemble de pratiques langagières dont le mouvement échappe l'encadrement normatif et aux hiérarchisations internes » (id. : 289). L'absence totale de ces hiérarchisations peut donc renforcer la loyauté linguistique des locuteurs (kurdophones) du point de vue de la consolidation de leur sécurité linguistique à travers la valorisation de leurs ressources linguistiques issues de leurs dialectes ; une telle approche influencera de manière positive la transmission de la langue. L'enseignement polynomique du kurde, « l'utilisation partielle et particulière d'un trésor commun » peut ainsi changer la représentation de la langue elle-même chez les kurdophones. Un tel enseignement concevrait la langue dans toute sa richesse et sa variation, en s'opposant à la norme prescriptive et à l'hégémonie d'un groupe et/ou d'une idéologie dominante spécifique. De cette manière, l'introduction de la polynomie et la valorisation de la variation interne (et aussi, issue du contact avec d'autres langues) dans le système de l'éducation nationale en Turquie pourraient considérablement influencer la conception de la langue et l'appréciation du plurilinguisme individuel et le multilinguisme à l'échelle sociétale.

Il paraît que les locuteurs relèvent souvent l'isolement géographique des dialectes comme la raison des divergences linguistiques. Serhad avance qu'il faut effectuer la standardisation de manière *naturelle* sans assimiler les différents dialectes ; il semble faire référence à une intervention restreinte des acteurs (et des autorités) sur la langue. Selon lui, il ne faut pas non plus changer les noms des objets, donc préserver la variation lexicale, car ce lexique riche s'utilise entièrement, et il donne l'exemple la diversité de la dénomination des repas. Un autre locuteur, Ömer, déclare qu'il faut seulement un peu de sensibilisation linguistique pour comprendre différents dialectes. Il désigne les différences au niveau des

suffixes et des sons en disant que « tu peux les comprendre si tu maîtrises [la langue] un peu » ; c'est peu en nombre, mais il y a des différences importantes au niveau phonétique. Comme Serhad, Ömer indique aussi l'isolement des populations kurdes comme la principale raison de la variation phonétique et lexicale. C'est pour cela que « ceux qui ne voyagent pas beaucoup pourront avoir des difficultés » dans l'intercompréhension. Le moyen pour inverser cette situation, selon lui, c'est de rendre le kurde (kurmandji<sup>370</sup>) une langue de l'enseignement et augmenter sa présence audio-visuelle.

En outre, selon les locuteurs, la situation polynomique du kurde a été prise en compte dans les études de la standardisation du kurmandji qui se basent sur les dialectes régionaux (la dérivation du lexique utilisée dans différents dialectes) ; les locuteurs sont également au courant de cette démarche (cf. par exemple l'extrait de Ciwan dans 12.4.1, Rênas dans 12.4.2). La nécessité d'un enseignement polynomique du kurde est donc déjà incitée par des études précédentes et certains acteurs-sociaux kurdophones sont bien au courant de cela, comme Marcellesi le rappelle : « [...] je pense que la norme imposant une variété unique (ou quelques variétés) ne correspond absolument pas au terrain. À plus forte raison pour les langues 'minorées, régionales, minoritaires' et autres : c'est le désastre, puisque c'est une forme unique qui ne correspond absolument pas à l'usage, qui va être imposée » (id. : 29). Les locuteurs se jugent à cause de l'emploi des usages mixtes avec le turc plutôt que des éléments issus de leurs dialectes du kurmandji. Certains reconnaissent le dialecte de Botan comme le dialecte prestigieux, mais cela ne semble pas créer un conflit linguistique. Un enseignement polynomique du kurde demeure ainsi envisageable dans la mesure où les grammaires, les manuels et les cours du kurmandji donnent de la place à la variation du kurde, et les kurdophones sont sensibles au sujet. Certains locuteurs semblent être en accord avec un tel enseignement, au moins d'après leurs pratiques langagières illustrées dans cette sous-section.

## 12.5 La résistance linguistique des acteurs sociaux

Certains locuteurs ont déjà évoqué des pratiques liées à la résistance linguistique dans le cadre familial (cf. l'extrait (18) de Gulê dans 10.0.1) ou dans des milieux sociaux kurdes (cf.

---

<sup>370</sup> Il faut préciser que nous sommes concernés que par le kurmandji et la situation polynomique de cette variété. Le rapprochement du kurmandji et du sorani semble être possible en fonction des diffusions en deux variétés des chaînes kurdes (par satellite et en ligne) et aussi avec de l'intérêt des locuteurs kurdophones des quatre pays voisins, Turquie, Irak, Iran et Syrie (Akin : 2016) ; notons également que les dialectes intermédiaires entre le kurmandji et le sorani sont décrits par les études en dialectologie kurde (cf. les études de MacKenzie, Blau, Haig et encore d'autres). En outre, quelques locuteurs participant à notre enquête comme Ömer, Aram et Serhad ont déclaré qu'ils peuvent au moins comprendre le sorani même s'ils ne le pratiquent pas de façon régulière.

l'extrait (24) d'Adar dans 10.0.3.1). La revendication de l'enseignement en langue kurde constitue un élément très important de la résistance linguistique de la communauté kurdophone contre les politiques de minorisation. Dans cette section, nous nous intéresserons à l'illustration des pratiques de résistance qui se forment selon les idéologies linguistiques des acteurs sociaux kurdophones.

L'effort de produire en langue kurde est conçu comme un acte concret de résistance par certains locuteurs, comme Hewar. La consommation en kurde (les livres, la musique) constitue également un acte de résistance dans la mesure où la diffusion des œuvres artistiques a été interdite pendant une longue durée, et elle est toujours opprimée par l'idéologie dominante<sup>371</sup>. La pratique du kurde dans les espaces prédominés par le turc joue un rôle important dans cette perspective.

La télévision kurde joue un rôle majeur, selon les locuteurs, dans le nivellement des dialectes, dans la sensibilisation à la variation, et en particulier, dans l'apprentissage de la langue. Ainsi, l'impact de la télévision kurde est assez pertinent à aborder dans le cadre de ce chapitre. Les attitudes des locuteurs concernant la langue utilisée à la télévision et les apports des nouvelles technologies (les réseaux sociaux, etc.) seront illustrés à travers les données recueillies.

### ***12.5.1 Les technologies de communication comme médium de développement des compétences***

Les nouvelles technologies et les réseaux sociaux se présentent comme des médiums de développement de la littératie et de l'amélioration des compétences en kurde. Par exemple, il existe des sites web et des chaînes Youtube mis en ligne dans cet objectif. À part ceux-ci, les chaînes kurdes semblent jouer un rôle remarquable dans l'acquisition de la langue (notamment de la variété standard) depuis les années 1990. Les questions (8), (8a) et (8b) (cf. 8.2.1) ont été posées aux locuteurs afin de discerner l'ampleur de cet effet supposé de l'ensemble des technologies de communication. En outre, des commentaires complémentaires sur la chaîne TRT Kurdî de l'État turc seront présentés.

---

<sup>371</sup> Par exemple une pièce de théâtre, programmée par une municipalité d'Istanbul en octobre 2020 a été interdite par la préfecture de la ville, l'article de journal concernant ce fait est disponible sur ce lien : <https://www.ledroit.com/actualites/monde/une-pièce-de-theatre-en-kurde-interdite-en-turquie-4ac2a77f38b07522c2a89e613ec5411d>, (consulté en juin 2021).

Serhad souligne le rôle d'une chaîne kurde précise, Med TV, diffusée par satellite au cours des années 1990 et début 2000, dans l'acquisition du kurde. Selon lui, sa génération a pu avoir un certain niveau du kurde et des notions de base de la variété standard, de la langue parlée aux médias, grâce à cette chaîne. Il soutient ainsi l'idée que la présence des chaînes kurdes à la maison empêche l'assimilation. Le locuteur affirme également le développement d'une sensibilisation dialectale en regardant la télévision, car au début, il ne comprenait pas le Med TV, ni les autres dialectes du kurde.

Hewar souligne aussi le même rôle de Med TV, en tant qu'un locuteur qui est presque de la même génération que Serhad. Il compare le TRT, chaîne officielle de l'État turc et le Med TV, en termes de la diffusion de la langue standard :

248- « mes parents n'étaient pas engagés [politiquement], mais le Med TV- avec l'arrivée des satellites, une mémoire collective- c'était une étape importante dans le développement du conflit politique / ça a commencé à remplir la fonction du TRT pour le turc / le Med TV pour le kurde était ce que c'était le TRT pour le turc / ça a construit la langue dite académique pour le kurde parce qu'on parlait souvent de la variation régionale du kurmandji / en fait, les différences en kurde sont comparables à celles en turc au niveau de la prononciation, des accents / bien que ce soit à ce niveau-là- ça a [permis] une mise en commun de la langue écrite et parlée / j'ai également participé aux cours de langue, là-bas aussi ils nous disaient qu'on ne peut pas désigner les autres comme faux, qu'on les préfère toujours en langue parlée / ce qu'on appelle la langue 'académique', c'est la langue écrite en fait / un intérêt porté sur la mise en commun des mots qui signifieront [un tel mot], et c'est souvent le dialecte de Cizre, Nusaybin, Botan » (Hewar)

Le locuteur souligne, à partir de l'exemple de ses parents, la fonction identitaire des diffusions du Med TV. Selon sa description, cette chaîne semble avoir joué le rôle d'un institut qui valorise une certaine variété commune du kurmandji ; de ce fait, il se trouve un enjeu tout à fait sociolinguistique dans ces diffusions. Hewar considère également la notion de la variation et compare le kurde et le turc à cet égard. La variation en kurmandji est instrumentalisée par les autorités turques depuis des décennies afin d'ignorer sa capacité d'être une langue de l'enseignement. Les chaînes kurdes, le Med TV, en premier, ont permis aux kurmandjophones d'accéder et d'assister à la pratique d'une variété standard, nourrie de différents dialectes régionaux et des études des chercheurs en linguistique kurde. Ömer qui défend l'idée que le kurde peut devenir la langue de lecture et d'écriture, trouve que la télévision kurde l'a unifié depuis vingt ans. Il avance que quatre-vingt-dix-huit pour cent des Kurdes comprennent désormais cette langue (variété) ; notons que ce chiffre semble être assez arbitraire

et il nous semble faire plus référence à la compétence de compréhension en kurmandji. Selon lui, les nouveaux mots commencent à être appris et cela montre que la langue peut se développer.

Une autre locutrice, Canan, porte un discours positif sur les diffusions des chaînes kurdes :

249- « quand je vois la langue purifiée à la télévision, ça remontre mes sentiments identitaires / il n'y a pas de mots en turc aux infos et aux émissions / c'est plus approprié, plus compréhensible / peut-être on idéalise sa perception à l'oreille / l'identité, le manque, ça rend heureux, tu te dis, 'j'aimerais parler ainsi' » (Canan)

Les kurdophones peuvent assister, en regardant et/ou écoutant les chaînes kurdes, à la pratique d'une langue *idéale* qui semble correspondre à leur *idéal de langue*, en rapport avec leur idéologie linguistique. Dans le cas de Canan, celle-ci consiste en un emploi du kurde sans recours au turc. Ainsi, la télévision kurde remplit pour elle une partie de la fonction effective de l'enseignement en langue première kurde.

L'extrait suivant, tiré de l'entretien de Ciwan, évalue les pratiques des chaînes kurdes ainsi que les vidéos sur Youtube, mises en ligne par des kurdophones :

250- « [qu'est-ce que tu penses au sujet de la langue de la télévision, comment ça sonne à ton oreille ?] parfois c'est très artificiel / [ça dépend des chaînes ?] oui, un peu, selon le contenu de l'émission, ils essayent de créer une langue dans les émissions de la politique ou du sport / la situation de la chaîne, la personne qui parle, le contenu- [tu regardes sur Youtube ? comment sont-ils ?] plus naturel, Youtube, les réseaux sociaux / je vois que certains utilisent le turc dans leurs chaînes Youtube ou autres réseaux qui sont sur la langue kurde / ils essayent sûrement de s'adresser au public kurde qui ne parle pas la langue, pour attirer leur attention, pour dire qu'il y aura du contenu en kurde / à mon avis, ils doivent faire leurs partages en deux langues / [un peu plus tard dans l'entretien] [à ton avis, est-ce que la télévision est efficace en termes de création d'une langue commune ?] le présentateur parle en sorani, le correspondant en Turquie parle en kurmandji et ils se comprennent / [et pour une mise en commun interne au kurmandji ?] eux, ils se comprennent déjà, l'important c'est le rapport entre le kurmandji et le sorani » (Ciwan)

Le locuteur distingue ainsi des points linguistiques *faibles*, selon lui, dans la pratique du kurde dans les chaînes télévisées kurdes et dans les contenus publiés sur les réseaux sociaux. Il aborde les efforts personnels des kurdophones pour l'enseignement (et la transmission) du kurde à travers les réseaux sociaux. Sur une question de l'intercompréhension et l'emploi de la

variété standard, Ciwan attire l'attention de la pratique concomitante du kurmandji et du sorani lors d'une même émission. Cela montre une intercompréhension de plus en plus répandue chez les Kurdes parlant ces deux variétés ; ainsi, la mise en commun progressive des deux variétés et la diffusion d'une variété commune aux Kurdes du nord (Turquie) et du sud (Irak) doivent être prises en compte dans les futures études en sociolinguistique kurde.

Il semble qu'il y a de moins en moins de difficultés pour accéder aux diffusions et aux matériaux écrits et/ou audio-visuels en variété standard du kurmandji ; néanmoins, comme il a été mentionné par Adar, la pratique (et/ou la compréhension) de cette variété n'est pas évidente en raison des obstacles liés à son apprentissage et illustrés tout au long de ce travail :

251- « [est-ce que vous regardez la télévision kurde ?] Ronî : oui, mais quand on est à Cizre / [ici ?] il n'y a pas de diffusion / [sur Internet ?] il n'y a pas de chaînes qui en font [qui y diffusent]

Hogir : parfois on regarde- il y a une chaîne appelée *Rudaw* sur Facebook, s'ils diffusent en ligne, si on croise par hasard / [sinon le kurde de la télévision ?]

H : nous le comprenons, mais c'est un peu différent bien sûr / nous ne pouvons pas parler ainsi, moi, je ne peux pas

R : mais on comprend la plupart, ce n'est pas autant inconnu / on comprend quatre-vingts pour cent, mais eux, le groupe qu'on appelle 'académique', nous ne l'acceptons pas ainsi, nous / et nous avons le sentiment que nous parlons le meilleur kurde, c'est pour ça que nous ne l'avons pas considéré comme un besoin / 'apprenons le meilleur' et tout

H : non, moi je l'ai considéré je jure

R : quand / quand est-ce que t'as participé à un cours de kurde

H : jamais, mais on se disait avec Serdal- on se disait qu'on y va, on en a juste parlé, mais jamais agî

Serdal : le problème c'est que, quand on regarde autre chose que le dessin animé, quand on regarde les infos, le problème c'est qu'on y utilise une langue un peu plus scientifique / par exemple, dans une conversation quotidienne- 'que fais-tu, comment vas-tu', les commérages, etc. /, mais quand on raconte une telle chose, ça peut être n'importe quoi, la philosophie, la psychologie, ça n'existe pas, on passe directement au turc / quand il y a un débat en cours, les mots manquent, c'est pour ça qu'on passe au turc, parce que la langue apprise à l'école, quand on lit un livre, comme on lit en turc, nous avons un vocabulaire plus important en turc / si on compte, combien de mots utilisons-nous en kurde

H : ce n'est pas ça, je pensais ainsi / ce n'est pas que ça ne suffit pas à raconter, nous ne le savons pas

S : oui, mais je parle de nous de toute façon, je ne parle pas de la langue, je parle de la langue que nous savons [parler])



H : ça ne suffit pas pour nous / nous employons peu de mots en turc, mais-

R : on en emploie pas mal quand même

H : oui pas mal » (Serdal, Hogir, Ronî)

Dans cet extrait, les locuteurs évaluent d'abord leur regard sur les programmes télévisés en kurde. Ensuite, Ronî souligne la diglossie interne au kurde qui se manifeste à travers la langue utilisée dans les médias tout en déclarant une compréhension quasi-totale de la variété pratiquée. La représentation du standard demeure donc toujours problématique pour certains locuteurs chez qui le parler dialectal sert aussi à construire une identité linguistique plus locale (cf. les extraits de 'Serdal, Hogir, Ronî' qui mettent en avant leur rattachement au parler de Cizre). Ainsi, il peut se manifester une aliénation par rapport à la variété standard et également, une distanciation à l'égard du *groupe* qui maîtrise celle-ci. Cela sous-entend une perception de l'imposition de cette variété à travers les technologies de communication et les médias sur lesquels les locuteurs n'ont qu'un contrôle restreint en fonction de leurs propres compétences et ressources linguistiques. À partir de la moitié de l'extrait (le discours de Serdal), les locuteurs évaluent leurs usages en kurde et expliquent pourquoi ils ont recours au turc dans certains contextes ; ces auto-évaluations ont été illustrées dans les chapitres 10 et 11. Ici, la distinction mise en avant par Serdal souligne la différence entre la variété standard vs. populaire sur le plan lexical dans certains domaines. Enfin, les locuteurs ne semblent pas être en accord sur le niveau de leur recours au turc bien qu'ils portent un discours assez négatif concernant les usages mixtes avec le turc (cf. le chapitre 11). Le caractère dynamique et fluctuant des pratiques langagières et des auto-évaluations se répercute encore plus dans les conversations.

Nous avons abordé dans la Partie 1 (chapitre 5) et dans la section précédente (12.4) le processus de la création d'une chaîne officielle kurde (TRT Kurdî) ; les politiques à l'origine de cette initiative de l'AKP et la perception de la chaîne par les acteurs sociaux participant à ce travail ont été également discutées. Étant donné que cette section est consacrée aux médias en kurde, la représentation des diffusions de cette chaîne a été également observée lors des entretiens :

252- « [est-ce que vous regardez les chaînes kurdes ?] Perwer : je regarde la télévision bien sûr, par satellite, parfois le TRT 6<sup>372</sup>, la chaîne officielle, il y avait des émissions en particulier, mais maintenant, ça a diminué / je ne pense plus beaucoup de choses sur le TRT 6, ça avait fait un effet positif au début, mais une fois que c'est devenu très politique, une fois qu'il est devenu un

---

<sup>372</sup> Le premier nom du TRT Kurdî quand la chaîne a été lancée.

instrument de propagande, c'est devenu une [chaîne] que je ne regarde plus, c'est pour ça que sa présence ou son absence- il y a des Kurdes qui l'écoutent, quelle que soit leur opinion politique, les vieux, comme ils veulent, il y a des gens qui sont proches du gouvernement et qui le regardent / eux, ils ne perdent rien, la langue n'y perd rien, [...] la langue y vit

Ferzan : je pense que ça dérange le conflit, la langue n'a pas de statut constitutionnel, ça dérouté l'objectif politique

P : le kurde existe, la chaîne kurde existe, le Kurde existe, il faut un statut constitutionnel / ça veut dire que tu l'as accepté en tant qu'État / d'abord tu dois assurer son enseignement, si tu l'acceptes dans ton organisme

F : le statut donné au TRT 6 montre le statut donné à ce peuple / les Kurdes sont dans la même position, l'État dit que t'existes-

P : ils voient ça comme un cadeau

F : comme une faveur

P : non comme un droit

F : ils ne trouvent pas le besoin de faire plus, 'je ne dois pas garantir ton droit au niveau constitutionnel, ta langue'/ ce n'est pas un tel statut / il faut commencer par quelque chose en Turquie comme dans les autres pays démocratiques / comment tu te colles / le meilleur c'est le nationalisme de l'État » (Ferzan, Rênas, Perwer)

Ainsi, la création d'une chaîne kurde officielle au sein de la télévision nationale de l'État ne fait rien perdre aux revendications et à la résistance linguistique des locuteurs. Ils surveillent de près les événements et réajustent leurs idéologies selon l'évolution des faits. Ces discours illustrent également de quelle façon la résistance linguistique et les revendications juridiques et constitutionnelles sont tissées par les locuteurs. La limite entre les deux niveaux est très fine dans la mesure où la résolution des problèmes générés par le conflit sociopolitique précède celle du conflit sociolinguistique. Notons enfin que la proposition de changement de politique par Ferzan s'oppose à un nationalisme turc qui semble être l'idéologie historique et dominante de la République turque ; il conçoit un nationalisme qui intègre tous les peuples en leur assurant des droits égaux.

Les efforts, souvent au niveau individuel ou au niveau des associations, contribuent au développement des compétences, à la transmission du kurde et à motiver les locuteurs dans la participation à la consommation des matériaux en kurde. Cela encourage certains à contribuer à la production dans cette langue. En outre, les réseaux sociaux semblent servir à consolider la résistance linguistique à travers, par exemple, des commentaires au sujet des vidéos sur Youtube où les kurdophones échangent leurs avis et des informations sur des œuvres littéraires

et/ou musicales. Ils échangent également sur des pages Facebook des informations à propos différents sujets de l'actualité ou de la culture kurde, et des événements en lien avec leurs communautés – dans différentes parties du monde.

### ***12.5.2 Le mouvement politique kurde, la politisation de la communauté kurdophone et la sensibilisation au sujet de la langue***

L'effet positif du mouvement politique kurde sur la loyauté linguistique de la communauté kurdophone est un point déjà abordé par plusieurs études (cf. la section 5.0 et le chapitre 6) et par plusieurs données recueillies, présentées dans cette partie. Dans cette sous-section, il sera montré quelques extraits qui considèrent exclusivement le lien mentionné entre ce mouvement et la résistance linguistique.

Lors de l'entretien avec Ertan, une personne qui travaillait dans le même lieu que lui a fait une blague en passant à côté de notre table. J'ai demandé à cette personne (désormais Pe) qui est aussi kurde et née en Turquie, si elle venait de la même région avec Ertan ; ensuite nous avons continué notre conversation avec Ertan :

253- « [vous venez de la même région ou d'une autre ?] Ertan : de la même région, mais cet ami est plutôt- t'étais né à Istanbul ou bien au village ?

Pe : regarde-moi [il fait un geste avec un sourire], je ressemble à un villageois à ton avis [juste après cette question rhétorique, il explique que sa famille est partie à Istanbul quand il avait cinq, six mois, et qu'il ne se souvient pas du village]

E : comme nous avons dit tout à l'heure, sa maîtrise de la langue et de la culture est éventuellement faible / [mais il garde son identité kurde quand même] ça c'est un retour avec le développement du mouvement kurde de liberté des dernières années / il y a un retour à l'appropriation de l'identité [grâce à] l'ampleur du mouvement après les années 1990, de la politisation du peuple / comme nous avons dit, il y a plus de l'assimilation par rapport à avant parce qu'il n'y avait pas la télévision, ni école, t'étais influencé moins par la culture dominante / avec la montée de ceci après les années 1980, 1990- c'est exactement en ce moment que le mouvement s'est développé et une conscience politique a émergé / si le mouvement de liberté était arrivé plus tard, on aurait perdu la plupart des Kurdes dont nous avons parlé / la plupart aurait été assimilée / ils se sentiraient comme étant turcs » (Ertan)

Le locuteur distingue, à l'exemple de son ami qui a participé très brièvement à notre conversation, les Kurdes nés en RMK et ceux à l'ouest de la Turquie ; sa distinction se base particulièrement sur une acquisition linguistique et culturelle (cf. également l'extrait (240) du

même locuteur). De plus, son ami semble s'identifier plus au mode de vie urbain que celui villageois, et cela relève, compte tenu de l'ensemble des données présentées jusqu'ici, une démarcation importante des pratiques langagières des locuteurs. Ensuite, Ertan établit un lien direct avec le mouvement politique kurde et la loyauté linguistique : la résistance des kurdophones à l'assimilation. Dans l'extrait suivant, le locuteur évalue l'effet de la politisation des kurdophones à travers leur pratique en général, et aussi par rapport aux différentes classes sociales :

254- « [...] avant, il était populaire de parler en turc, la conscience kurde n'était pas si évidente, mais maintenant c'est un peu à l'inverse / parler kurde ne pose pas autant de problèmes, plus ou moins tout le monde le parle et c'est devenu plus populaire, c'est un plus pour la personne [mais nous avons dit que la nouvelle génération parlait plus en turc et maintenant vous dites que le kurde est devenu plus populaire, comment cela se fait ?] quand on distingue le groupe politisé et le groupe normal, tu vois cette différence / le groupe politisé donne plus d'importance, s'intéresse [à la langue], s'améliore [en langue] tandis que le groupe normal, non politisé, la jeune génération des métropoles subit une auto-assimilation de façon naturelle, sans aucune préméditation [ceux qui sont politisés, ce sont des personnes qui ont un meilleur niveau d'éducation, qui sont allés à l'université ou est-ce que ça se manifeste chez tout le monde ? c'est une approche observée plutôt chez les élites ou bien c'est celle du peuple en général ?] non parmi tout le monde, en plus, c'est moins [observé] dans le groupe ayant une meilleure éducation parce que c'est plus difficile pour les opposants en Turquie / il y a une situation conflictuelle et pour une personne qui a fait ses études, qui a obtenu un poste, il y a plus de choses à perdre / il y a une hésitation chez ces groupes, mais un citoyen normal, il paie son loyer à Istanbul, il n'a pas beaucoup de choses à perdre / il y a plus de dévouement au sein de ce groupe » (Ertan)

Le degré de l'engagement politique influence, selon le locuteur, la pratique du kurde. Mais cette politisation valorisant l'identité ethnolinguistique kurde ne doit pas être issue d'un certain niveau de l'éducation, ainsi qu'il a été avancé par des locuteurs ci-dessus, comme Ciwan et Aram. La représentation des pratiques de résistance contre les politiques linguistiques consiste en des corrélations sociales, or, elles ne semblent être très uniformes chez différents locuteurs. À la suite d'une question posée sur la dimension sociale et individuelle du conflit, Haje explique ainsi le rapport de certains kurdophones qu'elle connaît, à l'école publique en turc :

255- « j'ai des amis qui ont un niveau d'éducation supérieure et qui ne veulent pas envoyer leurs enfants à l'école / pour que l'enfant ne grandisse pas de façon intégrée au système, au moins pas

lui / il y en a qui disent qu'il grandit dans sa langue / par exemple la classe populaire considère que son enfant va à l'école et qu'il devient quelque chose, c'est leur perspective / en revanche, 'moi je n'ai rien eu après l'école, lui non plus il n'en aura pas, au moins il ne grandit pas déconnecté de sa culture / j'ai beaucoup d'amis qui disent que 'moi je n'ai pas pu l'apprendre, au moins lui, il l'apprend' / la réaction contre l'école peut augmenter » (Haje)

Dans cet extrait, Haje illustre une idéologie linguistique par une action précise concernant la transmission de la langue kurde ; cette pratique révèle un positionnement social contre les politiques de l'État. Le moyen de la résistance de ces personnes est d'intervenir de façon drastique sur l'éducation de leurs enfants en mettant en place une planification linguistique familiale qui priorise l'acquisition du kurde. Ce positionnement relève l'importance de la transmission culturelle et de la loyauté chez certains locuteurs kurdes. Bien que Haje parle de plusieurs exemples, ce type d'actions n'apparaît pas être très répandu chez les kurdophones en diaspora (à l'ouest du pays), car une telle décision joue sur l'éducation générale des enfants, et ainsi sur leur avenir.

Dans l'extrait suivant, Ciwan considère les idéologies linguistiques des kurdophones, c'est-à-dire leurs positionnements sociopolitiques manifestés dans les actes sociolinguistiques, tout en les mettant en rapport avec leurs idéologies politiques. Ces dernières ne semblent pas toujours motiver les actes de résistance liés à la transmission de la langue kurde tandis que dans le discours politique, l'idéologie proche du mouvement politique kurde renforce la loyauté linguistique :

256- « [donc il y a des jeunes qui attribuent un statut au turc et il y en a qui s'identifient avec le kurde, on ne peut pas mettre les gens dans des catégories spécifiques alors] ceux qui ont eu une éducation, on observe plus de l'identification / ceux qui vont à l'université / ils subissent une inégalité ou bien ils voient l'environnement [social] / ou bien ils voient quelque chose sur Twitter, Facebook et ça fait un effet sur le coup / il y a toujours une conscience politique, il vote toujours pour les mêmes partis [politiques], même si ses parents ne parlent pas la langue / c'est juste qu'il ne peut pas appréhender la pratique du kurde comme une valeur nationale / [la conscience politique n'apporte pas toujours la pratique du kurde alors] les gens ne comprennent pas que parler kurde est une réaction, une attitude beaucoup plus importante que voter, contre l'assimilation [et si on imagine quelqu'un qui a une vision politique proche du gouvernement et qui, et sa famille, pratiquent le kurde au quotidien et transmettent la langue] il y en ce type de personnes aussi / de toute façon, il y a beaucoup de fragmentation [politique] chez les Kurdes,

les supporters de Barzani, du PKK, du HÜDA<sup>373</sup>, ceci, cela / quand tu regardes ces personnes, ils peuvent supporter le parti HÜDA et ils peuvent contribuer beaucoup à la langue kurde / [et t’embrasses cette contribution ?] oui, bien sûr, c’est ça le problème, c’est parce que nous ne nous identifions pas avec la langue que les gens sont fragmentés selon trois, quatre idéologies / leurs visions de la langue sont limitées par leurs idéologies / leurs identifications linguistiques se basent sur leurs idéologies mais s’ils s’identifient à la langue, ces idéologies resteront au deuxième plan, ils se retrouveront au même point / c’est important ce qu’on priorise / les enfants de ces gens peuvent le réussir / si les gens de différentes idéologies transmettent la langue à leurs enfants, ces enfants peuvent se trouver à ce point en commun / [donc une personne qui est politiquement engagée, mais qui ne pratique pas la langue est plutôt un ‘vaurien’] pour quelqu’un de l’extérieur, pour un Turc, tu- je veux dire ces personnes, lui donnent un objet de propagande, ‘tu dis le kurde, mais tu n’arrives pas à le parler’, tu donnes des éléments de propagande à ces personnes / et si nos politiciens, les personnes qui défendent nos droits pourraient parler kurde, les gens transmettront la langue aussi / on est des personnes rattachées à la télévision, aux médias, si les gens qu’on admire parlent kurde, nous parlerons aussi » (Ciwan)

Ciwan conçoit la langue comme une valeur nationale au-delà d’une quelconque idéologie politique kurde. Selon lui, la langue doit être prise comme l’élément unificateur de la nation kurde. Un tel type d’unification linguistique est attesté dans l’histoire avec les mouvements nationalistes fondateurs de plusieurs États-nations, comme la République française, ou la République turque. La transmission de la langue, quelle que soit l’idéologie politique des parents, demeure ainsi essentielle dans la poursuite des revendications linguistiques égalitaires de la communauté kurdophone. Le locuteur fait donc état d’une complexité au niveau de la correspondance des idéologies et des pratiques (des actes concernant la langue) ; il valorise l’implication des acteurs sociaux kurdophones dans les questions linguistiques, plus que leurs actions qui ne dépassent pas les limites des discours politiques. Ainsi, la production et la consommation en langue kurde se révèlent comme des actions réalisées par les kurdophones en termes de la résistance linguistique.

---

<sup>373</sup> Un parti politique qui a une base électorale de droite (conservateur), (cf. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Parti\\_de\\_la\\_cause\\_libre](https://fr.wikipedia.org/wiki/Parti_de_la_cause_libre), consulté en juin 2021).

### 12.5.3 La « production » et la « consommation » en kurde

Cette sous-section est consacrée à la présentation des pratiques de la production et de la consommation des matériaux écrits et audio-visuels en kurde par les locuteurs. Lors des entretiens, plusieurs locuteurs ont employé les termes « production » et « consommation » pour discuter sur le manque de l'emploi du kurde dans différents domaines, notamment à l'écrit. C'est donc pour cela que ces termes sont utilisés dans cette partie, car les locuteurs font particulièrement référence à la visibilité du kurde sur le *marché linguistique*. Le volet *consommation* a été illustré dans les chapitres 9 et 10, et aussi dans la sous-section 12.5.1. L'objectif ici est de montrer que ces pratiques sont conçues comme des actes de résistance à l'assimilation linguistique et de maintien de la transmission du kurde. Notons aussi qu'une telle investigation n'a pas été relevée à la préparation des questions de l'enquête. La pluralité des idéologies linguistiques et des attitudes portées sur celles-ci par les locuteurs nous conduit à les approfondir dans cette sous-section.

Une partie des locuteurs ont souligné, comme Baran, le fait que le kurde doive devenir, selon eux, une langue du *marché* :

257- « [...] comme le kurde n'est pas une langue du marché, [comme personne] ne consacre du temps pour l'apprendre / chez les Kurdes, il y a quelque chose comme 'quelqu'un qui s'intéresse à la langue, il est [nationaliste], il est de PKK / par exemple, *Nûbihar*<sup>374</sup>, ou bien d'autres Kurdes qui ne sont pas proches du PKK / [Nûbihar et ses groupes] sont très actifs depuis les années 2000 / [...] le kurde est une langue qui ne vous fait pas gagner [de l'argent] / ce n'est pas une langue du marché, c'est à cause de l'État, il n'y a pas d'enseignement / quand il n'y pas des outils économiques, la langue commence à régresser » (Baran)

Concernant la première partie de cet extrait, on constate clairement une différence de perspective entre Baran et Ciwan (cf. l'extrait précédent, dans la sous-section 12.5.2). Contrairement à Ciwan, Baran évalue tout d'abord l'idéologie politique des groupes kurdophones, avant de considérer leurs apports au domaine de la langue. Concernant l'autre partie de l'extrait, le locuteur établit un lien entre le manque de dispositifs économiques propres aux Kurdes et le sous-développement du kurde dans le marché linguistique. Selon le locuteur, les politiques menées en Turquie affectent gravement la représentation du kurde même chez les kurdophones. Ainsi, la production-consommation en kurde n'arrive pas à augmenter, de plus, elle recule. Cette corrélation semble restreindre la pratique du kurde dans différents domaines.

---

<sup>374</sup> Maison d'édition kurde qui publie également une revue littéraire en kurde.

Baran désigne donc les politiques de minorisation comme la principale raison empêchant le développement du kurde.

Adar relie également les problèmes de production en langue kurde aux politiques linguistiques en Turquie ; il illustre ainsi son point de vue sur l'acquisition du kurde chez les enfants et la transmission de la langue :

258- « [...] la production intellectuelle, la production [pour] l'enseignement, les outils de l'enseignement, la production linguistique et littéraire, ça ne peut pas se faire avec ces politiques / tu bloques le cerveau et la psychologie de l'enfant / à mon avis, un enfant doit tout d'abord apprendre sa langue / mes amis qui le parlent en famille et qui ont eu un enseignement parlent les deux langues très bien » (Adar)

Le locuteur souligne ainsi l'importance de la production des matériaux nécessaires à l'enseignement en kurde<sup>375</sup>. Selon lui, ces outils sont indispensables pour améliorer les compétences en kurde dont la famille a transmis une partie. Adar illustre ainsi un type de l'acquisition du kurde dans des conditions où l'enseignement en cette langue est interdit.

Le lien fort entre l'identité individuelle (et linguistique) et la musique kurde a été relevé par plusieurs locuteurs, même chez ceux•celles qui déclarent une pratique réduite du kurde dans leur vie quotidienne (cf. 10.1.2). Hogir répond ci-dessous à la question sur la production et la consommation en kurde :

259- « [en général, vos activités culturelles sont en quelle langue ? dans quelle langue vous lisez ? dans quelle langue vous écoutez de la musique ? les réseaux sociaux, les films ? ça peut être au pluriel la réponse] Hogir : nous lisons en turc / tout ça- parmi tout ce que t'as compté, le moins c'est en kurde, même si c'est notre langue maternelle / [quelles sont les domaines de pratiques du kurde ?] je ne sais pas si nous avons une autre pratique que de le parler, je ne me souviens pas / [la musique peut-être ?] ah oui il y a la musique, oui, mais c'est soixante pour cent contre quarante pour cent [...] » (Serdal, Hogir, Ronî)

Comme Hogir, Lorîn met en avant l'usage au quotidien du kurde ; elle explique de quelle façon elle et son cercle social essaient d'augmenter la fréquence de le pratiquer :

260- « j'ai peur d'oublier le kurde et j'essaie de le parler plus / si j'ai un enfant et s'il ne parle pas, ça ne se fait pas, je ne le voudrais pas / entre amis, on essaie de mieux parler, plus

---

<sup>375</sup> Il existe plusieurs méthodes du kurde (kurmandji et sorani), publiées par des professeurs kurdes ; le Ministère de l'Éducation nationale turque propose également des manuels du kurmandji (et aussi du zazaki, de l'adyguéen, du bosniaque et de l'albanais).



correctement, on se force pour le faire / des jeux comme, ‘on ne parle qu’en kurde aujourd’hui / on cherche [les mots en kurde] sur Google traduction / la génération avant nous ne s’y intéresse pas autant / comme on est ensemble, ils se demandent les mots entre eux, c’est pour le rendre une activité divertissante, comme des devinettes, [par exemple] ‘que veut dire carotte en kurde’ » (Lorîn)

Cette illustration des petits jeux et des efforts de parler en kurde entre les kurdophones manifeste le sentiment de rattachement des locuteurs à leur langue, pour ne pas l’oublier en contexte de diaspora. Ces activités linguistiques sont fortement en lien avec la situation sociolinguistique de minorisation du kurde, car les locuteurs ont moins d’accès aux outils et matériaux didactiques dans leur langue. De plus, même s’ils ont y accès, la plupart témoigne d’une compétence réduite en lecture, donc il ne leur sera pas évident d’exploiter les matériaux écrits. En outre, la locutrice signale l’usage de l’Internet pour développer sa maîtrise du kurde ; les contenus sur Internet peuvent également familiariser les locuteurs à l’alphabet, à l’écriture et éventuellement à la lecture dans cette langue.

En tant qu’étudiant en master de la langue kurde, Ciwan explique dans l’extrait ci-dessous l’innovation lexicale en kurde, dans différentes parties du Kurdistan :

261- « [...] comme le kurde n’a pas d’instituts, il arrive chaque jour un mot nouveau, d’un coup, un mot en sorani, un an après, tu l’utilises, et il y a un autre mot / il y a toujours un enrichissement, une contribution, t’apprends de nouvelles choses comme les murs s’effondrent / par exemple j’écris un article en Turquie, je traduis des mots du turc et de l’anglais, mais au Kurdistan du sud, ils les ont déjà écrits, il y a dix, vingt ans, avec des mots plus originaux, et moi je crois que j’avais écrit une nouvelle chose, mais en fait je ne savais pas parce qu’à la fois l’alphabet et la langue sont différents / après les années, une fois qu’on apprend ce mot, il trouve sa place » (Ciwan)

Il peut donc développer une sensibilisation à la variation et aux éléments lexicaux utilisés dans les différentes parties du Kurdistan en faisant une recherche, en produisant un nouvel ouvrage. Le locuteur fait donc état des innovations pouvant exister déjà, et qu’il faut se les approprier. L’exercice fait par le locuteur en écrivant un article correspond à son idéologie linguistique (montrée ci-dessus) qui priorise l’unification des variétés, c’est-à-dire l’unification du kurde dans son territoire. En outre, la fragmentation des Kurdes se relève comme une raison de cet apprentissage. Le contact entre les variétés (et les dialectes) semble se faire à travers l’Internet et cela facilite certainement la diffusion de nouveaux mots. L’augmentation des

domaines d'usage du kurde apparaît comme un objectif sociolinguistique qui peut influencer (de manière positive) la représentation du kurde chez les Kurdes et aussi chez les Turcs.

Lors de l'entretien, Hewar a détaillé une relation entre le conflit sociopolitique et les différentes idéologies linguistiques chez les kurdophones tout en expliquant son propre positionnement sur ce sujet. Doctorant en philosophie (au moment de la réalisation de l'entretien en fin 2017), son histoire personnelle de l'engagement politique lui permet de relier la politique, l'économie et la langue. Cette sous-section qui relie l'identité ethnolinguistique, la loyauté, les idéologies linguistiques des kurdophones, les politiques de minorisation et les pratiques de résistance contre ces politiques a été initialement inspirée de ces trois extraits :

262- « [...] comme ceux qui viennent de Hakkari, de Şırnak sont plus dans la langue, ils sont plus modérés, ils n'ont pas une attitude sévère concernant les sujets politiques /, mais dans les endroits comme Batman, Mardin, Siirt, comme les Arabes ont été intentionnellement installés même dans les centres-villes et comme eux, ils se sentent tant bien que mal comme des Turcs, ce conflit a été plus intense là-bas / si t'es en ville et déjà éloigné de la langue [kurde], et à force de grandir dans cette tension, cette colère peut se développer / par exemple Hakkari est relativement plus homogène, tout le monde parle cette langue et donc la langue n'est pas un problème / puisque cette langue est parlée, elle peut devenir un outil pour lui / le fait d'être privé de cette langue peut la rendre comme un objectif, ça peut en faire une base sur laquelle on construit le conflit politique / pour une personne qui vient de Hakkari, le conflit se mène en kurde, mais un conflit dont l'objectif est différent / et ce que nous, nous disons, c'est que ce n'est pas une lutte de Kurdistan- disons que le Kurdistan a été fondé, le souci est de comment le fonder, s'il s'agit d'une lutte nationale ou d'une lutte de classes, si une personne qui habite dans un métropole doit mener une lutte nationale ou une lutte de classe, ça peut créer une telle division » (Hewar)

Le locuteur évalue ainsi les conséquences des politiques d'assimilation menées en Turquie sur la conception de la langue des kurdophones originaires de certaines villes kurdes marquées par une hétérogénéité ethnolinguistique. Selon lui, il y a une corrélation forte entre les expériences locales/régionales et les différentes opinions développées sur le conflit sociopolitique. Dans la mesure où le conflit sociopolitique et sociolinguistique est inséparable, selon notre perspective, les idéologies linguistiques des kurdophones se diversifient, comme signalé par Hewar avec le mot *division*. Dans la dernière partie de cet extrait, le locuteur explique son positionnement sociopolitique. Il avait déjà exprimé sa conception de la langue comme un outil de communication ; dans l'extrait suivant, il expose la relation qu'il établit entre lui-même et la langue kurde, en justifiant son idéologie linguistique :

263- « le kurde est utilisé dans le domaine politique et littéraire, moi, je réfléchis si je pourrai faire, après le doctorat, quelque chose avec le kurde dans le domaine de la philosophie politique / c'est pour cela que j'ai donné l'exemple du Kurdistan [cf. l'extrait précédent] / si on réduit le problème à la fondation du Kurdistan, que va-t-il se passer après la fin heureuse / [un peu plus tard] cette langue, oui, elle est interdite maintenant, je mets à côté tous les problèmes issus du fait qu'elle 'cette langue', du fait qu'elle soit interdite ou bien qu'il n'est plus important si elle est interdite ou non, et j'ai des ressources [en kurde] et je veux produire dans ce domaine / je trouve que c'est plus permanent, plus solide et si je peux produire une philosophie dans ce domaine, j'aurai fait quelque chose de plus important pour moi-même et pour cette langue et puis cette langue- et qu'il se développe un débat à partir de cela [cette production] / il y a des choses qui sont faites, une revue en kurde de sociologie, d'histoire, ça existe déjà, mais les solutions proposées ne répondent pas totalement aux problèmes que je mets en question / produire seulement dans ces domaines n'est pas suffisant parce qu'une fois que cette victoire sera achevée, ces études perdront leurs utilités / parce qu'on essaie de produire des choses à partir de la pression et de l'interdiction de l'État et une fois que cette interdiction disparaît, les discours sur la revendication de l'abolissement de cette interdiction se disparaîtront aussi / je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire, je trouve juste qu'il ne faut pas limiter [la résistance] à ces espaces, sinon vous ne vous libérerez pas du contrôle du pouvoir » (Hewar)

Cet extrait constitue un discours transversal entre les idéologies politiques et linguistiques qui sont tissées ensemble par le locuteur afin d'évaluer la part des revendications linguistiques de la communauté kurdophone dans un objectif national de l'autodétermination. En le faisant, le locuteur clarifie son regard sur les études menées en kurdologie, quel qu'en soit le domaine. Il semble reprocher (au moins) à une partie considérable de ces études de se baser sur une idéologie politique spécifique qui demande la fondation d'un État-nation kurde. On ne peut pas désigner cette idéologie, à mon avis, comme l'idéologie sociolinguistique dominante chez les kurdophones étant donné que la pluralité des approches avancées par les locuteurs a été discutée ci-dessus ; mais il apparaît que c'est une des idéologies qui a une certaine ampleur au sein de la communauté. Hewar souhaite passer au-delà de cette idéologie dans ses publications à venir en kurde. Selon sa conception, il préfère utiliser la langue kurde comme un instrument d'expression au lieu de l'instrumentaliser dans une cause politique dont le cadre (encore selon lui) se manifeste problématique. Sa résistance linguistique rejette ainsi l'idéologie dominante imposée par l'État turc à travers les politiques mises en œuvre. Dans le dernier extrait de cette sous-section, il considère les pratiques de conflit et de résistance tout en s'intéressant à la notion de loyauté sociolinguistique :

264- « s'il faut mener un conflit, 'va à l'université, fais tes études et deviens quelqu'un, tu feras du bien au peuple', ça c'est notre réconciliation en fait, parce qu'on n'a pas pu montrer ce courage / il se développe un truc que, le conflit est réduit au sacrifice / il apparaît que le conflit mené dans ce domaine- ton service à la langue kurde est réduit à être mesuré par le prix que t'as payé / en fait c'est pareil généralement au Moyen-Orient, qu'il soit à propos de la religion, ou bien du nationalisme turc, faire quelque chose pour une nation ou pour un pays est considéré en termes de donner quelque chose de toi-même /, mais il est incertain ce à quoi sert le sacrifice que t'as fait / c'est ce que j'appelle traumatisant- la culture du sacrifice elle-même / ça empêche l'objectif même / si vous voulez que cette langue vive, est-ce qu'il ne faut pas lire un dictionnaire / ou bien enrichir ce dictionnaire, produire dans ce domaine / avant tout, il faut que vous réfléchissiez en cette langue, faire quelque chose en cette langue » (Hewar)

La production-consommation en kurde, comme un type de résistance ethnosociolinguistique, met ainsi en question les notions de l'identité et de la loyauté chez les kurdophones. Les pratiques de résistance sont conçues selon les différentes idéologies linguistiques. De ce fait, elles se manifestent en rapport étroit avec la transmission du kurde. La revendication en langue première kurde se trouve au cœur de ces questionnements sociolinguistiques, car elle porte l'objectif d'assurer à la fois la transmission et la production en langue kurde ; c'est pour cela qu'elle joue un rôle essentiel dans l'expression de la loyauté linguistique, quasi unanime chez les acteurs sociaux kurdophones participant à ce travail. Selon Bourdieu, « la place que le système d'enseignement accorde aux différentes langues (ou aux différents contenus culturels) n'est un enjeu si important que parce que cette institution a le monopole de la production massive des producteurs-consommateurs, donc de la reproduction du marché dont dépend la valeur sociale de la compétence linguistique, sa capacité de fonctionner comme capital linguistique » (Bourdieu, 1981 : 46). Cette situation problématique de l'enseignement du kurde semble effectivement constituer un blocage politique et économique fondamental qui empêche le kurde d'avoir un poids dans le marché des langues. À une plus petite échelle, la relation entre la langue et le revenu matériel peut expliquer l'approche de certains locuteurs à l'emploi du kurde et/ou du turc dans différents domaines. Afin d'inverser cette situation, les efforts et les actes des locuteurs en tant qu'acteurs sociaux semblent être significatifs, car ils renforcent la loyauté linguistique chez les autres et illustrent les pratiques de résistance contre les politiques de l'assimilation. Dans cette section et de façon générale, dans ce chapitre, l'objectif était de montrer comment les locuteurs appréhendent la situation sociolinguistique du kurde et en particulier, comment ils réagissent à cette situation. Comme argumentent Boutet & Heller, « [...] la sociolinguistique [...] a plutôt une vocation de source

de théorisation et de découvertes empiriques sur la façon dont la pratique sociale qu'est le langage nous renseigne sur nos manières de nous organiser, de faire sens, de produire et distribuer les ressources essentielles à la vie » (Boutet & Heller, 2007 : 315). Les pratiques de transmission et de résistance, les discours portés sur les politiques linguistiques en Turquie et enfin la représentation de la variété standard du kurmandji des locuteurs ont été ainsi présentés à travers leurs différents positionnements sociaux.

## **13. Le bilinguisme kurde-turc et sa signification**

Dans ce chapitre, le lien entre les pratiques langagières des locuteurs (étudiées dans les sections précédentes) et leurs appréhensions du bi/plurilinguisme sera établi d'une manière synthétique. La corrélation complexe des idéologies linguistiques et de l'approche au bi/plurilinguisme kurde-turc dans le contexte d'Istanbul (et de la Turquie) sera illustrée en tenant compte de l'historicité et de la signification du contact.

### **13.0 L'historicité et la dynamique sémiotique du contact**

La définition de l'objet de la linguistique s'avère polémique, car il s'agit d'« un concept référent à la tension constitutive de chaque énoncé entre la signaléité<sup>376</sup> et la singularité, la sémiotique et le symbolique, l'exprimable et le communicable, tension dont le point d'application se déplace dans le dialogue ou la négociation lorsque ces interactions modifient au fur et à mesure de leur déroulement les frontières du code, constituent leur propre code par ajustements, souhaités ou contraints, et à terme finissent par faire refluer en langue ces modifications du code » (Gardin, 1988 : 53). Dans une perspective du contact de langues, cette tension constitutive modifie la représentation des langues et du bi/plurilinguisme, par exemple les frontières linguistiques (cf. le chapitre 11 de ce travail). Les données présentées dans les chapitres précédents et dans celui-ci impliquent une démarche s'inscrivant dans « une linguistique de la production [...], une linguistique capable d'appréhender le sens, [...] une linguistique traitant des langues actuelles comme vivantes c'est-à-dire se construisant, [...] et

---

<sup>376</sup> Gardin explique ce terme avec des exemples : « un panneau du code de la route est une forme-sens pourvue de son interprétation, une passation de consignes, un dialogue entre commandant de bord et tour de contrôle de même » (1988 : 44)

capable de produire des significations qui échappent au locuteur ; une linguistique enfin prenant pleinement en compte l'enjeu des pratiques langagières : la production des hommes conjointement à la production du sens » (ib.). C'est de ce point de vue que l'historicité, la construction et la perception du sens du contact, remises perpétuellement en question par les locuteurs, constituent des notions importantes à relier dans ce chapitre.

La notion de « l'historicité » (Nicolai, 2018a) apporte des clarifications aux processus de la construction des représentations sociales chez les locuteurs à propos du bi/plurilinguisme. L'historicité des pratiques et le processus synchronique de la création du sens sont intrinsèques aux systèmes sociolinguistiques complexes, comme dans le cas du bilinguisme kurde à Istanbul. Cette notion explique le passage de l'état donné des choses à la construction du sens et finalement à la mise en place, individuelle ou communautaire, des nouvelles pratiques et des représentations en créant de nouveaux points de référence communs (id. : 119-120). Plusieurs couches d'historicité peuvent se produire en synchronie : « Tout acte de communication synchronique est un moment dans lequel nous synchronisons des matériaux qui portent de différentes contextualisations historiques ; les systèmes sociolinguistiques sont caractérisés par un effet de polycentricité intrinsèque » (Blommaert, 2014<sup>377</sup> : 11-12).

Le rôle de la dynamique sémiotique se montre dans le processus de « la digestion de l'historicité de nos pratiques (re)construisant le sens. Et cela, au passage, transforme les formes et les structures linguistiques » (Nicolai, 2018a : 134). Les constructions abstraites, par exemple la norme linguistique, l'identité ou autre, sont négociables entre les acteurs contributeurs/créateurs en interaction. Le sens du contact évolue perpétuellement, en lien avec les changements dans les conditions sociopolitiques, et il varie selon l'histoire personnelle des acteurs sociaux. L'un de nos objectifs dans ce travail est donc d'illustrer le sens du contact avec des données synchroniques recueillies sur le terrain.

### **13.1 Les dénominations et la représentation du kurde par les locuteurs**

L'affection envers le kurde et/ou l'attachement identitaire à cette langue se font souvent entendre par l'emploi de l'expression de la « langue maternelle ». Une enquête menée auprès des kurdophones en diaspora (en Allemagne et en France) entre 2011-2013 montre que la

---

<sup>377</sup> Version prépublication de Blommaert, J., 2016, « From mobility to complexity in sociolinguistic theory and method », dans Nik Coupland (Ed.) *Sociolinguistics: Theoretical Debates*, Cambridge University Press, pp. 242-260.

« langue maternelle » représente 1) « langue reçue en héritage » (famille, ancêtres), 2) « une partie de l'individu », 3) « la vie », « la raison de vivre », 4) « la fonction véhiculaire » de la langue première (de socialisation ou de culture) (Akin, 2017 : 136). La dénomination de la langue kurde explique ses représentations linguistiques et l'approche retenue par les kurdophones à propos de la notion de langue elle-même. Ces représentations sont construites en lien avec le contexte diglossique dans lequel le kurde se trouve en Turquie, et donc de l'histoire sociolinguistique et sociopolitique de cette langue. C'est pour cela que la conception de la langue se présente sous l'influence forte des questions identitaires et idéologiques chez les Kurdes. Dans cette perspective, les locuteurs ont été interrogés sur la signification du kurde (kurmandji) afin d'observer les représentations qu'ils•elles se font ou qu'ils donnent de leur langue. Grâce à cette question, ils•elles ont déclaré le lien établi avec cette langue du point de vue pleinement personnel :

265- « la maison, le rêve / plus intime par rapport au turc / parce que ce qu'on apprend dans une langue- je pense qu'on apprend à penser certaines choses- ce n'est pas comme si les choses qu'on pense et qu'on ressent sont stables et qu'on apprend à les exprimer dans une langue / on apprend à travers certaines [différentes] langues à penser sur certaines choses, à ressentir / et en fin de compte le fait que je parle et j'écrive ces langues dans différents domaines- par exemple il y a des choses que je ne pourrai pas ressentir en kurde et pareil en turc / ce n'est pas quelque chose d'échangeable, à mon avis on ne peut pas les comparer / on ne peut pas les remplacer l'un avec l'autre / ce n'est ni en turc ni en kurde dans tous les domaines / [...] c'est parce qu'on apprend une telle chose dans une telle langue que, qu'on rentre dans ce sujet, les schèmes, les façons et les méthodes de réfléchir d'une langue dominant » (Gulê)

Gulê relève le côté intime du kurde dans sa vie tout en tenant compte du fonctionnement hétérogène des langues. À part ce fonctionnement, souligné par d'autres locuteurs dans les chapitres précédents, elle incite une relation plus profonde avec les deux langues, le kurde et le turc, tous les deux associés à de différents champs de réflexion, de sentiment et d'expression. Dans cette perspective, elle semble énoncer son intuition sur son propre bilinguisme, comment elle vit ce bilinguisme, comment elle le ressent en fonction de ses expériences de l'acquisition des deux langues et de ses usages actuels reliés à cette acquisition. Il apparaît que pour Gulê, les deux langues (ainsi son bilinguisme) sont présentes dans toutes les parties de sa vie ; le kurde occupant une place rapportée à l'expression des sujets plus intimes. On peut donc constater que l'aspect intime et fonctionnel des langues peut se mélanger chez certains locuteurs qui se déclarent en sécurité lors de l'emploi des deux langues. En outre, en considérant la

signification du kurde, la locutrice évalue également son approche de la langue turque. Cela montre que dans le contexte d'Istanbul (et aussi dans la contrainte d'un entretien en turc), elle ressent le besoin de mentionner les deux langues ensemble. De ce point de vue, le bilinguisme semble s'imposer dans la vie de la locutrice, notamment dans ce contexte précis ; elle évalue la représentation du bilinguisme lorsqu'elle réfléchit sur l'une des deux langues.

Serdal considère parler kurde comme un *privilège* dans une société où cette langue est minorisée. Par conséquent, le locuteur a été étonné lorsqu'il a entendu le kurde à la télévision pour la première fois :

266- « Serdal : par exemple quand j'ai vu un dessin animé pour la première fois, j'ai été très surpris / comment peut-il y avoir un dessin animé dans cette langue, parce qu'à ce moment-là, les médias étaient complètement en turc, les chaînes d'info, les séries, le divertissement, etc. et la vie dehors à l'école, c'était du turc, et quand j'ai vu ça, 'ah oui cette langue peut aussi être- on peut l'utiliser pour autre chose cette langue / quand j'ai écouté une chanson en kurde pour la première fois, c'était la même chose, puis j'ai pris l'habitude / comme un choc / tu ne sais plus où situer cette langue / par exemple maintenant, quand on me dit langue kurde, ça me fait penser plutôt aux chansons, à la musique, parce que je n'ai lu aucun livre en kurde / je n'ai pas vu de film / peut-être trois, quatre / mais ça occupe un espace considérable chez moi quand on dit la musique, [la musique] artistique, poétique / quand on me demande la langue kurde, les pièces ne se complètent pas, ce n'est pas complet / il y a un tel manque

Ronî : le kurde provoque une sensibilisation oui une sensibilisation chez moi / parce que quand je suis arrivé ici [Istanbul] j'étais trop dans le- je ne parlais pas kurde et tout, tout ce que j'avais vécu depuis que je suis arrivé- je n'ai pas vécu beaucoup de chose mais tout ce qui m'a été raconté, j'avais oublié, mais les weekends quand je parlais avec [ma famille] je parlais en kurde et là je comprenais bien, je me disais que 'voilà je parle kurde, il faut que je sois conscient de certaines choses', je me rappelais, c'était comme un secouement / c'est pour ça que quand je parle kurde, cette langue me donne de conscience / ça me remet en ordre

Hogir : le kurde c'est quand l'homme se sent- là maintenant qu'on est ici, disons qu'on est à l'étranger [rire] / quand tu vas à Cizre tu te sens en sécurité / 'quoiqu'il m'arrive ici, je m'en sortirai, parce que je suis chez moi, tout le monde me connaît' et tout, c'est ça le kurde pour moi / on parle turc ok, on parle anglais aussi, en parlant kurde l'homme [je me sens] en sécurité / ta langue maternelle / comme on est ici depuis cinq ans, la conscience du kurde s'est un peu éloigné de nous / mais quand ça joue une chanson kurde, la conscience revient / on commence à se souvenir de [cela] » (Serdal, Hogir, Ronî)

Dans cet extrait, les locuteurs font référence à différents aspects de la signification du kurde, par exemple l'association de la langue kurde à la musique a été relevée dans les chapitres



précédents. Serdal évoque le manque d'autres produits d'art et de divertissement en kurde. Selon lui, d'un côté, le fait d'être locuteur d'une langue minorisée signifie un privilège, car la majorité de la société ne parle pas cette langue ; de l'autre côté, il y a moins de prestations artistiques dans cette langue. Il met en avant les effets négatifs de la minorisation et de la dévalorisation du kurde. Quant à Ronî, il établit des liens forts avec son histoire personnelle et la signification du kurde pour lui. La pratique de cette langue semble renforcer son sentiment de loyauté et permet l'expression de son identité ethnolinguistique. Enfin Hogir énonce un trait assez intime sur la langue kurde dont la pratique semble le rassurer. Il souligne également la valeur de la musique kurde qui produit un effet profond dans la conscience des locuteurs. Les représentations du kurde par les locuteurs sont donc plutôt liées à des notions positives qui rappellent également aux locuteurs la tension sociopolitique et la situation sociolinguistique en corrélation de leur langue. D'autres discours qui se basent sur l'histoire du kurde peuvent être aussi énoncés :

267- « c'est ma langue maternelle / la langue d'un peuple, du peuple kurde / c'est une langue authentique / c'est une des langues aryennes au cœur de ce territoire / une des langues plus anciennes de l'humanité / c'est une des langues plus anciennes et originelles du territoire où l'humanité est passée à la vie sédentaire, où elle a commencé [à pratiquer] l'agriculture et l'élevage / il y a le trait masculin et féminin [en kurde], il y a les essentiels de la société néolithique » (Ömer)

Ce discours constitue un bon exemple de l'expression d'une idéologie linguistique à travers un discours de rationalisation et d'individuation qui porte un regard historique sur les caractéristiques grammaticales. Selon le point de vue du locuteur, le genre grammatical sert encore à *justifier* l'authenticité, l'originalité et la singularité du kurde.

268- « Ferzan : c'est notre identité / c'est tout ce qu'on a / je ne le dis pas au nom du nationalisme / si quelqu'un n'impose pas son nationalisme je ne pense même pas à mon, ethnicité / ma langue est tout ce que j'ai / j'apprends chaque jour quelque chose de nouveau sur ma langue, j'ai commencé tard à le parler, et l'apprentissage ne se termine jamais / [tu] peux le parler, mais tu ne peux pas l'apprendre [cent pour cent] / la plupart des Kurdes sont comme moi / au fur et à mesure, je rencontre les autres Kurdes, j'apprends des nouvelles choses sur ma langue / [il donne des exemples au sujet de la diversité lexicale] nous avons une langue tellement riche, tellement belle, son histoire est très ancienne, des milliers d'années, mais à cause des enjeux politiques, nous sommes fragmentés / nous n'avons pas pu apprendre notre langue, et

maintenant la langue se positionne comme notre identité / peut-être ces répressions y jouent un rôle, on ne sait pas

P : c'est la culture pour moi, c'est la musique / c'est les histoires / c'est une partie de ma vie / les musiques, les histoires qui me touchent plus sont dans cette langue, celles qui sont [produites] par des gens qui vivent dans cette langue / c'est les sentiments de ma vie / la musique, la joie, les épopées ou les histoires tristes / elles ont vu le jour avec cela / c'est tout ce que je peux entendre, tout ce que je peux entendre » (Ferzan, Perwer, Rênas)

D'après son discours, la langue constitue une partie importante de l'identité de Ferzan. Par ailleurs, en définissant cette langue, il fait référence à son parcours d'apprentissage (assez tardif) et souligne la diversité linguistique interne au kurde. Dans cette perspective, il semble que l'acquisition tardive (ou néant) et les répressions sociopolitiques renforcent le discours identitaire concernant la langue kurde. Perwer établit un lien culturel avec la langue et soi-même. Les histoires racontées et les chansons chantées lui rappellent un aspect important concernant la langue : elle vit et évolue avec ses locuteurs. De ce fait, la langue construit et reconstruit le sens. Ce sens est transmis par les œuvres culturelles et le locuteur relève l'importance de ce cycle. Dans les extraits présentés dans cette sous-section, les locuteurs mettent en avant la langue comme un marqueur d'identité essentiel et dans une certaine vision romantique (ou pastorale) ; ils associent sa signification à l'identité ethnoculturelle.

269- « c'est une blessure en moi / quand j'essaie de lire, il y a un côté littéraire immense, mais comme je ne comprends pas exactement, c'est pour ça que c'est une blessure / le turc, l'arabe, c'est beaucoup mieux /, mais la langue de la terre [territoire] où je suis née- c'est la blessure de ne pas pouvoir vivre cela / mon échange avec ma mère pourrait être différent / je parlais en turc avec mon père, mais avec ma mère- malheureusement » (Zeliha)

La locutrice avait exprimé relativement un haut degré d'insécurité linguistique en kurde, en rapport avec la politique linguistique familiale. Toujours en lien avec cette insécurité, elle compare le kurde à une « blessure » qui se manifeste en particulier dans la relation avec sa mère. Elle relève le lien langue-territoire, et évoque qu'elle ne se sent pas appartenir à ce territoire même si elle y est née. Faire des lectures (toute seule) ne semble pas remplir la même fonction de pratiquer la langue parlée ; cette dernière sert à établir et à maintenir des liens familiaux (ou amicaux, etc.). Selon les discours et les observations des locuteurs participant à notre enquête, il existe de nombreux kurdophones qui se trouvent dans une situation comparable à celle de Zeliha.

Dans une région où il est constaté une forte convergence socioculturelle (la musique, les plats, les danses, etc.), les langues jouent un rôle plus important dans la construction de l'identité individuelle et communautaire :

270- « c'est ma raison d'existence / c'est cette langue qui me rend kurde / sinon je peux être n'importe qui / je suis autant arabe ou turc, si j'ignore la langue / les rituels, le folklore, la croyance / peut-être les Arabes sont moins- mais on partage beaucoup de choses / autant que je suis ostracisé, c'est de leur ignorance » (Aram)

Selon Aram, le kurde signifie la marque essentielle de l'identité kurde dans une géographie où il y a une convergence culturelle considérable. L'identité ethnolinguistique semble ainsi constituer un élément principal dans la construction de l'identité personnelle de ce locuteur qui est né en Irak, puis a déménagé en Turquie avec sa famille.

Haje porte également un discours identitaire en soulignant la défense de la diversité linguistique en Turquie :

271- « la continuité / très important pour qu'une société avance de bonne façon / j'ai des soucis, dans cinq ans<sup>378</sup>- quand j'écoute une [chanson traditionnelle de longue durée] non, ça n'existe pas ailleurs ces paroles / si la génération suivante grandit sans les comprendre- quand je ne me sens pas bien et que je mets une chanson de dengbêj, ça crée une grande influence / quand tu le sais, tu dis 'wow' / c'est pour cela que ça doit continuer [se transmettre] / il y a une telle intervention, pour que cette langue aie une place dans cette société, il faut la renforcer et la soutenir / les autres communautés aussi, les Lazés, les Tcherkesses doivent nous supporter pour qu'on les soutienne après / j'aimerais parler géorgien, c'est plus important qu'apprendre l'anglais parce que je ne vis pas avec les anglophones, je vis dans le même territoire avec les Lazs / lui, il doit m'embrasser / il faut qu'il me regarde sans juger, sans marginaliser ma langue » (Haje)

Haje porte un discours qui valorise toutes les langues parlées sur le territoire turc en donnant une idée sur son positionnement sociopolitique : si elle n'avait aucune appréciation pour vivre ensemble, elle n'aurait pas voulu apprendre le laz ou le géorgien qui sont aussi minorisés en Turquie. Elle se sent donc appartenir à la société turque et défend les droits des locuteurs de différentes langues du territoire et pas seulement ceux des kurdophones. Par ailleurs, sa réponse en un mot, « la continuité » semble être en cohérence avec la loyauté

---

<sup>378</sup> La locutrice énonce qu'elle a des craintes concernant la transmission du kurde et que celle-ci peut s'arrêter dans un avenir proche.

linguistique exprimée et la résistance linguistique menée par elle et d'autres acteurs sociaux. Selon la locutrice, le kurde signifie le maintien d'une identité ethnoculturelle unique, tout comme les autres identités constituant la diversité linguistique et culturelle. Ainsi, la défense des droits linguistiques signifie la transmission de la compréhension du monde par différentes cultures, à travers les langues qui possèdent, chacune, des grilles d'interprétations différentes.

Quant à Lorîn, il apparaît qu'elle souhaite mettre en place une certaine frontière entre l'engagement politique et la défense des droits linguistiques :

272- « c'est la langue de mes parents / j'y suis attachée, même le fait que mon prénom soit en kurde me rend heureuse / je suis kurde, je n'aimerais pas que mon prénom soit en turc, en arabe ou en français / en tant que langue je la trouve très belle aussi, le fait qu'elle soit une langue ancienne, il y a une aire, une odeur qui l'entourent, et je ne suis pas politiquement engagée non plus parce qu'en fin de compte je suis étudiante, mais je suis intéressée, et c'est pour ça que j'y suis attachée, je l'aime bien / sinon j'aime les autres langues aussi, j'aime les langues [en général], une langue, une personne / en disant que c'est la langue de mes parents, ils l'ont appris en premier et ils me l'ont transmise, c'est pour ça que j'ai dit ainsi / sinon c'est ma langue aussi » (Lorîn)

La locutrice considère que l'intérêt porté à la langue kurde n'est pas seulement l'affaire des militants. Porter un prénom kurde, l'historicité et les sonorités de cette langue sont mis en avant afin de définir sa signification pour elle. Par ailleurs, elle déclare un regard positif envers le plurilinguisme bien qu'elle ne montre pas un attachement personnel en particulier.

Adar essaye de décrire comment sa conscience linguistique est fondée sur le kurde :

273- « le kurmandji c'est mon espace de vie, c'est mon dispositif de penser / il [est] [...] quelque chose auquel j'appartiens, quelque chose que je peux intérioriser émotionnellement, quelque chose à propos duquel je peux dire que je ressens jusqu'au fond en moi / du côté émotionnel, je veux dire » (Adar)

Le locuteur essaye dans cet extrait d'énoncer un fait qui semble être assez difficile d'exprimer en mots, la place de la langue kurde dans sa conscience, son existence. Il souligne en effet la consubstantialité de la langue et de l'individu, de ce qui est *individuel* du point de vue de la reconstruction constante de l'identité.

Quant à Baran, il met en valeur la part de la langue dans la construction d'une histoire collective ; l'aspect psychosocial de la langue est ainsi plus important selon ce locuteur :

274- « la chose qui constitue une personne c'est sa mémoire / et la mémoire c'est quelque chose acquise, quelque chose vécue, ce n'est pas génétique / si on ne l'acquiert pas en contexte, on ne peut pas l'apprendre / la langue est issue de cette mémoire / la subconscience recouvre tout ça / le kurmandji c'est la mémoire pour moi / c'est la mémoire qui me dit comment j'éprouve la douleur, comment je ressens la joie » (Baran)

Cet extrait représente bien la dynamique sémiotique du kurde en relation avec sa transmission intergénérationnelle et sa réinterprétation par chaque locuteur qui se définit comme un membre de la communauté. La mémoire collective véhiculée par la langue permet la construction de l'identité communautaire et individuelle. Selon le locuteur, l'acquisition en contexte du kurde est très essentielle dans la préservation de cette mémoire.

Comparé aux autres locuteurs, Ciwan révèle un rapport différent entre lui-même et le kurde :

275- « comme Celadet Bedirxan l'a appelé, 'la peau', on ne peut pas vivre sans notre peau / peut-être aujourd'hui l'anglais n'est pas ainsi pour un anglais, le français n'est pas ainsi pour un français, le turc ne signifie pas ça pour un turc, mais pour un kurde qui voit la situation dans laquelle se trouve [la langue] kurde, c'est la peau, c'est la vie, la source de la vie, moi je n'arrive pas m'imaginer sans le kurde, même si je n'aurais pas beaucoup l'occasion de le parler, même si je vivrais ici [en France] pendant toute ma vie, le kurde, c'est mon identité, ma peau- une identité, une révolte, une émeute, un réflexe, le pilier d'une accumulation de siècles, je m'exprime en me basant sur cette langue, je veux dire / si j'enlève le kurde de ma vie, j'ai fait mes études sur ça, donc je me retrouve nulle part, j'ai construit une vie sur le kurde / quand j'ai choisi [la licence] sur le kurde], je ne savais pas écrire et lire [en kurde] / ma famille a voulu que je fasse des études en gestion ou en théologie mais je n'ai pas voulu faire ça / je ne sais pas si c'est à cause des personnes que j'ai vues à l'ouest, ou bien c'est parce que j'ai subi du racisme moi-même, mais j'ai changé mes vœux la nuit [de la veille] et j'ai été admis à ma faculté actuelle / mes parents me l'ont beaucoup reproché, ma mère dit toujours, 't'as fait des études en langue kurde, tu vas foutre en l'air ton avenir, si t'avais fait de la théologie, t'aurais un travail, t'aurais gagné de l'argent<sup>379</sup>, elle le dit toujours / [elle a tort ?] non mais je ne regrette point, vraiment je ne regrette pas / je suis toujours au même état psychologique que cette époque / [si c'était des

---

<sup>379</sup> En faisant des études en théologie (de l'Islam), on peut devenir imam, et occuper des postes à haut niveau du clergé. Il existe en Turquie des lycées qui sont spécialisés dans le recrutement des imams mais ces élèves peuvent changer de filière et faire d'autres études à l'université. Le lien dont la mère du locuteur parle entre ces études et l'argent fait référence au nombre de mosquées et d'imams qui a considérablement augmenté au cours du gouvernement d'AKP, et aussi au salaire de ces fonctionnaires.

études en langue anglaise ?] peut-être ça aurait pu marcher [rire], nous n'avons pas de préjugés contre ces langues-là » (Ciwan)

Le cas de Ciwan semble être particulier étant donné que sa vocation professionnelle est d'enseigner le kurde et de mener des recherches sur cette langue. Ainsi, il établit un lien matériel entre lui-même et la langue. L'anecdote concernant le reproche fait par sa mère est aussi pertinente dans cette perspective, car elle évoque la difficulté de gagner sa vie avec une telle profession, compte tenu des conditions actuelles sociopolitiques du kurde. Dans la mesure où le kurde n'est (quasiment) pas valorisé dans la société actuelle de la Turquie, le locuteur pourra rencontrer des difficultés économiques. Cependant, il ne regrette pas son choix, et cela dévoile son degré de loyauté linguistique. En outre, sa dernière phrase est significative et montre son attitude envers les langues étrangères comme l'anglais, le français, etc. Par ailleurs, cette phrase sous-entend la représentation du turc chez le locuteur, une langue à propos de laquelle il semble avoir des préjugés en rapport avec les politiques de minorisation menées par les autorités turques contre sa langue première ; cette dernière constitue un élément identitaire principal, donnant à sa vie un sens de résistance.

Enfin, l'extrait de Xezal constitue un discours *typique* concernant la représentation de la langue première :

276- « le kurmandji signifie... ma langue maternelle, ça signifie mon existence, c'est la langue où je peux m'exprimer facilement avec mes proches, c'est une langue pour moi avec laquelle je peux exprimer mes émotions, mes sentiments, il y a beaucoup de significations pour moi en fait » (Xezal)

Dans cette section, différentes dénominations et représentations du kurde sont relevées. Les mots et les notions comme « existence », « sentiment/émotion », « identité », « musique/chanson », « ma langue », « histoire/ancienneté », « conscience », « espace/source de vie », « langue maternelle », « histoire/poésie », « continuité [culturelle] », « [le sentiment de] sécurité », « maison », « blessure » sont fréquemment employés dans l'expression de la signification du kurde. Ces dénominations montrent le lien qu'ils•elles établissent entre eux-mêmes et la langue. On remarque également que certains locuteurs mettent en rapport le kurde et le turc en expliquant la signification du kurde pour eux•elles. Cela montre comment une situation diglossique marquée par une histoire de minorisation influence la façon de concevoir les langues.

## 13.2 L'appréhension du bi/plurilinguisme : l'évaluation de la situation du contact par les locuteurs

L'objectif de cette section est d'analyser certains discours complémentaires à ceux des sections précédentes afin de donner un aperçu complet des représentations de l'appréhension du contact (bilinguisme kurde-turc) par les locuteurs. Nous verrons également à travers les données si les locuteurs se considèrent bi/plurilingues. Leurs considérations tiennent souvent compte des compétences et des (in)sécurité linguistiques, ainsi que de la situation sociolinguistique du kurde en Turquie, dans ses dimensions historiques et actuelles. Ainsi, leurs discours permettront de montrer ce qu'ils•elles comprennent par « pratiquer une langue » et le bi/plurilinguisme.

Dans l'extrait suivant, Agir évalue son bilinguisme (et celui de sa famille) dans le contexte de la migration :

277- « [vous vous considérez comme une personne plurilingue ?] oui, nous utilisons les deux langues / que ça soit en famille, nous utilisons les deux de temps en temps / avant de vivre dans les métropoles, au *memleket*, on parlait seulement en kurde, après l'arrivée en métropole [grande ville], à Istanbul, ça a dégénéré, à cause de mes frères et sœurs, à cause des enfants, c'est devenu plus en turc et le kurde a régressé / peut-être c'est la plus grande tragédie des Kurdes /, mais ça a toujours été comme ça, le turc est la langue dominante- pas en campagne, il [le kurde] se préserve là-bas, mais ça diminue aux métropoles, le taux de pratique de la langue /, mais moi je peux dire que je maîtrise les deux langues, je peux les parler sans difficultés » (Agir)

Agir avait déclaré avoir appris le turc à l'école, il se définit comme un locuteur plurilingue. Cependant, lors de l'entretien et les élicitations, il avait manifesté une certaine insécurité linguistique. Malgré qu'il acquiesce un déclin au niveau de la pratique du kurde (en rapport avec le contexte de migration à Istanbul), le locuteur se montre sûr de sa maîtrise de la langue, au moins pour la vie quotidienne. Comparé à ses réponses lors des élicitations, on constate effectivement que ses déclarations et ses pratiques de la langue ne correspondent pas. Par ailleurs, Agir ne semble pas évaluer ses propres compétences selon la norme (ou la variété standard du kurmandji) ; par conséquent, il retient une approche qui ne condamne pas les éléments issus du mélange avec le turc, ou une autre langue (cf. aussi l'extrait (200), section 11.2.3.3.3, où il distingue les causes du mélange avec le turc et les conséquences, selon lui, *normal et inévitable*).

Berfin retient une perspective plus large, tenant compte de l'apprentissage des langues étrangères et les rôles selon différents besoins :

278- « [le plurilinguisme des Kurdes, compte tenu des politiques linguistiques, se développe 'naturellement' ou bien est-ce qu'il se développe par la pression de l'État ?] le fait d'apprendre le turc, c'est la pression de l'État, le fait d'apprendre l'anglais, c'est la pression du secteur privé / si ça se faisait de façon 'naturelle', j'aurais voulu apprendre l'espagnol / au sujet du kurde, bien sûr que dans les villes de l'est [RMK] c'est une obligation / pour les autres langues, par exemple j'aimerais apprendre l'espagnol, mais j'apprends l'allemand parce que je travaille dans le secteur de la chimie / évidemment, c'est par des politiques, pour les Kurdes, ce plurilinguisme devient plus un désavantage qu'un avantage / [mais t'avais dit que dans ton cercle d'amis c'est vu comme quelque chose d'intéressant], mais c'est pas comme l'espagnol, [les réactions] c'est plutôt 'ah oui', 'hmm ok', pareil pour le laz, pour l'arménien, c'est comme ça qu'on voit les langues communautaires, on regarde différemment ceux qui parlent l'allemand ou l'espagnol » (Berfin)

La locutrice affirme qu'il est *obligatoire* de parler kurde dans la RMK même si les locuteurs révèlent en général un déclin au niveau de la pratique du kurde. Sa comparaison entre le kurde et les langues étrangères (comme anglais, espagnol, allemand) illustre une catégorisation faite selon la fonction et la représentation des langues (globale vs. locale/communautaire) ; elle relève l'aspect identitaire du kurde et l'approche de cette langue dans la société. La locutrice semble mettre en avant la fonctionnalité des langues tout en soulignant que la nécessité de les apprendre est imposée par l'État ou par le système économique mondial. Le discours de Berfin illustre également que le poids des langues se définit en rapport avec le contexte, par exemple celui du kurde en RMK en Turquie, en tant que langue vernaculaire dans la région. Comme Berfin, Serdal, Hogir et Ronî prennent en compte la représentation du kurde en évaluant leur bilinguisme kurde-turc ; Ronî considère ses compétences en lecture et en écriture du kurde (cf. également le chapitre 9) et ne se définit pas comme bilingue :

279- « Ronî : si j'écrivais bien le kurde, je pourrais le dire /, mais comme il faut deux, trois langues- mais comme le kurde se limite à l'oral, et que l'anglais est approximatif, je ne peux pas le dire /, mais si je maîtrisais le kurde, si je pratiquais la lecture et l'écriture, je l'aurais sûrement dit / j'aurais dit que je suis plurilingue / et comme ils disent qu'une personne qui parle deux langues peut plus facilement en apprendre trois, quatre / je me désignerais 'bilingue' si c'était le cas



Hogir : oui, je me considère [plurilingue]

Serdal : franchement, moi je ne me considère pas autant que ça / à part le turc, il n'y a pas de langue que je maîtrise / même pas le kurde- je veux dire que pour le kurde, c'est bien pour parler la langue courante, mais il y a des difficultés de la transférer à l'écrit / lors de lectures il y a des difficultés / c'est parce que je ne le trouve pas suffisant / pareil pour l'anglais, par exemple je ne peux pas regarder un film sans sous-titres / je me trouve incompetent / et comme le kurde n'est pas considéré comme une langue dans la société, c'est parce que parler kurde ne donne pas la même impression que parler français qu'il existe une telle perception / quand tu dis que 'je parle kurde', ah oui t'es kurde-

H : la majorité ne connaît pas le kurde comme une langue-

S : ils disent, 'ça sert à quoi'<sup>380</sup>

H : il y en a beaucoup / par exemple moi, je ne savais pas que le laz était une langue / je me disais que c'est un accent des gens de la région de mer Noire, mais en fait, il existait comme une langue / j'ai connu beaucoup de gens qui ne savent pas que le kurde est une langue, qu'il existe une littérature, des dictionnaires / la plupart de mes amis ignoraient ces œuvres, nous leur avons expliqué tout ça » (Serdal, Hogir, Ronî)

Selon Ronî, pour se définir comme bilingue, il faut maîtriser le code écrit des deux langues. Il est important de remarquer qu'écrire une langue porte une valeur symbolique selon le locuteur qui évalue son plurilinguisme en fonction de cette compétence. Serdal exprime le même point de vue que son ami tout en dénonçant la représentation du kurde dans la société. Le kurde n'est pas une langue valorisée dans la société. Par rapport à cette absence de reconnaissance, le kurde ne peut pas être considéré, selon le locuteur, comme une des langues qui constituent le plurilinguisme. Dans une telle condition, s'améliorer en kurde n'apporte aucun retour positif, et cela souligne le capital symbolique minorisé de cette langue. Malgré l'existence de la littérature et de la linguistique kurde, cette langue est dénigrée par les acteurs sociaux en Turquie. De ce fait, Hogir renverse le rapport de force entre les langues à travers les œuvres *prestigieuses* en littérature. D'après les trois locuteurs, pratiquer la langue dans tous les domaines linguistiques s'avère très important pour pouvoir se définir comme un *locuteur* de celle-ci ; la notion de la compétence a donc un grand impact sur le plan de l'auto-évaluation comme un bi/plurilingue. Les difficultés d'expression en kurde étant en lien avec les politiques linguistiques de l'État turc, l'approche des locuteurs semble retenir une idéologie linguistique dominée par une vision monolingue dont la doctrine est de maîtriser parfaitement *et séparément* les langues afin de se définir comme un *bon* locuteur d'une langue.

---

<sup>380</sup> Une expression qui implique que « ça ne sert à rien ».

Le terme « bi/plurilingue » avait nécessité une explication pour certains locuteurs (cf. la sous-section 8.2.1), comme Ciwan. Ce locuteur considère aussi le développement du bi/plurilinguisme suivant l'idéologie linguistique de l'État-nation qui impose la pratique de sa langue officielle. Cette langue joue un rôle de langue véhiculaire de la communication en même temps qu'un symbole de répression étatique chez les locuteurs des langues minorisées :

280- « [est-ce que tu te définirais comme une personne plurilingue ?] comment ça [rire] / [comme une personne qui parle plus d'une langue] oui, euh, je veux dire, il y a des bienfaits d'être 'colonisé' / quand tu n'as pas ton propre État, il est obligatoire que t'apprennes la langue de l'État, et il y a en fait un plus de ça, non seulement pour les Kurdes de cette partie [Turquie] / moi par exemple, ici je connais le turc et le kurde, en Iran, le persan et le kurde, en Irak l'arabe et le kurde, en Arménie l'arménien et le kurde, cela nous rend plurilingue, et l'anglais, le français, j'essaie de les apprendre, mais à part ça oui je suis plurilingue, avec le kurde et le turc » (Ciwan)

Le locuteur fait référence au terme « colonie<sup>381</sup> » pour mettre l'accent sur la fragmentation des Kurdes. Ainsi, le plurilinguisme kurde se contextualise selon la langue officielle/dominante de l'État correspondant et cela donne aux kurdophones l'occasion d'avoir accès aux sources dans différentes langues. Le discours de Ciwan illustre comment le sens et la représentation du contact se construisent de façon complexe, en termes de la présence concomitante des attitudes positives et négatives. Notons aussi la difficulté de l'accès et de l'acquisition des ressources linguistiques mixtes compte tenu des politiques répressives.

Le parcours personnel et les vécus des locuteurs ont un grand impact sur la représentation des langues et du bilinguisme kurde-turc. Baran dénonce la pression subie à l'école (cf. AIE dans la Partie 1) et son approche concernant le bi/plurilinguisme négativement influencé à cause de cette situation :

281- « [...] plurilingue, mais toutes les langues sont fragmentées et rapiécées / jusqu'à mes six, sept ans je n'avais aucune connaissance du turc / il n'y avait pas autant de [diffusion] à l'époque / [à l'école] l'instituteur est un étranger, il essaie de communiquer avec toi et toi aussi [avec lui] / comme un poisson hors de l'eau / [...] je ne pouvais plus écouter mon père, je ne pouvais plus le comprendre, parce qu'automatiquement- [il désigne un blocage concernant le kurde] / quand

---

<sup>381</sup> Cette désignation est utilisée, par exemple, par İ. Beşikçi pour définir la question kurde en Turquie (cf. le nom de son livre *Devletlerarası Sömürge Kürdistan* « Kurdistan : colonie interétatique »).

j'ai regardé la télé [kurde] pour la première fois, je me suis dit, est-ce qu'on peut parler kurde à la télé / j'étais choqué, 'Tom et Jerry parlent kurde' » (Baran)

Cet extrait illustre l'influence de l'idéologie monolingue sur la représentation du kurde chez le locuteur à travers son usage en famille et dans les médias. L'aliénation s'avère tellement forte que les problèmes identitaires (personnels) jouent un rôle essentiel dans le développement de ses attitudes, notamment contre la langue turque. Le parcours d'apprentissage des langues par Lorîn semble également influencer ses pratiques actuelles :

282- « [elle se compare à ses frères et sœurs] je suis la plus grande [sœur], les petits [ses frères et sœurs] parlent plus de langues, le turc, le kurde, le français, l'anglais, l'allemand / ils les parlent très bien / quand je me compare à eux, non, parce que je trouve beaucoup de défiance en moi, c'est lié à ma situation personnelle, j'étais un peu seule quand on est arrivés en France, eux ils ont développé les langues entre eux, de façon plus européenne, dans la culture européenne, les chansons, les musiques, moi c'était kurde, kurde, c'est pour ça que ça n'a pas beaucoup développé » (Lorîn)

Lorîn se compare à ses frères et sœurs avec un sentiment d'insécurité et énonce qu'elle ne se définit pas comme une personne plurilingue. Elle met cette situation en relation avec son parcours individuel et la migration de sa famille. Certains locuteurs semblent être plus sensibles et dans le cas de Lorîn, elle cherche à justifier ses « défiances » linguistiques en fonction de son parcours individuel de l'acquisition des langues. Elle se définit comme une locutrice *imparfaite* et établit une frontière entre soi-même et ses frères et sœurs comme des *meilleurs* locuteurs des langues *européennes*. Les idéologies linguistiques constituent ainsi une dimension importante lorsqu'il s'agit de se considérer comme un bi/plurilingue ou non. Les insécurités linguistiques constituent la principale explication des discours auto-évaluatifs qui contestent l'attribut bi/plurilingue.

Quant à Adar, il exprime une sécurité linguistique et une fluidité plurilingue ; j'ai pu personnellement les observer au cours de plusieurs rencontres avec lui :

283- « oui je me définis comme une personne plurilingue parce que je fonctionne ainsi, si je réfléchis en turc sur un sujet, c'est en turc / si je réfléchis en kurde, c'est en kurde / et si je réfléchis en anglais c'est en anglais que j'établis le lien / [je] révisé la phrase selon la langue dans laquelle je l'ai perçue, puis je reformule la forme et le sens émotionnel de la phrase selon cette langue / [et quand c'est plus spontané ?] avant c'était toujours en kurde, à l'université quand je m'énervais, je jurais toujours en kurde et puis je traduisais pour que ça se fasse comprendre » (Adar)

La conception de la langue d'Adar s'inscrit également dans une approche monolingue étant donné qu'elle établit des frontières nettes entre les langues. En faisant l'analogie d'un mécanisme qui fonctionne de façon régulière chez soi, il semble désigner un certain *automatisme* plurilingue. De plus, il déclare que ses réactions étaient en kurde lors de ses années de licence ; il sous-entend que ce n'est plus ainsi et que même ses réactions verbales se prononcent selon *la* langue de la conversation. Le locuteur se considère comme plurilingue, car ses pratiques langagières rentrent dans le cadre de l'idéologie monolingue qui promeut une vision structuraliste et nationaliste, défendant la norme et la pureté des langues, refusant le mélange et le contact linguistique.

Gulê manifeste une attitude plutôt positive envers le plurilinguisme et son impact sur l'apprentissage des langues étrangères ; mais selon elle, ce n'est pas le cas des kurdophones en Turquie :

284- « je vis ça [être plurilingue] comme une réalité sociale / dans la même journée, je parle en kurde avec un membre de ma famille lorsque je continue à parler en turc avec un collègue / c'était pareil quand je vivais en France / c'est une réalité, je parle plusieurs langue dans ma vie [quotidienne] / je suis contente d'être plurilingue, le voyage sémantique des mêmes mots dans différentes langues / réfléchir à leurs similarités et différences, c'est amusant pour moi / [...] plusieurs amis m'ont dit qu'ils me trouvent plus à l'aise quand je m'exprime en français, au niveau de la prononciation, et percevoir les différents sons, il y a des avantages d'être plurilingue, par exemple je connais un peu l'arabe, et encore plus le persan / au niveau de l'apprentissage, chaque jour- c'est quelque chose de systématisée, la syntaxe, etc.- / si une personne parle le turc, mais si elle a eu cet apprentissage, si elle n'a pas réfléchi sur cette chose écrite et systémique, est-ce que son plurilinguisme lui servira à apprendre d'autres langues de façon plus à l'aise / les domaines de la pratique de la langue aurait sûrement un impact sur cela / [et le bilinguisme des Kurdes en Turquie, cela se développe naturellement ?] ce que je comprends de 'naturel', c'est la rencontre, il y a eu des milieux de contact, c'est ainsi que cela [le bilinguisme] a été pratiqué, bien sûr que ce n'est pas le cas / ce qu'on voit plutôt, et c'est aussi mon cas, c'est qu'il [le bilinguisme] se développe avec le système éducatif / après que t'as six ans / le fait que la langue de scolarisation soit le turc / que la langue de l'économie et du gouvernement soit le turc / que les [acteurs du terrain] juges, les policiers, les soldats ne savent pas parler kurde » (Gulê)

La locutrice semble apprécier le plurilinguisme en tant qu'une réalité sociale et une richesse individuelle. Cela peut être en lien avec l'intérêt qu'elle porte sur l'apprentissage des langues, mais il est notable qu'elle ait appris des langues étrangères bien valorisées comme le

français ou l'arabe ou encore le persan. Par ailleurs, son regard positif envers le plurilinguisme peut être également en lien avec la sécurité linguistique qu'elle exprime à travers sa langue première (kurde). Néanmoins ce constat ne semble pas être valable pour tous les locuteurs qui expriment une telle sécurité, comme par exemple Adar et Baran qui manifestent une approche plutôt monolingue (cf. le parcours individuel problématique de Baran et la conception monolingue mentionnée dans le discours d'Adar). Quant à Gulê, elle souligne l'importance de l'apprentissage cadré de lire et d'écrire pour pouvoir atteindre un niveau de bi/plurilinguisme valorisé ; son approche apparaît en cohérence avec la revendication de l'enseignement en langue première kurde. Bien qu'elle porte un regard positif au bi/plurilinguisme, la locutrice relève la situation diglossique dans laquelle le kurde se retrouve en Turquie. Comme d'autres locuteurs, elle désigne l'imposition du turc aux kurdophones à travers les appareils idéologiques de l'État et les acteurs sociaux qui ignorent la présence du kurde suivant l'idéologie linguistique dominante.

La réponse de Welat à la question sur le bilinguisme kurde-turc en Turquie souligne la distribution des rôles des deux langues. Selon lui, le turc constitue « la langue en commun, et c'est pour s'exprimer devant l'État », donc il est la langue véhiculaire. Il établit aussi un rapport fort avec l'aspect socioéconomique de la pratique de cette langue : « tu ne peux rien faire sans le turc, étudier, devenir 'quelqu'un' ». Et le kurde, « la langue 'maternelle' » apparaît dans son discours comme la langue qu'« ils [les autorités turques] ne peuvent pas exterminer ». Le kurde est ainsi une langue plus identitaire, communautaire ; la présence du conflit sociolinguistique confirme la réaction contre l'assimilation. En effet, la description du bilinguisme faite par Welat résume clairement la situation diglossique en Turquie. Le locuteur relève la véhicularité du turc à l'échelle macro tandis qu'il met en évidence une affection bien plus importante pour le kurde. Ainsi, d'une part, le turc est plus fréquemment utilisé au quotidien par les kurdophones, car c'est la langue dominante de la société (et la langue officielle), d'autre part, la langue communautaire (dominée et minorisée) remplit une fonction identitaire, elle est quasiment inséparable de l'identité individuelle pour la majorité des kurdophones.

La plupart des locuteurs ont évalué séparément leurs compétences et attitudes concernant les deux langues lors de l'auto-évaluation de leurs bi/plurilinguismes. Cela fait référence à un comportement décrit dans la littérature : « [...] les représentations linguistiques portent davantage sur les langues prises individuellement que sur le bilinguisme en tant que tel. En effet, on développe toutes sortes de discours sociaux [sur les langues], mais on peine à se représenter le bilinguisme comme objet de réflexion [...] Très souvent, on projette un point de vue monolingue sur le bilinguisme [...] la connaissance en langues étant perçue en général

comme l'indicateur principal du bilinguisme » (Py & Gajo, 2013 : 83-84). De manière comparable, les locuteurs participant à ce travail n'évaluent pas le fonctionnement de leur répertoire bi/plurilingue, ni mélanges ou alternances, mais ils font des affirmations sur leurs compétences en deux langues, séparément. Cela montre la difficulté de s'approprier une conception multilingue de la langue. Et cette difficulté provient de l'idéologie linguistique issue d'une perspective ethnonationaliste du monde qui motive la délimitation et la mise en œuvre des frontières linguistiques lorsqu'il s'agit d'une situation de contact.

Les questions posées aux locuteurs pourraient être également interprétées selon la question posée par Thomason dans son étude sur le contact de langues (2001 : 33) : « Est-ce que c'est bien d'être un plurilingue ? ». Gulê, Ciwan et Berfin manifestent une approche plutôt positive, mettant en avant des avantages d'être bi/plurilingues tout en dénonçant la représentation négative du kurde dans la société turque. D'autres locuteurs semblent accepter cette réalité, mais restent plutôt dans le cadre de leur parcours et idéologie individuelle, et voire, se limitent à une conception monolingue. Thomason (ib.) rassemble quelques réponses possibles à cette question : « La réponse varie selon la personne, quand et sous quelles circonstances. Les gens voient le multilinguisme de façons différentes et conflictuelles ; c'est une marque d'une éducation supérieure et de prestige, c'est un handicap social ou encore psychologique, c'est une responsabilité politique, c'est une nécessité pour la vie quotidienne, c'est un fait ordinaire de la vie, c'est une partie vitale de l'identité ethnique de la personne. Quelle perception entre celles-ci est valide ? Toutes, et bien sûr, sauf handicap psychologique. [...] La distribution des attitudes variées dépend de la particularité du paramètre culturel et régional » ; et donc du contexte et le positionnement du locuteur par rapport à ce contexte.

### **13.3 Les dynamiques langagières en rapport avec les problèmes liés à la situation du contact**

Cette dernière section a pour but de donner un aperçu récapitulatif sur la conception monolingue vs. multilingue de la langue ainsi que sur les approches concernant les usages hétérogènes. Il s'agira également d'établir des corrélations entre la réalité du terrain et les thèmes abordés dans les analyses. La figure (n°9) et – en particulier – le tableau (n°2) ci-dessous synthétisent les données et les analyses concernant l'état et le sens du contact kurde-turc ; il se base sur la perspective sociolinguistique précisée par les notions abordées tout au long de cette

thèse ; leurs limites sont les données issues des enquêtes. Les différents cas (d'acteurs sociaux kurdophones bi/plurilingues) y sont représentés :

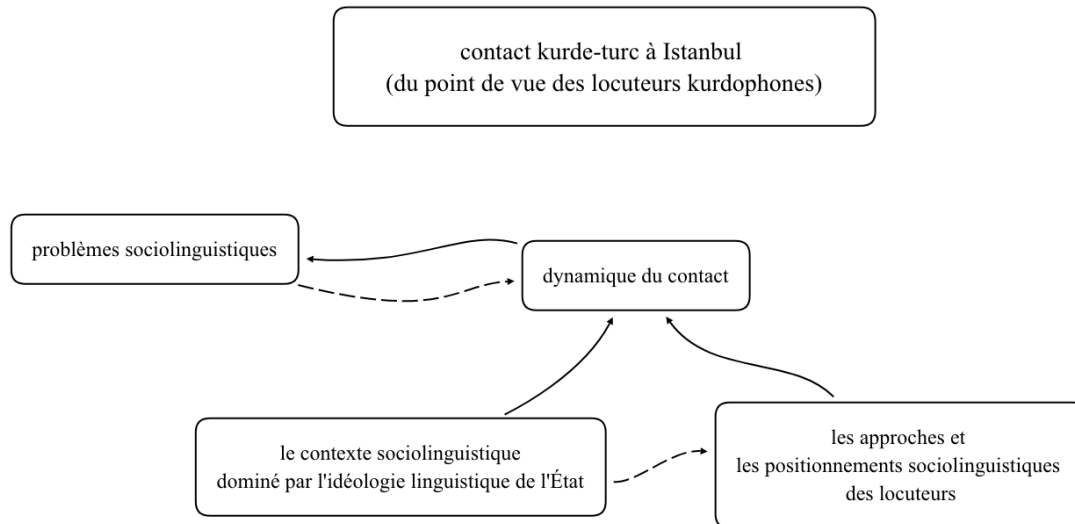


Figure n°9 La dynamique du contact (re)définit les problèmes sociolinguistiques

Le tableau (n°2) ci-dessous a pour objectif de relier les problèmes sociolinguistiques constatés (colonne 1) et les dynamiques du contact (colonne 2 et 3). La dernière colonne (3) concerne les données présentées dans ce chapitre ainsi que par les différents points de vue des kurdophones (participant à notre enquête) illustrés dans les chapitres précédents. L'ensemble des points relevés dans cette colonne représente la conception de la langue chez les locuteurs. Notons que par *conception de la langue*, il faut entendre les attitudes et les positionnements sociolinguistiques des locuteurs sur les phénomènes et les problèmes sociolinguistiques liés au contact kurde-turc. La colonne (2) est constituée des points faisant référence à la mise en œuvre des actes langagiers qui motivent l'émergence des problèmes sociolinguistiques constatés. Ces actes sont souvent liés à l'idéologie dominante de l'État et concernent les politiques linguistiques menées en Turquie. Dans cette perspective, les colonnes (2) et (3) représentent les actes langagiers qui contribuent à part égale à la formation de cette dynamique. Quant à la colonne (1), elle récapitule les problèmes sociolinguistiques liés au contact kurde-turc à Istanbul (et en Turquie), constatés préalablement à l'enquête (avant le terrain) et lors de la réalisation de l'enquête.

Si la dynamique du contact, ainsi que le sens du contact évoluent en permanence en rapport avec les changements sociopolitiques, les problèmes sociolinguistiques issus du contact se redéfinissent dans cette dynamique. Étant donné que l'historicité et le sens du contact se reconstruisent perpétuellement, les problèmes relevés varient, tout comme pour les positionnements sociolinguistiques. Cependant, il ne faudrait peut-être pas limiter la contribution des turcophones à l'élaboration de l'idéologie dominante de l'État turc dans la mesure où les approches et les attitudes des acteurs sociaux turcophones sont autant diversifiés. Cela révèle en effet un point qui manque (selon mon observation) aux études sur le contact entre le kurde et le turc dans le contexte de la Turquie (cf. la partie « discussion et perspective »). Dans le cadre de cette thèse, deux champs constituent les raisons principales de l'émergence des problèmes sociolinguistiques et les positionnements des locuteurs en réaction à ces problèmes en tant qu'acteurs sociaux. Ainsi se présente le conflit sociolinguistique kurde-turc en Turquie – dans la limite des données présentées dans cette recherche – dans le tableau (n°2) :



les problèmes sociolinguistiques issus du contact kurde-turc à Istanbul (Turquie)	la dynamique du contact	
	le contexte sociolinguistique dominé par l'idéologie linguistique de l'État	les attitudes et les positionnements sociolinguistiques des locuteurs
l'acquisition du kurde (et du turc)	<ul style="list-style-type: none"> <li>- l'absence de l'enseignement en langue kurde</li> <li>- les politiques linguistiques de dénégation du kurde</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- la représentation négative des usages en kurde</li> <li>- la représentation négative des pratiques en turc</li> <li>- l'insécurité linguistique dans deux langues (et dans les autres langues étrangères)</li> <li>- l'attitude négative sur les usages mixtes</li> <li>- la maîtrise du kurde comme solution et comme une pratique de résistance</li> <li>- la revendication de l'enseignement en kurde</li> </ul>
la transmission intergénérationnelle du kurde au sein de la communauté	<ul style="list-style-type: none"> <li>- l'absence de l'enseignement en kurde</li> <li>- l'obstruction (ou l'interdiction) des initiatives pour enseigner et diffuser le kurde</li> <li>- la diglossie kurde-turc et la diglossie interne au kurde</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- la revendication de l'enseignement en kurde</li> <li>- les technologies de communication (notamment les diffusions sur les chaînes kurdes et sur les réseaux sociaux)</li> <li>- la valorisation et la sensibilisation de la variation en kurmandji</li> <li>- l'effort individuel et institutionnel pour <i>produire et consommer</i> en kurde</li> </ul>

le fonctionnement hétérogène du kurde selon le milieu social et le sujet de conversation	<ul style="list-style-type: none"> <li>- la minorisation des domaines d'usage du kurde (restriction au domaine familial)</li> <li>- la représentation (négative) du kurde chez ses locuteurs, liée à l'interruption de l'acquisition du vocabulaire kurde</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- maintenir l'usage du kurde dans tous les milieux sociaux (notamment dans le domaine familial) et rendre visible la langue dans le domaine public</li> <li>- élargir les domaines d'usage en produisant/écrivant en kurde</li> <li>- maîtriser la langue (la variété standard) et surmonter l'insécurité linguistique</li> </ul>
les usages mixtes en kurde et en turc	<ul style="list-style-type: none"> <li>- la situation diglossique du kurde</li> <li>- la restriction des domaines d'usage</li> <li>- les problèmes de l'acquisition du lexique kurde par les locuteurs</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- l'évitement du turc pour établir une frontière linguistique nette entre les langues</li> <li>- la représentation négative du mélange avec le turc et le discours sur la norme et la pureté du kurde</li> <li>- la catégorisation des locuteurs qui font plus de mélanges</li> <li>- l'insécurité linguistique en kurde</li> <li>- l'approche qui distingue le conflit sociopolitique et l'acquiescement par certains locuteurs des usages mixtes avec le turc</li> </ul>
les actes glottophobiques	<ul style="list-style-type: none"> <li>- le conflit sociopolitique</li> <li>- les politiques de dénégation du kurde et droits linguistiques des kurdophones</li> <li>- la représentation négative du kurde dans la société turque</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- la représentation négative du turc et des turcophones (comme réaction)</li> <li>- la représentation négative du bilinguisme en turc et de l'apprentissage de cette langue</li> </ul>

Tableau n°2 *La dynamique du contact kurde-turc à Istanbul (Turquie)*

La conception de la *langue*, compte tenu des idéologies linguistiques des locuteurs dans une situation du contact avec le turc dans le contexte de la Turquie, se résume ainsi :

- 1) Bien qu'ils puissent porter des discours – intrinsèquement – contradictoires, la majorité des locuteurs semblent manifester une conception monolingue de la *langue* (sauf quelques exceptions, par exemple Heward et Gulê). Cela apparaît comme une réaction à l'idéologie linguistique homogénéisante de l'État. Cette idéologie se reflète dans le discours des locuteurs qui rejettent (voire condamnent) les phénomènes issus du contact avec le turc.
- 2) La représentation négative des usages mixtes en kurde demeure la manifestation principale d'une telle conception ; cependant, il faut tenir compte de la signification assez négative du contact avec le turc étant donné que la représentation négative de cette langue influence fortement la perception de son emploi.
- 3) L'appréhension du bi/plurilinguisme se contextualise en rapport avec le conflit sociopolitique. L'histoire du contact joue un rôle essentiel dans la (re)construction de la signification du bilinguisme en kurde et en turc. Les locuteurs tiennent souvent des discours historicisants, pastoraux et patriotiques concernant la langue kurde. Ils semblent avoir une conception de la langue profondément rattachée à l'identité ethnolinguistique et à la résistance contre les politiques menées. Cette conception qui valorise la langue kurde semble refuser la notion du contact linguistique, en particulier avec les langues comme le turc, l'arabe et le persan.

Le phénomène du contact kurde-turc dans le contexte d'Istanbul est abordé dans ce travail suivant ses significations diversifiées chez les acteurs sociaux kurdophones bi/plurilingues. Cette signification se définit en rapport avec l'histoire du contact et la dynamique sémantique constituée des changements au niveau des pratiques langagières des locuteurs. Étant donné que la dynamique sémantique est reliée à l'approche individuelle des locuteurs, il se manifeste une pluralité au niveau de l'appréhension du phénomène. Cette pluralité se présente en diverses approches retenues par rapport aux usages mixtes – homogénéité vs. hétérogénéité. Cette opposition se concrétise notamment en termes de représentation de la frontière linguistique où les notions d'insécurité, de norme et d'imaginaires linguistiques (par exemple la pureté du kurde) rentrent en jeu. Concernant les conceptions monolingue vs. multilingue, les idéologies sociolinguistiques des locuteurs sont diversifiées. Celles-ci évoluent et se reconstruisent et les locuteurs y contribuent en tant qu'acteurs sociaux.

La signification du contact se transforme, ainsi que la représentation du contact et la conception de la *langue*. Les données en synchronie présentées tout au long de cette recherche ne témoignent que d'une partie de cette évolution.

# Discussion et perspectives

Dans cette thèse, notre démarche a consisté à illustrer les faits sociolinguistiques liés à la situation du contact. Elle ne s'est pas limitée à l'établissement des liens de cause à effet entre les échelles micro et macro ; les analyses *qui vont et qui viennent* entre celles-ci, relevant et soulignant les contradictions et les questionnements des locuteurs. Les questions de recherche posées (cf. la partie 2) concevaient une approche qui révélerait le lien entre les pratiques langagières et les usages issus du contact tout en présentant les problèmes corrélés à la tension sociopolitique. La représentation des langues, du bi/plurilinguisme et la négociation des frontières linguistiques constituaient également une partie importante de ces questions.

Les phénomènes du contact kurde-turc à Istanbul, étudiés dans le cadre de cette recherche, révèlent des caractéristiques du contact des langues iraniennes et turciques observées dans d'autres territoires du continuum irano-turcique. La fréquence de l'emprunt lexical au domaine nominal et verbal est une de ces conséquences. La construction verbe support est attestée dans les deux langues et cette construction constitue également un phénomène de contact bien remarqué par les locuteurs. L'accent kurde en turc semble être un autre domaine linguistique important où les interférences bi/plurilingues interviennent. Ainsi, les frontières linguistiques sont principalement discutées autour de ces trois phénomènes du contact : l'emprunt lexical, la CVs et l'accent. Différentes idéologies linguistiques sur les usages mixtes montrent comment ces phénomènes sont perçus par les locuteurs. En outre, les conditions de l'émergence et de l'évolution du contact kurde-turc à Istanbul, révèlent également des spécificités contextuelles. Suivant le fonctionnement plurilingue relevé dans le discours des kurdophones, l'alternance du kurde et du turc semble être le phénomène de contact le plus employé dans la vie quotidienne. Les locuteurs précisent souvent que l'alternance est liée au sujet de la conversation et cela révèle, en effet, le manque de connaissance lexicale pour parler de certains sujets. Ce manque est fortement corrélé à la situation sociolinguistique du kurde à Istanbul (en Turquie) et ainsi qu'à la situation diglossique. Les locuteurs tiennent des approches assez diversifiées sur l'emploi du turc dans la vie quotidienne, conçues d'après leurs idéologies et leurs parcours individuels.

Les pratiques langagières des kurdophones à Istanbul et la dimension ambivalente et instable de ces pratiques ne s'expliquent donc pas avec une seule approche, une seule attitude ou un seul type de discours. Au vu des données présentées, des typologies concrètes des locuteurs qui catégorisent les différentes approches du contact ne pourraient pas être décrites :

« Le problème de la structuration sociale est un vieux problème, trop longtemps paralysé dans la dichotomie macro-micro ; nous prétendons que la sociolinguistique possède des outils privilégiés pour dépasser cette dichotomie, et repenser la question en termes d'actions inter-reliées au sein de contraintes symboliques et matérielles » (Boutet & Heller, 2007 : 312). Les problèmes sociolinguistiques issus du contact kurde-turc relevés et discutés ont été considérés du point de vue de la complexité entre ces deux échelles d'analyse. Ce point de vue met en avant la notion de la dynamique qui conçoit les pratiques des locuteurs comme des éléments reconstruisant sans cesse le contact au niveau des représentations et des usages des ressources bi/plurilingues. Dans notre perspective, « l'interrelation » apporte une signification à chaque cas, c'est-à-dire aux actions/discours de chaque *acteur social*, et c'est pour cela que notre démarche privilégie *les locuteurs•locutrices qui parlent pour eux•elles-mêmes*. L'objectif est ainsi de relier les différents positionnements, dans le cadre de l'approche méthodologique retenue, et de porter des explications à une partie de la réalité du terrain concernée, à partir des notions et concepts théoriques abordés.

Les analyses montrent comment la situation diglossique impacte la vie bi/plurilingue des kurdophones. Il s'agit clairement d'une situation diglossique dans laquelle les locuteurs doivent « disposer de deux langues pour effectuer l'ensemble des activités de communication propres à leur vie sociale » (Py & Gajo, 2013 : 79). Selon les définitions proposées par les auteurs, le cas du bi/plurilinguisme kurde en Turquie se présente comme, 1) « un monolinguisme social [qui] peut coexister avec un plurilinguisme individuel (langues minoritaires, situations migratoires) » et 2) « un monolinguisme social [qui] peut entraîner, voire imposer un monolinguisme individuel (État-nation monolingue ; ex. : France) » (id. : 72). En Turquie, il y a un monolinguisme social qui s'impose (notamment) aux kurdophones, à travers les AIE. Certains Kurdes de langue première kurde ont cédé leur langue, ou ils sont en train de céder la pratique de celle-ci sous les effets de la politique assimilationniste, et ils deviennent des locuteurs monolingues du turc. Cela montre l'ampleur de la politique de l'assimilation linguistique au sien de la communauté kurdophone, car cette politique refuse un bilinguisme sociétal en kurde et en turc. Le fait que l'immense majorité des Turcs ne soient pas kurdophones explique le résultat de cette diglossie tout comme un bilinguisme non-latéral et asymétrique entre les composants de la société.

Blanchet (2012 : 149) remarque que la diglossie émerge dans une situation de contact de langues « quand deux variétés (langues ou lectes) sont en situation hiérarchisée, l'une étant socialement positionnée comme dominant l'autre, sur un plan ou sur un autre, ce qui provoque une répartition des champs d'usages » et crée « nécessairement une tension conflictuelle ». En

d'autres termes, l'intervention de l'idéologie linguistique de l'État-nation entretient des effets considérables sur la tension conflictuelle, comme dans le cas de la Turquie du point de vue de la langue kurde. Les dispositifs de l'État-nation turc cherchent à pénétrer dans tous les cadres linguistiques/communicatifs à travers des actions symboliques : « Les conflits apparaissent lorsque le concept normatif de la langue s'impose dans d'autres espaces dans la mesure où [ce concept] a été développé avec la stabilisation du monolinguisme dans l'espace public formel. Cela peut s'utiliser pour discréditer l'usage de langue dans d'autres espaces, car dans l'État-nation moderne, le pouvoir appartient à ceux qui maîtrisent le registre formel » (Shroeder, 2021 : 50). Ce monolinguisme sociétal affecte négativement la vie quotidienne des kurdophones. C'est dans ce sens-là que la revendication de l'enseignement en kurde et sa valorisation sociétale semblent essentielles pour surmonter le déséquilibre sociolinguistique entre les kurdophones et les turcophones. L'accès à l'enseignement secondaire et supérieur demeure un problème grave ayant des conséquences socio-économiques dans la vie des Kurdes. De plus, les locuteurs subissent des actes symboliques et physiques de glottophobie dès l'école primaire impactant négativement la représentation du kurde.

La question de l'accent semble constituer un obstacle dans la recherche d'emploi de certains locuteurs. Ceux•celles ayant un « meilleur accent » en turc ont supposément plus de chance de trouver un travail tandis que les autres ayant un « accent fort » peuvent rencontrer des difficultés dans leur recherche (dans une perspective élargie, cela peut être valable pour les turcophones dont les dialectes régionaux sont marqués). Cette situation est en lien avec la conception « normative » de la langue. Selon les locuteurs, ceux•celles qui n'ont pas d'accent en turc ont un niveau d'éducation supérieure et ils•elles ne subissent pas une discrimination ethnolinguistique. Si on généralise cette situation à l'ensemble de la communauté kurdophone, les locuteurs de la classe populaire ont un emploi ne nécessitant pas obligatoirement des compétences linguistiques *reconnues* et *normatives* (cela n'écarte pas la possibilité qu'ils fassent l'objet d'actes glottophobiques au travail). Par ailleurs, l'accent des locuteurs des classes moyennes et supérieures semble être moins marqué dans la mesure où ils s'intègrent à la vie sociale en dehors du cadre familial. Selon cette observation, on peut se demander si les problèmes sociolinguistiques du kurde se limitent au plan identitaire et idéologique pour les locuteurs qui n'ont plus d'accent lorsqu'ils parlent turc ; par exemple ceux•celles de la nouvelle génération, ayant grandi dans les grandes villes de l'ouest du pays, dont la kurdicité ne se montre plus dans leurs usages linguistiques. L'identité ethnolinguistique kurde peut donc se maintenir dans les pratiques langagières même si cela se perd au niveau des usages. C'est pour

cela que l'effort individuel de ces locuteurs pour s'améliorer en kurde apparaît significatif en termes de l'apprentissage de la langue et de la revendication des droits linguistiques.

Les données présentées dans ce travail exposent ainsi des « rapports conflictuels de domination, d'hégémonie, de prestige ou d'exclusion entre différents groupes humains à travers leurs lectes (ou langues), désignés sous le terme diglossie. Ils mettent en œuvre une glottophobie d'autant plus puissante que largement tolérée et donc inaperçue dans la plupart des sociétés » et cela semble être également le cas de la société turque. « On peut d'une certaine façon considérer la diglossie comme une 'pathologie' ethnosociolinguistique collective, vécue également au niveau individuel » (Blanchet, 2012 : 150). Cette « pathologie ethnosociolinguistique » ne peut pas être expliquée sans faire référence au conflit sociopolitique : « [...] puisque l'homo sapiens n'est pas une espèce pacifique, ce n'est pas étonnant que les langues de la culture [minorisée] soient utilisées, par la culture dominante, comme un marqueur de la différence culturelle : cela ne permet pas seulement d'identifier les personnes à discriminer, mais cela donne une cible pour la discrimination » ; ce point a été relevé par les actes glottophobiques énoncés par les locuteurs dans les analyses (Thomason, 2001 : 5). Cette discrimination et la tension dominante vs. minorisée contribuent au cycle de production de discours ethnonationaliste autour de la langue au sein des deux communautés. Dans cette perspective les problèmes s'avèrent autant sociopolitiques que sociolinguistiques. Ainsi, il a été montré que les impacts du conflit sociopolitique se manifestent considérablement au niveau de la représentation des langues et du bilinguisme kurde-turc, ainsi qu'en matière d'attitudes à l'égard des usages mixtes. La conception de la langue chez les acteurs sociaux est en étroite rapport avec l'historicité du contact.

Dans ce travail, nous avons approché le contact des langues kurde et turque dans le contexte d'Istanbul, du point de vue des pratiques langagières et des usages plurilingues des kurdophones. Il existe plusieurs problèmes auxquels une réforme de politique linguistique profonde peut répondre. La réalisation d'une telle réforme nécessite tout d'abord un changement au sein de la société. La valorisation de l'usage des langues minorisées dans tous les domaines (en particulier dans l'enseignement) et l'apprentissage efficace des langues étrangères peuvent motiver la mise en œuvre de ces changements de politique. Il s'agit d'une transformation de l'approche concernant la variation linguistique, le plurilinguisme individuel et le multilinguisme territorial. Néanmoins, la réalisation d'une telle réforme ne semble pas vraisemblable dans la situation actuelle en raison de la tension sociopolitique en Turquie. En effet, cette proposition en vue de surmonter les inégalités linguistiques concerne plutôt la



société turque que la communauté kurdophone. Un changement au niveau des attitudes des turcophones peut permettre de progresser au sujet des droits linguistiques.

Lors de l'analyse des usages mixtes et de la présentation de l'évolution de la langue turque, il a été montré que cette langue (le turc) révèle de nombreux phénomènes de contact avec différentes langues ; on peut se demander pourquoi une sensibilisation au sujet du plurilinguisme ne se développe pas chez les Turcs dont la langue est intrinsèquement plurilingue. Il apparaît que ces concepts (le multilinguisme, le plurilinguisme, le contact linguistique, la diversité linguistique, la variation) ne font pas partie de l'enseignement national à aucun niveau (sauf pour certaines formations proposées à l'université en lettres ou en sciences du langage). Ainsi, ces faits humains et sociaux ne sont pas abordés dans les débats publics. Comme dans plusieurs pays, la discrimination linguistique, à savoir la glottophobie, n'est pas traitée sous l'angle juridique, comme un droit humain fondamental. Les efforts des associations, des organisations non-gouvernementales et des reportages journalistiques dans l'objectif de sensibiliser la société sur la discrimination linguistique ne sont pas suivis par un grand public, car ces incidents sont considérés selon l'idéologie dominante imposée par l'État (et le gouvernement actuel). Il existe un enfermement ethnolinguistique chez les turcophones, renforcé par les politiques linguistiques et les acteurs sociaux en charge de la mise en œuvre de ces politiques, par exemple les instances du gouvernement, les bureaucrates, les législateurs, etc. Cet enfermement, corrélé aux politiques linguistiques et socio-culturelles, forme un cercle vicieux au sens de l'exclusion de l'*autre*. Le kurde devient ainsi comme l'une des langues les plus discriminées, stigmatisées et assujetties à la violence symbolique.

Cette remarque concernant l'idéologie linguistique dominante et les conditions sociopolitiques en Turquie ne représente pas néanmoins tous les positionnements sociolinguistiques des turcophones. Une enquête menée auprès des turcophones, comme il a été fait avec les kurdophones, pourrait fournir des éléments d'analyse sur la représentation du kurde, du bi/plurilinguisme (en Turquie) sur les droits linguistiques des langues minorisées, sur le discours épilinguistique concernant les usages mixtes des kurdophones et aussi sur le contact du turc avec d'autres langues, et enfin sur la conception de la *langue* chez les turcophones dont la représentation est réduite, dans ce travail, à l'idéologie linguistique monolingue dominée par les politiques de l'État.

## La bibliographie

- Abdurrazak, G. Y., 2012, *The Tense, Aspect, Mood-Modality System of the Turkish Spoken in Cyprus : A Socio-Linguistic Perspective*, Thèse de doctorat, SOAS, L'université de Londres.
- Akin S., 1999, « Pour une typologie des processus redénommatifs », dans Akin, S. (Ed.) *Noms et renoms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, Collection Dyalang-Presses universitaires de Rouen, pp. 33-60.
- Akin, S., 2000, « Les Kurdes et le Kurdistan dans le discours scientifique turc », *Journal of Kurdish Studies* vol. 3, pp. 51-60.
- Akin, S., 2001, « Motivations phonologiques de la neutralisation d'une catégorie grammaticale dans un parler du kurde », *Linx* n°45, pp. 147-154.
- Akin, S., 2004a, « Comment ne pas nommer une langue ? Le cas du kurde dans le discours juridique turc », *Babylonia* n°1, pp. 23-25.
- Akin, S., 2004b, « La dénomination des personnes et la construction identitaire : le cas des prénoms kurdes en Turquie », *Le bulletin suisse de linguistique appliquée* n°80, pp. 27-38.
- Akin, S., 2011, « Language Planning in Diaspora : The Case of Kurdish Kurmanji Dialect », *ESUKA - JEFUL* vol. 2 n°1, pp. 9-27.
- Akin, S., 2012, « Comment écrire la grammaire d'une langue minorée ? Le cas du kurde kurmanji », dans Arnavielle, T. (Ed.) *Voyages grammairiens*, Harmattan, pp.168-184.
- Akin, S., 2016, « Langues et discours en situation de guerre : une approche sociolinguistique et pragmatique », *Lengas* n°80, disponible en ligne sur ce lien : <https://journals.openedition.org/lengas/1177>.
- Akin, S., 2017a, « Language Planning in the Diaspora : Corpus and Prestige Planning for Kurdish », dans Brizić, K. et al. (Eds.) *Vienna Year Book for Kurdish Studies* n°5, Prae Sens, pp. 159-175.
- Akin, S., 2017b, « La loyauté linguistique au sein des membres de la communauté kurde en France » dans Council of Europe (Ed.) *The Linguistic Integration of Adult Migrants*, De Gruyter, pp. 131-137.
- Akin, S., 2018, « La famille et la transmission de la langue en contexte diasporique : le cas du kurde », *Mélanges CRAPEL* n°39/1, pp. 4-15.

- Akin, S., 2019, « Droits linguistiques et droits de nommer les territoires : le cas des noms de lieux kurde en Turquie », *Études kurdes* n°13, pp. 46-58.
- Akin, S. & Akinci, M. A., 2003, « La réforme linguistique turque », *GLOTTOPOL* n°1, l'université de Rouen, pp. 76-86.
- Akin, S. & Araz, S., 2014, « Kürtçe Seçmeli Dil: Sorunlar ve Öneriler », l'article de journal disponible en ligne sur ce lien : [http://vantarafgazetesi.net/haber-kurtce\\_secmeli\\_dil\\_egitimi\\_sorunlar\\_ve\\_oneriler-6406.html](http://vantarafgazetesi.net/haber-kurtce_secmeli_dil_egitimi_sorunlar_ve_oneriler-6406.html), consulté le 27 mars 2019.
- Alakom, R., 2012, *Eski İstanbul Kürtleri*, Avesta.
- Althusser, L., 1970, « Idéologies et appareils idéologiques d'État », *La Pensée* n°151, Les Éditions sociales, pp. 67-125.
- Anderson, B., 2006, *Hayali Cemaatler*, Metis Yayıncılık.
- Andrews, P. A., 2002, *Ethnic Groups in the Republic of Turkey*, Reichart Verlag.
- Antonov, A. V., 2007, *Le rôle des suffixes nominaux en /+rV/ dans l'expression du lieu et de la direction en japonais et l'hypothèse de leur origine altaïque*, Thèse de doctorat, INALCO.
- Auer, P., 2021, « Language contact : pragmatic factors », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, chapitre 8.
- Auroux, S., 1998, *La raison, le langage et les normes*, PUF.
- Banguoğlu, T., 1986, *Türkçe'nin Grameri*, Türk Tarih Kurumu.
- Bazin, L., 2011, « L'actance en turc », dans Feuillet, J. (Ed.) *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, De Gruyter Mouton, pp. 925-938.
- Bedirxan, B. & Lescot, R., 1970, *Grammaire kurde (Dialecte kurmandji)*, Librairie d'Amérique et d'Orient.
- Blanchet, P., 2012, *Linguistique de terrain, méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique de la complexité*, Presses universitaires de Rennes.
- Blanchet, P., 2016, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Textuel, coll. Petite Encyclopédie critique.
- Blanchet, P., 2018, *Éléments de sociolinguistique générale*, Lambert-Lucas.
- Blommaert, J. & Rampton, B., 2011, « Language and Superdiversity », dans Blommaert, J. et al. (Eds.) *Language and Superdiversities*, Diversities vol. 13 n°2, UNESCO & MPI MMG, pp. 1-21.
- Blommaert, J., 2014, la version prépublication de Blommaert, J., 2016, « From mobility to complexity in sociolinguistic theory and method », dans Nik Coupland (Ed.) *Sociolinguistics: Theoretical Debates*, Cambridge University Press, pp. 242-260.

- Bourdieu, P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Fayard.
- Boutet, J., 2002, « Pratiques langagières » dans Charaudeau, P. & Maingueneau, D., (Eds.) *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, pp. 459-461.
- Boutet, J. & Heller, M., 2007, « Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique », *Langage et Société* n°121-122, pp. 305-318.
- Bölükbaş, F., 2016, « Suriyeli Mültecilerin Dil İhtiyaçlarının Analizi: İstanbul Örneği », *The Journal of International Social Research* vol. 9 n°46, pp. 21-31.
- Brendemoen, B., 1998, « Turkish Dialects », dans Johanson, L. & Csató, E. (Eds.) *The Turkic Languages*, Routledge, pp. 236-247.
- Bretegnier, A., 1999, *Sécurité et insécurité linguistique : approches sociolinguistique et pragmatique d'une situation de contact de langues : la Réunion*, Thèse de doctorat, Université de Réunion.
- Bruinessen, M., 1984, « The Kurds in Turkey », *MERIP Reports* n°121, pp. 6-12.
- Bruinessen, M., 1993, *Kürdistan Üzerine Yazılar*, İletişim Yayınları.
- Bruinessen, M., 1999, « The Kurds in movement : Migrations, mobilisations, communications and the globalisation of the Kurdish question », *Islamic Area Studies Project*, Working paper n°14.
- Bruinessen, M., 2000, « Kurds in Turkey », dans Bruinessen, M., *Kurdish Ethno-Nationalism Versus Nation-Building States*, ISIS.
- Bruinessen, M., 2013a, *Kürtlük, Türklük, Alevilik*, İletişim Yayınları.
- Bruinessen, M., 2013b, « Kurds and the City », dans Bozarslan, H. & Scalbert Yücel, C. (Eds.) *Joyce Blau, l'éternelle chez les Kurdes*, Institut Kurde de Paris, 273-295.
- Bruneau, M. & Rollan, F., 2017, « Les Kurdes et le(s) Kurdistan(s) en cartes », *Anatoli* n°7, pp. 21-41.
- Bulut, C., 2007, « Iraqui Turkman », dans Postgate, J. N. (Eds.) *Languages of Iraq, Ancient and Modern*, Cambridge University Press, 159-187.
- Cacoullos, R. T. & Travis, C. E., 2021, « Codeswitching and bilinguals' grammars », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, chapitre 14.
- Calvet, L.-J., 2017, *Les langues : quel avenir ?*, CNRS Biblis.
- Canut, C., 1998, « Pour une analyse des productions épilinguistiques », *Cahiers de praxématique* n°31, pp. 69-90.
- Canut, C., 2000, « Subjectivité, imaginaires et fantasmes des langues : la mise en discours 'épilinguistique' », *Langage et Société* n°93, pp. 71-97.

- Canut, C. & Duchêne, A., 2011, « Introduction. Instrumentalisations politiques et économiques des langues : le plurilinguisme en question », *Langage et sociétés* n°136, pp. 5-12.
- Canut, C. & Guellouz, M., 2018, « Introduction. Langage et migration : États des lieux », *Langage et Société* n°165, pp. 9-30.
- Chyet, M., 2003, *Kurdish-English Dictionary*, Yale Language Series.
- Costa, J., Lambert, P. & Trimaille, C., 2012, « Idéologies, représentations et différenciations sociolinguistiques : quelques notions en question », *Carnets d'atelier de sociolinguistique* n°6, pp. 226-246.
- Coşkun, V., Derince, M. Ş. & Uçarlar, N., 2010, *Dil Yarası*, DİSA.
- Csató, E. A., 2000, « Turkis -miş and -ımiş items : Dimension of a functional analysis », dans Johanson, L. & Utas, B. (Eds.) *Evidentials : Turkic, Iranian and Neighbouring Languages*, Mouton de Gruyter, pp. 29-44.
- Csató, E. et al., 2010, « The Linguistic Landscape of Istanbul in the Seventeenth Century », dans Sinclair P. J. J., et al. (Eds.) *The Urban Mind : Cultural and Environmental Dynamics*, Uppsala Universitet, pp. 415-440.
- Çağlayan, H., 2014, *Same Home Different Languages*, Disa Publications.
- Çetin, İ., 2011, « Kentçi Bir Çöküntü Alanı Örneği Kadifekale'de Mekan Sosyolojisi Denemesi », *Sosyoloji Dergisi* vol n°25, pp. 53-80.
- Deny, J., 1925, « Ziya Göek Alp », *Revue du monde musulman* v°61.
- De Bot, K. & Bülow, L., 2021, « Cognitive factors of language contact », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, chapitre 9.
- De Pietro, J.-F., 1988, « Vers une typologie des situations de contacts linguistiques », *Langage et Société* n°43, pp. 65-89.
- De Sardan, J.-P. O., 1998, « Émique », *L'Homme* tome 38 n°147, pp. 151-166.
- Derince, M. Ş., 2008, « Un aperçu des stratégies d'emprunt des verbes en kurmandji », *Études kurdes* n°9, pp. 27-45.
- Derince, M. Ş., 2012, *Mother Tongue-Based Multilingual and Multidialectal Dynamic Education : Models for the Schooling of Kurdish Students*, DİSA.
- Derince, M. Ş., 2013, « A break or continuity ? Turkey's politics of Kurdish language in the new millennium », *Dialectical Anthropology* n°37, pp. 145-152.
- Derince, M. Ş., 2015, *Her Yerde Anadili*, Zan Yayınları.

- Derince, M. Ş., 2017, « One Language, Two Contexts : Kurdish in Bakur and in Western Turkey's Metropolises », dans Brizić, K. et al. (Eds.) *Vienna Year Book for Kurdish Studies* n°5, Prae Sens, pp. 176-194.
- Doerfer, G., 1991, « Central Asia XIV. Turkish-Iranian Language Contacts » *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/central-asia-xiv>, dernière mise à jour le 1 janvier 2000.
- Doerfer, G., 1993, « Başka Dillere Verilen Türkçe -miş Son eki », version originale publiée dans *Veröffentlichungen der Societs Urala-Altaiica- Sprach-und Kulturkontakte der türkischen Völker* n°37, Harrasowitz Verlag, 87-93.
- Donabedian A., 2018, « Middle East and Beyond - Western Armenian at the crossroads: A sociolinguistic and typological sketch », dans Bulut, C. (Ed.) *Linguistic Minorities in Turkey and Turkic-speaking Minorities of the Peripheries*, *Turcologica* n°111, Harassowitz Verlag, pp. 89-148.
- Donabedian, A. & Sitaridou, I., 2021, « Anatolia », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, pp. 404-433
- Dorleijn, M., 1996, « The Decay of Ergativity in Kurmanci » *Studies in Multilingualism* n°3, Tilburg University Press.
- Ercilasun, A., 1994, « Atatürk'ün Kaleminden Çıkan Yazılar », *Türk Dili* n°512, pp. 85-91.
- Ercilasun, A. B., 2004, *Türk Dili Tarihi*, Akçağ Yayınları.
- Fattah, I. K., 2000, « Les Dialectes kurdes méridionaux : étude linguistique et dialectologique », *Acta Iranica* n°37, Peeters.
- Fischman, J. A., 1989, *Language and Ethnicity in Minority Sociolinguistic Perspective*, Multilingual Matters.
- Francard, M., 1997, « Articles 'Hypercorrection', 'Insécurité Linguistique', 'Légitimité Linguistique' » dans Moreau M.-L. (Ed.) *Sociolinguistique*, Mardaga : Liège, pp. 158-160 ; pp. 170-176 ; pp. 201-202.
- Gadet, F. & Wachs, S., 2015, « Comparer des données de corpus : évidence, illusion ou construction ? », *Langage et Société* n°154, pp. 33-49.
- Gal, S., 1989, « Language and political economy », *Annual review of Anthropology* n°18, pp. 345-367.
- Gal, S. & Irvine, J., 1995, « The Boundaries of Languages and Disciplines : How Ideologies Construct Differences. (Defining the Boundaries of Social Inquiry) », *High Beam Encyclopedia* (2007).

- Gal, S. & Irvine, J., 2000, « Language Ideology and Linguistic Differentiation », dans Kroskrity, P. V. (Ed.) *Regimes of language : Ideologies, politics, and identities*, Santa Fe : School of American Research Press, pp. 35-84.
- Gal, S., 2021, « How Culture and Society are Communicatively Constituted : A Reflection on 40 Years of Linguistic Anthropology », *Langage et Société* n°172, pp. 125-148.
- Galobardes, B. et al., 2000, « Statut socio-économique : un facteur de risque indépendant », *Médicale Suisse* n°4.
- Gardin, B., 1988, « Le sens comme production sociale », *Linx* n°19, pp. 43-54.
- Gasquet-Cyrus, M., 2015, « ‘Je vais et je viens entre terrains’, Réflexions sur le *terrain* dans la théorisation sociolinguistique », *Langage et Société* n°154, pp. 17-32.
- Güçin, E. & Öpengin, E., 2008, « Les marqueurs de l’alternance codique dans le discours pragmatique en kurde », *Études kurdes* n°9, pp. 47-64.
- Gündoğdu, S., 2013, « Ergative-Accusative Pattern in Kurmanji : Language Internal Change or Turkish Influence ? », *Patterns of Alignment in Indo-Iranian Languages : Towards a Typology*, Communication de conférence, University of Michigan.
- Gündoğdu, S., 2017, « Variation in the Ergative Pattern of Kurmanji », dans Brizić, K. et al. (Eds.) *Vienna Year Book for Kurdish Studies* n°5, Prae Sens, pp. 45-63.
- Haig, G., 1998, « On the interaction of morphological and syntactic ergativity: Lessons from Kurdish », *Lingua* n°105, pp. 149-173.
- Haig, G., 2001, « Linguistic Diffusion in Present-Day East Anatolia, From Top to Bottom », dans Aikhenvald, A. Y. & Dixon, R. M. W. (Eds.) *Areal Diffusion and Genetic Inheritance*, pp. 195-224.
- Haig, G., 2004, *Alignment in Kurdish*.
- Haig, G., 2014, « East Anatolia as a Linguistic Area ? Conceptual and Empirical Issues », dans *Bamberger Orientstudien*, University of Bamberg Press, pp. 13-36.
- Haig, G., 2015, la version prépublication de Haig, G., 2017, « East Anatolia, language contact in a transition zone », dans Hickey, R. (Ed.) *The Cambridge Handbook of Areal Linguistics*, Cambridge University Press.
- Haig, G. & Matras, Y., 2002, « Kurdish Linguistics : a brief overview », *Sprachtypol* n°55, pp. 3-14.
- Haig, G. & Öpengin, E., 2014, « Regional variation in Kurmanji : A Preliminary classification of dialects », *Kurdish Studies* vol. 2 n°2, pp. 143-176.
- Haig, G. & Öpengin, E., 2015, la version prépublication de Haig, G. & Öpengin, E., 2018, « Kurmanji in Turkey : structure, varieties and status », dans Christiane Bulut (Ed.)

- Linguistic Minorities in Turkey and Turkic speaking minorities of the periphery*, Harrossowitz Verlag, pp. 157-230, la version prépublication est disponible sur ce lien : [https://www.academia.edu/17650650/Kurmanji\\_in\\_Turkey\\_structure\\_varieties\\_and\\_status](https://www.academia.edu/17650650/Kurmanji_in_Turkey_structure_varieties_and_status).
- Hambye, P., 2015, « L'ethnographie comme méthode d'enquête sociolinguistique : 'faire preuve' à partir d'un cas singulier ? », *Langage et Société* n°154, pp. 83-97.
- Hassanpour, A., 2008, *The Oral and Written Traditions of Kurdistan*, Routledge.
- Heyden, B., 2009, Introduction à la langue turque : classification, données démolinguistiques et description du turc moderne (I), *Le Journal de BabeLg* n°27. L'université de Liège, pp. 1-7, disponible sur ce lien : <http://www.babelg.ulg.ac.be/bulletin/n27/ilt1.pdf>.
- Hobsbawm, E. J., 1992, *Milletler ve Milliyetçilik*, Ayrıntı Yayınları.
- Houdebine, A.-M., 2015, « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturelle », *Langage et Société* n°51, pp. 3-40.
- Houdebine-Gravaud, A.-M., 2002, « L'imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et un point de vue théorique », dans Houdebine-Gravaud A.-M. (Ed.) *L'imaginaire linguistique*, Harmattan, pp. 9-21.
- Hymes, D., 1964, « Introduction : Toward Ethnographies of Communication », dans Gumperz, J. & Hymes, D. (Eds.) *The Ethnography of Communication*, *American Anthropologist* n°66-6 vol 2 (Special publication), pp. 1-34.
- Hymes, D., 1974, *Foundations in Sociolinguistics*, University of Pennsylvania.
- INSEE, 2017, *Emploi, Chômage, Revenus du travail*.
- International Symposium on Migration and Turco-Greek Exchange of Populations, 2008.
- Irvine, J., 1989, « When talk isn't cheap : Language and political economy », *American Ethnologist* n°16, pp. 248-267.
- Irvine, J., 2012, « Keeping Ethnography in the Study of Communication », *Langage et Société* n°139, pp. 47-66.
- Izady, M. R., 2019, disponible sur ce lien : <https://gulf2000.columbia.edu/index.shtml>.
- Johanson, L., 1988, « Iranian Elements in Azeri Turkish », *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/azerbaijan-ix>, dernière mise à jour en 2011.
- Johanson, L., 1998a, « The Structure of Turkic », dans Johanson, L. & Csató, É. Á. (Ed.) *The Turkic Languages*, Routledge, pp. 30-66.
- Johanson, L., 1998a', « Turkish », dans Johanson, L. & Csató, É. Á. (Ed.) *The Turkic Languages*, Routledge, pp. 203-235.



- Johanson, L., 1998b, « Code-Copying in Irano-Turkic », *Language Sciences* vol. 20 n°3, pp. 325-337.
- Johanson, L., 2000, « Turkic indirectives », dans Johanson, L. & Utas, B. (Eds.) *Evidentials: Turkic, Iranian and Neighbouring Languages*, Mouton de Gruyter, pp. 61-88.
- Johanson, L., 2005, « Converging codes in Iranian, Semitic and Turkic », dans Csató, E. A. & Isaksson, B. & Jahani, C. (Eds.) *Linguistic convergence and areal diffusion : Case studies from Iranian, Semitic and Turkic*, RoutledgeCurzon, pp. 3-31.
- Johanson, L., 2006, « Historical, cultural and linguistic aspects of Turkic-Iranian contiguity », dans Bulut, C. & Johanson, L. (Eds.) *Turcologica n° 62 Turkic-Iranian Contact Areas*, Harrassowitz Verlag-Weisbaden.
- Jørgensen et. al, 2011, « Polylanguaging in Superdiversity », dans Blommaert, J. et. al. (Eds.) *Language and Superdiversities*, Diversities vol. 13 n°2, UNESCO & MPI MMG, pp. 23-37.
- Jügel, T., 2014, « On the linguistic history of Kurdish », *Kurdish Studies* vol.2 n°2, pp. 123-142.
- Jwaideh, W., 2020, *Kürt Milliyetçiliğinin Tarihi*, İletişim Yayınları.
- Kerslake, 1998, « Ottoman Turkish », dans Johanson, L. & Csató, É. Á. (Ed.) *The Turkic Languages*, Routledge, pp. 179-202.
- Knüppel, M., 2010, « Turkic Loanwords in Persian » *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/turkic-loanwords>.
- KONDA, 2010, *Kürt Meselesini Yeniden Düşünmek*.
- Korkmaz, Z., 2009, *Türkiye Türkçesi Grameri, Şekil Bilgisi*, TDK Yayınları.
- König, W. D., 1987, « On some sociolinguistic aspects on language reform in Turkey », dans Boeschoten, H. E. & L.T. Verhoeven (Eds) *Studies on modern Turkish : Proceedings of the 3rd conference on Turkish Linguistics*, Tilburg, Tilburg University Press.
- Labov, W., 1976, *Sociolinguistique*, Les Éditions de Minuit.
- Lazard, G., 2000, « Le médiatif : considérations théoriques et application à l'iranien », dans Johanson, L. & Utas, B. (Eds.) *Evidentials : Turkic, Iranian and Neighbouring Languages*, Mouton de Gruyter, pp. 209-228.
- Leclerc, J., 2020, *Turquie : Situation Générale*, article disponible sur ce lien : [http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/turquie\\_1general.htm](http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asia/turquie_1general.htm), dernière mise à jour du site le 7 février 2020, consulté en mars 2020.
- Léglise, I., 2013, *Multilinguisme, variation, contact. Des pratiques langagières sur le terrain à l'analyse de corpus hétérogènes*, Mémoire de synthèse HDR, INALCO.

- Léglise, I., 2017, la version prépublication de Léglise, I., 2018, « Pratiques langagières plurilingues et frontières de langues », dans Auzanneau, M. & Greco, L. (Eds.), *Dessiner les frontières*, Lyon ENS Éditions, pp. 143-169.
- Léglise, I., & Migge, B., 2005, « Pour une approche synchronique des contacts de langues : quelques exemples tirés du cas guyanais », *Trace* n°47, CEMCA, Mexico, pp. 113-131.
- Lewis, G., 2016, *Trajik Başarı : Türk Dil Reformu*, Çeviribilim Yayınları.
- Marcellesi, J.-B., 2003, *Sociolinguistique : épistémologie, langues régionale, polynomie*, L'Harmattan.
- Matras, Y., 1997, « Clause combining, ergativity, and coreferent deletion in Kurmanji », *Studies in Language* vol. 21 n°3.
- Matras, Y., 2002, « Kurmanji complementation : Semantic-typological aspects in an areal perspective », *Sprachtypol* vol. 55 n°1, pp. 49-63.
- Matras, Y., 2011, « Universals of Structural Borrowing », dans Siemund, P. (Ed.) *Linguistic universals and language variation*, Berlin : Mouton, pp. 200-229.
- Matras, Y., 2017, « Revisiting Kurdish dialect geography : Preliminary findings from the Manchester Database », University of Manchester.
- Matras, Y. & Adamou, E., 2021 « Borrowing », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, chapitre 13.
- McCarus, E. N., 2009, « Kurdish », dans Windfuhr, G. L. (Ed.) *The Iranian Languages*, Routledge, pp. 587-633.
- Meakins, F., 2021, « Typological Factors », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, chapitre 10.
- Moore, D. & Brohy, C., 2013, « Identités plurilingues et pluriculturelles », dans Simonin, J. & Wharton, S. (Eds.) *Sociolinguistique du contact*, Lyon ENS Éditions, pp. 289-315.
- Moravcsik, E. A., 1978, « Agreement » & « On the case marking of objects », dans Greenberg, J. H., Ferguson, C. A. & Moravcsik, E. A. (Eds.) *Universals of Human Language*, Stanford University Press, pp. 331-374 & 249-289.
- Muysken, P., 2000, *Bilingual Speech : A Typology of Code-Mixing*, Cambridge University Press.
- Muysken, P., 2010, « Scenarios for Language Contact, dans Hickey, R. (Ed.) *The Handbook of Language Contact*, Blackwell Publishing Ltd., pp. 263-281.
- Nicolai, R., 2012, « Du contact entre les langues au clivage dans la langue. Vers une anthropologie renouvelée », *Journal of Language Contact* n°5, Brill, pp. 279-317.

- Nicolai, R., 2014, « Le sociolinguistique comme contexte et le sémiotique comme construction, ou vice-versa : ‘Who’s the artist ?’ », *Langage et Société* n°150, pp. 85-97.
- Nicolai, R., 2018a, « Pratiques langagières plurilingues et frontières de langues », dans Auzanneau, M. & Greco, L., (Eds.) *Dessiner les frontières*, Lyon ENS Éditions, pp. 143-169.
- Nicolai, R., 2018b, « Language contact, cognitive circularity and ‘WE’ », *Journal of Language Contact* n°11, Brill, pp. 113-137.
- Nicolai, R. & Proog, K., 2013, « Frontières, Question(s) de frontière(s) et frontière(s) en question(s) : des isoglosses à la ‘mise en signification du monde’ », dans Simonin, J. & Wharton, S. (Eds.) *Sociolinguistique du contact*, Lyon ENS Éditions, pp. 263-287.
- Nimer, M., 2019, *Türkiye’deki Suriyeli Mültecilerin Türkçe Dil Eğitimi Deneyimleri ve Kurumsal Yapılar*, İstanbul Politikalar Merkezi.
- Nişanyan, S., 2010, *Sözlerin Soyağacı*, Everest Yayınları.
- Oran, B., 2019, « Chronologie des droits et injustice linguistique concernant les Kurdes de Turquie », *Études kurdes* n°13, Institut kurde de Paris.
- Paul, L., 2008, « Kurdish Language, History of the Kurdish Language, *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/kurdish-language-i>.
- Paveau, M.-A., 2008, « Le parler des classes dominantes, objet linguistiquement incorrect ? Dialectologie perceptive et linguistique populaire », *Études de linguistique appliquée* n°150, pp. 137-156.
- Pérouse, 2010, « Les migrations kurdes à Istanbul, Un objet de recherche à reconstruire », *Études Rurales* n°186, 169-180.
- Perry, J. R., 2001, « The historical role of Turkish in relation to Persian of Iran », *Iran & the Caucasus* vol. 5, pp. 193-200.
- Perry, J. R., 2003, « Persian as a homoglossic language », *Cahiers de Studia Iranica* n°27, pp. 11-28.
- Perry, J. R., 2006, « Turkic-Iranian contacts, Linguistic contacts », *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/turkic-iranian-contacts-i-linguistic>.
- Petekkaya, H., 2018, *La dénomination de la communauté zaza et de leurs langues*, Mémoire de master, l’Université de Rouen.
- Py, B. & Gajo, L., 2013, « Bilinguisme et Plurilinguisme », dans Simonin, J. & Wharton, S. (Eds.) *Sociolinguistique du contact*, Lyon ENS Éditions, pp. 71-93.

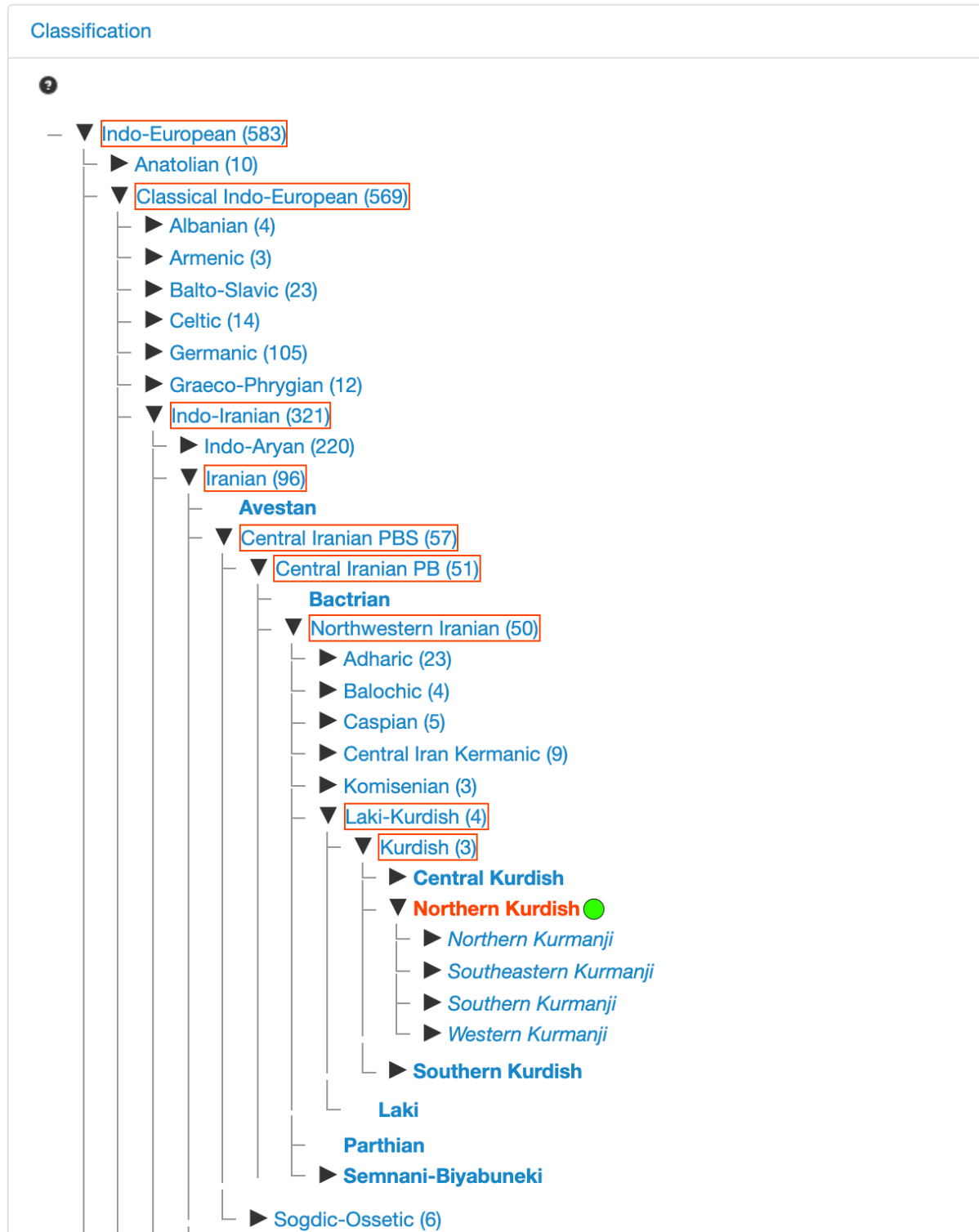
- Rekacewicz, P., 2008, *Les langues du Kurdistan*, carte disponible sur ce lien : <https://www.monde-diplomatique.fr/cartes/langueskurdes>.
- Rekacewicz, P., 2008, *Le conflit kurde au début des années 1990*, carte disponible sur ce lien : <https://www.monde-diplomatique.fr/cartes/conflitkurde>.
- Ribet, C. et al., 2007, « Caractérisation et mesure de la situation sociale dans les études épidémiologiques », *Revue d'épidémiologie et de Santé Publique* n°55, pp. 285-295.
- Saussure, F., 1995, *Cours de linguistique générale*, De Mauro, T (Ed.), Payot-Rivages.
- Scalbert-Yücel, C., 2006, « Les langues des Kurdes de Turquie : la nécessité de repenser l'expression 'langue kurde' », *Langage et Société* n°117, pp. 117-140.
- Scalbert-Yücel, C., 2018, *Kürt Edebiyatının Anatomisi*, Ayrıntı Yayınları.
- Schönig, C., 1997, « A new attempt to classify the Turkic languages (1 & 2) », *Turkic Languages* n°1, pp. 117-133, pp. 262-277.
- Schönig, C., 1998, « A new attempt to classify the Turkic languages (3) », *Turkic Languages* n°2, pp. 130-151.
- Schroeder, C., 2021, « How to understand societal multilingualism in Turkey - a proposal based on the notion of 'register' », dans Bilmez, B. (Ed.) *Türkiye'de Dil Hakları ve Dilsel Çoğulluk*, Türkiye Kültürleri, pp. 43-55.
- Sheyholislami, J., 2015, « The language varieties of the Kurds », dans Schahbasi, A. & Schrott, T. (Eds.) *The Kurds: History, Religion, Language, Politics*, Austrian Federal Ministry of Interior, pp. 30-52.
- Simon, C., 2016, *Morphosyntaxe et sémantique grammaticale du salar et du tibétain de l'Amdo : Analyse d'un contact de langues*, Thèse de doctorat, l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.
- Skjærvø, P. O., 2006, « Iran, Iranian Languages and Scripts », *Encyclopædia Iranica*, disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/iran-vi-iranian-languages-and-scripts#1>, dernière mise à jour en 2012.
- Skutnabb-Kangas, T. & Bucak, S., 1994, « Killing a mother tongue – how the Kurds are deprived of linguistic human rights », dans Skutnabb-Kangas, T. & Phillipson, R. (Eds.) *Linguistic Human Rights : Overcoming Linguistic Discrimination*, Mouton de Gruyter, pp. 347-370.
- Silverstein, M., 1979, « Language Structure and Linguistic Ideology », dans Clyne P. R. et al. (Eds.) *The Elements : A Parasession on Linguistic Units and Levels*, pp. 193-247.
- Silverstein, M., 2014, « How Language Communities Intersect : Is 'superdiversity' an incremental or transformative condition ? », *Tilburg Papers in Culture Studies* n°107.

- Skutnabb-Kangas, T. & Bucak, S., 1994, « Killing a mother tongue - how the Kurds are deprived of linguistic human rights » dans Skutnabb-Kangas, T. & Phillipson, R. (Eds.) *Linguistic Human Rights*, Mouton de Gruyter.
- Soper, J. D., 1987, *Loan syntax in Turkic and Iranian : The verb systems of Tajik, Uzbek, and Qashqay*, Thèse de doctorat, University of California.
- Sosyo Politik Saha Araştırmaları Merkezi, 2020, *Doğu ve Güneydoğu Anadolu Bölgeleri İllerinde Anadil Kullanımı Araştırması*.
- Stilo, D., 2005, « Iranian as Buffer Zone between the Universal Typologies of Turkic and Semitic », dans Csató, E. A., Isaksson, B. & Jahani, C. (Eds.) *Linguistic Convergence and Areal Diffusion, Case Studies from Iranian, Semitic and Turkic*, Routledge Curzon, pp. 35-63.
- Szreter, S. R. S., 1984, « The Genesis of the Registrar-General's Social Classification of Occupations », *The British Journal of Sociology* vol. 35 n°4, pp. 522-546.
- Thackston, W. M., 2005, *Kurmanji Kurdish, A Reference Grammar with Selected Readings*.
- Thomason, S., 2001, *Language Contact*, Edinburgh University Press.
- Thomason, S., & Kaufman, T., 1988, *Language Contact, Creolization and Genetic Linguistics*, University of California Press.
- Tournadre, N., 2016, *Le prisme des langues*, L'Asiathèque.
- Yakar, J., 2007, *Anadolu'nun Etnoarkeolojisi*, Homer Kitabevi.
- Yerasimos, S., 2010, *Milliyetler ve Sınırlar*, İletişim Yayınları.
- WALS (World Atlas of Language Structures).
- Wiemer, B., 2021, « Convergence », dans Adamou, E. & Matras, Y. (Eds.) *The Routledge Handbook of Language Contact*, Routledge, chapitre 15.
- Windfuhr, G. L., 1990, « Cases », *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/cases>.
- Windfuhr, G. L., 1995, « Dialectology », *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/dialectology>, dernière mise à jour en 2011.
- Windfuhr, G. L., 2006a, « Iran, Non-Iranian Languages, Overview », *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/iran-vii1-non-iranian-languages-overview-#1>.
- Windfuhr, G. L., 2006b, « Iran, Non-Iranian Languages, Turkic Languages », *Encyclopædia Iranica*, article disponible sur ce lien : <https://iranicaonline.org/articles/iran-vii7-turkic-languages>.
- Windfuhr, G. L., 2009, *The Iranian Languages* (Ed.), Routledge.

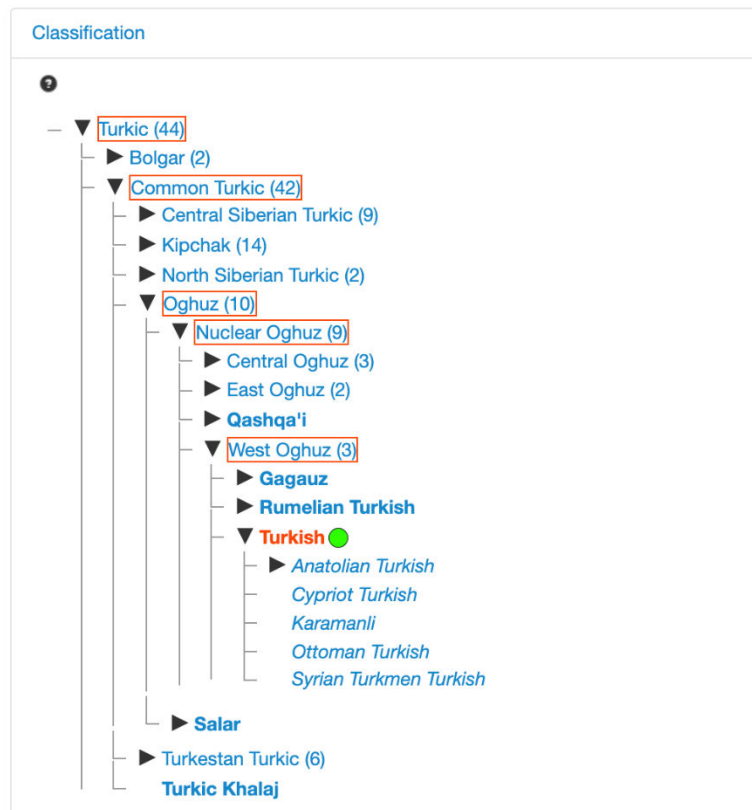
- Wohlgemuth, J., 2009, *A Typology of Verbal Borrowings*, Mouton de Gruyter.
- Zeydanlıoğlu, W., 2012, « Turkey's Kurdish language policy », *International Journal of Sociology of Language* n°217, pp. 99-125.
- Zeydanlıoğlu, W., 2013, « Repression or reform ? An analysis of the AKP's Kurdish language policy », dans Zeydanlıoğlu, W. & Gunes, C. (Eds.) *The Kurdish Question in Turkey: New Perspectives on Violence, Representation and Reconciliation*, Routledge, pp.162-185.
- Zeyneloğlu, S., Sirkeci, İ. & Civelek, Y., 2016, « Language shift among Kurds in Turkey : A spatial and demographic analysis », *Kurdish Studies* vol. 4 n°1, Transnational Press London, pp. 25-50.

# Les annexes

## N°1 – La classification du kurde parmi les langues iraniennes (Glottolog)



## N°2 – La classification du turc et de ses dialectes (Glottolog)



## N°3 – La classification des langues turciques (Johanson, 2016)

The following rough geographical division into 'branches', lower-level groupings, mirrors basic genealogical affiliations, to some extent also typological features. The modern languages belong to:

- The Southwestern (SW) or Oghuz branch.
- The Northwestern (NW) or Kipchak branch.
- The Southeastern (SE) or Karluk branch.
- The Northeastern (NE) or Siberian branch.
- The Oghur branch, represented by Chuvash.
- The Arghu branch, represented by Khalaj.

SW, NW and SE Turkic are genealogically relatively homogeneous branches. NE Turkic is an areal cluster that exhibits many common characteristics without forming a homogeneous genealogical group.

The four first branches may be further divided into the following subbranches:

### SW Turkic

- SWW, a western, West Oghuz, subbranch comprising Turkish, Gagauz and Azeri.
- SWS, a southern, South Oghuz, subbranch comprising non-standard dialects of Southeast Anatolia, southern Iran, Iraq and Afghanistan.
- SWE, an eastern, East Oghuz, subbranch comprising Khorasan Oghuz and Turkmen.

### NW Turkic

- NWW, a western, West Kipchak or Ponto-Caspian subbranch comprising Kumyk, Karachay-Balkar, Crimean Tatar and Karaim.
- NWN, a northern, North Kipchak or Volga-Ural subbranch comprising Tatar (Kazan Tatar, Mishar Tatar, etc.) and Bashkir.
- NWS, a southern, South Kipchak or Aralo-Caspian subbranch comprising Noghai, Kazakh, Karakalpak and Kipchak Uzbek.
- NWE, an eastern subbranch comprising Kirghiz and South Altay Turkic.

### SE Turkic

- SEW, a western, West Karluk, subbranch comprising Uzbek and its various non-standard dialects.
- SEE, an eastern, East Karluk, subbranch comprising Uyghur and its various non-standard dialects.

### NE Turkic

- NES, a southern, South Siberian, subbranch comprising Sayan Turkic, i.e. Tuvan, Tofan, Soyot, Dukhan, Tuhan, etc., and non-Sayan Turkic, i.e. Khakas, Shor, North Altay, Chulym, etc.
- NEW, a western, West Siberian, subbranch comprising smaller varieties such as Tura, Baraba, Tomsk, Tümen, Ishim, Irtysh, Tobol, Tara, etc.
- NEN, a northern, North Siberian, subbranch comprising Yakut (Sakha) and Dolgan.

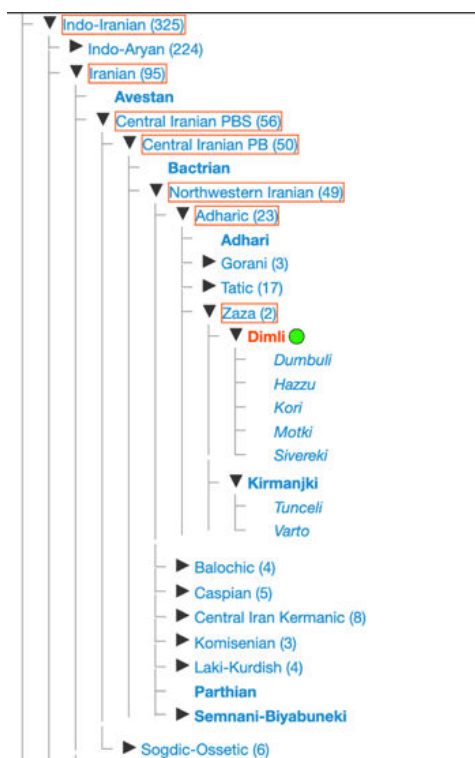
Chuvash, the only modern representative of the Oghur branch, is spoken in the Volga region, i.e. in the geographical NWN area. Khalaj, the only modern representative of the Arghu branch, is spoken in central Iran, i.e. in the geographical SWS area. Yellow Uyghur, probably of NES origin and Salar, developed from the SW branch, are spoken in West China, i.e. in the geographical SEE area. Fu-yi Turkic, spoken in Manchuria, is erroneously considered a Kirghiz dialect, whereas it is closely related to Khakas.

The following synoptic diagram shows the areas of the four branches NW, NE, SW, SE. The branches Chuvash and Khalaj are enclaves in the geographical areas NWN and SWS, respectively.





## N°6 – La classification du zazaki et de ses dialectes (*Glottolog*)



## N°7 – Les articles 38-45 du *Traité de Lausanne (1923)*

### Section III Protection des minorités

#### Article 37

La Turquie s'engage à ce que les stipulations contenues dans les Articles 38 à 44 soient reconnues comme lois fondamentales, à ce qu'aucune loi, aucun règlement, ni aucune action officielle ne soient en contradiction ou en opposition avec ces stipulations et à ce qu'aucune loi, aucun règlement ni aucune action officielle ne prévalent contre elles.

#### Article 38

Le Gouvernement turc s'engage à accorder à tous les habitants de la Turquie pleine et entière protection de leur vie et de leur liberté, sans distinction de naissance, de nationalité, de langue, de race ou de religion.

Tous les habitants de la Turquie auront droit au libre exercice, tant public que privé, de toute foi, religion ou croyance dont la pratique ne sera pas incompatible avec l'ordre public et les bonnes mœurs.

Les minorités non musulmanes jouiront pleinement de la liberté de circulation et d'émigration sous réserve des mesures s'appliquant, sur la totalité ou sur une partie du territoire, à tous les ressortissants turcs et qui seraient prises par le Gouvernement turc pour la défense nationale ou pour le maintien de l'ordre public.

### **Article 39**

Les ressortissants turcs appartenant aux minorités non musulmanes jouiront des mêmes droits civils et politiques que les musulmans.

Tous les habitants de la Turquie, sans distinction de religion, seront égaux devant la loi.

La différence de religion, de croyance ou de confession ne devra nuire à aucun ressortissant turc en ce qui concerne la jouissance des droits civiques et politiques, notamment pour l'admission aux emplois publics, fonctions et honneurs, ou l'exercice des différentes professions et industries.

Il ne sera édicté aucune restriction contre le libre usage par tout ressortissant turc d'une langue quelconque, soit dans les relations privées ou de commerce, soit en matière de religion, de presse ou de publications de toute nature, soit dans les réunions publiques.

Nonobstant l'existence de la langue officielle, des facilités appropriées seront données aux ressortissants turcs de langue autre que le turc, pour l'usage oral de leur langue devant les tribunaux.

### **Article 40**

Les ressortissants turcs appartenant à des minorités non musulmanes jouiront du même traitement et des mêmes garanties en droit et en fait que les autres ressortissants turcs. Ils auront notamment un droit égal à créer, diriger et contrôler à leurs frais toutes institutions charitables, religieuses ou sociales, toutes écoles et autres établissements d'enseignement et d'éducation, avec le droit d'y faire librement usage de leur propre langue et d'y exercer librement leur religion.

### **Article 41**

En matière d'enseignement public, le Gouvernement turc accordera dans les villes et districts où réside une proportion considérable de ressortissants non-musulmans, des facilités

pour assurer que dans les écoles primaires l'instruction soit donnée dans leur propre langue aux enfants de ces ressortissants turcs. Cette stipulation n'empêchera pas le Gouvernement turc de rendre obligatoire l'enseignement de la langue turque dans lesdites écoles.

Dans les villes ou districts où existe une proportion considérable de ressortissants turcs appartenant à des minorités non musulmanes, ces minorités se verront assurer une part équitable dans le bénéfice et l'affectation des sommes qui pourraient être attribuées sur les fonds publics par le budget de l'État, les budgets municipaux ou autres, dans un but d'éducation, de religion ou de bienfaisance.

Les fonds en question seront versés aux représentants qualifiés des établissements et institutions intéressés.

#### **Article 42**

Le Gouvernement turc agréé de prendre à l'égard des minorités non musulmanes, en ce qui concerne leur statut familial ou personnel, toutes dispositions permettant de régler ces questions selon les usages de ces minorités.

Ces dispositions seront élaborées par des commissions spéciales composées en nombre égal de représentants du Gouvernement turc et de représentants de chacune des minorités intéressées. En cas de divergence, le Gouvernement turc et le Conseil de la Société des Nations nommeront d'un commun accord un surarbitre choisi parmi des jurisconsultes européens.

Le Gouvernement turc s'engage à accorder toute protection aux églises, synagogues, cimetières et autres établissements religieux des minorités précitées. Toutes facilités et autorisations seront données aux fondations pieuses et aux établissements religieux et charitables des mêmes minorités actuellement existant en Turquie, et le Gouvernement turc ne refusera pas pour la création de nouveaux établissements religieux et charitables, aucune des facilités nécessaires qui sont garanties aux autres établissements privés de cette nature.

#### **Article 43**

Les ressortissants turcs, appartenant aux minorités non musulmanes, ne seront pas astreints à accomplir un acte quelconque constituant une violation de leur foi ou de leurs pratiques religieuses, ni frappés d'aucune incapacité s'ils refusent de comparaître devant les tribunaux ou d'accomplir quelque acte légal le jour de leur repos hebdomadaire.

Toutefois, cette disposition ne dispensera pas ces ressortissants turcs des obligations imposées à tous autres ressortissants turcs en vue du maintien de l'ordre public.

#### **Article 44**

La Turquie convient que, dans la mesure où les articles précédents de la présente Section affectent les ressortissants non-musulmans de la Turquie, ces stipulations constituent des obligations d'intérêt international et soient placés sous la garantie de la Société des Nations. Elles ne pourront être modifiées sans l'assentiment de la majorité du conseil de la Société des Nations. L'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon s'engagent, par les présentes, à ne pas refuser leur assentiment à toute modification desdits articles qui serait consentie en due forme par la majorité du Conseil de la Société des Nations.

La Turquie agréee que tout membre du Conseil de la Société des Nations aura le droit de signaler à l'attention du Conseil toute infraction ou danger d'infraction à l'une quelconque de ces obligations, et que le Conseil pourra procéder de telle façon et donner telles instructions qui paraîtront appropriées et efficaces dans la circonstance.

La Turquie agréee, en outre, qu'en cas de divergence d'opinion sur des questions de droit ou de fait concernant ces articles, entre le Gouvernement turc et l'une quelconque des autres Puissances signataires ou toute autre Puissance, membre du Conseil de la Société des Nations, cette divergence sera considérée comme un différend ayant un caractère international selon les termes de l'Article 14 du Pacte de la Société des Nations. Le Gouvernement turc agréee que tout différend de ce genre sera, si l'autre partie le demande, déferé à la Cour permanente de Justice Internationale. La décision de la Cour permanente sera sans appel et aura la même force et valeur qu'une décision rendue en vertu de l'Article 13 du Pacte.

#### **Article 45**

Les droits reconnus par les stipulations de la présente Section aux minorités non musulmanes de la Turquie sont également reconnus par la Grèce à la minorité musulmane se trouvant sur son territoire.

### ***N°8 – Les articles 2 et 88 de la Constitution de 1924***

#### **Article 2**

La religion de l'État turc est l'islamisme ; la langue officielle est le turc ; la capitale est la ville d'Ankara.

(La disposition relative à la religion a été supprimée en 1928.)

## **Article 88**

Au point de vue de la nationalité, tous les habitants de la Turquie sans distinction de religion ou de race, sont qualifiés Turcs.

Est Turc tout individu né en Turquie ou à l'étranger d'un père Turc, celui qui, né en Turquie, d'un père étranger, y demeure et à sa majorité, choisit officiellement la nationalité turque, celui qui, conformément à la loi sur la nationalité, a été admis à la qualité de Turc. La qualité de Turc se perd dans les cas déterminés par la loi.

## ***N°9 – Les articles 3, 26, 28 et 42 de la Constitution de 1982***

### **III. Intégrité de l'État, langue officielle, drapeau, hymne national et capitale**

#### **Article 3**

L'État turc forme, avec son territoire et sa nation, une entité indivisible. Sa langue officielle est le turc. Son emblème, dont la forme est définie par la loi, est un drapeau de couleur rouge sur lequel il y a une étoile et un croissant blancs. Son hymne national est la « Marche de l'indépendance ». Sa capitale est Ankara.

### **Chapitre II Droits et devoirs de l'individu**

#### **VIII. Liberté d'expression et de propagation de la pensée**

##### **Article 26**

Chacun possède le droit d'exprimer, individuellement ou collectivement, sa pensée et ses opinions et de les propager oralement, par écrit, par l'image ou par d'autres voies. Cette liberté comprend également la faculté de se procurer ou de livrer des idées ou des informations en dehors de toute intervention des autorités officielles. La disposition de cet alinéa ne fait pas obstacle à l'instauration d'un régime d'autorisation en ce qui concerne les émissions par radio, télévision, cinéma ou autres moyens similaires.

L'exercice de ces libertés peut être limité dans le but de préserver la sécurité nationale, l'ordre public, la sécurité publique, les caractéristiques fondamentales de la République et l'intégrité indivisible de l'État du point de vue de son territoire et de la nation, de prévenir les infractions, de punir les délinquants, d'empêcher la divulgation des informations qui sont reconnues comme des secrets d'État, de préserver l'honneur et les droits ainsi que la vie privée et familiale d'autrui et le secret professionnel prévu par la loi, et pour assurer que la fonction juridictionnelle soit remplie conformément à sa finalité.

Les dispositions réglementant l'utilisation des moyens de diffusion des informations et des idées ne sont pas considérées comme limitant la liberté d'expression et de propagation de la pensée, pourvu qu'elles n'en empêchent pas la publication.

La loi régleme les formes, conditions et procédures relatives à l'exercice de la liberté d'expression et de propagation de la pensée.

(Al. 2 modifié, Al. 4 ajouté par la loi n° 4709 du 03.10.2001)

## **X. Dispositions relatives à la presse et aux publications**

### **A. Liberté de la presse**

#### **Article 28**

La presse est libre et ne peut être censurée. La création d'une imprimerie ne peut être subordonnée à une autorisation ni au versement d'une garantie financière.

L'État prend les mesures propres à assurer la liberté de la presse et celle de l'information. Les articles 26 et 27 de la Constitution s'appliquent en matière de limitation de la liberté de la presse.

Quiconque écrit ou fait imprimer toute information ou texte qui menace la sécurité intérieure ou extérieure de l'État ou son intégrité indivisible du point de vue de son territoire et de la nation ou qui est de nature à encourager une infraction ou à inciter à l'émeute ou à la rébellion, ou qui se rapporte à des informations secrètes appartenant à l'État, ou qui, dans le même but, imprime ou livre à autrui un tel texte ou information, en est responsable conformément aux dispositions législatives concernant lesdites infractions.

La distribution peut être empêchée de manière préventive en vertu d'une décision judiciaire ou, dans les cas où un retard serait préjudiciable, en vertu d'un ordre de l'autorité expressément habilitée par la loi à cet effet. L'autorité compétente ayant empêché la distribution avise le juge compétent de sa décision au plus tard dans les vingt-quatre heures. Dans le cas où le juge compétent n'approuve pas cette décision au plus tard dans les quarante-huit heures, celle-ci est considérée comme nulle.

Aucune interdiction de publication relative à des événements ne peut être instaurée, sous réserve des décisions rendues par le juge dans les limites qui seront définies par la loi en vue d'assurer l'accomplissement de la fonction juridictionnelle d'une manière conforme à sa finalité.

Les publications, périodiques ou non, peuvent être saisies en vertu d'une décision judiciaire dans les cas où une enquête ou des poursuites ont été entamées en raison d'une des infractions indiquées par la loi, et également en vertu d'un ordre de l'autorité expressément habilitée par la loi à cet effet dans les cas où un retard serait préjudiciable sous l'angle de la

sauvegarde de l'intégrité indivisible de l'État du point de vue de son territoire et de la nation, de la sécurité nationale, de l'ordre public, des bonnes mœurs ou de la prévention des infractions. L'autorité compétente ayant ordonné la saisie avise le juge compétent de sa décision au plus tard dans les vingt-quatre heures ; dans les cas où le juge n'approuve pas cette décision au plus tard dans les quarante-huit heures, celle-ci est considérée comme nulle.

Les dispositions générales en matière de saisie et de confiscation s'appliquent aux enquêtes et poursuites relatives à des infractions portant sur des publications périodiques ou non périodiques.

Les périodiques publiés en Turquie peuvent être temporairement suspendus par décision judiciaire en cas de condamnation en raison de publications portant atteinte à l'intégrité indivisible de l'État du point de vue de son territoire et de la nation, aux principes fondamentaux de la République, à la sécurité nationale ou aux bonnes mœurs. Toute publication constituant indéniablement la continuation d'une publication périodique suspendue est interdite; ces publications sont saisies en vertu d'une décision judiciaire.

(Un alinéa abrogé par la loi n° 4709 du 03.10.2001)

### **Chapitre III**

#### **Droits et devoirs sociaux et économiques**

##### **II. Droit et devoir d'éducation et d'instruction**

###### **Article 42**

Nul ne peut être privé de son droit à l'éducation et à l'instruction.

Le contenu du droit à l'instruction est défini et réglementé par la loi.

L'éducation et l'enseignement sont assurés sous la surveillance et le contrôle de l'État, conformément aux principes et réformes d'Atatürk et selon les règles de la science et de la pédagogie contemporaines. Il ne peut être créé d'établissement d'éducation ou d'enseignement en opposition avec ces principes.

La liberté d'éducation et d'enseignement ne dispense pas du devoir de loyauté envers la Constitution.

L'enseignement primaire est obligatoire pour tous les citoyens des deux sexes et il est gratuit dans les écoles de l'État.

Les règles auxquelles doivent se conformer les écoles privées des degrés primaire et secondaire sont déterminées par la loi d'une manière propre à garantir le niveau fixé pour les écoles de l'État.



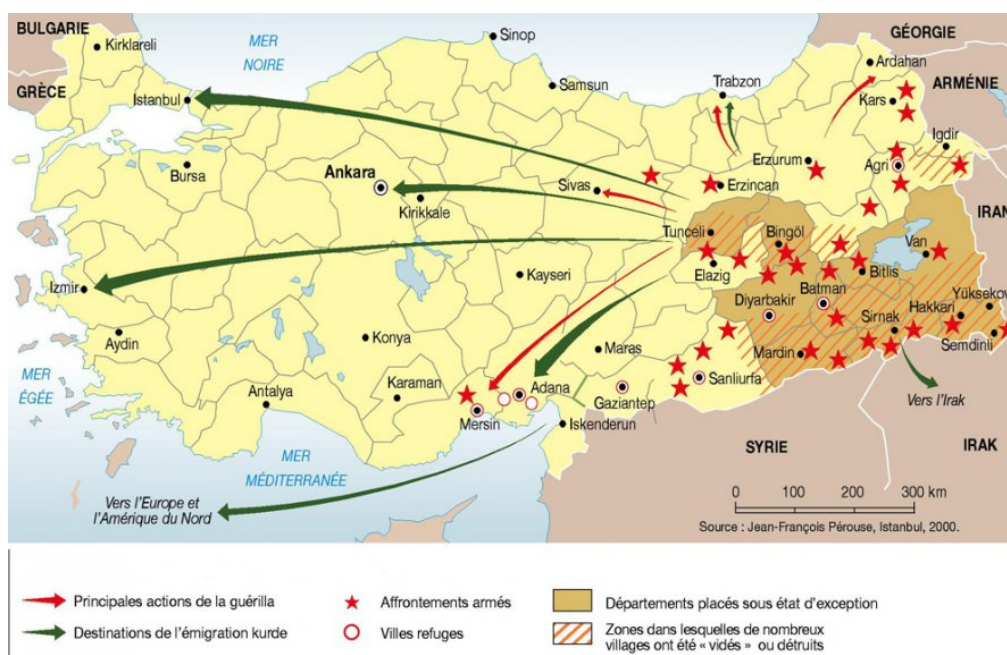
Nul ne peut être privé du droit à l'enseignement supérieur pour un motif quelconque qui ne serait pas explicitement établi par la loi. Les restrictions à l'exercice de ce droit sont fixées par la loi. (Alinéa ajouté par la loi n° 5735 du 9 février 2008, mais la Cour constitutionnelle a annulé la révision : il s'agissait de permettre l'abrogation par la loi de l'interdiction frappant le port du voile par les jeunes filles au sein des universités.)

L'État accorde aux bons élèves qui sont dépourvus de moyens financiers l'aide nécessaire pour leur permettre de poursuivre leurs études, sous forme de bourses ou par d'autres voies. L'État prend les mesures appropriées en vue de rendre les personnes dont l'état nécessite une éducation spéciale utile à la société.

On ne peut poursuivre dans les établissements d'éducation et d'enseignement que des activités se rapportant à l'éducation, à l'enseignement, à la recherche et à l'étude. Aucune entrave ne peut être apportée à ces activités de quelque manière que ce soit.

Aucune langue autre que le turc ne peut être enseignée aux citoyens turcs en tant que langue maternelle ou servir à leur dispenser un enseignement en tant que tel dans les établissements d'éducation et d'enseignement. La loi fixe les règles relatives à l'enseignement des langues étrangères dans les établissements d'éducation et d'enseignement ainsi que celles auxquelles doivent se conformer les écoles où l'éducation et l'enseignement sont dispensés dans une langue étrangère. Les dispositions des conventions internationales sont réservées.

### *N°10 – La carte n°10 Le conflit kurde au début des années 1990 (Rekacewicz, 2008)*



## *N°11 – Les questions de l'enquête (sociolinguistique) en turc*

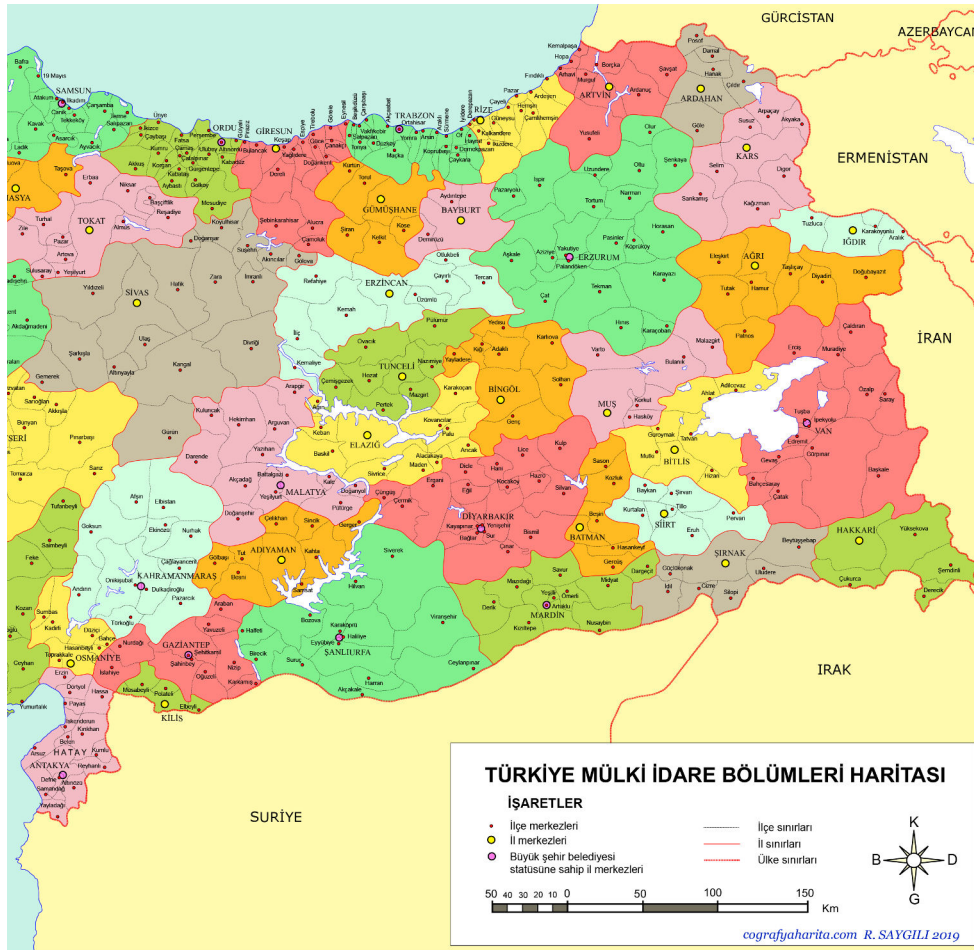
[La traduction des questions en français peut être consultée dans la section 8.2.1 du chapitre 8.]

(Meta bilgiler : Memleket, İstanbul'a geliş – kişi veya ailesi –, göç hikayesi, – bazı katılımcılar için – yaş, vs.)

- 1) Hangi dilleri konuşuyorsunuz ?
  - a. Kürtçe ve Türkçeyi nasıl ve nerde öğrendiniz ?
  - b. Kürtçe ve Türkçe yazıp okuyabiliyor musunuz ?
- 2) İki dilli veya çok dilli ne demek biliyor musunuz ? Kendinizi çok dilli biri olarak görüyor musunuz ?
  - a. Bu sizin için ne anlama geliyor ?
  - b. Hangi dilde kendinizi daha iyi ifade ettiğinizi düşünüyorsunuz ?
- 3) Kürtçenin birçok lehçesi var, bunları anlıyor musunuz (Kurmanci dışında) ?
  - a. Konuştuğunuz Kurmanci belli bir yöreye özgü mü ?
  - b. Farklı bir yörenin Kurmancisini konuşan biriyle karşılaşınca zorluk yaşıyor musunuz (ya da ailenizinkine göre) ? Farklılıklar telaffuzda mı, kelimelerde ya da başka bir dilsel boyutta mı ?
  - c. Farklılıklar anlaşma da sorun çıkartıyor mu ?
  - d. Kürtçede aksanız (şiveniz) olduğunu düşünüyor musunuz ? Ve Türkçede ?
- 4) İstanbul'da Kürtçe konuşulduğunu duyuyor musunuz ? Kürtçenin günlük kullanımı hakkında ne düşünüyorsunuz ?
  - a. Sizce Kürtçeyi düzenli olarak kullananların sayısı artıyor mu azalıyor mu ?
  - b. Kürtçe nerelerde konuşuluyor ? Aile içinde mi, sosyal aktiviteler esnasında mı ? Kürtçenin özellikle kullanıldığı yerler/durumlar var mı ?
  - c. İstanbul'da Kürtçenin aktarımının durduğu ve hiç konuşulmadığı bir gelecek düşünebilir miyiz ?
  - d. Sizce Kürt siyasi hareketinin Kürtçenin nesiller arası aktarımı ve büyük şehirlerdeki Kürtlerin dile bağlılığı konusunda bir etkisi oldu mu ?

- 5) İstanbul'da yaşayan tüm Kürtler Kürtçe konuşur mu ? Hiç konuşmayanlar var mıdır ve kimlerdir ?
- İstanbul'da Kürtlerin daha çok yaşadığı yer/mahalle var mı ?
  - Kamusal alanda (sokakta vs.) Kürtçe konuştuğunuzda bir sıkıntı yaşadınız mı ? Birinden bir tepki vb. bir davranış gördünüz mü ?
  - Kendinizi İstanbullu olarak görüyor musunuz, geçici bir yer mi sizin için ?
- 6) Gençlerin ve yaşlıların konuşmaları arasında farklılık var mı ?
- 7) Etrafınızda (Kürtçe konuşurken) Türkçeyle karışım yapanlar veya Kürtçe-Türkçe arasında geçişler yapanlar var mı ? Siz yapıyor musunuz ?
- Bu kullanımlar hakkında ne düşünüyorsunuz ? Bunlara bir örnek verebilir misiniz ?
  - Bunu daha çok yapan bir grup/kesin var mı ? (Bu sınıflandırmayı neye göre yaparsınız ?)
  - Kürt illerinde konuşulanla İstanbul'da konuşulan Kürtçe arasında farklılık var mı ?
- 8) Kürt medyasını takip ediyor musunuz : televizyon, sosyal medya, gibi ?
- Televizyonda kullanılan Kürtçeyi nasıl buluyorsunuz ?
  - Televizyon veya kitaplarda (ve yazılı basında) gördüğünüz/duyduğunuz yeni kelimeler oluyor mu ? Bunları günlük hayatta kullanıyor musunuz ?
- 9) Türkiye'de Türkçe dışında konuşulan dilleri düşündüğünüzde durumu nasıl değerlendiriyorsunuz ? Türkiye'nin dil politikaları hakkında ne düşünüyorsunuz ?
- Türkiye'deki Kürtlerin çoğunluğunun en az iki dilli olduğunu düşünürsek, bu iki dilliliğin kendiliğinden mi devlet baskısıyla mı geliyor ?
- 10) Kürtçe sizin için ne ifade ediyor ?

**N°12 - La carte n°14 Les préfectures et les sous-préfectures à l'est de la Turquie - 2019 (de la mer Noire au nord jusqu'à la frontière avec l'Irak et la Syrie au sud)**



**N°13 - Les extraits d'entretiens**

[Les extraits d'entretiens sont issus de l'enquête sociolinguistique dont les questions ont été présentées dans le chapitre 8. Ces extraits analysés ont été traduits en français dans le texte. Ici, il s'agit d'une reproduction de l'intégralité des données dans leur version originelle afin de donner un aperçu complet des entretiens.]

1- 9.0 "Türkçeyi ilkokula başlarken öğrendim, evde Kürtçe konuşuluyordu / şu anda da öyle / (sadece Kürtçe?) hayır, sadece [Kürtçe] konuşulmuyor tabi ki / anne ve babamla değil ama / kardeşler arasında,

hepimiz Türkçe'den geçtiğimiz için, şey olabiliyor- bazı konularda Türkçe bazı konularda Kürtçe konuşulması oluyor yani” (Gulê)

2- 9.0 “Serdal : benimki de okulda öğrendim yani evde sürekli Kürtçe TV'den çizgi filmde öyle tek tük kelimeler [Türkçe], yine anlıyorsun bir yerde ama konuşma hemen hemen sıfırdı aslında okula başlayınca / birinci ve ikinci sınıf Türkçe öğrenmekle geçti / diğerleri ders islerken, biz dil öğrendik” (Serdal, Hogir, Ronî)

3- 9.0 “Türkçeyi ilkokuldan itibaren öğrenmeye başladık / [ondan önce aile içinde Kürtçe mi ?] aile içerisinde evet / tamamen Kürtçeydi / okulla birlikte tabi ki Türkçe hayatımıza girmeye başladı / aldığım eğitim bunu gerektiriyor / okulda Türkçe eve döndüğümüzde tekrar Kürtçe mahallede kendi yaş gruplarımızda yine Türkçe konuşuluyor, yine Kürtçe konuşulabiliyor / iki karışık bir şekilde konuşulabiliyor” (Agir)

4- 9.0 “Ronî : evde teyzem vardı / genç olmasından kaynaklı / Ankara'da yetişti, onun biraz baskısı vardı, ben evde Türkçeyi biliyordum, okula gitmeden / hatta Kürtçeyi, böyle evde çok konuşulunca, mahallede, orda burada toplum içine girmek için öğrenmek zorundasın ya, öyle oldu / okula ilk gittiğimde, okulda vardı sıkıntı çeken, benim öyle sıkıntı [durum] olmadı / öyle evde öğrendim ben / evde konuşan vardı baya Türkçe” (Serdal, Hogir, Ronî)

5- 9.0 “Ferzan : annem babamdan Türkçeyi öğrendim / Kürtçeyi on dokuz yaşından sonra / Diyarbakır şehir merkezinde doğup büyüdüğümüz için, ve anne babamız 80li yılları yaşadıkları için, çocuklarla çok fazla Kürtçe konuşmamışlar, koruma amaçlı, korkmuşlar / bir de Türkçe özentisi varmış o dönemde / anne-baba Kürtçe kendi aralarında, Türkçe çocuklarla / sonra siyasi meselelerle birlikte, ortam siyasallaşınca 90li yıllarda, dile karşı ilgimiz daha çok arttı / altı, yedi yaşlarında anneme soruyordum, sokağa inince, ben niye bilmiyorum / bizim sokakta Zazaca da vardı / Bingöllü göç eden aileler vardı / ne Kürtçe ne Zazaca anlıyorum / öbür tarafta sizden davacı olacağım diyordum [tebessüm ederek] / çünkü onlar konuşuyor, ben anlamıyorum ne dediklerini” (Ferzan, Perwer, Rênas)

7- 9.0 “ okula gitmeye başlayınca dört, beş yaşlarında, dışarı çıkınca, Türkçe konuşmaya başladım / bire başlayınca babam Fransa'ya gitti / arkadaşlar, okul, teyzemler filan Türkçe daha hakimdi / Fransa'ya gelince babam dedi ki, annenizle Kürtçe konuşun, benle Türkçe, aranızda Fransızca diye program yapmışlar / üç dili de unutmayın / Türkçe konuştuk, Fransızca konuştuk, Kürtçe arada kaynadı öyle / [bir süre sonra] Fransızcam en iyisi çünkü en önemli eğitim yıllarımı Fransa'da gördüm / yazım-kompozisyon, vs. sonra Türkçe çünkü babamla çok konuşuyorum, kitap da okuyorum / çocukken hep Kürtçe konuşuyordum / Türkçe öğrendikten sonra ikinci plana geçti / Türkçe okuldan önce de öğrenmişim çünkü Türkçe sıkıntı çekmedim, konuşuyordum herkesle” (Lorîn)

8- 9.0 “ilk geldiğimde (Ümraniye) öğrenemedim / iki yıl apartmanda, annem de bilmediği için, sokakta öğrendim / asimilasyon yaşıyorsun, okul eksenli / Türkçe konuştuk anne Kürtçe cevap verdi / evde sonra sürekli konuşulduğu için liseye kadar hiç konuşmuyordum / anlama var ama konuşmada sıkıntı vardı” (Serhad)

9- 9.0 “okula başlamadan yarım yıl filan önce / sokağa çıkararak / çünkü mahalle kozmopolit, Kürt de var- dört, beş sene Rami’de kaldık, Rami’de Kürt yoktu / çocuklar bizimle oynamazdı, bunlar bizim dilimizden anlamıyorlar filan diye / ama biz anlıyorduk, ama sen cevap verince o seni anlamıyor / [...] aksanım aşındı okula başladıktan sonra” (Haje)

10- 9.0 “Kendal : her yerde yasaktı, 1970,80lerde / bizi okulda takip ederlerdi Kürtçe konuşuyor muyuz diye / para cezası vardı, hocalar tarafından gelişi güzel dayak ve cezalar verilirdi / Türkçe anlamıyorsun, dersler zayıf geliyor, hem okulda hem evde dayak vardı” (Hatice et ses amis)

11- 9.0.1 “şu an artık aynı ama bu bir süreçti, Kürtçeyi yazma-okumayı öğrenmem orta okulda oldu kendi çabamla evdeki kitaplardan okuyarak harflerin kelimelerin nasıl yazıldığını öğrendim, çıkardığın seslerin nasıl yazıya döküldüğünü işte / latin alfabesiyle öğrendim ama Türkçede olmayan sesler vardı / şu an zorlanmadan yazabiliyorum” (Gulê)

12- 9.0 “yazabiliyorum ama, Türkçeyi yazdığım gibi doğru yazamıyoruz / kelimelerin yazılışı filan, bütün kelimelere hakim değiliz / o dilde okumadın sen, kendi yörenin konuşma biçimine göre hakimsin, sözlü bir durum bu / yazıya dökme yani zor normal bir vatandaş için zor” (Ertan)

13- 9.0.1 “Kürtçe yok / yazmıyorum yani / böyle yapmak istediğim zamanlar oldu ama biraz buna kendimizi vermemekten kaynaklı da olabilir / veya çalışma ortamından kaynaklı / buna zaman ayıramadık daha doğrusu / [sosyal medya? Facebook? Kürtçe paylaşımlar, vs.? okuyup küçük bir cevap yazmak gibi-] yok o kadar şey yazabiliyorum hani tabi bir dili yazıyor olabilmek için o dilin tamamen gramerini hakim olmak, dilbilgisine hakim olmak gerekiyor, ama şöyle, o bir yerde çok uzun da olmasa bir şeyler yazabiliyoruz yani / ama çok zorlanmam o konuda / ama hakim misin / oturup üzerinde çalışsam, yoğunlaşsam, yapamayacağım şey değildir yani” (Agir)

14- 9.0.1 “S : yok, hem okuma da yok, yazma da yok / [sadece konuşma olarak?]

S : evet, o da günlük dil / [günlük dil, aile içinde]

S : aynen

H : şehir içinde daha çok / ben de bilmiyorum, O (Ronî) da bilmiyor Kürtçe değil mi / okuma ve yazmayı bilmiyoruz-

R : yok- ama okumayı sanki yapabiliriz yani o kadar sıkıntı çekmeyiz

H : okurken biraz hani şey yapabiliriz aslında anlayabiliyoruz da hani hiç yazamayız / [mesela Facebook'ta paylaşım, yorum?]

R : onu anlayabiliriz- tabi onu çok rahat anlıyoruz.

H : o kadar rahat anlayamayız, eğer biri akademik yazmışsa anlayamayız, sadece iste millet böyle mesajlaşırken filan Kürtçe yazmaya çalışıyoruz ama tamimiyle okunduğu gibi yazıyoruz halbuki öyle değil / okunduğu gibi yazılmıyor değil mi yani mesela 'xwe'" (Serdal, Hogir, Ronî)

15- 10.0.1 "ev içinde Kürtçe konuşulurdu, anne babamız Kürtçe konuştuğu için ama bizimle Türkçe konuşmayı tercih ettiler, okulda zorluk çekmeyelim diye ama ev içerisinde Kürtçenin hakimiyeti vardı / Yunan arkadaşım sordum bir keresinde, 'sizin evde hangi dil konuşuluyor' diye, 'Türkçe' dedi, 'anne baban peki', dedim, 'anne babam da Türkçe konuşuyor, biz Türkçe konuşuyoruz evde' dedi, ben Kürtçe konuşuyorlar sandım, 'ne alaka' dedi / ben Kürtçeyi anne babanın ve eskilerin konuştuğu bir dil ama Türkçe- gerçek dil Türkçe konuşulur, Türkçe iletişime geçeriz, haberler Türkçe verilir, filmler Türkçe çevrilir ama ev içerisinde, o mahremiyet şeyiyle eş gördüm galiba, anne ve baba kendi içinde Kürtçe konuşur ve her ailede böyledir, gibi, çocuk aklı tabi" (Hewar)

16- 10.0.1 "Rênas : evde Kürtçe konuşulurdu / hala da öyle / kural gibi bir şeydir / eğer Türkçe konuşuluyorsa ters giden bir şeyler vardır gibi / hatta konuşmayanlar da, anası Kürtçe babası Kürtçe ama Kürtçe bilmiyor diye eleştirilir" (Ferzan, Perwer, Rênas)

17- 10.0.1 "anne baba Kürtçe konuşuyor, ama bazen, özellikle kız kardeşlerimde görüyorum Türkçe konuşuyorlar bazen / köydeler ama Türkçe konuşuyorlar, İstanbul'da büyüdükleri için oldu belki, kendilerini Kürtçe ifade edemiyorlar / ama annemle Kürtçe konuşuyorlar ama kendi arasında Türkçe konuşuyorlar / 2013-2014 gibi döndüler, onlar işte ilk defa orda okula gittiler / mahalle Kürt' tü, Bağcılar, ama bir şekilde yine Türkçe konuşuyorsun" (Ciwan)

18- 10.0.1 "bu konuya zaten özellikle dikkat ettiğim için, bu sansürü zaten oraya girmeden önce uygulamış biriyim / mesela ev içinde, utanırım, mesela yeğenlerimle Türkçe konuşmak beni rahatsız eder / ev içinde birinin konuştuğunu görüyorum mesela, eğer hala öğrenme yaşındaysa, müdahale ediyorum / öğrendikten sonra bile ev içinde Türkçe konuşmasına ben gerek görmüyorum / zaten hakim şey, TV, okul, sanal oyunlar, zaten Kürtçe konuşup pratiquer edebileceği, unutmayacağı, koruyabileceği tek alan aile içinde o konuştuğu alan / bu şekilde onlara haksızlık edildiğini düşünüyorum, bir dili kaybediyorlar / bu açıdan da ideolojik olarak korunması gerektiğini düşünüyorum" (Gulê)

20- 10.0.2 "ama ağırlık dersin, yüzde ondur Türkçe aile içinde / [arkadaşlar arasında?] Cizre'deki arkadaşlarımla Kürtçe sürüyor / Cizre'de Kürtçe hala aktif bir şekilde günlük hayatta konuşulan bir dil

ama mesela aynısının Muş'ta, Batman'da büyümüş arkadaşlarım için geçerli olmadığını ben de üniversiteye geldikten sonra gördüm / benim yaşıtım insanların bile aileleriyle Türkçe konuştuklarına şahit oldum (telefonda, vs.) şehirden şehre çok değişen bir durum bu” (Gulê)

21- 10.0.2 “H : üniversitede benim hiç Kürtçe bilen arkadaşım- arkadaşım değil de sadece bilen biri var kendi dönemimde, onla arada böyle iki-üç [laf] konuşuyorum, yoksa hiç Kürtçe konuşmuyorum / ama biz genelde şöyleyiz, biz üçümüz, bir tane daha arkadaşımız var o da Cizreli, genelde zaten birlikte takılıyor / hafta sonları filan, o zaman ful Kürtçe konuşuyoruz / başka bir arkadaşımız daha var, o geldiğinde o zaman hani anlaması için Türkçe konuşuyoruz / ama bazen kopuyor yani biz tamamen Kürtçe konuşuyoruz çocuk hiçbir şey anlamıyor, farkında bile olmuyoruz mesela / [...]

R : Ben hiç konuşmuyorum üniversitede ortamında, üniversite ortamıyla alakalı, hiç- kimse yok, ful Türkçe konuşuyoruz / biz bir araya geldiğimizde Kürtçe konuşuyoruz, bir de biz bir araya geldiğimizde Türkçe konuştuğumuzda komik oluyor, bize komik geliyor, biz Türkçe konuşamıyoruz / [şu an nasıl hissediyorsunuz?]

S : şu an senle konuşuyoruz

H : biz aramızda konuşunca hemen döneriz

R : hiç konuşamayız, ben bir kere, bir iki kere denedim [Serdalla] çok dalga geçtiler / dedim bir daha hayatta konuşmayacağım [gülüşmeler]” (Serdal, Hogir, Ronî)

22- 10.0.2 “Perwer : geçişler doğal sekliyle gidiyor yani / sohbet esnasında, iki şekilde de sohbet edebiliyorsun yani / kendi ortamımızda arkadaşlarımızla sohbet esnasında iki dil arasında geçişgenliği sağlayabiliyorsun çok rahat bir şekilde” (Ferzan, Perwer, Rênas)

23- 10.0.2 “mesela bir sevgilim Kürt'tü, onunla Kürtçe mesajlaştığımı gören diğer Kürt arkadaşlarım da çok şaşırıyorlardı / onlar hiçbir zaman bunu yapmamış, özellikle mesajlaşma [gibi bir şeyi] Türkçe mesajlaşmışlar, ya da Türkçe konuşmuşlar / böyle bir ayırım olmuş sanki, Kürtçe günlük, aile bağları üzerinden yürüyen bir dil olarak, diğeri sosyal, modern hayatla alakalı, daha genç bir şey anlamına geliyor, contemporain– arkadaşlarıma garip gelme mevzusu, bir zaten Kürtçe yazmanın garip gelmesi, (eğitim olmaması), sevgililik hali yaşıyorsan, bu Türkçedir / o daha contemporain'dir / şehirli şeyle ilgisi, sevgililik durumunun” (Gulê)

24- 10.0.3.1 “‘communauté'nin çoğu birbirini tanıdığı için, yerler belli, bugün mesela Taksim'e gittiğimde zaten biliyor oluyorum / [gidip Kürtçe konuşuyorum en baştan dediğin yerler var yani?] var var, gidiyorum Kürtçe konuşma ihtiyacı hissediyorum / bazı yerlerde kafe sahipleri filan var ricada bulunuyorlar Türkçe konuşmayın sadece Kürtçe konuşun burada / Beşikçi Vakfı'na gittiğinde Türkçe konuşma insanı utandırıyor, ya da birkaç tane kafe yer, ya da Enstitü'ye gittiğinde Türkçe soru sormak çok utanç verici yani” (Adar)



25- 10.0.3.1 “Kürtçe okuma grubu vardı mesela oradan çıkıyorum, bir yere oturup bira içiyoruz / mesela orda da Türkçe konuşmak ayıptır / orası da Kürtçe okunması, yazılması, konuşulmasına dair bir yer / [her ne kadar okuma grubu, okuma aktivitesi bitmiş olsa da] aktivitenin sınırlı olduğu mekandan çıkıldığında da devam ediyor” (Gulê)

26- 10.0.3.1 “[peki yine Bağcılar’da, Esenyurt, biliyoruz ki buralar daha çok Kürtlerin oturduğu yerler, diyelim biri buralardan hiç çıkmıyor, bütün günlük her şeyini Kürtçeyle geçirebilir mi?] yani isterse geçirebilir / bizim gittiğimiz toptancı bir market vardı, Kürt’tü, annemle alışverişlerimizi oradan yapardık, sadece Kürtçe konuşarak, ama başka bir markete gittin mi Türkçe konuşmak zorundasın / Kürt olup olmadığını bilemiyorsun ki işte / bilsen bile, yeni nesil Türkçe konuşmayı bir statü olarak görüyor zaten / şu da var, Kürtçe konuşma fişlenir, başkaları alışverişe gelmezler / market sahibi de şey yapıyor, hani bir Türk gelir, sonra bir daha gelmez markete” (Ciwan)

27- 10.0.3.1 “[demin bahsettiğin gibi cenaze, taziye gibi sosyal durum veya başka etkinliklerde, Kürtçe konuşmadığın için utanıp sıkıldığın, kötü hissettiğin oluyor muydu?] mesela babaannem çok konuşuyordu, ben ona Türkçe cevap veriyordum çok iyi anlayamıyordum ne dediğimi, üzülüyordum ama öyle bir yetiştirme oldu ki asla kendimi kötü hissetmedim, hissetmem gerekirdi ama Kürtçe’ye dair o kadar kötü bir algı var ya, ben bunu konuşmadığım için kendimi kötü hissetmedim açıkçası / hatta onlar Türkçe bilseymiş gibi yaklaşıyordum. Büyüdükçe bu değişti, küçükken hep o seslerle büyüdüğüm için şimdi hep açarım Kürtçe türkü dinlerim / bunun bir artı olduğu durum da şöyle oldu, son zamanlarında hiç Türkçe hatırlamıyordu, dolayısıyla yanında Kürtçe bilen birinin kalması gerekiyordu, hiçbir kuzenim bilmiyordu, bir tek ben kalabiliyordum / ona o yardımı yapabilmek çok güzeldi / halam mesela bütün çocuklukları boyunca bu dili konuşmuşlar, o da şimdi Almanya’da İşid’den kaçan Yezidi kızlara refakat ediyor hastanede filan, ben onun kadar değil ama yine de bu dili bildiğimiz için mutlu oluyoruz yardım edebildikleri için demek istiyor, [dil konusunda] bir tık daha haklı olduklarımızı gördüm bu konuda” (Berfîn)

28- 10.0.3.1 “[İstanbul’da rastladığın daha çok Kürtçe konuşulan kafe, restoran gibi yerler oluyor mu?] Kadıköy’de olduğunu düşünüyorum, aslında Kadıköy’de çok büyük bir Kürt siyasetinden toplam var / [mahalle olarak spesifik bir yer var mı?] daha çok mekanlar üzerinden, mekan sahipleri Kürt siyasetine mensup gibi takılıyorlar ama içerde o havayı alamıyorsun, kafe olunca her yerden insan geliyor ve çok yapamıyorlar, çok Kürtçe çalamıyorlar, Taksim’de birkaç yer var, kitabevi de, bu bizim aşiretin kitabını araştırırken bazı kitapların Türkiye’de bulunamadığını gördüm, onları sadece oradaki kitapçılarda bulabiliyorsun” (Berfîn)

29- 10.0.3.1 “[peki bir mekandasın ve çoğu kişi Kürt ama sen anlamıyorsun ve Türkçe konuşuyorsun, onlar diyor ki Kürdüz ve Kürtçeye geçiyorsunuz, bu oluyor mu?] oluyor / bütün bunlar biraz devletin resmi politikaların bize dayattığı gündelik kodlar var, Kürt alanında, sen o kodları idrak edememiş ve anlamamışsan, sen de o kodlar üzerinden konuşmaya başlıyorsun, mesela şey gibi LGBT alanında sözlü alanda cinsiyetçi konuşma üretmek gibi, ayrımcı bir mantık, mesela ‘ya bu Kürt olamaz’, niye olamaz / bir kalıp var ya işte, ‘Kürtler hanzodur’, ‘kırodur’, çocuk yeşil gözlü sarışın, tipi düzgün, giyimi kuşamı temiz, entellektüel bir tipe benziyor, ‘bu Kürt olamaz’, bu algı biraz devletin algısı, çirkin figür yaratma, devlet uzun süre o kötü Kürt karakterini yarattı / [...] ‘küçük kurtarılmış alanlar’, Kürtler buraları yaratmak için çok uğraştı / [...] bu noktalarda da Türkçeyle etkileşim var / ama o ortamlarda mesela Türkçe bir arkadaş gelmiş Türkçe konuşmuş- ama Kürtse, baskı değil ama sen de gel Kürtçe konuş, gibi seklinde / batı illerinde yetişmiş çok düzgün akademik entelektüel insanlar var mesela [Kürt] onlar oralarda Türkçe konuşuyorlar yani / Kürtçe bilmeyip de çok güzel çalışmalar yapan insanlar buraları değiştirdiler, negatif anlamda.” (Adar)

30- 10.0.3.2 “[çok da bilmediğiniz bir ortama girdiğinizde, tanımadığınız bir kişiyle Kürtçe konuşabileceğinizi sadece bakarak anladığınız oluyor mu? yoksa merhaba deyip konuşarak anladığınız bir şey mi?] bu bazen önseziyle oluyor yani / Kürtler olarak artık rengimizle de bakışımızla da belliyiz yani / he bu ben biraz daha dikkat ettiğim bir şey olduğu için de anlayabiliyorum yani / ama bazıları da hiç tahmin etmiyorsun, konuştuğunda ‘aa Kürtmüş’, diyebildiğin de oluyor yani / ama genel olarak o coğrafyanın insanı biraz belli ediyor kendini bu metropol hayatında daha fazla modern hayata angaje olması, bu dediğiniz şeyi- şaşırdığım noktalar da oluyor yani” (Ağır)

31- 10.0.3.2 “sokakta gördüğüm kişi, herhangi biriye tabi ki Kürtçe başlamam konuşmaya, ama Kürt olduğunu biliyorsam başlarım / mesela yolda yürürken bu kesin Kürttür dersem, ‘xalo’, diye giriyorum olaya, birçok kişiyle öyle / anlıyorsa refleks gösterirse Kürtçe devam ediyorsun, anlamıyorsa hemen onu çevirirsin yani / bakınca tipi, profili anlıyorsun yani / ‘bu Türk olamaz’, diyorsun, sonra ben çat diye başlıyorum Kürtçe” (Adar)

32- 10.0.3.2 “[tanımadığının birinin Kürt mü Türk mü olduğunu nasıl ayırt edebiliyorsun?] çok zor soru / tek bir Kürt profili ya da tek bir Türk profili yok yani / sadece giyim kuşamdan belki çıkartabilirsin / [giyimden belli oluyor mu?] mesela bir egal bir işaret olabiliyor, o da toplumun bir mezesi olmuş / konuştuğu zaman çok rahat anlarsın zaten / [hani belki şurası Kürtlerindi, burayı biliyorum diyerek-] he, burada onlar takılıyordu gibi / [Bağcılar’da sokakta mesela?] bazılarını ben çıkarabiliyorum, yaşlılarımızın mesela belli bir giyim kuşamı var / onların çok belirgin / gençlerin biraz zor” (Ciwan)

33- 10.0.3.2 “[hiç tanımadığım biriyle Kürtçe konuşabileceğini, konuşmadan anlar mısınız?] bilebiliriz bir aksan, Türkçedeki aksanı iki habitus dediğim şey, yani bir insanın hangi bölgeden, hangi sınıftan geldiği

corporel diline de vuran bir şey / bundan da anlayabilirim / [mesela sokaktan geçen iki kişi, hangisi Kürt anlar mısın] evet anlarım, hem İstanbul hem Cizre’de de uzun yıllar kalmış olmakla alakalı / 19 yaşına kadar Cizre’deydim, o bedensel dile tamamen hakimim / Türkçe için de aynı şeyi söyleyebilirim / sonuçta oraya gelen memur vs.- ikisini de iyi gözlemlemiş olmakla alakalı / he mesela, İsviçre’de büyümüş bir Kürt’ü anlamam belki / dile de hakimdir yani / etnisiteden öte bence daha çok nerede büyüdüğü, hangi kültürle ilişki içerisinde olduğuyla alakalı” (Gulê)

34- 10.0.3.2 “oui, Kürtler kendini belli ediyor ya / ben de fark ederim yani / Türkiye’de Kürt olduğum belli oluyor, bilmiyorum nasıl / tülbentler var, takarım ondan mıdır / burada hiç Kürt müsün diyen olmadı / [sen ayırt edebilir misin yani Fransa’da?] gördüm mü anlarım / Türklerde tanımam / Kürtlerde yüzleri görmüşlüğümden tanıyor olabilirim / ama belki de tanımam, Araplar Kürtler Türkler çok beraber oldukları için / büyükleri tanır ayırt ederim, hani tamam bu Fransız değil bilirim, Arap da değil bilirim / ‘communauté’nin gittiği yerler marketler, snackler, restoranlar, Komel, oralarda herkes birbirini biliyor zaten / snack’e girdim, artık kalkacağım, Fransızca sordu sen nerelisin diye, artık kalkacağım, Fransızca sordu, sen nerelisin diye / Kürdüm dedim, ‘ya Allahına kurban falan diye’ [gülüyor] / [Türkçe mi söyledi bunu?] Türkçe konuştuk evet” (Lorîn)

35- 10.0.3.3 “İzmir’de mesela Mezopotamya Kültür Merkezi, burada da ha keza, Azadiya Welat’a gittiğimizde, bazı ilçe binalarında, öyle yerler vardı ve oralarda sadece Kürtçe konuşulurdu ve uzunca bir süre konuşup şey yapardık, zaten bölgeye gittiğimde de aynı şekilde oluyor / bir muhabbet bastan sonra Kürtçe akıp gidebiliyor, çok detay teknik konulara çok girilmedikçe” (Hewar)

36- 10.0.3.3 “parti sadece siyasi değil, dilsel aktarım mekanıydı da / başsağlığı, taziyeler orda yapılırdı ve böyle durumlarda Kürtçe konuşulur” (Hewar)

37- 10.0.3.3 “[sosyal ortamlarda direkt Kürtçe veya Türkçe konuşmaya neye göre başlıyorsun? ipucu veren bir şey var mı, mekan ya da yer olarak, mesela Bismil ya da Diyarbakır’da?] Bismil’de genellikle bir yere girdiğim zaman Kürtçe konuşmaya çalışıyorum / [karşındakinin durumuna bakmadan direkt başlar mısın yani?] evet başlarım çünkü Bismil’in Kürtçe konuşma kültürü var / Diyarbakır’da öyle değil / [nasıl yaparsın mesela yere göre seçer misin?] duruma göre / [şöyle bir bakar mısın yani, bir kafeye girdin oturdun] çok lüksse [gülüyor] / [he öyle bir olay da mı var?] bu da yerleşmiş mesela giriyorsun, otomatikman Türkçe konuşman gerektiğini hissediyorsun yani / [o mekandan mı yani?] mekandan, şıklığından belki ortamın durumunda, insanların kıyafetinden, bilmiyorum yani o anın duruma göre değişiyor ama Diyarbakır’da mesela Türkçe ilk, herhalde, galiba” (Civan)

38- 10.0.3.3 “[mesela bir sosyal aktivite, ya da memlekette, öyle bir ortam ki Türkçe konuşmak ayıp, sadece Kürtçe konuşulur burada, dediğiniz yerler var mı?] / tabi tabi tabi, şöyle söyleyeyim, biz mesela

zaman zaman memlekete gidiyoruz, köye gidiyoruz Iğdır'a, köyde kırsalda Kürtçe konuşuluyor, oradaki insanların sokaktaki dili de evdeki dili de şehre gittiklerinde de bunların kendi aralarındaki konuşma dili Kürtçe / haliyle oraya gittiğimizde onlarla Kürtçe iletişime geçmek durumdayız / ama şöyle bir durum var, köyde de şimdi çok fazla göç vermeye başlayınca, mevsimlik olarak İstanbul'a gelip gurbetçi olan gençler yeni jenerasyon, geliyor gidiyor, onlar da, gençler biraz daha köy içerisinde Türkçe konuşmaya başlıyorlar / ama orta yaş, ya da daha büyük yaşlarda genelde Kürtçe konuşuyor / gittiğin zaman o yaştaki insanlarla Türkçe konuşmak gerçekten ayıp / utanıyorsun / bazı noktalarda da mesela, artık düşündüğünle konuşma dilin aynı olunca o dili konuşmakta zorlanıyorsun, orda onlarla konuşunca bu sefer bocalamaya başlıyorsun, bazı şeylerin anlatacağın şeylerin, kelimelerin yerini oturtamıyorsun, bu neydi, arada Türkçe karışıyor / öyle olunca haliyle utanıyorsun gerçekten / o şeyi yaşıyoruz yani handikapı” (Agir)

39- 10.0.3.3 “[tanımadığımız biriyle Kürtçe konuşmaya başlıyorsunuz o zaman?] R : kesinlikle / [Kürt olduğunu anlarsanız o zaman Kürtçe]

H : burada öyle de Cizre’de öyle değil, Cizre’de herkese Kürtçe / [sokakta filan da Kürtçe başlıyorsunuz yani]

S : tabi, Kürtçe

H : benim gördüğüm, ben bir sürü Doğu’da her yere gittim nerdeyse, herkes birbiriyle Türkçe konuşuyor, bu Şırnak bölgesinde Silopi, Cizre, İdil’de, bu biraz daha az, herkes birbiriyle Kürtçe konuşuyor, ama mesela Diyarbakır’da, Mardin’de herkes Türkçe konuşuyor, Gaziantep-

R : Urfa

H : Urfa, Hakkari biraz daha- bilmiyorum ben gitmedim oraya da / [daha kuzey, Muş filan?]

R : oralar zaten bence ful Türkçe konuşuyor.

H : oralar-

S : Türkçe

H : bilmiyorum ben gitmedim de

S : yoo Türkçe Türkçe

R : Serhad bölgesi- çok Türkçe konuşuyorlar orda, çoğunlukla

S : bildikleri Kürtçe de zaten-

R : çarpık Kürtçe var ya-

S : dededen öğrendikleri tek tük, günlük konuş- Türkçe konuşuyorlar / ama mesela bizim orda, Türkçe konuşan esnaf yok, herkes Kürtçe konuşur” (Serdal, Hogir, Ronî)

40- 10.0.3.3 “H : mesela babam, ailemin içinde Türkçe konuşmaktan çekinirim / Cizre’de markete gittiğimde Türkçe konuşmaktan çekinirim / ama tam tersi yok

R : mesela Cizre’de Türkçe konuşmaktan çekiniyoruz yani-

H : sevdiğimiz bir şey değil-

R : bir de Cizre’de kahve ortamında, arkadaş ortamındayken kesinlikle Türkçe konuşamazsın / çok ayıplanırsın, dalga geçerler.

H : dalga geçerler, ayıplanmazsın da, dövmezler yani

R : zaten dövmek değil yani-

H : bazı durumlar vardır, dövmekten beter olursun [gülüşmeler]

R : evde de mesela anneannedir, çok böyle yaşı ilerlemiş insanlarla Türkçe konuşmazsın-

H : baban, annen peki ?

R : bazen onlarla konuşabilirsin [gülüşmeler]

R : burada ama tam tersi, burada hani ölçme durumu vardır ya, bakarsın ona göre gerçekten bizim de Türkçe-Kürtçe oranımız değişiyor / mesela rahat bir ortamdaysak çok bağırarak Kürtçe konuşabiliyoruz fakat rahat bir ortamda değilsek Kürtçe çok rahat konuşmuyoruz

H : valla her yerde konuşuyoruz.

R : hiç öyle olmuyor-

H : üçümüz kalınca ben hiçbir zaman ben çekinip Türkçe konuştuğumuzu hatırlamıyorum” (Serdal, Hogir, Ronî)

41- 10.0.4.2 “[peki İstanbul hakkında ne hissediyorsunuz?] R : zor, zor ama güzel

H : güzel ama zor / mesela İstanbul dışında başka bir Türkiye şehrine gittiğimizde, mesela Cizre’ye gittiğimde o olmuyor çünkü bizim ana- yani orda büyüdüm / Benim kız arkadaşım Mersin’de, her Mersin’e gidip geldiğimde-

R : küfrediyor.

H : küfrediyorum niye çünkü sevmiyorum / insanlar böyle bana şey gibi geliyor, herkes İstanbul’u taklit ediyor gibi geliyor, şehir küçük, her şey taklit gibi geliyor / Ankara’da da öyle oldu bana / [İstanbul daha mı rahat yani?]

H : Daha olanaklı

S : İstanbul’daki çok kültürlülükten geliyordur o da / herkesin aslında tolere şeyi azalmış- yani herkesin bir Kürt arkadaşı var, her yerde varlar aslında / her kesimden insanlar olduğu için biraz daha rahat hissediyorsun kendini / ama o da giderek azalıyor bence / mesela Kadıköy gibi bir yerde bile daha böyle şeyler arttı- / [yani böyle bakışlar kotu mu?]

S : yani biraz oraya doğru gitti o da şeyden geliyor bence, yaşadığımız dönemden / yani dört sene önce böyle değildi.

R : neyse siyaset konuşmayalım / Kürtçe anlamında da İstanbul en rahatı / ben Bursa’da da kaldım yazın olsun, hala ve amcalarım varken, aşırı çok ters bir yer yani / ben bir memurla, ehliyet alacaktım mesela, nerde ikamet ediyorsun dedi bana İstanbul Maltepe dedim, buradaydı hakikaten, senin ikamet Şırnak görünüyor dedi, o zamana kadar bana yardım etmişti, ama o an yardım etmek istemedi bana, tepki değişti / mesela orda Kürtçe konuşuyordum, bakışlar filan oluyordu, burada hiç olmuyor / Serdal’ın dediği gibi, herkesin bir Kürtle etkileşimi olduğu için, arkadaş anlamında, ticaret olsun, okulda, üniversitede, en

azından selam verip alıyorsun yani / Bursa’da onun oranı çok daha az / onun için İstanbul çok rahat, hem bizim açımızdan Kürtler açısından, hem azınlığın sıkıntı çekmediği, hem de yaşam anlamında rahat” (Serdal, Hogir, Ronî)

42- 10.0.4.2 “ Rênas : 1997’de geldim / artık şivemden mi kaynaklı, konuştuğum dilden mi bilmem, bir keresinde sokakta konuşurken öyle bir tepki aldım evet / bu daha çok bu tarafa cenazeler gelince oluyor / milliyetçilik duyguları kabarıyor, işin içine siyaset girince, politikacılar basında kaşındığı zaman bu problem yaşanıyor / barış sürecinden sonra çatışmalar olup şehitler olunca bıçaklanma, iş yeri yakma, gibi olaylar olmuştu / mahalle baskısı / mahallenin çoğunluğu nereli, Karadenizli, Kayserili, vs. olunca sen orda tek olduğunda bunun sıkıntısını yaşatabiliyorsun / ben memleketimde hiç görmedim ama ‘bu polistir’, ‘bu Konyalı, Yozgatlıdır’, ‘Türktür, Kürttür’ vs. diye dövüldüğünü görmedim, duymadım / sosyal çatışmalar yaratılıyor, bunlar bilinçli” (Ferzan, Perwer, Rênas)

43- 10.0.4.2 “[sokakta tehdit altında hissediyor musunuz kendinizi ? başıma bir şey gelir gibi] tam bir tehdit değil de bakışlar bir anda değişecek gibi yani / kulağım ağır duyar ve telefonda biraz daha yüksek sesle konuşurum, sesimi yükselttiğim anda Kürtçe konuşuyorsam kötü bakışlar geliyor ve şu an sesim yüksek olduğu için mi yoksa Kürtçe konuştuğum için mi ? Türkçe konuşuyor olsam ve sesim yükselseydi aynı problem olacak mıydı ? rahatsızlığın kaynağı nedir ? ama bir gün biri gelip beni tehdit edecek mi, olabilir, kendini ifade edebilen biri olduğum için bunları hesaba katmıyor olabilirim ama böyle bir problem yoktur diyemem, reaksiyon olursa karşılığını da veririm bir şekilde ama ister istemez oluyor, mesela okulda veya arkadaş ortamında annemle konuşacaksam kenara geçip telefonla konuşurum, insanlar sonuçta benim ne konuştuğumu bilmiyorlar, öyle bir algı da var ya, bize küfür mü ediyor diye, hiç anlamadıkları şeyi kendilerine bir tehdit gibi- [size hiç böyle bir şey diyen biri oldu mu ?] çocukken çok yaşıyorduk bunları, sonradan üniversiteye gelince oradaki arkadaş çevremiz belli bir seviyeye ulaşmış oldukları için bunları çok duymadık ama Kürtçe parça dinliyorum orda, X’nin yurdundaiken de ilk zamanlar şey oldu, Ciwan Haco dinliyordum, kulaklıktan duymuşlar sesi ama kelimeleri çok anlamadılar, kim çalıyor, ‘aa Kürtçe mi, ben Kürtçeyi böyle bilmiyordum, adam rock yapıyor, elektro gitar var, Kürtçe böyle bilmiyordum’ diyor, ‘sen Kürtçeyi nasıl düşünmüşsün yani Kürtçe bir dil, bu dilde nasıl bir üretim yaparsan öyle bir eser ortaya çıkar’ diyordum, bir süre dinledi ama sonra şunu da dedi yani, ‘hoşuma gider ama ben nerden bileceğim bana küfrediyor mu’ gibi bir şey söyledi, e sen yabancı dilde müzik dinlerken bunu düşünüyor musun, ama ‘onlar niye bize küfretsün ki’ [diye cevap vermiş o kişi] / şöyle bir algı var, Kürtler Kürtçe konuşmaya başladığı anda sanki ya Türklere hakaret ediyor ya da bölücü bir şeyler konuşacaklar, ‘oturalım devlet kuralım, TC’yi yıkalım’ sanki Kürtlerin başka hiçbir gündemi yok, kripto bir dil bu kendi aralarında bizi parçalamak için / bence bu Türklüğün inşasıyla ilgili bir problem / ben bunu şey olarak aştım yani sadece Kürtlere yönelik bir tutum değil bir Ermeniye de Laz, Çerkez de kendi dilini konuştuğunda kendisine giydirilmiş o Türklük kılıfında bir hasar düşünüyor bence bu Türklük kimliğiyle ilgili bir problem” (Hewar)

44- 10.0.4.2.1 “[kamusal alanda daha önce baskı hissettiğiniz oldu mu?] R : biz bunu yaşadık bir kere, ben ve Hogir, ve bir arkadaş daha / otobüsle döndüğümüzde herkes konuşuyordu, biz ikimiz Kürtçe konuştuk, sonra tepki geldi ‘daha yavaş konuşun’ diye / [dışardan birinden tepki geldi?] evet-

H : bu durumlar oluyor

R : hala hissediliyor / bu durumdan sonra ne oldu mesela biz bir hafta sonra tekrar sesimi yükseltip Kürtçe konuştuğumda Hogir diyor ki, ‘gerek yok çok şey yapma, çok bağırma sakın ol’, filan diye bu oluyor yani, evde değilsek bunu yaşıyoruz, bir de memlekette değilsek bunu burada yaşadığımız – yani çok oluyor.

S : bir de Türkçe o ses tonuyla, yüksek sesle, konuştuğunda o tepki gelmeyecek, Türkçede ‘gençler daha sessiz konuşur musunuz?’ şeklinde olan tepki, bu Kürtçe olunca ‘biraz sessiz olur musunuz?’ [ses tonunu kalınlaştırarak]- sert

R : bu tepkiyi duymamak için, agresif bir ortam yaratmamak için, hep X-

H : mesela örnek veriyorum, Marmara Göztepe Kampüsü’nü duymuşsunuzdur, Ülkücüler etkin orda, bir çocuğun serçe parmağını kesmişlerdi, babam beri aradı, meşgule atıyorum sürekli, sonra açtığında Türkçe konuştum, o da anladı yani bir şeyin olduğunu / çünkü ben hayatım boyunca babamla Türkçe konuşmadım / sonra o da Türkçeye döndü ama onu anlamadım [gülüşmeler]

R : Mutlu olmuştur Türkçe öğrendin diye [gülüşmeler]” (Serdal, Hogir, Ronî)

45- 10.0.4.2.1 “biri askerlikte ikinci sınıf vatandaş muamelesi, biri okulda ırkçı saldırıya uğraması gibi / dile daha çok yöneltti onları / evet bütün sebep bu, benim bu dili konuşuyor olmam, bu kimliği taşıyor olmam / aslında konuşmuyorlar da ama o kimlik var, ‘nerelisin, Mardinlisin, Kürtsün’, bitti / konuşuyor olman da çok şey değil, Kürtçe konuştuğu için burada bıçaklanan çocuk oldu, haberi verildi yani / çok uzak değil burada Beyoğlu’nda yapıldı bu olay / telefonda Kürtçe konuştuğu için / bütün bu mesele dilden değil mi / o taşıdığın dilden kaynaklı, yaşadığın bütün şeyler onunla bağlantılı, o zaman o önemli” (Haje)

46- 10.0.4.2.2 “Perwer : arkadaş çevresinde bu bilince sahip olmayan insanların, ‘Türkçe konuşun da biz de anlayalım gibisinden’ bir şeye birkaç sefer şahit oldum / okuldaki birkaç tartışma esnasında bunun bir dil olmadığını söyleyen öğretmenlerim oldu / onun dışında kamusal alanda birisi derdini anlatamıyordu, tercümanlık için devreye giriyordunuz, orda da genelde pozitif yönde bir tepkiyle karşılaşıyorsun, ‘iyi sen anlıyorsun konuşabiliyorsun’, gibisinden / öyle net tartışma çıkaracak bir tepki ben yaşamadım bugüne kadar” (Ferzan, Perwer, Rênas)

47- 10.0.4.2.2 “[İstanbul’da Kürtçe konuşurken nasıl hissediyordunuz kendinizi?] on sene orda yaşadım, büyük tekstillerde fabrikalarda çalışıyordum, çok samimi olarak- toplumda üzerine baskı geliyor, farklı bakıyorlar / ben anlayamıyorum, aynı fabrika çalışıyoruz yıllardır, samimiyiz yani, o bile başka bir

Kürtle Kürtçe konuştuğunda iyi bakmıyor / aramızda konuşuyoruz, rahatsız olduğunu direkt soyluyor, o kadar ki egemen / diyor ki ‘ben ne bileyim belki sen bana küfrediyorsun’, bana- ben şahit oldum yani kaç sefer / niye küfredeyim ben sana, sen benim arkadaşısın / öyle geldi, ikimiz de Kürtçe’ye hakimiz öyle konuşuyoruz yani / ağırlıklı olarak Kürtler buna saygı gösteriyor, yanındaki Türkçe konuşuyorsa Türkçe konuşur zaten / ama Türklerin kafasında bunun olmasını ben anlayamıyorum yani / önceden daha çoktu, şu anda bile gazetelerde bile okuyabiliyoruz / İstanbul’da Kürtler olduğu için biraz daha rahatlık var ama Batı, metropol olmayan daha küçük batı şehirlerinde, Ege, Karadeniz’de mesela, işçilere karşı, biri yok laf atmış ‘bunlar tehlikeli, bunlar bayrak yaktı’ filan gibi şeylerle, yüzlerce insan üstlerine gidiyor / [dil üzerinden yürüyen bir çatışma ortamı da var yani Türkiye’de? ] tabi tabi kesinlikle, Kürtlüğün de senin dilindir” (Ertan)

48- 10.0.4.2.3 “Canan : son yaşanan olaylarla dile bir geri dönüş var / sanki insanlar giderek daha fazla- bu belki direniş biçimi de olabilir / daha fazla ve her yerde / mesela vapurda, özellikle yapıyorum, insanlar bunu aşsın, normalleşsin, insanlar buna alışsın diye annemi bilerek vapurda arıyorum / gözükmeyen şey artık hayatlarına girsin” (Canan et Sermin)

49- 10.0.4.2.3 “konuşacağın yer var konuşmayacağın yer var hemen- Maraş’ta mesela Kürt mahalleleri vardı, kendi içimizde olduğumuz zamanlarda, belli mahallelerde konuşuyorsun / biliyorsun mesela her türlü öğrencinin bildiği yer orda konuşulmaz, mesela bende tam tersi, o baskı olduğu için ben daha fazla Kürtçe konuşuyordum” (Baran)

50- 10.0.4.2.3 “[hangi konularda, karşındakine göre değişiyor, ve konulara ya da mekanlara göre de değişiyor mu?] mekanlara göre, kendi şahsıma göre söyleyeyim ve bir sürü Kürt’te de var bu, toplu taşımalarda inadına Kürtçe konuşmaya çalışıyoruz, ezilmiş bir kimlik şeyi de var yani, kendimizi göstermek için, biliyoruz ki bu şeyde Türkçe konuşuyorlar, ya da Kürtçe biliyorlar ama konuşmuyorlar, biz inadına Kürtçe konuşma gayretine giriyoruz orda, kafeye gidiyorsun Kürtçe konuşmaya çalışıyorsun orda” (Ciwan)

51- 10.0.4.2.5 “[...] hala sen, bir ortamda konuşurken Kürtçeyi kaygı duyma çok acı bir şey yani / biz bunu hala yaşıyoruz yani, ne kadar bilinçli olmamıza rağmen / [dışardan [bu anlamda] bir şey yaşadınız mı?] / bu aslında ezilmiş psikolojisi diyebiliriz buna / ama bu tamamen psikolojik değil, bunun bir karşılığı var / bunu gördüler yani / dilini konuşurken öldürüldü, hapsilere girdiler, dalga geçilmiş, horlanmıştır, bu bunların birikmişliği aslında / biz bu ülkede tarihsel beraber yaşantı var ama hala Türk biri yanında biri Kürtçe konuştuğu zaman hala böyle tuhaf şekilde sana bakabiliyor / işte bu bakış, sende bu psikolojiyi uyandırıyor / [Sizin başımıza geldi mi?] tabi, yarı saka, en samimi arkadaşlarında bile, Türkçe olup samimi arkadaşlarında bile, işi şakaya vurup dalga konusu yapması / ya da daha önceleri yaşamışsın, ilk okul, ortaokulda çok yaşamışsın / bunu atlatmak kolay olmuyor / somut olarak da



yaşadım yani / hep derler, sen konuştun da biri ağzını mı kapatıyor / konuştun da dövdüler mı / dövmek değil ki mesele, dövenler de olmuştur ama mesele sadece bu değil / o bakışı bile yapması, sende o travmayı yaratıyor yani / [[bir süre sonra] İstanbul benim şehrim, ben burada yaşıyorum deyip belli bir aitlik hissediyor musunuz?] aslında İstanbul'da, metropollerde çok daha rahatız / bir Kürt olarak burada kendini daha iyi ifade etme, ya da düşünce fikirlerini- burada daha rahattır, taşralara göre, çünkü oralarda biraz daha tutucudurlar, daha milliyetçi, şoven duygular ön planda, evet İstanbul'u seviyorum, ama ömrünü geçirir misin dersen, yok / başka etkenler giriyor isin içine, trafik, havası, yaşantı / onun dışında İstanbul güzel yani” (Agir)

52- 10.0.4.2.5 “annemle hep Kürtçe konuşurum, Türkçe konuşamam / beni aradığında gazetede, otobüste ya da metroda nerde olursam olayım Kürtçe konuşurum ama öyle bağırarak değil çünkü gerek yok çünkü duyuluyor / ama şeyi görebiliyorum mesela bakışlar bile seni rahatsız edebiliyor / bu benim dilim / annem Türkçe biliyor ama benimle Kürtçe konuşuyor / benim kendi dilimle konuşuyor benimle / hani şey var böyle, ‘hmm Kürt’, direkt o bakışı yakalayabiliyorsun / onu yaşıyor olmak çok kötü / İngilizce konuşuyor olsam hayran hayran bakacaktı / bu hep vardı / 2000lerden sonra biraz daha aşıldı /ama öncesinde mesela, ilkokula gittiğim zaman, ki benim için derin travmadır, annem, ‘sakın Kürtçe olduğunu söyleme’ demişti okulda, birinci sınıf, ilk seneler / ‘ben Karadenizliyim’, diyordum” (Haje)

53- 10.0.4.2.5 “[kamusal alanda Kürtçe konuşmak, baskı ve tehdit hissetme durumu?] eskiden daha fazla, lise dönemleri, 2000ler, 2007’ye kadar / sonra biraz ‘relax’laştı / ama biraz da biz büyüdük, bir jenerasyon büyüdü, gelişti / fiziken, fikren büyümek, biraz özgüven veriyor ve o özgüven gerekirse o noktada orda otobüsün içinde kavga etmeyi de göze aldırıyor sana / bunu göze alınca kamusal alanda daha rahat konuşmaya başlıyorsun / genel bir rahatlama oldu, ama bir baskı hala var / baskının tür ve mekanizması değişiyor sürekli / mesela 1990larda- insanlar dile ne kadar uzaksa, psikolojik boyutu da ona göre şekilleniyor, artıyor / dile ne kadar vakıfsa, özgüveni varsa, baskı daha az işlevsel boyuta düşüyor / politik-psikolojik süreçte daha güçlü hissedince baskı altında hissettiklerinde daha dikkat şey yapıyorlar / ben üniversite sonrasında o baskıyı tamamen kırdım” (Adar)

54- 10.0.4.2.6 “Kendal : otosansür yapıyoruz / psikolojik de fiziki de baskı var, mesela telefonda Kürtçe konuşan kişi uzağa gider, sonra tarım işçilerinin durumu, Kürtçe konuştukları için başlarına gelen psikolojik baskıyla ilintili / Kemal Sunal, İlyas salman filmleri Kürtlerin Türkçesiyle dalga geçmek için, bu psikolojik baskı dil öğrenmeyle ilgili sorun yaratıyor / psiko-sosyal bağlantılar var

Temen : Ümraniye’de Erzurumlular kendi arasında cami içinde konuşuyor, üç, dört kişi / Kürtçe sohbet ediyorlar / biri ‘utanmıyor musunuz Kürtçe konuşmaya’ diyor ama bunu diyen de Kürt, ‘bırakın bu dili’, diyor

Hatice : bir keresinde broşür dağıtıyordum kapı kapı, bir kadın açtı kapıyı ve kapatıp arkasından ‘ben ne Kürdüm ne de Kürtçe dilini biliyorum’, dedi, bunu da Kürtçe söyledi hepsini” (Hatice et ses amis)

55- 10.0.4.2.7 “[demin sormaya çalıştığım da o sosyal bir baskı hissediyor musun? kendin konuşmasan bile, konuştuğunu duyduğun insanlar için-] kötü kötü bakan çok insan görüyorum / kültürel farklar da var / bir toplam var mesela davranışsal olarak da kaba kaba bağırarak konuşuyorlar, kültürel olarak çok gelişmemiş bir toplam da var o yüzden aslında hor görülüyorlar, Kürtler İstanbul’a geldiğinde hep ağır işlerde çalışmış çünkü eğitim seviyeleri düşük, okuma-yazma iyi değil, iyi konuşamıyorlar, dolayısıyla yaptıkları ağır işler olmuş, şoförlük, inşaat, tekstil, dolayısıyla kendilerini kültürel olarak çok geliştiremiyorlar, geliştiremedikleri için de davranış biçimleri kaba kalabiliyor, bağıra bağıra konuştuklarını çok görüyorum o yüzden kötü gözlerle bakılıyor, sırf Kürtçe konuşulduğu için tepki gösterenler var mıdır, olabilir, vardır diye düşünüyorum / [belki bizim yaşadığımız-] buralarda yok evet / ama mesela ben Küçükçekmece’de doğup büyüdüm, orda daha yoğun, daha karışık bir yer çünkü orası, benim babam esnaf, her türlü insan geliyor kasaba, orda Siirtli bir toplam var mesela, hepsi gelmiş aşiret gibi, birbirilerine kız alıp veriyorlar, vs. mesela onlar çok kaba davranış biçimleri, babamın çalıştığı yerin sahibi Trabzonlu, tam ters bir yer, bu kişiler gelince onların nasıl baktığını görüyordum yani / bir şey var yani orda hala belli / [gerginlik mi?] tabi, bir tartışma vs. olmuyor ama birbirlerini sevmediklerini birbirlerine belli ediyorlar” (Berfin)

56- 10.0.4.2.7 “[İstanbul’da kamusal alanda baskı altında hissettin mi?] yok / yüzde yüz bakacaklarını biliyorum / arkasını bir dönüp ama Fransızca konuşsam da olacak / başka bir şey konuştuğunu anlıyor yani / başka bir dil üzerinden bakıyor bence, Kürtçe olduğunu anlıyor mu bilmiyorum” (Gulê)

57- 10.0.4.2.8 “[peki Türkiye’yi kendi içinde karşılaştırsak, Diyarbakır, Aksaray, İstanbul, Manisa, bunlardan hangisinde daha rahat hissediyordun Kürtçe konuşurken?] bunu şehirler üzerinden değil de Kürtçe’yi kiminle konuştuğun üzerinden düşünebiliriz, eğer arkadaşın yanındaysa ben İstanbul’un göbeğinde de Kürtçe konuşurum ama bir tedirginlik olur, İstanbul’da metroda Kürtçe konuşuyorum, insanların bana baktığını hissedirim / bunu Bingöl’de de hissedirim ama Bingöl’de bakanın kendisinin de Kürt olduğunu bilirim, kendisine ‘bak Kürtçe konuşulabiliyor’, demek için yaparım bunu ama İstanbul’dayken Türk olduğunu bilirim, rahatsız olduğunu da bilirim, o tedirginlik de olur / rahatsız olabileceğini daha doğrusu / [o niye rahatsız oluyor peki?] cevabı çok açık yani, Türkiye’nin durumu belli, televizyonları belli / [o zaman bir anlamda İstanbul’daki insanlar Kürtçe’yi biliyorlar, yani ne olduğunu biliyorlar?] tabi ama ne kadar kabul ettikleri önemli / yani dil olarak ne kadar kabul ettikleri / [peki Manisa?] orda 4 sene yaşadım, orda da çok Kürt vardı / Türkiye’nin neresine gidersen git Kürt bulabiliyorsun / Kürtlerde bir özgüven de oluyor böyle durumlarda / [İstanbul’la Manisa’yı karşılaştırsak, rahatsız hissetme, gibi bir durum, hangisinde daha rahat hissediyordun sokakta?] yani net bir şey söylemek çok zor, dediğim gibi, kiminle olduğun da çok önemli o anda / [Diyarbakır’da zaten-] orda öyle bir durum yok” (Ciwan)

58- 10.0.4.2.9 “Fransa’da böyle bir dilsel dışlanma yok, Kürtçe açısından, çok daha rahat” (Baran)

59- 10.0.4.2.9 “[Fransa’da nasıl hissediyorsun Kürtçe konuşurken?] rahat, çok rahat / burada ırkından dolayı ikinci sınıf hissetmiyorsun / eylemlerde kendini ifade edebiliyorsun, Türkiye’de aklından geçiremeyeceğin şeyler” (Ciwan)

61- 10.1 “[kendinizi en iyi ifade ettiğinizi düşündüğünüz dil hangisi?] H : Kürtçe

S : ya değişiyor o bence, neyi ifade ettiğine bağlı / ne yaşadığına bağlı o an / [durumdan duruma göre mi değişiyor?] aynen bende öyle oluyor

H : yani evet, haklısın

R : benim için bir su var, kekemelik var bende biraz, önceden vardı, gittim tedaviciye tekerleme filan ezberledim biraz geçti ama Kürtçe konuşmaya başlayınca kekeme oluyor, bunu da X araştırdım, acaba yetkin olmadığımından dolayı mi kekemelik oluyor, öyle şeyler buldum, o yüzden şimdi diyorum ki acaba Türkçe daha mi iyi ifade ediyorum kendimi, o yüzden mi, diyorum / Kürtçe uzun süre konuştuğumda kekemelik oluyor bende” (Serdal, Hogir, Ronî)

62- 10.1 “[kendi Kürtçeniz ve Türkçeniz hakkında ne söyleyebilirsiniz?] S : ne olursa olsun Kürtçe daha beyinde oturmuş aslında / çünkü anadilimiz, ilk öğrendiğimiz dil ve anne-çocuk ilişkisinden gelen bir şey de var, Türkçe bildiğin sonradan öğrendiğimiz bir dil aslında ama, toplum olarak, Cizre’de olsam tamamıyla Kürtçe devam ederdi ama su an daha farklı, hem Türkçe hem Kürtçe var, ama bu durum değişiyor yani, yaşadığın durumu anlatmada bazen Türkçe bazen Kürtçe oluyor bu, bazen de karşıdaki kişiye bağlı oluyor bu / bir dili öğrendiğinde, o dilde rüya görürsen öğrenmişsindir, rüyalarımnda aslında Kürtçe yaşıyorum ben biraz daha, Türkçe olmuyor, tepkilerimde, filan / daha derinde ana dil olarak Kürtçe var” (Serdal, Hogir, Ronî)

63- 10.1.1 “[kendinizi en iyi ifade ettiğinizi düşündüğünüz dil hangisi?] ruhsal tepkimeler olur ya, onlar Kürtçe ama politik dediğin zaman Türkçe” (Baran)

64- 10.1.1 “ani tepkiler mesela ful Kürtçe bende / mesela çok şaşkın bir şey duyduğumda, ‘waa’, ‘ne loo’ diyorum mesela” (Serdal, Hogir, Ronî)

65- 10.1.1 “duygusal bir şey aktardığımda, küfrettiğimde ya da Kürtçe bir şey dinlediğimde o hazzı daha yoğun alıyorum / [Kürtçe küfrettiğinizde mi mesela?] Kürtçe küfrettiğimde hakikaten o küfür yerine geliyor ama Türkçe sanki bir başkası gibi geliyor, tam oturmuyor, duygularımı ifade etmeye çalışırken, düşüncelerimin de bir kısmını aktarırken konuştuğum ortama göre değişiyor” (Hewar)

66- 10.1.2 “[hangi dilde daha rahat hissediyorsun?] moduma göre değişiyor bu, bazen Türkçe’de oluyor bu / çoğunlukla Kürtçede / kafam güzelken, ‘relax’ken, şiir, müzik dinlerken, kendimle baş başa kaldığımda, duygu yoğunluğu her zaman Kürtçe üzerinden geliyor / tam o modda hissettiğimde hep Kürtçe, en rahat hissettiğim diller hem Türkçe hem Kürtçe ama akademik anlamda Türkçe daha pratiksel” (Adar)

67- 10.1.2 “1/ [peki sen Kürtçe bilmediğini mi düşünüyorsun?] şöyle, çok konuşmadığım için evet / anlıyorum, annemle babamla konuştuğum zaman, ama ben Türkçe cevap veriyorum / çok dilim dönmüyor, telaffuzum kötü gibi geliyor bana, yapamıyorum gibi geliyor / bazı şarkı sözlerini anlıyorum, bazılarını anlamıyorum, köye gittiğimizde konuşulan her şeyi anlıyorum

2/ [kendini hangi dilde daha iyi ifade ediyorsun?] Türkçe, çünkü ben öyle yetiştirilmedim / o bölgede doğmakla ilgili bir şey / [peki duygusal şeylerde, şarkı vs. ama ifade denince-] tabi Türkçe ifade ediyorum / ama onu dinlediğimde vs. daha duygusal bir şeye bürünüyorum, onu hissediyorum kendimde, Türkçe hüzünlü bir şarkı dinlemekle, Kürtçe hüzünlü bir şarkı dinlemek arasında [bir fark var]

3/ [Kürtçe senin için ne ifade ediyor?] çocukluğum aslında, ben hep onun içinde büyüdüm, hatta bir dönem annemle orda kalmışız babam yurtdışında çalıştığı için- ev, evi ifade ediyor, evde olmak, güvende hissettiğim bir yerde olmak, iyi hissettiriyor, kötü hissettirmiyor / [acaba Kürtçe türkü dinlediğindeki duyguda o güven duygusu olabilir mi?] evet mesela üzgünsem, onu açıyorsam, daha rahatlamış, güvende hissediyorum, bir de babam da konuşurdu, anneannem de, masal anlatırdı, dedem, o yüzden hep evle ilgili şeyleri hatırlatıyor bana” (Berfin)

68- 10.1.2 “[Kürtçe ne ifade ediyor ?] süreklilik / bir toplumun ileriye daha sağlam gidebilmesi için en önemli- kaygılarım var, beş sene sonra- uzun hava dinlediğimde, yok böyle bir şey, o sözler, gelecek nesil o sözleri anlamadan büyürse / canım sikkın olduğunda bir dengbeç açıp dinlediğimde müthiş bir etki yaratıyor yani / [çevirip dinlemeye çalıştığımı söylüyorum] Kürtçeyi Türkçeye çevirdiğin zaman bir şey ifade etmiyor duygu yaratmıyor / İngilizcenin Türkçeye çevrilmesi gibi / ama bilsen vay be diyorsun, o yüzden süreklilik arz etmesi gerekiyor” (Haje)

69- 10.1.2 “H : he müzik yani var evet, ama o da yüzde altmışa kırk / yetmiş otuz / yüzde yetmiş Türkçe izliyoruz, ben öyle izliyorum / haberler Türkçe

S : mesela ben hayatım boyunca sadece bir kere Kürtçe tiyatroya gittim / öbür türlü sadece Türkçe müzik olarak yani dediği gibi, yüzde altmış, yetmiş Türkçe, kalanı Kürtçe kitap olsun, sosyal bir etkinlik, tamamıyla Türkçe

R : film, dizi İngilizce olabilir ama

H : buraya geldikten sonra ama, önceden bence yüzde kırka altmış, altmış Kürtçe / buraya geldikten sonra bu oran çok fahiş bir şekilde yükseldi / hatta seksene yirmi bile olabilir hani / müzik listemde belki on şarkının ikisi Kürtçedir.

S : lise döneminde yüzde sekse, doksan Kürtçe müzik vardı benim hayatımda, burada çok daha azaldı / Bu da üretimin azalmasından da kaynaklanıyor / o dönem daha fazla üretkenlik vardı Kürtçe müzikte şu an daha kalitesiz, şey müzikler ürettikleri için / Türkçede de aynı durum var da, arkadaş ortamımız sosyal çevrenin Türkçe döndüğü için, Instagramda, Youtubeda izlediğin şeyler Türkçe oluyor mecbur” (Serdal, Hogir, Ronî)

70- 10.1.2 “mesela, 5 senedir burada kaldığımız için Kürtçe farkındalığı biraz uzaklaştı bizden / ama mesela evde Kürtçe şarkı çaldığında yine bir farkındalık oluyor yani / yine bir hatırlamaya başlıyoruz şeyi / [neyi hatırlatır sana Kürtçe müzik dinlemek?]

H : hani, biraz faşizm olabilir, biraz ırkçı- hani ben ırkçı değilim de, ırkını seven bir insanım, üstün görmüyorum kimseden ama Kürtçe ırkını seven bir insanım ve onun için- (tatmin oluyorum, mutlu oluyorum)- [Sana belli duyguları mı çağırıyor?]

H : nasıl Cizre’de başıma ne gelirse gelsin kurtulurum güveni var, Kürtçede de ben su an her istediğimi konuşabilirim / şu an kendimi tam ifade edebilirim.

S : biraz daha samimi bence

H : samimi, daha rahat

S : daha gerçekçi böyle, bir Kürtçe şarkı bile daha çok etkiler seni

H : ve Kürtçe şarkıların sözlerini, mesela söze dikkat ettiğim anladığım zaman, harbiden güzel manalı şeyler yazılıyor, Kürtçenin daha az bozulduğu—Kürtçe şarkıların daha az bozulduğunu görmek hoşuma gidiyor mesela, şiirsel bir mana

S : o dilde yaşadığını hissediyorsun, duygusal olarak / [duygu durumunuza göre kendinizi hangi dilde ifade ediyorsunuz ?]

H : coşkuda düşünlerde çalan şarkıları seviyorum / örneğin efkar ortamında daha çok Türkçe dinliyoruz, Kürtçe de dinliyoruz, ama daha çok Türkçe dinlemeye çalışıyoruz çünkü belki de ortamda Türk arkadaşlarımız olduğu için çok, daha çok şey ediyoruz / ama bir yerde de patlayıp Kürtçe şarkı çalıyoruz biraz da kendimiz efkarlanalım diye kendimiz anlamak için, kendimiz biraz daha- tamam orda da anlıyoruz, ama biraz kendimiz de efkarlanıp, kendi içimizde-

R : hançerleniyoruz [gülüşmeler]

S : bir arkadaşım vardı, Kürtçe müzik dinlemediğimde sarhoş olmuyordum diyordu, kendimi yaşamıyorum o an, diyordu” (Serdal, Hogir, Ronî)

71- 10.1.3 “şimdi bu biraz, anlık duruma göre değişiyor / duygusallaşınca- mesela ben çok denk gelmişim, Kürtçe konuşunca bir anda Türkçe’ye dönmüşüm ya da Türkçe konuşunca bir anda Kürtçe’ye dönmüşüm / o andaki atmosfere bağlı / ya da karşımdaki insan profiline göre kendimi rahat hissettiğim

bir dil oluyor / mesela bir arkadaşım Türkçe bilmesine rağmen onunla sürekli Kürtçe konuşmuşsam o adamla Kürtçe konuşunca kendimi rahat ifade edebiliyorum / ama şöyle bir şey var, bazı noktalarda bazen Kürtçe yetmiyor, yetemeyebiliyor, bazen otomatikman kanal değiştiriyorsun yani, bizim birinci kanalımız Kürtçe ikinci kanalımız Türkçe bazen o hatlar karışıyor yani, bazen birinci hat Türkçe ikinci hat Kürtçe oluyor / [...] mesela arkadaş ortamında rahat bir ortamda, Türkçe sporu Kürtçe konuşamıyoruz mesela / ya da siyaseti bir yere kadar Kürtçe yapabiliyoruz sonra Türkçe'ye dönüyoruz çünkü o siyaset ya da spor dili tamamen beynimize oturmamış çünkü TV yok tamamen Türkçe TV'den öğrenmişiz” (Ciwan)

72- 10.1.3 “[Kürtçeyi hangi konularda konuşurken kullanıyorsun?] çalıştığım yerden dolayı, arayanlar, gelenler, problemi olanlar- bir insan benimle Kürtçe konuştuğu zaman ben Türkçe cevap vermem / ‘çawa ne’ dediği zaman ‘iyiyim, teşekkürler’ demem / biliyor musun diyen olur mesela önce telefonda konuşur, ya da yüz yüze, ‘tabi ki biliyorum’, dediğim zaman devamı Kürtçe gelir konuşmanın / işim gereği de günlük hayatta Kürtçe konuşuyorum yani / Tükler de arıyor tabi ki de / arkadaş çevresinde de, tabi, ama çok konuşuyorum dersem yalan olur, üstümüzde şeyden kaynaklı sürekli Türkçeyi tüketme var ama mesela bilmiyorsa bir arkadaşımız, veya öğrenmeye niyeti varsa onun Kürtçe konuşuruz ki, öğrenmesi için / ama çok bilen bir insanla oturup saatlerce Kürtçe konuşmam, bir şey isterim, şakalaşırım, Kürtçeyi eklerim araya ama genel olarak Türkçe konuşuyoruz yani” (Haje)

73- 10.1.4 “kendi kimliğimizi, kendi Kürt politizasyonumuzu da Türkçe aldığımız için o şekilde oluyor / bunun farkına vardıktan sonra Kürtçe terimleri de kullanmaya başladım ama nadir bir şey, dili sürekli beslemek gerekiyor” (Baran)

74- 10.1.4 “[kitaplara, gramerlere, akademik dile bakıp kendini yargılama durumu var mı ?] var var, herkes farkında aslında / mesela Komel'de konuşurken Kürtçe konuşmakta zorlanırlar, Türkçe daha kolay gelir yani her şeyi konuşmak için / ama herkes için geçerli değil bu dediğim- mesela, siyasi eğitim olarak okudukları kitaplar bile Türkçe mesela / zaten siyasetle ilgili olanlar Türkçeyi ön plana koyuyorlar daha geliştirmemiz gibisinden, ders vardı, öğretmeye çalışıyorlar” (Lorîn)

75- 10.1.5 “Türkçe diyebilirim yani / Kürtçeyi sürekli aile içerisinde konuştuğumuz yıllarda, bu daha rahat kendimizi ifade edebiliyorduk / ama Türkçeyle beraber kendi anadilimizde daha ikinci planda kalınca ve kelime haznen, sürekli konuşma, uzun süreli konuşmalarda, zorlandığımı hissediyorum yani / bu da hem bir Türk okullarında öğretmem olmamdan kaynaklı olabilir, evlendikten sonra esim de benim Hataylı, o da Arap, ikimizin de ortak noktası var baya bir ortak noktamız var / o da kendi dilinde o da ifade edebiliyor ama biz evde kendi yaşantımızda, evimde, Türkçe konuşuyoruz, tamamen Türkçe konuşuyoruz / ama evet zorlandığımız oluyor, yüzde 100 Kürtçe konuşma noktasında iste ne bileyim bilimsel terimler kullanmaktan, edebi bir dil kullanmaktan uzağız / bunun da sebebi iste bahsettiğim

nedenlerden kaynaklı ve bizim aslında, belki bizim de kişisel bir öz eleştiri olarak belki bireysel olarak tembelliğimizden kaynaklı yani Kürtçe üzerinden okumama, ya da yazma yapmamak ister istemez köreltiyor yani” (Agir)

76- 10.1.5 “yani şimdi sizle bu konuştuklarımızı Kürtçe konuşsaydık, buradaki aktarımın yüzde otuz, kırkı gidecekti, çünkü bu dil, şimdi ben kendimi geliştirmedim belki ama bu dil de bu kadar gelişmiş değil, hakkını verelim yani, doğanın şeyi bu, İngilizce daha iyidir Kürtçeye nazaran, kendinizi daha geniş alanda ifade edersiniz, Türkçe daha sınırlı kalır, Kürtçe şu an öyle bir yere tekabül ediyor ve dediğim gibi ben bunu çoğunlukla bir araç olarak görüyorum ve Türkçe o an kendimi daha iyi ifade ediyorsam konuştuğum şeyin konusu gereği-” (Hewar)

77- 10.1.5 “[...] bazı konularda Türkçe bazı konularda Kürtçe konuşulması oluyor yani / mesela sosyal hayatta, günlük hayattan bir olayı Türkçe konuşmak gülünç olabiliyor, genelde Kürtçe mesela seninle oturup İngilizce konuşmaya kasmam gibi bir şey / ama yine aynı mevzu üzerinden örnek verebilirim, senle sosyal bilimler ya da sosyoloji açısından bir şey konuşurken Fransızcaya kayabiliyorduk / çünkü onu, onun diliyle öğrenmiş oluyorsun, eğitimle alakalı olabilir, okuduğun şeyle alakalı olabilir, onları Türkçe aracılığıyla alımlamış olduğun şeyleri, Türkçe konuşuyorsun [kiminle hangi konuda hangi dili konuştuğunun farkına varıyor musun konuşurken?] ikisi de otomatik gibi, bilinçsizce yürüyor X- benim de Kürtçede çok sonradan öğrendiğim kelimeler var yani / kitap dilinde mevcut olan kelimeler var / ama senin için, anadili Türkçe olan biri için günlük hayatın ve diğeri (kitap, yazılı, edebi dil) arasındaki ayrım bu kadar değil / kelime seçimleri / benim için de mesela konuştuğum şey, günlük hayat değil de, fikirsel alana ait bir konuysa, dolayısıyla sonradan kitabi bir dille, ya da TV diliyle- bunda azıcık daha düşünüyorum / Kürtçe konuşurken / mesela hatırlamak için / Türkçe’de de bazen başıma geliyor, belirli bir alanda bir şey konuşunca kelime seçimi artıyor / karşıdaki kişiyle de alakalı” (Gulê)

78- 10.1.5 “yine ‘contexte’e göre değişiyor / bir metin yazacaksam, sosyolojik bir metin olacaksa, sıraladığımızda, Fransızca bir, Türkçe iki, Kürtçe üç / onun dışında duyguları ifade etmem gerekiyorsa Kürtçe diyebilirim / ama Türkçe ve Kürtçe arasında konfor açısından çok bir farklılık görmüyorum artık / ama artık / Kürtçeyi de ortaokuldan gelen süreçte / çeviri anlamında da Kürtçe ile haşır neşir oldum / dengelendi Kürtçe ve Türkçe / lise son dönemlerinde Kürtçe kitap okuyabiliyordum artık [Kürtçe yazı diline hakim olmak senin için bir şeyleri değiştirdi yani] evet” (Gulê)

79- 10.1.5 “[kendinizi hangi dilde daha iyi ifade ettiğinizi düşünüyorsunuz?] aslında benim için, ikisini de konuşabildiğim için / ama şöyle mesela, akademik cümleleri kuramam Kürtçe, uzun uzun politik değerlendirmeler yapamam / kendimi ifade ederken bir süre sonra biter bende / ama konuşma dilinde iyidir yani, basiti şakalaşma / Türkçede daha iyiyim o yüzden, o da toplumda yaşamının etkisi / başka kültürün içinde yaşamının etkisi / toplum-sokak dilinin etkisi ve baskısı, hayatının her alanında / sokakta

Kürtçe soru sorsam adam benim yüzüme bakacak / kaynaşmadan kaynaklı, çok dilli olmak, o da öğrenmeye çalışsaydı, daha farklı olabilirdi / ben sürekli onu kullanmış olacaktım çünkü o da biliyor / ülkedeki en çok konuşulan ikinci dil, öğreneyim, oradaki insanlar için, deseydi, şoför bana Kürtçe cevap verecekti, öğretmen / çok dayak yiyen arkadaşlarımız var, ben şahit olmadım ama, bölgede Türkçe bilmedikleri için çok dayak yiyen arkadaşlarımız varmış, ‘git Türkçe öğren’, falan diye / bunlar korkunç şeyler / halbuki bir öğretmen Kürtçe öğrenmiş olsa, çocuklarla iletişim kurayım diyen de vardır mutlaka / ama bunlar etki yani, sürekli tükettiğimiz dil bu [Türkçe]” (Haje)

80- 10.2 “[...] şeyle ilgili o biraz arkadaş çevremizde Kürtçe bilmeyenler olabildiği için Türkçe tercih ediyoruz ama Kürtçe baştan sonra muhabbeti sürdürdüğüm şeyler var yani / şimdi biraz da benim için azaldı çünkü çevremden dolayı, bulunduğum okulundan dolayı azaldı ama- Avrupa’da bu konu daha iyi söyleniyor çünkü oradan gelen kuzenlerim daha akıcı, berrak, şey bir dil kullanıyorlar / bizde hala daha köylü Kürtçesini aşamamış arkadaşlarla daha şey konuşuyoruz ama aile içinde köy Kürtçesini aşmıyor, onlardaysa [kuzenler] bu biraz daha oturmuş durumda” (Hewar)

81- 10.2 “[...] ama aile içinde köy Kürtçesini aşmıyor, onlardaysa [kuzenler] bu biraz daha oturmuş durumda / çekirdek ailede yaşayan bir Türkle kırsalda yaşayan büyük bir aileyi düşünün, çekirdek ailede ya da şehirde yaşayanların arasındaki diyalog, anne-baba-çocuk arasında daha komplike şeyleri içine alır iletişim, ama kırsalda çok temel şeyler / ‘baba nasılsın, keyfin nasıl’ der, biter, daha fazla anlatmam babama, okul, hoca filan girmez yani bunlara, yine mahremiyet mevzusuna dayanıyor galiba, detaylandırılmaz çok fazla / diyelim ki kalktı şey yapıldı, kamusal alanda gündelik kullanımda hiçbir eksikliği yok bence [Kürtçenin]” (Hewar)

\*82-125- [de l’extrait 82 à 125, les données issues de l’éllicitation et de discours libres sont présentées avec leurs traductions en turc et/ou en français ; (cf. également 8.2.2.1 pour la version originelle en turc de certaines phrases d’éllicitation)]

126- 11.2.3.1.1 “[commentaire énoncé lors de la session d’éllicitations] Hogir : ama itmek demiyoruz mesela, o cümle olunca biz onu demiyoruz / ‘kîtab da min’ / ‘da mi kenand’ / [...] Kürtçe sondan eklemeli bir dil, İngilizce gibi ‘subject-verb-object’ diye gideceksin / kafa karışıyor ” (Serdal, Hogir, Ronî)

127- 11.2.3.1.1 “[commentaire énoncé lors de la session d’éllicitations] Hogir : keşke bilseydik keşke akademik Kürtçesi bilseydik” (Serdal, Hogir, Ronî)

\*128-132- [même remarque]



133- 11.2.3.1.1 “[commentaire énoncé lors de la session d’élicitations] a evet, ‘an’ demem gerekirdi, Kürtçe bir ortamda bulunsam ‘an’ demem gerekir / farkında olmadan ‘ya’ dedim ama ‘an’ olduğunu biliyorum” (Ciwan)

\*134- [même remarque]

\*136-137 [même remarque]

138- 11.2.3.1.1 “[commentaire énoncé lors de la session d’élicitations] bazı cümleler kurulamıyor, fiiller, çekimler, zamanlar filan / bir kelimenin olmayışı, bütün cümleleri kurmana sıkıntı” (Agir)

139- 11.2.3.1.1 “[commentaire énoncé lors de la session d’élicitations] ‘tû min dibînî’ / ‘kûçkê wan dît’ / ergatifle farklı bir şey olması gerkiyordu, yanlış olduğunu biliyorum / [...] ‘min dît’ / ‘min ew dît’ / ‘min ew dîtin’ / onun gibi bir şey [gülüyor] / [...] bunların ergatif olması gerek ama dediğim gibi, hepsi yanlış olabilir” (Ciwan)

140- 11.2.3.1.2 “Diyarbakır ya da Mardinli herhangi bir arkadaşım ile konuşsam dalga geçer / hakim olan, yazı dilinde de ve konuşmada da, görsel, yazılı basın ve yayında hakim olan dil, Mardin şivesi / Cizre-Mardin, fiziken yakın ama şive olarak farklı / sonra yerinden göç konusuyla çok bağlantılı, eğer Mardin’e yakın bir köyden gelmişse, Mardin ağızıyla konuşuyor o köylü, Siirt ya da Şirnak’sa, Botan ağızıyla konuşuyor / oranın kendi içinde bile çeşitlilik var / Cizre’dekine ve hakim olan, basın diline, yazı ve görsel, ikisine de hakimim / [Kürtçede şivesi olduğunu düşünmüyor” (Gulê)

141- 11.2.3.1.2 “prestijli olan şu an Mardin / ağız olan ‘u’ ve ‘î’ değişimi, mesela / Mardin ağızı Torî ağızıdır / Şirnak ve Cizre arasında da fark var / Hakkari bambaşka / Özellikle Beytüşşebap, Uludere, anlamakta bile zorlanabiliyorum / uzak bir ağız / ağız o kadar modifier olmuş ki yani / [Daha çok telaffuz olarak soyluyor Hakkari özelinde]” (Gulê)

142- 11.2.3.1.2 “konu bugün hâkim olan şive başka bir yerinki diye- benim şimdi Cizre ağızıyla konuşuyor olmam gülünç değil, genel olarak zaten, deriz ya yani bir dilin konuşulma şekli bizim geldiğimiz yerinki gibi, sürekli bir ‘asıl’ peşindeyizdir, hangisi sonradan, hangisi esas Kürtçe / [esas Kürtçe diye bir şey var mı yani?] esas diye bir şey yoktur bence / gülünç denmesi bana komik geliyor / mesele sadece o hakimlikle, çoğunluk veya azınlık üzerinden yürümüyor yani, birbirini dışlama, ridiculiser etme [değil] sadece farklılığı fark etme gibi bir şey” (Gulê)

143- 11.2.3.1.2 “[peki Kürtçede aksanınız olduğunu düşünüyor musunuz? aksan, yani şive, benim şivem var ve o şiveyle konuşuyorum Kürtçeyi, gibi]

H : he evet, Cizre—

R : Cizre şivesi dersiniz buna, Cizre şivesinde konuşuyoruz

H : Cizre'nin böyle, diğer arkadaşlardan, diğer Kürtçe bilen insanlardan duyduğumuz, çok hızlı konuşuyormuşuz, çok yuvarlıyormuşuz, her şeyi, bütün kelimeleri çok yuvarlıyormuşuz ve bazen bize özgü sadece mesela hiçbir Kürtçede olmayan [kelimeler] örneğin 'firingî', 'firingî' bizde domates demek ama her, Botan'da da Serhad'da da herkes buna 'bacan' diyor mesela / bu, mesela benim çok hoşuma gidiyor bir yerde / [farklı olduğu için?]

S : çok

H : evet, farklı ve orijinal olduğu için / mesela bazı kelimeler var hiç kimse anlamını bilmiyor Cizreliler dışında” (Serdal, Hogir, Ronî)

144- 11.2.3.1.2 “R : Kürtçeyle alakalı olan biri, ben çok karşılaştım, mesela kuzenimle tramvaydaydık, Kürtçe konuşuyorduk / bölgelerle, Kürtçeyle alakalı olan biri hemen anladı mesela bizim Cizreli olduğumuzu / dedi ki siz Cizreli misiniz biz de evet dedik, çünkü biliyorlar yani konuşunca o Cizreli şivesi kendini hemen belli ediyor

H : o yuvarlama ve hızlı konuşma- [siz de başka şiveleri duyunca onlara alışıyorsunuz]

R : Cizre dışı diyoruz biz onlara / hepsi aynı bizim için

H : Cizre içi bir de Cizre dışı diyoruz mesela / Cizre'nin yerlisi olmayanlar da mesela onlar da 'bacan' diyor, Cizre'de de iki kesim var aslında / bir merkezde kalan kesim, 'bajar', diye tanımlanan, burjuva kısmı [gülüşmeler] bir de köy boşaltmalardan sonra gelen kenar mahallelerde oturanlar, onların Kürtçe ve bizim Kürtçemiz hemen fark ediliyor, değil mi yani

S : tabi.

H : en anlaşılamadığımız Şırnak / çünkü hiç sevmiyoruz onları / onlar da bizi sevmiyor [gülüşmeler] [yani ne boyutta? dilsel mi-]

H : yani biraz da şakasına tabi

S : her boyutta

R : şaka değil

H : biz onlarla dalga geçiyoruz

R : bunu kaydetmesek [gülüşmeler]

H : o şakasına tabi, sadece lafla böyle dalga geçmek / [prestijli bir şive var mi ?]

H : yok

R : Cizre şivesi [gülüşmeler]

H : ve bence bizim en az değişen şive / Silopi'de de değişti, Şırnak zaten apayrı bir dünya / İdil'in de özgü bir şivesi vardı / liseden İdilli arkadaşlarım vardı, onların da kendi aralarında çok özgün kelimeleri vardı

S : bu biraz da Şırnak'ın il olmasından kaynaklanıyor / biraz hani memur kesim fazla olduğu için Türkçe daha çok dönüyor, insanlar daha bizim Türkçe öğrenmemiz, Türkçe konuşmamız lazım demişler ama olmamış

H : o biraz özentiyle alakalı” (Serdal, Hogir, Romî)

145- 11.2.3.1.2 “bu annemle de konuştuğumda oluyor ama aynı yerdeyseki yani telefonda değil, bazı arkadaşlarımla arada, bazen hangi dili konuştuğumuzu bile bilmiyoruz, Türkçe mi Kürtçe mi bilmiyoruz, öyle birbirinin içine giriyor ki yani biri bir olay anlatmıştı, onu Türkçe anlatıyoruz, oradan Kürtçe devam ediyoruz ama- biz orda mesela halam var Türkçe bilmiyor, kaçırıyoruz arada onun Kürtçe bilmediğini, Türkçe konuştuğumuzu sanıyoruz, misafirler var, ama araya Kürtçe bir şeyler giriyor, sonra diyorlar siz niye Kürtçe konuşuyorsunuz, o sırada Kürtçe konuştuğumuzun farkında değiliz / o kadar böyle bir şey oluyor ki, benim hoşuma gidiyor iste, asil ulaşmak istediğim yer oralar bir yer yani, bu kadar bunların hangisinin ne olduğunun öneminin olmadan ama bir şekilde konuşulup şey edildiği, yani bu bir araç, ne kadar ise yarıyorsa o kadar kullanılmalı / yani Kürtçe diye bir dil ortadan kalksa, dünyadaki çeşitlilik zarar görmüş olur ama Kürt kendini bir şekilde ifade etmeye devam edecek, bu hiç bitmeyecek / bütün diller için geçerli bu, evrimsel açıdan bu kadar çeşitlilik varken, nasıl oluyor da tek bir şeye doğru gidilmesi yönünde irade kullanıyoruz, mesela Türkiye’de sadece Türkçe konuşulması gibi” (Hewar)

146- 11.2.3.1.2 “güzel Kürtçeden kastım akıcı konuşmak, Kürtçenin içine farklı dilleri koymak istemiyorum / güzel bir dilde konuşmak, sadece o dilde konuşmak, en güzeli falan / Fransızca konuşunca başka dilde kelime eklemiyorum, Türkçe konuşurken bazı dillerden ekliyorum, Fransızca ya da İngilizce, Kürtçe konuşurken de başka dillerden eklenmesini istemiyorum” (Lorîn)

147- 11.2.3.1.2 “bir mesaj yazarken [sms] Fransızca başlayıp Türkçe bitiresim geliyor, siliyorum ya Fransızca ya Türkçe yazıyorum / dağınıklığı sevmeyen biriyim / [genel olarak] ya Kürtçe konuşayım, ya Fransızca, ya Türkçe birisini, o yüzden Kürtçe konuşmam, biliyorum, ya kelime eksikliği var, o yüzden konuşmak istemiyorum / hangi dil olursa olsun düzgün konuşmak, tabi ki karsımdaki anlar ama ben sevmiyorum / ama karsımdaki Türkçe ve Fransızca anlaşmasına rağmen Kürtçe konuşma isteğim bu daha çok siyasete bağlanıyor bence / madem Kürdüz o zaman Kürtçe konuşalım / bende o istek doğuyor / bazıları zaten Kürtçe’de daha pratik oldukları için öyle geliyor” (Lorîn)

148- 11.2.3.1.2 “önceden çok yadırgardım, ama yine de minimum yapmamız gereken bir şeydir / araya Türkçe kelime koymamız bizim suçumuz değil aslında, hem halk olarak hem dil olarak asimile olmuşuz ister istemez, araya başka kelimeler giriyor / şimdi ama isterdim yani Türkçe kelime koyayım ama Kürtçem daha fluide olsun / o yüzden normal buluyorum yani sorun değil / bildiğim kadarıyla az az konuşa konuşa aslında geliştirebilirdim / ama diğer türlü araya kelime koymak normal bence artık /

'kapıyı açmışke' olmasın ama diğerleri yine olur / anlamsız buluyorum yani / ama hani uzun konuşursan birkaç kelime Kürtçe bilmezsin, normal yani, Türkçe konuş bir şey olmaz / duraksayacağına bildiğin dilden aktar" (Lorîn)

149- 11.2.3.1.2 "konuşurken tam onlar gibi telaffuz edemiyorum, doğal olmuyor çünkü biliyorum o doğallığın nasıl olduğunu / onu yakalayamayınca da konuşasım gelmiyor / halbuki mesela Türkçe'yi iyi bilmeyen biri Türkçe konuşunca hoşumuza gidiyor ama ben biraz çekinik kaldım orda / bir de eskiden bunu bir arkadaş ortamında söylediğimde herkes susardı, şimdi söylediğimde herkes daha ilgili, İstanbul'da, benim arkadaşlarım da daha sosyal-demokrat ya da solcu olduğu için soruyorlar" (Berfin)

150- 11.2.3.1.2 "hemen uyarıyorum, özellikle '-mış', '-mişli' cümleler / ben çok öyle cümleleri kurmuyorum, sadece kelimelerin yerini değiştiriyorum biraz, farklı düşünüp farklı cevap verdiğimde zaten sonra kendimi düzeltiyorum / günlük hayatında '-muşlu', '-mişli' konuştuğunda uyarıyorum, karıştırma, Kürtçesini söyle, ama diyorum 'ben biliyorum ki sen karıştırmadan da konuşuyordun öncesinde', 'alışmışız' diyenlere / bu konuda katı davranıyorum yani / Türkçede de, bir kelime yanlış kullanıldığında düzeltiyorum" (Haje)

152- 11.2.3.1.2 "Azad : yaşlılarla anlaşma var / onlar da Türkçe karıştırıyorlar, yarısı Türkçe yarısı Kürtçe [ironik gülümseme]

Ferhad : bazı kelimelerin karşılığı yok

Azad : ya da biz bilmiyoruz

Viyan : sanki '-mışdikim' koyunca Kürtçe oluyor

Lale : Türkçe de Kürtçe de çok asimile etmişiz

Azad : bizde sıkıntı çok / ne o tam, ne öbürü / Türkçe için aksan, Kürtçe için dili tam bilememe" (Azad et ses amis)

153- 11.2.3.1.2 "mesela Şırnak'ta konuşsam, sen nerelisin neredensin derler yani bana / ya da biri Kürtçe konuşsun burada, hemen hangi ilden olduğunu tahmin ediyorsun yani / ortalama anlaşılır / Şırnaklılar daha çok yuvarlak konuşurlar, kelimeleri yuvarlatırlar / bazı zamanlar kopabiliyor / senin Kürtçede kullandığın bir kelimeyi, orda başka bir şekilde ifade edebiliyorlar / bundan kaynaklı biraz [sıkıntı] ama genel olarak anlaşabiliyoruz yani" (Agir)

154- 11.2.3.1.2 "[peki kendi Kürtçeni nasıl buluyorsun, konuşurkenki?] Kürtçem de ortamlara göre değişiyor, üniversitedeki hocamla konuştuğum Kürtçe'yi hocamla konuşmuyorum, biraz daha sadeleştiriyorum, annemle konuşurken araya Türkçe kelime de giriyor / genel olarak Kürtçem iyi diye düşünüyorum / Kurmanci diyeyim çünkü o önemli bir nokta, Kurmanci'de iyiyim yani / [şu bölgenin Kurmanci'sini konuşuyorum diye bir ayrım yapsan, Serhad mı, daha güney mi gibi? Hakkari mi?] bak

mesela Hakkari dedin, lisans dört sene okuduk ben hala bazen Hakkarili arkadaşların ne dediğini anlamıyorum çünkü Soranice'den çok kelime almışlar / [onlar anlıyor mu peki?] onlar bizi anlıyorlar çünkü okulda öğrendiğimiz Kurmanci bize yakın olan Kurmanci'ydi / Sorani yakın değil yani / onlar Soranice kelime bir sürü almışlar /biz genel olarak Diyarbakır bölgesinde konuşulan Kurmanci ama şimdi Hakkari olsun Ağrı olsun- [İğdır mesela?] yani bazı kelimeler var ki mesela onlara özgü, ya da Türkçe'den tamamen çevirmişler Kurmanci yapmışlar ve kalıba koymuşlar / Ermenice'den almışlar ya da / Adıyaman'dakiler, Ankara'daki Kürtler mesela / onlarınki de çok farklı mesela, anlıyorsun- kelimenin anlamını bire bir bilmiyorsun ama ne demek istediğini anlıyorsun / net olarak anlıyorsun ama bu kelimenin karşılığı ne sizde diyorsun gibi” (Ciwan)

155- 11.2.3.1.2 “her yörenin bir aksanı var, benim de var / Zazaca için de aynı durum, Sivas Zazası farklı konuşur” (Ömer)

156- 11.2.3.1.2 “Türkçe kelime koyuyorum ama yine, mesela kalem ne kadar Türkçe / Kürtçe Aryan dillerdendir / etimolojisi İngilizceyle benzerlikler gösterir mesela, ‘egg’, ‘hêk’, ‘hesp’, ‘horse’, ‘jêbir’, ‘rubber’ / mutlaka var ama Türkçe katar hele Türkiye’de büyümüşse” (Ömer)

157- 11.2.3.2 “ya şiveden kaynaklı ya da Kürt olduğunuz için ikinci sınıf vatandaş muamelesini epey görüyorsunuz ve bunu kanıksıyorsunuz en kötüsü, bunun üstesinden gelebilmek için Türkçe çok daha düzgün konuşabilmek / bu kaygı bende de oluştu lisedeyken, kötü bir şey değil, Türkçeyi kullanıyorsam bunu düzgün kullanmalıyım, bu benim tutumum / Kürtçeyi iyi konuşanlar Türkçeyi de iyi konuşmaya teşne olurlar, ama mesela Diyarbakır’da gördüm, Türkçeyi doğru konuşmak gibi bir dertleri yok hatta onu ellerinden geldiğince bozmaya çalışıyorlar, zaten kırık bir Türkçedir ama onu iyi yapmaya da uğraşmazlar, patolojik bir ilişki yani / benim öyle bir derdim yok, bana devletin biçtiği kimliği kabul etmiyorum, ama bütün her şeyi de bunun üzerinden kurmuş değilim, bunun dışında bir şey kurabilmişim” (Hewar)

158- 11.2.3.2 “[Türkçe’de aksanı olduğunu düşünüyor] / bununla ilgili, ‘aa çok garip, niye aksanın yok’, mevzusu oldu, ama ben bir aksanım olduğunu düşünüyorum” (Gulê)

159- 11.2.3.2 “bence konuşmada evet / Türkçeye bir sahiplik hissediyorum / insécurité yaşamıyorum, aksan- karsımdaki güler mi, sonradan öğrenmişim, aksan kayıyor, hata yapar mıyım yapmaz mıyım, kaygılarını yaşamıyorum / Türkçede de Kürtçede de yaşamıyorum / yazı için de aynisini söyleyebilirim yani” (Gulê)

160- 11.2.3.2 “[Türkçe’de aksanız olduğunu düşünüyor musunuz?] Serdal : oluyor, ruhsal haline bağlı aslında biraz o / rahat olduğunda pek fark edilmiyor ama mesela sinirlendiğinde direkt kayıyor oraya

yani, heyecanlandığında / [bu durum seni rahatsız ediyor mu? şiveli konuşuyorum diye düşünüyor musun?] oluyor

Ronî : işte bu yüzden Kürtçede daha rahat ediyoruz

Hogir : hayır, beni hiç kotu hissettirmiyor [gülüyor] / ben mesela, [Serdal et Ronî] benim çoğu arkadaşımı da tanıyorlar, ben onlara karşı hiçbir zaman şivemi düzeltme çabası içine hiç girmiyorum / mesela arkadaşlarıma bir şeyler anlatırken sürekli Kürtçe atasözleri geliyor aklıma, şimdi ben açıklamaya çalışıyorum ama çok saçma duruyor yani / mesela [bir arkadaş] bana alıştı, atasözlerinden örnek verince, ‘ne diyorsun’ diye [soruyor] ben de diyorum ‘çok önemli bir manası var, bilsen’, diyorum ama çoğu zaman derdimi çok iyi anlatamıyorum Türkçe, Kürtçe olsa daha iyi anlatırım, onlara da diyorum, su an anlatamıyorum ama aslında çok şey var / Türkçede aksanım var, ve her yerde de- her yerde demeyelim de, mesela sözlüler oluyor bizim, orda belki hoca- şimdi hocanın ne olduğunu bilemezsin, belki hoca milliyetçi bir hocadır, sevmez beni, ve isim, isimden dolayı şüpheleniyorum mesela ‘ismin ne manaya geliyor’ demesinden korkuyorum, orda bir düzeltmeye çalışıyorum ama önlüğü çıkarttıktan sonra hiç umurumda olmuyor artık” (Serdal, Hogir, Ronî)

161- 11.2.3.2 “[sınıfta söz alma konusunda sıkıntı yaşamak üstüne] Ronî : bende olmuyordu, soruyordum sorumu ama çok komik bir Türkçeyle soruyordum, ‘üj’, ‘bej’ filan diyordum, sonra gülmeler olunca sınıfta bir çekinme oldu / önceden direkt soruyordum, sonra bir iki gülme olunca sınıfta filan, ben ilk sorumu beş, altı kere düşünürken zaten başka biri sormuş oluyordu o soruyu, sormamaya başladım yani / [hala Türkçede aksanın olduğunu düşünüyor musun?] bende de var aksan, muhakkak oluyor yani, bir yerden sonra çok derin bir muhabbete girince bir noktadan sonra bende de aksan oluyor Serdal : muhabbet derken futbol yani

Ronî : filozofik olarak muhabbete girince [gülüyor] tartışmadır, basit tartışmadır, bende de oluyor aksan ister istemez / özellikle üniversiteden sonra bu daha çok olmaya başladı / arkadaşlarımla çok Kürtçe konuşunca / üniversitede tanışınca Serdal Hogirle hiç umursamadım Türkçeyi yani / hatta gerileme de oldu, ve Kürtçe de daha da iyi yere geldi” (Serdal, Hogir, Ronî)

162- 11.2.3.2 “benim aksanım var, ama daha fludur, diğer arkadaşlara göre özellikle / çünkü ben kendi dilimi özümstedim, konuşabildim / aksan benim için psikolojik baskı unsuruydu önce, sonra aştım bunu, [dedim ki] bu benim dilim değil, ve aksanım olması normal” (Adar)

163- 11.2.3.2 “günlük politik olaylardan ayıramıyoruz, dil süreciyle günlük politik olaylar çok fazla etkileşim içinde / ‘beş milyon Kürt Türkçe tekdilli’, dediğimizde durum su anki durum belki ama bunun tarihsel backgroundu var / o insanlar, korkudan bile olsa, sürekli TC’nin yanında, ya da öyle gözükmeye çalışırlar / bu saatten sonra ne Kürt ne Türk olabilirler / kendini artık dinsel, ya da sınıfsal olarak ifade edebiliyor, para” (Adar)

164- 11.2.3.2 “[Türkçede aksanımız olduğunu düşünüyor musunuz?] evet, düşünüyorum / [sizden gelen bir şey mi yoksa size dışardan söylenen bir şey mi?] yo, ben onun farkındayım, tabi bu belli oluyor zaten dışarıda / aslında bu da tuhaf bir durum, atıyorum bir Türkle konuştuğun zaman, Türkçe konuşan birine karşı bu daha da belli olur / Mardin’de bana sunu söylemişlerdi yani, aksanımın olmadığını söylemişlerdi / Kürtler içerisinde de çok fazla aksanımın olmadığı- ilk gittiğimde öğretmenlik yıllarında, öğrenciler şey baktılar bana böyle, Kürt olduğumu anlamamışlardı / ama ben kendim biliyorum farkındayım / [bu size Türkçe konuşurken kötü hissettiriyor mu?] yok ben o konuda rahatım / hiçbir zaman bu konuda gocunmuyorum da / düzeltmek için de çaba sarf etmiyorum yani, buysa bu / sonuçta, kendini ifade edebilmektir yani benim için” (Ağır)

165- 11.2.3.2 “[peki Türkçen hakkında ne düşünüyorsun?] İstanbul Türkçesi değil [gülüyor] / biz ne kadar uğraşsak bile Kürtçeden o ağızımıza gelen şive, o ağız yapımız bir şekilde Türkçemize yansıyor / Batı’da büyüyedim belki farklı olacaktı ama şimdi kibar konuşmaya çalışayım yine de fark ediliyordur yani, bir kabalık, bir terslik, Türk olmadığım anlaşılan bir Türkçe konuştuğumu fark ediyorum / [kabalık olarak mı görüyorsun bunu?] yok, dışardan öyle görünebiliyordur belki / [başkalarının algısı yani?] ‘kıro’ diyorlar ya hani”(Ciwan)

166- 11.2.3.2 “[Kürtçe, Türkçe, İngilizce, bu dilleri nasıl buluyorsun? ne ifade ediyorlar senin için?] İngilizceyi, Fransızca’yı ya da herhangi başka bir dili, eğer konuşabiliyorsam, Türkçe’ye tercih ediyorum / kelime seçme imkanım varsa Türkçe’den ziyade İngilizceden seçmek istiyorum / [Kürtçe konuşurken ama] evet Kürtçe konuşurken / bir yerde takılıyorsun, bilgisayar demiyorum da ‘komputer’ demek istiyorum mesela / ya da başka, önem derecesine göre / Türkçe’nin bir arka planı var bende, bu arka plandan dolayı benim Türkçe’ye karşı bir ön yargım- ön yargı tam karşılığı değil ama ön yargım var, ve İngilizce veya başka dilden kelime alırken çok daha rahatım, vicdan azabı çekmiyorum ama Türkçe kullanınca biraz daha rahatsızlık hissediyorum / Türkçe kelimeyi kullanırken de onu biraz yamultup sanki Kürtçe’ye aitmiş gibi, telaffuzunu” (Ciwan)

167- 11.2.3.2 “Azad : Kürtlerin hiçbiri güzel [Türkçe] konuşmaz / Türkçe öğrenince Kürtçe unutuyoruz, ‘kabadır k’lerimiz

Lale : mesela kağıt demekten korkuyordum [Türkçe] / sanırım sosyal yapı ve aile geleneklerine bağlı bu / yanlış yapma korkumuz vardı” (Azad et ses amis)

168- 11.2.3.2 “bizim Türkçe algımız çok kötüdür mesela / mesela Türkçe sinir bozucu bir dildir / ben Türkçe’yi yasak kelimelerle öğrendim, ‘yapma’, ‘etme’, sürekli kelimelerin negatif- Türkçe kötü bir dildir, kötünün sembolüdür, kötünün kullandığıdır / kötü kelimelerdir, ‘eşek herif’, okuldaki en iyi kelime” (Baran)

169- 11.2.3.2 “güneş bat- batmak, ‘le soleil se couche’, roj çu ava / Türkçe’de batmak, acı / dillerin ruhları vardır, o yüzden Kürt müziği dinleyen bir kişiyle dinlemeyen bir kişi arasında fark vardır” (Baran)

170- 11.2.3.2 “Türkçe ters bir dildir / tersten okunuyor / eczanenin kapısı, derî dermanxane / kapı dışarda sen içerde değilsin ki eczaneyi diyerek başlıyorsun, önce kapıyı söylemek gerek çünkü sen dışardasın kapının önündesin, daha içeri girmedin ki” (Nurî)

171- 11.2.3.2 “Türkçe’de her şey erkek anlamına geliyor, Kürtçe’de öyle değil, jin ve mir var” (Nurî)

173- 11.2.3.3 “[Türkçe katarak konuşanlarla ilgili ne düşünüyorsunuz?] S : ben hiç hoşlanmıyorum

H : tiksiniyorum ben

R : en- en dikkat çeken şeydir / Kürtçe bilseydiniz anlardınız muhakkak, ama kulağa o kadar çirkin geliyor ki

H : ve zorumuza gidiyor, zaten, dilimizi gelişimi için bir çabamız yok, belki belli, azınlık bir kesimin çabası var Kürtler arasında, akademik olarak ders vermek isteyenler, dilin peşinde koşanların şeyi var, ama mesela ben, ucumuz de faaliyet göstermiyoruz / zaten faaliyet yok, koruma açısından bir şey yok, bir de böyle yapınca, dilimizin gitmesi hoşumuza gitmiyor, bir kültür yok oluyor göz göre göre / sırf müdahale etmediği için” (Serdal, Hogir, Ronî)

174- 11.2.3.3 “Canan : düzgün Kürtçe bilmeme bazen ‘sınırlarını aşan bir’ eleştiriye neden olabiliyor / madem ki Kürtçeyle, kültürüyle ilgiliyiz o zaman bunu Türkçeden ve diğer dillerden arındırmak, doğru konuşmak gerek şeklinde bir görüş var ve bu eleştiri de ondan kaynaklı / kim yapıyor, mesela buraya [kitabevine] gelen bir hoca, araştırmacı, hemen Kürtçe kitaplara gidiyor ve bir şey sorduğunda cevap verildiğinde düzgün ve doğru Kürtçe olmasını bekliyor / kendince haklı ama herkesin kişisel geçmişi var, herkesin yani kendi milletinin de kendisi gibi olmasını istiyor yani dil konusunda yetkin kişi ama herkesin kendi background’u bulunuyor / maalesef karşılaştığımız herkes aynı şekilde kullanmıyor bu dili” (Canan et Sermin)

176- 11.2.3.3.1 “araya Türkçe konulması jenerasyonlar arasındaki iletişimi güçlendiriyor / [asimilasyon?] çocuk konuşmıyorsa evet / aile hem Türkçe hem Kürtçe konuşuyorsa, izin veriyorsa Kürtçe’ye- aşinalık önemli / yasak yoksa hiç konuşulmayan bir kuşak artık, 90lardan sonraki kuşak daha çok, 2000 kuşağı Türkçe / ama ev içinde Türkçe yoksa- bizim jenerasyonda hakim Kürtçe vardı / daha büyükler eve gelince Kürtçe, misafirlige gelen aile büyükleriyle / kırsalda böyle değil, batıda böyle sadece / [...] mesela ‘tirs’ [Kürtçe], Türkçe ‘tırsmak’, ‘tirs’ kelimenin kökü, korku, Kürt geri alıp ‘tırsmışkir’, diyor” (Serhad)



177- 11.2.3.3.1 “çocuk dil öğrenmemiş, yarım yamalak karıştırarak konuşuyor, bu çocuğun dile küsmesi çok daha kolaydır / üstelik sosyal faktörlerle beraber / öbür dile odaklanır ama onu da asla tam olarak konuşamaz” (Adar)

178- 11.2.3.3.1 “evet daha melez / farklı dillerden ve farklı yerlerin Kürtçelerinin birbirine karıştığı, Kürtçe içerisinden de / bazen mesela, aşağı, yukarı, birçok kelime var, ben hepsini kullanıyorum mesela, annem babam bilir ama kullanmazlar, bu anlamda benimki daha melez bir Kürtçe / Türkçeyle olarak baktığımızda evet daha karışık / [hangi boyutta gramatikal olarak?] bence kelime daha sık, mesela Kürtçe hiçbir zaman dolmuş durağı dememiş / ezê biçim dolmuş durağıye / burada gramatikal olarak cümleyi kuruyor ama orda dolmuş durağı yok, onu oraya çeviremez yani / mesela düşünüp rawestek, diye, ben bile- ki bu belki üretilmiş de bir kelime / durak anlamında yani / şehir hayatıyla alakalı bir şey çünkü” (Gulê)

179- 11.2.3.3.1 “[peki nasıl buluyorsun bu karışımları? nasıl karşılıyorsun? ne hissettiriyor bu kullanımı çokça yapanlar?] şimdi ben lisansı da okuduğum için, bir şeyden sonra komik de gelmeye başlıyor / yani komik geliyor ama acı da bir durum yani / özellikle yaşlı insanların da kullanması / yaşlı insanlar bunu farkında olmada da kullanıyorlar / [bunu gençlerin kullandığını çok duydum, onlar karıştırıyor, güzel Kürtçe konuşamıyorlar, yaşlılar daha otantik, oranın dilini, köyün dilini konuşuyorlar, diye böyle bir ayırım yapıyor genelde / bu sence ne kadar doğru? böyle bir ayırım yapılabilir mi?] / kadınlar, yaşlı kadınların Kürtçe’si çünkü bizim erkeklerimiz onu şehirde öğrenmişler, o yapmışkirleri- [şehir bölgenin şehirleri mi yoksa büyük şehirler mi?] mesela benim babam Bismil’e gitmiş, orda valilik var, posta var, orda dille ilişkisi olmuş / yaşlı kadınlar hiç gitmemiş mesela, nenemden filan hatırlıyorum, hiç köyden çıkmadıkları için, çok saf, temiz Kürtçe’leri var / [hala öyle mi peki bu yaşlı kadınlar için?] evet hala öyle ama bizim annelerimiz mesela TV ile karşılaştıkları için daha bozulmuş / biz son nesiliz, annesi Türkçe bilmeyen / bizden sonraki nesillerin annesi, babası Türkçe’yi çok güzel konuşuyorlar, ve bu da bir tehlikedir yani nesil için / [peki yeni nesilde karışım yapanları sınıflandırmaya çalışsak, hangisinde daha çok karışım yapanlar var diye, köydekiler mi, ilçedekiler mi, bölgenin büyük şehirlerindeki mi, yoksa Batı’daki büyük şehirlerde büyüyenler mi?] yani bunla ilgili bir şey söylemek zor, tanıştığım insanlara göre değişen bir şey, bazen inşaatlarda çalışıyorum, ya da arkadaşlar İstanbul’dan, Diyarbakır’dan gelmişler, mesela onların konuştuğu Kürtçe’yi ben konuşamıyorum, ben lisans okumuşum, yüksek lisans okumuşum, onların konuştuğu Kürtçe’yi, öyle güzel konuşuyorlar ki, deyim kullanıyor ve onu tamamen içinden gelerek kullanıyor, deyim olduğunun farkında değil, çok doğal, akışında konuşuyor / ben kullanıyorum mesela bunu düşünerek yapıyorum, doğal değil yani / çok insan tanıdım yetiştiği çevreden dolayı o Kürtçe’yi benimsemiş, İstanbul’da Diyarbakır’da orda burda çalışıyor, diğerleri de her yerde Türkçe konuşuyor, okulda, ortamlarda, sadece ailesiyle yüzde on, yirmi Kürtçe konuşuyor, onun Kürtçe’si kötü işte” (Ciwan)

\*180-181- [même remarque]

182- 11.2.3.3.1 “hayır herkes yapıyor, dediğim gibi elli yaşında amca da yapıyor ve önceden nasıl konuştuğunu biliyorum, şahit olduğum kadarıyla / ama elli yaşında amca ‘-muşlu’, ‘-mişli’ konuşunca ben yadırgıyorum, ‘bari sen yapma’ diye / ama çocuklarda, üzüm üzümüne baka bak- / [peki o zaman karışım doğal değil mi?] değil aslında, sen mesela İngilizce-Türkçe karıştırmıyorsundur birbirine [ben bazen olduğunu söylüyorum, çok uzun süre konuşursam] ama ben bunun psikolojik olduğunu düşünüyorum, arada kalmışlık sendromu / iki dili de çok iyi konuşan tanıdıklarım var mesela, hiç karıştırmıyorlar, netler, ‘kesinlikle benle Türkçe konuşma’ diyenler var tanıdığım / ben sadece Kürtçe bilmeyenle Türkçe konuşurum /[...] kuzenlerim on ve altı yaşlarında, hiç Türkçe bilmezlerdi, anlamazlardı / okuldan sonra bir tanesi Türkçe öğrendi büyük olan, ve bir daha Kürtçe konuşmadı / İstanbul’da doğup büyüdüler, ısrarla Kürtçe soru sorsak, Türkçe cevap verir / ama büyükler Kürtçe soru sorduğunda Kürtçe cevap verir / ama biz gençler Türkçe çok net anlıyor zaten, ama bizimle, genç kuzenleriyle, konuşmuyor günlük hayatta / bu onun küçüğünü de etkiledi, Kürtçe-Türkçe karışım yapmaya başladı, ama sorunca Kürtçe cevap veriyor, Türkçe de konuşuyor, hassasiyetin farkında” (Haje)

183- 11.2.3.3.2 “Türkçeyle ilişkisi çok az olan yaşlı grup, bence bunu daha az yapıyor / onlar daha [Kürtçe] konuşuyor / buna Türkçeyi anlayan ama aktif olarak konuşamayanları dahil ediyorum / eğitim süresi arttıkça bence bu daha çok oluyor / lise terk, ortaokul terk bir arkadaşımı gördüğümde, eğitime devam etmiş bir arkadaşımı gördüğümde fark var / eğitime çok devam etmemiş, oraya engagé olmamış biri, daha az yapıyor o karıştırma mevzusunu / o daha o lokal, yerel dile daha şey-” (Gulê)

184- 11.2.3.3.2 “politik olarak bakınca yanlış olarak görürsün / ama ben o tarz jakoben değilim yani / ama iletişim, alıcı, gönderen ve mesaj / bizim gönderinin kendi içinde yaralı, bölük pürçük bir dil olgusu olduğu için, mesajlarımız da yaralı, bölük pürçük, içinde parazitli oluyor / ama karşıdaki gibi bu parazitleri algılayabiliyor, kod açabiliyor / alıcı o kodları açıyor / bu da sürekli bir tükenmişlik duygusu veriyor insana / alttan bir yabancılaşma, yoğun bir yabancılaşma / ondan dolayı şey taraftarıyım, bir Kürtle Kürtçe konuşacaksan, Kürtçe gibi konuşmak gerek / özellikle eğitim görmüş ve üretecek insanlarda böyle olması gerekiyor” (Baran)

185- 11.2.3.3.3 “Ferzan : ilk defa tanistik Rênasla, Perwerle uzun suredir tanışıyoruz / onun Kürtçesi daha orijinal daha bizimkinden biraz daha kelime anlamında zengin / Batman o konuda orijinal bölgeyi, Batman, Silvan, Derik, Kürtçeleri daha net, daha anlaşılır, yutmadan, atlamadan / Serhad’da da Kürtçe orijinaldir fakat şeyden etkilenme fazla [Türkçeden bahsediyor] / bunun nedenleri var tabi, her isyandan sonra şehir merkezleri Türkleştirme politikaları çok sert olmuş / dil konuşana ceza kesen memurlar / şehir merkezlerinde Türkçeden etkilenme, kelime karışmış / Lice, Kozluk, Sivan, güzel Kürtçe

konusulur / Mardin’de Derik, Botan bölgesi kendine hastır / Urfa’da Viranşehir, Siverek, Mardin’de Nusaybin, Kızıltepe / Hakkari, Van’ın güneyi, Şırnak, Bitlis’in bir bölümü, onları daha az anlarız mesela / ticaret yapmayanlar daha az anlar” (Ferzan, Perwer, Rênas)

186- 11.2.3.3.3 “Perwer : akademik eğitimini almadığımız için yaşadığın yerdeki konuşulan Kürtçeyle hitap etmek zorunda kalıyorsun genelde / mümkün olduğu kadar akademik şekilde konuşmak isteyen insanlarla kaldığın zaman onların suyuna gidiyorsun, burada İstanbul’daki yaşantıda insanların anlayacağı gibi konuşman gerektiği için bir o kadar Türkçe katabiliyorsun içine / akademik kelimeyi burada onu anlamayacak birine söylediğinde kendince bir sıkıntı yaşıyorsun / sıkıntı yaşıyormuşsun gibi hissediyorsun ve onun anlayacağı gibi konuşuyorsun / senin beyninde var ama kullanmıyorsun / akademik konuşulması gereken yerlerde bunu bulabiliyorsun

Ferzan : karşındakinin bilgisiyle de ilintili, nasıl ifade etmek gerekiyorsa, karşındakinin anlayacağı gibi  
Perwer : senin imkânların dahilinde, belirli bir sahiplenme olmadığı için belirli bir şablonu yok bu işin / herkesin ortak konuştuğu bir dil yok / Türkçe için esas sohbeti götürecek kelimeleri herkes biliyor / ortak bir dil var, Kürtçe için bu yok, eğitim yok, onun için de esnetiliyor. mümkün olduğu kadar gevşetiliyor” (Ferzan, Perwer, Rênas)

187- 11.2.3.3.3 “Canan : daha çok Kürdistan’da, ailelerin kendi arasında konuştuğu Kürtçe, daha doğal, asimilasyona uğramamış, diğer kelimelerin, yeni kelimelerin çok fazla girmediği, çok akademik kelimeler yok filan

Sermin : mesela annem Stêrk TV izlediğinde yüzde yüz anlamıyor / İstanbul’a gelen gençler de, Kürtçede kendini geliştirmek isteyenler kurslara gidiyor, akademik dili öğrenmeye çalışıyorlar / burada doğanlar ve orda doğup bilmeden buraya gelenler de öyle bir surece giriyorlar / böyle farklı bir Kürtçe ortaya çıkıyor tabi / mesela Fatma Kürtçe konuştuğunda ben kendimi köyde gibi hissediyorum / belli yani o böyle hep annesiyle konuştuğu gibi” (Canan et Sermin)

188- 11.2.3.3.3 “Sermin : dilin zenginliği, aynı anlama gelen birçok kelime var / parçalanmışlıktan ziyade bu dilin zenginliğini gösterir

Canan : Türkçe için öğretilirken, bunu bir zenginlik olarak verdiklerini ancak Kürtçeye gelince bunun parçalayıcı olduğu söylemi ortaya çıkıyor / bu politiktir (Canan et Sermin)

189- 11.2.3.3.3 “Sermin : anlaşılamama durumu kesin var / Cizre ve Hakkari’lilerin Kürtçesi bana çok anlaşılmaz geliyor / konuşma tarzları, sadece kelime değil, sesi çıkarma şekli falan da diyor / o yüzden hiç anlamadığım oluyor

Canan : zamanda alışıyorsun / mesela Mardinlileri hiç anlamıyordum, ama Hakkari’lilerinkini hala anlamıyorum.

Sermin : aksan farkları / bunun üzerinden de herkes en iyi Kürtçenin kendi Kürtçesi olduğunu söylüyor”  
(Canan et Sermin)

190- 11.2.3.3.3 “Batman, Şırnak yarısı, Mardin, aksan daha serttir / şöyle bir algı vardır, bu bölgenin insanları dili kolay kolay asimile etmediler / içine Türkçe katmadılar, saf, ağır ama saf / Hakkari, hiç anlamam, ağzı yuvarlayarak konuşur, kelimedden yola çıkarak cümleyi anlamaya çalışırım / ama dili de geleneği de korumuşlardır / Urfa, Antep farklıdır, Malatya, Adıyaman hiç anlamam / Kırşehir kürdü komşumuzdu, çok zor anlardım, annem daha çok anlardı ama” (Haje)

191- 11.2.3.3.3 “bizim Urfa kurmancisine ‘bêroj’ Kurmancisi diyorlar, yanılmıyorsam, Urfa, Adıyaman, Mardin’in batı bölgesi, Suruç, Kobane, Ceylanpınar, burada dilimiz birbirine çok yakın, mesela Malatya, Maraş biraz daha farklılaşıyor, ama anlaşabiliyoruz, çok rahat anlaşıyoruz zaten / gerçi onlar zaten fazlaca Türkçe kelime kullanıyorlar içinde / Serhadla çok rahat anlaşıyorsun, sanırım bizim bölgeyle Serhad bölgesi arasındaki iletişim çok güçlü çünkü yarı göçebe bir toplum olduğu için gidiş geliş var / mesela bir aşiret, kışın bizim burada, yazın da Ardahan’a kadar gidebilen bir yol gezdiği için orda dil birliği, aksan birliği çok fazla / ama Hakkari, Van güneyi, Bahtinan dediğimiz Kurmanci farklılaşıyor ama ben anlıyorum artık / Kürtçe okuyorum, TV sürekli” (Baran)

192- 11.2.3.3.3 “bu sadece bir örnek, bunun gibi facia dolu bir suru cümle var [gülüyor] orda senin kelimen var, ama sen onu kullanmıyorsun / ‘yapmış’, ‘etmiş’, mutlaka bir ‘-miş’ vardır sonunda yani / gelecek zaman olsa bile yine de ‘-miş’ var / İngilizce gibidir, fiili sonda çok kullanmaz, ya basta kullanır, ya ortada kullanır, ben de kursa gittim oradan biliyorum / şey çok nettir aslında, onu Türkçeleştirmek / ciddi bir asimilasyon var, Türkçe düşünüp Kürtçe cevap veriyorum, ben de hataya düşünüyorum / aslında birbirlerinden çok farklı / ben yapınca kızıyorum kendime düzeltiyorum cümleyi” (Haje)

193- 11.2.3.3.3 “bizim [şehirlerdeki] dilimize Türkçe kelimeler yerleşmiş, duyabiliriz onu, ama Kürdistan’dakiler daha iyi Kürtçe konuşuyor ama şive olarak değişiklik duymadım hiç” (Lorîn)

194- 11.2.3.3.3 “burada Kürtçesi güzel olan adultler / eğer Fransızcaları kötü olduğu için Kürtçede bilmediklerini de Türkçeyle rempacer yaparlar / gençlerden Kürtçe konuşanlar da bilerek değil, anne babasından öğrenmişler, o yüzden anne-babalar Türkçe koyunca kelime, onlar da ister istemez Türkçe kelime koyuyorlar / Fransızca hiç duymadım öyle” (Lorîn)

196- 11.2.3.3.3 “Türkçe Kürdistanı’nda okul ve eğitim alanı yok, o yüzden yöresel ağızlar korunuyor / [hangi boyutta?] telaffuzda farklar var, kelimeler de fark ediyor / Şırnak, ‘mole’ biz ‘male’, ‘o’, ‘a’ farkı mesela / bir de Serhad dengbêjler bölgesidir / en baba figürler Serhadlıdır / bu bölgenin Kürtçesi çok daha yalındır aşağı bölgeye göre, Şırnak, Hakkari yörelerine göre” (Adar)

197- 11.2.3.3.3 “bence Diyarbakır gibi şehirlerde [karışım] daha çok yapılıyordur / [Bahsettiği arkadaşlarıyla Diyarbakır’a gittiklerinde] bu arkadaşlar, ‘aa biz Kürtçe biliyormuşuz, öğrenebiliriz aslında dediler ama Cizre’ye gidince işlerin öyle olmadığını anladılar [gülüyor] Diyarbakır’da inanılmaz karışmış bir halde / gramatikal formlar da karışmış, kelimelerin sonlarında diğer dillerden olan ekler getirilebiliyor / kelime karışabiliyor, birden tamamen diğer dille bir cümle kurulabiliyor, bunun bence en sık olduğu yer Diyarbakır’dır, diğer yerlerle karşılaştıramıyorum” (Gulê)

198- 11.2.3.3.3 “son Cizreye gittiğimde, halamla uzun zamandır konuşmamıştık, onunla konuşunca, onun Kürtçesinin çok daha zengin konuştuğunu fark ettim / çokdilli olmak, bir dilin içerisindeki anlamsal olarak nüanslı olan kelimeleri kullanma kapasiteni düşürüyor / bu dili pratikle de alakalı / sen, onun gibi, bir gününü, hayal dünyanı o dille kurmadığın için, o nüanslar bir noktadan sonra gidip, çoğu yerde işlevsel bir dil kullanmaya başlamış oluyorsun / benim gibi o durak kelimesini bilmiyordur, ya da terimleri vs. ama o dili nüanslı konuşmaktan başka bir şey kastediyorum” (Gulê)

199- 11.2.3.3.3 “[[karışımlar ve geçişler] bu durumlar İstanbul’da daha mı fazla oluyor sizce ?] / tabi ki, İstanbul’da daha fazla / [mesela arkadaş çevresinde konuşurken, geçişler daha mı fazla?] evet, daha fazla / kırsala göre daha çok çok fazla yani / [cümle boyutunda mı yoksa araya kelime sokmak şeklinde mi?] cümle de olabiliyor, kelime de olabiliyor, daha çok açıkçası / bir de şöyle bir durum, Kürtçe baskılamalardan dolayı gelişmemesi, gelişme alanı bulamamasından kaynaklı / atıyorum felsefeden bahsediyorsun, sanattan bahsediyorsun, Kürtçe karşılığını bulmak çok zor oluyor / o olmayınca bu sefer, ister istemez Türkçe devreye giriyor, kendini, durumunu anlatmak için” (Agir)

200- 11.2.3.3.3 “[bu karışımlara bakışınız nedir?] bir kere bir dil- şu zamanda, küreselleştığımız bir dünyada, hiçbir şeyi arı, duru tutamazsın tabi ki / ister istemez etkileşimler olacaktır / ama şu önemli, bir dil önce tamamen kendini korumalı / ya o dili tamamen bilirim, ya da yarım yamalak bilirim / ama öbür dili de biliyorum- yani etkileşim, tabi ki oluyor, Türkçede de Arapça da İngilizce de kelime oluyor, su çağımızda normal / Ama Kürtçeninki böyle bir şey değil bana göre / daha farklı, etkileşimden ziyade baskılanıp, o dilin asimile edilmesi gibi bir durum var yani / yoksa dillere farklı dillerden kelime girmesine çok da abes bakmıyorum / zaten şu zamanda koruyamazsın hiçbir dili, hele İngilizce varken” (Agir)

201- 11.2.3.3.3 “[peki Kürtçe cümle içine Türkçe kelime katma olayı?] var, çok fazla yani, hani bu Ağrılıların adı çıkmış ya mesela ‘kapı kapatmış kir’, ‘söylemiş kir’ / [Serhad bölgesi daha mı fazla?] onların biraz şeyi çıkmış da, bizim orda da çok fazla / [...] mesela okulda hocalar bize şey derdi, nesnelerinizi Türkçe olsun ama fiillerinizi Kürtçe olsun, buna dikkat edin, bence de çok doğru, ‘kapı bigire’, tamam ama, ‘deri kapatmış kir’, olmuyor yani / hoş değil yani / o fiillerin ölmemesi noktası çok

önemli / o fiiller kaybolmazsa, nesneyi de değiştirebilirsin zamanla / ama fiil giderse, yavaş yavaş diğer hepsi de gider” (Ciwan)

202- 11.2.3.3.3 “S : yani bir de gerçekten Kürtçeler de uyuşmuyor / bazı yerlerde bir şey diyor anlamıyorum ben bir şey diyorum o anlamıyor / [o zaman Türkçeye mi dönülüyor?] Türkçeye dönüyoruz çünkü ortak dil Türkçe yöresel farklar olduğu için, konuşmada sıkıntılar olduğu için, her bölgenin daha belirgin şeyleri olduğu için, daha böyle Kürtçe konuştuğunu hissetmiyorsun o zaman, direkt böyle Türkçeye donuyor, tam bağlantı kurulsun diye” (Serdal, Hogir, Ronî)

203- 12.3.1 “Perwer : Kürtçe / değişir mi bilmiyorum / konuşma imkânı azaldıkça, konuşacak insan azaldıkça- [çocuğu olduğunu anlatıyor] onunla konuşmaya çalışıyorum / ama o tarafta biraz sıkıntımız var / konuşmuyor anlıyor ama konuşmuyor / anadili yapma konusundaki treni kaçırdık ama su anda en azından öğrenebilsin diye uğraşyoruz / [birkaç zaman sonra] baskı burada oluşuyor iste / şive bozukluğu bir eksiklikmiş gibi geliyor / toplumda bu hakim / düzgün şive daha iyiymiş gibi geliyor insanlara ama şive de zenginliktir / ama bunu anlatamıyorsunuz / bunu ben esime de anneme de dayatamadım / sonuçta onlar daha çok zaman geçiriyor çocuğumla ilgili” (Ferzan, Perwer, Rênas)

204- 12.3.1 “[peki çocuklarımıza Kürtçe, Arapça öğretmeyi düşünüyor musunuz ?] hep tabi ki istediğimiz bir şey yani, ben en azından kendi anadilimi, kültürümü, köklerimi bilen bir insan olarak, önemseyen bir insan olarak tabi ki bunu istiyorum / ama şöyle bir handikapımız şu: anne-baba Türkçe konuşuyor / çünkü iki farklı dilde, iki farklı toplumdandır insanlar olduğumuz için, ikimizin de anlaşabildiği ortak dil Türkçe / bu olunca haliyle çocuklarımız da Türkçe öğreniyorlar / ama şöyle bir şey oldu / iki tane kızım var / büyük kızım, ona ilk başlarda ona bir, konuşmaya başladığı zamanlar, kelime kelime öğretmek, sayıları ya da renkleri, ya da kısaca ‘nasılsın’, ‘adın ne’, bu tarz şeyler öğrettik / çocuk da tabi haliyle dile açık bir zamanda olduğu için, üç yaşındayken bunu çok güzel kapıyordu ama iste sonra bırakıyorsun / ona bir yoğunlaşmak, ben suna bağlıyorum / hangi dilde olursa olsun, bir evde anne-baba anadilini konuşmuyorsa, o dil o evde ölür yani / şöyle bir örnek verebilirim, Ben Iğdır’da yaşıyordum, ilkokulu falan Iğdır’da okudum / ortaokulu, lise biri Ankara’da okudum / orda bir amcam vardı onun yanına gittim / dört yıl onun yanında okudum / amcam o zaman yeni Iğdır’dan gelmişlerdi / yengemle amcam Kürtçe konuşuyorlardı evin içinde, onların büyük kızı, küçüktü o zaman, o kız biliyor Kürtçeyi biraz anlıyor / sonrasında hiç konuşmamış / sonra zamanla ne oldu, yengemle amcam yavaş yavaş Kürtçeyi evde de bıraktılar / zaman zaman Türkçe-Kürtçe oldu, sonra tamamen Türkçeye döndü / diğer çocuklar hiç bilmiyor / ama diğer kız çat pat iste başı kelimeleri biliyor / işte çocuk küçükken anne-baba konuşuyordu, konuşmamaya başlayınca o dilden uzaklaşıyorsun yani / o dil ölüyor yani o evde” (Agir)

205- 12.3.1 “[...] he çocuğum olursa gelecekte, çocuğumun Kürtçe bilmesini isterim, Zazaca da bilmesini isterim, Fransızca da, böyle bir şey, daha çok derdim o çocuğun kreşte Kürtçe oynaması, hikayeler dinleyebilmesi, matematik işlemlerini Kürtçe düşünmesini isterim, ama o üniversiteye girdiği zaman derdi o olmayacak, o dönem belki Çince olacak, Rusça olacak, ya da başka bir şey, ama onu makul düzeyde bilmesi, aşına olması, türkü dinleyebilmesi, kendinden önce gelenlerle olan aktarımı doğrudan bir şekilde yürütebilmesi, benim için / kesinlikle Türkçe de konuşacak, onları da alacak / birinden birini tercih gibi görmüyorum yani, şu anda bir araç var, hangi araç daha fazla işe yarıyorsa, başkasının da değil yani ben Türklüğü, Türkçeyi kendimden çok öteye de koymamışım ama devletten yana sen busun, sen ötekisin olduğu için, o kimliği kabul etsem kendimi kaybedeceğim gibi ince bir şey var, sadece oralarda direniyorum belki, ama öyle bir üretim, paylaşım varsa, bundan niye nasiplenmeyeyim / devletin birinin saçma yasaklarla benim dilimi yasaklıyor olmasını ben Türkçeye niye bağlayayım” (Hewar)

206- 12.3.1 “[ileride çocuğun olduğunda Kürtçe mi konuşursun?] tabi, kesinlikle, kesinlikle Kürtçe konuşurum / yüzde yüz / eşim ne dili konuşursa konuşsun / çocuğuma kesinlikle öğretirim, eşime de tembih ederim, gerekirse ona da öğretirim / [peki eşin başka bir dil konuşsa öğrenir misin?] öğrenirim tabi [gülüyor] / valla ben dillere karşı değilim / Türkçe öğrensün çocuk / Türkiye’de yetişmiş çocuğun Türkçe öğreneceğini biliyorum, yani her hâlükârda öğrenecek bunu, istese dağ başında otursun, TV’de, okula gider öğrenir, hastanede öğrenir, bir şekilde öğrenir / Suriyeli çocuk geliyor mesela bir senede öğreniyor Türkçe çünkü ortamı var ama Kürtçe’nin ortamı yok / ben çocuğumla yedi/yirmi dört Kürtçe konuşsam bile o TV’den Türkçe öğrenecek, bunun kaçıışı yok / ben sadece ekstradan Kürtçe’yi de onun yanına koymak istiyorum yani masumane bir şey olarak düşünüyorum / insanlar bunu milliyetçilik, ırkçılıkla karıştırıyor olabilir de tamamen masumane yani / Bir durum değerlendirmesi yapıyorum” (Ciwan)

208- 12.3.2 “ Ferzan : inan yaşadıkları semt çok önemli / ev içinde anne-babanın kullandığı dil çok önemli / yaşanan siyasi olaylar çok etkiliyor bunu / ama net bir şeyim yok / ailenin hassasiyeti önemli ama bu bir doğal süreçtir / birinci jenerasyonda yoksa bile ikinci, üçüncüde giderek azalıyor / bunu kimse engelleyemez / hele eğitim yapılmıyorsa bu dilde / bu dile verilen değerle alakalı bir şey” (Ferzan, Perwer, Rênas)

209- 12.3.2 “[genel olarak bir gözlem yaparsak, yaşadığın şehirleri düşünürsek, Kürtçe giderek daha az konuşuluyor mu?] bir azalma var diyebilirim ama bir artış da var yani / mesela kendi ailemden örnek vereyim, kendi abim, kendileri doğru düzgün Türkçe konuşamıyorlar, Kürtçe konuşuyorlar ama çocuklarıyla Türkçe konuşuyorlar / soruyu şöyle sorsak, ‘neden kayboluyor Kürtçe’, aileye sorduğün zaman, ‘Kürtçe ne yapacak okula gittiğinde, arkadaşlarıyla konuşamayacak, Kürtçe konuşunca ne kazanacaksın, bir gelirin mi var, biz biliyoruz yeter’, falan, bir bilinçlenme yok / ama öbür tarafta sosyal

medyaya baktığın zaman bir kitle var, yeni bir kitle var, sürekli Kürtçe konuşuyor, Kürtçe paylaşımlar yapıyor, sıradan insanlar değil yani üniversite okuyanlar, yani bir sahiplenme de var / Kürtçe bence köylerde kaybolmaya başlıyor, işin doğalına bağlı olarak, köylüler düz düşünebilir, ben de köylüyüm yani, yan tarafını filan, tamamen gelir üzerine, maddiyat üzerine, somut gelir üzerine düşündükleri için Kürtçeyi biraz daha arka planda bırakıyorlar ama yeni nesil, okula giden nesil bunları bir şekilde sahiplenmeye başlıyor ve oradaki eksik o şekilde kapanıyor / [yeni nesil dediğin kim? ortaokul mu lise mi üniversite mi ?] on sekiz ile yirmi beş yaş arasındaki kesimde bir sahiplenme var yani, ya da bilmiyorum belki benim çevremdeki insanlar öyle, mesela Twitter’da Kürtçe bir şey olduğu zaman bakıyorsun, ya da Youtube kanalı açıyorlar bir şekilde, bir sahiplenme, bir etkileşim var” (Ciwan)

210- 12.3.2 “Cizre için, gittikçe daha az konuşulmaya başlanıyor, gözlemlediğim / genç annelerin çocuklarıyla üç, dört yaşından sonra tamamen Türkçe konuşmaya başladıklarını gözlemliyorum / onların da kaygısı, okula başladıklarında rahat başlasınlar / ama bu artık, anneye konuştuğun dil tamamen Türkçe olmuş oluyor / sonra geriye dönüş yaşanmıyor haliyle / on, on iki yaşındaki çocuk da artık Türkçe- sosyal sınıfa göre çok değişiyor / köylü veya sosyal olarak alt sınıftakilerin Kürtçeyi daha aktif bir biçimde günlük hayatları içinde kullandıklarını söyleyebilirim / aynı mevzuya geliyoruz, sistemle ne kadar muhatap olmak zorundasın, eğitime neyle bakıyorsun, yatırım yapılacak bir şey olarak görüyor musun / [Cizre’den bahsediyor] bir suru insan için Türkçe konuşmak daha meşru, daha modern ve daha sanki sisteme- değil de, daha norma uymuşsun, daha adapte olmuşsun, yani o bir imaj şeyi de Türkçe konuşabiliyor olmak / şey de yani, orda bir suru memurla da muhatap oluyor insanlar / market çalışanı, banka memuru, vs. onların gözünde de kendilerini- Türkçe konuşmak bir adım- tanınmış bir şey, bir statü yani / gençler için- benim gözlemlediğim, kadın ve erkek popülasyonu arasında da fark var / kadınlar içinde daha çok var, benim Kürtçe konuşup bana Türkçe cevap veren bir erkek hiç görmedim mesela / ama [tersine] artık bunu direnerek yapan çok kadın görüyorum, genç kadın [Türkçe konuşmakta direktten bahsediyor] / benimle yaşıt, benden daha genç / belki kafasındaki şey de şu, ‘acaba bu beni’- direkt statüye bağlı / Oradaki dolayısıyla kendisinin de eğitilmiş olduğunu, modern olduğunu, göstermeye çalışıyor” (Gulê)

211- 12.3.2 “Bingöl Türkçe yani, öyle söyleyeyim sana / [...] özellikle kadınlar Türkçe konuşmayı, yani güzel Türkçe konuşmayı bir marifet olarak görüyorlar her şeyden önce / [özellikle kadınlar mı ?] kadınlarda daha fazla bu / mesela bizim Bismil’de bir arkadaşla dedik yürüyelim bakalım kim Türkçe konuşuyor, bir tek liseli kızlar, dükkanın önünden geçiyorsun Kürtçe, kahve Kürtçe, liseli ergenler var çat pat Kürtçe / ama liseli kızların yanından geçiyorsun Türkçe / Bingöl’de de öyle bir kültür var yani Türkçe konuşmayı bir şey sanıyorlar / bir kültür seviyesi olarak / [Diyarbakır için?] orda da aynı, bazı insanlar Türkçe konuşunca bir statü arttığını düşünüyor, Türkçe konuşunca bir statüye çıktığını sanıyor kafasında, Türkçe’yi öyle görüyor” (Ciwan)



212- 12.3.2 “hiçbir zaman kendi dilimden utanmadım ama eksiklik hissettim / kendime yönelttiğim bir eksiklik olarak gördüm aslında, utanmanın bir versiyonu / Kürtlüğünden değil, asla / insanların yoğunluğunda ortaya çıkan bir şey olabiliyor / benim ortamımda biz Kürttük, şehirde de Araplar vardı yüzde yirmi beş ama batıya gidenler, orda Türk öğrencilerle karşılaşanlar farklıydı / biz Araplarla aynı ezilmişliği paylaşıyorduk ama batıya gidenlerde o çok yoğundu / utanma, kendine, sonrasında ailesine, en sonunda da asimilasyon / utanma asimilasyonun ilk etabı / utanmamak için, ‘nier’ etmek, yok saymak / o yüzden birçok küçük çocuk, bakıyorsun, anneleri Kürtçe konuşuyor, çocuk Türkçe konuşuyor” (Baran)

213- 12.3.2 “İstanbul’da da yaygın bir şekilde öyle ki köyde de yani Kürdistan’da da öyle, çocuklar yani yeni nesil- daha çok Türkçe- yani asimilasyon artık çok yaygın, diyelim yüz yıl önce daha yavaş ilerliyordu ama şu anda İnternet, TV çağında çok daha hızlı yayılıyor / [geri dönüş yok mu? önceki senelerdeki açılımlarla Kürtçe öğrenelim, konuşalım diyen olmadı mı peki?] diyelim onun bilincinde olan Kürdistan’ı düşünen, Kürtçe düşünen onun üstünde duran zaten dilini bilen nasıl gidip- asimile olan kesim de yüzdeye vurursan çok az, çünkü doğallığında gelişmedi mi- tamam kurslar filan açıldı, her yerde açılıyor, zaten çoğunu biliyorum bir de gidip akademik Kürtçe öğrenme ihtiyacını hissetmiyor / [sosyal ortamda mesela Kürt arkadaşlar, Türkçe konuşmayı mı tercih ediyorlar?] gençler arasında, veya metropollerde yetişen insanlar arasında, eğer Kürdistan’da bir yerde büyümüşse dilini de koruyor, konuşuyor, kendi arasında, ama metropol gençliği, belki de Kürdistan’ın üçte biri, en az, Kürdistan’ın dışında yaşıyor, Türkiye’nin Batı illeri, kendi coğrafyasının dışında, sen istediğin kadar yurtsever, Kürt manasında, öyle dahi olsa kendi, kendi dilini kullanma bakımından tutarlı, bilinçli de olsa, politik de olsa, yeni yetişen nesil, asimilasyon artık doğalında gelişiyor, toprağından özelinden koştun mu, doğal sosyal ortamından, ister istemez” (Ertan)

214- 12.3.2 “daha az konuşuyorlardır, evet, bundan yakınrlar zaten çoğu / ‘öğrenemedik’ vs. diye [daha küçükler? bazı aileler ben çocuğumla Kürtçe konuşacağım der mesela] evet var öyle aileler / is arkadaşlarım da anlatıyor, iki, üç yaşlarındaki kızlarıyla Kürtçe konuştuklarını söylüyorlar / baba sadece Kürtçe anne ikisi de / dolayısıyla çocuklarının Kürtçe öğreneceğini düşünüyorlar / peki kendi aralarında? Türkçe konuşuyorlar, dolayısıyla bence o çocuk Kürtçe konuşmayacak / bir çocuğun bir dil öğrenme süreci o kadar steril bir şey değildir / başkalarının ne konuştuğu da etkiliyor seni / dolayısıyla kaç yaşına kadar çocukla- çok absürt bir şey / çocuğuna Kürtçe esine donup Türkçe konuşuyorsun / belirli bir bilinç, dikkat, ideolojik bir yatırım olsa da var bu, bunun kırılması şununla alakalı, hayatın aktığı, akması gereken dilin Türkçe olmasıyla alakalı” (Gulê)

215- 12.3.2 “[peki İstanbul’da evlenen kız kardeşin? çocukları Kürtçe konuşuyor mu?] onun çocukları Kürtçe bilmiyor / [eşi Kürt mü?] Kürt, hatta baya baya Kürt yani, Facebook paylaşımlarını görüyoruz da diyoruz enişte yapma / [politik anlamında yani?] evet, politik yani, ama çocukları Kürtçe bilmiyor

yani / [bunu konuştunuz mu hiç?] konuştuk, o da hata- ablam da politik bir insandır normalde, politik bir duruşu var / ama sorun da bu zaten, Kürtçe konuşmayı politik bir görüş olarak görmüyorlar / ‘n’ olmuş ki’, diyor mesela / Kürtlük duruşu var, oyunu kullanır, zulüm olduğunda ‘Allah sizi kahretsin’, der, ama hepsinden daha önemli olan Kürtçe’ye sahip çıkmanın daha önemli olduğunun farkında değiller yani, dediğim gibi, düz düşünüyorlar / okula gidecekler çocuklar anlaşılamayacak filan- onları bırak abim Bismil’de oturuyor, çocukları Kürtçe bilmiyor / bir dile sahip çıkmanın yani seçimlerde oy kullanmakla sınırlandırıyorlar yani / oy kullandık diye milli duruşumuzu, kültürel duruşumuzu, her şeyi yerine getirdik sanıyorlar” (Ciwan)

216- 12.3.2 “[peki İstanbul’da dört milyon Kürt olduğunu düşünerek, bir gelecekte, bir zaman, bir kişinin bile Kürtçe konuşmadığı bir gelecek düşünülebilir mi?] Türkiye’de Kürtler yavaş yavaş da olsa, zar zor da olsa, kitaplardan da olsa o ölüm tehlikesini atlattı Kürtçe / Kurmanci daha doğrusu / Diyarbakır’da ölse bile İstanbul’da ölmez / oradaki insanlar bakıyorsun bir bilinçlenme var yani ama diğer yerlerde doğal akışında / Anadolu’da da bazı insanlar enstitü kuruyorlar, ders veriyorlar vesaire, ben yok olacağına inanmıyorum / kitaplar çok olabilir belki ama konuşulan Kürtçe’nin kalitesinde düşüş olabilir” (Ciwan)

217- 12.3.2 “şu anki süreçte beni üzen şey, yeni nesil Kürtçe öğrenemiyorlar, niye, ebeveynlerden kaynaklanıyor çünkü Türkçe’yi o kadar çok hayatımıza aldık ki, anadili ikinci dil olarak bıraktık, o yüzden istemsizce evde Türkçe konuştuğumu fark ediyorum / kuzenlerim otuzlardalar, birkaç yıl öncesinde anne-babalarının önüne geçip ‘siz bize niçin Kürtçe öğretmediniz- bir ortamda kendimizi ifade edemiyoruz, evet veya hayırla yetiniyoruz, bu eksikliğimiz sizin yüzünüzden’, dediklerini hatırlıyorum” (Haje)

218- 12.3.2 “politik bilinç ve duruşum var, haksızlığa karşıyım, ama dil çok da önemli değil’, noktasına gelmiş bazı yerlerde / bölgede de bu çok yaşanıyor / mesela Diyarbakır’da korkunç hayal kırıklığına uğramıştım, yani kimse Kürtçe konuşmuyor, kimse / mesela bir Nusaybin, Cizre öyle değildir, bilir ama konuşmaz, sorarsın Kürtçe cevap verir sana, anlasa bile Kürtçe cevap çünkü alışkanlık haline gelmiş / günlük hayatta kullanmak zaten mesele / bizim eksikliğimiz ondan kaynaklı, gün boyunca Türkçe konuştuğumuz için, eve gidince de Türkçe konuşuyoruz / yeğenim üç yaşında, elimizden geldiğince Kürtçe konuşmaya çalışıyoruz, Türkçe kelime söylediğinde babası Kürtçesini soruyor / Türkçe zaten öğrenir, en azından diline hakim olacak” (Haje)

219- 12.3.2 “[belli bir zaman sonra İstanbul’da Kürtçe konuşan kimse kalmaz diyebilir miyiz?] aynen öyle, bunun garantisini bile şimdiden verebilirim / beş sene sonra yeni jenerasyondan tek kelime Kürtçe duymayabiliriz / çok nadir kalır, kalırsa bile doksanlardaki gibi olmayacak / mesela bizim mahallede [o geldiğinde] herkes bilirdi, benim jenerasyon / ama sonrası için emin değilim / yaşlılar giderse gençler

konuşmayacak, zaten şimdiden konuşmuyorlar / kültürün yok olması demek / dil çok şey getirdi geçmişten” (Haje)

220- 12.3.2 “Bağcılar, Demirkapı ve Yenimahalle, çok politik alanlar, hem de ulu orta Kürtçe konuşma duyarsın / Başakşehir, Zeytinburnu öyleydi hala da öyle, yolda yürürken Kürtçe konuşmaları duyarsın hala da öyle / Esenyurt en iyi örneklerden biridir, Esenler, Güngören / Anadolu yakasındakiler biraz daha dil asimilasyonunu yaşamış, olaya politik bakmıyorlar / Anadolu yakasındaki Kürtler çok fazla bilmezler, konuşmazlar, biraz daha orta sınıf aslında / alt sınıf daha çok konuşuyor, onların deyimiyle varoş, varoşlar daha çok sahiplenir / her şey için böyle olmuştur, işçi sınıfı, devrimciler ve niye en alt tabaka, kaybedecek hiçbir şeyi yok / dil de de öyle aslında / [...] komşuluk ilişkileri, sadece Kürtler yoktu, Türkler de vardı / politik şeyler içeride yansıtılmadan müthiş komşuluklar geliştirildi / Kürtçe öğrenmeye çalışan komsularımız, arkadaşlarımız vardı, bu ne demek diye sorarlardı, biz söyledik, balkondan bağırdı mesela, güzel zamanlar da geçti, o şeyi aldık, politik şeye bakmaksızın öyle bir bağ oluştu insanların aralarında” (Haje)

221- 12.3.2 “Canan : İstanbul’a gelen Kürtler kendi tanıdıklarının, akrabalarının oldukları yerlere geliyorlar, Kürt mahallelerine

Sermin : yaşlı anne babalar, sosyal hayatta etkin değiller, bu yüzden Kürtçe biliyorlar, hiç Türkçe bilmedikleri de oluyor / var yani, çok var, kendilerini gördüm

Canan : aynen Fransa’daki kapalı göçmen topluluklar gibi, Türkler, Kürtler, gençler çıkıp dolaşıyor ama aileler evde, dolayısıyla dil öğrenmiyorlar” (Sermin et Canan)

222- 12.3.2 “Canan : sorun var, kuşaklar arasında / en temelde kültür çatışmasından önce dil çatışması var / ve sonra utanma, dilden dolayı / kıyafet ayırımından önce dil / anne mesela kendini Türkçe ifade edemiyor, öte yandan çocuk, Türkçeyi iyi öğrenmek gerek, iyi bilmek gerek seklinde öğrendiği için, bu sefer annesiyle Türkçe konuşmak istediğinde annesi aynı dilde cevap veremiyor ve bu anlamda da çocuk annesiyle aynı ortamda bulunmak istemiyor, buna çok şahit oldum / büyüdükçe anlıyorsun ki gençler buna maruz kalıyor / annem onun umurunda değil Türkçe bilmemek” (Sermin et Canan)

223- 12.3.2 “Canan : herhalde savuna mekanizması geliştirmiş / sürekli aşağılanmış, o yüzden, ‘Türkçe öğrenmeyeceğim’, diye direktmiş / o yüzden doktora biz götürüyoruz mesela

Sermin : Muş merkezde Türkçe konuşuluyor, köyler, ilçeler ayrı ama Muş merkezde Türkçe / orda bile Kürtçe konuştuğu için ailesinden utanan insanlar gördüm / iletişim sorunu dilde ve daha birçok şeyde de var” (Sermin et Canan)

224- 12.3.2 “[İstanbul’daki herkes Türkçe konuşur mu?] hemen hemen hepsi, yüzde doksan beş / [kimler bilmez?] nenem, dedem, uzun süre İzmir’de yaşıyorlardı, sonra İstanbul’a geldiler / Türkçe bilmezler,

on, on beş sene İzmir’de yaşadılar / yirmi seneden fazladır büyük şehirlerde yaşıyorlar / dedem az çok bilir de Türkçe ifade edemez kendini / günlük dilde, evin içinde, vs. Türkçe’de aynı şey olsa bile aynı hissiyatı vermiyor / [bir süre sonra] ben sorun yaşamıyorum ama birçok sorun yaşayan Kürt var / ben yaşamıyorum çünkü dili akademik olarak öğrendim / ve Gazi mahallesindeydim / orda her yöreden arkadaşlarım vardı / üç beş ay içerisinde o kelime farklılıklarını hemen kavradım / farklı lehçelerden ortaya çıkan bir ortak lehçe var mı, olabilir, bu tam böyle değilse bile anlıyorlar / yörenin neresi olduğu değil, hangi kelime ya da telaffuz daha rahat daha anlaşılır daha ortak şey oluyorsa onu kullanmaya başlıyor gençler / İstanbul’daki mahalleler, Gazi, Esenyurt, Nurtepe, belli mahalleler var / her yöreden göç alan / Kürtler communauté içinde yaşamayı sever” (Adar)

225- 12.3.2 “[gelecekte. İstanbul’da Kürtçe konuşan kalır mı kalmaz mı?] yo, kalır çünkü nüfus çok fazla ve bu işe ciddi anlamda, baskı ve kısıtlamalara rağmen bunun için çalışan insanlar var / TC’ye rağmen / dil öğreten, dile çalışan- ben yarın bir çocuğum olduğunda mutlaka Kürtçe öğreteceğim / mesela burada bir arkadaşım var, çocuklarıyla sadece Kürtçe konuşuyor / karısıyla Fransızca sokakta Türkçe Marseille’de / İstanbul’da da bildiğim böyle bir sürü insan var / giderek azalıyor doğru ama bitmez / Zazaki mesela eğitim süreci daha az, daha az nüfus, o bile hala yaşıyor / Kurmanci’nin avantajı henüz kaynaklarını yitirmemiş ve mücadele yöntemi gelişmiş / sağda solda öğrenmeye çalışıyorlar” (Adar)

226- 12.3.2 “Kürtçe bitmez, bu becerilemez ama kuşaklar arası asimilasyon olabilir / devlet bunu sürekli yapar / kendi bölgesinde majorité ve güçlü bir dil / Kürt kimliği ve uluslaşması oluşmuştur, bundan geriye dönüş olmaz / [batı illerine ve Marsilya’ya gelirse] biz globaliz ve köyüz / hem universal hem yerel / gittikçe artacak / Los Angeles’taki Kürt de Kürt kalacak, Nashville Atlanta’da, oradaki Kürtler de Kürt olarak kalacaklardır / [dil kalacak mı?] dil politik bir şeydir, politik olarak bilinçli biriye, genellikle onun devamını sağlıyor / bunu institutionnel yapmadığın sürece, asimilasyon ortaya çıkar, sosyal çevre, çocuk, dil / direngen olmayan her şey yok olur / ne kadar institutionnel yapsan da, önemli olan direnç içinde olması” (Baran)

227- 12.3.2 “[birkaç nesil sonra İstanbul’da hiç Kürtçe konuşulmayacağını varsayabilir miyiz?]

S : buradaki insanların bu dile bakış açısı bir nesil sonra benim çocuğum öğrensin mi bu dili, insanlara bağlı aslında / buradaki çoğu insanın düşüncesi bu değil zaten / [peki sizin için nasıl olur?]

S : öğretim, ilk Kürtçe öğretim / doğrusu da bu bence

H : burada tanıştığımız uzun süredir burada olan ve Kürt olan insanları görüyoruz, çoğu artık Kürtçe konuşmuyor / mesela X Hakkarili, bir nesil önce Hakkaride yaşıyorlardı ve onlar burada doğup büyüdüler / hiç Kürtçe konuşmuyorlar mesela

S : Kürtçe biliyorlar ama aktif olarak Türkçe / kendi kardeşiyle bile Türkçe konuşuyor / ikisi de biliyor, aynı yöresel dil ama Türkçe dönüyor kendi aralarında

H : daha da ilerde, yüzde iki Kürtçe konuşan kalır herhalde, en basitinden bakıyorum mesela Cizreliler derneğinde, gittiğimde, çocuklarını gördüğümde, hepsi Türkçe konuşuyor çocuklarıyla / [hiç mi çaba gösteren yok peki aralarında?]

H : bizde var / [yok onlarda yani]

S : gerçekten öyle bir şey var yani, bir yerden sonra hani ne istiyorlarsa öyle olsun rahatlayalım, kurtulalım, bırakalım muhabbet devam etsin [...] ama yanlış tabii” (Serdal, Hogir, Ronî)

228- 12.3.3 “büyükler Fransızca konuşmaz, kadınlar çoğunlukla, erkeklerden Fransızlarla evlenip kâğıt alanlar genelde öğrendiler, siyaset üzerinden gelenlerin genelde Fransızca muhabbetleri olmuyor, Komel’e, düşünlere, birbirlerine misafirlğe giderler, şölenler, işe giderler, her tarafta Türkçe Kürtçe var, her zaman konuşmaya fırsatları olmuyor yani / yeni jenerasyonun Fransızcaları daha iyi- dir bence / Türkçe ve Kürtçe sıralaması değişebilir / [Muşlu arkadaşından bahsediyor] o da sekiz yaşında gelmiş, ama Türkçesi çok alt sıralarda / [politiklik durumuna göre mi?] hem o hem de Türkçe’deki büyük şehirlerden gelenler Türkçe daha çok konuşur bence / [bir süre sonra] Marseille’de, ilk hangi dilde başlandıysa o dilden devam ediyor / gençler aralarında Kürtçe o kadar konuşmazlar zaten, Fransızca konuşurlar / o yüzden bir geçiş olsa bile naturel bir geçiş olur / büyükler aslında zaten kimse Fransızca başlamaz, Kürtçe başlarlar, gençler de Kürtçe konuşur zaten yani” (Lorîn)

229- 12.3.3 “[...] konuşuyorlar ama hâkim değiller, bizim buradaki Kürtler arasında da bu var, sonuçta egemen dil ve ailelerde genellikle Türk TV seyrediliyor, popüler kültür yani tamam bizim Kürt kanalları da var ama siyasi programlar ve şey, ama sen de ister istemez zevkli şeyler izlemek istersin, filmler bir şeyler / buradakiler Türkçe okula gitmedikleri halde Türkçe konuşuyorlar / tamam aileler filan Kürtçe konuşuyor ama onlar hâkim olmadığından Türkçe veya Fransızca cevap veriyor” (Ertan)

230- 12.3.3 “Marsilya’daki birçok Kürt Kürtçe bilmiyor, bilse de yarım yamalak biliyor, on dakika konuştuğundan sonra devam edemiyor / [İstabulla Marsilyayı karşılaştırdığında?] çok benzer / refleks ve küfür ettiklerinde Fransızca giriyor / bazıları da tamamen batıda büyümüşler / aileleri korumaya çalışmış kendilerinde, dışarda Kürtçe konuşmasınlar problem olmasın diye çocuğa Kürtçe öğretmemişler / Kürtçe konuşmamışlar, çocuk bu sefer buraya geldiğinde Türkçe ve Fransızca, Kürtçe anlıyor ama az, o yüzden Türkçe konuşuyor” (Adar)

231- 12.3.3 “Fransa’da doğmuş olan Kürtlerin de şöyle bir eksikliği var, Fransa’da doğmuş olmalarına rağmen Türkçe öğreniyorlar / bazen aileden oluyor, Serhad Kürtlerinde çok yoğundur / asimilasyon bir noktada şu olur, birinci kuşak asimile edersin, dili kullandırmazsın, kendi dilini ekonomik ve kamusal alanda dayatırsın, ikinci kuşak orijinal dil gibi öğrenmeye baslar, Türkçeyi Türklerden daha iyi bilirim ama aksansız konuşamam / aksansız konuşabilir, onlar gibi düşünebilir / üçüncü kuşak da kaybedilmiş kuşak oluyor” (Baran)

232- 12.3.3 “[Fransa’da Kürtçe konuşulan ortamları gözlemleyebildin mi? kafedir, restorandır] şöyle söyleyeyim, buradaki Kürtler Kürtçe konuşuyorlar, o konuda çok iyiler, Kürtçe konuşmayanlar bile konuşmamanın ayıp olduğunun farkında / birkaç kere denk geldim, birbirlerini eleştiriyorlar, ‘Sen de Kürtsün’ diye / geçen bir arkadaşla konuştuk, burada büyümüş tamamen, Kürtçe okuma yazma biliyor / okulda Kürtçe dersi filan görmemiş ama Kürtçe mesajlaşıyoruz onunla / başka bir arkadaş da buraya geldikten sonra öğrenmiş Kürtçe’yi / bu iki arkadaşla ben daha Türkçe tek kelime etmemişim / diyalogumuz tamamen Kürtçe / yeni neslin tamamı böyledir diyemem tabi, bu iki insan böyle, başka iki arkadaş var mesela, kardeşler, burada büyümüşler, Türkçe biliyorlar ama Kürtçe bilmiyorlar / anneleri de Türkçe bilmiyor hem de / ona rağmen / çok şaşırdım, burada büyümüş, Kürtçe konuşamıyor ama Türkçe öğrenmiş” (Ciwan)

233- 12.4 “anadilde eğitim haktır sloganı bu yüzden atılır / seçmeli ders diye koymak bir dili aşağılamanın en kolay yolu / anadil seçmeli ders olmaz / şu an mesela Arapça okullar açılıyor, yirmi milyon Kürt var bir tane okul yok / bu politik bir hamledir, Suriye krizinden sonra beş yılda binlerce okul açıldı / bu mesele yıllardır var, sadece politikleşme süreci elli yıl, bir tane okul yok / matematiği Kürtçe öğrenmek nasıl bir şey merak ederim / enstitü, kurslardan öteye geçmedi ama bir hamle görmeyince, kendini iyice ötekileştirilmiş hissediyorsun” (Haje)

234- 12.4 “[Türkiye’deki dil politikaları ve çokdillilik durumu sizce nasıl?] R : diğerleri açısından düşünürsek hiç yok gibi / biraz katı kavrandım ama pek masum davranmıyorlar bu konuda bence / Kürtçe öğrenmede zaten davranmadıklarını biliyoruz, hadi belki bu siyasi bir politikadan dolayı oluyor, taviz vermek istemiyorlar ama diğer dillerde bile, İngilizcede bile [...] eleştirel gözle bakıyorlar, ‘tabi’ diyorlar ‘öğren öğren’ ama yine bir şüphe var / Türk insanının çok dilliliğe pozitif baktığını düşünmüyorum ben

H : çokdilliliğin, yani her şeye hükmetmesini istemiyorlar yani, herkesin bir dil öğrenmesini istiyorlar ama restoran isminin İngilizce olmasını çok istemiyorlar / sosyal medyadan gördüğüm / Suriyeliler geldikten sonra daha çok belirginleşti / Arapça tabelaları görünce çıldırıyorlar yani, niye böyle diye / bence böyle yapılmaması lazım burası Orta Doğuyla Avrupa’nın tam orta noktası böyle çokdilli bir şehir olması çok normal çünkü herkes buraya geliyor, eğitim, iş-

R : dili korumak istersin yani bu çok doğal bir şey ama bence bu politikayı çok sert yapıyorlar / ya da bize yansıyan sert, belki bir İngiliz’e yansımıyor, bize çok sert yansıdı, onlara da öyle masum yansıdığını düşünmüyorum / mesela İngilizce konuşan birini hemen yontma derdinde olabiliyor buradaki bir insan” (Serdal, Hogir, Ronî)

235- 12.4 “[daha çok burada konuşulan diller üzerine düşünürsek? mesela Ermenice, Kürtçe, Lazca, Arnavutça, bunlara dair politikaları nasıl görüyorsunuz?] H : bence devlet hiçbir şekilde diğer dillerin

gelişimi açısından hiçbir politika gütmüyor / mesela örnek veriyorum, Türkçenin en büyük ulusu Türklerden sonra Kürtler, ama bunu hiç göz önünde bulundurmuyor / dillerinin geliştirilmesine imkan verelim / bunun tam tersini yapıyorlar, gelişmesine izin vermeyip asimile politikası güdüyor / [ne yapılması gerekirdi mesela?]

H : örnek veriyorum, her okulda, seçmeli ve ilkokuldan başlayan, seçmeli Kürtçe dersi alınmasını isterdim / en azından Kürtçe okuyup yazmanın, bende hani kaç senedir ukde olarak kaldı, öğrenmeyi isterdim mesela / niye ben kursa yazılayım / yabancı dil öğrenirken İngilizce öğreniyorum, kendi anadilim var onun hiçbir şekilde eğitimini almıyorum, sadece kulaktan dolma şeylerle öğreniyorum

R : dedim ya evde Türkçe konuşuyordum annem babam veya teyzelerim benimle Türkçe konuşurdu, okula gitmeden güzel bir aksana sahip olabilmem için / bunun derinine indiğimizde yarın öbür gün meslek iştir- bunun sıkıntısını çekmeyeyim diye / bu nerden geliyor aslında / bu ülkede bir dil konuşuluyor, biraz aksanlı olsan bile belki bir işe girerken sıkıntı yaşayacaksın, bunu hissettirmese devlet, belki de benim annem babam benim üzerime gitmeyecekler, ben Kürtçe rahat konuşabileceğim / anne babamın benle Türkçe konuşmaları, sıkıntı çekmemem için, devlet böyle bir şey gütmeseydi, ben çok rahat Kürtçe konuşurdum yani

H : örneğin, üniversite sınavlarına hazırlandığımız zamanlarda ben Türkçede çok zorlanıyordum / Türkçe bölümünde bunun için iki sene paragraf soruları çözmeye çalıştım ki-çünkü evde Kürtçe konuşuluyor, biz Türkçe öğreniyoruz / bunun etkisi uzun surede olan bir etki / sürekli bunun kafa karışıklığı oluyor

S : insan üzerinde bence kötü etkisi de var / evde öğrendiğin dili bırakıp okulda başka bir dil öğreniyorsun, sonra bu başka dilden devam edip buralara geliyorsun / ana dilini bir tarafa bırakıp başka bir dille yaşıyorsun / biraz belki ütöpik gelebilir ama bir yerde kendini mülteci gibi de hissediyor insan çünkü kendi dilini burada konuşurmana izin vermiyorlar / şu anda yumuşak olabilir bu konu ama senelerce müzik anlamında olsun yasaklanan bir dildi bu, kasetleri yok ettiler, dışarda konuştuğunda dayak yerdin vs. asimile politikası daha net oldu yıllarca / daha sonra başka bir politika güdüp işte TRT Kurdî diye bir kanal açış bunla yetinin, burası Türkiye devleti Türkçe konuşulur, muhabbeti var aslında / bu insana kötü hissettiriyor zaten / biraz kendini mecbur hissediyorsun aslında, bu dili konuşurken / tamamıyla iste şey olmuyor / mesela İngilizce öğrendiğimde biraz daha kendime kattığım bir şeydi ama Türkçe öğrendiğimde mecbur olduğum için öğrendim / öyle bir fark var aslında / yaşam böyle sürdüğü için / iş olanağı olarak / yarın öbür gün bir işe girdiğinde, üniversitede, Kürtçe olmayacak biliyorsun / biraz dışlanmış hissediyorsun kendini” (Serdal, Hogir, Ronî)

236- 12.4 “Rênas : Kürtçe’de bu biraz daha politik baskı sebebiyle biraz daha bilinçli bir şekilde dili bozma ve ayrıştırma nedeniyle o oluştu tabi yani / TRT’nin bile şeyi vardı mesela / X’in TRT6’e talimatı vardı öz Kürtçe yerine daha Arapça kelimeler kullanılması, gibi, ‘dadgêh’, ‘dozger’, bunların yerine ‘savci’, ‘mahkeme’ kullanın, gibi / bakanlar, hükümet tarafından Kürtçeyi küçümseyici cümleler / ‘bilimsel bir dil değil’, gibi savlar öne sürülmesi / Türkçe de Kürtçe de değil bilimin dili aslına bakarsan

/ hatta Fransızca da değil, tek dili vardır bilim ve teknolojinin dili istesen de istemesen de İngilizcedir / [peki Kürtçe kendini ne kadar adapte ediyor yeni teknolojilere, üretilen ve sizin kullandığımız var mı] yani TDK gibi bir kurum yok Kürtçenin, devletsiz olmanın verdiği bir dezavantaj var, devletsizliği savunan politik görüşlere onu bir sormak lazım yani / dili adapte edebilmek için TDK gibi bir yapının olması lazım / bunu alacak mıyız, yoksa uyarlayacak mıyız” (Ferzan, Perwer, Rênas)

237- 12.4 “anlıyorum bu politikayı / ama anladığım onayladığım anlamına gelmiyor kesinlikle / seksen milyonun yirmi milyonu Kürt, bunların hepsi farklı bir dil konuşuyor / böyle bir toplumun kopması çok kolay / asimilasyon- Türk gibi yetiştirme / istediğin politikayı daha çok şey yapmış olursun / bunu yaparken tabi negatif noktaları da- mesela eğitim sisteminde Kürtler, o dil çarpıklıklarıyla, hiçbir zaman [otoritenin] istedikleri gibi bir dil üretimi sağlayamazlar” (Adar)

238- 12.4 “[Bu durum Türkiye devletinin belli politikaların sonucu mu?] tabi ki öyle, kuruluş felsefesinden, Türkiye Cumhuriyeti’ni kurmaya çalıştıklarında, bana göre değil kime sorsan öyledir herhalde / kuruluş felsefesinde zaten herkesi Türk olarak tanımlıyor / kaç sene öncesine kadar sosyal ortamda konuşulması tehlikeli bir durumdu / okul, TV, her şey yasak / bu bir asimilasyon politikası değil de ne / bölgeyi fakir bırakarak, savaş ortamında köy, artık şehirleri yok ediyorlar, binlerce milyonlarca insanı göçe zorladılar, biliyorlar ki metropollere dağıttın mı kendi toprağından kopardın mı bu doğal asimilasyona yol açacak / yüzde yüz bilinçli bir politika, hala da devam ediyor / [peki nelerin değişmesi gerek dil politikası açısından?] birkaç tane bölüm açtılar üniversitede ama bütün olarak mantalitenin değişmesi lazım / devlet yapısının, ortak yaşam iradesi gelişmesi gerek / Kürtler bir azınlık değil / Belçika örneği gibi olması gerek, ortaklaşma, o biraz zor, pratik olarak federal sistem olabilir, bölünmeye engel olmak için, her bölgenin kendi şartlarına göre, ana dil eğitimi de olur, Türkçe eğitimi de olur, yanında yabancı dil eğitimi de olur / politikadan uzak, bireysel olarak da şahsen düşüncem, kimsenin kimseye karışmaması lazım, herkesin istediği gibi yaşaması lazım” (Ertan)

239- 12.4 “[sence Türkiye’de çok dillilik nasıl oluşuyor ?] olağan bence, bir devlet var, devletin dili var, kesin çizgileri var, okumak için, para kazanmak için, okula gitmek için bu dili kullanacaksın diyor, insanların TVleri var, Kürtçe TV yok, lisans yok, tamamen Türkçe öğrenmeye yönelik olduğundan insanlar gayet olağan doğalında öğreniyor / Türkçe öğrenmek için gayret etmesine gerek yok / [Peki dil politikaları bağlamında?] Türkiye’de dil politikası yok ki, tek dil projesi var / başka bir dile yaşam hakkı tanımıyor yani / on yıldır biz Kürtçe kanal açtık diyorlar, on yılda bir kanal var- [o kanalı nasıl buluyorsun?] mesela X ajansında çalışanlar bir gazetecilik dili oluşturduklar, orda çalışanları biliyorum, devletin fikrinde olmasalar bile Kürtçe konusunda uzman insanlar ama para kazanmak için orda çalışıyorlar, o yüzden çok yararı oldu- demek istediğim yani on yıl içinde başka hiçbir adım yok / Kurmanci için de değil Zazaca için de Lazca için de geçerli / Kürtçe özel kurs açsan mesela devlet desteği yok sana üstüne fişlenme durumun var, anadil boykotuna katıldığı için işten atılanlar oluyor



Eđitim-Sen'den mesela, seřmeli ders geliyor, yanında Arapça da geliyor, Hz. Muhammed'in hayati geliyor, bu sefer Cuma hutbesinde hoca, 'seřmeli ders çocuklarımıza Arapça aldıralım', diyor, ya da okul müdürleri direkt kendileri Kürtçe seřmeli dışında dersi seřiyor / kađıt üstünde var, giden de var, atanan öğretmenler var, bu okul müdürlerine göre deđiřiyor, sadece beřinci sınıfta var seřmeli Kurmanci / [TV ortak dil yaratmada etkili mi peki?] haberi sunan Sorani konuřuyor, Türkiye'deki muhabir Kurmanci konuřuyor mesela, ve anlıyorlar birbirlerini / [peki Kurmanci iđerisinde bir ortaklařmaya yarıyor mu?] onlar zaten anlıyorlar birbirlerini, önemli olan Kurmanci ile Sorani arasındaki durum” (Ciwan)

240- 12.4 “Türkiye’de Türkçe’nin dayatılması daha brutal bir şekilde oluyor bence, o yüzden zaten normal, anormal bulma seklimiz bundan geliyor bence / Fransa’da böyle kimse zaten sana ‘aa Fransızca konuřacaksın’ diye böyle bir şey yok, zaten herkes Fransızca konuřuyor / adapte olmak istersen, eğitim almak istersen zaten mecbursun Fransızca öğrenmeye / Kürt gençleri arasında Fransızcasını bilmeyen biri kendini biraz dışlanmış hissedebilir, o yüzden Fransızcalarını geliřtirmek istemeleri de normal / yoksa devlet olarak Fransızlar biliyorum ki kendi dillerine çok bađlılar, Bretonların, Corselarin ayrı dili varmış, onları unifié yapmışlar, o çok kötü olmuş bence / benim buraya geldiđimden beri öyle bir şey hissetmedim yani bana öyle bir şey dayatılmadı” (Lorîn)

241- 12.4.1 “akademik dil diye bir şey yok çünkü akademi yok / ortaya attılar böyle bir şey, TV diline akademik dediler / hayır, öyle dediđin zaman kabul edilebilirliđinin olması gerekiyor / bir kurum yok / toplumun konuřtuđu dil, sadece birkaç tane politik kelimeyi bilmiyordu yoksa konuřtuđu dil / akademik dil diye bir şey yok sadece gündelik hayatta konuřamayacađın kelimeler var / [akademik dil baskı oluřturdu mu?] tam tersi oldu / bu yeni kelimeleri öğrenen arkadaşlar onları her yerde kullanıyorlardı [gülüyor] / onu üstünlük olarak görüyor ve her cümlede alakalı alakasız kullanıyorsunuz, diye konu olmuřtu / korkulduđunu hiç düşünmüyorum” (Haje)

242- 12.4.1 “S : benim bildiđim akademik dil diye bir şey yok aslında / dili öğrenen birisi, öğrendiđi dile akademik Kürtçe diyor / mesela normalde günlük dilde hani aileden, şehirselle olarak konuřtuđumuz dil bir tarafta oluyor, diđer sonradan öğrenilen dil, gidip bir kursta öğrendiđin dille toplum içinde konuřulan dil aynı olmadıđı için, ona akademik dil deniliyor aslında / akademik dediđimiz şey de akademik deđil aslında, bilimsel dil deđil yani mesela okulda konuřulan dil deđil o

H : ben de akademik dil nedir bilmiyordum- akademik dil akademik dil ne diyordum, geřen gün Gulê ile konuřunca, o aydınlattı biraz, Celadet Bedirxan, o iřte Suriye’deyken ‘sözlük yapalım, cümleleri düzenleyelim’, tarzı bir şeyler yapmış, ben de ilk orda öğrendim, kelimelerin yazıya döküldüđünü orda öğrendim, bir hafta filan oluyor” (Serdal, Hogir, Ronî)

243- 12.4.1 “sadece şöyle bir şeyle karşılaştım, sözlü olarak bildiğim şeyi yazıya dökülebilmek, yazılı olarak okurken sözlü haldeki hangi kelimeye karşılık geldiğini bilebilmek- [peki karşılıkları oluyor muydu ? yoksa yeni kelimelerle karşılaştığınız oluyor muydu?] mesela biz ‘kalem’ e kalem derdik sözlü dilde, ‘pênûs’ diye bir şey kullanırlardı, sonradan neden bunun kullanıldığını gene baktığımda, ‘pê nivis’ yani onunla yazılan kelimesi üzerinden ya türetilmiş ya da başka bir yerde kullanıldığı için getirilmiş, daha mantıklı geldi ve kullanmaya başladım aslında, sözlü dilde de bunu kullanmaya başladım / daha doğrusu, köydeki dil olduğu için benimki, şehirdeki bir çok olayı, nesneyi, fenomeni açıklamakta yetersiz kaldığı için ya onların İngilizcesi ya Türkçesi kullanılacaktı ya da Kürtçesi türetilcekti, benim haberdar olmadığım ama ortak kullanılan öznedir, yüklemidir, çekimleri büyük oranda karşılıyordu ama bir Ağrılı, İğdırlı arkadaşım bundan biraz daha mustarip olabiliyordu / çünkü bizim konuştuğumuz Tori bölgesinin diliyle akademik dil, daha merkezi olan dil, çoğunlukla karşılıyordu ki emin değilim ama dilbilimsel olarak oradan çıkıp yayıldığı gibi bir varsayım da var ama çoğunlukla karşılıyordu, sözlü ve yazılı dil birbirini tutuyordu” (Hewar)

244- 12.4.1 “haberdar olma yolları, gazete, TV, yazılı, işitsel görsel platformları takip ettiğim için haberim oluyor / [kullanmak konusunda?] hepsi için [zorlamıyor] sevmediğim oluyor / mesela teknolojikdekileri hiç kullanmıyorum / kompüter demiyorum, mesela / sevmişsem kelimeyi evet kullanmaya, mémoriser etmeye çalışıyorum ama zorlama geliyor bazısı da / [peki ‘akademik dil ayrımını düşünürsek?] yazılı olan her şey akademik Kürtçe konuşma dili olmayan işte / onlar için konuşma dili-yerel olan, öyle bir ikilik üzerinden kuruluyor / kastettikleri yazılı dil işte, basın dili yani / [yazılı basındaki dili nasıl buluyorsun?] çoğu çok hata yapıyor bence, gramatikal olarak da orthographe olarak da / [şapkalardan bahsediyor] / cümle anlam olarak, ‘bu Türkçe düşünüp kurmuş’ diyorsun, orthographe olarak da oluyor- he tamamen oturmuş bir orthographe yok ama / çoğu üzerine anlaşılmış şeyler, bazıları var uzlaşılmayan ama çoğu oturmuş orthographe / siyasi propaganda bile, afişi çok güzel yapmış etmiş ama orthographe hatası bile var bazılarında” (Gulê)

245- 12.4.1 “[peki akademik Kürtçe denen dil nedir?] bazı Kürtler içinde bazıları bu lafa da kızar yani, akademik ne demek yani, neden bu kullanılır / ben de çok kullanmışımdır / akademik biraz daha böyle, Türkiye’deki Kürtlerin ulusal bilinçlenmesiyle birlikte dilin canlandırılması, dili her alanda, bilimsel, edebi anlamda ve dile yeni terimler kazandırmak / aslında bu yeni değil / biz de yanlıyoruz / dilimizi konuşurken, iste o akademik Kürtçe dediğimiz Kürtçeyi konuşurken sanki yeniden kelimeler türetilmiş gibi ama değil / mesela nenemin kullandığı dile akademik diyoruz biz yani / nenem kullanıyordu / yani vardı / sadece canlandı, o dili- ölmüş biri dili canlandırmak / tamamen bilimsel bir yönü de var / dilin gelişim şeyi de var- birçoğunu da, bazı şeylerin karşılığını buldular, kaydettiler / biraz daha dili canlandırma olarak bakıyorum yani ama her alana adapte etmek dili, ekonomiye, sağlığa, bilime entegre etme olayı- / [peki o yeniden canlandırılan kelimeleri siz kullanıyor musunuz?] evet, yer etti yani bizde / ama şöyle, tabi, bunu kullanırken, şey gibi oluyor memlekette, ‘ya bu nedir yani’, kullandığım bazı

kelimeleri aslında onlar da zamanla unutmuşlar / ya da o türetilen kelimelerin karşılığı onlar da çok bilmediği için, bu da nerden çıktı, falan gibi aslında sanki Kürtçede böyle bir şey yoktu / onlar da şaşırıyorlar” (Agir)

246- 12.4.1 “[akademik dil nedir ?] akademik dil diye bir şey yok, üniversitedeki hocalar da bunu söylüyordu, sadece unutulmuş, kaybolan şeyleri, çünkü yazı kültürümüz çok yok bizim, günlük hayatımızda kullanmadığımız, yüz, iki yüz kelimeyle günlük hayatımızı idame ettirebiliyoruz, ama roman yazarken bunu yapamazsın tekrara düşersin, o yüzden o kullanmadığımız kelimeleri bir daha kullanıyoruz, akademik dil de o, yazıda kullandığımız kelimeleri artık konuşmada da kullanmaya başlıyor insanlar / bu şekilde akademik dil diye bir isim konuyor / [bu kelimeleri konuşma diline katıyor musun?] yani çalışıyorum / [hemen başarılı olunmuyor herhalde?] tabii, bazı kelimeleri ilk defa görüyorsun, hoşuna gidiyor, bu benim yazıma konuşmama renk katar diyorsun, herkes şunu kullanıyor ben de bu kelimeyi kullanayım diyorum, bir farklılık, güzellik katıyor, ama insanlar anlamıyor, mesela bu kelime İğdir’da kullanılıyor, sonra diyor ki ben anlamıyorum bu akademik dil, halbuki akademik değil yani sadece senin bölgede kullanılmıyor / [bu yeni kelimeleri edinme kaynağın kitaplar mı, tv mi, arkadaşlardan mı duyuyorsun?] hepsi de var, mesela yaşlı insanlardan hikayeler topluyorsun, onlarda çok güzel kelimeler duyuyorsun, bozulmamış Kürtçeleriyle, sonra TV dili diye bir şey var mesela / [TV dili ile akademik dil arasında bir bağlantı var mı, TV’de hangi dil kullanılıyor?] mesela bizim orda daha çok ‘merhebe’ ama TV ‘silav’ dedirtmeye başlıyor sana bir süre sonra / başka kelimeler de / ‘spas dikim’ da mesela / biz onun yerine ‘xude te razi be’, diyoruz yani ama artık ‘spas dikim’ da varmış diyoruz, biraz tabii siyasi şeyler de oluyor / [ne düşünüyorsun peki TV dili hakkında, nasıl geliyor kulağına?] bazen çok yapay geliyor / [kanal kanal değişiyor mu?] değişiyor yani, programın içeriğine göre, siyasi veya spor programlarında bir dil oluşturmaya çalışıyorlar mesela, kanalın durumu, konuşan insanlara, programa göre / [Youtube da izliyor musun? onlar nasıl geliyor?] daha doğal, Youtube, sosyal medya / bazı Kürtçe ile ilgili Youtube veya sosyal medya kanallarında da Türkçe kullandıklarını görüyorum / onlar da herhalde Kürt olup Kürtçe konuşmayanlara hitap etmeye çalışıyorlar, ilgi çekmek için, ‘bak burada Kürtçe içerik olacak’, diye ama bence paylaşımlarını iki dilde yapmalılar” (Ciwan)

247- 12.4.2 “Rênas : temel şeylerden biri lehçe birlikteliği olmamasıdır ama buna statüko ve resmi ideolojinin yaklaştığı gibi yaklaşmamak lazım / öyle yapınca doğal olarak dili ötekileştiriyorsun, önyargıyla yaklaşıyorsun / bu bölgenin en ötekisi Kürtler, ciddi nüfuslar, özgürlük ve demokrasi talepleri var / o taleplere yaklaşım da bir o kadar ters, özellikte Türkiye’de / sizin dilin böyle, zaten aranızda anlaşamıyorsunuz, çok iğrenç ve kötü bir şey bu / ben mesela Egelinin hızlı konuştuğunda anlamıyorum / Diyarbakırda da bir çocuğu sokakta Türkçe konuşuyor, anlamayabilirsiniz, bu basın yayına engel olan bir şey değil, orijinallikle kabul etmek lazım / dilin lehçesi vardır, zenginlik, güzellik kabul etmek gerekiyor” (Ferzan, Perwer, Rênas)

248- 12.5.1 “ailem politik değildi ama Med TV, çanak antenlerin gelmeye başlamasıyla, ortak bir hafıza, politik mücadelenin gelişmesi açısından önemli bir evreydi, TRT’nin Türkçe’de oynadığı işlevi yerine getirmeye başladı / TRT Türkçesi neyse Med TV de akademik denen Kürtçeyi inşa etti çünkü sürekli yapılan şey Kurmanci içerisindeki yöresel farklılıklar mevzusuydu, aslında orda telaffuzda olan farklılıklar, Türkçe’de bile verebileceğimiz tarzda, ağız diyebileceğimiz, fark o kadarken, yazı dili ve konuşma dilinin ortaklaşması açısından şey oldu / dil kursuna da gittim, orda da söylenen, diğerleri yanıştır diyemeyiz, konuşma dilinde biz bunları gene tercih ediyoruz, akademik dil dediğimiz aslında yazı dili, hangi kelime oraya ifade edilecek öyle bir ortaklaşma üzerine gittik, şeklinde, o da genellikle Cizre, Nusaybin, Botan şivesi oluyor” (Hewar)

249- 12.5.1 “Canan : TV’de arınmış dili görünce aidiyet duygum artıyor / haberler, programlar, Türkçe kelime yok / daha ait, daha anlaşılır / kulağa hoş gelmesi romantikleştirmiş olabiliriz / aidiyet- özlem, mutluluk veriyor / keşke ben de böyle konuşsam diyorsun” (Canan et Sermin)

250- 12.5.1 “[ne düşünüyorsun peki TV dili hakkında, nasıl geliyor kulağına?] bazen çok yapay geliyor / [kanal kanal değişiyor mu?] değişiyor yani, programın içeriğine göre, siyasi veya spor programlarında bir dil oluşturmaya çalışıyorlar mesela, kanalın durumu, konuşan insanlara, programa göre / [Youtube da izliyor musun? onlar nasıl geliyor?] daha doğal, Youtube, sosyal medya / bazı Kürtçe ile ilgili Youtube veya sosyal medya kanallarında da Türkçe kullandıklarını görüyorum / onlar da herhalde Kürt olup Kürtçe konuşmayanlara hitap etmeye çalışıyorlar, ilgi çekmek için, ‘bak burada Kürtçe içerik olacak’, diye ama bence paylaşımlarını iki dilde yapmalılar / [bir süre sonra] [TV ortak dil yaratmada etkili mi peki?] haberi sunan Sorani konuşuyor, Türkiye’deki muhabir Kurmanci konuşuyor mesela, ve anlıyorlar birbirlerini / [peki Kurmanci içerisinde bir ortaklaşmaya yarıyor mu?] onlar zaten anlıyorlar birbirlerini, önemli olan Kurmanci ile Sorani arasındaki durum” (Ciwan)

251- 12.5.1 “[Kürtçe televizyon izliyor musunuz?] R : izliyoruz / ama Cizre’deyken yani / [burada?]

R : burada yayın yok [internetten?] onu yapan televizyoncular da yok

H : bazen şey yapıyoruz mesela, Facebook’ta filan ‘Rudaw’ diye bir kanal var, onun canlı yayını, o da denk gelirse / [Peki televizyondaki Kürtçe?]

H : anlıyoruz ama farklı geliyor tabi- biz öyle konuşamayız / ben öyle konuşamam

R : ama çoğunu anlıyoruz yani, o kadar yabancı kalmıyoruz / yüzde seksenini anlıyoruz ama işte onlar bu akademik dediğimiz kısım var ya, biz öyle kabul etmiyoruz yani / bir de bizim şöyle bir duygumuz var, en iyi Kürtçe biz konuştuğumuzu farz ediyoruz, o yüzden bize böyle hiç ihtiyaç gibi görünmedi / en iyisini öğrenelim falan gibisinden

H : yoo, bana göründü valla

R : ne zaman göründü / ne zaman gittin Kürtçe dersine

H : gitmedim de biz sürekli Serdalla diyorduk, yani gidelim diye sadece gidelim diyorduk ama hiçbir faaliyette bulunmadık

S : sıkıntı şey aslında, televizyonda çizgi film dışında, haber izlediğimizde, sıkıntı biraz daha böyle bilimsel bir dil kullanılması yani mesela günlük bir- konuştuğumuzda, normal, ‘ne yaptın, ne ettin, nasıl gidiyor, dedikodu medikodu’ vs. ama böyle bir şey anlatırken, bu herhangi bir şey olabilir, felsefe, psikoloji, o yok aslında, direkt Türkçe dönülüyor o zaman / bir şey tartışırken derste merste, hani sözcükler yetmiyor bir yerde aslında onun için Türkçeye donuyoruz, çünkü okulda gördüğün dil, hani kitap okuduğumuzda, kitabı Türkçe okuduğumuz için dil olarak kelime haznesi Türkçede bizde daha çok / Kürtçede toplansan hani kaç kelime kullanıyoruz

H : öyle değil, ben de öyle düşünüyordum, yetmiyor değil bir şey anlatmaya, biz bilmiyoruz

S : tamam bizden bahsediyorum zaten / ben dilden bahsetmiyorum / kendi bildiğimiz

H : he bizde yetmiyor yani / konuştuğumuzda az Türkçe kelime kullanıyoruz belki ama-

R : yine var baya

H : var baya yani” (Serdal, Hogir, Ronî)

252- 12.5.1 “Perwer : izliyorum tabi, uydudan, TRT 6 bazen, resmi kanal, bazı özel yayınlar çıkmıştı, şimdi baya baya azaldı / TRT 6 hakkında, çok artık bir şey düşünmüyorum / ilk başlarda pozitif etki yaratmıştı, iş komple siyasallaşınca, propaganda aracına dönüşünce çok seyretmediğim bir şey haline geldi / onun için de varlığıyla yokluğu- Kürt olup da dinleyen bir kesim var, siyasi görüşü ne olursa olsun, yaşlılar, keyfine göre, iktidara yakın insanlar var dinleyen, onlar bir şey kaybetmiyor, dil bir şey kaybetmiyor orada / başka şeyler birçok şey kaybediyor tamam ama dil yaşıyor yani

Ferzan : mücadeleyi sekteye uğrattığını düşünüyorum / dilin anayasal statüsü yok / siyasal olarak amaçtan çıkarıyor

P : Kürtçe var, Kürtçe kanal var, Kürt var, bunun anayasal bir statüsü olması gerekiyor / demek ki sen bunu devlet olarak kabul etmişsin / öncelikle bunun eğitimini vermen gerekiyor, eğer kendi kurumların içinde bunu kabul ediyorsan

F : TRT 6’ e verilen statü, o halka verilen statüyü gösteriyor / Kürtlerin aynı pozisyonda olduğunu düşünüyor / devlet diyor ki varsın dedim-

P : bunu bir hediye olarak görüyorlar

F : lütuf olarak görüyor

P : hak olarak görmüyor

F : fazla bir şeye gerek görmüyor, ‘senin hakkını anayasal güvence altına almak durumunda değilim dilini’, öyle bir statü değil / Türkiye’nin de diğer demokratik ülkeler gibi bir yerden başlaması gerekir / nasıl bağlanacaksın, en doğrusu devlet milliyetçiliğidir” (Ferzan, Perwer, Rênas)

253- 12.5.2 “[siz aynı yerden mi yoksa farklı yöreden misiniz?] Ertan : aynı yerden de arkadaş İstanbul’da daha çok- senin doğum İstanbul’da mı yoksa köyde mi-

Diğer kişi : [gülümseyerek bir jest yapıyor] ya sen tipime baksana köylü müyüm ben- [bu retorik sorunun ardından ailesinin kendisi doğduktan beş, altı ay sonra İstanbul'a taşındığını ve köyle ilgili pek bir şey hatırlamadığını anlatıyor]

Ertan : o işte demin dediğimiz gibi ister istemez, dil hakimiyeti de, kültür hakimiyeti de zayıf / ama Kürt benliğini koruyor bir şekilde / o da son yıllarda Kürt özgürlük hareketinin gelişmesiyle bir geri dönüş oldu aslında / 1990lardan sonar hareketin yükselmesi, halkın politikleşmeyle, kimliğini sahiplenmeye geri dönüş oldu aslında / dedik ya eskiye göre asimilasyon daha çok oluyor aslında çünkü eskiden TV yok, okul yok, daha az etkileniyordun egemen kültürden daha az etkileniyordun / 1980-90lardan sonra bunun gelişmesiyle, tam da o sırada hareket yükseldi ve politik bilinç oldu / özgürlük hareketi daha geç gelseydi bahsettiğimiz Kürtlerin çoğunu kaybetmiş olurdu / çoğu asimile olmuş olurdu / kendini Türk hissetmeye doğru gidiş olurdu” (Ertan)

254- 12.5.2 “eskiden Türkçe konuşmak popüler bir şeydi, Kürtlük bilinci de bu kadar açık değildi, ama şimdi tersine oldu biraz / Kürtçe konuşmak çok da problem değil, aşağı yukarı herkes konuşuyor artık / Kürtçe daha popüler oldu yani, sana bir artı değer olarak / [yeni nesil dedik Türkçe konuşuyor daha çok ama şimdi diyoruz ki Kürtçe popüler, nasıl oluyor aynı anda?] politize olan kesimle normal kesimi ayırdığında o fark ortaya çıkıyor, politize olan kesin ağırlık veriyor, üstüne düşüyor, geliştiriyor, ama normal çoğunluk politize olmamış genç nesil metropollerde çoğunluk doğallığında oto-asimilasyona uğruyor yani, bilerek yapmıyor / [politize olmuş olanlar, daha çok okumuş, üniversiteye gitmiş olanlar mı yoksa herkeste mi var? elit bir yaklaşım mı var? yoksa halk mı?] yok halkın yediden yetmişe hatta okumuş kesimde, daha az çünkü Kürtler için zor bir durum Türkiye’de muhalifler için politize olma / çünkü sıcak bir savaş var ortada, okumuş bir yere gelmiş bir meslek sahibi olmuş bir insan için kaybedecek bir şey var, nasıl o imza atan profesörleri hapse attılar basit bir demokratikleş dediğinde, al profesörü at, o kesimlerde çekingenlik, kaybedecek bir şey var ama norma vatandaş İstanbul’da oturmuş kirasını ödüyor, çok da kaybedecek bir şeyi yok / normal toplum kesiminde sahiplenme daha fazla sahiplenme var” (Ertan)

255- 12.5.2 “çocuğunu okula göndermek istemeyen yüksek düzeyde eğitilmiş arkadaşlarım var / ‘sisteme entegre bir çocuk büyümesin, o öyle büyümesin’, diyenler var / kendi dilinde büyüsün diyenler var / mesela alt tabaka, okumamış kesim, ‘çocuğum okusun, bir şey olsun’ diye bakıyor ama okuduktan sonra ben bir şey almadım, o da almayacak, bari kendi kültüründen kopuk büyümesin / mesela ‘ben öğrenemedim, o öğrensin, öyle büyüsün’, diyen çok arkadaşım var / okula tepki daha da büyüyebilir” (Haje)

256- 12.5.2 “[şimdi yani hem Türkçe’yi statü olarak görenler var gençler içinde, hem de Kürtçe’yi sahiplenenler var, o zaman belirgin kategorilere koyamıyoruz insanları] eğitim gören insanlarda bu sahiplenme artıyor / üniversiteye gidenlerde oluyor daha çok / orada bir haksızlığa maruz kalıyor ya da

ortamı görüyor / ya da Twitter’da Facebook’ta görüyor bir şey o an dank ediyor / zaten politik bilinç var, hep aynı partilere oy veriyor, anne babası Kürtçe konuşmasa bile, sadece o Kürtçe konuşma durumunu bir milli değer olarak kavrayamıyor / propagandaya yöneliyor insanlar / [politik bilinç her zaman Kürtçe konuşmayı getirmiyor yani] insanlar Kürtçe konuşmayı bir tepki, asimilasyona karşı bir duruş, bir oy kullanmaktan çok daha değerli olduğunu fark edemiyorlar / [peki siyasi görüş olarak AK Partili ve dil kullanımı olarak hem kendisi hem ailesi Kürtçe’yi sürekli olarak kullanan ve aktarımını sağlayan birini düşünsek] böyle insanlar da var, zaten Kürtlerin bir sürü kendi arasında ayrılıkçı şeyleri var, Barzanici diyorlar, PKKli diyorlar, Hüda Partili diyorlar, o, bu, bu insanların üçüne de baktığın zaman Hüda Partili olabilir, Kürtçe’ye çok katkı yapıyor olabilir / [benimsiyor musun o katkıyı?] tabi benimsiyorum, mesele de o, bizim ayrışmamızın nedeni o, üç, dört farklı görüşte insanların olmasının sebebi yine dili sahiplenmemiş olmamızdan / o insanlar ideolojilerine tabiler, oradan bakıyorlar Kürtçe’ye / hepsi dili kendi ideolojileri bakımından sahipleniyor oysa ki dili sahiplenseler en başta zaten o ideolojiler ikinci planda kalır, dördü de aynı noktada buluşmaya başlar / birinci, önceliğin ne olduğu önemli / bu adamların çocukları bunu yapabilir / eğer farklı görüşlerdeki Kürtçeyi çocuklarına verirse, sonra o çocuklar ortak payda olan Kürtçe’de bir araya gelebilir / [politik mücadele veren ama dili konuşmayan, kullanmayan biri bu görüşte daha ‘hayırsız’ oluyor öyleyse] dışardan birisi baktığı zaman, bir Türk baktığı zaman, ona propaganda malzemesi veriyorsun, ‘Kürtçe diyorsun ama Kürtçe konuşmuyorsun’, diyor, bu insanların eline propaganda malzemesi veriyorsun / bir de bizim siyasetçilerimiz, hakkımızı savunan insanlar Kürtçe konuşursa her yerde, insanlar da yeni nesle Kürtçe öğretir / televizyona, medyaya bağlı insanlarız, hayranlıkla baktığımız insanlar Kurmanci konuşursa biz de Kürtçe konuşuruz” (Ciwan)

257- 12.5.3 “ama Kürtçe bir turlu Pazar dili olamadığı için, ekstra zaman ayırıp onu öğrenmediği için Kürtçeyle ilgilenen ‘Kürtçüdür, PKKlidir’, gibi bir şey de var Kürtlerde / dindar Kürtler mesela Nûbihar mesela PKK’ye yakın olmayan başka birçok Kürt 2000lerden sonra yoğun bir şekilde faaliyete geçti / [...] Kürtçe asla kazandırılmayan bir dil / pazar dili değil, devletten dolayı / eğitim yok, ekonomik aygıtlar olmadığı zaman dil ister istemez gerilemeye başlıyor” (Baran)

258- 12.5.3 “entelektüel üretim, eğitim üretimi, eğitim araçları, dil üretimi, edebiyat bu politikalarla olmaz / çocuğun beyin ve psikolojisini bloke ediyorsun / bence bir çocuk önce kendi dilini öğrenmeli / hem aile içinde konuşan, hem eğitimini almış arkadaşlarım iki dili de çok güzel konuşuyor” (Adar)

259- 12.5.3 “[ürettikleriniz genelde hangi dilde oluyor? kültürel pratikler de olabilir. hangi dilde kitap okuyorsunuz? hangi dilde müzik dinliyorsunuz? sosyal medya, film?]

H : hepsini- kitapları Türkçe okuyoruz / ama en azı Kürtçe yani bu söylediklerin arasında en az yaptığımız Kürtçe ana dilimiz olmasına rağmen / [hangi pratikleri hangi dillerde yapıyorsunuz?]

H : konuşma dışında Kürtçe bir pratik yaptığımızı bilmiyorum ben, hatırlamıyorum / [müzik mesela?]

H : he müzik yani var evet, ama o da yüzde altmıřa kırk” (Serdal, Hogir, Ronî)

260- 12.5.3 “Kürtçe unutmaktan korkuyorum / giderek daha fazla konuřmaya çalıřıyorum. /ilerde çocuęum olsa ve o hiç Kürtçe konuřmasa çok ayıp olur, istemem yani / arkadaşlar arasında kendimizi daha güzel, düzgün konuřalım diye zorluyoruz / bugün sadece Kürtçe konuřalım, gibi oyunlar, / Google traductiondan Krtelerine bakmak, vs. / bir üst jenerasyon, onlar o kadar uęrařmıyorlar / hep beraber otururken Kürtçe kelimeleri arařtırmak, birbirlerine soruyorlar, bunu bir eęlence haline getirmek için [mesela] havuç Kürtçe nedir, gibi bilmece haline gelmiř” (Lorîn)

261- 12.5.3 “[...] bir de Kürtçe’nin bir kurumu olmadıęı için her gün yeni bir kelime geliyor, bir bakmıřsın Sorani bir kelime, bir yıl sonra bak bu kelimeyi kullandın ama bu kelime de var / arada duvarlar yıkıldıķa yeni řeyler oęreniyorsun / mesela ben Türkiye’de bir makale yazıyorum, Türkçe’den İngilizce’den kelimeler evirmiřim ama Güney Kürdistan’da on yıl, yirmi yıl önce aynı řeyleri daha orijinal kelimelerle yazmıřlar, ben de yeni bir řey yazmıřım gibi hava estiriyorum ama hem alfabe farklı hem de dil biraz farklı olduęu için bilmiyormuřum iřte / yıllar sonra o kelimeyi oęrenince o kelime oraya katılıyor” (Ciwan)

262- 12.5.3 “Hakkari, řırnaklı o dilin içerisinde olduęu için görece daha ılımlıdır, daha politik konularda sert bir tutumu yoktur onların, ama Batman, Urfa, Mardin, Siirt gibi yerlerde řehir merkezlerine bile isteye Araplar yerleřtirildięi ve onlar kendilerini bir řekilde Türk hissettikleri için orda o çatıřma daha yoęun olmuřtur, eęer řehirdeyse ve o dilden uzak kalmıřsak, hali hazırda zaten bir gerilim içerisinde doęmuř olmaktan kaynaklı, böyle bir öfke durumu oluřabiliyor, Hakkari mesela görece daha homojen, herkes o dili konuřuyor o yüzden dil mesele deęil, o dili konuřtuęu için araç haline gelebiliyor onun için, o araçtan yoksun kalmak onu amaç haline getirebiliyor, politik mücadeleyi onun üzerine kurmak gibi bir řeye gelebiliyor / bir Hakkarilinin politik mücadelesi Kürtçe içinde yapılan ama bařka bir řeyi hedefleyen bir mücadele, bizim de söyledięimiz Kürdistan mücadelesi deęil, diyelim Kürdistan kuruldu nasıl inřa edilmesi gerektięi meselesi, orda da ulusal mı sınıfsal mı olduęu kavgası, metropolde yařayan biri sınıfsal bir mücadele mi yürütmeli, ulusal bir mücadele mi yürütmeli, böyle bir ikiye bölünme oluřabiliyor” (Hewar)

263- 12.5.3 “politik, edebi olarak kullanılıyor, ben de siyaset felsefesi kısımlarında Kürtçe üzerinden bir řeyler yapabilir miyim diye düřünüyordum doktora sonrasında / Kürdistan örneęini de ondan verdim, meseleyi sadece Kürdistan’ın kurulmasına indirerseniz, peki mutlu sondan sonra ne olacak ? [...] bu dil tamam řu anda yasak olabilir, ben bunun hiç yasak olmadıęı ve aslında yasak olup olmamasının hiç mesele bile olmadıęı, ve bu dilin sadece aslında bu dil olmasından kaynaklı problemlerinin hepsini bir kenara koyup, malzeme var elimde ve bu alanda bir üretim yapmak istiyorum, bunun daha akılda kalıcı, saęlam bir řey olduęunu düřünüyorum ve bu alanda bir felsefe üretimi yapabilirsem hem kendim için



hem bu dil için önemli bir şey yapmış olacağım ve o dil ondan sonra bunun üzerinden bir şey geliştirilip tartışılsın, yapılan şeyler var, dergi çıkıyor Kürtçe, sosyoloji, siyaset bilim, tarih, zaten var ama bunların çözümlerinin benim ortaya koyduğum problemlerin tamamına çözüm olmuyor / yeterli değil sadece bu alanlarda üretim yapmak çünkü o siyasal zafer kazanıldığı anda bu çalışmaların çoğu işlevini yitirecek / çünkü sürekli devletin baskısı ve yasağı üzerinden bir şeyler üretilmeye çalışılıyor ve bu yasak ortadan kalktığı zaman o yasağın ortadan kaldırılmasına yönelik ifadeler de ortadan kalkacak / bu yapılmamalı demiyorum, sadece o alanlarla sınırlandırmamak gerek diye düşünüyorum, o zaman iktidarın güdümünden çıkamamış olursunuz” (Hewar)

264- 12.5.3 “mücadele yürütülecekse ‘üniversiteye git, oku da bir şeyler ol, halka daha iyi yarar sağlarsın’ diye, bu da bizim aslında kendimizi bir tesellimiz yani o cesareti gösteremediğimiz için, öyle bir şey geliyor ki, mücadele fedaya indirgeniyor, bu alanda ne kadar mücadele ettiğin, Kürtçe diline ne kadar hizmet ettiğin, bu dil için ne kadar bedel ödediğine indirgenir bir hale gelmiş durumda, bu aslında genel olarak Orta Doğu genelinin bir şeyi, dinle de ilgili, Türk milliyetçiliğiyle de ilgili, o ulus ve ülke adına bir şey yapmak kendinden bir şeyler vermekle eş görülüyor- ödediğin bedel alanda ne fayda sağlıyor o bilinmiyor işte, travmatik dediğim de- feda kültürünün kendisi, işin kendisine engel oluyor, bu dilin yaşamasını istiyorsanız yapmanız gereken sözlük okumanız değil mi / ya da o sözlüğü genişletmeye çalışmanız, o alanda üretimler yapmaya çalışmanız, her şeyden önce o dille düşünmeniz, o dil içerisinde bir şeyler yapmanız” (Hewar)

265- 13.1 “ev, rüya, çocukluk, daha intime, Türkçeye nazaran / çünkü bir dilde öğrendiğimiz- bence bazı şeyleri düşünmeyi de öğreniyoruz- yani sanki düşündüklerimiz ve hissettiklerimiz sabit ve biz bunları bir dilde nasıl ifade edebiliriz, gibi değil yani / bazı diller aracılığıyla bazı şeyleri düşünmeyi, hissetmeyi de öğreniyoruz / ve sonuçta benim, farklı alanlarda o dilleri konuşup, yazıp- mesela Kürtçede hissedemeyeceğim şeyler var Türkçede de / o birbirini takas edilebilir bir şey değil, karşılaştırılabilecek bir şey değil benim açımdan / birbiri yerine konulabilecek şeyler değil / her alanda Türkçe değil her alanda Kürtçe değil / [...] bazı şeyleri, o dil aracılığıyla öğrendiğimiz, içine girdiğimiz dünyada, o dilin düşünme şemaları, yol ve yordamları baskın oluyor yani” (Gulê)

266- 13.1 “S : biraz böyle şey hissediyor insan, sanki sadece biz biliyoruz Kürtçeyi ve hani bir nevi özel de hissettiriyor / mesela ilk çizgi film gördüğümde ben çok şaşırmıştım / o dilde nasıl çizgi film olabilir, çünkü o an medyada tamamıyla Türkçe haber kanalları, diziler, eğlence vs. ve dışardaki okul hayatı da Türkçeyken onu Kürtçe gördüğümde, ‘he aslında bu dil şey de olabilir, başka bir yerde de kullanılabilir’ / ilk Kürtçe şarkı duyduğumda da aynı şeyi hissettim ben, daha sonra alışkanlık oldu / şok gibi / o dili bir yere koyamıyorsun / [...] şu an mesela Kürtçe denildiğinde, bende biraz daha müzik, şarkı olarak canlanıyor çünkü hayatımda Kürtçe okuduğum bir kitap yok / gidip izlediğim film yok / belki üç, dört /

ama şarkı olarak çok fazla bende yer edinmiştir, sanatsal, şiirsel anlamda / tam oluşmuyor, tüm parçalar oturmuyor Kürtçe denince / öyle bir eksiklik var

R : Kürtçe bende farkındalık ya farkındalık yaratıyor / çünkü ben buraya (liseye) geldiğimde baya böyle kendimi kaptırmıştım, Kürtçe konuşmuyordum, yani oradan geldiğim yaşadığım şeyler filan, çok bir şey yaşamadım ama bize anlatılanlar filan, unutmuştum, ama her hafta sonu evle konuştuğumda Kürtçe konuşuyordum ve o zaman dank ediyordu, hakikaten diyordum ben Kürtçe konuşuyorum ben bazı şeylerin farkında olmam gerekiyor diye hatırlıyordum, silkelene gibi oluyordu, o yüzden Kürtçe konuştuğumda, o dil bana farkındalık katıyor / daha böyle derli toplu oluyorum

H : Kürtçe hani insan şey olur ya, biz şimdi buradayız, gurbet ellerdeyiz diyelim [gülüşmeler] Cizre'ye gittiğinde güvende hisseder kendini / burada başıma ne gelirse gelsin, kurtulurum, çünkü memleketteyim, herkes tanır filan Kürtçe benim için de öyle bir şey iste / Türkçe konuşuyoruz tamam hadi İngilizce de, Kürtçe konusunca insan güvende hissediyor kendini / anadilin / mesela, beş senedir burada kaldığımız için Kürtçe farkındalığı biraz uzaklaştı bizden / ama mesela evde Kürtçe şarkı çaldığında yine bir farkındalık oluyor yani / yine bir hatırlamaya başlıyoruz şeyi” (Serdal, Hogir, Ronî)

267- 13.1 “anadilimdir / bir halkın, Kürt halkının dilidir / otantik bir dildir / aryanik dillerin ana beşiğinin, coğrafyanın en köklü dillerinden biridir / insanlığın en köklü dillerinden biridir / insanlığın yerleşik hayata geçtiği tarım hayvancılığı bulduğu altın hilalin kuzey coğrafyasının en eski ve en orijin dillerinden biridir / eril ve dişil karakteri vardır / neolitik toplumun özleri vardır” (Ömer)

268- 13.1 “F : kimliğimizdir / her şeyimizdir / milliyetçilik anlamında söylemiyorum / biri gelip bana milliyetçiliğini dayatmadıkça benim etnik kimliğim aklıma gelmiyor / benim dilim benim her şeyimdir / hmpcer gün bir şeyler öğreniyorum dilimle ilgili, konuşmaya sonradan başladım, öğrenme ise bitmiyor / konuşursun ama öğrenemezsin / Kürtlerin de bir çoğu benim gibidir / coğrafyada diğer Kürtleri tanıdıkça dilimle ilgili yeni bir şeyler öğreniyorum / [kelime çeşitliliğiyle ilgili örnekler veriyor] o kadar zengin ve güzel bir dilimiz var ki, kökeni çok eskiye, bin yıllar öncesine dayanır, ancak politik meselelerden ötürü bölünmüş parçalanmışız / dilimizi öğrenememiştir, ve bu dil şimdi bizim kimliğimiz pozisyonunda / belki de bu baskıların çok etkisi var bilmiyoruz

P : kültürdür benim için yani müziktir / hikayelerdir / yaşadığım yaşantının bir bölümüdür / en çok etkilendiğimiz müzikler, hikayeler, bu dilin içinde gerçekleşmiş olanlardır, bu dilde yaşayan insanların yaşadıklarıdır en çok / hayatımdaki duygulardır benim için / müziği de, coşkuyu da sevinci de, kahramanlık hikayeleri ya da acı hikayeleri / bugüne kadar bununla gelmiş / duyabildiğim şeylerdir benim için, duyabildiğim şeyler” (Ferzan, Perwer, Rênas)

269- 13.1 “içimde bir yara / okumaya çalıştığım müthiş bir edebi yönü var ama tam olarak anlayamadığım için bir yaradır / Türkçe, Arapça çok rahat ama kendi doğduğum topraklardaki dil, bu

şeyi yasayamamanın verdiği acık yara / annemle iletişimim daha farklı olabilirdi / babamla Türkçe konuşurdum ama annemle... maalesef” (Zeliha)

270- 13.1 “varlık nedenimdir / beni bir Kürt yapan o dildir / yoksa ben her şey olabilirim / ben ne kadar Kürtsem o kadar Arap ve Türküm, dili çıkarırsam / ritüel, folklor, inanç / belki Araplar biraz şeydir ama paylaşıyoruz çoğu şeyi / ne kadar dışlansam da onların bilmemezliğinden” (Aram)

271- 13.1 “süreklilik / bir toplumun ileriye daha sağlam gidebilmesi için en önemli / kaygılarım var, beş sene sonra- uzun hava dinlediğimde, çk, yok böyle bir şey, o sözler, gelecek nesil o sözleri anlamadan büyürse- canım sıkkın olduğunda bir dengbej açıp dinlediğimde müthiş bir etki yaratıyor yani / [...] bilsen vay be diyorsun / o yüzden süreklilik arz etmesi gerekiyor / böyle bir müdahale var, bu dilin toplumda da bir yeri olsun diye bu dilin, daha çok kuvvetlenmesi ve desteklenmesi gerekiyor / diğer toplumların da, Lazın da Çerkesin de, biz de onu destekleyelim / keşke Gürcüce, Lazca bilsem, benim için İngilizceden daha önemli çünkü ben İngilizlerle aynı topraklarda yaşamıyorum, Lazlarla aynı topraklarda yaşıyorum / onun da beni aynı şekilde sahiplenmesi gerekiyor / dilimi ötekileştirmeden, yargılamadan bakması gerekiyor” (Haje)

272- 13.1 “anne babamın dili [tebessüm] / bağlıyım, ismimin Kürtçe olması bile beni sevindiriyor / ben Kürdüm, ismimin Türkçe, Arapça ya da Fransızca olmasını istemezdim / dil olarak da çok güzel bir dil olarak buluyorum çünkü çok eski bir dil, eski olması böyle, bir tarz bir hava, bir koku böyle sarıyormuş gibi oluyor, siyasi olarak da aktif değilim, çünkü öğrenciyim sonuçta, ama ilgiliyim, o yüzden de bağlıyım, seviyorum / ama yoksa bütün diller benim için çok güzel / dilleri çok seviyorum, bir dil bir insan / anne babamın dili derken de, onlar ilk bunu öğrenmiş, ve bana da ilk onu öğrettiler, o yüzden / yoksa benim de dilim” (Lorîn)

273- 13.1 “Kurmanci, yaşam alanım, düşünme mekanizmam / birçok noktada aidiyetini hissettiğim, duygusal olarak özümseyebildiğim, ben bunu bütün iliklerime kadar hissediyorum dediğim bir şeye dönüşüyor / duygusal olarak yani” (Adar)

274- 13.1 “bir insanı var eden şey zaten onun belleğidir / bellek de öğrenilen, yaşanan bir şeydir, genetik değil / ortamdaki öğrenmezsene algılanmaz / dil de o bellekten gelen bir şeydir / bilinçaltı da hepsini kapsar / Kurmanci benim için bellektir / bir şeye nasıl üzüleceğinin nasıl sevineceğinin belleğidir” (Baran)

275- 13.1 “C. Bedirxan demiş ya ‘deri’, derimiz olmadan yaşayamayız yani / bugün belki bir İngiliz için İngilizce, Fransız için Fransızca ya da Türk için Türkçe böyle olmayabilir ama Kürtçenin içinde olduğu durumu gören bir Kürt için bir deridir yani, yaşam, yaşamının kaynağı bir şeydir yani, Kürtçesiz

kendimi düşünemiyorum yani, çok konuşmasam bile, hayatım boyunca burada [Fransa] yaşasam bile Kürtçe benim bir kimliğim, bir deri, bir kimlik, bir isyan, bir başkaldırı, bir refleks, yüzyılların birikiminin dayanak noktası, o dile dayanarak kendimi ifade ediyorum yani / bugün hayatımdan Kürtçeyi çıkartsam ben eğitimimi onun üzerine yapmışım yani ben ortada kalıyorum, Kürtçe'ye bağlı bir yaşam kurmuşum, Kürt Dili edebiyatı seçtiğim zaman Kürtçe yazma okumam yoktu, ilahiyat, işletme istedi ailem ama ben bunu okumak istedim, artık bilmiyorum batıda gördüğüm insanlardan dolayı mı, kendim de ırkçılığa maruz kaldığımdan mı bilmiyorum / gece gittim diğer tüm tercihleri sildim sonunda okuduğum okul çıktı / annem babam bir sürü laf ettiler, hala annem diyor ki, 'Kürt Dili Edebiyatı okudun, evini ocağını söndürdün, ilahiyat okusaydın şimdi sen meslek sahibiydin para kazanıyordun', hala bunu diyor yani / [haksız mı?] haksız değil ama ben zerre pişmanlık duymuyorum / hakikaten duymuyorum yani / o dönemki psikolojimle hala aynı noktadayım / [İngiliz Dili Edebiyatı olsaydı?] İngiliz Dili ve Edb. belki olurdu [gülüşmeler], o dillere karşı bizim bir önyargımız yok yani" (Ciwan)

277- 13.2 "[kendinizi çokdilli biri olarak görüyor musunuz?] evet, yani her iki dili de kullanıyoruz / aile içerisinde olsun, her iki dili zaman zaman kullanıyoruz / metropollerde yaşamadan önce memleketteyken sadece Kürtçe konuşurken, metropole gelince, İstanbul'da, biraz dejenere oldu yani, dilde bir Kürtçe yavaş yavaş kardeşlerimden olsun, çocuklardan olsun, birazcık Türkçe konuşma ağırlıklı olmaya başladı / Kürtçe biraz geriledi yani belki bu Kürtlerin en büyük trajedisi yani / ama hani böyle Türkçe baskın bir dil olmuştur yani bizi / ama kırsalda değil, kırsallarda kendini korurken, metropollerde düşüyor yani Kürtçe konuşma oranı daha azalıyor / ama ben bunu diyebilirim, iki dili de biliyorum, iki dili de rahatlıkla konuşabiliyorum" (Agir)

278- 13.2 "Türkçe öğrenilmesi devletin baskısı, İngilizce öğrenilmesi özel sektörün baskısı, aslında evet yani / kendi doğalında olsa ben İspanyolca öğrenmek isterdim mesela / İngilizceye mecburum, istemeyerek zorla kurslara yazılan bir sürü arkadaşım var / Kürtçe konusunda, doğu illerinde, tabi mecburiyetten olan bir şey / diğer diller işte İspanyolca istiyorum ama kimya sektöründe çalıştığım için Almanca öğreneceğim, yani politikalarla oluyor tabi / Kürtler için bu çok dillilik Türkiye'de bir avantajdan çok dezavantaja dönüşüyor / [ama sosyal ortamda arkadaşların mesela ilgileniyor] ama işte bir İspanyolca gibi bir şey değil, "aaa öyle mi", "hmm öyle mi" gibi bir şey, Lazca da öyle Ermenice de öyle / kimlik dillerine böyle bakılıyor / İspanyolca bilsen Almanca bilsen daha farklı bakılıyor" (Berfin)

279- 13.2 "Ronî : Kürtçe okuma yazmaya dökülseydi onu derdim kendime ama iki, üç dil oluyor ya ama Kürtçe sadece konuşmada kaldığı için, İngilizce de çat pat olduğu için onu diyemiyorum / ama eğer Kürtçe olsaydı, okuma-yazma, onunla ilgili bir şeyler yapsaydım, büyük ihtimal derdim / çok dil biliyorum derdim / bir de diyorlar ya iki dil bilen üç, dört / dili daha rahat öğreniyor / o zaman derdim 'bilingual' oldum derdim yani

Hogir : he evet, hissediyorum

Serdal : ben o kadar hissetmiyorum açıkçası, Türkçe dışında, tamamen hakim olduğum bir dil yok benim su an / yani ne Kürtçe- yani Kürtçe şöyle, dediğim gibi zaten günlük konuşmada tamamıyla iyi ama bunu yazıya dökmekte sıkıntı var / bir şey okurken sıkıntı var / bu yeterli gelmediği için bana olmuyor / İngilizce için de aynı, mesela oturup bir dizi film tamamıyla izleyemem alt yazı olmadan / onun için yetersiz hissediyorum / bir de Kürtçe mesela ‘dil’ olarak algılanmadığı için toplumda, Kürtçe biliyorum dediğinde bir Fransızca biliyorum dediğin gibi etki yaratmadığı için insanda böyle bir hissiyat oluşturuyor bence / Kürtçe biliyorum dediğin zaman ‘hee tamam Kürtsün’, bu kadar geliyor

Hogir : çoğu da Kürtçeyi dil olarak- bilmiyorlar

Serdal : ‘yani ne faydası var ki’, düşüncesindeler-

Hogir : bilmeyen de çok var aslında, Kürtçeyi dil olarak bilmiyorlar / mesela ben eskiden Lazcanın dil olduğunu bilmiyordum, kafamda hep [Ronî : şive olarak] şive olarak Karadenizlilerin şivesi olarak kalıyordu ama halbuki dil olarak varmış / ben bir sürü arkadaşım da gördüm, Kürtçeyi dil olarak bilmiyorlar, edebiyatının olduğunu, sözlüklerinin olduğunu / bir şeyler yapıldığını benim çoğu arkadaşım bilmiyordum sonradan anlattık biz onlara” (Serdal, Hogir, Ronî)

280- 13.2 “[kendini çok dilli biri olarak tanımlar mısınız?] nasıl yani [gülüşmeler] [yani birden fazla dil konuşan bir kişiyim diye] evet / şey yani, sömürgecinin bir yararı oluyor / sen eğer, kendi devletin yoksa, seni yöneten devletin dilini öğrenmek zorunda kalıyorsun, bunun da bir artısı oluyor aslında, sadece bu parçadaki Kürtler için değil aslında, ben burada mesela Türkçeyle Kürtçe biliyorum, İran’daki Farsça ve Kur- ee Kürtçe biliyor, Irak’taki Arapçayla Kürtçe biliyor, ya da Ermenistan’daki Kürtçe ve Ermenice biliyor, bu şekilde çok dilli yaptı yani bizi, İngilizce, Fransızca mesela çalışıyoruz öğrenmeye onları, ama onlar dışında çok dilliyim yani evet Kürtçe ve Türkçe olarak” (Ciwan)

281- 13.2 “[...] çokdilli ama her bir dil bölük pürçük ve yamalı / altı, yedi yaşına kadar Türkçeyle hiçbir tanışıklığım yok / o dönem médias da yok / öğretmen yabancı birisi, senle iletişim kurmaya çalışıyor, sen de çalışıyorsun / sudan çıkmış balığa donuyorsun / [...] babam bir şeyler söylediği zaman dinleyemiyordum, anlayamıyordum, çünkü otomatikman- ilk TV izlediğim zaman, TVde Kürtçe mi konuşulur, onun sokunu yaşamışımıdır / Tom ve Jerry Kürtçe konuşuyor” (Baran)

282- 13.2 “[kendini kardeşleriyle kıyaslıyor] beş kardeş içinde en büyük olanım / küçük kardeşlerimin baya dilleri var / Türkçe, Kürtçe, Fransızca, İngilizce, Almanca beş dile de çok hakimler / onlara bakınca yok [kendini çokdilli görmüyor] / çok eksiklik gördüğüm için kendimde / benim kişisel durumuma bağlı / Fransa’ya gelince ben yalnız kaldım biraz / onlar kendi aralarında dillerini geliştirdiler / daha Avrupai, Avrupa kültürüne bağlı şarkılar, müzikler / ben hep Kürtçe Kürtçe o yüzden sonra da fazla gelişmedi” (Lorîn)

283- 13.2 “ evet, çok dilli bir insan olarak görüyorum / çünkü kafam öyle çalışıyor / bir konu hakkında Türkçe düşünürsem Türkçe Kürtçe düşünürsem Kürtçe İngilizce düşünürsem İngilizce üzerinden kuruyorum / hangi dilde algılıyorsa cümleyi revize ediyor ve cümlenin duygusal anlamını, formel biçimini ona göre organize ediyor / [spontane olduğunda ?] eskiden hep Kürtçeydi, üniversitede filan çok kızdığımda Kürtçe küfür ediyordum, sonra çeviriyordum anlasın diye” (Adar)

284- 13.2 “bunu sosyal gerçeklik olarak yaşıyorum / aynı gün içerisinde ailemden biriyle Kürtçe konuşurken, is yerinden biriyle Türkçe konuşmaya devam ediyorum / Fransa’da yasarken de aynisi vardı / bu bir realite / hayatım içerisinde birkaç dili konuşuyorum / çok dilli olmaktan çok memnunum / aynı kelimelerin farklı dillerde yaşadığı anlam yolculuğu / dillerin benzerlik ve farklılıklarını düşünmek (semantik ve gramatikal açıdan) bana eğlenceli geliyor / birçok arkadaşım, sözlü Fransızca pratik ederken, kendilerine nazaran daha rahat olduğumu gözlemlediklerini söylüyorlardı / telaffuz açısından, dillerdeki farklılık- bir dildeki çıkan farklı sesleri duyabilme açısından çokdilli olmanın avantajları var / mesela Arapça tanışıklığım, Farsça seviyesi / öğrenme açısından da, her gün sistematik bir şey, cümle yapısı vs.- / [...] mesela birisi Türkçe biliyor ama o eğitim süreçlerinden geçmemişse, yazılı ve sistematik şey üzerinde düşünmemişse, çokdillilik onun için de sonra başka dil öğrenmek için ona yatkınlık sağlar mı sağlamaz mı / [...] etki ediyordur yani, dili pratik etme alanlarının hangileri olduğu / [Türkiye’deki Kürtlerin ikidilliliği doğa bir şekilde mi geliyor ?] benim doğaldan anladığım, karşılaşma, etkileşim mekânları olmuş, bu şekilde konuşulmuş / tabi ki öyle değil / mesela benim örneğimden ve çok tanık olduğum, eğitim sistemiyle gelen bir şey / senin altı yaşından sonra gelen bir durum / eğitim dilinin Türkçe olması / ekonomi ve idarenin de Türkçe olması, hakim, polis, askerin Kürtçe bilmemesi” (Gulê)